This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

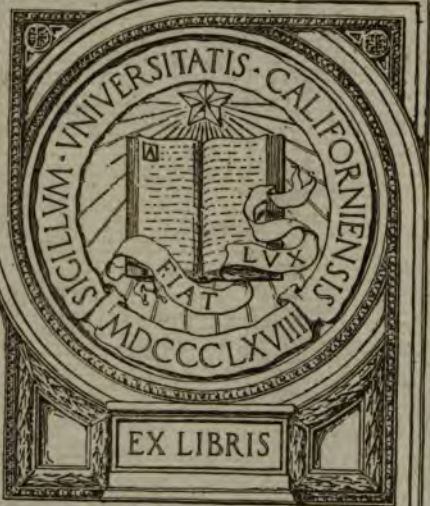
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 42 761

Digitized by Google

ALVMNVS BOOK FVND



EX LIBRIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

Digitized by Google

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE,

PAR M. POIRSON,
PROVISEUR DU COLLÉGE ROYAL DE CHARLEMAGNE,

ET

PAR M. CAYX,
INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ÉTUDES.

UNIV. OF CALIFORNIA

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE CONSEIL ROYAL DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE,

ET PRESCRIT POUR L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE ANCIENNE DANS LES COLLÉGES ROYAUX ET DANS LES AUTRES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE.

DIXIÈME ÉDITION.

PARIS.
LOUIS COLAS, ÉDITEUR, RUE DAUPHINE, 32;
L. HACHETTE, LIBRAIRE, RUE PIERRE-SARAZIN, 12;
Mme Ve MAIRE-NYON, LIBRAIRE, QUAI CONTI, 13.

1846

Digitized by Google

Digitized by Google

115.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1).

La critique la plus indulgente ne peut fermer les yeux sur les nombreux défauts qui déparaient les abrégés d'histoire ancienne publiés jusqu'à présent en France, et destinés à l'enseignement des colléges. On n'y avait point compris l'histoire de plusieurs peuples, tels que les Juifs, les Syriens, les Phéniciens, les Cypriotes, les Rhodiens, les Crétois, les Épirotes, les Thessaliens, les Thraces, les Grecs établis dans l'Asie Mineure et dans le sud de l'Italie. Les autres nations plus connues, à la tête desquelles se placent les Égyptiens, les Assyriens, les habitants de la Grèce centrale et du Péloponèse, ont donné lieu, depuis un siècle, à d'immenses recherches en Angleterre, en Allemagne, en France, principalement au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Leur formation et leur organisation primitives, leurs religions, leurs gouvernements, leur industrie et leur commerce, leurs sciences et leurs arts, soumis à de laborieuses investigations, ont été mieux connus et mieux appréciés. Les abréviateurs étaient demeurés eux-mêmes et tenaient leurs lecteurs étrangers à ces recherches, à ces découvertes. Cette seconde espèce d'inexactitude était peut-être plus grave encore que la première.

Dominés par la nécessité de renfermer dans un espace très-resserré le précis de l'histoire ancienne, nous avons cependant essayé, d'un côté, de remplir les omissions et de combler les lacunes; d'un autre, d'éclairer les matières déjà traitées des lumières que l'on doit aux travaux de trois nations savantes. L'étude des originaux, un enseignement de dix années, nous ont conduits à des idées et à des vues entièrement nouvelles sur divers sujets. Nous avons joint ces résultats à ceux déjà obtenus par nos devanciers.

Notre précis renferme deux espèces de documents destinés à deux degrés d'enseignement. L'une contient la rapide narration de tous les faits propres en même temps à donner une idée nette de l'histoire de chaque peuple, et à faciliter la lecture ou l'explication des historiens, des orateurs, des poëtes qui, directement ou indirectement, se sont occupés de cette nation; cette partie se trouve à la portée des intelligences les plus jeunes et les moins développées. L'autre s'adresse à des esprits plus exercés; elle se compose d'éclaircissements ou de considérations qui

(1) La première édition a été publiée en mai 1827.

474505

Digitized by Google

deviendront nécessaires, dès que l'on commencera à soumettre les faits à la discussion; dès qu'on cherchera à en déduire des conséquences.

Il est une branche importante de l'histoire ancienne, la chronologie, qui a offert jusqu'ici un grand nombre de difficultés insolubles. Les systèmes se sont multipliés à l'infini pour se détruire les uns par les autres. Il y a eu plus de deux cents calculs différents pour établir le nombre d'années écoulées depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. D'après le calcul le plus court, on ne trouve, dans cet espace de temps, que 3483 ans, tandis que le calcul le plus long assigne 6984 ans à cette durée; ce qui donne une différence de 3500 années. Obligés de choisir entre tant d'opinions diverses, nous aurions désiré pouvoir adopter un système chronologique dont toutes les parties fussent parfaitement liées entre elles. Mais nous avons vu, avec regret, que la plupart des systèmes le plus généralement suivis sont incomplets et ne résolvent qu'une partie des difficultés dont l'esprit est frappé après un examen un peu approfondi. Nous ne craignons pas d'affirmer que les ouvrages composés jusqu'ici sur la chronologie ancienne manquent de cet ensemble qui peut seul en garantir l'exactitude rigoureuse. Ce qui reste à faire demande encore de longs travaux, commencés par un des membres les plus distingués de l'Institut de France, et dont le résultat est attendu avec une vive impatience par tous ceux qui s'occupent des peuples de l'antiquité. Nous avons donc été réduits à suivre l'ordre chronologique de l'*Art de vérifier les dates avant J.-C.*, où se trouvent d'excellentes parties qu'avaient rendues faciles les travaux de Des Vignoles, de Fréret et d'Albret. La chronologie des Juifs, celle des Assyriens et des Lydiens, et celle de la république romaine, ont été discutées et établies avec une rare sagacité. Mais la chronologie des rois d'Égypte offre des lacunes et des contradictions trop fréquentes pour que nous puissions les relever en détail. Dans la chronologie des rois d'Assyrie, les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* citent, en l'approuvant, l'opinion de Fréret qui fait conquérir l'Asie par Sésostris de 1611 à 1579, et dans la chronologie des rois d'Égypte, ils placent le règne du même prince à l'année 1356, oubliant l'opinion qu'ils ont énoncée à l'article des rois d'Assyrie. Nous pourrions faire remarquer d'autres fautes graves qui ont échappé aux savants auteurs de cet ouvrage, du reste fort utile; mais, comme nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de l'adopter dans son ensemble, en corrigeant les erreurs de détail, il serait peu convenable de pousser plus loin nos observations critiques (1).

---

(1) Nous ne portons ce jugement que sur le volume de l'*Art de vérifier les dates* qui renferme l'histoire des temps avant J.-C., et que les Bénédictins n'ont pas eu le temps d'achever. Ce volume, qui forme la première partie de leur grand ouvrage, a été publié en 1820. Les éditeurs ont souvent fait preuve de discernement et de savoir. Mais nous ne craignons pas de blesser leur amour-propre, en disant qu'ils sont inférieurs aux Bénédictins. C'est d'ailleurs un mérite réel à nos yeux que leur travail ait été jugé digne d'être réuni à celui des savants religieux de Saint-Maur.

Digitized by Google

PRÉFACE

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

Dans la seconde et dans la troisième édition de cet ouvrage, nous avions consigné, non pas les résultats de nos recherches, mais nos recherches elles-mêmes, avec tous leurs développements, sur les diverses parties de l'histoire ancienne, et notamment sur les commencements et la fin de l'histoire grecque. Comme nous énoncions beaucoup de faits nouveaux, inconnus, nous avions cru devoir appuyer chacun de ces énoncés de citations.

La plupart de nos collègues, en approuvant l'introduction de ces faits dans l'enseignement historique, dont ils changent la face, nous ont engagés cependant à considérer que le livre devait servir à un enseignement de collége et non à un enseignement de faculté, et nous ont invités à l'approprier, par sa forme, à sa destination spéciale.

Dans cette quatrième édition, nous déférons à leur désir. En conséquence, nous laissons subsister l'énoncé de tous les faits qui nous paraissent avoir quelque importance. Mais nous supprimons les développements que nous leur avions précédemment accordés, les raisonnements, les inductions, les citations, auxquels nous avions cru devoir recourir pour établir leur probabilité ou leur vérité.

Si, par hasard ou par exception, l'érudition venait à consulter notre ouvrage, et à demander les preuves d'un certain nombre d'assertions, nous la renverrions à la seconde et à la troisième édition du livre, où ces preuves se trouvent consignées.

Dans la ferme intention où nous sommes de travailler sans relâche à rendre le Précis de l'histoire ancienne le plus utile possible à l'enseignement secondaire, nous prions nos collègues de vouloir bien examiner notre nouveau travail, et de nous transmettre les observations que cet examen aura provoquées.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DE LA GRÈCE.

J'avais à traiter diverses périodes de l'histoire des Grecs, et en particulier les premiers et les derniers âges de cette nation célèbre. J'avais à reconnaître dans son berceau, à suivre dans ses développements une civilisation à laquelle le monde des Anciens a fait d'innombrables emprunts dans les arts, les sciences, la politique, la législation, la guerre.

Au lieu de prendre sur ce sujet une opinion toute faite, j'ai voulu m'en faire une à moi. Pour y parvenir, pour ne point préoccuper mon esprit, borner ma vue, et influencer mon jugement par des idées étrangères, j'ai étudié les historiens anciens comme s'ils n'avaient fourni jusqu'ici la matière d'aucun ouvrage. Ce n'est qu'après avoir achevé de les lire et de les comparer que j'ai consulté les interprétations, examiné les systèmes auxquels ils ont donné lieu parmi les savants modernes.

Ces systèmes sont nombreux dans la première période de l'histoire grecque, qui part de la fondation présumée de Sicyone et d'Argos, et s'arrête à l'expédition des Argonautes. Au milieu des traditions différentes, de témoignages contradictoires, on a émis les opinions les plus opposées sur l'époque plus ou moins ancienne où furent fondés les petits états grecs, où ils passèrent de l'état soit sauvage, soit nomade, à l'état stationnaire et agricole, où ils connurent et pratiquèrent les arts. On s'est partagé sur la quantité des colonies conduites en Grèce par les étrangers, sur le nombre des états où ils s'établirent, et où ils entrèrent pour quelque chose dans la composition de la société grecque et dans le développement de sa civilisation.

Avec un peu d'érudition, rien n'est si facile que de bâtir un système exclusif sur ces questions, et de trouver à ce système, nouveau ou renouvelé, des lecteurs, des partisans, et peut-être des enthousiastes. Rien n'est si difficile que de présenter un exposé qui s'appuie sur des textes capables de produire la conviction, qui réfute les témoignages contraires; qui embrasse toutes les difficultés, et réponde à toutes les objections. J'ai soigneusement examiné les ouvrages qu'ont fait naître les points controversés, je leur ai donné pour contrôle, d'une part, les auteurs anciens et originaux; d'une autre, les monuments de l'art, dont j'ai étudié les caractères et les époques. Après ces examens divers et ces expériences répétées, je me suis arrêté à l'opinion qui m'a paru la plus probable. Malgré tous les soins que j'ai

Digitized by Google

THE NEW ARISTOTLE

pris, j'ignore si j'ai saisi la vérité, toute la vérité, sur le terrain mouvant des origines grecques, et je suis loin de présenter mon livre comme un symbole, comme un formulaire d'articles de foi historique sur cette période.

Mais dans la période de huit siècles qui s'étend de l'expédition des Argonautes à la guerre Médique, d'un côté, l'histoire grecque me parait sortir des incertitudes qu'on rencontre à ses commencements. D'une autre part, en comparant les données fournies par les Anciens sur cette époque, avec ce qu'en ont écrit les Modernes, j'ai trouvé que la moitié des faits importants avait été laissée dans les originaux ; que la portée et les conséquences de ceux qu'on en avait tirés avaient été complétement méconnues ; que le caractère et les intérêts de ces siècles, que l'état politique, civil, social des Grecs, durant ce long espace de temps, étaient tout entiers à établir. J'ai essayé de le faire. Je vais, en entrant dans quelques détails, montrer le point de vue nouveau sous lequel la société grecque m'est apparue dans les originaux.

De l'état barbare et en partie nomade où Thucydide nous les représente dans les plus anciens temps (1), les Grecs passent peu à peu à l'état stationnaire, agricole et civilisé. Cette grande révolution est commencée, dans les pays situés à quelque distance des côtes, par les colonies venues de l'Orient, dont on peut contester le nombre, mais non pas l'influence (2); dans les pays maritimes, elle est achevée par Minos (3) quelque temps avant l'expédition des Argonautes. Du seizième au douzième siècle, et jusqu'à la rentrée des Héraclides, voici sous quels traits la Grèce se présente.

Aucun étranger, aucun indigène n'y a fondé par les armes une grande domination, n'a réuni ses nombreuses tribus sous une même loi. Elle est morcelée en cinquante et une principautés, dont quarante-deux demeurent indépendantes les unes des autres. Son organisation générale est déjà telle qu'elle subsistera jusqu'à l'époque de ses rapports avec Rome. On y trouve une foule de petits états où tous les talents peuvent se produire et se développer, mais qu'il est extrêmement difficile de réunir sous un drapeau commun pour résister à l'attaque de l'étranger.

Les états particuliers ont échappé, comme la Grèce en général, à la conquête et à ses conséquences. C'est par les bienfaits et la persuasion que les colons orientaux et hellènes se sont établis dans la plupart d'entre eux. « Danaüs, étant arrivé à

(1) Thucyd., l. I, c. 2-8.

(2) Nous avons lu avec soin les ouvrages où se trouvent attaqués les établissements des Orientaux en Grèce, et leur influence sur la civilisation grecque. D'après l'examen comparatif de ces livres avec les auteurs anciens, nous sommes arrivés aux résultats suivants : 1° Les traditions relatives à Ogygès, Cécrops, Érechthée et autres personnes des premiers temps de la Grèce, sont *partagées ;* les unes les font indigènes, les autres étrangers, et l'importance des témoignages se *balance.* 2° Il nous paraît impossible de refuser la qualité d'étrangers à Danaüs, Cadmus, Lélex de Mégare, Pélops et ses descendants 3° Il nous paraît également impossible de méconnaître l'influence orientale sur une partie des institutions et des arts de la Grèce. On n'a pas réfuté, selon nous, d'une manière solide les innombrables passages et les raisonnements allégués par Fréret, Barthélemy, Clavier, M. Raoul Rochette, Gillies, MM. Creuzer et Thiersch.

(3) Thucyd., l. I, c. 4, 7. —Arist. de Rep., l. II, c 10 ; l. VII, c. 10, éd. Bekker.

Digitized by Google

» Argos, disputa le trône à Gélanor : *ils plaidèrent leur cause devant le peuple*, » et chacun d'eux fit valoir beaucoup de raisons en sa faveur. Celles de Gélanor » ne paraissant pas moins bonnes que celles de Danaüs, le peuple remit son ju- » gement au lendemain.... Les Argiens donnèrent la royauté à Danaüs (1). » Là où les colons orientaux et hellènes ont recouru à la force, ils se sont trouvés, par leur petit nombre, incapables de soutenir le rôle de dominateurs, et ils ont bien vite offert aux vaincus une condition et des droits pareils aux leurs, dans la crainte d'être accablés bientôt après : on voit quelles larges concessions ils furent obligés de faire, par l'histoire de Cadmus et de ses Phéniciens (2). Aussi, durant la période qui nous occupe, est-il impossible de découvrir la moindre ligne de démarcation entre la nouvelle et l'ancienne population, le plus léger vestige d'esclavage en masse, de servitude de la glèbe. L'esclavage individuel existe; mais il n'est point le résultat de l'établissement de colons, il ne pèse pas sur les anciens habitants; ce sont des prisonniers faits à la guerre, des étrangers achetés à prix d'argent qui le subissent. La monarchie arbitraire, le pouvoir absolu, n'ont pris pied nulle part. La royauté, attribuée dans presque tous les pays à des chefs d'origine orientale ou hellénique, ne possède que des prérogatives déterminées, restreintes au commandement des armées, à un souverain sacerdoce, au jugement des procès. Le roi ne peut prendre aucune détermination qui intéresse la communauté, sans le concours des grands et du peuple. Ces grands, nommés *Spartes* à Thèbes, *Eupatrides* à Athènes, *Chefs* et *Rois* dans d'autres états, forment l'aristocratie qui existe partout où les hommes se réunissent en société. Ils ont quelques priviléges; mais loin d'être composés de seuls colons orientaux ou hellènes, ils appartiendraient plutôt exclusivement à l'ancienne population : c'est du moins ce que l'on pourrait conclure de l'exemple des Spartes. Le peuple a la jouissance législative, et exerce la puissance judiciaire dans quelques cas rares et solennels (3). La seule atteinte portée à l'indépendance absolue des communautés grecques consiste dans l'ascendant pris par les cités principales sur les villes ou bourgades environnantes, qu'elles ont privées de la libre disposition de leur force militaire. Mais les villes inférieures ont conservé leurs gouvernements et leurs chefs; ces chefs vont dans la cité principale représenter, défendre les intérêts de leurs villes, et former le conseil du roi supérieur (4).

En me faisant l'honneur d'examiner ces recherches sur les premiers temps de la Grèce, on a élevé quelques objections auxquelles je vais essayer de répondre. On a prétendu que si les établissements des Orientaux avaient fait naître ou puissamment développé la civilisation en Grèce, d'un autre côté ils avaient restreint

(1) Pausan., l. II, c. 19. — (2) Pausanias, l. IX, c. 5.

(3) *Voyez* dans la 3e édition, p. 186-191, les preuves à l'appui de cet exposé. Pour les attributions judiciaires du peuple dans les causes solennelles, joignez, à l'exemple cité p. 189, le jugement prononcé entre Danaüs et Gélanor, rapporté ci-dessus.

(4) *Voyez* p. 190, 191 de la 3e édit. du Précis. Comparez ce régime représentatif avec la condition des cités inférieures dans les ligues, à l'époque que l'on appelle généralement *les beaux siècles de la Grèce*, condition dont j'ai présenté le tableau fidèle au commencement du chap. XXXII de toutes les éditions.

Digitized by Google

ou anéanti la liberté, en introduisant en Grèce les formes du gouvernement asiatique. On a ajouté que l'invasion des Doriens, des Arnéens, des Thessaliens, était nécessaire pour rapporter en Grèce l'esprit hellénique, l'esprit de liberté, banni par les Orientaux; que la Grèce avait, par cette invasion, gagné en liberté ce qu'elle avait perdu en civilisation. Le corps des faits s'oppose à ce que l'on admette ces ingénieuses suppositions. 1° Il n'était nullement nécessaire que les Doriens, les Arnéens, les Thessaliens, conquissent les diverses provinces de la Grèce, pour que ces provinces reçussent l'esprit hellénique, l'esprit de liberté, puisque entre les années 1480 et 1370 environ, et près de deux siècles avant la conquête des hellènes Doriens, Arnéens, Thessaliens, d'autres hellènes, les hellènes Æoliens, Ioniens, Achéens, avaient formé de nombreux établissements dans le Péloponèse, la Grèce centrale, la Thessalie (1), et y avaient développé les principes, les habitudes, les lois helléniques, avaient offert à la liberté les garanties les plus fortes et les plus étendues. Cette vérité devient évidente à l'examen des faits suivants. 2° Aristote nous apprend en général que durant les siècles héroïques, durant les temps précisément où l'on suppose que les formes orientales avaient prévalu, la puissance royale était restreinte dans d'étroites limites; et il oppose cette royauté à celle des barbares, qui était absolue (2). Plutarque témoigne qu'au moment même où Thésée maintenait la division égyptienne du peuple en trois classes distinctes, il satisfaisait l'élément ionien et hellénique entré dans la composition de la nation, en *établissant un gouvernement populaire :* ce sont ses expressions. Pausanias témoigne que, « *dès les plus anciens temps, les Argiens avaient été passionnés pour l'égalité et la liberté,* » et il est évident, par les détails qu'il donne, que ces dispositions durèrent depuis la fondation de la ville jusqu'à l'arrivée des Doriens. Le même auteur nous montre les peuples de la Messénie, de la Corinthie, de la Phliasie, tellement libres de toute autorité supérieure, au temps où arrivèrent les Doriens, que là où les rois voulurent résister à ces étrangers, le peuple céda; et que dans les lieux où ils offrirent de se soumettre, le peuple courut aux armes (3). Au temps de la guerre de

---

(1) *Voyez* le chap. XII, 2e partie, § 3, n° 10 de toutes les éditions du Précis depuis la troisième.

(2) Arist., *de Republ.*, l. III, c. 14.

(3) Ἀργεῖοι ἰσηγορίαν καὶ τὸ αὐτόνομον ἀγαπῶντες ἐκ παλαιοτάτου. (Pausan., l. II, c. 19.) Il dit l. IV, c. 3 : « En consentant à partager les terres avec les Doriens et à reconnaître Cresphontes » pour roi, *les anciens habitants du pays* restèrent tous dans la Messénie. *Ils se prêtèrent d'au-* » *tant plus volontiers à cet arrangement, qu'ils avaient peu d'affection et de confiance pour* » *leurs souverains, Minyens* d'origine, venus de la ville d'Iolcos. » A Corinthe, le peuple se montre pleinement libre de la volonté royale et prend une détermination diamétralement opposée à celle de ses souverains æoliens, Doridas et Hyantidas. « Doridas et Hyantidas cédèrent volontairement l'au- » torité à Alètas et restèrent à Corinthe. Mais le peuple, ayant voulu se défendre, fut vaincu et chassé » par les Doriens. » (Pausanias, l. II, c. 4.) Dans les états soumis aux princes asiatiques, le peuple n'a pas été plus asservi, n'est pas plus enchaîné à la fortune de ses souverains. « Une partie des Phliasiens, » satisfaits des propositions du Dorien Regnidas, consentaient à rester dans le pays, en le reconnais- » sant pour roi, et en faisant un nouveau partage de terres avec les Doriens, tandis qu'Hippasus et ses » partisans disaient qu'il fallait se défendre et ne pas abandonner ainsi aux Doriens, sans coup férir, » des possessions vastes et fertiles. » (L. II, c. 13.)

Digitized by Google

Troie, ce peuple (δῆμος) a des assemblées, comme nous l'apprend Homère, et dans ces assemblées il exerce la puissance législative et judiciaire (1). Tous ces faits précédant l'établissement des Doriens, des Arnéens, des Thessaliens dans les diverses parties de la Grèce, il est bien évident que la liberté et les droits politiques pour les masses n'avaient pas attendu l'arrivée de ces peuples, et qu'ils existaient dès la période où l'on prétend à tort que les formes et le despotisme oriental avaient pris possession de la Grèce, et la dominaient exclusivement. Bien au contraire, les anciennes populations jouissaient alors d'une liberté qu'elles perdirent précisément par le fait de la conquête dorienne, arnéenne, thessalienne.

Après avoir exposé la formation des gouvernements, présentons le tableau des progrès de l'ordre public, de la justice, de toutes les industries, des arts et des sciences.

Le brigandage public et particulier, le pillage par terre et par mer, qui ont désolé la Grèce dans les anciens temps, qui étoufferaient les germes de la civilisation, sont réprimés avant le temps des Argonautes : l'ordre public s'établit à l'aide de quelques mesures et de quelques institutions fécondes en grands résultats. Ce sont six amphictyonies ou ligues de tribus et de villes, qui jurent de se défendre mutuellement contre les agressions de voisins puissants et injustes. Ce sont les jeux publics, où l'on retrouve le même esprit d'association, dont la célébration entraine des suspensions générales d'hostilités, et qui sont les paix et les trêves de Dieu de l'époque. C'est la déportation des pirates et des malfaiteurs qui habitaient les iles (2); le célèbre décret pour leur répression accepté par toutes les communautés grecques, et passé en code maritime; les guerres entreprises contre les Dryopes et contre les Centaures ou premiers cavaliers; les exploits contre quelques hommes devenus fameux par leurs crimes; la dispersion ou l'extermination de tous ceux qui abusent de leurs forces ou de tout autre avantage particulier pour désoler le continent par leurs brigandages. Ce sont enfin ces expiations, ces amendes, ces exils, tantôt de plusieurs années, tantôt perpétuels, imposés à ceux qui se sont rendus coupables d'un meurtre, même commis hors de leur pays, même involontaire; peines mentionnées par Homère, et par tous les écrivains qui avaient consulté les poëtes cycliques. Qu'on soumette à un examen sévère tous les détails connus de ce temps, et l'on n'en trouvera pas un seul qui ne soit empreint du caractère de répression de la violence, de protection accordée aux personnes et aux propriétés (3).

La population, prodigieusement accrue, surtout depuis l'introduction de l'ordre public, surcharge la terre au temps de la guerre de Troie (4). Les bourgades et les villes se multiplient au point que la seule Laconie, selon Strabon, en contient jus-

(1) *Voyez* dans la 3e édition du Précis, p. 189.
(2) Thucyd., l. I, c. 8.
(3) *Voyez* les détails au chap. XIII, 2e partie de toutes les éditions.
(4) L'auteur des Cypriaques, soit Homère, soit Stasinus de Chypre, suppose que Jupiter résolut la guerre de Troie pour débarrasser la terre de l'excès de la population. (Fragments à la suite de l'Odyssée.)

Digitized by Google

qu'à cent : dans la quantité de celles que renferment les diverses provinces, Homère en distingue et en nomme cent cinquante-cinq principales. L'agriculture, le jardinage, la marine se perfectionnent : toutes les nations du Péloponèse, de la Grèce centrale, de la Thessalie, excepté trois peuplades, se livrent à la navigation et équipent au besoin 1,100 navires. Le commerce nait, et ses échanges sont favorisés par l'usage de la monnaie, des poids et des mesures (1). Les villes sont entourées de murailles et de tours, décorées de quais, de temples, de palais, de tombeaux. Ces édifices, appartenant à deux architectures différentes, l'une cyclopéenne, l'autre hellénique, égalaient en solidité et en hardiesse les constructions égyptiennes. Plusieurs subsistent entiers encore aujourd'hui, après trente siècles ; les débris d'une foule d'autres ont été découverts par les voyageurs modernes : tous les ont frappés de la même admiration qu'ils avaient inspirée aux anciens, dont l'un s'exprime en ces termes : « Le trésor de Minyas, merveille non moins » étonnante que celles qu'on voit dans la Grèce et ailleurs, est un édifice de » forme circulaire, en marbre, et dont le faite se termine en une pointe qui n'est » pas très-aiguë ; la pierre qui termine ce sommet est, à ce que l'on assure, la » clef de tout l'édifice..... Les Grecs sont forts pour admirer beaucoup plus ce qui » est dans les autres pays que dans le leur ; en effet, des écrivains célèbres se sont » attachés à décrire avec la plus grande exactitude les pyramides de Memphis, » et ils n'ont pas daigné faire la moindre mention du trésor de Minyas et des » murs de Tirynthe, qui ne sont pas moins dignes d'admiration (2). » Non loin de ce trésor de Minyas, on rencontre encore aujourd'hui un ouvrage bien plus étonnant. Ce sont les canaux pour la décharge du lac Copaïs, pratiqués sous le mont Ptoos, dans la longueur de plus d'une lieue ; ce sont les puits ouverts sur la montagne pour creuser ou nettoyer ces canaux : la difficulté de l'entreprise, la dépense qu'elle entraina, le temps qu'elle dut exiger, effrayent également l'imagination (3). Au temps qu'on l'exécute, plusieurs des édifices publics sont ornés par les essais de la sculpture, qui commence à communiquer le mouvement aux figures. Dans l'intérieur des villes, on pratique les arts mécaniques, qui satisfont à tous les besoins, et même aux fantaisies du luxe. L'imagination célèbre les dieux et les héros ; chaque peuplade grecque a son musicien et son poëte, dont on ne peut révoquer en doute l'existence et les essais sans rendre inexplicable la perfection des poëmes d'Homère. L'observation et la réflexion, d'un côté, décrivent la sphère, reconnaissent, nomment les constellations, appliquent à la navigation les premières notions de l'astronomie ; d'un autre, elles s'efforcent de découvrir les lois de l'organisation humaine, les causes qui y portent le désordre, les moyens qui peuvent en rétablir le jeu et l'harmonie (4).

---

(1) *Voyez* la note I, à la fin du chap. XXXVII de toutes les éditions, depuis la troisième.

(2) Pausanias, Béotie, l. IX, c. 38, 36, traduction de M. Clavier.

(3) *Voyez* ce que dit des puits du mont Ptoos et des canaux pour la décharge du lac Copaïs, Wheler, *A Journey into Greece.*

(4) *Voyez* les preuves à l'appui de cet exposé, et les détails, chap. XIV, 1re partie du Précis.

Digitized by Google

Tel était l'état intérieur des cités grecques, tels étaient leurs rapports particuliers avec les cités voisines. Quand on considère ensuite les rapports généraux des divers peuples de la Grèce entre eux, quand on se rappelle que, pour la guerre de Troie, entreprise résolue en commun, dirigée vers un but unique, plus de cinquante petits états équipèrent 1,186 vaisseaux, et levèrent au delà de cent mille hommes; qu'ils continuèrent opiniâtrément une guerre nationale pendant dix années, jusqu'à ce qu'ils eussent abattu leur ennemi, on demeure convaincu que la Grèce possédait alors des moyens de concerter ses desseins, de réunir ses forces, plus sûrs et plus étendus qu'au temps de la guerre Médique, de l'expédition d'Alexandre, et de la guerre contre les Romains.

Ce tableau exact de l'état politique et social de la Grèce montre que, dès les âges héroïques, elle était entrée dans toutes les routes ouvertes devant un peuple pour arriver à une pleine civilisation. S'il est quelque chose de plus ridicule que de comparer l'un des rois des cinquante et un petits états grecs avec un roi de l'une de nos monarchies modernes, c'est d'assimiler ces princes et leurs sujets aux chefs et aux membres des hordes barbares. Nous serions curieux qu'on nous montrât, dans la description de la Germanie, par Tacite, une flotte pareille à celle que les Grecs conduisirent sous les murs de Troie, et des monuments qu'on pût opposer au trésor de Minyas, aux conduits du mont Ptoos, au tombeau d'Atrée, à cette multitude de constructions cyclopéennes et helléniques dont toutes les provinces de la Grèce offrent des restes, depuis les confins de la Thrace jusqu'au cap Ténare.

On a contesté les progrès de la civilisation grecque durant les âges héroïques, en s'appuyant de quelques faits consignés dans Homère, dont nous invoquons sans cesse, dont nous ne récuserons jamais l'autorité. Achille, a-t-on dit, fait lui-même sa cuisine; Ulysse travaille son bois de lit de ses propres mains : ce ne sont que des barbares grossiers. Les deux citations sont exactes, mais la conséquence est fausse : pour s'en convaincre, il suffisait de lire Homère tout entier, de distinguer les situations, d'établir un seul rapprochement. Achille, *dans le camp*, s'occupe lui-même des apprêts du festin; quel est celui de nos généraux qui, dans un pays dévasté comme l'était alors la campagne de Troie, n'a pas subi les mêmes soins? Mais quand Ménélas est revenu en Grèce et dans *son royaume*, quand il y est visité par Télémaque, l'un de ses serviteurs reçoit l'étranger sous les portiques du palais; d'autres détellent ses chevaux. Pendant qu'il admire les magnificences de la demeure royale, où resplendissent l'airain, l'or, l'argent, l'ambre, l'ivoire, une foule de domestiques du palais, distincts des précédents, chargés chacun de fonctions particulières, le conduisent au bain, versent d'une aiguière d'or dans un bassin d'argent, l'eau dont il doit laver ses mains; approchent de lui une table, qu'un cuisinier charge de plusieurs plats, et dont Ménélas fait les honneurs (1). Quant aux talents d'Ulysse en me-

(1) Odyssée, l. IV, v. 45-75; aux vers 57, 58, on lit : δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν ἀείρας παντοίων.

Digitized by Google

nuiserie, ils ne prouvent pas plus contre la civilisation de la Grèce au treizième siècle avant notre ère, que l'habileté de l'archiduc Jean dans la charpente (1) ne prouve contre la civilisation de l'Autriche à notre époque.

Tandis que, dans la société grecque, la nature humaine est en possession à peu près de tous ses droits, et en plein exercice de toutes ses facultés, pendant qu'elle signale chaque année par un perfectionnement politique, moral ou industriel, survient, au douzième siècle, ce que l'on nomme le retour des Héraclides. C'est la conquête du Péloponèse, excepté de l'Arcadie et de l'Ægialée, par les Doriens; de l'Hæmonie entière, par les Thessaliens; de la Béotie, par les Arnéens : c'est l'invasion de l'Attique par les Ioniens et les Æoliens, après leur sortie du Péloponèse. De tous ces événements, qui changèrent complétement la face de la Grèce, le premier, ou la conquête du Péloponèse par les Doriens, est seul connu. Les historiens modernes les plus exacts ont à peine mentionné les autres par manière d'acquit : il n'en ont pas même entrevu les conséquences; ils ont laissé enfouie dans les originaux une longue série d'événements qui résultèrent de ces premiers faits, et dont on appréciera tout à l'heure l'importance.

En recherchant quelles étaient les coutumes de ces envahisseurs avant la conquête, on trouve que celles des Thessaliens, des Arnéens, et surtout des Doriens, offrent les points de ressemblance les plus nombreux avec celles des Germains, telles que Tacite les a décrites, et que leurs lois nous les font connaître (2). On voit que pour les Thessaliens, les Arnéens et les Doriens, la vie noble consistait tantôt à consumer le temps dans l'oisiveté, tantôt à l'employer à la guerre, à la chasse, aux repas, à des spectacles grossiers. Leur établissement à main armée dans les divers pays de la Grèce, entraîne précisément avec lui les mêmes conséquences que l'établissement des Germains dans les provinces de l'empire romain. Ennemis des villes, qu'ils regardent comme des prisons, ils en ruinent les deux tiers, comme on le voit par l'exemple des Doriens de Sparte, qui, dans l'espace de trois cents ans, réduisent de cent à trente le nombre de celles de la Laconie; et qui, sur les débris de Sparte et de Lacédémone, distinguées par Homère et qualifiées de grandes, élèvent cinq petites bourgades distantes les unes des autres (3). Il est à peu près superflu d'ajouter que les conquérants n'augmentent pas d'une seule les grandes constructions des siècles héroïques; et qu'ils laissent périr celles qui existent. Le continent de la Grèce contient dix-neuf provinces : dans onze, ils détruisent complétement

(1) Le charpentier (Zimmermann) est le nom de société donné à l'archiduc Jean par l'empereur lui-même. Chacun des membres de la famille impériale s'occupe d'un art mécanique. Les archiducs sont charpentiers et ébénistes, le prince héréditaire est tisserand. (Voyez l'*Autriche comme elle est*, dans les extraits donnés par la Revue britannique, mai 1825, p.126, 133.)

(2) Nous avons établi ce parallèle, pages 139 et suivantes de la 2e édition du Précis. Le manque de place nous a contraints de le supprimer dans les éditions subséquentes.

(3) Homère, Iliade, l. II, v. 581 et suiv., Thucyd. l. I, c. 10.

Digitized by Google

la marine et le commerce ; la différence des vaisseaux au temps de la guerre de Troie et au commencement de la guerre Médique est de 1,104 à 331 ; et à la dernière époque, tous les navires, si l'on excepte ceux de deux villes, n'excèdent pas en grandeur les plus petits de la flotte envoyée sous les murs de Troie (1). L'agriculture et les arts industriels, chargés de mépris, sont abandonnés aux esclaves, et on ne leur demande plus que le strict nécessaire. Quant aux beaux-arts, on peut juger de l'état dans lequel ils tombent sous l'empire d'hommes qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter, et qui se font gloire de leur ignorance. Dans l'espace de six siècles, la Grèce d'Europe ne peut citer que deux hommes dont le talent ait rendu le nom populaire : ce sont Hésiode et Tyrtée. Le premier, fixé en Boétie, mais originaire de l'Asie Mineure, ne peut être réclamé par la Grèce d'Europe. Le second appartient, ainsi que quelques autres moins connus, à des villes peu nombreuses, qui, par des circonstances particulières, avaient échappé à la funeste influence de la conquête.

Passons à l'état des personnes et des terres, au gouvernement, dans la nouvelle organisation sociale et politique établie par les envahisseurs, Dès le principe, ils forcent les anciens habitants à leur céder une partie des terres et à se reconnaître sujets. La ville dans laquelle, ou plutôt aux environs de laquelle ils se fixent, est déclarée seule cité; seuls ils sont citoyens, seuls ils prennent part au gouvernement et à la souveraineté ; ils ôtent aux indigènes toute espèce de droits politiques. Quand ils se sont affermis et accrus, ils n'en restent pas là. Ils chassent du pays une notable partie de l'ancienne population, et la contraignent à aller chercher une nouvelle patrie dans l'Asie Mineure ; ils laissent à une autre partie des terres et des droits civils ; ils privent une troisième de ces avantages, et la réduisent à la servitude de la glèbe. Le nom des indigènes demeurés libres et propriétaires en Thessalie n'est pas connu. Ils s'appelèrent *Paraliens* et *Montagnards* dans l'Attique, *Campagnards* dans l'Argolide, *Messéniens* dans la Messénie, *Lacons* et *Achéens* dans la Laconie. Les serfs de la glèbe, très-différents des esclaves, se nommèrent *Pénestes* en Thessalie, *Hilotes* en Laconie, *Serfs* en Messénie et en Argolide. Il y eut servitude de la glèbe dans toute la Thessalie, dans tout le Péloponèse, excepté dans l'Arcadie et dans l'Achaïe. En Béotie et en Attique, au contraire, on n'en distingue aucune trace. Dans ces deux pays, l'ancienne population se sauva sur les montagnes voisines : ces montagnards, longtemps tyrannisés par les *Pédiens* ou habitants de la plaine, hommes de basses terres, ne perdirent cependant jamais leur liberté, au moins en masse ; et cette différence dans la condition sociale des anciens habitants de la Thessalie et du Péloponèse d'un côté, de la Grèce centrale de l'autre, en amena plus tard une non moins marquée dans la nature des gouvernements (2).

---

(1) *Voyez* le Tableau comparatif de la marine grecque aux deux époques, chap. XIV, 2e partie du Précis dans toutes les éditions depuis la troisième.

(2) *Voyez* chap. XIV, 3e partie du Précis.

Digitized by Google

Après avoir dépouillé de l'autorité et chassé du pays les anciens souverains, les rois supérieurs de chacun des groupes de conquérants fixèrent leur résidence dans une ville de la province; le plus grand nombre des guerriers s'établit autour de cette capitale; des chefs, ou rois inférieurs, furent envoyés, avec de petits corps de troupes, dans les autres villes et districts.

D'accord entre eux pour ravir aux indigènes leurs propriétés, pour s'arroger le monopole du commandement et de la souveraineté, les conquérants se déchirèrent quand il s'agit de partager les dépouilles. Du douzième au neuvième siècle, on ne peut découvrir, en Grèce, un seul gouvernement réguliér. Les rois supérieurs, les grands, le peuple se saisirent tour à tour de l'autorité au milieu des guerres civiles, et l'exercèrent tyranniquement. La royauté, vaincue sans retour, après des alternatives de revers et de succès, durant lesquelles elle parvint un moment à exercer le despotisme, la royauté fut détruite partout et devait l'être; car son existence était inconciliable avec la pauvreté, la petitesse, l'esprit de liberté des sociétés où elle se trouvait établie.

Le peuple et les grands restèrent en présence. Les grands, nommés jusqu'alors les *Vieux* ou *Anciens*, les *Premiers*, les *Meilleurs*, avaient acquis une incontestable supériorité sur le peuple, en valeur, en discipline, en expérience des armes, parce qu'ils s'étaient tous engagés dans toutes les guerres, tandis que les hommes du peuple s'étaient soustraits, autant que possible, aux obligations de la milice : de plus, les grands, seuls détenteurs du peu d'argent en circulation, avaient acheté des chevaux, animaux fort rares dans la plupart des pays de la Grèce, et du haut desquels ils épouvantaient la multitude. Ils échangèrent alors leurs premiers noms contre celui de *Chevaliers*, et usèrent de leurs avantages pour dépouiller des terres et du pouvoir le peuple conquérant, pour l'assimiler à l'ancienne population. Leur tyrannie aristocratique et oligarchique pesa sur Athènes et sur Thèbes depuis le XIIe, et sur le reste de la Grèce depuis le IXe jusqu'au VIe siècle (1). Comme au temps de la conquête, une partie de la population s'exila d'une terre où elle ne trouvait qu'esclavage et misère, et passa dans l'Italie méridionale.

Ces deux émigrations allèrent travailler à un grand développement social en Asie Mineure, sur tous les bords du Pont-Euxin, sur les côtes de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne. Pour ceux qui voient l'humanité, au lieu d'une nation, ce résultat paraîtra une compensation suffisante aux maux que subit la Grèce durant le moyen âge de six siècles, dans lequel la plongea l'invasion des barbares.

Il reste à montrer comment elle en sortit, comment la civilisation et la liberté, qui avaient fait cette halte déplorable, reprirent leur marche. L'empire des grands ou chevaliers ayant pris de la consistance, l'anarchie, qui avait désolé jusqu'alors

(1) *Voyez* les passages d'Aristote et des autres anciens historiens à l'appui de cet exposé, pages 218-228 de la troisième édition, et dans toutes les éditions, chap. XIV, 3e partie.

Digitized by Google

les états grecs, cessa. Les législations de Phidon et de Philolaüs, deux des plus anciennes qu'on connaisse depuis la conquête, furent rédigées. Leurs lois, bien qu'exclusives, bien que faites tout au profit de l'aristocratie, signalent cependant le commencement d'un régime légal, d'un gouvernement régulier. Les guerres que se firent toujours entre eux les petits états grecs devinrent l'écueil de la puissance des grands. Pour se défendre contre les attaques d'un voisin ambitieux, ils furent contraints d'appeler aux armes le peuple des conquérants et les indigènes. Ceux-ci devinrent insensiblement braves et disciplinés : en acquérant les qualités guerrières, ils enlevèrent à la cavalerie ou chevalerie son importance exclusive, et se trouvèrent en mesure de l'attaquer.

A la suite d'insurrections locales et successives, les grands furent dépouillés momentanément de toute autorité : mais elle ne passa pas de leurs mains dans celles de la multitude; elle s'arrêta entre celles des chefs que le peuple avait choisis pour le venger. Le règne de la liberté fut ajourné : du milieu du VIIe siècle à la fin du VIe, toute la Grèce fut couverte de *tyrans*, ou mieux d'usurpateurs, qui s'approprièrent la souveraineté. La protection qu'ils accordèrent au peuple, le soin qu'ils mirent à développer dans leurs villes respectives les germes de la prospérité publique, ne purent protéger une autorité contre laquelle conspirait le vice de l'usurpation, ajouté à toutes les causes qui avaient autrefois perdu la royauté.

A la fin du VIe siècle, ils furent renversés à Athènes et dans quelques autres états par le peuple, qui, comme nous l'avons remarqué plus haut, n'ayant pas subi l'esclavage de la glèbe, joignait à la force numérique l'énergie et la passion de l'indépendance. Dans les autres états où la servitude de la glèbe avait été introduite, où la classe libre du peuple était moins nombreuse, la révolution fut faite par les aristocrates aidés des Lacédémoniens. D'où il résulta qu'à Athènes, dans presque toutes les cités de la Grèce centrale et dans quelques-unes du Péloponèse, on passa sans transition de l'usurpation à la démocratie; tandis que dans la plupart de celles du Péloponèse et de la Thessalie on en revint à l'aristocratie et à l'oligarchie. Durant les deux siècles suivants, et jusqu'à l'époque de la domination macédonienne, les communautés grecques furent travaillées par un conflit intérieur et perpétuel, que la guerre Médique, que la rivalité d'Athènes, de Sparte, de Thèbes, de la Macédoine, et leur lutte pour le commandement de la Grèce, dérobent à l'attention, en se plaçant sur le premier plan du tableau. Dans les états où la démocratie avait établi son règne, elle fut sans cesse en butte aux attaques toujours malheureuses des principaux citoyens. Dans les républiques aristocratiques, les grands se soutinrent quelque temps. Mais le peuple et les anciennes populations des campagnes voisines, auxquels ils furent obligés de recourir sans cesse pour soutenir la guerre, auxquels ils furent contraints de donner place dans les rangs des soldats et des citoyens, gagnèrent peu à peu du terrain. En même temps, la puissance lacédémonienne, le principal appui de l'aristocratie dans toute la Grèce, fléchit sous les coups des

Digitized by Google

Thébains. Les états aristocratiques inclinèrent alors sensiblement vers la démocratie.

Le grand observateur des gouvernements de l'antiquité, Aristote, avait deviné et révélé le secret de ceux de la Grèce : mais on n'a pas su jusqu'ici le lire ou le comprendre. « Après l'extinction des monarchies, dit-il, la première » république chez les Grecs fut organisée et composée des citoyens qui portaient les armes ; et d'abord des chevaliers, parce que la force et la supériorité des armées consistaient alors en cavalerie ; car les autres troupes ne » servent à rien sans discipline, et il n'y avait ni discipline, ni expérience » dans l'infanterie, en sorte que la seule cavalerie faisait alors toute la force de » l'état. Mais les états s'étant accrus, et ayant acquis de la considération par les » autres armes, le gouvernement fut communiqué à un plus grand nombre de » personnes. Dans les anciens temps, les cités étaient petites, et les grands avaient » tout le pouvoir ; mais leur despotisme engagea le peuple à se ressaisir de l'autorité. C'est la seule forme de gouvernement qui ait prévalu depuis que les villes » sont agrandies (1). »

Après avoir suivi le cours des révolutions politiques et les progrès de la liberté, qui n'a plus à redouter que ses propres excès, nous allons rechercher ce que devinrent les autres principes de la civilisation, à partir du moment de la conquête, qui les dispersa tous. Ceux des anciens habitants que les envahisseurs forcèrent à émigrer en Asie Mineure emportèrent avec eux la civilisation des temps héroïques, et la développèrent sous l'influence du plus beau ciel du monde, et par leurs rapports avec les Phrygiens, qui, dès la plus haute antiquité, avaient inventé ou pratiqué la musique, la poésie et tous les arts industriels. Dès la fin du xe siècle, Homère chanta ses poëmes immortels, tandis que les Phocéens et les Milésiens commençaient à couvrir de leurs vaisseaux et de leurs colonies le Pont-Euxin et la Méditerranée, depuis le Bosphore Cimmérien jusqu'au détroit de Gadès (2). Dans le cours des trois siècles suivants, la carrière ouverte par Homère fut parcourue en tous sens par cette foule d'hommes prodigieux dans tous les arts, dans toutes les sciences, que produisit la Grèce asiatique (3). Quelques villes de la Grèce d'Europe, renfermées dans l'étroite lisière de l'Attique, de l'Isthme et de l'Argolide, soumises à des maîtres moins barbares, ou arrachées aux coutumes doriennes par la stérilité de leur sol et le voisinage de la mer, conservèrent un peu de marine et de commerce, entretinrent des relations avec la Grèce asiatique, devinrent le canal par lequel les lumières de ce dernier pays purent passer dans la mère patrie.

---

(1) Aristot., *de Republicâ*, l. IV, c. 3, 13.

(2) La publication de l'Iliade date de l'an 906. Dans le même temps, les Milésiens commencent à équiper des flottes, qui, un siècle et demi plus tard, durant la sixième olympiade, en l'an 756, leur donnent l'empire de la mer ; *Mare obtinent Milesii*. (Marbres de Paros, ép. XXX. Eusèbe, *Chronic.*, l. II, p. 116.) — (3) *Voyez* le chap. XVII de toutes les éditions depuis la troisième.

Digitized by Google

Bien que les législations de Lycurgue, de Phidon et de Philolaüs bornassent à quelques sentiments et à quelques idées le développement moral et intellectuel de l'homme ; bien qu'elles condamnassent l'ancienne population, c'est-à-dire la plus grande partie des membres de leurs sociétés politiques, à la dégradation de la sujétion ou même de la servitude de la glèbe, toutefois elles préparaient puissamment le retour à un meilleur ordre de choses, en substituant l'empire de la légalité à celui de la violence : la constitution de Lycurgue, en particulier, prévenait les dissensions civiles par une admirable répartition des pouvoirs entre ceux qu'elle constituait citoyens.

Les usurpateurs servirent la cause de la civilisation, comme le prouve l'administration des Pisistratides, en cultivant les diverses branches de l'industrie, en augmentant dans les divers états la somme de ce bien-être matériel, de ce superflu, sans lesquels les grands travaux de l'intelligence sont impossibles.

A l'époque du renversement des usurpateurs, dans beaucoup de villes, la masse des habitants entra en pleine possession de la liberté et du pouvoir législatif. Dans les autres cités, ce but fut montré ; et, au milieu des efforts que fit une classe nombreuse pour l'atteindre, elle prit des sentiments, acquit insensiblement des droits, qui devinrent pour elle la cause immédiate d'un notable perfectionnement.

Enfin la guerre Médique devint une occasion pour plusieurs états, principalement pour Athènes, de recréer ou d'augmenter prodigieusement leur marine. Elle multiplia les rapports des Grecs avec les colons asiatiques, les Lydiens et les Phrygiens. Elle les frappa de l'une de ces violentes commotions qui éveillent chez un peuple tous les sentiments et toutes les passions, mettent en mouvement dans les âmes ébranlées toutes les facultés à la fois : l'héroïsme et le génie jaillirent à la fois de cette féconde secousse.

Tout fut prêt alors pour les siècles de Thémistocle, de Périclès et d'Alexandre, durant lesquels la nature humaine parvint, dans tous les genres, à son plein développement, au plus haut point de grandeur et de perfection, qu'il lui soit donné d'atteindre.

Pour assurer la durée de la gloire et du bonheur dont la plupart des petits états grecs jouissaient individuellement, pour mettre à jamais leur indépendance à l'abri des attaques de l'étranger, il leur fallait remplacer le rapprochement incomplet, passager, qu'avait produit entre eux l'attaque de Darius et de Xerxès, par une confédération juste et permanente. Ils n'avaient pas besoin d'en aller chercher le modèle chez l'étranger : car quelle grande conception leur a échappé en politique, comme en morale et en littérature ? Ils n'avaient qu'à généraliser, qu'à appliquer à la Grèce entière la ligue achéenne et lycienne. Les Athéniens et les Lacédémoniens se souvenaient trop des services qu'ils avaient rendus dans la guerre Médique, nourrissaient des prétentions trop ambitieuses, pour se résigner à n'être que les membres et non pas les chefs de la confédération hellénique. Toutes les fois qu'ils parvinrent à se saisir du commandement, ils dominèrent et tyrannisèrent ceux qu'ils nommaient encore les alliés par une sanglante dérision. Philippe

Digitized by Google

et Alexandre, qu'on a jugés jusqu'ici plus sur les invectives de l'éloquence que sur les témoignages de l'histoire (1), employèrent leur puissance et l'ascendant de la victoire à réaliser l'association demandée par l'intérêt général de la Grèce. Ils laissèrent aux républiques grecques ce que les Athéniens et les Spartiates leur avaient ravi tour à tour, leur gouvernement intérieur, leurs lois, leurs magistrats, leur territoire, leurs ressources pécuniaires, la faculté de régler les contingents de troupes que chacune d'elles devait fournir contre l'ennemi du dehors. Ils ne leur ôtèrent que la liberté illimitée d'employer leur force militaire à se déchirer par des guerres civiles pareilles à la guerre du Péloponèse, à la guerre Corinthienne, à la guerre Thébaine, qui avaient couvert la Grèce de sang et de ruines, et l'avaient asservie à l'étranger : en effet, depuis le traité d'Antalcidas, elle était devenue une véritable satrapie persane. Les armes dont les Grecs se frappaient entre eux, Philippe et Alexandre les tournèrent contre les Perses, qui, depuis cent cinquante ans, n'avaient cessé d'attaquer la Grèce, tantôt avec des millions de soldats, tantôt avec l'or et les intrigues. Le renversement de la monarchie persane affranchit la Grèce d'une dépendance honteuse, et la remplaça même par la domination sur les pays qui avaient en dernier lieu affecté la suzeraineté à son égard ; l'indépendance hellénique fut mise à l'abri du côté de l'Orient. Mais, dans le même temps, s'élevait à l'Occident et croissait chaque jour en puissance cette Rome, qui n'était alors encore qu'à son point de départ pour la domination du monde des Anciens, mais qui n'avait qu'un bras de mer à traverser pour y préluder par la conquête de la Grèce. Au dedans, la seule imperfection du système établi par Philippe et par Alexandre consistait dans le privilége du commandement réservé aux Macédoniens, à l'exclusion des autres membres de la fédération hellénique.

A la mort d'Alexandre, les trois questions d'existence, de dignité et de bonheur pour la Grèce étaient donc les suivantes : 1° La Grèce laisserait-elle les Romains s'agrandir à tel point qu'il lui faudrait subir leur loi, quand il leur prendrait fantaisie de la dicter? 2° La Grèce substituerait-elle à une combinaison dans laquelle le commandement appartenait par privilége à un seul peuple, un véritable système fédératif, dans lequel les magistrats suprêmes de la Grèce seraient indistinctement choisis parmi les députés de tous les petits états grecs, obéissant régulièrement aux décisions prises par ces mêmes députés? 3° Si l'on ne pouvait atteindre ce perfectionnement, conserverait-on la suprématie macédonienne, renfermée dans des limites qui laissaient aux états leurs libertés et leurs constitutions intérieures, mais investie d'une autorité suffisante pour prévenir les guerres civiles entre les différents peuples, pour les réunir contre l'étranger, et garantir l'indépendance nationale?

Alexandre n'avait pas conquis impunément la moitié de l'Asie et une portion de l'Afrique, et sa mort soulevait une foule d'autres problèmes qui concernaient les Asiatiques et les Africains.

---

(1) *Voyez* les observations préliminaires du chap. XXXII dans toutes les éditions à partir de la troisième.

Digitized by Google

J'ai renfermé l'histoire proprement dite de l'empire d'Alexandre et l'histoire de la Grèce dans quatre chapitres. Ces quatre chapitres sont le résultat d'un long travail fait sur les auteurs originaux, principalement sur Polybe. Par la forme, ils sont appropriés à l'enseignement historique dans les colléges royaux; par le fond, ils sont destinés à rétablir, à recréer presque entièrement deux périodes historiques.

La première de ces deux périodes comprend l'histoire générale des successeurs d'Alexandre pendant quarante-deux ans, 323-281, depuis la mort du conquérant jusqu'à la mort de Séleucus Nicator. La seconde embrasse l'histoire de la Grèce durant cent soixante-dix-sept ans, 323-146, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine.

A la première lecture des historiens anciens, on s'aperçoit que les annalistes modernes ont cousu l'un à l'autre quelques détails, quelques anecdotes, dépendant de ces deux périodes, pour être à même de dire qu'ils ne les ont pas entièrement passées sous silence. Mais on voit en même temps qu'ils ont omis la moitié des faits importants et tous les résultats, parce qu'on ne peut obtenir ces résultats que de l'ensemble des faits.

Plutarque a subordonné les peuples et les grands événements à quelques hommes, et Plutarque a eu raison, car il composait une *biographie*. Mais en traçant l'histoire des temps qui suivirent la mort d'Alexandre, il fallait placer les grands événements, les peuples avec leurs intérêts et leurs passions, sur le premier plan, les hommes marquants sur le second, et montrer seulement comment ces hommes avaient influé sur les événements et sur le sort des peuples. C'est ce qu'on n'a jamais fait jusqu'à présent, parce qu'on a copié servilement Plutarque, et Plutarque tout seul.

S'il était nécessaire de voir le sujet dans son ensemble et sous son véritable jour, il n'était pas moins important de le voir et de le montrer d'une manière claire; les deux périodes dont il s'agit se trouvant singulièrement chargées d'incidents et d'acteurs, et le spectateur éprouvant à chaque instant le besoin qu'on mette de l'ordre dans cette scène mouvante.

J'ai essayé de rétablir la vérité historique pleine et entière, de recevoir moi-même et de transmettre des impressions nettes. Je vais donner une idée générale de la manière dont j'ai envisagé mon sujet, d'abord dans l'histoire des successeurs d'Alexandre jusqu'à la mort de Séleucus, ensuite dans l'histoire de la Grèce.

A la mort d'Alexandre, sa famille est appelée à hériter de son empire en Macédoine et en Asie, et du commandement qu'il a exercé dans la Grèce. Tous ses généraux veulent dépouiller sa famille. Parmi eux, les uns, ce sont les tuteurs successifs, puis Antigone, songent à se saisir de tout l'empire; d'autres, au nombre de cinq, projettent de créer des royaumes; d'autres enfin, moins ambitieux encore, et au nombre de vingt-neuf, prétendent seulement se rendre indépendants dans leurs satrapies ou gouvernements.

Le peuple et l'armée en Macédoine, l'armée macédonienne en Asie, dominés par des idées de légitimité, et par leur profonde admiration pour Alexandre, en-

Digitized by Google

tendent que les généraux respectent les droits de sa famille, et lui garantissent la couronne. Les peuples thraces, asiatiques, égyptiens, ne peuvent avoir la même affection pour le sang d'Alexandre, leur conquérant généreux, mais non leur prince légitime : s'il ne leur est pas donné de recouvrer leur indépendance, peu leur importe d'être les sujets de Lysimaque, de Séleucus, de Ptolémée, ou du fils et du frère d'Alexandre. Enfin les peuples grecs veulent secouer la domination macédonienne, reconquérir leur liberté, et, s'ils échouent dans leur tentative, conserver au moins leurs gouvernements particuliers, respectés par Philippe et par Alexandre, après la destruction de Thèbes comme après Chéronée.

Or, ces passions dominent et gouvernent les événements. Malgré les ambitions furieuses dont elle est entourée, la famille d'Alexandre, tant qu'elle se respecte elle-même, forte de l'amour des soldats, dispose encore, après six ans, du fond de la Macédoine, des troupes et des trésors d'Alexandre, qui se trouvent à quatre cents lieues de là, dans la Haute-Asie. Mais les peuples thraces, égyptiens et asiatiques, qui ne demandent qu'à être régis avec douceur et modération, fournissent à Lysimaque, à Ptolémée et à Séleucus, les forces nécessaires pour combattre les héritiers légitimes. D'un autre côté, Olympias, ayant donné le sanglant exemple d'assassiner deux des membres de la famille royale, met aux mains de Cassandre et de Polysperchon le fer avec lequel ils en exterminent les restes. Toutefois, couverts qu'ils sont du sang d'Alexandre, ils ne peuvent, d'après les dispositions des Macédoniens, acquérir ou conserver le trône : Polysperchon meurt dans l'opprobre et dans l'obscurité; les fils de Cassandre portent la peine du crime de leur père; les Macédoniens approuvent la mort de l'un et l'exil de l'autre (1).

Après treize ans d'incertitude, la mort du dernier rejeton mâle d'Alexandre ouvre, d'une manière définitive, sa succession à ses capitaines. L'oligarchie militaire de trente gouverneurs subsistera-t-elle? Sera-t-elle remplacée par la formation d'un certain nombre de royaumes? ou bien un seul des généraux héritera-t-il de tout l'empire, après la ruine de ses rivaux? L'inégalité des partages dans la première distribution des gouvernements, l'inégalité des talents et de la réputation, détruisent l'oligarchie militaire et y substituent cinq royaumes. Là les hommes et les circonstances semblent décider seuls. Mais les peuples interviennent dans la question du maintien de l'unité ou du partage de l'empire en royaumes. Les Grecs soutiennent Antigone et son fils Démétrius, qui prétendent engloutir l'empire entier, parce qu'ils leur ont rendu leurs gouvernements que Cassandre leur a arrachés. Les Thraces, les Asiatiques, les Égyptiens, au contraire, redoutant le despotisme et les exactions d'Antigone, charmés de la modération de Lysimaque, de Séleucus et de Ptolémée, jaloux d'ailleurs de se reconstituer en corps de nation, déploient dans la lutte contre Antigone une constance, une opiniâtreté qui

(1) *Voyez* dans la seconde édition du Précis, 2e partie, pag. 1-24, 104, 105,—Dans les autres éditions le chap. XXXIV et les notes à la suite du chap. XXXVII. Après treize ans, le dernier rejeton mâle d'Alexandre ayant été tué, il fut décidé que sa postérité ne règnerait pas; mais seize ans après sa mort, l'alliance avec ses sœurs donnait encore beaucoup d'autorité à ceux qui se l'étaient ménagée.

Digitized by Google

doit enfin fixer la fortune : ils triomphent et partagent l'empire à Ipsus axec Lysimaque, Séleucus et Ptolémée.

Revenons maintenant à la Grèce, et considérons son histoire dans ses rapports les plus généraux. Nous avons combattu énergiquement cette vieille erreur, répétée jusqu'à satiété par les modernes, et réfutée par le témoignage unanime des historiens anciens, que la Grèce était libre avant Philippe et Alexandre et qu'elle fut asservie par ces princes. Le fait est qu'ils laissèrent à toutes les républiques toute la liberté intérieure qu'elles pouvaient réclamer; qu'il ne se réservèrent strictement que la prérogative d'être les chefs des armées de la Grèce; qu'ils formèrent de ses divers peuples une grande république fédérative, qu'ils concilièrent admirablement les droits de sa liberté avec les besoins de son indépendance et de sa défense extérieure.

A la mort d'Alexandre, les républiques grecques, entraînées, moitié par l'amour de la liberté, moitié par les menées des intrigants, essayèrent d'enlever à la Macédoine la suprématie dont elle jouissait. Elles se jetèrent dans la guerre Lamiaque, contre l'avis de Phocion, et furent vaincues à Cranon. Parmi les rois de Macédoine successeurs d'Alexandre, les uns ôtèrent aux Grecs leurs constitutions; les autres disposèrent arbitrairement de leurs trésors, et en obtinrent des décrets où il était déclaré que tout ce qu'ils feraient serait réputé saint envers les dieux, juste envers les hommes; tous leur imposèrent des gouverneurs et des garnisons : ils substituèrent une *domination* au *commandement* généreux de Philippe et d'Alexandre. Leur autorité fut reconnue par vingt-cinq des vingt-huit états helléniques, aussi pleinement que par les Macédoniens : on construisait pour Démétrius des galères dans les chantiers de Corinthe, d'Athènes, de Chalcis, comme dans ceux de Pella. Trois peuples seulement, les Spartiates, les Ætoliens, une partie des Arcadiens, échappèrent à cette domination, et conservèrent en Grèce le précieux dépôt de la liberté.

Les républiques grecques profitèrent des querelles interminables des différents compétiteurs au trône de Macédoine, et de l'embarras où les jeta l'invasion des Gaulois. Non-seulement elles s'affranchirent; mais, en entrant dans la ligue Achéenne, elles adoptèrent le gouvernement le plus parfait qu'ait connu l'antiquité. En effet, la ligue Achéenne donnait aux peuples qui en faisaient partie une sage démocratie pour gouvernement intérieur, les mêmes lois, les mêmes magistrats, les mêmes poids, les mêmes mesures. Au moyen de la fédération et de la représentation par députés, elle prévenait entre eux les guerres particulières et générales qui précédemment avaient ensanglanté la Grèce; elle leur assurait aussi une force imposante contre les ennemis du dehors, par la réunion d'une foule de petites forces individuelles. Elle l'emportait sur le système de Philippe et d'Alexandre, en ce qu'elle appelait indistinctement toutes les nations qui s'y agrégeaient, non-seulement à la participation de la souveraineté par leurs députés, mais aussi au commandement que Philippe et Alexandre avaient réservé, comme un privilége, aux seuls Macédoniens.

Digitized by Google

Il n'y avait plus qu'un pas à faire, il n'y avait plus que trois peuples à gagner, les Spartiates, les Béotiens, les Phocidiens, pour que le système Achéen régit toute la Grèce centrale et tout le Péloponèse. Cette révolution achevée, les Grecs, libres et unis, capables de se défendre à l'intérieur contre toutes les attaques des princes macédoniens, leur proposaient de combiner ensemble leurs forces respectives contre l'étranger, contre les Romains surtout, qui alors même s'ouvraient l'entrée de la Macédoine et de la Grèce par leurs conquêtes en Illyrie, et menaçaient de plus près encore la Macédoine. Des destinées meilleures que jamais semblaient promises à la Grèce, évidemment en progrès sous le rapport des combinaisons politiques, des formes de gouvernement particulier et général.

Les Spartiates, régénérés par les réformes de Cléomène, ne refusaient pas d'entrer dans la ligue Achéenne, mais Cléomène demandait pour lui le commandement de la ligue. Aratus, qui l'exerçait depuis trente-trois ans, eut la faiblesse de ne pas savoir le céder, et, après ses défaites, la bassesse d'appeler contre les Spartiates les Macédoniens dans le Péloponèse.

A la suite de la guerre de Cléomène et de la guerre des deux ligues, les rois de Macédoine Antigone Doson et Philippe III rétablirent leur autorité sur vingt-cinq des vingt-huit petites républiques dont la Grèce se composait : parmi les nations qui embrassèrent leur parti, on comptait les Thessaliens et les Achéens, deux des plus puissantes de l'époque. Trois peuples seulement restèrent indépendants, les Spartiates, les Ætoliens, les Athéniens ; encore étaient-ils tellement affaiblis par leurs défaites, qu'ils tinrent de la générosité de Philippe et des Achéens l'existence politique qu'on daigna leur laisser, et qu'ils s'engagèrent à respecter le nouvel ordre de choses créé par suite des derniers événements (1).

Quand on s'est assuré, par le témoignage formel, par les récits circonstanciés de Polybe, que tel était l'état de la Grèce, on entend avec quelque surprise Montesquieu dire, en parlant de cette même époque : « La Grèce se maintenait par » une *espèce de balance ;* les Lacédémoniens étaient *pour l'ordinaire* alliés des » Ætoliens, et les Macédoniens l'étaient des Achéens (2) » D'un côté trois peuples, d'un autre vingt-cinq avec la Macédoine et l'Épire : en vérité, voilà un singulier équilibre ! L'étonnement augmente lorsqu'on voit dans le même Polybe et dans Plutarque que les Ætoliens, au lieu d'être les alliés *ordinaires* des Lacédémoniens, avaient été leurs ennemis acharnés pendant soixante ans, 285-225 ; qu'ils avaient emmené en une seule fois trente mille captifs de Laconie ; et que l'union des deux peuples, au temps dont il s'agit, datait à peine de cinq ans. Cependant, de tous les écrivains modernes, Montesquieu est le seul qui, par la puissance de son génie, ait deviné quelque chose de l'histoire de la Grèce dans les derniers temps. Elle est donc à refaire entièrement.

---

(1) *Voyez* les preuves à l'appui de cette assertion, page 69 et suivantes de la seconde édition du Précis, 2e partie.

(2) Montesquieu, Grand. et Décad., c. 5.

Digitized by Google

Achevons d'en donner une idée générale. De compte fait, la Grèce et la Macédoine pouvaient, dans une guerre offensive, lever trois cent quarante et un mille hommes, et doubler ce nombre quand il s'agirait de défendre le sol contre l'étranger. Les forces de Rome et de l'Italie étaient à peu près les mêmes (1). Si la Grèce et la Macédoine ne paralysaient pas leurs ressources par leurs dissensions, elles demeuraient donc invincibles aux Romains. Non-seulement elles échappaient elles-mêmes à la conquête, mais elles en préservaient l'Asie et tout l'Orient, pour lesquels elles devenaient un rempart; les destinées d'une partie du monde des anciens étaient changées. Or, un accord parfait s'établissait entre les Macédoniens et les Grecs, si Philippe III se contentait du *commandement* de Philippe et d'Alexandre, au lieu de rechercher la domination, souvent arbitraire, de leurs successeurs.

Mais dans ses actes comme roi, dans sa conduite comme homme, Philippe prit pour règle les fantaisies du despotisme; il devint terrible et odieux aux Grecs. En revanche, ils se mirent de toutes manières en garde contre lui; ils lui refusèrent en particulier l'usage de leur force militaire. Il y eut de leur part désaffection, réserve, dans un temps où un dévouement sans bornes à sa cause pouvait seul les sauver avec lui, car on était alors à la veille d'une lutte contre Rome; et la coalition, le parfait accord de la Macédoine avec la Grèce, pouvaient seuls donner des chances de succès à l'indépendance hellénique.

Le sénat, habitué par une longue expérience à saisir du premier coup d'œil l'endroit sensible où il fallait frapper un peuple dont il projetait la ruine, parvint, dans l'espace de seize ans, et dans le cours de ses deux guerres avec Philippe, à lui enlever l'alliance de toutes les républiques. Il détacha les Ætoliens et les Spartiates les premiers, en promettant aux Ætoliens, d'abord l'occupation des pays voisins de l'Ætolie, ensuite la domination de la Grèce entière qu'ils convoitaient; en flattant les Spartiates de l'empire du Péloponèse, après la destruction de la ligue Achéenne. Il enleva le reste des Grecs au roi de Macédoine, en augmentant les défiances que leur avait inspirées sa tyrannie; en achetant dans chacune de leurs villes les traîtres capables d'influer sur les décisions publiques; en les intimidant par l'appareil et le déploiement de la force; en séduisant leur crédulité par la proclamation de la liberté aux jeux isthmiques. Cette scission entre la Macédoine et la Grèce une fois opérée, les Romains ne permirent pas qu'elle cessât un seul instant durant les vingt années qui suivirent, 198-178; et quand Persée tenta un rapprochement, ils envoyèrent une armée s'interposer entre lui et les Grecs (2).

Une guerre contre des peuplades braves n'est jamais un jeu dans la forme;

---

(1) *Voyez* les observations préliminaires du chap. XXXVII dans toutes les éditions du Précis depuis la troisième.

(2) Le seul côté par lequel la Macédoine fût presque inattaquable était celui où l'on rencontrait la chaîne des monts Cambuniens et Olympe. Cependant les légions, pendant quatre années consécutives, furent dirigées vers ce point, parce qu'en suivant cette direction elles se plaçaient entre Persée et les Grecs.

Digitized by Google

mais elle l'est pour le fond, lorsqu'à valeur égale, l'agresseur peut opposer le double, le triple de forces, à celui qu'il attaque. Telle fut la situation des Romains à l'égard de chacun des peuples grecs qu'ils avaient eut l'adresse d'isoler les uns des autres. Ce fut, non pas sans peine, mais sans danger, qu'ils écrasèrent les Macédoniens à Cynocéphales et à Pydna; qu'ils asservirent les Ætoliens à la suite de la guerre contre Antiochus; qu'ils domptèrent les Béotiens, les Thessaliens, les Épirotes, dans le cours de celle contre Persée; qu'ils accablèrent les Achéens à Leucopétra. Après l'anéantissement de ces six puissances, la faiblesse des états qui restaient était si grande, qu'un décret du sénat suffit pour réduire la Macédoine et la Grèce en provinces romaines.

La moitié des faits dont se compose l'histoire de la Grèce, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine, avait été laissée, jusqu'à présent, dans les historiens anciens. Je l'en tire, et je la fais connaître aujourd'hui pour la première fois. Toute découverte historique a son importance, puisqu'elle hâte les progrès de la science et recule le domaine de la vérité. Mais peut-être celle-ci sera-t-elle accueillie avec une faveur particulière; rien de ce qui intéresse la Grèce n'est indifférent à l'Europe, qui reconnaît en elle la mère de sa civilisation.

A. POIRSON.

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA.

Page 90, Ligne 19, (1048) lisez : (**1051**).
— 90, — 26, cette même année (1048), lisez : en l'année **1048**.
— 107, — 38, 658, lisez : **654**.
— 114, — 2, roi d'Israël, lisez : *roi de Juda*.
— 125, — 23, 548, lisez : **547**.
— 273, — 7, 467, lisez : **471**.
— 341, — 10, 799, lisez : **796**.
— 470, — 34, dix-huit ans, lisez : *dix-huit mois*.
— 471, — 18, croit trouver, lisez : *trouve*.
— 471, — 19, mais ce prince est vaincu par l'usurpateur et se, lisez : *Tryphon est vaincu et se*.
— 522, — 30, (167 av. J.-Ch.), lisez : (**156** av. J.-Ch.).

Digitized by Google

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

TEMPS ANTÉDILUVIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Temps écoulés depuis la création jusqu'à la formation des empires, 4963-2868.

§ 1. — *Idées préliminaires sur la création du monde.*

Avant d'exposer, d'après le récit de Moïse, l'œuvre de la création du monde, nous croyons utile de résumer en peu de mots les principales opinions de l'antiquité sur ce grand phénomène, qui serait resté un mystère impénétrable pour l'esprit de l'homme, si le secret ne lui en avait été révélé par l'historien de la Genèse. Il ne sera pas sans intérêt de voir que des légendes mythologiques des anciens peuples et des systèmes des philosophes sur cette question, il ressort de nouvelles preuves de l'existence d'un Dieu, créateur et souverain suprême de l'univers. Nous dirons aussi ce que quelques sectes de juifs et les chrétiens des premiers siècles ont généralement pensé de la création. Nous terminerons ces notions préliminaires, en faisant connaître les résultats des recherches auxquelles des savants se sont livrés de nos jours et qui ont répandu une lumière nouvelle sur la formation du globe que nous habitons. Les importants travaux d'une science qui avait trop vivement saisi quelques imaginations, et qui n'a fait ses progrès les plus utiles que depuis la fin du

Digitized by Google

dernier siècle, doivent être précieusement recueillis et médités par les esprits pénétrés d'un amour sincère pour la vérité. Hâtons-nous de proclamer, avec de grands génies des temps modernes, que les géologues, en fouillant dans les entrailles de la terre, loin de produire aucun fait qui contredise la merveilleuse exposition de la Genèse, ont confirmé, par leurs découvertes, l'existence de la révolution qui bouleversa le globe à une époque peu éloignée de la création.

La pensée de l'homme devait naturellement s'arrêter sur l'œuvre du Créateur. A la vue de cet immense univers, il devait rechercher quel en était l'auteur, quelle avait été son origine, et pour quelle fin il avait été créé. Aussi voyons-nous les législateurs de l'Orient et les plus grands génies de la Grèce et de l'Italie s'occuper de l'examen de ce problème élevé, antérieur à toutes les questions de métaphysique, et qui se présente nécessairement à l'esprit, lorsqu'on cherche à comprendre l'humanité et la merveilleuse harmonie qui se remarque à tous les degrés de la création.

La plupart des philosophes anciens ont différé d'opinion sur l'origine du monde (1). Les uns voulaient qu'il fût incréé et incorruptible; d'autres parlaient de l'être qui en avait été l'ouvrier et expliquaient même la manière dont il s'y était pris pour le composer; quelques-uns reconnaissaient un Dieu, auteur de toutes choses; mais ils ne pouvaient dire ni ce qu'il était, ni de quel endroit il était venu, ni quelle partie de l'espace il occupait lorsqu'il travaillait à la formation de tous les êtres; ils pensaient qu'avant la création de l'univers, on ne pouvait concevoir ni temps ni lieu. D'un côté, on soutenait que l'univers ne devait pas périr; ailleurs, on assignait un terme à son existence. Démocrite prétendait prouver qu'il y avait une infinité de mondes, et condamnait ceux qui enseignaient qu'il n'y en avait qu'un seul. Empédocle soutenait que le monde avait été produit par le choc et la combinaison des éléments (2). Pythagore, Architas de Tarente et tous les disciples de la philosophie pythagoricienne, s'attachèrent à résoudre le mystère de la création; mais ne pouvant en pénétrer la profondeur, ils établirent en principe que le genre humain avait toujours existé (3). Platon a énoncé des opinions différentes sur la création et sur son auteur. Ses variations prouvent que

(1) Censorinus, *de Die natali*, cap. IV. — Lactantii *divinarum Institutionum* lib. II, cap. 9 et 10. — (2) Lucien, *Icaro-Ménippe, ou le Voyageur aérien, dialogue entre Ménippe et son ami*. — Plutarque; *voir*, dans le traité qui lui est attribué par quelques critiques, sur *les Opinions des Philosophes*, les chap. 4 et 5 du liv. I. — (3) Censorinus, *ibid.*

Digitized by Google

son génie, qui a touché, sur tant de questions, aux limites de l'intelligence humaine, n'avait pu connaître ce que Dieu seul avait révélé, et qu'il n'avait pu embrasser la création ni dans son principe, ni dans ses conséquences (1). Aristote, un des plus grands génies dont s'honore l'humanité, a été moins incertain que le disciple de Socrate. Son esprit étendu, ferme et dogmatique ne pouvait s'accommoder des doutes perpétuels qu'avait enfantés l'imagination d'autres philosophes. Dans l'opinion d'Aristote, le monde avait toujours existé; le genre humain et les êtres divers qu'il remarquait dans la nature, n'avaient pas eu de commencement et ne devaient pas avoir de fin (2). On voit que la plupart des philosophes de la Grèce, embarrassés dans leurs raisonnements par d'insurmontables difficultés, ne savaient pas remonter jusqu'à l'origine du monde; ils cherchaient en vain le premier anneau de cette chaîne de générations qui n'avaient pu se créer elles-mêmes : dans leur impuissance, ils avaient été amenés à conclure que l'existence de l'homme supposait indéfiniment l'existence antérieure d'un être semblable, et qu'il n'y avait eu de commencement ni pour l'espèce humaine, ni pour les objets extérieurs (3). Cicéron, qui aimait la philosophie et qui la cultivait surtout dans les loisirs ou les disgrâces que lui imposait tantôt l'ingratitude de ses concitoyens, tantôt le triomphe de ses adversaires, nous a fait connaître les opinions diverses de plusieurs écoles philosophiques de la Grèce. Dans aucun de ses écrits, il ne montre qu'il ait compris la création proprement dite; nulle part il ne dit qu'il ait existé un être supérieur qui ait eu la puissance de tirer le monde du néant (4).

Il se trouva cependant des esprits qui pensèrent que quelques êtres d'une nature surhumaine avaient été créés primitivement par l'intervention divine. Sur ce point, les traditions populaires que la poésie antique a revêtues de ses formes gracieuses, nous sont parvenues riches de faits merveilleux, qui sont au fond tout aussi éloignés de la vérité, mais qui ont au moins, sur les systèmes des philosophes, le mérite d'offrir une exposition plus simple de la génération du genre humain, et d'avoir ainsi plus d'analogie avec le tableau que l'historien sacré a tracé de la création. Le mythe de Prométhée, enchaîné sur les

(1) Platon, *Traité des Lois*, liv. VII. — *Le Timée*, page 306 et suiv., vol. 9, édition de Deux-Ponts. — Lactantii *divinarum Institutionum* lib. VII, cap. 1. — (2) Censorinus, *loco citato*. — Lactantius, *loco citato*. — (3) *Si les oiseaux avaient été créés avant les œufs, ou les œufs avant les oiseaux*. Cette question est agitée par plusieurs écrivains de l'antiquité, comme Macrobe, Plutarque, etc. — (4) *Voyez* surtout dans Cicéron son traité sur *la Nature des dieux*, et les notes de M. Leclerc qui accompagnent la traduction de cet ouvrage.

Digitized by Google

rochers du Caucase et expiant dans des tourments éternels le crime d'avoir dérobé le feu du ciel pour animer l'argile pétrie de ses mains, celui de Deucalion et de Pyrrha, repeuplant la terre désolée avec les pierres qui, lancées derrière eux, subissent une métamorphose soudaine et forment, pour les divers travaux, le corps robuste de l'homme et celui de la femme (1); ces mythes ne sont pas, certes, plus contraires à la raison que le système d'Anaximandre de Milet, qui prétendait que la combinaison de deux éléments, la terre et l'eau, parvenues par degrés à une plus grande chaleur, avait produit des poissons ou des animaux sous une forme unique, que les hommes s'étaient développés dans les corps de ces êtres grossiers; qu'ils y étaient restés jusqu'à leur puberté; que, rompant alors leur enveloppe, ils s'étaient élancés sur la terre avec toutes leurs facultés (2). La raison ne repousse-t-elle pas avec le même dédain le système des épicuriens, qui attribuaient la formation de l'univers au concours fortuit des atomes, mis en mouvement dans l'espace?

Les religions des peuples orientaux nous offrent des cosmogonies plus complètes que celles des nations de l'Occident. Dans le sivaïme, les premiers symboles s'accordent à nous révéler le monde créé ou organisé par le concours de deux principes procédant d'un seul, ou s'alliant à un troisième principe, supérieur à eux, préexistant, créateur par excellence, qui paraît pour accomplir son œuvre, et rentre dans le sein du grand tout lorsque son œuvre est consommée. L'action de Siva, qui est le principe de la chaleur et de la lumière, qui tient la place du grand générateur, ou créateur, précède toute autre action; c'est lui qui dépose dans les eaux primitives, représentées par Bhavani, les germes producteurs de toutes choses. De même que Siva occupe ici le premier rang, de même, dans d'autres cosmogonies, Vichnou joue le rôle principal. On voit ce dieu couché sur une feuille de figuier, ou sur le grand serpent, dans l'attitude de la contemplation, nager sur la surface des eaux ou de la mer de lait, sous la figure d'un jeune enfant qui porte son pied vers sa bouche. Pendant qu'il repose sur son élément, enseveli dans ses méditations fécondes, tout à coup sort de son corps une tige de lotus, et Brahmâ se montre, assis sur le calice de cette belle fleur, pour accomplir la création. Ailleurs l'eau nous est présentée comme l'élément primitif et le premier ouvrage de la puissance créa-

(1) Lactantii *divinarum Institut.* lib. II, cap. 2. — Ovide, *Métamorphoses*, liv. I.
(2) Censorinus, *loco citato.* — Plutarque, *Opinion des Philosophes*, liv. V, chap. 19. — Le même, *les Symposiaques*, ou *les Propos de table*, liv. VIII, question 8.

Digitized by Google

trice. Lorsque toutes choses étaient encore plongées dans les ténèbres, confondues et comme ensevelies dans un sommeil profond, soudain parut celui qui subsiste par lui-même, l'auteur et le principe de tous les êtres, invisible, incompréhensible. Après avoir dissipé les ténèbres, voulant tirer toutes choses de sa propre substance, il créa d'abord les eaux et y déposa une semence féconde. Cette semence devint un œuf d'or, resplendissant à l'égal du soleil, et Brahmâ, le père des mondes, y prit naissance par sa propre énergie. Ce Dieu étant demeuré une année entière dans l'œuf divin qui flottait sur les eaux, à la fin, par sa seule pensée, il le divisa en deux parties égales : de ces deux moitiés il forma le ciel et la terre, plaçant au milieu l'éther subtil, les huit régions du monde et le réceptacle permanent des eaux (1).

Les récits de la création du monde, dans les croyances religieuses des Hindous, sont extrêmement variés; mais la plupart s'accordent en un point, c'est que Brahmâ fut l'agent spécialement chargé par l'être éternel de créer et d'organiser ce visible univers. Cet être éternel, Bhagavan, renfermait en lui tous les mondes, toutes les formes et toutes les vies des créatures. Satisfait des hommages de Brahmâ, auquel il avait ouvert le spectacle de son être, il lui donna le pouvoir de produire et de développer le germe de tous les objets qu'il avait contemplés dans Bhagavan.

Moïse, le libérateur des Hébreux, leur chef dans les combats, leur législateur, le confident de la religion du Très-Haut, a raconté dans la Genèse l'histoire de la création du monde (2). Son récit, qui, sous le point de vue historique, porte un caractère irrécusable de vérité, eut pour les Juifs la même autorité que les principaux dogmes qui formaient la base de leur croyance religieuse. Aussi la création a-t-elle été généralement admise par les Hébreux; on regardait comme indignes de vivre, au sein d'Israël, ceux qui osaient élever la matière au même niveau que l'Éternel, qui prétendaient que leur existence était iden-

---

(1) Creuzer, *Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, trad. de l'allemand par M. Guigniaut. Nous avons emprunté à M. Creuzer et aux notes de M. Guigniaut tout ce que nous disons ici de l'opinion des Orientaux sur la création. Étudier surtout les chapitres 3 et 4 du livre 1er, et les notes sur ces chapitres, qui ne sont pas moins curieuses que le texte.

(2) Moïse, dans les cinq livres qu'il a laissés, la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*, a tracé le tableau de la création, tel qu'il lui avait été révélé par Dieu même, et a fait l'histoire des premiers hommes depuis leur apparition sur le globe terrestre jusqu'au moment où ils vont prendre possession de la terre de Chanaan, qui avait été promise aux descendants d'Abraham.

Digitized by Google

tique. Cette erreur et toutes celles qui en découlent n'ont pris naissance chez les Juifs qu'après la captivité de Babylone; et cependant jamais peuple ne s'est montré plus facile à adopter les croyances étrangères, et à se plier même aux superstitions et aux impuretés des nations qui les avait vaincus, et qui les faisaient gémir sous le joug le plus odieux.

Les pères de l'Église ont été en général unanimes sur le récit de l'historien sacré; tous l'ont admis dans son admirable simplicité. Mais il était inévitable que la curiosité humaine examinât les diverses questions sur lesquelles Moïse garde le silence, et qui, sans toucher à la nature du dogme, peuvent l'éclaircir, l'étendre et le faire entrer plus profondément dans l'esprit de l'homme. On s'est demandé ce qu'il fallait entendre par les six jours qui sont mentionnés dans la Genèse; quelle durée l'on devait donner à chacun de ces jours; si l'on devait les regarder ou non comme des périodes de temps indéterminées; s'il convenait de penser que la création eût été successive ou instantanée. Cette dernière question, étudiée dans les derniers temps par l'observation des phénomènes de la nature, a été résolue de manière à ne laisser aucun doute dans les esprits même les plus difficiles. Les résultats obtenus par une science qui n'avait pas été soupçonnée des anciens philosophes, prouvent, avec la dernière évidence, que la création a été nécessairement successive, et que les six jours, dont il est question dans la Genèse, sont des espaces de temps indéterminés, dont il est impossible de fixer la durée (1). Pendant l'intervalle écoulé entre la première et la dernière création, le globe a éprouvé plusieurs révolutions physiques, dont les traces ont été reconnues par les naturalistes. Ces révolutions ont été nombreuses. Quelques géologues en comptent onze, d'après l'examen qu'ils ont fait des différentes couches de terrains

(1) Les attaques dirigées depuis quelques temps, avec tant de violence et d'injustice, contre les membres de l'Université, qui ont publié des ouvrages d'histoire ou de philosophie, nous déterminent à placer sous l'autorité d'un grand nom, justement révéré dans les lettres et dans l'Église, l'opinion que nous reproduisons ici sur la durée des six jours de la création. Voici comment s'exprime sur cette question M. Frayssinous, dans *la conférence* où il considère *Moïse comme historien des temps primitifs.*

« Il est visible, dit-on, qu'ici le mot *jour* signifie non un jour de vingt-quatre heures, » mais plutôt les six jours mêmes de la création ; ou bien en général il répond aux mots » *temps*, *époque*, ainsi que Duguet a cru devoir l'entendre dans son *explication* (*de* » *l'ouvrage des six jours*, Paris, 1740). Éloigné de tout esprit de système, je ne me » prononcerai ni pour ni contre cette opinion; si elle n'est pas la plus commune, elle a » toutefois ses partisans; je pourrais citer des théologiens modernes qui l'ont embrassée, ou qui du moins la regardent comme incertaine. Tout ce qu'il importe à savoir, » c'est qu'elle n'est pas condamnée, et qu'on peut la défendre sans blesser en rien la » doctrine orthodoxe. »

Digitized by Google

que l'on remarque à des profondeurs différentes de la terre (1). Ils ont observé que les animaux, qui ont laissé leurs antiques dépouilles dans les diverses couches du globe, sont exactement dans le même ordre que celui du magnifique tableau de la création présenté par Moïse. Ainsi, les animaux aquatiques se trouvent dans les couches profondes de la terre, tandis que les animaux destinés à habiter la terre sèche, et qui ont été créés les derniers, ont laissé leurs débris dans les couches supérieures du globe. Ces révolutions, si l'on en excepte la dernière, sont antérieures à l'existence de l'homme; elles ont eu lieu avant que la main de Dieu plaçât sur la terre l'homme, qui était destiné à en être le roi suprême, par la supériorité de l'intelligence dont il fut doué par le Créateur. Dans les débris nombreux que l'on découvre sur ce globe, qui a été si souvent bouleversé, on n'a jamais trouvé d'os humains parmi les fossiles : ce qui prouve, aux yeux de savants illustrés par les plus grandes découvertes, que l'existence de l'homme est postérieure à toutes les révolutions dont la terre a été le théâtre, avant le cataclysme décrit par Moïse (2).

Les traces de ces révolutions apparaissent dans toutes les parties du monde; tous les hémisphères, tous les continents, toutes les îles présentent le même phénomène. On ne peut mettre en doute non-seulement que la mer a envahi toutes nos plaines, mais qu'elle y a séjourné longtemps et paisiblement pour y former des dépôts étendus, solides, et contenant des dépouilles parfaitement conservées. On trouve d'innombrables produits de la mer sur des hauteurs supérieures à toutes les mers, et où nulle mer ne pourrait être portée aujourd'hui par des lois existantes (3). Il paraît constant que ces grandes catastrophes ont été pour la plupart subites, et cela est surtout facile à prouver pour la dernière de toutes, celle dont les traces sont le plus à découvert : elle a laissé dans les pays du nord des cadavres de grands quadrupèdes que la

---

(1) *Encyclopédie moderne, ou Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres et des arts*, par M. Courtin. *Voir* l'article *Terre* de M. Meyranx.

(2) *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, par M. le baron Cuvier, sixième édition. Le discours préliminaire de ce grand ouvrage nous a fourni la plupart des faits curieux que nous avons cités sur la formation du globe, et les preuves qui établissent la vérité du récit de Moïse sur le déluge.

(3) Nous devons faire observer que les recherches curieuses de M. Élie de Beaumont sur la géologie tendent à prouver que les montagnes formées dans le sein de la mer ont été soulevées par une puissance volcanique dont l'action s'est fait sentir à des époques différentes. Dans ce système ingénieux, la mer n'aurait pas été portée au niveau des cimes les plus élevées du globe, puisque les couches qui composent ces mêmes montagnes auraient été formées avec leur soulèvement.

Digitized by Google

glace a saisis et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. La vie a été souvent troublée sur cette terre par des événements terribles, calamités qui, à l'origine du monde, ont remué, dans une grande épaisseur, l'enveloppe entière de la planète, mais qui depuis sont toujours devenues moins violentes et moins générales. Des êtres vivants sans nombre ont été les victimes de ces catastrophes : les uns ont été détruits par des déluges, les autres ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevées; leurs races mêmes ont fini pour jamais et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste (1).

Pendant longtemps on n'admit que deux événements, que deux époques de mutations sur le globe, la création et le déluge; et tous les efforts des géologues tendirent à expliquer l'état actuel, en imaginant un certain état primitif, modifié ensuite par le déluge, dont chacun imaginait aussi, à sa manière, les causes, l'action et les effets. Mais, lorsque les philosophes eurent franchi les limites fixées par la Genèse, quand ils eurent réussi à faire envisager les six jours de la création comme autant de périodes indéfinies, les siècles ne leur coûtant plus rien, leurs systèmes prirent un essor proportionné aux espaces dont ils purent disposer. Selon Leibnitz, la terre avait été un soleil éteint, un bloc vitrifié; Demaillet couvrit le globe entier d'eau pendant des milliers d'années; les eaux se seraient retirées graduellement; tous les animaux terrestres auraient été d'abord marins; l'homme lui-même aurait commencé par être poisson. Le même auteur assure qu'il n'est pas rare de rencontrer dans l'Océan des poissons qui ne sont encore devenus hommes qu'à moitié, mais dont la race s'élèvera, par une perfection successive, jusqu'à l'organisation de l'espèce humaine. Buffon ajoute au système de Leibnitz une comète qui a fait sortir du soleil, par un choc violent, la masse liquéfiée de la terre en même temps que celle de toutes les planètes. Quelques auteurs ont reproduit et prodigieusement étendu les idées de Demaillet; ils disent que tout fut liquide dans l'origine, que le fluide engendra des animaux très-simples, tels que les monades, ensuite des races animales plus compliquées; que tous ces animaux ont converti par degrés l'eau de la mer en terre cal-

(1) Ces résultats, et la forme même sous laquelle ils sont résumés, appartiennent en grande partie à l'ouvrage, déjà cité, de M. le baron Cuvier. Ce qui suit est tiré de la même source : il eût été difficile de s'y méprendre. En le répétant, nous proclamons en même temps notre admiration pour des découvertes aussi importantes et aussi éloquemment exposées.

Digitized by Google

caire; les végétaux, cette même eau en argile. Après avoir fait subir plusieurs métamorphoses aux différents êtres, ils concluent que toutes les parties solides de la terre doivent ainsi leur naissance à la vie, et que sans la vie le globe serait entièrement liquide. Kepler, savant astronome, accorde au globe lui-même les facultés vitales; un fluide y circule; chacune de ses parties est vivante; il n'est pas jusqu'aux molécules les plus élémentaires qui n'aient un instinct, une volonté, qui ne s'attirent et ne se repoussent d'après des antipathies et des sympathies. Il s'est formé encore un grand nombre de systèmes sur la théorie de la terre; mais il faut dire que tous les géologues n'ont pas porté, sur la formation du globe, la hardiesse de leurs conceptions aussi loin que ceux que nous venons de citer.

Les travaux de naturalistes célèbres (1) sont venus en aide à la raison et ont réfuté victorieusement tous ces systèmes, non moins absurdes que les opinions d'Empédocle, d'Anaximandre et des épicuriens sur l'origine du monde et sur celle du genre humain. Des recherches plus récentes et plus profondes encore ont montré l'accord admirable qui existe entre l'histoire naturelle et l'histoire des peuples, soit que l'on consulte les plus anciennes traditions, soit que l'on examine l'état moral et politique des peuples et le développement intellectuel qu'ils avaient atteint au moment où commencent leurs monuments authentiques. On voit que l'établissement de nos sociétés actuelles ne remonte pas à une très-haute antiquité (2). La plupart des peuples ont conservé le souvenir de la catastrophe générale, de la régénération presque totale du genre humain dont il est fait mention dans les livres de Moïse. Cette tradition se retrouve en Chaldée, en Égypte, en Assyrie, dans l'Étrurie, dans la Grèce, en Chine, où le plus ancien empereur, Yao, est représenté occupé à faire écouler les eaux qui, après s'être élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les petites collines et rendaient les plaines impraticables.

Il est vrai que, du temps de Moïse, il existait déjà plusieurs royaumes, soit en Asie, soit en Afrique; mais leur origine n'a point l'antiquité qu'ont voulu lui attribuer divers critiques. Il nous semble qu'on peut affirmer que la civilisation d'aucun peuple ne remonte à plus de 4,000 ou 5,000 ans avant le temps présent. Les plus anciennes colonies d'Égypte ou de Phénicie, qui ont arraché la Grèce à un état sauvage, sont d'une époque plus récente. La barbarie et l'ignorance de tous les

(1) De Saussure et Werner.

(2) *Lettres sur l'histoire physique de la terre*, par J.-A. de Luc, citoyen de Genève, 1798.

Digitized by Google

peuples des bords de la Méditerranée attestent également la nouveauté de leur établissement, et cette nouveauté confirme la grande catastrophe qui a renouvelé le genre humain il y a environ cinq mille ans (1). Ainsi, la vérité du récit de Moïse est à la fois prouvée par de nombreux phénomènes du globe, par l'examen de quelques-unes de ses parties, par les traditions des peuples, et par les monuments irrécusables de leur civilisation.

§ II. — *Histoire des premiers hommes depuis la création jusqu'à la formation des empires*, 4963-2868.

4963 avant J.-C. — Au commencement, nous dit Moïse (2), Dieu créa le ciel et la terre; la terre était informe et en désordre; les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme, et l'esprit divin planait sur les eaux. Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu, voyant que la lumière était bonne, la sépara d'avec les ténèbres; il nomma la lumière jour et les ténèbres nuit. C'est le premier jour, ou la première époque de la création. Le second jour, Dieu fit le firmament, qu'il appela ciel, et sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus. Le troisième jour, il rassembla en un seul endroit les eaux qui se trouvent sous le ciel; il les appela mers, et la partie solide, terre. Il ordonna à la terre de produire toute sorte de végétations, l'herbe portant semence, l'arbre fruitier formant son fruit selon son espèce. Le quatrième jour, il créa des luminaires et des étoiles dans toute l'étendue du ciel, afin qu'ils servissent à distinguer le jour de la nuit et à marquer les époques, les jours et les années. Des deux astres lumineux, le plus grand devait dominer pendant le jour, le plus petit pendant la nuit.

Tels sont les quatre premiers jours, ou plutôt les quatre premières époques de la création. La raison prescrit et la foi permet (3) d'attribuer

(1) Nous empruntons au même article *Terre*, de M. Meyranx, les considérations suivantes, qui ne laissent pas que d'avoir une grande importance pour la vérité du phénomène dont nous nous occupons maintenant : « Il est beaucoup d'accidents du globe qui ont été produits par cette dernière révolution..... Quel est le temps qui s'est écoulé depuis le dernier cataclysme? Le géologue donne la solution de cette question, qui avait été vainement agitée longtemps parce que les conditions du problème n'avaient pas été prises en considération. La formation des glaciers, de ces neiges perpétuelles qui couronnent la cime des montagnes, ne donne à l'ordre actuel des choses que cinq ou six mille ans. Il est facile de remonter à leur origine. Les calculs des couches, de la faible épaisseur de la terre, qui, vierge encore, n'a pas été remuée par les mains de l'homme, conduisent au même laps de temps. La marche des atterrissements et le nombre des dépôts successifs à l'embouchure des grands fleuves, offrent des arguments puissants en faveur du peu d'ancienneté du calme dont jouit notre planète, etc. »

(2) *Genèse*, liv. I. Traduction de Le Maistre de Saci.

(3) Saint Augustin, *Cité de Dieu*; Duguet, *Explication de l'ouvrage des Six jours*;

Digitized by Google

à ces jours plus de durée qu'à cette division du temps par laquelle les astronomes ont marqué la révolution que la terre accomplit autour de son axe, et de les considérer ainsi comme des périodes de temps indéterminées. Il faut d'ailleurs observer que la division du temps ne pouvait pas être primitivement ce qu'elle a été, après que la main du Créateur eut tiré du néant les astres lumineux, dont les révolutions devaient marquer, pour tous les habitants de la terre, cette succession admirable des jours, des saisons et des ans. Ces astres n'existaient pas dans les trois premières périodes de la création; ils n'ont été créés que dans la quatrième. Les géologues qui ont le plus honoré notre siècle par leurs travaux, ont prouvé que de grandes catastrophes ont bouleversé le globe dans l'intervalle qui a séparé la quatrième période des périodes suivantes; ils ont montré que la vie n'avait pas toujours existé sur le globe, et ils ont reconnu le point où elle a commencé à déposer ses produits (1). Cette observation, loin d'être repoussée par l'Église, a été accueillie par elle, et, de nos jours, elle a été exposée dans la chaire évangélique par l'un des plus éloquents interprètes de la foi chrétienne (2). La chronologie de Moïse ne date donc pas de la création du monde, mais bien de celle de l'homme, qui fut le dernier comme le plus merveilleux ouvrage de Dieu.

Le cinquième jour, Dieu créa tous les êtres animés qui vivent dans les eaux et tous les volatiles volant sur la surface de la terre vers l'étendue du ciel. Il les bénit et dit: Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez l'eau de la mer, et que le volatile se multiplie sur la terre. Le sixième jour, Dieu voulut que la terre produisît des êtres vivant selon leur espèce, le bétail, les reptiles et les animaux sauvages. Il dit ensuite: Faisons l'homme selon notre image et notre ressemblance; qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. Dieu forma l'homme de poussière de la terre, et lui souffla dans les narines le souffle de la vie. Dieu ayant fait tomber l'homme dans un grand assoupissement, il prit une de ses côtes et en forma la femme. L'homme dit alors : C'est un os de mes os, c'est la chair de ma chair; c'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère, s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair. Ainsi prirent naissance le ciel et la terre, et

---

M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, *Conférence dans laquelle Moïse est considéré comme historien des temps primitifs.*

(1) G. Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

(2) M. Frayssinous, *loc. cit.*

Digitized by Google

l'admirable harmonie que Dieu établit entre les diverses parties de la création. Dieu se reposa le septième jour, et le sanctifia.

Dieu créa l'homme et la femme justes et immortels; il les plaça dans le jardin d'Éden, ou paradis terrestre, arrosé par un fleuve qui se séparait ensuite en quatre différentes branches : il leur permit de manger de tous les fruits des arbres d'Éden, mais il leur défendit de toucher au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. La femme, séduite par le serpent, le plus rusé de tous les animaux, prit du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, en mangea et en donna à son mari qui en mangea également. Alors leurs yeux s'ouvrirent, ils eurent honte de leur nudité, ils entendirent avec effroi la voix de Dieu qui parcourait le jardin du côté de l'orient, et ils cherchèrent à se dérober à ses regards, en se cachant au milieu des arbres du paradis. Dieu maudit le serpent entre toutes les bêtes et tous les animaux des champs; il le condamna à ramper sur le ventre, à manger la terre tous les jours de sa vie. Il dit à la femme : Je multiplierai les douleurs et les souffrances de ta grossesse, tu enfanteras péniblement; tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. Il dit à Adam : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre dont tu devais t'abstenir, que la terre soit maudite à cause de toi : tu t'en nourriras péniblement pendant toute ta vie; elle te produira des épines et des ronces, et tu mangeras l'herbe des champs; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été formé, car tu es poussière, et tu retourneras à la poussière. Adam nomma sa femme Ève, parce qu'elle a été la mère de tous les vivants. Dieu chassa Adam et Ève du séjour délicieux d'Éden et mit à l'entrée des chérubins armés d'épées étincelantes pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de la vie.

Les premiers enfants d'Adam et d'Ève furent Caïn et Abel. L'un fut laboureur et l'autre gardien de troupeaux. Caïn, ayant apporté à l'Éternel un présent des fruits de la terre, en fut repoussé. Abel fit aussi des premiers nés de son troupeau une oblation qui fut agréable à Dieu. Caïn en fut très-irrité, et son visage en fut abattu. Pourquoi cette préférence t'irrite-t-elle? dit l'Éternel à Caïn. Et pourquoi es-tu si abattu? Si tu fais bien, n'en seras-tu pas récompensé? Si tu fais mal, ne porteras-tu pas aussitôt la peine de ton péché? Le mal veut pénétrer jusqu'à ton cœur, mais tu peux le maîtriser. Caïn, toujours irrité, emmena son frère aux champs et lui donna la mort. Dieu courroucé dit à Caïn : La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi; main-

Digitized by Google

tenant sois maudit sur cette terre qui a ouvert son sein pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Lorsque tu l'auras cultivée, elle ne te rendra point ton fruit; tu seras agité et fugitif sur la terre. Cependant il le marqua d'un signe, afin de le garantir de la violence des autres hommes. Caïn, pour se mettre à l'abri de ses continuelles frayeurs, s'éloigna de la terre qu'il avait ensanglantée, alla s'établir à l'orient d'Éden, et construisit une ville qu'il appela Hénoch, du nom de son premier fils.

Adam, à l'âge de cent trente ans, eut un troisième fils qu'il nomma Seth. Il vécut encore huit cents ans, après avoir donné le jour à un grand nombre de fils et de filles. Les autres patriarches ou chefs des générations suivantes furent Énos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, miraculeusement tiré du monde, Mathusalem, celui de tous les patriarches auquel Dieu a accordé la plus longue vie, Lamech et Noé. Sept générations continuèrent à vivre dans l'exercice de la vertu et dans le culte du vrai Dieu, qu'elles reconnaissaient pour le seul maître de l'univers. Mais leurs descendants n'imitèrent pas la pureté de leurs mœurs; ils cessèrent de rendre à Dieu les honneurs qui lui étaient dus, et d'exercer la justice envers leurs semblables. La perversité régnait sur la terre. Alors l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme, et, irrité de l'outrage fait à sa gloire, il résolut de punir tous les habitants de la terre en les exterminant. Noé seul trouva grâce aux yeux du Seigneur; il reçut ordre de construire une arche pour s'y enfermer avec sa famille et un couple de tous les animaux qui vivaient sur le globe. Noé ayant en vain exhorté les hommes à abandonner leurs mœurs coupables, Dieu punit leur endurcissement par le déluge. Une pluie abondante tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. Les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, et toute la terre resta ensevelie pendant cent cinquante jours sous les eaux qui l'avaient inondée. Ce déluge universel, dont la tradition s'est conservée chez la plupart des peuples de l'antiquité (1), détruisit tous les hommes, tous les animaux, depuis les oiseaux dont le Seigneur avait peuplé les airs, jusqu'aux reptiles qui rampaient sur la terre. Il n'échappa à cette destruction générale que Noé et sa famille, et les animaux que Dieu lui avait ordonné d'enfermer dans l'arche (2). Ce fut sur la chaîne de l'Ararat en Arménie que s'arrêta l'arche de Noé, suivant la tradition la plus généralement adoptée.

(1) Eusebii *Chronicon*, pars I. — G. Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*; Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. I, chap. 3.— (2) *Genèse*, liv. I, §§ 7 et 8.

Digitized by Google

Après le déluge, Noé construisit un autel à l'Éternel, et lui offrit un holocauste de toute espèce d'animaux et d'oiseaux purs. Le Seigneur, touché de la piété de Noé et de ses fils, les bénit et leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous et remplissez la terre. Il leur donna l'empire sur tous les animaux de la terre, sur tous les oiseaux du ciel, et sur tous les poissons de la mer. Il défendit l'homicide et déclara que quiconque répandrait le sang de l'homme verrait son sang répandu par l'homme; car c'est à l'image de Dieu que l'homme a été créé. Il promit de ne plus submerger la terre. L'arc qu'il avait placé dans le nuage fut le signe de l'alliance qu'il avait faite avec Noé et tous ses descendants. Cependant la nature fut frappée d'une dégradation remarquable. La durée de la vie des hommes fut réduite à cent vingt ans. Noé mourut à l'âge de neuf cent cinquante ans (1).

2907—2868 avant J.-C. — Tous les hommes, depuis le déluge, vivaient rassemblés dans les plaines de Sennaar, entre le Tigre et l'Euphrate. Ils commencèrent à construire une tour qu'ils voulaient élever jusqu'au ciel; Dieu punit leur orgueil en confondant leur langage, et les força à se disperser. Les trois fils de Noé donnèrent naissance aux divers peuples de la terre. Les descendants de Sem peuplèrent toute l'Asie du milieu, depuis les monts Amanus et Taurus jusqu'à la mer du Japon; ceux de Cham se répandirent dans les diverses contrées de l'Afrique; ceux de Japhet couvrirent l'Europe et toute l'Asie septentrionale. Les empires d'Égypte et d'Assyrie furent fondés peu après le déluge, tandis que neuf patriarches se succédèrent depuis Sem jusqu'à Abraham, lequel doit être regardé comme la tige du peuple israélite.

Nous allons présenter successivement l'histoire des peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, qui doivent leur origine aux colonies conduites dans ces contrées par les fils de Noé. Il serait naturel de commencer par les nations de l'Asie, que l'on regarde comme le berceau

(1) Nous n'avons pas laissé subsister la date que, dans les éditions précédentes de cet ouvrage, nous avions assignée au déluge. Après un mûr examen, il nous a paru difficile d'adopter une époque certaine pour le châtiment du genre humain tel qu'il nous est décrit par Moïse. Eusèbe, dans sa Chronique, présente trois tables différentes pour les temps écoulés depuis Adam jusqu'au déluge. D'après la première table chronologique, établie sur la *version des Septante*, le monde aurait eu 2242 ans d'existence au moment du déluge. Dans la seconde (*texte hébreu*), il ne se serait écoulé que 1656 ans; dans la troisième (*texte samaritain*), que 1308 ans. Nous devons faire observer qu'il y a une grande diversité entre les chronologistes touchant la durée du monde depuis la création jusqu'à l'exode, et une plus grande encore jusqu'à la naissance de J.-C. Il y a plus de deux cents calculs différents dont les deux extrêmes sont éloignés environ de trois mille cinq cents ans.

Digitized by Google

de l'homme. Cependant, comme le peuple d'Égypte, pendant plusieurs siècles, a peu de rapports avec les peuples de l'Asie centrale et occidentale, qui se touchent par une foule de points, nous avons cru devoir isoler d'abord son histoire, et elle précédera celle des nations asiatiques, dont nous pourrons ainsi nous occuper sans interruption. Quant aux Israélites, ils se placeront, dans l'ordre des temps, à côté des peuples avec lesquels leur histoire se confond depuis Abraham jusqu'à la réduction de la Judée en province romaine. C.

CHAPITRE II.

Histoire des Égyptiens depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de leur empire par les Perses, sous Cambyse, en 525.

§ I. — *Aperçu général sur l'histoire de l'Égypte.*

I. *Incertitude des premiers siècles de l'histoire d'Égypte.* — L'histoire d'Égypte jusqu'au règne de Psammitichus (656) contient un certain nombre de faits sur lesquels on ne peut élever aucun doute raisonnable, parce qu'ils ont pour garants le témoignage unanime des historiens anciens, et des monuments égyptiens encore subsistants aujourd'hui. Mais s'ils offrent une certitude historique suffisante, ils présentent jusqu'à présent une incertitude chronologique complète. En invoquant les autorités contradictoires entre elles d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon et d'Ératosthènes, les savants rangent ces faits dans plusieurs ordres entièrement opposés, et dont résultent d'énormes différences de temps. Prenons pour premier exemple la fondation des grandes pyramides. D'après Manéthon (1), elle eut lieu sous les rois de la première et de la quatrième dynastie; selon Hérodote, on doit l'attribuer aux princes de la dix-neuvième dynastie. Les contradictions les moins marquées sont celles de sept ou huit cents ans. C'est ce que l'on voit si l'on passe de l'érection des grandes pyramides au règne d'Osymandias. Diodore de Sicile prétend que ce prince, célèbre par ses monuments, précéda Mœris de neuf règnes, plus douze générations. Quelques critiques ont en conséquence placé son règne dans le vingt-quatrième siècle avant notre ère. Hérodote ne nomme pas Osymandias; mais il affirme qu'avant Mœris aucun prince n'avait élevé de monuments remarquables. Forts de son témoignage, d'autres critiques rendent Osymandias postérieur à Mœris, et le font vivre dans le seizième siècle. Dans le système que nous adoptons, nous accueillerons tous les documents fournis par les historiens de l'antiquité; mais nous les subordonnerons à l'autorité d'Hérodote.

(1) Maneth. apud Jul. Afric., ed. J. Scaliger, p. 122, 123.

Digitized by Google

II. *Tradition des Égyptiens sur la formation progressive de leur territoire.* — On trouve, au second livre d'Hérodote, le passage suivant : « Les prêtres me » dirent que, du temps de Ménès, toute l'Égypte, à l'exception du nome Thébaïque, » n'était qu'un marais. Il ne paraissait rien de toutes les terres que l'on voit au- » jourd'hui au-dessous du lac Mœris, quoiqu'il y ait sept jours de navigation depuis » la mer jusqu'à ce lac, en remontant le fleuve. Ce qu'ils me dirent de ce pays me » parut très-raisonnable. Tout homme judicieux, qui n'en aura pas entendu parler » auparavant, remarquera, en le voyant, que l'Égypte, où les Grecs vont par mer, » est une terre de nouvelle acquisition, et un présent du fleuve : il portera aussi » le même jugement de tout le pays qui s'étend au-dessus de ce lac jusqu'à trois » journées de navigation, quoique les prêtres ne m'aient rien dit de semblable ; c'est » un autre présent du fleuve. La nature de l'Égypte est telle, que si vous y allez » par eau, et qu'étant encore à une journée des côtes, vous jetiez la sonde en mer, » vous en tirerez du limon à onze orgyes de profondeur : cela prouve manifeste- » ment que le fleuve a porté la terre jusqu'à cette distance. La plus grande partie » de l'Égypte, ajoute plus bas l'historien, est une terre acquise par les Égyptiens, » comme me le dirent les prêtres, et c'est le jugement que j'en portai moi-même. » Il me paraissait en effet que toute cette étendue de pays, qu'on voit entre ces » montagnes au-dessus de Memphis, était autrefois un bras de mer, comme l'avaient » été les environs de Troie, de Teuthranie, d'Éphèse, et la plaine du Méandre. » Hérodote appuie ensuite la tradition des Égyptiens, et l'opinion à laquelle il s'arrête, par l'examen de la nature du sol de l'Égypte, et par l'accroissement progressif de la crue du Nil (1). Or il résulte de cette tradition : 1° qu'au temps de Ménès le nome Thébaïque (haute Égypte) présentait seul un continent solide et habitable ; 2° qu'une partie de l'Heptanomide et tout le Delta (moyenne et basse Égypte), couverts par la mer, n'étaient qu'un marais, un golfe de dix journées de navigation ; 3° que ces deux pays ne furent convertis en terres fermes que quand le fond du marais eut été peu à peu exhaussé, soit par le limon que le Nil y charria durant la suite des siècles postérieurs à Ménès, soit par les travaux de desséchement auxquels ce prince et ses successeurs se livrèrent (2). Dans l'antiquité, Aristote et Diodore ont déposé, après Hérodote, de la vérité de tous ces faits (3) ; Polybe l'a confirmée, par analogie, en recueillant des observations semblables sur le Pont-Euxin et les Palus-Méotides (4). Dans les temps modernes, les voyageurs ont vérifié de leurs yeux, établi sur des preuves irrécusables et différentes de celles des anciens, l'exhaussement et l'accroissement progressifs de l'Heptanomide et du Delta, produits par les dépôts du fleuve (5).

---

(1) Hérodote, l. II, c. 4, 10, 11, 12, 13, traduction de Larcher.
(2) Hérodote, l. II, c. 10 et 99.
(3) Arist. Météor., l. I, c. 14. — Diod. Sicul., l. III, c. 3.
(4) Polyb., l. IV, c. 40, 41, 42.
(5) Savary, Lett. I. Volney, Voyage en Égypte, c. 3, p. 36-42. Il repousse à la note des pages 41 à 42 les objections élevées par Fréret contre les assertions d'Hérodote.

Digitized by Google

III. *A quelle race appartiennent les premiers Égyptiens.* — Les Égyptiens prétendaient être nés, avant tous les autres hommes, du limon de l'Égypte échauffé par le soleil, quand la terre avait une force productrice dont elle n'a conservé depuis qu'une faible partie (1). Les Éthiopiens, au contraire, regardaient la population de l'Égypte comme une colonie de l'Éthiopie; ils alléguaient comme preuve de ce fait : 1° que la formation tardive du sol de l'Égypte était un produit du limon enlevé de leur pays par le Nil, et qu'au moment où l'Égypte était devenue capable de nourrir des hommes, elle les avait reçus nécessairement d'un pays voisin placé à l'abri des inondations, plus anciennement habitable et habité; 2° que le système politique et religieux de l'Égypte était semblable en tous points à celui de l'Éthiopie (2). Les livres juifs désignent l'Égypte sous le nom de terre de *Cham* et sous celui de *Mizraïm* (3). Plutarque, de son côté (4), atteste que l'Égypte s'appelait anciennement *Chemia*. Diverses villes des anciens Égyptiens rappelaient le nom de Cham, et le nom de leur premier mois (mezari) celui de Mizraïm. Enfin une tradition curieuse des Abyssins subsistante jusqu'à nos jours (5) porte que leur ville d'Axum, l'ancienne Axuma, a été fondée par Chus, fils de Cham. On conclut de ces faits que les populations de Cham, de Mizraïm, de Chus, soit que ces noms s'appliquent à des individus, soit qu'ils désignent des tribus personnifiées, partirent de la haute Asie, traversèrent l'Arabie Heureuse, et séjournèrent en Abyssinie ou haute Éthiopie avant d'entrer en Égypte. Mais il serait possible qu'elles eussent traversé l'Éthiopie sans appartenir à la même race que les Éthiopiens. Si la population primitive de l'Égypte fut éthiopienne de race, il faut que d'autres Éthiopiens, colonisés plus tard dans le même pays, aient asservi leurs compatriotes, car l'établissement des castes inférieures paraît avoir été le résultat d'une conquête.

§ II. — *Histoire de l'Égypte depuis les temps les plus anciens jusqu'à la conquête des Perses* (6).

État primitif de l'Égypte. — La haute Égypte fut la première habitée, et d'abord la seule habitée. Les débordements du Nil, forçant chaque année les hommes du pays à se sauver sur les montagnes voisines, arrêtèrent chez eux l'essor de toute civilisation, et en firent des hordes de pasteurs nomades, de pêcheurs et de bateliers, qui se nourrirent d'abord d'herbes et de plantes, ensuite de poissons et de la chair des troupeaux.

Révolution opérée par les Éthiopiens. — Les Éthiopiens de Méroë, affranchis de ces entraves, se développèrent en liberté, et parvinrent de bonne heure à un haut degré de culture politique. Ils entrèrent dans

(1) Diod. Sic. I, 10. — (2) Diod. III, 3. — (3) Lib. Psalm. LXXVII, v. 51; CIV, v. 23-27; CV, v. 22. — (4) De Isid. et Osir. — (5) Bruce, Voyag., p. 433.

(6) Pour les développements, preuves et citations de ce chapitre, voir le Précis de l'histoire ancienne, pages 15-24, 3e édition.

Digitized by Google

la haute Égypte et en changèrent la face. D'un côté ils tirèrent les habitants de la barbarie en leur apportant leur gouvernement, leur religion, leurs arts. D'un autre côté, ils les condamnèrent à une éternelle dépendance, en composèrent les castes *inférieures*, tandis qu'ils se constituaient eux-mêmes en castes *supérieures* de prêtres et de guerriers. Dans chaque province ou nome, le culte devint le lien commun qui unit les habitants, et le temple, le chef-lieu autour duquel ils bâtirent leurs cabanes.

Gouvernement théocratique. — L'Égypte, alors bornée à la Thébaïde, fut d'abord gouvernée par les dieux du premier, du second et du troisième ordre, c'est-à-dire par les prêtres de ces divinités. La fondation de This (1), de Thèbes, d'Éléphantine, date de l'administration de ces grands prêtres : en effet, les premiers rois d'Égypte furent originaires de la ville de This, bâtie avant eux ; et la tradition attribuait au dieu Osiris la fondation de Thèbes (2). C'est de la même époque que date l'introduction chez les Égyptiens de l'agriculture, du culte et des cérémonies religieuses, de la fixation et du perfectionnement de la langue, de l'écriture, de l'éloquence, de la musique et de l'astronomie (3).

Histoire des seize premières dynasties depuis Ménès jusqu'à l'invasion des Pasteurs. — Au gouvernement théocratique succéda celui des rois. Ménès, dit Hérodote, fut le premier homme qui règna en Égypte. Il gouverna le nome Thébaïque, alors le seul pays de l'Égypte qui ne fût pas couvert par les eaux du Nil ou de la mer. Il commença les conquêtes des rois égyptiens sur le fleuve, en détournant son cours, et en convertissant en terre ferme un emplacement où il jeta les premiers fondements de Memphis. Il donna une forme plus régulière au culte et aux sacrifices, et introduisit parmi ses sujets, qui déjà n'étaient plus une nation nouvelle, le luxe de la table, des lits, de l'ameublement (4).

Après Ménès, et jusqu'à Mœris (5), vinrent trois cent trente rois. Ces princes doivent être répartis entre dix-sept dynasties pleines et le com-

(1) Non loin de This, fut bâtie Ptolémaïs, au temps des Lagides.

(2) Hérod., II, 144, 145. Diod., I, 44, 15. Manetho, ed. Scaliger, p. 122.

(3) La tradition attribuait l'invention de ces arts à Osiris, Isis et Hermès, c'est-à-dire à leurs prêtres. Diod. I, 14, 15, 16.

(4) Hérod., II, 4, 5, 99. Diod. I. 45. Malgré le témoignage si précis d'Hérodote, quelques critiques veulent que Ménès soit la personnification de la civilisation qui se développe, et non un homme : peu importe au fond des faits. Il faut que la première fondation de Memphis remonte en effet à l'époque de Ménès, puisque dans les listes de Manéthon (Scalig., p. 123), les rois de la troisième dynastie sont déjà originaires ou même habitants de Memphis.

(5) Mœris, l'un des princes de la dix-huitième dynastie.

Digitized by Google

mencement d'une dix-huitième, qui vécurent et régnèrent simultanément (1). Les unes continuèrent à gouverner Thèbes et les nomes déjà fondés de This, d'Éléphantine, de Memphis. Les autres dominèrent sur les principautés nouvelles qui s'élevèrent à Héraclée, dans la moyenne Égypte, et à Panéphysis ou Diospolis, Xoïs, Tanis, dans le Delta. Ces dernières principautés prirent naissance à mesure que le Delta fut enlevé à la mer, exhaussé, converti en terre ferme par les dépôts du Nil et par les travaux des rois imitateurs de Ménès (2).

Après la fondation de ces nomes nouveaux, les faits importants arrivés entre Ménès et l'invasion des Pasteurs sont les suivants :

Le trône, héréditaire dans la première dynastie (3), devint électif après elle : on ne choisit plus pour roi le fils du prince régnant, mais celui qui avait rendu le plus de services au pays et fait les découvertes les plus utiles.

Parmi les successeurs de Ménès, on trouve dix-huit rois éthiopiens, nouvelle preuve des nombreux rapports qui existèrent dans les anciens temps entre l'Éthiopie et l'Égypte. L'Égypte cependant rompit ces rapports, et se rendit indépendante. Selon toute apparence, la lutte fut opiniâtre et sanglante. Les habitants de la haute Égypte, tournés exclusivement vers la guerre, acquirent enfin la valeur et l'expérience nécessaires pour combattre les Pasteurs avec succès, tandis que la moyenne et la basse Égypte demeuraient dans un état antimilitaire. Pour se ménager des moyens de résistance, en cas de nouvelle attaque de la part des Éthiopiens, Busiris agrandit l'enceinte de Thèbes, l'entoura de fortes murailles, l'embellit d'édifices à la fois utiles et magnifiques, et fit oublier les premiers fondateurs de cette ville (4).

---

(1) En suivant le système du chevalier Marshan, je dis qui vécurent et administrèrent *simultanément*. Je pense qu'on peut prouver la justesse de ce système par le passage suivant de Manéthon, rapporté dans Josèphe : « Les rois de la Thébaïde, s'étant » ligués *avec ceux du reste de l'Égypte*, entreprirent une guerre longue et difficile » contre les rois pasteurs. » Il y avait donc, au temps des Pasteurs, plusieurs royaumes en Égypte dont les princes régnaient simultanément.

(2) Il existe un rapport frappant entre le récit d'Hérodote et les listes de Manéthon, p. 122-125, éd. Scaliger. Les rois des deux premières dynasties sont originaires de This et de la haute Égypte, d'abord la seule habitée. Les rois de la troisième et de la neuvième dynastie sont de Memphis et d'Héracléopolis, dans l'Égypte moyenne, arrachée plus tard aux eaux. Les rois de la quatorzième dynastie sont de Xoïs, dans le Delta, découvert et rendu habitable le dernier.

(3) Dans la liste de la *première* dynastie, telle que la rapporte Manéthon, p. 122, après le nom de chaque roi, on trouve cette énonciation : *fils du précédent*. La même mention n'a plus lieu pour les dynasties suivantes.

(4) Diod., I, 45. Les savants français ont remarqué jusqu'à quatre et même cinq enceintes de Thèbes, d'époques et de constructions différentes.

Digitized by Google

Enfin l'on rapporte à cette période la construction de plusieurs palais à Memphis et celle des premières pyramides, la taille des pierres à angle droit, la peinture, l'invention ou les progrès de l'anatomie et de la médecine, la rédaction écrite de divers ouvrages.

Invasion des Pasteurs qui forment la* XVIIe *dynastie. Ils sont chassés par les rois de la* XVIIIe.** — L'Égypte comptait déjà plusieurs siècles d'existence politique; elle était encore partagée entre diverses principautés indépendantes les unes des autres, lorsqu'au temps d'un roi ***Timaos, les Pasteurs arabes et Phéniciens envahissent la province inférieure et la province supérieure (Égypte basse et moyenne). Ils les soumettent sans combat et avec la plus grande facilité, exercent d'odieuses cruautés sur les chefs comme sur les peuples de ces deux provinces, et se donnent plus tard un roi nommé ***Salatis***. Salatis établit sa résidence à Memphis, qui n'avait été emportée si facilement que parce qu'elle manquait de murailles et de retranchements. Il fortifie Avaris (Péluse), et meurt au bout de dix-neuf ans de règne. Les Arabes sont gouvernés ensuite par cinq autres rois, nommés en général Hycsos. Mais LES ROIS DE LA THÉBAÏDE ET CEUX DU RESTE DE L'ÉGYPTE entreprennent une guerre longue et violente contre les Pasteurs, et la continuent jusqu'à ce que ***Misphragmoutosis*** les repousse du pays et les enferme dans Avaris, et que ***Thoutmosis***, son fils, les réduise à évacuer Avaris, deux cent soixante ans après leur entrée en Égypte. L'expulsion des Arabes devint l'un des principaux sujets sur lesquels s'exercèrent les artistes égyptiens: elle se trouve représentée sur l'un des grands temples de Thèbes.

L'Égypte sous la* XVIIIe *dynastie. — Les cent premières années de cette dix-huitième dynastie égyptienne sont parallèles aux cent dernières des pasteurs : Thoutmosis, qui les chassa, était le septième roi de la dix-huitième dynastie. Ce prince prépara doublement la grandeur de sa nation, en expulsant les étrangers, en réunissant l'Égypte sous une même loi, après avoir détruit les dynasties particulières. Trois faits de la plus haute importance se rattachent à l'époque qui nous occupe. L'élection libre des anciens temps fit place à l'hérédité dans une même famille, et ne s'exerça plus que quand cette famille vint à s'éteindre. Joseph, investi de la confiance et de l'autorité de l'un des princes de cette époque, établit les Hébreux dans le pays de Tanis. Sous son administration, et durant les années de disette, les Égyptiens, pour obtenir du blé, vendirent leurs terres et leurs personnes, et ne demeurèrent plus sur leurs champs, devenus la propriété du roi, que comme ses esclaves et ses fermiers, sous la condition de lui payer la cinquième partie du pro-

Digitized by Google

duit annuel. Les personnes et les terres des citoyens appartenant à la classe sacerdotale demeurèrent seuls libres. Le récit de Moïse nous montre, dans le pays administré par Joseph, un monarque absolu, une cour nombreuse et riche, une agriculture florissante, des établissements multipliés, le développement, les raffinements même de la civilisation. Aussi, parmi les seize princes composant avec Thoutmosis la dix-huitième dynastie, et désignés, comme tous les Pharaons, par divers noms et prénoms, on croit reconnaître les auteurs d'une partie des prodigieuses constructions répandues dans l'Heptanomide et dans la haute Égypte. C'est *Myphris* ou *Mœris*, lequel fait creuser le lac et bâtir les pyramides qui portent son nom. C'est *Uchoréus* ou *Achoris*, qui ajoute aux travaux nécessaires pour diriger et contenir le cours du Nil; qui agrandit Memphis, l'entoure de murailles et de fossés propres à la défendre contre une invasion pareille à celle des Pasteurs, et mérite, par ses ouvrages, de passer pour le fondateur de cette cité, bâtie originairement à l'époque de Ménès. C'est *Osymandias*, que les historiens anciens célèbrent pour ses victoires sur les Bactriens, pour sa bibliothèque et son tombeau, sur lesquels la critique moderne élève des doutes.

Même après l'expulsion des Hycsos, la basse Égypte resta partagée, à ce qu'il semble, entre des peuplades d'origine diverse, dont quelques-unes avaient formé de petits états; les autres, tribus pastorales comme les Hébreux, y nourrissaient de nombreux troupeaux. Les rois de Thèbes, instruits par une expérience récente, ne pouvaient voir sans inquiétude de pareils voisins. Ils essayèrent de tourner les Pasteurs vers la vie agricole, en les forçant à bâtir des villes. L'un d'eux, *Ramsès*, fit construire aux Hébreux les villes de Ramsès et de Pithom. Leurs efforts échouèrent, et ils résolurent alors d'envelopper dans une vaste proscription, sous les noms d'impurs, les lépreux et les prêtres schismatiques de la haute et de la moyenne Égypte, avec les populations de la basse Égypte qui refusaient de se soumettre à leurs lois et au nouvel ordre qu'ils prétendaient introduire. *Aménophis*, père de Sésostris, prince sans courage, et livré à une méprisable superstition, eut à combattre la résistance de ces impurs, unis aux descendants des anciens Pasteurs, qu'ils avaient appelés en Égypte. Le Pharaon abandonna à ses ennemis Memphis, Thèbes, la moyenne et la haute Égypte, qu'il pouvait défendre, et se retira avec son fils et une partie de la population, chez les Éthiopiens de Méroë. Pendant treize ans, l'Égypte souffrit les maux d'une nouvelle invasion, bien plus cruelle que celle des Hycsos, et qui porta le double caractère d'une invasion étrangère et

Digitized by Google

d'une guerre de religion. Après ces treize années, terme fixé par un oracle, auquel le superstitieux Aménophis avait sacrifié l'Égypte, il rentra dans ses états avec des forces considérables. Il défit les descendants des anciens Pasteurs, les impurs, et en massacra une partie, et chassa les autres vers le désert voisin de l'isthme de Suez. L'espace écoulé entre la première invasion des Pasteurs et l'expulsion de leurs descendants fut de cinq cent onze ans. La proscription, dirigée contre les impurs ou dissidents, s'étendit aux Hébreux, qui sortirent alors d'Égypte. Elle atteignit aussi plusieurs peuplades de la basse Égypte, étrangères à la race israélite, et envoya, selon toute apparence, à la Grèce la colonie de Cécrops, vers 1643. Pour ne pas revenir sur ce sujet, nous indiquerons sur-le-champ ici l'autre émigration d'Égypte en Grèce, qui eut lieu sous la conduite de Danaüs, et qui se rapporte à l'un des règnes suivants.

L'Égypte, sous la XIXe *dynastie et les suivantes, jusqu'à la* XXVIe, *depuis Sésostris jusqu'à Psammitichus.* — *Sésostris*, encore appelé *Sethos* et *Ramsés* le Grand, fils d'Aménophis, ouvre la dix-neuvième dynastie, 1643? Il divise d'abord l'Égypte en trente-six nomes ou provinces, équipe le premier une flotte, et subjugue les Arabes placés sur les rives du golfe Arabique, les Éthiopiens, les Libyens. Il porte ensuite ses armes dans l'Asie du milieu jusqu'au Gange, dans la Scythie, la Thrace, l'Asie Mineure, la Colchide où il laisse une colonie, l'Arménie, la Syrie. De retour dans ses états, il fait creuser, par ses captifs, de nombreux canaux, élève les villes sur des monticules faits de main d'homme, assigne à chaque Égyptien une égale portion de terre, sous la charge d'une redevance annuelle. Des monuments, encore subsistants au temps de l'empereur Tibère, attestaient les exploits de Sésostris. Quelques auteurs anciens restreignant son règne à trente-trois années, d'autres l'étendant à cinquante-neuf, il est tout à fait impossible d'en préciser la durée, et d'assigner une date certaine aux faits qui le suivent, jusqu'au temps de Psammitichus.

Phéron, fils de Sésostris, règne après lui. A Phéron succèdent, mais avec des intervalles entre eux, *Protée*, contemporain de la guerre de Troie; *Rhampsinit*, *Chéops* et *Chéphrem*. Ces deux princes ferment les temples, à la monarchie font succéder le despotisme, et construisent deux pyramides. *Mycerinus* élève une troisième pyramide; mais il rouvre les temples et tire ses sujets de l'état déplorable dans lequel ils avaient gémi naguère. Le complément du règne de ces cinq princes se trouve dans les fables absurdes qu'Hérodote raconte sans y croire.

Digitized by Google

Sésonchis, qu'on croit être le *Sésac* de l'Écriture sainte, se rendit redoutable à ses voisins. *Asychis* ou *Bocchoris* est célèbre par la sagesse de sa loi sur les emprunts. Leurs règnes terminent la première période de puissance des rois égyptiens. Phéron et ses successeurs, jusques et y compris Bocchoris, appartiennent aux dynasties 19e, 20e, 21e, 22e, 23e et 24e de l'Égypte, mais y sont désignés par des noms différents, à l'exception du dernier. Il importe de remarquer, pour les relations extérieures, que Salomon épousa la fille d'un Pharaon anonyme de ces dynasties, et que sous Roboam, fils de Salomon, le Pharaon Sésonchis ou Sésac, suivi d'une armée d'Égyptiens, de Libyens, de Troglodytes, d'Éthiopiens, prit Jérusalem et subjugua momentanément le royaume de Juda.

Après Bocchoris, les annales égyptiennes présentent deux lacunes dont la première est figurée par l'aveugle *Anysis*, et dont on ne peut fixer au juste la durée. Pendant ce temps, les princes et la nation dégénérés sont deux fois assujettis par des rois éthiopiens, dont l'un est appelé *Sabacon*. Débarrassée de ces étrangers, l'Égypte est régie, vers l'an 713, par le prêtre de Vulcain *Séthos*, qui défait Sanacherib, et dont la mort ouvre le cours à tous les désordres. Après une anarchie de deux ans, *douze seigneurs* se partagent le pouvoir, 671; règnent ensemble pendant quinze ans, 671-656; construisent le labyrinthe, chassent d'abord Psammitichus, l'un d'eux, et sont ensuite dépouillés par ce prince. Psammitichus emprunte aux Grecs Cariens les moyens de satisfaire sa vengeance et son ambition, 656.

L'Égypte sous les princes de la XXVIe *dynastie, depuis Psammitichus jusqu'à Psamménit.* — L'Égypte se relève sous Psammitichus et ses successeurs, qui fixent la couronne dans leur famille. *Psammitichus* exerce seul l'autorité souveraine pendant trente-neuf ans, 656-617. Il construit ou agrandit Saïs, et augmente les monuments de Memphis. Il place trois armées en garnison, à Éléphantine, pour défendre le pays contre les Éthiopiens; à Péluse, pour arrêter les incursions des Arabes et des Syriens; à Maréa, pour tenir la Libye en respect. L'armée campée à Éléphantine, mécontente de son gouvernement et de la confiance qu'il accordait aux étrangers, se donne au roi d'Éthiopie, en reçoit pour établissement le pays de quelques Éthiopiens qui étaient ses ennemis, et va porter la civilisation égyptienne aux extrémités de l'Éthiopie, à quarante journées de chemin de Méroë, comme les Éthiopiens avaient autrefois policé les premiers Égyptiens. Après un siége continué pendant vingt-neuf ans, au rapport d'Héro-

Digitized by Google

dote, il prend Azot, ville considérable de Syrie. Il forme des projets de conquêtes en Asie et en Afrique, dont son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils poursuivent le cours, avec l'aide des Grecs mercenaires.

Le règne de *Néchao* ou *Nécos* comprend seize ans, 617-601. Il crée en Égypte une grande puissance maritime, commence le canal de communication entre le Nil et la mer Rouge, ordonne à des navigateurs phéniciens d'exécuter le périple ou voyage autour d'une partie de l'Afrique (1). Il gagne en 609 la bataille de Mageddo sur Josias, roi de Juda, entre dans l'Assyrie, s'empare de Carchemis et d'autres places appartenant à Nabopolassar. Vaincu près de Circésium, en 605, par Nabuchodonosor, il rentre dans ses états, emmenant captif le nouveau roi de Juda, Joachas. *Psammis*, son fils, 601-595, dirige une expédition contre l'Éthiopie. *Apriès*, à son tour, 595-570, fait la guerre aux Tyriens, gagne sur eux une bataille navale, et leur enlève Sidon. Il attaque ensuite les Cyrénéens, mais il est vaincu. Ce revers amène le soulèvement des Égyptiens. Ils se déclarent hautement contre les guerres entreprises au dehors, prennent pour chef Amasis, mettent en fuite les Cariens et les Ioniens soudoyés par Apriès, et le détrônent, tandis que Nabuchodonosor envahit l'Égypte. *Amasis*, en 570-526, surmonte les mépris qu'inspire sa basse naissance, par sa popularité, la sagesse de ses lois et de son administration. Il se réconcilie avec les Cyrénéens et entretient des relations actives avec les Grecs, auxquels il cède Naucratis, et ouvre un libre accès dans ses états et même auprès de sa personne, s'il est vrai que Pythagore fit un voyage à sa cour. En mourant, 526, il laisse la couronne à son fils *Psamménit;* mais ce prince ne la porte que six mois, 525 : Cambyse la lui arrache et subjugue l'Égypte.

A. P.

CHAPITRE III (2).

Notions sur l'Égypte.

I. Description de l'Égypte. — L'Égypte était divisée anciennement en haute Égypte ou Thébaïde, Égypte du milieu ou Heptanomide, et

(1) C'est ce que dit positivement Hérodote, IV, 42. Cette assertion, soutenue par Larcher et le major Rennell, est attaquée par M. Gosselin.

(2) Pour ce chapitre, voir les Éclaircissements et les citations dans le *Précis de l'histoire ancienne*, 3e édition, de la page 24 à la page 38.

Digitized by Google

basse Égypte ou Delta. Resserrée entre deux chaînes de montagnes dans sa longueur de deux cent vingt-cinq lieues, l'Égypte a été, de tout temps, couverte chaque année et fécondée par les eaux du Nil. Ce fleuve y entre par les cataractes de Syène, et se jette dans la Méditerranée par sept embouchures, toutes navigables autrefois. La fertilité de l'Égypte était prodigieuse. Ses principales productions étaient le blé, le lotus, le lin, le papyrus, et divers légumes. A côté des productions de la nature, on remarquait les monuments des hommes : dans la haute Égypte, l'enceinte, les tombeaux, les temples de Thèbes; le temple de Tentyra (Denderah); le colosse de Memnon : dans l'Égypte du milieu, Memphis, les pyramides, les obélisques, le labyrinthe, le lac Mœris, bassin naturel que le travail des hommes avait rendu plus vaste et plus profond, et avait destiné à corriger les irrégularités des inondations du Nil : dans la basse Égypte, Saïs, où l'on trouvait le temple de Neith; Héliopolis, célèbre par ceux du soleil et de Sérapis; les canaux du Nil, dont on avait partout coupé le pays; le canal de jonction entre le Nil et la mer Rouge, commencé par Néchao.

II. Population. Nombre des villes. — Le témoignage unanime des historiens anciens, fondé sur l'examen des registres sacrés, sur des renseignements que leur avaient fournis les prêtres, enfin sur leurs propres observations, porte le nombre des villages et villes de l'ancienne Égypte à vingt mille, et celui des habitants à sept millions. Ce calcul se rapporte au temps d'Amasis et aux siècles qui précédèrent le règne de ce prince (1). Après l'avoir déclaré exagéré, on le tient aujourd'hui pour exact, et l'on reconnaît que l'Égypte pouvait réellement renfermer plus de villes, nourrir plus d'habitants que son étendue ne semble, au premier aspect, permettre d'imaginer qu'elle en avait (2).

---

(1) Hérod., II, 177 : « On dit que sous le règne d'Amasis il y avait en Égypte vingt » mille villes, toutes bien peuplées. » Diod. Sic., I, 31 : « L'Égypte était autrefois, de tous » les pays connus, le plus peuplé. Dans les temps anciens, elle avait plus de dix-huit » mille bourgades ou villes, *comme on le voit par les registres sacrés*. Sous Ptolémée, » fils de Lagus, on en recensa trente mille, et ce nombre subsiste encore aujourd'hui. » Dans le recensement du peuple, on trouva autrefois sept millions d'hommes. »

(2) Volney, *Voyage d'Égypte*, c. XI, à la fin, a remarqué que l'Égypte n'a pas une seule de ces forêts qui, partout ailleurs, enlèvent tant de terrain à l'agriculture, tant de récoltes, tant de places propres à bâtir des bourgades. A l'exception des temples, tous les édifices d'une grande dimension, les pyramides, le labyrinthe, le lac Mœris, furent relégués par les Pharaons hors des terres cultivables, dans les sables ou sur les rochers de la Libye. La chaleur du climat restreint singulièrement la quantité des aliments nécessaires à la subsistance. Les terres d'Égypte, au contraire, sont d'une prodigieuse fécondité, et ne se reposent jamais.

Digitized by Google

III. Mœurs et coutumes. — Les mères allaitaient leurs enfants. Tous les enfants, même ceux des esclaves, étaient libres. La polygamie était tolérée, mais la plupart des Égyptiens n'avaient qu'une femme. On révérait extrêmement la vieillesse. Les Égyptiens, même les rois, étaient tous soumis après leur mort à un jugement. Le lieu où on le rendait, les circonstances dont il était accompagné, ont donné naissance chez les Grecs aux fables du Styx, de Caron, des juges infernaux, de l'Élysée. La croyance à la métempsycose, ou à la durée et aux transmigrations des âmes, introduisit chez les Égyptiens la coutume des embaumements, la conservation des momies, la somptuosité des tombeaux, l'érection des pyramides (caveaux du mort). Toujours préoccupés de leurs derniers moments, ils plaçaient un squelette dans leurs repas, et les idées funèbres jusqu'au milieu des plaisirs.

IV. Arts et sciences. — Les Égyptiens connurent tous les arts, s'y livrèrent, et en poussèrent quelques-uns à un haut degré de perfection. Concurremment avec les arts de luxe, ils cultivèrent les arts utiles. En même temps qu'ils se livraient à l'architecture, à la sculpture, à la peinture, à la musique, ils tissaient et teignaient la laine et le coton, façonnaient en vases la porcelaine et la terre, fondaient et ciselaient les métaux. On ne trouve chez eux les restes d'aucun théâtre, les vestiges d'aucune littérature régulière; mais leurs progrès dans les sciences exactes remontent à une haute antiquité. La nécessité de reconnaître leurs champs après les inondations, et le partage des terres, exécuté par Sésostris, les conduisirent de bonne heure à la découverte de la géométrie. L'arithmétique leur était connue. Ils étudièrent avec ardeur l'astronomie, et connurent l'année solaire 1325 ans avant notre ère. L'abus de l'astronomie les conduisit aux folies de l'astrologie judiciaire. Ils consignèrent sur les murs des temples et des tombeaux, sur de nombreuses colonnes nommées *hermès*, leurs observations, leurs découvertes, les diverses branches de leurs connaissances. Ils se servirent, pour cet usage, d'une écriture emblématique ou hiéroglyphique, dont l'écriture hiératique, employée dans les manuscrits par les prêtres et leurs greffiers, n'était qu'un genre : outre cette première écriture, les Égyptiens connurent une écriture épistolographique ou démotique, à l'usage du peuple.

V. Religion (1). — Les premiers habitants de l'Égypte, horde de ba-

(1) Hérodot., l. II. Diod., I, II et sqq. Plutarc., de Iside et Osiride. Macrob., Saturn., l. I. Religions de l'antiquité, texte de M. Creuzer, et les notes de M. Guigniaut, particulièrement la note 6 du tome I.

Digitized by Google

teliers, de pêcheurs et de pasteurs nomades, habitent les bords du Nil, dont le soleil et la lune sont les éternels régulateurs; dont les eaux ou l'humidité, combinées avec la chaleur du soleil, fécondent la terre et produisent les plantes; dont les rives sont couvertes à la fois et des troupeaux de ces tribus errantes et de différents animaux, les uns nuisibles, les autres bienfaisants. Les primitifs Égyptiens, adonnés à des occupations basses et actives qui bornent leurs idées, attachent exclusivement leur esprit aux objets dont leurs sens sont frappés, ne tardent pas à mettre en oubli les vérités sublimes révélées originairement par Dieu. Cette infidélité d'un côté, d'un autre, les circonstances locales dont nous venons de faire mention, déterminent et forment leur première religion. Ce n'est autre chose qu'un culte rendu aux astres, aux éléments, aux animaux, à la nature, dont ils personnifient les forces, les accidents, les oppositions, dont ils révèrent les produits. Leurs principales divinités sont : 1° *Osiris*, dans lequel ils reconnaissent à la fois le règne végétal, le Nil, le soleil, le feu, le principe mâle, actif et vivifiant, qu'ils représentent par le taureau ou bœuf Mnévis, Onuphis, Apis, et par d'autres signes encore; 2° *Isis*, la lune, la terre d'Égypte, l'humidité, le principe femelle, dont le symbole est la génisse. L'hiver, saison morte, succède à l'été, temps où la nature prodigue ses richesses : la terre fertile d'Égypte est entourée par les sables arides de l'Arabie et de la Libye. Aussi à Osiris et à Isis sont opposés dans les croyances des Égyptiens, 3° *Typhon*, principe malfaisant, roi de la destruction et de la mort; 4° *Nephthys*, sœur de Typhon, la terre inféconde, la sécheresse et la stérilité. Au culte de ces divinités se joint celui des animaux servant à la vie pastorale ou agricole, du bœuf et du bélier, représentant des espèces entières; du chien, gardien des troupeaux; de l'ibis, de l'ichneumon, du chat, ennemis des crocodiles et des rats qui infestent l'Égypte. L'Égyptien y ajoute encore le culte de ces mêmes animaux nuisibles, du rat, du crocodile, de l'hippopotame, auxquels il sacrifie dans sa terreur pour les apaiser; le culte enfin des plantes salutaires, à la tête desquelles il place le lotus, qui lui fournit une partie de sa nourriture. Son seul dogme consiste dans l'opinion que l'âme humaine conserve sa force et son action aussi longtemps que le corps conserve sa figure; grossière et imparfaite représentation du dogme de l'immortalité de l'âme. Tels furent le culte et les croyances des premiers Égyptiens; tels furent encore ceux du peuple, des basses classes dans les siècles suivants, après l'établissement des étrangers en Égypte.

Digitized by Google

Ces étrangers, descendus de l'Éthiopie, ces étrangers qui deviennent les prêtres de l'Égypte, y introduisent les idées des pays dont ils sont partis, et où une civilisation plus développée a conduit les esprits à une haute culture, en même temps qu'elle a favorisé les idées contemplatives, et permis de retenir plusieurs des vérités révélées. Leur doctrine enseigne l'existence d'un Dieu suprême et unique, principe des divinités inférieures et de toutes choses. Elle embrasse, par une chaîne non interrompue, l'ensemble du monde et de la création, unit par des liens étroits le ciel et la terre. En effet, on y trouve huit dieux supercélestes; douze dieux célestes; les âmes, les corps et le monde terrestres; enfin les dieux terrestres (1). Elle enseigne l'existence des âmes immortelles au sein du Père suprême; leur émigration vers la terre, à travers le zodiaque et par la *porte des hommes;* leur union avec les corps; leurs souillures et leurs imperfections pendant le cours de la vie terrestre; leur comparution, après la mort, devant Osiris; leur jugement basé sur la nature de leurs œuvres; leurs expiations pendant neuf ans seulement pour les âmes vertueuses, pendant mille ou même trois mille années pour les coupables, d'abord dans les corps des animaux terrestres, ensuite dans les corps des animaux célestes ou les signes du zodiaque; enfin leur retour, par la *porte des dieux*, dans les régions célestes, où elles occupent une place conforme à leurs mérites. Dans leur système religieux, les Éthiopiens font rentrer les dé-

---

(1) A la tête des huit dieux supercélestes se place : 1° Un dieu sans nom, sans figure, incorporel, immuable, infini, qu'on doit adorer en silence, suprême créateur, unique source et principe de tous dieux et de toutes choses. Après lui viennent sept dieux, dont il engendre le premier; et qui, à leur tour, se donnent naissance les uns aux autres par des émanations successives ; 2° *Knef*, encore appelé Amoun ou Ammon, Agathodémon. Hermès, l'esprit de toutes choses, le premier démiurge (créateur), dont l'emblême est le bélier; 3° la *Matière* et le monde; 4° le *Chaos*, Athor ou Vénus céleste; 5° *Phtha*, l'organisateur, le dieu du feu et de la vie, second démiurge, qui réunit en lui les deux principes de la fécondité, et qui les partage entre 6° *Pan Mendès*, représenté par le bouc, et *Héphœstobula;* 7° *Pi-ré* ou Phré, ou Osiris, le Soleil, troisième démiurge; 8° *Pi-Ioh*, ou Isis, la Lune.

Le Soleil et la Lune sont les derniers des dieux de l'empyrée, les premiers des dieux du ciel, qui leur obéissent comme à leur roi et à leur reine. Ces dieux du ciel, appelés *Cabires*, sont au nombre de douze. Six mâles suivent le soleil : 1° *Rempha*, Saturne ; 2° *Pi-Zéous*, Jupiter; 3° *Ertosi* ou *Artès*, Mars; 4° *Surot*, Vénus; 5° *Pi-Hermès*, Mercure, le second Thot; 6° *le Ciel* des étoiles. La Lune humide et féconde ouvre la série des six Cabires femelles : 1° *la Lune ;* 2° *l'Éther;* 3° *le Feu ;* 4° *l'Air ;* 5° *l'Eau ;* 6° *la Terre*. Ces douze grands dieux furent placés dans le zodiaque égyptien : des divinités inférieures s'y rattachèrent, les trois cent soixante-cinq *décans* ou démons, en nombre égal aux jours de l'année solaire.

Quand le monde supérieur et la nature eurent été créés, le démiurge fit les *âmes*,

Digitized by Google

couvertes de l'astronomie; ils indiquent encore l'ordre et la suite des saisons, la division du temps; ils consacrent les règles du calendrier: ils rappellent enfin l'origine des sciences et des arts, et assurent les honneurs de l'apothéose aux inventeurs, aux hommes qui ont éclairé et servi leurs semblables. Cette religion est telle qu'on pouvait l'attendre d'hommes savants, ingénieux, et éclairés par quelques reflets de la révélation. Mais ces hommes se constituent en même temps les maîtres et les chefs d'un peuple grossier, dont ils doivent ménager la soumission par des concessions faites à ses croyances. Aussi, dans le nouveau système religieux qu'ils forment, les Éthiopiens combinent les éléments qu'ils apportent avec ceux qu'ils trouvent dans le pays; accueillent et comprennent, dans le culte public, les anciennes divinités des Égyptiens primitifs avec leurs noms et leurs attributs. Aussi expriment-ils les abstractions de la vérité par les emblèmes du fétichisme; aussi donnent-ils aux dieux des histoires fabuleuses, qui peuvent alimenter et satisfaire la crédulité de la populace; aussi tolèrent-ils, dans le culte, des désordres conformes aux inclinations basses et corrompues du peuple, des pratiques également réprouvées par la nature et la morale.

Les prêtres égyptiens étaient les dépositaires exclusifs de la science de la religion et du gouvernement, et de toutes les connaissances humaines. Hermès ou Thot, principe de toute science, est l'idéal du prêtre; comme Osiris, principe de toute force, de toute puissance, est le vivant modèle du roi, le véritable Pharaon.

---

partagées en soixante classes, toutes immortelles et placées dans la sphère de l'air, qu'il leur defendit de quitter. Elles désobéirent, et de leur union avec la nature naquirent les *corps* qu'on leur donna pour prisons. Le dieu suprême les vivifia de son souffle, et leur promit leur retour aux demeures célestes, si elles s'abstenaient du mal sur la *terre* qui leur fut donnée pour habitation. Mais elles continuèrent leurs coupables révoltes aux ordres du Tout-Puissant, semèrent partout la guerre et le désordre, souillèrent les éléments et la terre par l'impiété et le sacrilége, provoquèrent enfin un nouvel et meilleur ordre de choses. Alors reçurent naissance les dieux terrestres, issus des dieux du second ordre et de la Terre ou *Rhéa*: le second *Osiris* et *Arouéris*, fils du Soleil ou premier Osiris; *Typhon* et sa sœur *Nephthys*, issus de Saturne; la seconde *Isis*, fille d'Hermès. Guidés par les conseils d'Hermès, le second Osiris et la seconde Isis prodiguèrent aux hommes tous les biens de la vie et de la civilisation, de la religion et des arts. Mais ne voulant pas borner ses bienfaits à l'Égypte, Osiris partit pour sa grande expédition, accompagné de *Pan* avec ses satyres; d'*Anubis*, cynocéphale; d'un génie à tête de loup; d'Arouéris, qui menait à sa suite une troupe de danseuses et de femmes artistes (les Muses d'origine égyptienne). Dans le cortége d'Osiris, on remarquait encore *Triptolème* et *Prométhée*. *Hercules*, *Anée*, *Busiris*, furent laissés pour le gouvernement ou la garde de l'Égypte. Osiris, soit durant sa vie, soit après sa mort, donna en outre trois enfants à Isis, *Horus*, *Bubastis*, sa sœur, et *Harpocrate*.

Digitized by Google

VI. GOUVERNEMENT. — Décrit avec inexactitude, le gouvernement égyptien a été tour à tour vanté et déprécié avec tant de passion, qu'un jugement impartial, basé sur des faits certains, est encore à établir.

Il faut d'abord distinguer quatre périodes, durant chacune desquelles il ne ressembla nullement à ce qu'il fut depuis, ou à ce qu'il avait été auparavant.

Première période. Théocratie. — Pendant la première période, qui s'étend depuis la plus ancienne invasion des Éthiopiens jusqu'à Ménès, le gouvernement fut purement théocratique; les prêtres exercèrent, au nom des dieux, tous les pouvoirs réunis, et trouvèrent une entière obéissance à leurs ordres (1).

Deuxième période. Monarchie élective. — Au temps de Ménès, la monarchie remplaça la théocratie. Un moment héréditaire, elle devint bientôt élective pour longtemps: les formes de l'élection nous ont été conservées. La classe des prêtres, rangés dans les divers ordres de leur hiérarchie, et la classe des guerriers, s'assemblaient sur la montagne sacrée voisine de Thèbes. La classe du peuple, c'est-à-dire la masse de la nation, n'était pas appelée à concourir par ses suffrages au choix de son maître. A mesure qu'un candidat paraissait, on recueillait les voix : celles des prêtres principaux valaient cent voix de guerriers; celles des prêtres du second ordre, vingt voix de guerriers; celles des prêtres du dernier ordre, dix voix de guerriers. Cette organisation seule prouverait que, durant cette seconde période, les rois étaient choisis presque exclusivement dans la classe des prêtres, quand Platon ne nous apprendrait pas que c'était *un grand hasard*, quand un homme d'une autre classe parvenait à s'emparer du trône. Mais si l'autorité suprême n'était guère accessible qu'aux prêtres, nous avons vu précédemment que, dans cette classe, elle était mise au concours des talents utiles et des services rendus au pays.

Troisième période. Monarchie héréditaire. — Quand l'Égypte eut à repousser les nouvelles invasions des Éthiopiens et celles des Pasteurs, il fallut de la suite dans le commandement et les desseins, l'habitude des armes, la popularité parmi les gens de guerre, toutes choses incompatibles avec l'élection à chaque règne, avec le caractère et les occupations des prêtres. Ces circonstances rendirent la monarchie héréditaire, et l'enlevèrent à la classe des prêtres pour la donner à celle des guerriers. Cependant les prêtres ressaisirent le sceptre à diverses reprises, comme

(1) *Voyez le chapitre précédent, page 42.*

Digitized by Google

on le voit par l'exemple du prêtre de Vulcain, Séthos (1). Ils s'étaient ménagé ce retour au trône en maintenant l'élection, non plus à la fin de chaque règne, mais à l'extinction de chaque dynastie.

Cherchons à nous former une idée précise du gouvernement pendant cette troisième période, qui s'étend depuis les invasions des Pasteurs jusqu'aux règnes de Chéops et de Chéphrem.

Voici quelle fut la forme de ce gouvernement. Le pouvoir des rois était absolu dans son principe : dans l'application, il était restreint par les conseils des prêtres, par la crainte d'irriter les dieux en abusant de leurs droits, par les exemples et les instructions de leurs prédécesseurs, par la crainte du jugement après la mort, de la privation de la sépulture, des malédictions et de l'infamie. Mais ces freins étaient tous moraux, et il n'y avait pour la nation aucune garantie dans les lois contre le despotisme du prince.

Après les rois, venaient, dans l'ordre d'honneur et de puissance, les deux castes privilégiées des prêtres et des guerriers. Les éléments de la puissance des prêtres étaient l'ascendant acquis sur les rois, dont ils dirigeaient toutes les actions; la crainte et le respect qu'ils imprimaient comme ministres et interprètes des dieux; le pouvoir judiciaire et les charges civiles qu'ils avaient conservés, car ils siégeaient seuls dans le tribunal ou les tribunaux d'Égypte; le monopole de toutes les connaissances humaines, entre autres de la médecine et de l'astronomie, qu'ils s'étaient réservé, monopole qui les rendait également respectables et influents par leurs lumières, indispensables par l'utilité dont ils étaient à la nation et aux particuliers; enfin l'influence des propriétés territoriales, dont ils possédaient le tiers, exempt de toute charge et de tout impôt.

Les guerriers, au nombre de 250,000, étaient répandus dans les dix-sept nomes ou provinces. Chacun d'eux possédait douze aroures ou arpents de terre, exempts également de toute redevance. Ils se livraient exclusivement, même pendant la paix, à l'étude et à la pratique de toutes les parties de l'art militaire. Les prêtres et les guerriers transmettaient à leurs enfants l'hérédité de leur profession, de leurs terres, de leurs priviléges, des dignités qu'ils occupaient dans l'État.

Le peuple, la masse de la nation égyptienne, n'eut, en aucun temps, aucun droit politique, aucune part ni directe ni indirecte au gouvernement, aux magistratures, aux honneurs. Il supporta seul le poids des impôts; il exécuta seul la plus grande partie des construc-

(1) Hérodote, l. II, c. 141.

Digitized by Google

tions d'utilité publique, dont l'Égypte était couverte. Quelques pharaons, Ramsès, Aménophis, Sésostris, le déchargèrent d'une portion de ces travaux pour les reporter sur les étrangers et les vaincus; d'autres, tels que Achtoès, Schuniosochos, Chéops et Chéphrem, l'en accablèrent. Depuis le pharaon dont Joseph fut ministre, jusqu'à Sésostris, les terres furent possédées exclusivement par les prêtres, les guerriers et les rois. Les hommes du peuple, privés de la liberté et de toute propriété territoriale, eurent pour seule ressource la modération des maitres, qui n'exigeaient que le cinquième du produit des champs. Sésostris rendit la liberté aux hommes des basses classes, et assigna à chacun d'eux une portion de terrain égale et carrée, sous la condition d'une redevance annuelle : dès lors ils cessèrent d'être serfs de la glèbe pour devenir propriétaires sujets à l'impôt. Leur bien-être matériel fut assez grand pour que la population s'élevât, dit-on, à 7,000,000, et le nombre des villes ou villages à 20,000. Mais, même dans cette condition améliorée, ils furent éternellement laboureurs, artisans, de père en fils, et ne prirent aucune part ni au gouvernement, ni aux charges et dignités publiques : l'État fut privé des talents qu'ils avaient pu recevoir de la nature. De puissants moyens les retinrent dans cette dépendance : la force militaire, concentrée entre les mains des guerriers; toutes les sciences mises sous le séquestre des hiéroglyphes, dont les prêtres seuls avaient la clef; l'instruction, même élémentaire, refusée aux hommes du peuple; la nation soigneusement préservée du contact des étrangers; le commerce extérieur, les moyens d'acquérir une grande fortune, et, avec la fortune, de la considération et de l'importance, interdits à la dernière caste.

Quatrième période. — Cette période comprend les temps écoulés entre le commencement des règnes de Chéops et de Chéphrem, et la conquête persane. Tous les supports du système politique égyptien croulèrent, à partir des règnes de Chéops et de Chéphrem. Ces princes gouvernèrent l'Égypte durant cent dix ans. D'une part ils substituèrent le plus violent despotisme à la modération de leurs prédécesseurs, accablèrent le peuple de réquisitions, de corvées. D'une autre part, en fermant les temples et en suspendant le culte, ils prétendirent affranchir la royauté de l'influence des prêtres, et rompirent, les premiers, entre les rois et les classes privilégiées, l'accord, l'étroite intelligence, qui leur étaient respectivement nécessaires pour maintenir leur commune autorité. Le prêtre Séthos, étant à son tour parvenu au trône, retira à la classe des guerriers les douze aroures de terre que les rois

Digitized by Google

précédents leur avaient accordées : leur mécontentement fut si grand, qu'ils l'abandonnèrent dans sa guerre contre Sennachérib. Séthos attaqua et vainquit l'étranger avec les marchands, les artisans et la masse du peuple, qui s'étaient volontairement rangés sous ses drapeaux; mettant ainsi aux mains de la multitude les armes, qui avaient jusqu'alors été le privilége exclusif des guerriers, et qui avaient autant servi à la tenir dans la dépendance qu'à défendre le pays. La révolution continua sous Psammitichus et ses successeurs : tous ces princes ouvrirent l'entrée de l'Égypte aux Grecs, prirent trente mille de ces derniers à leur service, leur cédèrent la ville de Naucratis, tendirent constamment à maîtriser la classe des guerriers, dont une partie émigra en Éthiopie : ils introduisirent le commerce extérieur, fournirent au peuple les moyens de se relever et de s'éclairer.

Par ces diverses mesures, les pharaons, depuis Chéops, ruinent sans retour les distinctions des castes, le respect pour l'ancien culte et pour les prêtres, comme le prouvent tous les faits du règne d'Amasis. Cet homme, parti des plus basses classes, et qui avait exercé publiquement dans sa jeunesse le métier de voleur, entre dans la milice, qui autrefois lui aurait été à jamais interdite, devient l'un des principaux officiers d'Apriès, puis est porté au trône par les Égyptiens; et quand il l'occupe, il convertit en dieu, offre à l'adoration des Égyptiens le bassin d'or qui lui avait servi de cuvette, convainc d'imposture et méprise ouvertement une partie des oracles et des dieux qui l'avaient déclaré innocent de certains vols. Au milieu de cette profonde perturbation de son ancienne organisation sociale, et avant que de nouvelles institutions se fussent établies et régularisées, l'Égypte, durant cet état de transition, fut conquise par les Perses (1).

VII. Législation. — Parmi les lois des Égyptiens relatives à l'ordre public, on remarque celle qui punissait de mort le meurtre volontaire, même celui d'un esclave. On vante les règlements relatifs à l'assistance mutuelle que se devaient les citoyens, à la calomnie, aux emprunts, aux moyens d'existence, dont chaque Égyptien devait, sous peine de la vie, justifier tous les ans aux magistrats. Cette dernière aurait prévenu les vols nombreux dont l'Égypte était déshonorée; mais elle ne fut rendue que par Amasis, l'un des derniers princes qui aient régné avant l'invasion persane.

(1) Voir les preuves de cet exposé et les citations à l'appui dans la 2e édition du Précis, de la page 31 à la page 37.

Digitized by Google

VIII. JUSTICE ET POLICE. — Les rois rendaient eux-mêmes une partie de la justice, jugeaient eux-mêmes une partie des causes. Hérodote nous dit que « Mycérinus jugea les différends de ses sujets d'une ma- » nière plus équitable que tous les autres rois. » Ailleurs l'historien ajoute : « Depuis le point du jour jusqu'à l'heure où la place était pleine, » Amasis s'appliquait à juger les causes qui se présentaient (1). » Les prêtres décidaient toutes les autres causes qui n'étaient pas portées aux rois, étaient les seuls juges dans toute l'Égypte. Il y avait à Thèbes un tribunal composé de trente juges choisis parmi les plus hommes de bien, mais toujours dans la classe des prêtres, et envoyés dix par Memphis, dix par Héliopolis, dix par Thèbes. On ne sait si ce tribunal était le seul qui existât en Égypte, ou bien si c'était un tribunal suprême, dont l'existence n'empêchait pas celle des tribunaux particuliers dans les diverses villes. Les parties plaidaient leur cause par écrit, pour que l'éloquence ne pût tromper la conscience des juges et influencer leur décision. Le voisinage de l'Arabie, l'abjection dans laquelle on tint si longtemps le peuple, les inclinations basses qu'il puisa dans l'idée et l'habitude de la servilité, rendirent les voleurs si communs, que leur profession était tolérée et soumise à des statuts. Le roi d'Égypte Amasis avait été longtemps voleur (2). A. P.

CHAPITRE IV.

§ I. — *Considérations sur les révolutions de la haute Asie. — Histoire des Assyriens dans les premiers temps.*

Révolutions de la haute Asie. — Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de Cyrus, on ne compte pas moins de dix grandes révolutions, à la suite desquelles les Babyloniens, les Assyriens, les Arabes, les Mèdes, les Scythes, les Perses, fondent et détruisent, agrandissent et restreignent leurs empires respectifs dans la haute Asie et dans l'Asie Mineure. Ces révolutions si fréquentes et si rapides s'expliquent : 1° par l'état physique de la haute Asie et des régions voisines, où sur dix-sept contrées, onze n'offraient que des déserts ou bien des pâturages, et conduisaient invinciblement les habitants à la vie nomade, à ses privations, à ses dures et belliqueuses habitudes, à la conquête des régions plus fertiles et enrichies par l'agriculture et le commerce ; 2° par la forme du gouver-

(1) Hérodote, II, 129, 173.

(2) Preuves et développements pour ces deux paragraphes, pages 37 et 38 de la 3e édition du Précis.

Digitized by Google

nement et par les habitudes que les hordes nomades et leurs princes adoptaient après la conquête. Ils occupaient d'abord les pays les plus riches et y levaient des tributs (1). Leur domination établie sur des peuples vaincus se prolongeant, ils passaient insensiblement à des habitations plus fixes, prenaient les mœurs et les habitudes des vaincus, se livraient au luxe et à la mollesse. Leurs chefs, ayant à leur service des milliers de bras esclaves, construisaient, comme en Égypte, de prodigieux monuments. Ils bâtissaient des villes dans les lieux où ils avaient fixé leur cour, divisaient leur empire en provinces, établissaient le gouvernement des satrapes, confiaient à ces officiers un pouvoir local illimité, pour obtenir de leurs sujets une plus prompte obéissance dans l'étendue de leurs états immenses. Les satrapes ne tardaient pas à se révolter : de là des guerres civiles et l'affaiblissement des nomades. Leur décadence était encore accélérée par la mollesse et l'incapacité des princes. Confinés au fond du sérail, dont ils prenaient les vices, et conservant toutefois une autorité illimitée, comme la chose arrive dans les gouvernements despotiques, il ne fallait plus qu'un choc du dehors pour renverser ou pour dissoudre de pareils empires. Sur leurs ruines on voyait s'en élever d'autres, destinés à périr par les mêmes causes (2).

Données historiques et chronologiques sur les empires de Babylone et de Ninive. — Comme tous les anciens empires, ceux de Babylone ou de Chaldée, de Ninive ou d'Assyrie, sont enveloppés de fables à leur origine. Dans les époques moins reculées, leurs historiens, Bérose et Ctésias, se contredisaient souvent. De plus, les moyens d'examen et de confrontation ont péri en grande partie avec les ouvrages de ces deux auteurs, dont les historiens et les chronologistes grecs ne nous ont transmis que des fragments et des copies. Il est donc beaucoup de points, beaucoup de détails particuliers, sur lesquels il reste et il restera toujours du doute et de l'incertitude. Mais les grandes révolutions, les principaux traits du caractère de ces peuples, se dessinent d'une manière assez nette. Quant à leur chronologie, elle n'est certaine qu'à partir du règne de Nabopolassar et de l'année 627 : jusque-là, les dates ne reposent que sur des données incertaines et contradictoires, et ne doivent être considérées que comme probables.

---

(1) On voit quels étaient leurs premiers rapports avec les peuples vaincus par l'exposé qu'Hérodote, I, 104-106, fait de la conquête et de la domination momentanée des Scythes au temps de Cyaxare : « Les Scythes conservèrent vingt-huit ans l'empire de » l'Asie. Ils ruinèrent tout par leur violence et leur négligence. Outre les tributs ordi- » naires, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire, et indépen- » damment de ces contributions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à » chacun ce qui lui appartenait. »

(2) Montesquieu, Esp. des lois, l. XVII, c. 3. 4 ; l. VII, c. 7. Heeren, Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité, t. I, p. 67 et suiv. de la traduction.

Digitized by Google

§ II. — *Histoire de Babylone et de Ninive, depuis leur origine jusqu'à Bélus* (1).

Fondation des royaumes de Babylone et de Ninive. — Selon le prêtre chaldéen Bérose, l'empire de Babylone ou de Chaldée remontait au commencement du monde. Dix rois, dont le premier était Alorus et le dernier Xysuthrus, l'avaient gouverné depuis son origine jusqu'au déluge, pendant une durée de 120 sares ou 432,000 ans.

Les livres des Juifs mettent au néant cette fabuleuse antiquité, et placent à la cinquième génération après le déluge les commencements des royaumes de Babylone et de Ninive. « *Nemrod*, disent-ils, com-» mença à être puissant sur la terre. Il fut un fort chasseur devant » l'Éternel. Le commencement de son règne fut à Babel, Érec, Accad, » et Calné au pays de Sçinhar. De ce pays-là sortit *Assur ;* et il bâtit » Ninive et Rehoboth-Hir, et Calah et Resen, entre Ninive et Calah, qui » est une grande ville (2). » Ainsi Nemrod, encore partagé entre les violents exercices de la vie sauvage et les habitudes sédentaires de la vie civilisée, élève Babylone et trois autres villes ou bourgades au sud de la Mésopotamie, sur les bords de l'Euphrate, et devient ainsi le premier fondateur de l'empire chaldéen. Assur commence celui d'Assyrie, sur les rives du Tigre, par la première fondation de Ninive.

Durant plusieurs siècles les deux royaumes ont une existence séparée.

On trouve dans les listes de Babylone sept rois entre *Nemrod* et *Chinzir*. Pendant cette période, la religion primitive des Babyloniens, qui, comme celle de tous les peuples anciens, fut d'abord un déisme pur, s'altère et se change en idolâtrie. Les astres, les éléments, les rois sous qui l'on a tremblé, les hommes ingénieux auxquels on est redevable de quelque découverte utile à la société, sont placés parmi les dieux nationaux. Nemrod est adoré le premier sous le nom de Bel, Baal, ou Bélus (roi, seigneur), et probablement confondu avec le soleil.

La suite des rois prouve que le gouvernement était monarchique. Le peuple babylonien se divise en castes à la manière des Égyptiens et des Indiens : les prêtres, caste privilégiée, sont exempts de tout impôt, de toute charge publique. Les villes se multiplient, la population augmente, la domination de Babylone s'étend à toute la Mésopotamie. La nation,

---

(1) Voir les développements, les preuves et les citations, pour ce paragraphe et les trois suivants, dans la 3e édition du Précis, de la page 39 à la page 52.

(2) Genèse, c. 10, v. 8-11, traduct. d'Ostervald.

Digitized by Google

adonnée à l'agriculture, vit dans l'abondance et dans un état pacifique, qui la livrera facilement à ses ennemis. Après les arts industriels, les sciences prennent leur premier essor. Déjà est élevé le temple de Bélus, tour massive, entourée d'une haute et forte muraille qui garantit à la fois le dieu, les prêtres, et les trésors que la piété y entasse. Ce temple est le point de ralliement, le pèlerinage, la métropole de toutes les peuplades environnantes, et servira de modèle aux temples élevés plus tard à Jérusalem, à Balbek, à Palmyre. De cette tour, haute de 307 pieds, les prêtres chaldéens commencent leurs observations astronomiques, que les uns font remonter à 2,000, et les autres à 3,000 ans avant notre ère.

Conquête du royaume de Babylone par les Arabes. — Tel était l'état politique et social des Babyloniens ou Chaldéens, lorsque leur inexpérience dans la guerre les fit passer sous la loi d'un peuple voisin. Il est singulier de retrouver dans l'histoire ancienne, plus de deux mille ans avant notre ère, une conquête assez semblable à celle qui eut lieu sous les successeurs de Mahomet. Nous avons vu au chapitre des Égyptiens, que les pasteurs arabes et phéniciens envahirent la basse et la moyenne Égypte et la tinrent à diverses reprises pendant 511 ans. Tandis qu'un certain nombre de tribus de ce peuple, poussé au brigandage, à la guerre, à la conquête, par la stérilité de son sol, entraient en Égypte, d'autres tribus se précipitaient sur la Babylonie; indépendantes les unes des autres, quoique associées à la manière des Arabes, ayant chacune son chef ou ses chefs. Elles s'emparèrent des états de Chinzir et les démembrèrent. Dans le partage de la conquête, un certain *Mardocentès* eut pour son lot Babylone : cinq rois de sa nation, dont les noms sont rappelés dans les listes, lui succédèrent. Il paraît qu'en entretenant une armée d'Arabes pour se défendre contre l'étranger, ils laissèrent l'ancienne population dans l'état antimilitaire où ils l'avaient trouvée, afin d'obtenir d'elle une plus facile obéissance.

Conquête du royaume de Babylone et destruction de la domination arabe par les Assyriens. — Nous avons vu au commencement de ce chapitre Assur fonder l'empire de Ninive ou d'Assyrie sur les bords du Tigre. Ses successeurs sont demeurés inconnus. La chute du royaume babylonien les avait avertis de se tenir en garde contre les Arabes, et ils avaient réuni des forces imposantes. L'un d'eux, que l'histoire ne désigne que par son surnom de *Bélus*, attaqua les Arabes dominateurs de Babylone. « La Babylonie avait alors beaucoup de villes florissantes, » et une population étrangère à l'art et aux dangers de la guerre : le

Digitized by Google

» conquérant la soumit facilement à ses lois, et lui imposa un tribut » annuel. Quant au roi, il le vainquit, l'emmena captif avec ses enfants » et le tua. » Telle fut la fin de l'empire des Arabes, qui avait succédé à l'empire des Chaldéens (1).

§ III. — *Histoire du premier empire assyrien, depuis Bélus jusqu'à la mort de Sardanapale.*

Bélus réunit le royaume de Babylone à celui de Ninive, et prépare ainsi la grandeur du premier empire assyrien.

Ninus et Sémiramis. — Vers 1968, *Ninus* son fils agrandit Ninive et lui donne son nom. Il impose un tribut à l'Arménie, défait le roi des Mèdes et le met en croix avec ses sept enfants. Ces guerres sont le prélude de plus importantes conquêtes. Dans un espace de dix-sept ans, avec le secours des Arabes, devenus ses alliés, il subjugue l'Égypte, la Cœlésyrie, l'Asie-Mineure et les nations voisines de l'Euxin jusqu'au Tanaïs, la haute Asie jusqu'à la Bactriane et au pays des Saces. Dans une seconde expédition, il soumet la vaillante nation des Bactriens, et s'empare de Bactres par les conseils de Sémiramis, qu'il épouse et qui succède à son pouvoir. Dès cette époque, la Bactriane avait beaucoup de grandes villes très-fréquentées et une immense quantité d'or et d'argent. Elle devait ses richesses à son commerce. Située sur les frontières de l'Inde, du Petit-Thibet, de la Bucharie, elle entretenait des relations avec ces riches contrées par les fleuves Icarus et Oxus. En s'emparant de la Bactriane, les princes assyriens s'emparèrent de ce commerce et en retirèrent d'immenses profits.

1916. *Sémiramis* agrandit l'antique Babylone de telle sorte qu'elle passa pour l'avoir fondée. Elle l'entoura d'un mur d'enceinte et de fortifications, ayant 365 stades de circuit, pour imiter le nombre des jours de l'année, circonstance qui révèle à quel point les connaissances astronomiques étaient arrivées de son temps. Elle construisit ces quais, ce pont, ces châteaux aux deux issues du pont, cette galerie sous le lit de l'Euphrate, ce lac pour la décharge du fleuve; ouvrages qui, même dans leur déclin, frappèrent d'étonnement l'armée d'Alexandre par leur grandeur, et dont l'utilité surpassait la magnificence. En effet, les fortifications de Babylone, et la garnison qu'on y plaça, tinrent en respect les Chaldéens nouvellement soumis, et les Arabes alors alliés

(1) Euseb., Chron., l. I, apud Scalig., p. 14. — Syncel., Chronog., p. 90 D.

Digitized by Google

de l'empire, mais toujours prêts à attaquer et à piller le pays. Babylone était élevée sur les bords de l'Euphrate; et ce fleuve baigne les frontières de la Syrie, a l'une de ses branches en Asie-Mineure, les autres en Arménie, et va se jeter dans le golfe Persique, qui était alors le centre des opérations les plus riches et les plus actives entre l'Asie occidentale, l'Éthiopie et l'intérieur de l'Afrique : Babylone devint l'entrepôt de tout ce commerce (1).

Sémiramis conquit de nouveau l'Arménie, et les travaux qu'elle ordonna près du lac de Van égalent ceux qu'elle avait fait exécuter sur les bords de l'Euphrate. En quelques années s'éleva la ville de Van, ceinte de fortes murailles, décorée de palais, de places publiques, de bains, de canaux qui distribuaient l'eau dans les différents quartiers; entourée de bourgs où l'on planta des arbres fruitiers et des vignes. Au nord de la ville et près des murs, on bâtit une résidence royale, un palais d'été pour Sémiramis. On éleva d'abord une immense esplanade formée avec d'énormes quartiers de roche, polis et unis ensemble par du ciment : on l'environna des plus fortes défenses; on en rendit l'entrée et la sortie d'un difficile accès, en n'y laissant pénétrer qu'à travers des cavernes. Sur l'esplanade, on construisit la demeure royale, composée de temples, d'appartements, de lieux propres à déposer des trésors, d'immenses souterrains : les murs furent couverts d'inscriptions. Telle était la solidité de ces constructions que l'esplanade, les cavernes, plusieurs salles souterraines, et probablement aussi les inscriptions, subsistent encore aujourd'hui, comme le témoignent les géographes et les voyageurs les plus récents : le palais de Sémiramis s'est transformé en une imprenable citadelle (2).

Cette femme prodigieuse visita la Médie, la Perse, et les diverses provinces de la haute Asie, dont elle changea la face. Partout où elle

(1) Ctesias, in Diod., l. II, c. 7-12, t. 1, p. 120-126. Sémiramis ne fonda pas, comme le dit Ctésias, mais agrandit prodigieusement Babylone : c'est ce qu'on voit par Mégastènes, in Euseb., Præp. evang., l. IX, c. 4, p. 457 B, qui atteste, avec la Bible, la fondation première de Babylone par Bélus ou Nemrod. Quant à Bérose, l'examen attentif du passage qui reste de lui n'ôte pas à Sémiramis toute participation dans les ouvrages de Babylone, et contredit beaucoup moins Ctésias qu'on ne pourrait le croire d'abord. J'admets l'existence de Sémiramis comme personnage historique avec Volney, qui a discuté longuement tout ce qui concerne cette femme célèbre et les anciens Assyriens, t. 5, p. 110-204, et qu'on n'accusera probablement pas d'une excessive crédulité. *Voyez* encore Montesquieu, Esprit des lois, l. XXI, c. 6, et M. Heeren.

(2) Histoire d'Arménie de Moïse de Khoren, l. I, c. 15, dont le récit est confirmé de point en point par le P. Luc Indjidjian dans la Géographie universelle, *Asie*, t. I, p. 138, 139, Venise, 1806; et par les rapports du voyageur M. Schulz, en 1828. Leurs témoignages sont exposés par M. Saint-Martin, Journal des savants, août 1828, p. 452-460. C'est de l'article de M. Saint-Martin que nous tirons tous ces détails.

Digitized by Google

pénétra, elle fortifia et changea en ville les bourgades, dessécha les marais, conduisit, au moyen d'aqueducs, des eaux dans les lieux qui en manquaient, bienfait inappréciable dans le climat de l'Asie; enfin, elle coupa les montagnes et traça des grandes routes, établissant ainsi des communications, des relations politiques et commerciales, entre les diverses parties de son vaste empire : encore aujourd'hui, pour aller de Bagdad à Hamadan, on suit la route de Sémiramis. Aux conquêtes de Ninus, elle ajouta, si l'on en croit Ctésias, celle de l'Égypte, d'une partie de l'Éthiopie et de la Libye : elle commença celle de l'Inde, mais fut vaincue sur les bords de l'Indus. De retour dans ses états, elle comprima une première sédition par sa magnanimité; plus tard, elle fut privée de l'autorité, et peut-être de la vie, par son fils Ninyas.

On se refusera difficilement à croire que l'épitaphe suivante n'ait pas été composée par elle-même : il faut avoir fait certaines choses, pour penser et parler de certaine manière. « La nature m'a donné le corps d'une femme; mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus, qui vers l'orient touche au fleuve Hinamam (Indus); vers le sud, au pays de l'encens et de la myrrhe (l'Arabie); vers le nord, aux Saques et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait vu de mers : j'en ai vu quatre, que personne n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils devaient être utiles. J'ai fécondé les terres stériles en les arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables. J'ai percé, avec le fer, des routes à travers des rochers impraticables. J'ai ouvert à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient pas parcourus. Et, au milieu de ces travaux, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amis (1).»

Ninyas et ses successeurs. — 1874. Ninyas, successeur de Sémiramis, commence une longue suite de rois, auxquels les historiens ont prodigué les injures et le mépris. L'un d'eux prétend que ces princes, enfermés dans leur sérail, entre des femmes et des eunuques, apportaient tour à tour, sur le trône héréditaire, leurs vices et leur impuissance, et mouraient, avant le temps, consumés par les excès et par l'oisiveté. C'est précisément ce que l'on raconte des derniers Mérovingiens, et les successeurs de Ninyas seraient les rois fainéants de l'Assyrie. Il y a, sans doute, quelque chose de vrai dans ces accusa-

(1) Polyen. Stratag., l. VIII, c. 26. Il y a dans la traduction de Volney les plus singuliers contre-sens qu'on a copiés et exagérés après lui, selon la coutume.

Digitized by Google

tions, puisqu'ils perdirent l'Éthiopie, l'Égypte, la Libye, la Palestine, la Phénicie, la Syrie, la Lydie; puisque Sésostris subjugua leur empire, et qu'ils laissèrent David et Salomon étendre leur domination jusqu'à l'Euphrate. Mais mille ans s'écoulent entre Sémiramis et Sardanapale, et une suite de rois fainéants ne dure pas mille ans : l'histoire prouve que l'ambition ne les laisse pas vieillir sur le trône au delà d'un siècle et demi, et encore, longtemps avant leur chute, reconnaît-on, à des signes certains, que leur puissance est passée en d'autres mains. Au temps de Sardanapale, les rois assyriens conservaient la plénitude de leur autorité, et dominaient encore sur toute la haute Asie jusqu'à la Bactriane, et sur toute l'Asie Mineure, à l'exception des côtes occidentales; car les rois lydiens ne commencèrent à s'étendre qu'après la destruction du premier empire d'Assyrie. Il faut donc qu'à une époque quelconque il y ait eu réforme et régénération parmi les successeurs de Sémiramis.

On trouve dans les historiens anciens des détails sur leur gouvernement, qui détruisent l'idée qu'on s'est faite de leur incapacité. Ils nommaient, chez chaque peuple agrégé à l'empire, les chefs des troupes, les administrateurs, les juges, les intendants des terres qu'ils avaient prises pour leurs domaines, séparant avec soin le pouvoir civil du pouvoir militaire. Ils appelaient chaque année à Ninive quatre cent mille soldats tirés des différents pays, commandés par des officiers nationaux, mais soumis aux ordres de généraux choisis par le roi, et d'une fidélité éprouvée : l'année expirée, ils renvoyaient ces soldats dans leurs foyers et les remplaçaient par d'autres. D'une part, ces forces tenaient en respect l'ennemi du dehors, et dans l'obéissance les nations soumises à la domination assyrienne. D'un autre côté, il n'y avait ni chef unique et suprême de la force armée, ni milice privilégiée, ni généraux ayant le temps de gagner les soldats ou de les habituer, par un commandement prolongé, à exécuter aveuglément leurs ordres; rien en un mot de ce qui détruisit plus tard tant de dynasties, sous les noms de prétoriens, de milice turque, de janissaires, de préfets du prétoire, de maires du palais, d'émirs al-moumenins, de grands vizirs. Cet ordre général suppose des combinaisons et de l'habileté. Mais les rois assyriens laissèrent subsister des principes de dissolution dans leur empire. Les peuples qui le composaient furent juxtaposés, mais non pas fondus ensemble. La nation et la famille conquérantes exigèrent d'eux une reconnaissance de suprématie et un tribut, mais leur laissèrent, avec leur religion, leurs lois, leurs coutumes, leurs chefs

Digitized by Google

indigènes, une individualité nationale, qui entretenait chez eux l'espoir et les moyens de secouer le joug assyrien et de reconquérir leur indépendance.

Sardanapale. — Tel était l'état de l'empire d'Assyrie, lorsque Tonos-Concoleros, nommé par les Grecs *Sardanapale*, monta sur le trône. Bélésis, prêtre chaldéen, grand astrologue, devin renommé, résolut de renverser le souverain, d'affranchir sa nation, et de se créer à lui-même une principauté indépendante. Il associa à ses projets le Mède Arbacès, en lui annonçant que le ciel lui destinait l'empire de Sardanapale : tous deux s'apprêtèrent à exécuter les décisions célestes en corrompant les troupes de Babylone et de Médie dont ils avaient le commandement, et en gagnant plusieurs chefs des autres nations. Plongé dans les plaisirs et dans l'incurie, Sardanapale laissa mûrir ce dangereux complot. Mais ce prince, qui par passe-temps avait fondé en un jour les deux villes de Tarse et d'Anchiale, se réveilla au moment du danger, combattit les rebelles en homme de cœur, et mourut en roi : c'est ce que les copistes de Justin nous laissent ignorer. A la première nouvelle de la révolte, il rassembla les peuples et les chefs demeurés fidèles, marcha contre Bélésis et Arbacès, et les défit dans trois batailles sanglantes. Déjà les révoltés songeaient à se dissiper, lorsque Bélésis leur annonça qu'il avait lu dans les astres qu'un grand changement aurait lieu s'ils voulaient tenir cinq jours encore. Dans cet espace de temps, une armée de Bactriens arriva, fut gagnée par Bélésis et Arbacès, et se tourna contre le roi, qu'elle était appelée à secourir. Sardanapale, accablé par le nombre, fut vaincu à son tour et se sauva dans Ninive. Il la défendit deux ans entiers contre toutes les attaques; mais un débordement du Tigre ayant renversé vingt stades de murailles et ouvert passage à l'ennemi, il mit sur un bûcher ses femmes et ses trésors, et se brûla avec eux.

Ainsi finit le premier empire d'Assyrie, dont le nombre des rois et des années a été supputé de différentes manières par les anciens. Ctésias compte 30 rois et 1300 années depuis Ninus jusqu'à Sardanapale.

§ IV. — *Histoire de Babylone et de Ninive depuis la mort de Sardanapale jusqu'à la destruction de Ninive.*

759. Arbacès hérita d'abord de la suprématie des princes assyriens et distribua des satrapies, comme roi des rois. Mais les Mèdes perdirent bientôt la domination de l'Asie, et l'on vit s'élever de toutes parts

Digitized by Google

des souverainetés indépendantes. Des débris du premier empire d'Assyrie se formèrent les royaumes particuliers de Médie, de Babylone, de Ninive. Nous nous occuperons exclusivement ici des deux derniers.

Royaume de Babylone. — Lorsque les Babyloniens eurent secoué la suzeraineté de la Médie, ils se donnèrent des rois particuliers. Il paraît que les prêtres chaldéens parvinrent à se saisir de l'autorité souveraine. Mais aucun d'eux n'ayant de titres ou de talents suffisants pour s'affermir sur le trône, onze rois se succédèrent dans le court espace de quatre-vingts ans. Parmi tous ces rois (1), un seul, Nabonasar, mérite d'être mentionné, à cause de l'ère qui porte son nom et qui commence en 747. Au milieu du conflit des ambitions, Babylone tomba dans une affreuse anarchie, et n'en sortit que pour devenir la proie des Ninivites ou Assyriens, en 680. Elle obéit durant trente-six ans à des gouverneurs ninivites, jusqu'à ce que Nabopolassar, l'un d'eux, souleva les Babyloniens contre le dernier roi de Ninive, Sarac.

Royaume de Ninive. — Après la mort de Sardanapale, Ninive eut sept rois particuliers :

759. *Phul* ou *Sardanapale II.*
742. *Teglath-Phalasar.*
724. *Salmanasar.*
712. *Sanacherib.*
707. *Asar-Haddon.*
667. *Saosduchéus* ou *Nabuchodonosor I.*
647. *Sarac* ou *Chinaladan.*

Ces princes, réduits d'abord à Ninive, à son territoire et à une faible partie de la Médie, hors d'état d'attaquer encore Babylone et les Mèdes, cherchent à réparer leurs pertes en subjuguant les royaumes plus faibles de Syrie, d'Israël et de Juda, qui, par leurs rivalités et leurs guerres continuelles, offrent l'occasion de s'immiscer dans leurs affaires. La Syrie était partagée alors en trois petits États, Damas, Gessur et Hamath. Teglath-Phalasar envahit Damas et Gessur en 733 et 732; Sanacherib et Asar-Haddon incorporèrent Hamath à leur empire en 712 et 680. Salmanasar s'unit aux Cypriotes et aux cités maritimes de la Phénicie pour tenter la conquête de Tyr; mais il échoua au siége de cette ville. Le royaume d'Israël fut démembré, d'abord par Teglath-Phalasar, qui s'empara du pays de Galaad, de la Galilée et du territoire de Nephtali, 742. Samarie fut prise, et son roi Osée emmené

(1) On trouve leurs noms dans le Canon astronomique de Ptolémée; les voici : Nabonasar, Nadius, Chozirus, Porus, Ilulaius, Mardokempadus, Arkeanus, Bélibus, Aphronadius, Rigebelus, Mosêsi-Mordakus.

Digitized by Google

en captivité, par Salmanasar, 718. Malgré une révolte postérieure, le royaume d'Israël ou des dix tribus fut dès lors acquis aux souverains de Ninive, qui transportèrent sa population à l'orient du Tigre, et la remplacèrent par un mélange de divers peuples. Ils préludèrent par des spoliations à des attaques plus sérieuses contre le royaume de Juda. Teglath-Phalasar, imploré par Achas, exigea de lui une somme énorme, le soumit au tribut, et lui enleva, avec le port d'Elath, le commerce de l'Afrique et de l'Inde, 735. Sanacherib prit à Ezéchias toutes ses places fortes, excepté Jérusalem. De la Judée soumise, il marcha contre l'Égypte : les rois d'Égypte et d'Éthiopie, Séthos et Tharara, le combattirent, et il perdit toute son armée dans la suite de cette expédition, 707. Ces circonstances permirent aux Juifs de se relever; mais Asar-Haddon vainquit Manassès, l'emmena captif, et réduisit le royaume de Juda à un état voisin de la sujétion.

Cet accroissement de force inspira aux rois de Ninive ou d'Assyrie l'idée de replacer sous leurs lois Babylone et la Médie, naguère détachées de leur empire, et de lui rendre ses anciennes limites et son ancienne splendeur. La vingt-septième année de son règne, 680, Asar-Haddon s'empara de Babylone, et la réunit avec son territoire à l'Assyrie. Saosduchéus, ou Nabuchodonosor I, poursuivit d'abord le cours des prospérités de son prédécesseur. L'an 655, il vainquit et détruisit dans les plaines de Ragau l'armée des Mèdes, tua leur roi Phraorte de sa main, et prit Ecbatane. Avant de s'être affermi en Médie, il tourna ses armes contre l'occident, résolu à tout dompter jusqu'à la Méditerranée et à attaquer ensuite l'Égypte. Son général Holopherne dévasta les royaumes de Tyr, de Sidon, de Syrie, et répandit au loin l'épouvante.

Mais il trouva sa perte devant Béthulie : les peuples subjugués se révoltèrent alors; Saosduchéus perdit toutes ses conquêtes, fut vaincu par Cyaxare, roi des Mèdes, et assiégé jusque dans Ninive. La décadence de l'empire continua sous Sarac ou Chinaladan, qui se rendit méprisable par sa mollesse, et laissa sans opposition les Scythes ravager ses États. Tous les voisins de Ninive, attaqués ou dépouillés par elle depuis cent ans, se réunirent, les uns pour conjurer par sa destruction les craintes qu'elle leur avait inspirées, les autres pour briser son joug, tous pour se venger. Nabopolassar, gouverneur de Babylone pour Sarac, engagea les peuples de son gouvernement à se révolter contre ce prince, s'allia d'abord avec les Scythes, ensuite avec le roi des Mèdes Cyaxare I et avec son fils Astyage, prit Ninive, la détruisit,

Digitized by Google

et força Sarac à se donner la mort, 625. Cette catastrophe mit fin au royaume de Ninive ou d'Assyrie proprement dit; mais les Babyloniens héritèrent de ce dernier nom, et le perpétuèrent encore pendant près d'un siècle.

§ V. — *Histoire des empires de Babylone et de Ninive réunis, jusqu'à la conquête de Cyrus.*

Nabopolassar I réunit les deux empires de Ninive et de Babylone, et fixe le siége du gouvernement dans cette dernière ville. Il est vaincu par Néchao, roi d'Égypte, perd Carchémis ou Circésium, et plusieurs autres villes. Enhardies par son malheur, la Syrie et la Palestine, qui de la domination ninivite étaient passées sous la sienne, secouent son joug, 607. Il abandonne le gouvernement à son fils Nabopolassar II, lequel lui succède deux ans plus tard.

605-562. *Nabopolassar II*, *Nabuchodonosor II*.— Il met à exécution tous les projets des rois ninivites, dont il tient le sceptre. Il bat Néchao à Circésium, s'empare deux fois de Jérusalem, ruine cette ville, emmène les Juifs en captivité, se rend maître de Tyr après un siége de onze ans, 572, et, pendant la durée du siége, soumet les Sidoniens, les Ammonites, les Moabites, les Iduméens. Il entre en Égypte et la parcourt en vainqueur : la peste l'en chasse; mais il n'en sort qu'après avoir enlevé d'immenses richesses qu'il emploie à agrandir et à embellir Babylone. Vers la fin de sa vie, il tombe dans une noire mélancolie et dans une espèce de folie qui ne lui permettent plus de gouverner. Pendant les sept années que dure ce mal, la reine *Nitocris* administre l'Assyrie.

La grandeur de l'empire chaldéo-babylonien finit avec Nabuchodonosor. Chacun de ses indignes successeurs ajoute à l'affaiblissement de l'empire, jusqu'à ce qu'il tombe au pouvoir des Perses. En mourant, Nabuchodonosor laissait deux fils, Évilmerodac et Labynit. *Évilmerodac* lui succède, 562-560, exerce un odieux despotisme, et est assassiné par des conjurés la troisième année de son règne. La couronne sort alors pour quelque temps de la famille de Nabuchodonosor. *Neriglissor*, 560-555, en vient à une rupture avec les Mèdes; il est vaincu et tué dans une bataille contre Cyrus. *Laborosoarchod*, 555, est assassiné, au bout de quelques mois, par un parti attaché à la famille de Nabuchodonosor. Cette faction défère la couronne à *Labynit* ou *Nabonid*, second fils de Nabuchodonosor, 554. Labynit se souille de honteux

Digitized by Google

excès, entre dans une ligue formée par les Lydiens et les Égyptiens contre les Mèdes et les Perses, et domine à Babylone jusqu'à la prise de cette ville par Cyrus, en 538. A. P.

CHAPITRE V.

Notions sur les Assyriens et les Babyloniens.

I. *Gouvernement.* — Chez les Assyriens, la royauté était absolue, le gouvernement despotique, et par suite aussi funeste aux peuples qu'une monarchie tempérée leur aurait été avantageuse. Non-seulement les sujets ne possédaient aucuns droits politiques, mais ils n'étaient pas même assurés de la jouissance de leurs droits comme hommes, de la liberté de leurs personnes et de la sûreté de leurs propriétés : c'est ce que prouvent, entre beaucoup d'autres, les exemples de Gobrias et Gadatas. En Assyrie, comme en Égypte, on avait essayé de mettre un frein au despotisme, par la religion et par les institutions religieuses : les prêtres, sans cesse consultés par les princes, exerçaient une puissante influence ; mais, comme en Égypte, ce frein était souvent impuissant.

II. *Religion.* — La religion des Assyriens, conforme en plusieurs points à celle des Égyptiens primitifs, consistait principalement dans le culte de la nature en général, et des astres en particulier. Ils avaient personnifié, soit la nature, soit ses divers attributs et ses forces. Ils appelaient sa puissance productrice *Mylitta* (Vénus), et à l'exemple de la plupart des peuples orientaux, à l'exemple des habitants de Cypre, d'Amathonte, de Paphos, de Phénicie, d'Égypte, de Sicca-Veneria, colonie phénicienne, ils lui rendaient un culte dont découlaient de monstrueux excès, une dissolution de mœurs effrénée. Ils adoraient *Oannès* comme dieu immatériel, comme organisateur intellectuel ; et le *Soleil*, qu'ils appelaient *Bel* ou *Baal*, comme organisateur et vivificateur de la matière. Après le soleil venaient, dans l'ordre de leurs divinités, les planètes *Mars*, *Vénus*, *Mercure*, *Saturne*, *Jupiter*, auxquelles les prêtres chaldéens prétendaient qu'un dieu suprême avait délégué le soin de gouverner le monde. Le soleil et les planètes avaient à leur tour, sous leur commandement, cinq étoiles subalternes chargées d'entretenir les

Digitized by Google

rapports entre le ciel et les hommes. Pour rapprocher d'eux ces dieux inférieurs, les prêtres avaient inventé des talismans, sur lesquels la figure des étoiles était représentée en petit. Selon eux, ces images participaient, au moyen de certaines cérémonies, à la puissance des dieux, dont elles étaient la représentation. L'adoration des astres conduisit les Assyriens aux erreurs de l'astrologie judiciaire, à l'opinion qu'on pouvait prédire à un homme sa destinée future, par l'inspection des astres sous lesquels il était né. Les éclipses, les tremblements de terre, les apparitions de comètes étaient aussi pour les empires, les rois, les particuliers, des présages heureux ou funestes, que les prêtres chaldéens se chargeaient d'interpréter. Le complément de la religion des Assyriens se trouve dans les hommages qu'ils rendaient aux héros ou demi-dieux, parmi lesquels ils rangèrent plusieurs de leurs rois. Nemrod et Belus obtinrent les premiers cet honneur, et leurs noms et surnoms indiquent qu'on les regardait comme fils du soleil, ou que même, par la suite des temps, on les confondit avec le soleil (Bel ou Baal).

III. *Sciences, arts, industrie, commerce.* — L'observation continuelle des astres, favorisée par le climat et par l'existence de la tour de Babel, conduisit de bonne heure les Chaldéens à inventer l'astronomie. A une époque inconnue, mais très-reculée, ils trouvèrent l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours; ils y ajoutèrent même les cinq heures et les minutes de surplus. Alexandre envoya à Aristote un registre d'observations astronomiques non interrompues, lesquelles remontaient, dit-on, à une antiquité de dix-neuf cent trois années. La médecine, encore dans son enfance, s'essaya, chez les Assyriens, par des expériences dont un homme de génie devait former plus tard un système. On exposait les malades à la vue des passants, pour s'informer de ces derniers s'ils n'avaient pas été attaqués d'un mal pareil, et pour apprendre par quels remèdes ils s'en étaient délivrés. Ceux qui guérissaient plaçaient, dans le temple du dieu de la médecine, un tableau où ils indiquaient les remèdes auxquels ils devaient la santé. Hippocrate fit transcrire ces observations et en profita. Les Assyriens réussirent encore dans les arts d'utilité et d'agrément, et n'ont été surpassés en ce genre que par les Grecs. La musique ne leur fut pas inconnue, puisque, dans le butin fait par Cyrus, il est fait mention de deux musiciennes. La tour de Babel, les palais, les fortifications, les ponts, les quais, les jardins suspendus de Babylone et de Ninive, attestent leurs progrès dans l'architecture. Comme chez les Égyptiens, leurs monuments étaient gigantesques, preuve certaine qu'une population tout entière employait

Digitized by Google

des millions de bras obéissants à les élever, sur le premier ordre d'un maître suprême, qui, par la nature du gouvernement, ne rencontrait pas d'obstacles insurmontables dans ses projets de constructions. Comme les Égyptiens aussi, les Assyriens restèrent étrangers à la légèreté et à l'élégance des formes; leur architecture n'a pas plus consacré d'*ordre* à part, que leur musique n'a établi de *mode*. Dès l'antiquité la plus reculée, ils possédèrent l'art: 1° de tisser les laines et de les rehausser par des filets d'or; 2° de battre l'or et de dorer les métaux et le bois; 3° de jeter en fonte l'airain, l'argent, l'or, et de former des figures où l'on trouvait une parfaite imitation de la nature; 4° de sculpter le bois, la pierre, le marbre; 5° d'appliquer la peinture sur le bois et la pierre. Le commerce actif que faisaient les Babyloniens par le Tigre et l'Euphrate leur permettait d'échanger les produits excédants de leur sol fertile et de leurs manufactures contre les denrées dont ils manquaient, et qu'ils demandaient aux habitants des provinces voisines ou aux étrangers. Tandis qu'on ne trouvait dans les autres parties de l'empire assyrien que des bourgades et un petit nombre de villes sans industrie, sans commerce, l'Assyrie proprement dite et la Babylonie eurent des cités immenses, fortifiées avec un soin particulier; une population nombreuse, livrée aux échanges, aux travaux industriels, à la culture des arts et des sciences; parce que la sûreté, les besoins, les plaisirs du monarque et de sa cour, auxquels tout se rapportait, le demandaient ainsi.

IV. *Coutumes et mœurs.* — La polygamie était permise. Les plus belles filles étaient, dit-on, vendues à l'enchère, et le prix qui en provenait distribué, comme dot, à ceux qui voulaient épouser les autres. Les femmes de Babylone jouissaient d'une entière liberté. Cette circonstance, jointe au culte honteux de Mylitta, avait corrompu leurs mœurs d'une manière dégradante. Les funérailles, en Assyrie, n'avaient aucune ressemblance avec celles des Égyptiens ni des Grecs; tandis que les premiers embaumaient les corps, et que les seconds les brûlaient, les Assyriens les livraient à la terre. A. P.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Histoire des Hébreux et de leurs lois depuis la dispersion des fils de Noé jusqu'au schisme des dix tribus, 2366-962.

Observations préliminaires sur la Genèse et sur l'histoire du peuple de Dieu.

Le chapitre 10 de la Genèse est consacré à l'histoire des descendants de Noé; c'est une liste généalogique des familles provenant de Sem, Cham et Japhet, fils de ce patriarche. Leur dispersion, après l'élévation de la tour de Babel, est racontée dans le chapitre suivant. Moïse a donné une grande place à tous les faits qui concernent Abraham, la tige du peuple de Dieu. Quatorze chapitres de la Genèse (1) sont employés à retracer son histoire: ses voyages divers, le tableau de ses mœurs, l'origine de ses enfants, ses rapports fréquents avec Jéhovah, tout est décrit avec un soin particulier par Moïse. On doit remarquer que les traditions sur Abraham se rapprochant davantage du temps où vivait l'historien sacré, il a été plus facile à ce dernier de les recueillir, et de donner par conséquent plus d'étendue à son récit. La vie de ce patriarche avait en effet moins d'importance que les temps antédiluviens, exposés seulement dans les six premiers chapitres de la Genèse.

Les Hébreux, qui tirent leur nom d'*Héber*, quatrième descendant de Noé par Sem, et dont l'histoire se confond avec celle d'Abraham et de sa postérité, ne commencent à former un peuple qu'après leur sortie d'Égypte sous le commandement de Moïse: c'est encore un peuple errant, sans patrie, sans gouvernement régulier. Sous la conduite de Moïse, la nécessité les soumet à sa puissance; ils obéissent à des chefs; ils sont régis par un code de lois avant d'avoir une patrie. Il s'écoula plus de sept siècles depuis la naissance d'Abraham jusqu'à l'Exode. Pendant un intervalle de temps aussi considérable, les Hébreux ne sont encore gouvernés que comme une famille. En Égypte, où la famine les force de se réfugier, ils forment une colonie assez nombreuse; mais leur ressemblance avec les peuples pasteurs, anciens dominateurs de l'Égypte, les rend odieux aux indigènes, qui les condamnent à subir les plus sanglants outrages. C'est dans la servitude que ce peuple réunit ses forces, qu'il sent le besoin de conquérir une patrie qui lui soit propre. Le souvenir de ses infortunes lui donne le courage nécessaire pour combattre et souffrir dans les déserts pendant quarante ans. Moïse, remplissant le ministère le plus élevé, est l'organe de la volonté du Très-Haut; il est le mé-

(1) Genèse, chap. 12-25.

Digitized by Google

diateur entre son peuple et Jéhovah; il promulgue la loi éternelle pour les Israélites, et leur imprime ce caractère ineffaçable, qu'ils conservent à travers des temps et des pays si divers, et malgré les révolutions nombreuses qui ont englouti tant d'empires et de peuples.

Les Hébreux, depuis leur affranchissement du joug égyptien, ont des rapports fréquents avec sept peuples, dont l'histoire n'offre quelque intérêt que par leurs relations avec les descendants d'Abraham. Ce sont les *Mohabites*, les *Ammonites*, les *Madianites*, les *Édomites* ou *Iduméens*, les *Amalécites*, les *Philistins* et les *Chananéens*. Il serait impossible de tracer les limites du pays occupé par ces peuples divers; il doit suffire de savoir qu'ils se trouvaient tous dans les confins de la Cœlésyrie ou de l'Arabie, et qu'ils faisaient même partie de ces deux contrées. Leur origine était la même que celle des Hébreux; leur religion ne parait pas avoir d'abord différé de celle qui fut enseignée dans la maison d'Abraham. Mais, dans des temps postérieurs, elle dégénéra de sa pureté primitive. Leur culte idolâtrique est souvent mentionné dans l'Écriture et dans Josèphe. Les efforts des chefs des Hébreux avaient pour but de maintenir chez ce peuple le respect pour la foi d'Abraham et la législation de Moïse, que des nations voisines et idolâtres cherchaient à détruire dans leur haine aveugle et fanatique pour les antiques traditions du peuple de Dieu et les institutions dictées au mont Sinaï.

Nous allons tracer sommairement l'histoire d'Abraham et de ses descendants, en avertissant encore que la Genèse est la principale source où nous avons puisé. On ne doit pas attendre de nous que nous discutions certains faits qui sortent des limites ordinaires de la nature; il ne serait ni dans les convenances, ni dans nos opinions de nous livrer à un examen critique qui serait ici tout à fait déplacé. Aussi, pour tout ce qui concerne les temps de l'Histoire sainte, avons-nous constamment présenté les faits dans leur simplicité, sans les dépouiller des circonstances qui leur sont propres et qui empêchent qu'on ne les soumette aux règles de la critique historique.

§ I. *Histoire des Hébreux depuis la dispersion des fils de Noé jusqu'au schisme des dix tribus*, 2366-962.

Nous avons dit que les descendants de Noé s'étaient dispersés dans les diverses contrées de la terre, après la vaine tentative qu'ils avaient faite d'élever jusqu'au ciel la tour de Babel, irrécusable monument de leur orgueil et de leur impuissance. Sem était resté en Asie, et sa postérité peupla les divers royaumes dont nous aurons à retracer l'origine. Arphaxad, un des fils de Sem, s'établit dans la Chaldée avec sa famille, et bientôt on y voit des villes fondées par ses descendants. Tharé, père d'Abraham, habita Ur, une des villes de la Chaldée. La perte d'un de ses fils lui ayant rendu ce séjour odieux, il se transporta à Haran, où il termina ses jours à l'âge de deux cent cinq ans. Son fils Abraham,

Digitized by Google

2366, qui honorait le Seigneur, qui disait hautement que l'univers était l'ouvrage de ses mains, s'attira, à cause de sa piété, l'envie et la haine d'un grand nombre d'habitants de la Chaldée. Pour obéir à l'ordre de Dieu qui voulait qu'il fût le chef de son peuple, il quitta le pays avec Sara, sa femme, avec Loth son neveu, et toutes les personnes qui composaient sa maison et sa famille, et il alla demeurer dans la terre de Chanaan que Dieu promit à sa postérité. Dans la vallée illustre où Dieu lui apparut, et sur la montagne qui était à l'orient de Béthel, Abraham, reconnaissant des bienfaits du Seigneur, lui éleva des autels et rendit hommage à son nom et à sa puissance. La terre de Chanaan s'étant trouvée vers ce temps affligée d'une grande famine, il résolut d'aller chercher un asile en Égypte, dont la fertilité était déjà célèbre dès cette haute antiquité. Là, Sara sa femme, qu'il avait fait passer pour sa sœur, lui fut enlevée par le Pharaon qui régnait sur l'Égypte; mais une peste qui vint à désoler le royaume et une révolte qui éclata parmi ses sujets ayant frappé de terreur l'âme coupable du prince, il chercha à réparer son crime, en renvoyant Sara à Abraham et en le comblant des plus riches présents. Pendant son séjour en Égypte, le saint patriarche s'était instruit des mœurs et des usages des habitants, avait eu de fréquents entretiens avec les prêtres, les avait éclairés sur quelques-unes de leurs erreurs, et leur avait donné, suivant Josèphe (1), les premières notions de l'arithmétique et de l'astrologie qui, jusqu'alors, leur avaient été complétement inconnues.

Abraham, de retour dans la terre de Chanaan, se trouva riche en troupeaux, en esclaves, en or et en argent : Loth possédait aussi de grandes richesses. Comme leurs pasteurs étaient souvent en querelle pour les pâturages, Abraham et Loth prirent le parti de se séparer et de partager entre eux le pays où ils s'étaient établis. Loth alla demeurer à Sodome, sur les bords du Jourdain; Abraham dans la vallée de Mambré, qui était du côté d'Hébron; il n'habita point les villes; il vivait sous des tentes avec sa famille, changeait souvent de demeure, attendant cette magnifique cité que Dieu avait promise à sa foi. Quelques années après, la guerre ayant éclaté entre les rois d'Assyrie et ceux du pays de Sodome, ces derniers furent vaincus, et Loth, qui avait été leur auxiliaire, fut fait prisonnier. Abraham, touché du malheur de son neveu, prit avec lui trois cent dix-huit des siens, se mit à la poursuite des Assyriens, les surprit la nuit pendant qu'ils étaient plongés

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*, l. I, chap. 8.

Digitized by Google

dans l'ivresse et dans le sommeil, les tailla en pièces et délivra Loth et les Sodomites qu'ils emmenaient en captivité.

Cependant Abraham, qui avait fait alliance avec le Seigneur et qui devait être le chef d'un grand peuple, se voyait sans postérité. Il épousa Agar, esclave égyptienne, qui lui donna un fils nommé Ismaël. Treize ans après, Sara, que l'on avait crue stérile, mit au monde Isaac, dont les descendants devaient être innombrables, et qui devaient régner sur tout le pays de Chanaan depuis l'Égypte jusqu'à l'Euphrate. Pendant que la vertu d'Abraham était ainsi récompensée, les habitants de Sodome, de Gomorrhe, de Séboïm et d'Adama s'attiraient la colère céleste par leurs abominations ; ils furent consumés par une pluie de feu, à l'exception de Loth et de ses filles, qui donnèrent naissance aux tribus des Moabites et des Ammonites. Le fils d'Agar s'allia avec une femme égyptienne; il en eut douze fils qui occupèrent tout le pays situé entre l'Euphrate et la mer Rouge, et qui fut appelé *Nabatée*.

Abraham était si soumis à la volonté du Très-Haut qu'il n'hésita point à conduire son fils Isaac sur la montagne de Moria, où il avait reçu l'ordre de le sacrifier. Mais un envoyé céleste arrêta son bras prêt à frapper, en lui disant que son obéissance avait été mise à une assez rude épreuve, que le Seigneur ne voulait point la consommation du sacrifice qu'il avait ordonné, et que, pour le récompenser de sa pieuse docilité, il multiplierait sa race autant que les étoiles du firmament ou le sable de la mer, qu'il le bénirait dans ses descendants et qu'il les rendrait maîtres de toutes les villes de leurs ennemis. Abraham vécut encore un assez grand nombre d'années pour voir s'accomplir une partie des promesses du Seigneur. Il mourut, 2191, à l'âge de cent soixante-quinze ans, laissant Isaac seul héritier de ses richesses et de ses troupeaux. Madian et les autres fils qu'il avait eus de Céthura, après la mort de Sara, ne reçurent de la succession paternelle que des présents avec lesquels ils allèrent fonder des établissements dans d'autres contrées.

Isaac imita la foi d'Abraham et reçut de Dieu les mêmes promesses. Ses deux fils, Ésaü et Jacob, que la jalousie si ordinaire entre frères avait d'abord divisés, se partagèrent sans combat les richesses de leur père. Jacob, béni par son père, au préjudice d'Ésaü, et qui avait acheté de ce dernier le droit d'aînesse, eut une plus grande part dans l'héritage paternel. Lia et Rachel lui donnèrent douze fils dont les noms servirent à distinguer les douze tribus d'Israël, quand elles s'établirent dans la terre de Chanaan. L'enlèvement de Dina par un prince du pays de Sichem

Digitized by Google

fit éclater une guerre cruelle entre les Sichémites et les enfants de Jacob. Siméon et Lévi tirèrent vengeance de l'outrage fait à leur sœur, en mettant à mort le ravisseur avec tout son peuple. Ces cruelles représailles rendirent Jacob odieux et l'obligèrent d'abandonner le pays qu'il habitait et d'aller s'établir à Béthel. Dieu avait ordonné à Jacob de prendre le nom d'*Israël*, d'où ses descendants furent appelés *Israélites*.

Un de ses douze fils, 2097, Joseph, fut vendu par ses frères et conduit en Égypte, où il fut bientôt jeté dans les fers, faussement accusé par la femme de Putiphar, officier du roi, dont il avait repoussé la passion coupable. Mais, inspiré de l'esprit du Seigneur, Joseph étonna les compagnons de sa captivité en expliquant leurs songes. Il fut rendu à la liberté par l'ordre du roi Pharaon, et il administra son royaume en qualité de premier ministre. Sa prévoyance sauva l'Égypte d'une ruine entière, pendant sept ans de stérilité dont Dieu avait frappé cette contrée. Il appela Jacob de la terre de Chanaan, et l'établit avec sa famille dans le pays de Tanis, 2076.

Les Israélites, devenus puissants, excitèrent la jalousie des Égyptiens, et souffrirent les plus violentes persécutions. Ils étaient condamnés aux travaux les plus durs, à la construction des canaux et des monuments qui fertilisaient et embellissaient l'Égypte. Cependant, leur population prenant tous les jours de nouveaux accroissements, les rois d'Égypte ordonnèrent de faire mourir tous les enfants mâles qui naîtraient des femmes israélites et de les jeter dans les eaux du Nil.

1725. Dieu suscita enfin à son peuple un vengeur dans la personne de Moïse, qui vint au monde dans le pays de Tanis, où son père Amram s'était retiré avec toute sa famille. Exposé sur les eaux du Nil, par suite de l'arrêt porté contre tous les enfants des Hébreux, il fut sauvé par Thermutis, une des filles du roi d'Égypte, et élevé dans le palais du prince qui avait juré d'exterminer sa nation. Quand il eut atteint l'âge d'homme, il mit son courage au service de Pharaon, se signala dans une guerre que les Éthiopiens avaient portée dans son royaume, les chassa des villes qu'ils avaient conquises et les poursuivit dans leur pays jusqu'à la ville de Saba (nommée plus tard Méroë), leur capitale (1). Cependant, toujours en butte à la haine des Égyptiens qu'animaient en outre les prédictions menaçantes de leurs prêtres, il sortit secrètement du royaume, gagna le désert et se retira dans le pays des Madianites. Jéthro, qui exerçait à la fois les fonctions de roi et de grand-prêtre, lui

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. II, chap. 9.

Digitized by Google

donna bientôt une de ses filles en mariage, et l'intendance de ses troupeaux, qui formaient sa principale richesse. Pendant que Moïse vivait paisiblement chez les Madianites, les Israélites continuaient à être accablés de toutes sortes de maux en Égypte. Dieu, touché de leurs lamentations et se souvenant de l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, Isaac et Jacob, apparut à Moïse au milieu d'un buisson ardent, sur le mont Horeb où il faisait paître ses troupeaux, et lui ordonna d'aller délivrer ses compagnons de la tyrannie de leurs oppresseurs. Moïse, encouragé par plusieurs prodiges qui lui révélèrent sa mission divine, se hâte de retourner en Égypte, suivi de sa femme et de ses fils, et d'Aaron, que le Très-Haut lui avait associé dans le projet de délivrance qu'il allait entreprendre. En vain il essaya de toucher le cœur de Pharaon, et d'obtenir la permission de faire sortir les Israélites d'une terre où ils avaient à souffrir toutes sortes de rigueurs et d'outrages. Ce prince ne se montra que plus inflexible, et il prescrivit aussitôt à ses ministres de soumettre les étrangers à des travaux plus durs encore que par le passé. Mais Dieu n'abandonna pas son peuple dans cette cruelle extrémité. Il frappa l'Égypte de plusieurs plaies qui brisèrent le cœur de l'orgueilleux despote, et qui lui arrachèrent la permission qu'il avait d'abord refusée aux prières de Moïse et d'Aaron. Moïse, au moment de s'éloigner de cette terre d'exil et d'esclavage, voulut que les Israélites témoignassent leur reconnaissance envers l'Éternel, en célébrant la *pâque*, ou son passage à travers l'Égypte, et il leur prescrivit de manger d'un agneau sans tache, cette même nuit où s'accomplit cette apparition miraculeuse. Il partit ensuite de Ramessès, emmenant tous les enfants d'Israël, au nombre de six cent mille hommes, et se dirigea, par des chemins détournés, vers la mer Rouge, dont les eaux se séparèrent pour assurer la fuite du peuple de Dieu (1645).

Le roi d'Égypte, se repentant d'avoir laissé sortir de son royaume une population aussi nombreuse qui lui payait tribut et qui exécutait tous les travaux dont le poids retomberait à l'avenir sur son peuple, fit en toute hâte des préparatifs pour marcher à sa poursuite. Il arriva près de la mer Rouge au moment où les eaux se divisaient à la voix de Moïse pour laisser passer les Hébreux. Pharaon se précipite à leur suite dans le chemin miraculeux qui lui semblait ouvert. Mais les eaux, s'étant tout à coup réunies, couvrirent le roi d'Égypte, ses chariots de guerre et ses cavaliers, et il fut enseveli dans l'abîme avec toute son armée. Moïse, en action de grâces pour un miracle aussi éclatant, entonna aussitôt ce magnifique cantique où il célèbre, avec toute la pompe

Digitized by Google

et toutes les richesses de la poésie orientale, la puissance du Très-Haut, le salut d'Israël, la mort et la confusion de ses ennemis.

Histoire des Israélites sous la conduite de Moïse. — Des bords de la mer, les Israélites, étant entrés dans le désert, campèrent successivement à Mara, où ils trouvèrent des eaux amères que Moïse adoucit en y jetant d'un certain bois que lui avait montré le Seigneur; à Élim, lieu planté de palmiers; dans le désert de Sin, où, les vivres leur manquant, ils commencèrent à murmurer contre Moïse, jusqu'à ce que le Seigneur leur eût envoyé cette nourriture mystérieuse qu'ils appelèrent du nom de *manne*, mot qui signifie don; à Raphidim, où Moïse, par l'ordre de Dieu, ayant frappé de sa verge le rocher d'Horeb, en fit jaillir une source abondante. Ce fut près de ce lieu que les Amalécites, issus d'Amalec, petit-fils d'Ésaü, vinrent attaquer les Israélites, sans égard pour l'origine commune qu'ils tiraient d'Abraham. Josué marcha à leur rencontre, et remporta sur eux une victoire complète. Moïse, pour en perpétuer le souvenir, éleva sur le lieu même un autel qu'il consacra au Seigneur.

Peu de temps après Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian, lui amena sa femme et ses deux fils dans le désert. Témoin des soins multipliés qui accablaient le chef des Israélites, et qui le forçaient à siéger chaque jour sur son tribunal, il lui conseilla de se décharger des détails minutieux de l'administration de la justice sur des hommes fermes, courageux, pleins de l'esprit de Dieu, et de ne se réserver que l'examen et la décision des affaires les plus importantes. Moïse, frappé de la sagesse de ce conseil, divisa tout son peuple en corps de mille hommes auxquels il donna des juges pour les commander; il divisa ensuite ces corps en compagnies de cent hommes, de cinquante et de dix, qui eurent chacune des chefs particuliers, soumis entre eux à une hiérarchie régulière, mais qui tous reconnaissaient Moïse pour maître.

Le troisième jour du troisième mois depuis leur sortie d'Égypte, les Israélites arrivèrent au désert du Sinaï et dressèrent leurs tentes en face de la montagne où devait s'accomplir le plus grand événement de leur long pèlerinage. Moïse s'étant dirigé vers la montagne, Dieu le conduisit au sommet au milieu d'un bruit effrayant de trompettes et à travers un nuage qui les dérobait aux regards du peuple. Il lui dicta à haute voix le Deutéronome, qui renferme les préceptes fondamentaux de la religion et de la société. L'Éternel, dans cette loi sublime qui fut gravée sur deux tables de pierre, prescrivit aux Israélites de ne prendre jamais son nom en vain, de l'adorer comme le Seigneur leur Dieu qui

Digitized by Google

les avait tirés de l'Égypte, de la maison de servitude, comme le Dieu fort, comme le Dieu jaloux qui venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la quatrième génération; il leur ordonna de travailler pendant six jours, mais de se reposer le septième, et de sanctifier le jour du sabbat; d'honorer les auteurs de leurs jours; il leur défendit de jamais se souiller par le meurtre, par le vol, par la concupiscence, par des actions impures. Moïse ne se contenta pas de promulguer au nom du Seigneur ces préceptes fondamentaux; il en ajouta un grand nombre d'autres moins importants, mais nécessaires pour constituer la société la plus policée qui ait existé jusqu'à la promulgation de la nouvelle loi. Ces lois diverses embrassaient le droit civil, le droit criminel, les rapports du peuple de Dieu avec les nations étrangères et le culte qu'on devait rendre au Très-Haut. Elles limitaient la durée de l'esclavage et accordaient aux esclaves contre leurs maîtres une protection qu'ils ne trouvèrent point dans les constitutions des plus célèbres législateurs de la Grèce et de l'Italie; elles punissaient l'homicide, le vol, les blessures faites aux animaux utiles, établissaient dans certains cas la peine du talion, et donnaient assistance aux femmes et aux enfants contre les outrages et les injustices de leurs persécuteurs. Dieu promettait aux enfants d'Israël de les faire triompher de leurs ennemis, de les établir sur leurs terres, à la condition de ne point contracter d'alliance avec eux, d'observer sa loi, et de s'abstenir de tout hommage envers les divinités étrangères.

Pendant les quarante jours et les quarante nuits que Moïse passa sur le mont Sinaï, les Israélites, s'ennuyant de sa longue absence et n'espérant plus même le voir revenir au milieu d'eux, avaient forcé Aaron de leur faire un veau d'or semblable à l'idole qu'on adorait à Memphis. On sait la sainte indignation de Moïse, lorsque, redescendant de la montagne, il vit tout Israël dansant autour du veau d'or. Un châtiment terrible suivit de près ce grand crime : vingt-trois mille hommes périrent par l'épée des Lévites. Puis Moïse retourna sur le Sinaï; et comme, dans la colère que lui avait inspirée l'infidélité des Hébreux, il avait brisé les tables de pierre sur lesquelles Jéhovah lui-même avait écrit sa loi, Dieu voulut bien écrire de nouveau cette loi sur d'autres tables, que Moïse, au bout de quarante jours et d'autant de nuits, rapporta au milieu des tentes d'Israël. Alors fut dressé et consacré le Tabernacle où ces tables furent déposées, et qui devait être le signe de l'alliance que Dieu avait conclue avec son peuple. Aaron, frère de Moïse, auquel la garde en fut confiée, obtint la dignité de grand

Digitized by Google

prêtre, qui devint héréditaire dans sa famille. Cette dignité, qui était incompatible avec l'autorité souveraine, subsista, avec des prérogatives différentes, jusqu'à la destruction de Jérusalem et du temple par les Romains. Peu de temps après la consécration du Tabernacle, le 14e jour du premier mois de la seconde année (1644), les Israélites célébrèrent la Pâque, en mémoire de leur sortie miraculeuse de l'Égypte, cette terre de servitude.

Après être restés un an environ au pied du mont Sinaï, les Israélites en décampèrent pour aller dans le désert du Pharan, toujours guidés par une colonne de nuées durant le jour et une colonne de feu durant la nuit. Nous ne les suivrons point dans toutes leurs marches et leurs campements. Il nous suffira de dire qu'en punition de leurs nombreuses infidélités, ils errèrent pendant quarante ans dans le désert, tantôt s'approchant de la terre promise, tantôt revenant sur leurs pas, et que plus d'une fois ils se montrèrent indociles à la voix du Seigneur et aux ordres de Moïse. La plus célèbre, comme aussi la plus dangereuse de leurs révoltes, fut celle de Coré, qui, soutenu de Dathan et d'Abiron, prétendait enlever à Aaron la souveraine sacrificature. Mais, à la voix de Moïse, ces trois ambitieux, deux cent cinquante Lévites, leurs complices, et quatorze mille sept cents Hébreux périrent dans un incendie allumé par le feu du ciel, ou furent ensevelis dans les entrailles de la terre qui s'entr'ouvrit sous leurs pas (1).

Sur la fin de la trente-neuvième année, les Israélites vinrent camper près de *Cadès-Barné*, sur la limite de la terre promise. Pendant les derniers mois de cette année et pendant la suivante (1606-1605), ils eurent à combattre plusieurs peuples belliqueux (les Iduméens, les Aradiens, les Amorrhéens, les Ammonites et les Madianites), qui prétendaient leur interdire par les armes l'entrée de la Palestine. Sous la conduite de Josué, les Israélites furent constamment vainqueurs de leurs ennemis.

Le moment approchait où les Hébreux allaient enfin prendre possession de la terre promise. Mais Moïse n'y devait point entrer. Il put seulement la voir du haut du mont Nébo, où il mourut, le 12e mois de l'année 1605, à l'âge de cent vingt ans. « Avant que de mourir, il composa ce long et admirable cantique qui commence par ces paroles : *O cieux, écoutez ma voix; que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche.* Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple

(1) *Livre des nombres*, chap. 16. Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. IV, chap. 3.

Digitized by Google

avec une force inimitable; et, prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand : il rapporte ce que Dieu dit, et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus, ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance (1). »

Histoire des Hébreux sous la conduite de Josué. — Josué, fils de Nun, lui succéda dans la conduite du peuple d'Israël. Dieu lui apparut, et lui promit d'être avec lui, comme il avait été avec Moïse. Plein de confiance dans cette promesse, Josué passe le Jourdain, assiége Jéricho, dont les murailles s'écroulent au son des trompettes, pardonne aux Gabaonites, qui ont surpris, par une adroite supercherie, l'amitié d'Israël, et défait les cinq rois amorrhéens qui étaient venus les attaquer pour les punir d'avoir fait alliance avec le peuple hébreu.

Après cette glorieuse victoire, qui le rend maître de tout le midi de la Palestine, Josué apprend que Jabin, roi chananéen, qui régnait à Azor, ville située à peu de distance des sources du Jourdain, avait réuni ses troupes à celles des autres rois du nord de la Palestine, et que tous ensemble songeaient à attaquer Israël. Il marche contre eux, les défait et les poursuit jusque sous les murs de Sidon. La prise d'Azor et la mort de Jabin complètent sa victoire.

L'Écriture compte jusqu'à trente et un rois dont les Israélites triomphèrent, tant sous la conduite de Josué que sous celle de Moïse. Josué mit la dernière main à son œuvre, en extirpant entièrement de la terre promise cette race de géants appelés *Enakim*, qui, dès lors, se mêla avec les Philistins.

La conquête terminée, Josué choisit trois hommes de chacune des douze tribus, pour faire entre elles le partage de la Palestine. Puis on dressa le Tabernacle à Silo, dans la tribu d'Éphraïm, au pays de Sichem. Ce fut là que mourut Josué (1580), après avoir gouverné Israël vingt-cinq ans, depuis que Moïse s'était endormi dans le Seigneur.

Gouvernement des anciens.

Après la mort de Josué (1580), on institua un conseil des anciens d'Israël : ce conseil général des anciens ou *Sophetim* fut probablement composé de 70 membres, comme celui que Moïse avait établi dans le désert, et chargé d'administrer la justice et de gouverner le peuple de

(1) Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, deuxième partie.

Digitized by Google

Dieu. Puis on reprit les hostilités, un moment suspendues par la mort de Josué, contre ce qui restait des nations chananéennes. Le Seigneur, consulté par les douze tribus, nomma celle de Juda pour marcher à leur tête contre l'ennemi commun, suivant cette parole de Jacob mourant : *Le sceptre ne sortira point de Juda.* Bientôt les Jébuséens furent vaincus près de la ville de Bézec, non loin des bords du Jourdain, et leur roi Adonibézec, fait prisonnier par les Israélites, eut les extrémités des pieds et des mains coupées, en représailles du traitement que lui-même reconnaissait avoir fait subir à soixante-dix rois, qui, ainsi mutilés, mangeaient sous sa table les restes de ce qu'on lui servait. Restait à enlever aux Jébuséens leur capitale Jébus. Juda et Benjamin, étant venus les y attaquer, emportèrent la ville basse, qu'ils réduisirent en cendres ; mais désespérant de vaincre la résistance que leur opposa la ville haute, ils consentirent à ce que cette partie de Jébus demeurât au pouvoir de ses anciens maîtres, et se contentèrent de s'établir dans l'autre, après l'avoir rebâtie.

Les populations chananéennes avaient été presque entièrement exterminées au midi de la Palestine. Mais il n'en fut pas de même dans le nord. Là, les Hébreux aimèrent mieux avoir pour tributaires les peuples vaincus que de les anéantir, suivant l'ordre que leur en avait donné Moïse ; plus tard ils eurent lieu de se repentir de leur désobéissance.

1562. — Après la mort des anciens, il s'éleva une génération nouvelle qui n'avait point été, comme eux, témoin des prodiges que le Seigneur avait opérés en faveur de son peuple. Ces nouveaux Israélites ne tardèrent pas à mettre en oubli la loi du Seigneur, faisant alliance avec les peuples chananéens qu'ils avaient épargnés, épousant leurs filles et se laissant entraîner par celles-ci à l'idolâtrie. Dieu, irrité, les livra à Chuzan, roi de Mésopotamie, 1562.

Ici commence dans l'histoire des Hébreux une période nouvelle. La conquête est achevée, les tribus en possession de la Palestine qu'elles se sont partagée, administrées chacune par son *phylarque* (chef de tribu), et sans autre lien général que le lien religieux, l'obéissance au grand-prêtre, à la loi, à Jéhovah. Dans cette situation, souvent elles délaisseront les autels du vrai Dieu pour ceux des divinités étrangères, et alors l'unité nationale sera sur le point de se rompre. Mais elle sera rétablie par des hommes animés de l'esprit de Dieu, et suscités par lui, dans les temps de crise, pour le salut d'Israël : ce sont les *juges* dont le gouvernement sert d'intermédiaire entre celui des anciens et celui des rois. Du reste, tous ces juges n'eurent point pour mission de délivrer

Digitized by Google

Israël de la servitude étrangère. Plusieurs ne paraissent avoir été élevés à cette dignité que pour exercer, comme leur nom l'indique, la juridiction suprême dans Israel, et aussi, ce semble, pour répondre à ce besoin d'unité qui se faisait sentir à toutes les tribus, de toutes parts entourées de nations ennemies, et qui plus tard les poussera à demander l'établissement de la royauté.

Gouvernement des juges, 1554-1080.

Il y avait déjà huit ans que les Israélites payaient tribut à Chuzan, quand Dieu, touché de leurs plaintes, leur envoya Othoniel, fils de Cenez, frère du célèbre Caleb, qui les délivra de la servitude du roi de Mésopotamie, et les gouverna quarante ans (1554-1514) avec le titre de *juge*, c'est-à-dire, comme l'observent les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, avec la même autorité à peu près que celle qu'exerçaient les consuls à Rome, les rois à Lacédémone et les suffètes à Carthage. *L'esprit du Seigneur était en lui*, dit l'Écriture, en parlant d'Othoniel, voulant marquer par là la sagesse de son administration.

Après la mort d'Othoniel, les Israélites ayant de nouveau péché devant le Seigneur, tombèrent sous la puissance d'Églon, roi des Moabites, qui, de concert avec les rois des Amalécites et des Ammonites, tyrannisa pendant dix-huit ans les Hébreux, ses tributaires. Ahod résolut d'affranchir et de venger sa nation. Attiré dans un piége, Églon meurt frappé de sa main, 1496, et Israël tout entier, se levant comme un seul homme, chasse l'étranger de son territoire. Ahod, ainsi qu'Othoniel, jugea les descendants de Jacob, et leur procura un repos qui dura quatre-vingts ans. Il eut pour successeur dans les fonctions de juge (1416) Samgar, qu'avait illustré un brillant combat contre les Philistins.

Samgar mourut cette même année, 1416. Aussitôt les Israélites retombèrent dans l'idolâtrie, et le Seigneur, justement indigné, les laissa opprimer pendant vingt ans par Jabin, roi chananéen. Enfin, Jéhovah suscite, pour les délivrer, une prophétesse, nommée Débora, qui jugeait les Israélites entre Rama et Béthel, sur la montagne d'Éphraïm, au pied d'un palmier que, de son nom, l'on appelait Débora (1). Elle fait venir Barac de la tribu de Nephtali, et accompagnée de ce général et de ses troupes, elle marche contre l'armée de Jabin, que commande Sisara. Les Chananéens sont vaincus sur les bords du torrent de Cisson,

(1) Sa juridiction était sans doute libre et toute volontaire de la part du peuple; car, dit D. Calmet, c'était parmi les Hébreux une règle inviolable que les femmes ne pouvaient exercer, en titre d'office, les fonctions de juge.

Digitized by Google

Sisara tué dans sa fuite, et Débora et Barac célébrent leur victoire par un cantique magnifique, 1396.

Après quarante ans de repos, les Israélites, ayant irrité le Seigneur par de nouvelles infidélités, furent livrés aux Madianites, qui les opprimèrent durant sept ans (1356–1349). La victoire miraculeuse remportée par Gédéon sur les Madianites délivra le peuple de Dieu de cette dure servitude. Gédéon refusa le titre de roi, que lui offrait la reconnaissance des Hébreux, mais il continua à les gouverner avec le titre de juge. Il mourut quarante ans après, laissant soixante et onze fils de ses diverses femmes (1309).

Un fils naturel, nommé Abimélech, qu'il avait eu d'une femme de Sichem, nommée Druma, ayant gagné à sa cause les Sichémites, marcha contre ses frères, les fit prisonniers, et les massacra tous, à l'exception du plus jeune, Jonathan, sur une même pierre. Alors les Sichémites, s'étant assemblés, élurent juge Abimélech, espérant que, dans la suite, tout Israël reconnaîtrait son autorité. Mais l'usurpateur ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Trois ans après, 1306, les villes de Sichem et de Thèbes se soulevèrent contre lui. Il prit Sichem et la rasa; mais, comme il assiégeait une haute tour qui était au milieu de la ville de Thèbes, une femme l'ayant blessé mortellement d'un éclat de meule de moulin, il se fit achever par son écuyer, pour qu'il ne fût pas dit qu'il avait péri de la main d'une femme.

Après Abimélech, vinrent Thola et Jaïr (1306–1241), dont la judicature ne fut signalée par aucun événement remarquable. A peine Jaïr eut-il été réuni à ses pères, que les Israélites, étant retournés à l'idolâtrie, tombèrent, en punition de leur crime, sous la domination des Ammonites. Cette domination pesa sur eux durant dix-huit ans (1261–1243). Au bout de ce temps, le Seigneur entendit les cris qu'ils poussaient vers lui, et il inspira aux habitants de Galaad, qui étaient les plus exposés aux invasions des Ammonites, la pensée de prendre pour chef Jephté, leur compatriote, qui, chassé de la maison paternelle par ses frères, parce qu'il était fils d'une concubine, s'était mis à la tête d'une troupe de brigands. Jephté ne trompa point leur confiance. Il défit les Ammonites, leur tua vingt mille hommes, leur prit vingt villes, et porta le fer et le feu dans tout le pays occupé par ce peuple, 1243. Mais cette victoire devait lui coûter bien des larmes. Un vœu aussi imprudent qu'impie, par lequel il avait cherché à attirer sur ses armes la faveur du ciel, l'obligea à sacrifier sa fille unique sur les autels de Jéhovah.

Digitized by Google

Jephté mourut en 1237, après avoir jugé Israël pendant six ans. Après lui on compte plusieurs juges qui ne firent rien de remarquable : ce sont Abesan, Ahialon, Abdon (1237-1212). C'est pendant la judicature d'Abdon que se place la touchante histoire de Ruth et de Noémi.

En 1212, les enfants d'Israël ayant de nouveau péché contre le Seigneur, furent livrés aux Philistins, qui les opprimèrent pendant quarante ans. C'est la sixième servitude. Samson, de la tribu de Dan, les en délivra. Ce jeune Israélite, que sa mère avait élevé comme un *nazaréen*, c'est-à-dire comme un homme spécialement consacré au Seigneur, et que Dieu avait revêtu, pour le salut de son peuple, d'une force extraordinaire, commença en 1172 sa glorieuse judicature. Pendant vingt ans il fut la terreur des Philistins, mettant le feu à leurs moissons, faisant tomber sous ses coups l'élite de leurs guerriers, et, par son audace non moins que par sa force surnaturelle, déjouant toutes leurs ruses, échappant à tous leurs piéges. Mais sa passion pour une femme du pays des Philistins, nommée Dalila, causa sa perte. La perfide Dalila (c'est le nom de cette femme) lui ayant arraché par ses importunités le secret de sa force, et ayant ainsi appris que, si on lui rasait la tête, toute cette force l'abandonnerait, se hâta de faire tondre le héros israélite, pendant qu'il dormait sur ses genoux. Alors les Philistins survenant, s'emparèrent de lui sans résistance, lui crevèrent les yeux, le chargèrent de chaînes et le condamnèrent à tourner la meule. Mais Samson ne servit pas longtemps de jouet à ses ennemis. Les forces lui étant revenues avec ses cheveux, il résolut d'en faire un dernier usage pour la vengeance de son injure et de toutes celles qu'avait souffertes sa patrie. Ébranlé par ses puissantes mains, le temple de Dagon écrasa dans sa chute trois mille Philistins, et Samson, qui périt avec eux, en tua ainsi plus encore en mourant qu'il n'en avait tué pendant sa vie, 1152.

Héli, grand-prêtre, descendant d'Ithamar, le second des fils d'Aaron, est alors établi juge. Vers le même temps naissait dans les montagnes d'Éphraïm un jeune enfant que sa mère consacra au Seigneur même avant sa naissance, et à qui elle donna le nom de *Samuel*. Le jeune Samuel, dès qu'il eut atteint l'âge de douze ans, fut conduit par sa mère à Silo, où était le Tabernacle, et là, revêtu d'une robe de lin, il commença à servir le Seigneur, sous les yeux du grand-prêtre Héli.

Cependant les deux fils de ce dernier remplissaient tout Israël de scandale par leur impiété et leur avarice. Une vision miraculeuse annonce au jeune Samuel la vengeance que Dieu va exercer sur Héli,

Digitized by Google

coupable d'avoir toléré les excès de ses fils. Bientôt les Philistins déclarèrent la guerre aux Israélites. Ceux-ci furent vaincus, dans une première rencontre, avec une perte de quatre mille hommes. A quelque temps de là, ils furent défaits une seconde fois, mais bien plus complétement que la première : trente mille hommes, parmi lesquels étaient les fils d'Héli, restèrent sur la place, et l'Arche sainte devint la proie des ennemis. A cette nouvelle, le malheureux Héli, comme frappé d'un coup de foudre, tomba à la renverse de son siége, et se brisa le crâne, 1112; il était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et avait gouverné quarante ans Israël.

La mort d'Héli fut suivie d'un interrègne de vingt ans, dont le commencement fut marqué par les plaies que la présence de l'Arche, au milieu de leur pays, attira sur les Philistins. Ils se décidèrent alors à la rendre aux Hébreux, qui la déposèrent d'abord à Bethsamès, puis à Cariathiarim, où elle devait rester cinquante ans.

En 1092, le jeune Samuel, qui de simple lévite, s'était élevé à la souveraine sacrificature, commença à exercer les fonctions de juge à Maspha. Pendant que les Israélites étaient rassemblés dans cette ville, les Philistins vinrent les y attaquer. Une entière défaite fut le prix de leur audace, et tant que Samuel gouverna le peuple de Dieu, les Philistins n'osèrent plus tenter le sort des armes.

Cependant Samuel, étant devenu vieux, avait transmis sa judicature à ses deux fils, Joel et Abia; mais ceux-ci, comme autrefois les fils d'Héli, loin de suivre les traces de leur père, se rendaient odieux à tout le peuple, qui les accusait de se laisser corrompre par les présents et de pervertir la justice. Les anciens d'Israël, saisissant ce prétexte, vinrent trouver Samuel à Ramathaïm et lui demandèrent un roi. Cette demande contrista profondément Samuel; mais toutes ses représentations, tous ses efforts pour leur faire comprendre les maux qu'entraînerait pour eux l'établissement d'un gouvernement royal, échouèrent contre leur obstination, et, par l'ordre du Seigneur, Samuel leur promit de les satisfaire, 1080.

Ici finit le gouvernement des juges (1) et commença celui des rois.

Gouvernement des rois, 1080-962.

Consécration de Saül. — Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, et de la ville de Gabaa, cherchant les ânesses de son père, qui s'étaient

(1) Le gouvernement des juges avait duré 474 ans (1554-1080).

Digitized by Google

égarées, va trouver Samuel, pour apprendre de ce *voyant* ou prophète ce qu'elles étaient devenues. Samuel, secrètement averti par Dieu que c'est là l'homme auquel il a destiné la royauté, le prend à part, et le sacre roi d'Israël, en répandant sur sa tête une fiole d'huile : Saül avait alors vingt-deux ans. A quelques jours de là, tout le peuple étant assemblé à Maspha, Samuel, après avoir reproché aux Israélites leur ingratitude envers le Seigneur, qui avait été leur seul roi jusqu'alors, qui avait répandu sur eux tant de bienfaits, et à qui pourtant ils étaient déjà las d'obéir, les voyant encore sourds à ses remontrances, leur proposa d'élire un roi par la voie du sort. Le sort désigna Saül, dont la bonne mine et la haute stature frappèrent aussitôt les regards de la foule. Samuel alors expliqua au peuple les lois de la royauté, puis il congédia l'assemblée (1080). Saül retourna dans sa tribu avec quelques gens de guerre; mais un assez grand nombre d'Israélites refusèrent de le reconnaître, et, pleins de mépris pour lui, ne lui apportèrent point de présents. Saül dissimula prudemment cet affront, dans la crainte d'indisposer les esprits contre lui, en signalant par quelque acte de sévérité le début de son règne.

Commencement du règne effectif de Saül. — Ce fut seulement dix-huit ans après son sacre qu'une éclatante victoire de Saül imposa enfin silence à ses ennemis, et lui permit de réunir sous son sceptre toutes les tribus d'Israël. Naas, roi des Ammonites, avait mis le siége devant Jabès-Galaad. Les habitants de cette ville, craignant de tomber au pouvoir de ces redoutables ennemis, députèrent vers Saül, pour implorer ses secours. Saül revenait alors des champs et suivait ses bœufs. Quand les députés, qui s'étaient avancés à sa rencontre, eurent fini de parler, Saül coupa ses bœufs en morceaux qu'il envoya dans toutes les terres d'Israël, avec menace de traiter ainsi les bœufs de quiconque ne viendrait pas le rejoindre, pour aller combattre les ennemis. Bientôt une foule d'Israélites accoururent sous ses drapeaux. Alors il part de Gabaa, où il avait établi sa résidence, passe le Jourdain accompagné de Samuel, attaque à l'improviste les Ammonites, les taille en pièces, s'empare d'un riche butin et le partage entre ses soldats, 1062.

Samuel, après cette victoire, emmena le peuple à Galgala. Là, l'élection du roi fut renouvelée, pour imposer silence à *certains enfants de Bélial, qui refusaient l'obéissance à Saül.* Tous les enfants d'Israël lui firent serment de fidélité; on immola ensuite des victimes pacifiques, et on fit des festins en présence du Seigneur. Tel est le récit de l'Écriture sainte. L'historien Josèphe ajoute que le prophète oignit

Digitized by Google

alors de nouveau Saül d'une huile sainte; ce qui est très-probable, Saül n'ayant reçu la première onction qu'en secret. Alors Samuel voulant se démettre entièrement du gouvernement (car, depuis la première élection de Saül, il avait continué de juger les enfants d'Israël, mais avec une autorité subordonnée à celle de Saül), offrit de rendre compte de son administration. Et comme tous s'y opposaient et lui rendaient cette justice qu'il n'avait opprimé aucun d'eux *ni par de fausses accusations, ni par violences*, le prophète, après leur avoir reproché leur ingrat oubli envers ce Dieu qui les avait comblés de tant de bienfaits depuis la sortie d'Égypte, fit briller les éclairs et le tonnerre, et tout le peuple, saisi d'un juste effroi, conjura Samuel de ne point cesser d'intercéder pour lui. Samuel le promit, à condition qu'ils seraient désormais plus fidèles à la loi du Seigneur.

Cependant les Philistins occupaient encore les places de Machmas, de Béthel et de Gabaa. Sur l'ordre de Saül, Jonathas, son fils, prit avec lui mille hommes d'élite, et chassa les étrangers de Gabaa. Brûlant de réparer cet échec, les Philistins rassemblent une armée formidable, et viennent camper à Machmas. A cette nouvelle, les Israélites frappés d'épouvante se dispersent, et Saül reste à Galgala avec une poignée de guerriers. Ce fut alors que ce prince commit une première faute qui devait avoir pour sa famille et pour lui-même des suites bien funestes. Désespéré de voir son armée se dissiper ainsi sans combat, et las d'attendre Samuel depuis sept jours, il offrit l'holocauste que le prophète devait offrir lui-même. Au même instant, Samuel arrive, lui reproche vivement la faute qu'il vient de commettre, et lui déclare qu'en punition de cette faute, Dieu lui ôtera son royaume, pour le donner à un autre qui aura su se rendre plus agréable à ses yeux. Ensuite le prophète s'en retourne à Gabaa, et Saül l'y suit avec les six cents hommes qui étaient restés avec lui. Un brillant succès remporté par Jonathas et son écuyer sur les Philistins rend quelque courage aux Israélites, qui viennent, au nombre de dix mille environ, se joindre à Saül, pour achever la défaite de l'ennemi. Mais les Philistins échappèrent à la poursuite de Saül, et peu s'en fallut que Jonathas, qui avait, sans le savoir, désobéi aux ordres de son père, ne fût victime d'un vœu semblable à celui de Jephté : l'intervention du peuple lui sauva la vie.

Pendant toute la durée de son règne, Saül ne cessa point d'avoir les armes à la main. Les Ammonites, les Moabites, les Iduméens éprouvèrent tour à tour sa valeur, et les Philistins, qui avaient osé recom-

Digitized by Google

mencer la guerre, ne furent pas plus heureux. Ensuite Saül, conformément à l'ordre du Seigneur, que Samuel lui avait fait connaître, attaqua les Amalécites, qui avaient autrefois refusé le passage aux Hébreux sur leurs terres, au retour de la captivité d'Égypte. Les Amalécites furent vaincus et passés au fil de l'épée, et leur pays dévasté. Mais Saül, par une nouvelle désobéissance aux ordres du Seigneur, épargna Agag, leur roi, qu'il emmena prisonnier, avec tout ce qu'il y avait de meilleur dans le butin et dans les troupeaux. Alors survint Samuel qui lui déclara de nouveau que Dieu l'avait rejeté, et que son sceptre passerait en des mains plus dignes de le porter. Puis s'étant fait amener Agag, il le coupa en morceaux, en représailles des cruautés que le prince avait coutume d'exercer sur ses prisonniers. Après quoi Samuel se sépara de Saül pour ne plus le revoir. L'esprit du Seigneur, dit l'Écriture, se retira alors de Saül, et fit place à l'esprit malin qui s'empara de lui, 1053.

Consécration secrète de David. — Après avoir longtemps pleuré Saül, le prophète, sur l'ordre du Seigneur, se rend à Bethléem, dans la tribu de Juda, et y donne l'onction royale au plus jeune des fils d'Isaï (1048). Bientôt David (c'était le nom de ce jeune homme) est invité par Saül lui-même à laisser là les troupeaux de son père, et à venir habiter le palais de son roi. Saül, en effet, ayant appris que ce jeune pâtre était fort habile à jouer de la harpe, avait espéré que, par les sons harmonieux de cet instrument, il pourrait calmer les agitations et adoucir les angoisses auxquelles son âme était en proie, depuis qu'il avait péché contre le Seigneur. Mais la faveur de David dura peu. La glorieuse victoire qu'il remporta cette même année (1048) sur le géant philistin Goliath, et les louanges que lui donnèrent les femmes d'Israël, qui vinrent à sa rencontre en dansant et en chantant ces paroles : « Saül en a tué mille, mais David en a tué dix mille, » excitèrent dans l'âme du roi de tels transports de jalousie et de rage, que plusieurs fois il essaya de percer David de sa lance. Mais le Seigneur veillait sur le fils d'Isaï, et non-seulement David évita les atteintes de Saül, mais il sortit vainqueur de toutes les épreuves auxquelles ce prince, dans l'espoir qu'il y périrait, avait mis son courage. Forcé de lui accorder la main de sa fille Michol, qui avait témoigné pour le vainqueur de Goliath une tendre inclination, et voyant, d'autre part, que Jonathas avait voué à David une amitié à toute épreuve, Saül n'en persista pas moins dans le dessein qu'il avait formé de faire périr cet homme, à qui il avait voué une haine implacable. Il lui tendit mille

Digitized by Google

embûches, et finit par mettre sa tête à prix. David n'eut plus alors d'espoir de salut que dans une prompte fuite. Suivi de quelques amis dévoués à sa fortune, on le voit se retirer successivement auprès de Samuel, à Ramatha, et de là à Nobé, vers le grand prêtre Achimélech, qui, dénoncé à Saül par le traître Doëg, expia si cruellement l'hospitalité généreuse qu'il avait accordée au proscrit David. Ensuite celui-ci, ayant appris que le roi s'était mis à sa poursuite avec un corps de trois mille hommes, s'enfuit de nouveau, et erra longtemps aux déserts de Ziph, de Maon et d'Engaddi, où, toujours protégé par la main de Dieu, il déjoua toutes les embûches que lui tendit son ennemi, et sut se montrer digne de la protection divine par la générosité avec laquelle il épargna par deux fois la vie du roi, que le Seigneur avait livré à sa merci. Enfin David, ne voyant plus de sûreté pour lui sur la terre d'Israël, alla chercher un asile chez Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Sialeg pour sa demeure et celle de ses gens. Il y séjourna l'espace de seize mois, pendant lesquels il fit des courses fréquentes sur les terres des Amalécites. Il était encore à Sialeg, quand il reçut la nouvelle de la triste fin de Saül.

Les Philistins, ayant repris les armes, étaient venus camper à Sunam, près de la montagne de Gelboé, dans la tribu d'Issachar. Saül, inquiet sur le succès de la bataille qui allait s'engager, vint trouver de nuit une *pythonisse*, qui habitait dans la ville d'Endor, et, sans se faire connaître, la pria d'évoquer l'ombre de Samuel (1). Le prophète apparut, en effet, aux yeux de Saül, mais pour lui faire entendre ces terribles paroles : « Demain le Seigneur livrera le camp d'Israel entre les mains » des Philistins, et demain aussi vous serez avec moi, toi et tes fils. » L'événement vérifia cette prédiction. Le lendemain le combat s'engage; les troupes de Saül qui étaient postées sur le mont Gelboé, sont vaincues; Jonathas et deux de ses frères périssent dans la mêlée, et Saül blessé, se jette sur la pointe de son épée, pour ne point tomber vivant au pouvoir des ennemis (1040).

Trois jours après la bataille, un jeune Amalécite accourut à Sialeg annoncer à David cet événement, et se vanta faussement d'avoir lui-même donné le coup mortel à Saül. David, indigné que cet homme eût osé porter la main sur l'oint du Seigneur, le fit incontinent mettre à mort. Puis déchirant ses vêtements et répandant d'abondantes larmes,

(1) Samuel était mort en 1042, à l'âge de 98 ans. Il fut enseveli avec pompe à Rama, et tout Israël le pleura pendant trente jours.

Digitized by Google

il témoigna ses regrets par un chant funèbre où respire la douleur la plus vraie et la plus touchante.

David, après la mort de Saül, fut reconnu roi, dans la ville d'Hébron, par la tribu de Juda. Isboseth, fils de Saül, qui régnait alors à Mahanaïm au delà du Jourdain, fut, dans le même temps, proclamé par les autres tribus d'Israël. La guerre éclata entre les deux rivaux. L'armée d'Isboseth fut vaincue par Joab, lieutenant de David, malgré les efforts et l'habileté d'Abner qui la commandait. La défection et la mort d'Abner, qui périt victime de la jalousie de Joab, entraînèrent la soumission de la plupart des tribus. Celles qui résistaient encore se placèrent d'elles-mêmes sous les lois de David, lorsqu'elles virent Isboseth lui-même tomber sous les coups de deux de ses sujets de la tribu de Benjamin (1032). Les tribus, naguère rebelles, envoyèrent au vainqueur trois cent dix-neuf mille six cents soldats qui le proclamèrent, d'une voix unanime, roi de tout Israël. David, se trouvant à la tête d'une armée aussi formidable, entreprit le siége de Jérusalem, qui était restée au pouvoir des Jébuséens, ancienne tribu de Chanaan. La ville, longtemps défendue avec la plus grande énergie, fut prise d'assaut. David, après en avoir chassé tous les anciens habitants, s'appliqua à l'embellir et à la fortifier, joignit la forteresse à la ville, et y fit construire un magnifique palais, à l'aide des ouvriers qui lui furent envoyés par Hiram, roi de Tyr. Il abandonna Hébron, et fixa sa résidence à Jérusalem, qui devint la capitale de tout le royaume.

Les Philistins lui préparèrent peu de temps après de nouveaux triomphes. Vaincus une première fois dans la vallée des Géants, ils appelèrent à leur secours les Syriens et les Phéniciens. Ils éprouvèrent une seconde défaite, et ils furent poursuivis jusqu'à Geser, sur la frontière des deux royaumes. David, pour témoigner sa reconnaissance au Seigneur, fit transporter en grande pompe à Jérusalem l'arche sainte qui était restée dans la ville de Cariathiarim (1028). Ce ne fut point assez pour David d'avoir repoussé les attaques de ses ennemis; il porta à son tour la guerre sur leur territoire. Vainqueur des Philistins et des Moabites, il leur enleva quelques villes qu'il réunit à son royaume, et leur imposa un tribut. Il marcha ensuite vers l'Euphrate, sur les bords duquel il défit les Sophoniens. Il pilla leurs principales villes, et remporta à Jérusalem une grande quantité de métaux précieux qui, dans la suite, furent employés à orner le temple consacré au Seigneur par Salomon. Dans le même temps, Adad, roi de Damas et de Syrie, fut vaincu et dépouillé de son royaume. David s'en assura la possession, en mettant

Digitized by Google

des garnisons dans les places fortes. Tant de victoires ne purent mettre ses ambassadeurs à l'abri des insultes d'Hanon, roi des Ammonites. Ce fut Joab qui eut d'abord la conduite de la guerre entreprise pour tirer vengeance de cette violation du droit des gens. Une première bataille qu'il gagna sur les Ammonites et leurs alliés, loin d'abattre le courage d'Hanon, le détermina à faire de plus grands efforts. Soutenu par le roi des Syriens qui habitaient au delà de l'Euphrate, il osa braver encore le ressentiment du roi d'Israël, qui, cette fois, voulut combattre en personne un adversaire aussi résolu. David remporta sur les Mésopotamiens et sur les Ammonites réunis une grande victoire qui leur coûta près de cinquante mille hommes. Les Mésopotamiens consternés envoyèrent au vainqueur des présents et des ambassadeurs pour demander la paix. La guerre continua contre les Ammonites. Joab se rendit maître de Rabbath-Ammon, leur capitale. Ses habitants, ainsi que ceux des autres villes, furent exterminés par l'ordre de David, et leur territoire réuni au royaume d'Israël.

Tout cet éclat extérieur était terni au dedans par un double crime de David, par les violences sacriléges de ses fils, par la révolte de l'un d'eux, qui menaça à la fois son trône et sa vie. Ce prince si juste et si pieux, épris de la beauté de Bethsabée, femme d'Urie, officier de son armée, eut avec elle un commerce adultère; et, pour la posséder sans partage et pouvoir l'élever au rang d'épouse légitime, il fit périr son mari, en ordonnant secrètement à Joab de l'exposer à un péril certain, pendant la guerre des Ammonites. Le prophète Nathan lui reprocha, au nom de Dieu, ce sanglant adultère, lui prédit qu'il serait frappé d'afflictions inévitables, et le condamna à une pénitence sévère. Un des fils du roi, Ammon, déshonora Thamar, sa propre sœur, et fut assassiné, en expiation de son crime, par son frère Absalon. Absalon, qui, pour ce fratricide, avait été obligé de s'éloigner, pendant quelque temps, de la présence et de la cour de son père, abusa de son indulgence pour le perdre dans l'esprit de ses sujets et préparer un nouvel attentat plus odieux encore. Il leva l'étendard de la révolte et se fit proclamer roi à Hébron. David, à cette nouvelle, qui porta l'affliction dans son âme, sortit de Jérusalem, accompagné d'un grand nombre de fidèles serviteurs, passa le Jourdain, et alla attendre le jugement de Dieu dans la cité de Mahanaïm. Le prince rebelle engagea la bataille dans le bois d'Éphraïm contre Joab, que David avait mis à la tête des troupes royales. Il fut vaincu, malgré la supériorité de ses forces, et périt dans sa fuite de la main du général victorieux. La guerre finit avec Absalon;

Digitized by Google

les tribus, qui avait été complices de sa rébellion, s'empressèrent de se soumettre à l'autorité de David. Ce prince signala sa victoire par une clémence plus glorieuse encore que le succès, et rentra dans Jérusalem au milieu des acclamations de toute la tribu de Juda. Séba, de la tribu de Benjamin, obéissant à un sentiment de basse jalousie, fit prendre les armes, peu de temps après, à quelques mécontents : il fut mis à mort dans Abelmacha par les habitants, qui échappèrent ainsi à l'extermination dont Joab les avait menacés. La dernière guerre que David eut à soutenir fut contre les Philistins; ils se battirent avec acharnement pendant trois campagnes. Dans la première, le roi de Juda, sans l'assistance d'Abisaï, l'un de ses plus vaillants généraux, aurait succombé sous les coups d'Achmon, de la race des géants; dans les deux campagnes suivantes, Néphan et Jonathas acquirent une grande gloire, en forçant les Philistins à mettre bas les armes, sans cependant les réduire sous la domination de David.

David mit à profit la paix qui régnait enfin dans ses états, pour composer à la louange de Dieu des cantiques et des hymnes, et les psaumes que l'Église redit encore dans ses prières. Il fit faire par Joab le dénombrement des hommes qui étaient en état de porter les armes dans tous les pays soumis à sa puissance; ce dénombrement donna neuf cent mille hommes, sans y comprendre les tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi. Il choisit, pour bâtir le temple que Dieu lui avait ordonné de construire, la place de la montagne de Moria où Abraham s'était résigné à immoler son fils Isaac. Quatre-vingt mille ouvriers étrangers furent employés à tailler les pierres; quatre-vingt-seize mille, à les porter ainsi que les autres matériaux; trois mille cinq cents, à diriger les travaux. Il assembla une quantité prodigieuse de fer, de cuivre et de bois de cèdre que lui fournirent les Tyriens et les Sidoniens. Après ces préparatifs immenses, après avoir assigné des fonctions diverses aux principaux des tribus, des sacrificateurs et des lévites, après avoir désigné Salomon pour son successeur et l'avoir fait reconnaître par le peuple d'Israël, David mourut à Jérusalem, à l'âge de soixante-dix ans (1), 1001.

1001. *Salomon*, fils de David et de Bethsabée, succéda à son père sur le trône d'Israël, quoiqu'il fût le plus jeune des princes que David avait eus de ses différents mariages. Le règne de Salomon, que les livres saints et l'histoire représentent avec raison comme une période de paix, de bonheur et d'opulence pour le peuple israélite, commença par des per-

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. VII.

Digitized by Google

sécutions et par des supplices. Salomon condamna à périr Adonias, son frère, accusé d'aspirer à la royauté. Le grand sacrificateur Abathias fut dépouillé de sa dignité et envoyé en exil; Sadoc lui succéda dans la grande sacrificature. Joab ne fut protégé ni par le souvenir de ses victoires, ni par la sainteté du lieu où il avait cherché un asile. Salomon le fit mettre à mort dans le temple même, au pied de l'autel, en expiation de l'assassinat d'Abner et d'Amaza dont il s'était rendu coupable sous le règne de David. Semeï, qui avait applaudi à la révolte d'Absalon, et à qui David avait pardonné, subit aussi le dernier supplice de la main de Banaïa, capitaine des gardes du nouveau roi.

Salomon avait reçu du Seigneur le don précieux d'une sagesse merveilleuse qu'il appliquait avec bonheur dans l'administration de la justice; il s'occupa avec autant de zèle que de prudence du gouvernement de son vaste empire, qui embrassait, dans ses limites, les diverses contrées comprises entre les bords de l'Euphrate et les confins de l'Égypte. Il divisa la terre de Chanaan en neuf provinces, et il en donna le commandement à neuf officiers qui avaient au-dessus d'eux un gouverneur général. Les peuples soumis avaient des gouverneurs particuliers, chargés de recevoir les tributs de toute espèce qu'ils s'étaient engagés à payer chaque année au roi. L'organisation de l'armée, telle qu'elle avait été établie par David, fut maintenue par Salomon. Tous les gens de guerre restèrent divisés en douze corps de vingt-quatre mille hommes chacun, commandés par un chef supérieur.

Après les grandes guerres qui avaient marqué le cours du règne précédent, et qui avaient attiré tant de désastres sur les nations voisines, le royaume d'Israël jouit d'une profonde paix pendant les quarante années que Salomon occupa le trône de Juda. Durant cette longue période de repos et de bonheur, il s'occupa de la construction du temple commencé par son père. Un nombre prodigieux d'ouvriers travailla pendant sept ans à élever et à orner le temple le plus majestueux et le plus riche qui ait jamais été consacré au souverain maître du monde. Salomon fit ensuite construire des palais magnifiques, entoura Jérusalem de murailles, et fonda ou agrandit Palmyre ou Thadmor, Maggeddo, Baalath et d'autres villes importantes. Il fit fleurir le commerce dans son royaume; ses flottes, conduites par des pilotes tyriens, partaient du port de Bérénice sur la mer Rouge, faisaient de fréquents voyages à Ophir et à Tarsis et répandaient, à leur retour dans la Judée, l'or et l'argent qu'elles trouvaient en abondance dans les riches contrées de l'Inde. Le royaume de Salomon, riche et tranquille au dedans, était

Digitized by Google

respecté au dehors. Les rois étrangers rendaient hommage à la sagesse et à la puissance de ce prince.

Salomon ne put résister aux séductions de tant de grandeur et d'opulence ; il se livra à de honteuses faiblesses et reçut dans son palais un grand nombre de femmes idolâtres, qui lui firent abandonner la voie du Seigneur. Il adora Astarté, Moloch et Chamos, divinités des Tyriens, des Ammonites et des Moabites. Le prophète Ahias annonça à Salomon le jugement de Dieu sur sa maison, et lui prédit qu'après sa mort son royaume serait divisé, et que dix tribus seraient gouvernées par un de ses sujets.

962. Salomon mourut à l'âge de cinquante-deux ans, après en avoir régné quarante (1). Nous avons de ce prince le *Cantique des cantiques*, des *Proverbes*, des *Prières* et des *Psaumes*. De savants interprètes pensent qu'il n'est l'auteur ni de l'*Ecclésiaste*, ni d'autres écrits qui ont été souvent mis sous son nom.

Les Israélites, après la mort de Salomon, se réunirent à Sichem pour reconnaître et couronner son successeur. Ils supplièrent Roboam d'alléger le poids des impôts dont son père les avait accablés, pour subvenir aux dépenses fastueuses de son règne. Ce jeune prince, indigné d'une demande aussi juste, la repoussa avec colère. Cet orgueil brutal reçut aussitôt son châtiment. Dix tribus se séparèrent de leur roi et même de leur Dieu, en proclamant Jéroboam. Deux tribus seulement, celles de Juda et de Benjamin, demeurèrent fidèles au fils de Salomon.

§ II. — *Idée générale du gouvernement des Hébreux et de la législation de Moïse.*

Les Hébreux, avant le code qui leur fut donné par Moïse, ne connaissaient d'autre pouvoir que celui qu'un chef exerce dans sa tribu ; ils n'avaient pour se gouverner que la raison naturelle et les traditions de leurs ancêtres. Mais Moïse, par l'ordre de Dieu, leur donna des lois qu'ils devaient observer et qui embrassaient la vie privée, la vie civile,

(1) Le règne de Salomon présente plusieurs questions chronologiques qu'il est difficile de résoudre complétement avec les monuments historiques qui nous sont parvenus. Les critiques diffèrent sur l'âge qu'avait Salomon lorsqu'il succéda à son père : ils varient depuis douze ans jusqu'à vingt-quatre. Ils sont encore plus opposés sur la durée de son règne, et par conséquent sur celle de sa vie. Les uns le font régner quarante ans et mourir à cinquante-deux ans ; d'autres lui donnent quatre-vingts ans de règne, d'après l'historien Josèphe, et le font mourir à quatre-vingt-quatorze ans. Le savant Des Vignoles a été notre guide dans la chronologie que nous avons adoptée pour le règne de Salomon.

Digitized by Google

le culte religieux et tout ce qui a rapport au gouvernement. Le code des Juifs est renfermé dans le *Pentateuque*, divisé en cinq parties; c'est le développement des préceptes annoncés dans le Décalogue, et tracés par Moïse sur des tables de pierre qui furent conservées dans une arche construite à ce dessein par l'ordre de Jéhovah. Cette arche devint un monument sacré : Dieu frappait de mort l'Israélite qui osait y porter une main profane. Avant d'enfermer les lois dans l'arche, le prophète en donna lecture au peuple, qui en jura l'observation sous les peines les plus sévères.

§ I. *Gouvernement.* — Le premier gouvernement des Juifs fut théocratique; Jéhovah était leur roi, leur législateur et leur juge. Les tributs se levaient en son nom, et le produit était consacré à l'entretien de son temple et de ses prêtres; le grand prêtre était son premier ministre, son confident et son interprète; cependant il ne fut ni le chef de la nation, ni même celui de la magistrature. Moïse seul réunit le pouvoir sacré au pouvoir politique. Après sa mort, les fonctions de grand prêtre furent séparées des fonctions politiques; la loi regardait même ces pouvoirs comme incompatibles. Les dépositaires de l'autorité publique furent d'abord les Anciens, puis les Juges; on en établit en premier lieu un grand nombre; ils tenaient leurs assises aux portes des villes. Cette fonction élective n'était donnée que pendant la vie du titulaire; à la mort du juge, on n'était pas même tenu d'en élire un autre avec un pouvoir égal. On ne voit jamais un fils succéder à son père, si l'on en excepte Abimélech, fils de Gédéon, qui employa la violence et la sédition pour être le premier des Israélites. Le pouvoir des juges était très-borné. La faculté de promulguer des lois ne leur appartenait pas, et ils ne faisaient rien sans prendre conseil des anciens et du sanhédrin; mais, dans la guerre, ils jouissaient d'une grande autorité : ils avaient alors le droit d'agir sans consulter le sénat. Les qualités guerrières étaient si indispensables dans celui qu'on nommait le juge de la nation, qu'une victoire fut souvent le titre pour s'élever à cette dignité (1). Les femmes en étaient exclues; cependant Débora obtint les fonctions de juge pour avoir remporté une victoire sur les ennemis de la patrie. Les rois, qui succédèrent aux juges, jouirent d'une plus grande influence que ces magistrats; ils firent des règlements, infligèrent des peines, osèrent établir des magistrats et réformer leurs décisions. Quelquefois ils prirent sur eux de condamner seuls à la perte de la vie. Quoique

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. V, chap. 6.

Digitized by Google

l'état fût monarchique, l'administration n'en appartenait point exclusivement au monarque. Chaque tribu avait son chef dans la branche aînée des descendants directs du patriarche qui lui avait donné son nom. Dans la suite, ces chefs furent désignés par le nom de Phylarques. Les Phylarques joignaient à la considération dont ils étaient environnés des attributions importantes. Ils assistaient le roi dans les jugements, comme autrefois ils avaient assisté le juge dans leur tribu. Ils avaient quelques-uns des droits que le monarque exerçait sur la nation entière. Ils ordonnaient les assemblées de leur tribu; dans ces assemblées, le peuple recevait les ordres de Jéhovah ou ceux du souverain. Quelquefois les citoyens se réunissaient pour prier en commun. On confirmait dans ces assemblées l'élection des rois; on prenait part à la décision de la guerre ou à la conclusion de la paix. Le palais du souverain se remplit d'un grand nombre d'officiers qui devinrent par degrés les agents de son despotisme, et étendirent son autorité pour accroître leur puissance. On en distingue trois principaux. Le premier ministre du royaume avait la direction de toutes les affaires, et était chargé de l'exécution des ordres du prince. La maison du roi et sa fortune privée étaient confiées à un ministre particulier. Le mazechir, qu'on a improprement comparé au chancelier des états modernes, avait le soin de conserver le souvenir des événements politiques et des actions des rois. Ces magistrats, au lieu de les éclairer, n'en étaient que les vils flatteurs. Cette magistrature n'eut aucune influence salutaire sur la destinée des peuples; aucun état, après les règnes glorieux de David et de Salomon, n'a été gouverné par des princes plus fanatiques et plus cruels.

§ II. *Des lois religieuses.* — La haine de l'idolâtrie est, de tous les sentiments, celui qui se manifeste le plus dans le code religieux des Israélites. Ce peuple, sous Moïse et sous l'administration des juges, se montra souvent enclin à adopter les superstitions étrangères. Les malheurs dont il était frappé par la main de Jéhovah ne pouvaient pas le rendre irrévocablement au vrai culte; cette infidélité, si souvent renouvelée, était cependant, d'après les lois de Moïse, le plus grand des crimes. Les Hébreux qui se vouaient au culte de Moloch étaient retranchés du sein d'Israël et lapidés par le peuple; ils étaient punis par Jéhovah, s'ils échappaient aux regards des hommes. Il était défendu de posséder les simulacres des faux dieux, et d'en avoir l'image tracée dans des objets dont on faisait usage. Il était interdit aux Hébreux d'avoir aucune communication avec les Gentils, lorsque ces derniers

Digitized by Google

célébraient leurs fêtes religieuses. Ils ne pouvaient leur vendre les chaînes, les anneaux, les bijoux destinés à servir d'ornement aux idoles, les fruits encore attachés à l'arbre et le champ qui les produit. La loi sépare les étrangers d'Israël, et les exclut, eux et leurs enfants, de l'assemblée du Seigneur. Cependant, dans leur aversion pour les peuples qui n'adoraient pas le vrai Dieu, les Hébreux distinguaient les peuples circoncis de ceux qui ne l'étaient pas. La circoncision fut un devoir et un signe religieux pour les descendants d'Israël, et en général pour tous ceux d'Abraham, quelque contrée qu'ils habitassent. Dieu la prescrivit à ses patriarches, qui donnèrent ensuite ce caractère sacré aux mâles de leurs familles. L'Écriture prononce des peines terribles contre l'Israélite qui a négligé de se soumettre à ce précepte du Deutéronome.

Pour proscrire l'idolâtrie, pour mieux cimenter l'unité d'un Être suprême, on établit un seul temple, un seul autel. C'est à Jérusalem que ce temple s'élève; cette ville devint une cité commune, et fut pour tous les Juifs l'objet éternel de leur adoration et de leur amour. Un pontife, des prêtres et des lévites formaient la hiérarchie sacrée. Le ministère des autels ayant été exclusivement lié à une tribu, il devint héréditaire : ceux qui appartenaient à la famille de Lévi y furent consacrés dès leur naissance. Le pontificat suprême passa à Éléazar, fils d'Aaron, et après lui, à tous les premiers-nés de ses descendants; les cadets furent voués au sacerdoce. La postérité de Gerson, fils de Lévi, celle même de Moïse, attachée aux places moins importantes, devinrent les lévites du temple : le nombre de ces derniers fut considérable; l'Écriture en compte plus de vingt mille dans le dénombrement d'Israël. Moïse entoura de cérémonies mystérieuses la consécration du grand prêtre. L'Israélite élevé à ce rang suprême offrait des sacrifices particuliers, tant pour lui que pour le peuple; on était indigne d'exercer ce ministère élevé, si l'on était disgracié par la nature; un défaut physique était assimilé à une véritable impureté, et le prêtre impur ne touchait aux choses saintes que sous peine de mort. De nombreuses prérogatives étaient attachées au sacerdoce : on voit chez les Hébreux les commandements militaires et les dignités civiles donnés aux prêtres; on ne marchait jamais à la guerre qu'ils n'en eussent donné le signal avec la trompette; l'arche sainte était confiée à leur garde; une partie du butin leur était réservée après la victoire, sans même qu'ils eussent pris part au combat. Un des plus beaux priviléges du sacerdoce était d'instruire le peuple, de lui expliquer la loi sacrée dans les grandes solennités annuelles.

Digitized by Google

Le roi, à son avénement au trône, recevait des prêtres une copie du Deutéronome qu'il devait porter avec lui, et lire une fois par jour. La dîme sacerdotale, payée chez un grand nombre de peuples, fut imposée aux Hébreux en faveur des enfants de Lévi. Le législateur, en partageant les terres, n'y avait pas admis les Israélites de sa tribu, parce que Jéhovah devait être leur partage. Ils eurent en échange, outre les prémices et les restes des autres oblations, la dixième partie des grains et des fruits de leurs concitoyens : ces dons furent inviolablement prescrits par l'Exode et par le Deutéronome. Les prêtres présidaient à la célébration des grands fêtes consacrées par la religion des Hébreux : en mémoire du passage de l'Ange sur les terres des Égyptiens, dont il avait immolé les premiers-nés, ils gardaient la solennité de Pâques; sept semaines après, ils célébraient la Pentecôte comme le temps de la moisson et des prémices de leur travail; ils célébraient une troisième solennité, la fête des Tabernacles, à la fin de l'année, quand ils avaient recueilli tous les fruits de leurs campagnes. Les oblations pieuses étaient en usage de toute ancienneté chez les Hébreux : Caïn et Abel ont offert le premier sacrifice à Dieu; Noé, en sortant de l'arche, immole des oiseaux et des brebis; Moïse institue un grand nombre de sacrifices, et il en règle avec soin le temps, le lieu et le mode. La pureté était exigée pour tous les sacrifices, soit dans l'oblation présentée à Jéhovah, soit dans le prêtre chargé de ce ministère.

L'Israélite lié par un vœu ou *Chérem*, dont on distinguait quatre sortes, était obligé de l'accomplir à quelque prix que ce fût : cette religion du serment enchaîna Jephté, vainqueur des Ammonites, et le força d'immoler sa propre fille.

§ III. — *Des lois civiles et pénales des Hébreux; de quelques usages particuliers ; caractère général de ce peuple.*

Les lois de Moïse embrassent les personnes et les choses, le mariage, la dot des femmes et le divorce, les successions, tous les contrats en usage chez les peuples civilisés, et les différentes peines que pouvaient encourir les Hébreux en se rendant coupables de crimes, d'apostasie et de blasphèmes. Avant Moïse, le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants; le législateur mit des bornes à son autorité : mais il lui laissa le droit de disposer de leur liberté. Il pouvait vendre ses enfants, soit pour fournir à sa propre subsistance, soit pour payer ses dettes; il pouvait disposer de sa fille pour en faire une des épouses du second rang de l'acheteur. Mais il fallait que le père fût forcé à ces

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

actes, en opposition avec les mœurs, par son extrême indigence, et encore la loi lui imposait-elle de consacrer au rachat de ses enfants les premiers biens qu'il acquerrait par son travail et son industrie. On trouve l'esclavage établi chez les Hébreux du temps d'Abraham, qui possédait un grand nombre d'esclaves. Par la législation de Moïse on devenait esclave de trois manières : 1° on pouvait se dévouer à la servitude; 2° un père dans l'indigence pouvait vendre ses enfants au-dessous de douze ans; 3° on était condamné à l'esclavage par la sentence du magistrat, quand on s'était rendu coupable d'un vol, et qu'on était dans l'impuissance de restituer l'objet volé. On avait fixé un terme à la durée de la servitude, qui ne s'étendait pas au delà de six années. La septième année, l'année sabbatique, rompait les chaînes de tous les Hébreux sans distinction. L'esclave n'était pas traité en Judée comme il le fut à Sparte et à Rome; la loi recommandait d'user envers lui de la plus grande douceur, et ne permettait dans aucun cas à son maître de lui donner la mort, comme le permirent dans d'autres siècles les législations de Lycurgue et de Romulus.

Le mariage est recommandé par Moïse avec toute l'autorité d'un législateur qui en apprécie l'influence salutaire sur les mœurs et la population. Le célibat était regardé comme un crime pour l'homme et comme un opprobre pour la jeune Israélite. La polygamie était permise du temps des patriarches ou chefs de tribus, Abraham, Jacob et Ésaü en offrent plusieurs exemples. Moïse la toléra, mais la restreignit dans des bornes auxquelles elle n'avait pas été assujettie avant la promulgation du Deutéronome. Cependant les huit épouses de David prouvent que les mœurs furent longtemps plus puissantes que la loi. Le mariage chez les Juifs n'était qu'un contrat purement civil; rarement on invoquait la religion pour le consacrer. Le père de la fille servait de pontife, unissait les deux époux, et sa bénédiction appelait sur eux tous les biens que le Seigneur avait répandus sur les maisons des plus saints patriarches. Le mariage du frère avec la veuve de son frère mort sans postérité était ordonné par la loi, et celui-ci ne pouvait s'en affranchir sans s'être soumis à une cérémonie publique qui était regardée comme un déshonneur. Le divorce était en usage chez les Juifs de toute antiquité : Moïse l'autorisa. Le mari pouvait répudier sa femme souvent pour la cause la plus légère. L'acte du divorce est entouré d'un grand nombre de formalités qui, en le rendant plus difficile, rendaient les unions conjugales plus indissolubles. En général, les Juifs n'ont pas eu d'officiers institués par la loi pour recevoir les divers contrats. Ils avaient

Digitized by Google

lieu, dans l'origine, en présence d'un certain nombre de témoins, plus tard, ils furent écrits par l'un des contractants; ils étaient signés par eux et par les témoins qui étaient appelés pour en reconnaître l'existence et attester la validité des stipulations.

Si l'on apprécie les mœurs d'un peuple par la nature des peines que prononce la loi contre les crimes divers, on peut dire que jamais nation ne fut plus cruelle que les Juifs. Ils eurent un grand nombre de supplices, dont le détail, fondé sur l'Écriture, a été en vain contesté par un des plus habiles commentateurs des livres saints (1). Ces supplices furent la scie, le feu, la potence, l'étranglement, la lapidation, le glaive, etc. Quelquefois on écrasait le coupable sous les pieds des animaux, sous des traîneaux à battre le grain, sous des épines. Le supplice le plus ordinaire était la potence; comme l'on enterrait avec le cadavre du coupable l'instrument qui avait servi à lui donner la mort, il était défendu de pendre à un arbre vivant. Quelquefois, comme si le législateur avait voulu aggraver la peine, on couvrait le corps du supplicié d'un monceau de pierres qui semblaient l'accabler de leur poids. Dans certains cas, le coupable subissait la peine du retranchement ou de l'excommunication; par retranchement, on doit entendre la mort, qui n'était pas l'effet d'une sentence des hommes, mais d'une punition céleste exécutée par la volonté même de Jéhovah. L'excommunié était séparé du sein d'Israël; tout commerce avec ses semblables lui était interdit; il lui était permis d'assister à la synagogue, mais éloigné de tout Israélite à la distance de quatre coudées. La privation de la sépulture n'était prononcée que pour les plus grands crimes; Jéhovah menace les rois impies et cruels de livrer leurs corps aux chiens et aux vautours. C'était un déshonneur pour le fils de n'être pas enseveli dans le tombeau de son père.

La corruption des Hébreux avant Moïse, qui ressort d'une foule de crimes mentionnés dans l'Écriture, lui imposait de promulguer quelques lois morales. Elles sont en petit nombre, et portent principalement sur les encouragements donnés à l'agriculture et à la vie pastorale. Le législateur recommande souvent aux Israélites le soin qu'ils doivent avoir de leurs champs et de leurs troupeaux. S'ils observent fidèlement les lois qu'il leur donne, Dieu bénira leurs travaux; leurs champs seront fertiles, leurs animaux féconds; leurs maisons se rempliront des richesses de la terre. Mais s'ils négligent de se soumettre aux préceptes

(1) D. Calmet.

Digitized by Google

de Jéhovah, ils seront maudits dans la ville comme dans les champs; leurs animaux leur seront ravis ou immolés à la Divinité, sans qu'ils aient une part de la victime. Moïse va jusqu'à donner des préceptes d'agriculture et indiquer la manière dont les Israélites doivent diriger leurs travaux. Quoique le législateur se soit occupé à former les mœurs de son peuple, il ne leur donne pas cependant de lois somptuaires; on n'en trouve qu'une dans le *Pentateuque*: elle défend de porter une robe tissue de fils divers, de laine et de lin. Dans aucune législation de l'antiquité, on ne voit les recommandations touchantes que Moïse adresse aux Israélites en faveur des pauvres. L'aumône est rendue chez lui par le mot de *justice;* elle est due à l'indigent. C'est pour lui que le législateur défendait de couper l'épi jusqu'au pied; c'était aux pauvres qu'appartenaient, pendant la moisson, ce qui tombait des gerbes, et les gerbes entières oubliées dans les champs.

Tous les anciens peuples du monde ont disparu, la plupart avec leurs lois, les autres avec leur histoire. La législation de Moïse a seule résisté aux temps et aux révolutions qui ont englouti tant de législations célèbres de l'antiquité. Le peuple juif, après les plus grandes catastrophes, après sa dispersion dans toutes les parties du globe, conserve depuis plus de trois mille ans les lois qui lui ont été données par Moïse. Une des causes principales d'une fidélité si prodigieuse vient sans doute de ce que la loi fut donnée aux Juifs au nom de Dieu, dont Moïse s'annonça pour l'organe et l'interprète, et de ce qu'il donna dans l'état une grande autorité aux ministres de la religion. Une liaison intime unissait les dogmes et les lois, et la désobéissance civile était un crime puni à la fois par le prêtre et par le magistrat. Dieu avait interdit de faire aucun changement au code qui avait été promulgué par son autorité même. L'isolement dans lequel vivaient les Juifs, au milieu des nations civilisées qui les entouraient de toutes parts, contribua à donner à leur gouvernement et à leurs lois cette stabilité qui ne se retrouve, au même degré, chez aucun autre peuple, sans en excepter les Chinois. Il leur était interdit de communiquer avec les étrangers, de peur qu'ils n'adoptassent leurs superstitions : l'éloignement de la patrie était regardé comme une sorte d'infamie, qui rejaillissait sur la postérité. Pour fortifier ce sentiment, Moïse voulut donner aux Juifs des mœurs différentes de celles des autres nations; pour fixer leur caractère inconstant, il leur imposa des obligations de tous les jours, et les surchargea de prières, de cérémonies et de sacrifices. Il leur fit adopter des usages extraordinaires qui n'appartenaient à aucun peuple. La célébration du

Digitized by Google

sabbat est regardée comme un devoir rigoureux pour tout Israélite; celui qui néglige de l'observer s'expose à une peine sévère, comme s'il s'était rendu coupable d'un grand crime. Le zèle des Juifs pour l'observation de leurs usages les suivait jusque dans le foyer domestique, dans les actions les plus ordinaires de la vie. Le mépris qu'ils témoignaient pour les coutumes des autres peuples attira souvent sur eux les persécutions les plus violentes. On ne peut comparer le courage de leurs martyrs qu'à celui des chrétiens des premiers siècles de l'Église, qui bravaient sur les bûchers la fureur des bourreaux de l'empire; mais ce qui maintint surtout les Juifs dans l'observation de la loi, ce fut le dogme sublime de l'existence de Dieu et de son unité.

Moïse fit un des préceptes de sa législation d'occuper sans cesse les Israélites de la connaissance de la religion et des lois. La maison des prêtres ne cessait d'être ouverte pour l'instruction publique; une fois par semaine ils expliquaient dans le temple cette loi sacrée, et, de sept ans en sept ans, on la lisait en entier dans l'assemblée générale. L'Israélite devait s'en nourrir chez lui, en faire une étude journalière, la méditer sans cesse, en marchant, comme assis, dit le Deutéronome, pendant le sommeil et après le réveil; l'observation lui en est recommandée à chaque instant dans l'Écriture. Telle est l'analyse de cette législation célèbre que Moïse a donnée à son peuple longtemps avant les constitutions de Lycurgue, de Solon et de Romulus, et qui suppose chez les Juifs une civilisation plus avancée, une morale plus pure que celle des peuples de la Grèce et de l'Italie au neuvième et au huitième siècle. Nous sommes loin de l'avoir fait connaître dans son ensemble. Il doit nous suffire d'en avoir présenté les principaux caractères (1).

C.

CHAPITRE VII.

Histoire du peuple hébreu depuis le schisme des dix tribus jusqu'à la fin de la captivité de Babylone, 962-536.

La séparation des douze tribus en deux états indépendants l'un de l'autre n'amène pas de changement dans la forme du gouvernement adopté par les tribus de

(1) L'ouvrage de M. de Pastoret (*Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*, Paris, 1788, in-8°) nous a été d'un tel secours, que nous avons regardé comme inutile de citer le texte toutes les fois que nous l'avons consulté. C'est à M. de Pastoret que nous renvoyons pour toute cette partie.

Digitized by Google

Juda et d'Israël, mais elle est la cause de leur rivalité et de leur faiblesse, et enfin de la ruine des deux peuples. La royauté est conservée et se maintient sans interruption chez les deux peuples jusqu'à la destruction du royaume d'Israël par Salmanasar, 718, et jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor II, 606. Ainsi les douze tribus deviennent successivement tributaires des rois d'Assyrie. Les principaux prophètes, Élie, Élisée, Zacharie, Isaïe, paraissent dans cette période, et prédisent en vain les malheurs des rois et des peuples. Nous allons présenter la suite des rois de Juda et d'Israël, avec le précis des événements les plus importants qui appartiennent aux deux royaumes.

§ I. — *Histoire des royaumes de Juda et d'Israël jusqu'à la soumission des deux royaumes par les Assyriens*, 962-606.

ROIS DE JUDA.

962. ***Roboam***, fils de Salomon, établit à Jérusalem le siége de son autorité. Il essaye en vain de réduire les tribus rebelles. Son royaume est envahi par les Égyptiens, et sa capitale conquise. Ce prince impie meurt à l'âge de trente-deux ans.

946. ***Abiam***, son fils, met sur pied une armée de quatre cent mille hommes et triomphe des efforts de Jéroboam. Il meurt après un règne de trois ans.

944. Pendant la minorité d'***Asa***, Maacha, son aïeule, gouverne le royaume de Juda, et y introduit le culte de l'idolâtrie. Asa, parvenu à sa majorité, rétablit le vrai culte. Il défait le roi des Éthiopiens, qui menaçait d'envahir ses états.

904. ***Josaphat***, son fils, profite de la paix pour s'occuper de la réforme des abus et de l'administration de la justice. Il fait donner en mariage à son fils Joram Athalie, fille d'Achab, roi d'Israël. Il triomphe des Moabites et des Ammonites. Mais Dieu punit Josaphat de son alliance avec l'impie Achab par la perte de sa flotte. Il meurt après un règne de vingt-cinq ans.

880. ***Joram*** imite l'impiété des rois d'Israël, et fait massacrer tous ses frères pour s'affermir sur le trône de Josaphat. Il bat les Iduméens; mais

ROIS D'ISRAËL.

962. ***Jéroboam***, pour rendre plus profonde la séparation des dix tribus, leur défend d'aller sacrifier dans le temple de Jérusalem; il érige des veaux d'or qu'il fait adorer sous le nom de Dieu d'Israël, et conserve la loi de Moïse, qui continue à être le code des dix tribus schismatiques. Il fait alliance avec Sesac, roi d'Égypte, contre le fils de Salomon.

943. Jéroboam a pour successeur ***Nadab***, son fils, qui est mis à mort par Baaza.

942. ***Baaza*** occupe pendant vingt-quatre ans le trône d'Israël. Son fils ***Éla***, qui lui avait succédé en 919, ayant été mis à mort par ***Zamri***, plusieurs prétendants se disputent la couronne, et la perdent après un règne éphémère. ***Amri*** ou ***Homri***, qui en reste maître depuis 919 jusqu'en 907, fonde la ville de Samarie, qui devient la capitale du royaume.

907. ***Achab***, successeur d'Amri, épouse Jésabel, fille d'un roi des Tyriens. Il surpasse tous les rois d'Israël en impiété. Jésabel établit à Samarie le culte des divinités phéniciennes. Les miracles d'Élie confondent les Israélites, qui mettent à mort quatre cent cinquante prêtres de Baal près du torrent de Cisson. Achab, secouru par Josaphat, met en fuite le roi des

Digitized by Google

ROIS DE JUDA.

les Philistins et les Arabes envahissent son royaume. Dieu le frappe d'une maladie cruelle; et ses sujets, pour flétrir sa mémoire, le privent des honneurs de la sépulture royale. Son fils Ochosias, qui lui succède, ne règne qu'un an.

876. *Athalie*, veuve de Joram, fait mettre à mort tous les enfants de son fils Ochosias. Joas est sauvé par Josabeth et monte sur le trône après le meurtre d'Athalie.

870. *Joas*, devenu roi de Juda, oublie, après la mort du grand-prêtre Joïada, les leçons qu'il en avait reçues et les serments qu'il avait faits. Le prophète Zacharie est lapidé par ses ordres. Le royaume de Juda est livré à toutes les horreurs de la guerre étrangère, et Joas est assassiné après quarante ans de règne.

831. *Amasias* venge la mort de son père en faisant périr ses assassins. Il fait la guerre aux Iduméens, remporte sur eux une victoire dans la vallée des Salines, est battu par Joas, roi d'Israël, et assassiné à Lachis par ses sujets révoltés.

803. *Ozias* ou *Ozarias* triomphe des Arabes, des Ammonites et des Philistins, tant qu'il se montre docile aux conseils du prophète Zacharie. Il est frappé par la main de Dieu dans le temple même de Jérusalem. Il meurt misérablement après un règne de cinquante-deux ans.

752. *Jonathan*, son fils, règne seize ans. Isaïe et Michée de Morasti prophétisent sous son règne. Ils prédisent les malheurs de Samarie, la naissance du Messie à Bethléem, la conversion des Gentils, la dispersion des Juifs et leur retour.

737. *Achaz*, un des rois les plus impies de Juda, soutient la guerre contre Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi

ROIS D'ISRAËL.

Syriens, qui avait attaqué Samarie. Il usurpe le champ de Naboth. Dieu le punit de cette injustice, et Achab meurt près de Ramoth, dans une guerre contre le roi de Syrie.

888. Après la mort d'*Ochosias*, fils d'Achab et de Jésabel, qui ne règne qu'un an, son frère *Joram* occupe le trône d'Israël. Il attaque les Moabites et les rend tributaires. Pendant le siége de Samarie par Ben-Hadad, roi de Syrie, les habitants, réduits à toute extrémité par la famine, sont rassurés par les miracles et les prédications d'Élisée. Joram est blessé au siége de Ramoth, et mis à mort par son général Jéhu.

876. *Jéhu* est reconnu roi d'Israël. Il fait périr l'impie Jésabel, tous les descendants d'Achab, et se fait apporter leurs têtes, au nombre de 70, dans des paniers sanglants. Il exerce les mêmes cruautés envers les prêtres de Baal, sans renoncer au culte du veau d'or.

848. *Joachas*, pendant tout son règne, marche dans les voies de Jéroboam, et mêle le culte des veaux d'or à celui du vrai Dieu. Les Syriens accablent son peuple de toutes sortes de maux, comme l'avait prédit le prophète Élisée. Il meurt dans la 17e année de son règne.

832. *Joas* reprend sur les Syriens toutes les villes qu'ils avaient conquises sur Joachas, triomphe d'Amasias, emporte dans son royaume les richesses du temple de Jérusalem, et meurt dans la seizième année de son règne, marqué par d'éclatants succès.

817. *Jéroboam* II, prince guerrier, sous le règne duquel paraissent Jonas, Osée, Amos et Abdias, prophètes célèbres, fait des conquêtes importantes sur les Syriens, et leur enlève tout le pays depuis Hamath jusqu'à la mer du Dé-

Digitized by Google

ROIS DE JUDA.

d'Israël. Il est secouru par Théglath-Phalassar, roi d'Assyrie, qui lui enlève le port d'Élath et le commerce de l'Afrique et de l'Inde.

723. *Ézéchias*, aussi célèbre par la sainteté de sa vie que son père Achaz par sa désobéissance à la loi du Seigneur, consacre les premiers temps de son règne à la destruction de l'idolâtrie et au rétablissement du vrai culte. Il reprend sur les Philistins les places qu'ils avaient enlevées au royaume de Juda, et refuse de payer à Salmanasar le tribut auquel son père avait été condamné. Attaqué par Sanachérib, il dépouille le temple de Jérusalem de ses richesses et les envoie à ce prince. Sanachérib, après avoir ravagé l'Égypte, fait une nouvelle invasion dans la Judée, et voit son armée entière exterminée par la main de Dieu.

707. Le roi de Juda, délivré de cet ennemi, répare les maux de la guerre et embellit Jérusalem de monuments, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui.

ROIS D'ISRAËL.

sert, ou lac Asphaltite. Il meurt après un règne de cinquante ans.

767. *Zacharie*, son fils, après un règne de six mois, est assassiné par Sellum, qui est lui-même, un mois après, défait et tué par Manahem.

766. *Manahem* n'établit son autorité que par la plus violente tyrannie. Forcé de livrer sans cesse des combats contre les Israélites que révoltait son usurpation, il fait alliance avec Phul, roi d'Assyrie, et consent à lui payer un tribut considérable.

754. *Phaceia* marche sur les traces de son père, et ne conserve le trône que l'espace de deux ans.

753. *Phacée*, fils de Romélie, met à mort Phaceia, et règne à sa place. Battu par Théglath-Phalassar, roi d'Assyrie, il essaye en vain de détrôner Achaz, roi de Juda. Il est mis à mort par Osée.

726. *Osée* ou *Hosée* s'empare du trône d'Israël, ébranlé par les dernières révolutions. Salmanasar, roi d'Assyrie, envahit le royaume d'Osée, emporte plusieurs places, et rend ce prince tributaire. Osée s'étant révolté quelque temps après, Salmanasar détruit Samarie, en massacre les habitants, et envoie en Assyrie le roi lui-même chargé de chaînes.

718. Le royaume d'Israël, ou des dix tribus, est détruit deux cent quarante-quatre ans après sa révolte contre Roboam. Les Israélites restent soumis aux Assyriens. Assarhaddon, 672, comprime leur révolte, fait transporter tous les habitants au delà de l'Euphrate, et rétablit à leur place des colonies de Cuthéens, d'Aradiens, d'Ématiens, etc.

694. — *Manassès* règne en Juda depuis 694 jusqu'en 640 avant J.-C. Au lieu d'imiter la piété de son père Ézéchias, il se rend odieux à ses sujets et à ses voisins par son impiété et sa barbarie. Par son ordre, le prophète Isaïe subit un supplice cruel. Assarhaddon, roi d'Assyrie, attaque le royaume de Juda, et conduit Manassès en captivité à Babylone, 673. Ce dernier, rendu à la liberté un an après, s'efforce de réparer les maux qu'il avait attirés sur son peuple. Mais Saosduchéus (Nabuchodonosor Ier), voulant soumettre à son joug le royaume de Juda, le fait envahir par son général Holopherne, 658, qui met le siége devant Béthulie. Le courage héroïque de Judith sauve cette ville et re-

Digitized by Google

tarde l'accomplissement des malheurs prédits aux Juifs par les prophètes.

640. — *Amon*, fils de Manassès, est assassiné après un règne de moins de deux ans.

639. — Pendant la minorité de son successeur *Josias*, Idida, mère de ce jeune prince, gouverne le royaume de Juda. Le prophète Jérémie prédit les malheurs de Jérusalem. Josias livre bataille au roi d'Égypte Néchao, et trouve la mort dans la plaine de Maggeddo, après un règne de trente ans. Son fils *Joachas* ne règne que trois mois, et meurt en Égypte, où il avait été conduit par Néchao.

608. — C est sous le règne d'*Éliakim* ou *Joachim*, frère de Joachas, que Nabuchodonosor II, 606, s'empare de Jérusalem, détruit le temple et conduit les principaux Juifs en captivité à Babylone. C'est alors que commencent les soixante-dix ans de la captivité des Juifs, tant prédits par les prophètes. Elle dure jusqu'au règne de Cyrus, qui, en 536, permet aux Juifs, par un édit célèbre, de retourner dans leur patrie et de rebâtir le temple de Jérusalem.

§ II. — *Captivité de Babylone. Retour des Juifs à Jérusalem*, 606-536.

Les soixante-dix ans de la captivité des Juifs à Babylone, prédits par Jérémie, commencent la troisième année du règne d'Éliakim ou de Joachim, 606. Nabuchodonosor II s'était emparé de Jérusalem, avait pillé le temple, fait prisonnier Joachim, et transporté les vases sacrés à Babylone. Cependant Joachim recouvra la liberté et la couronne à condition de payer tribut au roi d'Assyrie. Mais, comptant sur l'appui du roi d'Égypte Néchao, il osa se révolter contre les Assyriens, et cette tentative téméraire fut pour lui et pour son peuple la source des plus grands malheurs. Le roi d'Égypte, battu à Charcémis, 605, laissa les Juifs sans défense contre le ressentiment de Nabuchodonosor. Ce ne fut cependant qu'en 598 que s'accomplirent les prédictions que Jérémie avait fait écrire et publier dans le temple par Baruch, son disciple. La Judée fut ravagée pendant quatre ans par les lieutenants de Nabuchodonosor; ce prince, vainqueur une seconde fois des Égyptiens, entra lui-même dans Jérusalem, mit à mort Joachim, et défendit qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture. *Joachim* ou *Jéchonias*, son fils, monta sur le trône après le départ des Assyriens. Il ne l'occupa que trois mois. Nabuchodonosor s'empara une troisième fois de Jérusalem, et jeta dans les fers le jeune prince, qui s'était livré à sa discrétion. Le

Digitized by Google

vainqueur lui donna pour successeur *Sédécias*, frère d'Éliakim, 597.

Les Juifs, et Sédécias lui-même, malgré tous les désastres dont ils avaient été les victimes, persévéraient dans leur impiété et se laissaient abuser par de faux prophètes. Jérémie leur opposa en vain la parole de Dieu qu'ils s'obstinaient à méconnaître; il ne put les dissuader de former avec les Ammonites, les Moabites, les Tyriens et les Sydoniens, une ligue impuissante contre le roi d'Assyrie. Nabuchodonosor irrité marcha contre Jérusalem, qu'il assiégea pour la quatrième fois. Forcé d'en lever le siége pour aller combattre les Égyptiens, il triompha de leur roi Apriès, 587, retourna en Judée, s'empara des villes de Lachis, d'Azécha et de Jérusalem, dont il fit le roi prisonnier; ses fils furent massacrés, et lui-même fut chargé de chaînes, après avoir été privé de la vue. Les habitants de Jérusalem furent, ou passés au fil de l'épée, ou conduits en captivité dans l'Assyrie. Nabuzardan, lieutenant de Nabuchodonosor et ministre de sa vengeance, mit le feu au temple, au palais du roi et aux maisons de la ville, et ne laissa en Judée que les plus pauvres habitants pour cultiver la terre. Quelques Juifs, dans la crainte que leur avait inspirée le ressentiment de Nabuchodonosor, allèrent chercher un asile en Égypte, où ils entraînèrent Jérémie. Les livres saints ne parlent plus de ce prophète et ne font pas connaître les détails de sa mort. On croit qu'il fut lapidé à Taphné par les Juifs, qui ne pouvaient lui pardonner la sévérité de ses reproches et la sainteté de sa vie. Godolias et Ismaël essayèrent successivement de rassembler les Juifs dispersés, et de rétablir le royaume de Juda. Les Assyriens réprimèrent sans peine leurs faibles efforts. Le royaume de Juda fut détruit après avoir duré trois cent soixante-quinze ans, depuis le règne de Roboam, 962-587. Nabuchodonosor traita les Juifs avec humanité après la destruction de leur ville. Il leur permit d'acquérir des terres, de contracter des mariages, et d'avoir des juges pour terminer leurs différends d'après leurs propres lois.

Ce prince, maître de la Judée et vainqueur de l'Égypte, fit faire, des dépouilles qu'il avait remportées dans ses guerres, une statue d'or en l'honneur de Bel ou Baal. Il ordonna à tous ses sujets de l'adorer. Trois jeunes Hébreux, Ananias, Azarias et Misaël, ayant refusé d'accomplir cet acte de servilité et d'idolâtrie, furent jetés dans une fournaise ardente, où ils échappèrent à la mort par la main de Dieu. Nabuchodonosor, étonné de ce miracle, défendit à ses sujets de profaner le nom du Dieu de Juda.

Daniel, captif dès l'âge de douze ans, fut élevé dans le palais de Na-

Digitized by Google

buchodonosor, et conserva la pureté de son âme au milieu du culte des idoles. Inspiré de l'esprit de Dieu, il sauva Suzanne, que le peuple juif avait condamnée à être lapidée sur le faux témoignage de ses accusateurs. Il gagna la confiance du roi de Babylone en interprétant ses songes. Ce prince, pour son orgueil, fut frappé de démence, et vécut ainsi dégradé pendant sept ans. Son fils Évilmérodac, qui lui succéda, voulut contraindre le prophète Daniel à adorer l'idole de Bel. Daniel confondit l'imposture de ses prêtres, et échappa ainsi à la vengeance d'Évilmérodac, qui n'aurait pas laissé sa résistance impunie. Le prophète fut jeté peu de temps après dans la fosse aux lions et sauvé miraculeusement de la mort.

Sous le règne de Labynit ou de Balthazar, l'empire de Babylone, déjà sur le penchant de sa ruine, fut détruit par les armes des Mèdes et des Perses. Daniel dévoila à l'impie Balthazar le sens des caractères tracés sur les murs de son palais, et qui annonçaient sa mort et la prise de Babylone. Cyrus, après s'en être rendu maître et avoir ajouté l'Assyrie à son empire, accorda à Daniel le même crédit dont ce dernier avait joui pendant les soixante-dix ans de la captivité. Il rendit, la première année de son règne, 536, un édit qui mit un terme à l'exil des Hébreux, et qui leur permit de retourner en Judée et de reconstruire le temple de Jérusalem. C.

CHAPITRE VIII.

Histoire des royaumes de Syrie, de Troie et de Lydie, depuis leur formation jusqu'à leur destruction par les Assyriens, les Grecs et les Perses.

§ I. *Royaume de Syrie.*

On ne trouve, dans la collection des Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, aucune dissertation critique sur l'histoire de l'ancien royaume de Syrie. Cette contrée est restée presque inconnue aux modernes, qui n'ont eu, pour l'étudier, que des documents incomplets puisés dans *Josèphe*, dans les *Livres saints* et dans les fragments de *Nicolas de Damas*, recueillis par Valois (1). On sait cependant qu'il n'a pas existé de nation plus ancienne que

(1) *Voyez* Josèphe, *Histoire des Juifs*, à partir du livre VII; *les quatre livres des Rois dans l'ancien Testament*, et le recueil dans lequel Henri de Valois a fondu les fragments de Nicolas de Damas avec ceux de quelques écrivains : *Excerpta ex collec-*

Digitized by Google

les Syriens, puisqu'ils sont les premiers qui aient habité la Syrie après le déluge. Selon Josèphe, ce furent les enfants de Cham qui occupèrent la Syrie et tous les pays qui s'étendent depuis l'Amanus et le Liban jusqu'au golfe Arabique et à la mer Érythrée. Ils sont nommés *Syriens* ou *Araméens* par *Strabon* et dans la chronique d'*Eusèbe* (1). *Plutarque* nous fait connaître une tradition mythologique qui leur donnait pour fondateur *Syrus*, fils d'Apollon et de la nymphe Synope (2).

Il paraît certain que les Syriens ont été gouvernés dans l'origine par des chefs de famille auxquels on a donné le titre de rois, et qu'ils ont conservé cette forme de gouvernement jusqu'au temps de Saül, 1080. Quelques villes, comme Gabaon et Damas, paraissent avoir adopté, dans un temps incertain, un gouvernement démocratique, malgré l'exemple des peuples voisins soumis à des monarchies. Cette diversité de gouvernements fut une des causes de leur faiblesse et de leur facile conquête par les Assyriens.

On ne connaît ni les lois ni l'ancienne religion des Syriens. On sait que dans des temps postérieurs, 876, ils déifièrent *Ben-Hadad II*, un de leurs plus grands rois. Lorsque la nation fut conquise par Théglath-Phalassar, 733, elle perdit, avec son indépendance, la religion qu'elle avait conservée, et elle adopta les croyances et les usages de ses vainqueurs.

Le plus riche et le plus célèbre des temples syriens était à Hiérapolis; il fut pillé par Crassus lors de son expédition contre les Parthes.

Le caractère des Syriens paraît avoir été le même à toutes les époques de leur histoire; ils n'ont montré que par intervalles cette énergie qui constitue les nations et assure leur durée : amollis par les richesses dont leur pays abondait, et par les douceurs de la vie qu'elles leur procuraient, ils furent rarement capables de résister aux attaques des ennemis qui les environnaient. On rapporte d'eux un usage qui nous apprend avec quelle faiblesse ils supportaient les chagrins domestiques. Lorsqu'ils avaient perdu leurs proches, ils se dérobaient à la lumière, et se cachaient pendant sept jours dans des antres profonds, qu'ils remplissaient de leurs cris plaintifs.

Il n'y a pas eu peut-être en Asie de peuple qui ait plus anciennement établi des relations commerciales avec l'Inde. L'Euphrate les mettait en rapport avec les tribus qui habitaient sur les rives orientales de ce fleuve. Par le port d'Élath, dont un de leurs rois se rendit maître, ils étendirent leur commerce vers les parties méridionales de l'Arabie, de l'Éthiopie et de l'Afrique; mais cette prospérité ne fut que passagère. Après l'avoir perdue, ils continuèrent à être, sans profit

---

taneis Constantini Augustini Porphyrogenetæ, gr. lat., 1846, in-4°. Les auteurs de l'Histoire universelle, et Des Vignoles, dans sa Chronologie de l'Histoire sainte, nous ont été d'un grand secours pour répandre quelque lumière sur les faits de l'histoire de Syrie.

(1) Strabon, *Géographie*, liv. XIII. Eusebii Pamphili *Chronicorum Canonum libri duo*, liber prior, cap. 16.

(2) Plutarque, *Vie de Lucullus*, § 33.

Digitized by Google

pour eux, les dépositaires des richesses de l'Asie que les Assyriens et les Phéniciens se partagèrent, les premiers par la conquête, les seconds par la supériorité de leur industrie.

La Syrie comprenait une vaste étendue de pays, et touchait à l'Euphrate, au mont Taurus, à la Méditerranée, à la Phénicie, à la Palestine et à l'Arabie déserte. Dans son acception la plus étendue, elle ne comprenait pas seulement les provinces en deçà de l'Euphrate, mais aussi la Mésopotamie et la Babylonie, ainsi que l'Assyrie proprement dite. Les auteurs grecs et romains confondent souvent la Syrie avec l'Assyrie. La Syrie, d'après les limites que l'on doit lui assigner, était divisée en quatre principaux royaumes, qui sont ceux de *Sobah* ou de *Sophène*, de *Damas*, d'*Hamath* ou d'*Emèse*, et de *Gessur*. Ces quatre royaumes furent conquis, en grande partie, par les Israélites, aux temps de David et de Salomon; mais, après leur mort, le royaume de Gessur se releva, pour tomber ensuite sous la domination des Assyriens.

1° *Royaume de Sobah.* — *Rohob* est le premier roi connu de *Sophène*. Il est vraisemblable que, dans le onzième siècle avant J.-C., tout le pays fut réuni sous l'autorité d'un seul roi, et que ce roi fut Rohob, contemporain de Saül. *Hadar-Ézer*, son fils et son successeur, eut l'ambition de régner seul sur toute la Syrie; mais ayant été vaincu dans deux batailles par David, il lui abandonna les richesses de ses villes les plus opulentes et une partie de son territoire (1). Il essaya quelques années après de réparer sa défaite, en s'alliant aux peuples qui habitaient au delà de l'Euphrate. Plus malheureux encore dans cette tentative que dans la première, il perdit quarante mille hommes, avec le général qui les commandait, se reconnut tributaire de David, et fut le dernier roi de Sobah (2), 1030.

2° *Royaume de Damas.* — *Rezom*, d'abord allié d'Hadar-Ézer, l'abandonna lorsqu'il le vit dans l'adversité, et fonda le royaume de *Damas* sur les ruines de celui de Sophène. Il sut faire tourner à son profit la faiblesse de Salomon, et se rendre redoutable aux sujets de ce monarque. *Hezion*, *Labremon* et *Ben-Hadad Ier* régnèrent après lui. *Ben-Hadad II*, 900-876, le plus célèbre de ces princes, fit la guerre aux Israélites et assiégea Samarie avec une nombreuse armée. Il était suivi de trente-deux rois chargés d'inspecter ses chariots et ses machines

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. VII, chap. 5.
(2) *Deuxième livre des Rois*, chap. 8.

Digitized by Google

de guerre; mais ses préparatifs immenses ne servirent qu'à rendre sa défaite plus honteuse. Plus occupé de ses plaisirs que des travaux du siége, il fut surpris par Achab, et son armée mise en pleine déroute. L'année suivante, il mit sur pied des troupes encore plus nombreuses, dans l'espoir de détruire Samarie. Une bataille livrée entre les deux princes coûta cent mille hommes à Ben-Hadad. Vingt-sept mille qui avaient survécu furent écrasés sous les murs d'Aphec, où ils avaient cherché un asile (1). Ben-Hadad, pour calmer le courroux d'Achab, se reconnut son tributaire, et promit de faire jouir les Israélites, dans Damas, des mêmes priviléges qui leur étaient assurés dans Samarie. L'alliance entre les deux peuples ne fut pas de longue durée : Achab, pour punir la révolte des Syriens, s'unit à Josaphat, roi de Juda. Les rois d'Israël et de Juda, trompés par de faux prophètes, en vinrent aux mains, près de Ramoth de Galaad, avec les Syriens : Achab y perdit la vie, et Ben-Hadad affranchit son peuple du joug auquel il était soumis depuis le siége de Samarie, 888. Sa vieillesse fut attristée par de grands revers qu'il essuya en attaquant de nouveau les Israélites. Il périt de la main d'Hazaël, un de ses officiers, qui s'empara du trône de Damas, 876. Ben-Hadad II avait, par l'éclat de son règne, tellement excité l'admiration de ses sujets, qu'ils le mirent au rang de leurs principales divinités. Son meurtrier *Hazaël* se fit facilement pardonner le crime qui l'avait élevé au rang suprême; après sa mort, il reçut les honneurs divins, et sa statue, comme celle de Ben-Hadad II, était encore l'objet de la vénération des Syriens du temps de l'historien Josèphe (2). Le règne d'Hazaël avait été rempli de guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre les rois de Juda et d'Israël. Il avait fait des conquêtes au delà du Jourdain, s'était rendu maître des tribus de Ruben et de Gad, et avait saccagé Jérusalem sans s'être laissé désarmer par les riches présents que lui avait offerts le roi Joas. Le port d'Élath, sur la mer Rouge, dont il s'était emparé, fut une de ses conquêtes les plus importantes. Après Hazaël, le trône fut occupé par son fils *Ben-Hadad III*, 833, qui, dans les premières années de son règne, laissa déchoir la Syrie du degré de puissance où elle était parvenue. Joas et Jéroboam II reprirent la supériorité sur ce prince, et l'assujettirent à leur payer un tribut. Les Syriens de Damas respirèrent pendant les troubles qui ensanglantèrent Israël après la mort de Jéroboam II; mais ils ne purent reconquérir leur indé-

(1) *Troisième Livre des Rois*, chap. 20.
(2) Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. IX, chap. II. *Quatrième Livre des Rois*, chap. 8.

Digitized by Google

pendance : *Razin* fut leur dernier roi. Le royaume de Damas succomba sous les efforts réunis d'Achaz, roi d'Israël, et de Théglath-Phalassar, 732. Élath conserva la colonie syrienne qui avait été établie dans ses murs par Razin; on la retrouve longtemps après la destruction du royaume de Syrie.

3° *Royaume de Hamath ou d'Émèse.* — Les rois de *Hamath* ne sont presque pas connus dans l'histoire; il est même impossible de déterminer le lieu où leur capitale était située. On regarde *Tohi* comme le premier roi de Hamath; son refus de reconnaître la suprématie d'Hadar-Ézer l'exposa aux attaques de ce prince. Tohi trouva un protecteur dans David, à qui il fit offrir de magnifiques présents par son fils Joram (1). *Joram*, qui fut vraisemblablement son successeur, consentit à payer un tribut aux rois de Jérusalem. Lorsque le royaume de Damas s'éleva, les Hamathiens subirent une nouvelle domination; plus tard ils furent soumis par Sanachérib et Assarhaddon, arrachés à leur patrie, et transportés dans les villes du royaume d'Israël (2), 712, 680.

4° *Royaume de Gessur.* — Les princes de *Gessur* paraissent avoir eu beaucoup moins de puissance que les autres rois de Syrie : on ne doit les considérer que comme des chefs de tribus, incapables, à cause du peu d'étendue de leur territoire, de se soustraire à la domination des rois de Jérusalem ou de Damas. Josèphe ne leur donne pas le titre de rois, et dit seulement qu'ils étaient une des principales familles du pays où ils étaient établis. Dans l'Écriture, *Tholmai* est appelé roi de Gessur. Il donna asile à Absalon, qui s'était éloigné de la cour de son père David, après avoir donné la mort à Ammon (3). Gessur, comme les autres contrées de la Syrie, subit tous les changements de maître auxquels elles furent successivement exposées, et passa en dernier lieu sous la domination des Assyriens, 733.

§ II. — *Royaume de Troie.*

La guerre de Troie est généralement regardée comme la première époque des temps historiques de la Grèce. Les événements qui la précèdent appartiennent aux temps héroïques de cette contrée. Ce n'est guère qu'après la ruine du royaume de Priam que l'on commence à accueillir avec quelque confiance les traditions qui nous sont parvenues sur ces temps reculés. Nous devons cependant faire ob-

(1) *Deuxième Livre des Rois*, chap. 8.
(2) *Quatrième Livre des Rois*, chap. 17.
(3) Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. VII, chap. 8. *Deuxième Livre des Rois*, chap. 2 : *Absalon, filius Maacha filiæ Tholmai* regis Gessur.

Digitized by Google

server que les écrivains de l'antiquité nous ont transmis sur ce grand événement les notions les plus contraires. Après les avoir comparées, on s'aperçoit qu'il est difficile d'en former un ensemble complet, et l'on est amené à conclure qu'il n'y a de certain que les hostilités des Grecs contre les Troyens. Homère est la plus grave autorité pour cette guerre mémorable : cependant il n'a pas été suivi par un grand nombre d'écrivains, dont nous avons conservé les ouvrages, ou au moins quelques fragments. Hérodote (1), Platon (2), Stésichore (3), Philostrate (4), et beaucoup d'autres, diffèrent en plusieurs points du récit d'Homère. Ils ne croient pas qu'Hélène ait été jamais à Troie. Le témoignage d'Hérodote est d'autant plus curieux que cet historien, grand admirateur d'Homère, le justifie de ne pas avoir dit qu'Hélène fut retenue en Égypte pendant toute la guerre de Troie, parce que la vérité eût été moins favorable à l'épopée que la fiction (5). Dion Chrysostôme, qui vivait du temps de Trajan, s'éloigne davantage encore de la tradition généralement admise. Il affirme (6) qu'Hélène, du consentement de Tyndare, son père, de Castor et Pollux, ses frères, épousa Alexandre Pâris, fils de Priam, et que ce fut cette préférence, donnée à un prince étranger sur des prétendants grecs, qui irrita ces derniers et leur fit prendre les armes contre les Troyens. La politique n'aurait pas été étrangère à cette guerre : Priam, par le mariage de son fils avec une princesse lacédémonienne, s'était ouvert une entrée dans le midi du Péloponèse; il pouvait envahir la Grèce, se rendre maître de la mer. Les princes grecs, réunis d'abord par la crainte, furent excités par le désir de se prémunir contre les attaques de Priam, et ensuite par le désir de s'emparer de ses richesses. Ce fut cette double considération qui aurait donné lieu à la confédération des princes de la Grèce contre les Troyens.

Des contradictions non moins frappantes se sont élevées sur le résultat de la guerre. Hellanicus (7), historien antérieur à Hérodote, racontait que l'ancienne ville d'Ilium était la même que celle qui subsistait de son temps. Les Troyens, nous apprend Strabon, soutenaient que leur ville n'avait jamais été détruite (8). Il est vrai que ce savant géographe n'adopte pas cette assertion qui flattait la vanité d'un peuple déchu de sa grandeur. Le même Dion Chrysostôme la soutient de la manière la plus formelle; il affirme que les Troyens furent constamment vainqueurs de leurs ennemis, qu'Hector donna la mort à Achille et à Ajax; qu'il incendia leur flotte, qu'il imposa aux Grecs un tribut, et que ces derniers, pour expier l'injustice de leur attaque, offrirent un cheval de bois à Pallas de Troie. Le même auteur, à l'appui de cette opinion qu'il nous semble impossible d'admettre, met en parallèle le sort des Grecs et celui des Troyens. Il oppose aux Grecs dépouillés de leurs trônes, dispersés sur des mers inconnues, et ressemblant plutôt à des vaincus qu'à des vainqueurs, les chefs des Troyens, Énée et Hector,

(1) Hérodote, liv. II, chap. 113 et suiv. — (2) Platonis *de Republicâ*, lib. IX, p. 788 Ed. Ficino, Francofurti, 1602, fol. — (3) Ejusdem *Phædrus*, p. 1219. — (4) Philostrati *de vitâ Apollinii Thyanei*, lib. IV. — (5) Hérodote, liv. II, chap. 116. — (6) Dionis Chrysostomi *oratio* XI. — (7) Strabon, *Géographie*, liv. XIII, § 37. — (8) Strabon, *ibid.*

Digitized by Google

paisibles possesseurs de la Troade après la guerre, et transmettant leurs royaumes à leurs descendants.

Nous sommes loin de regarder comme incontestables les faits isolés qui nous sont fournis par quelques auteurs de l'antiquité; il faudrait, si l'on adoptait leur opinion, raconter la guerre de Troie de manière à contredire toutes les idées reçues. Tel n'a pu être notre but: nous avons seulement voulu avertir qu'il y avait une grande diversité dans les témoignages historiques sur les causes et le résultat de l'expédition des Grecs contre les Troyens, et que la critique peut s'exercer utilement sur une époque que l'on regarde avec raison comme la limite entre les temps héroïques et les temps historiques de la Grèce. Cependant, dans le peu que nous avons à dire sur le royaume de Troie, nous nous attacherons au récit d'Homère et de Diodore de Sicile, qui l'a suivi (1).

L'origine du royaume de Troie, comme celle de la plupart des peuples de l'antiquité, se perd dans la nuit des temps, et est environnée de traditions fabuleuses. *Dardanus*, le premier roi de Troie, est regardé par la fable comme fils de Jupiter: il avait vu le jour dans l'île de Samothrace. Ayant abandonné sa patrie, à cause de la mort de son frère Jason, il s'établit sur les côtes de l'Asie Mineure, dans la Petite Phrygie, où régnait *Teucer*, dont il épousa la fille Battée. Après la mort de Teucer, Dardanus régna sur toute la contrée à laquelle il donna son nom, construisit un palais dans le lieu occupé plus tard par la ville de Troie, et fonda la colonie des Dardaniens dans la Thrace. Son successeur *Erichthonius* transmit la couronne à *Tros*, qui donna son nom à ses sujets, appelés depuis *Troyens*. *Ilus*, fils de ce dernier, fut le fondateur de la citadelle d'Ilium, et père de *Laomédon*, qui régnait à Troie lors de l'expédition des Argonautes. L'infidélité de Laomédon envers Hercule causa sa perte. Le héros grec, ayant équipé une escadre de six vaisseaux, surprit la capitale de son royaume, et immola à sa vengeance Laomédon et tous ses enfants, à l'exception de Priam, qu'il mit sur le trône. La prise de Troie par Hercule, 1334, arriva soixante-quatre ans avant sa destruction par Agamemnon.

Priam succéda à Laomédon, n'étant pas encore sorti de l'enfance. Les traditions conservées par les poëtes, et qui sont presque les seules

(1) Diodore de Sicile, *Histoire universelle*, liv. IV, § 30. *Voyez* aussi Des Vignoles, *Chronologie de l'Histoire sainte*, tome II, liv. VI, chap. 5, et l'extrait d'un Mémoire de Burigny *sur la différence des traditions sur Hélène et sur la guerre de Troie*, imprimé dans le 29e volume des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On peut en outre consulter le 5e volume de la même collection, page 53; le tome 6, page 425, le tome 14, page 401, et le 2e tome de la notice des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, page 231.

Digitized by Google

qui nous soient arrivées sur ces temps reculés, attribuent à ce prince une grande puissance. Il serait difficile d'assigner les limites de son royaume, et même les rapports qu'eurent les Troyens avec les divers États de l'Asie. Pendant le siége de leur ville ils reçoivent des secours des Assyriens, commandés par Teutamus, que les poëtes disent fils de l'Aurore, et des Lydiens, qui paraissent avoir été tributaires du royaume de Troie. L'expédition d'Hercule avait laissé des semences de haine entre les Troyens et les Grecs. Alexandre ou Pâris, l'un des fils de Priam, étant passé en Grèce, viola l'hospitalité qu'il avait reçue à la cour de Ménélas, roi d'une partie du Péloponèse, enleva son épouse Hélène, fille de Tyndare, et la conduisit à Troie, contre laquelle il souleva, par cet outrage ou par cette vengeance, tous les rois du continent et des îles de la Grèce. Agamemnon, roi de Mycènes, fut choisi pour chef d'une expédition dont les préparatifs durèrent dix ans.

La guerre de Troie, chantée par Homère, est l'événement le plus important des temps héroïques. Cette ville fut détruite de fond en comble par les Grecs, 1270, après un siége de dix ans. Les Troyens qui survécurent à la ruine de leur patrie furent réduits en esclavage par les vainqueurs. Quelques débris de ce peuple restèrent en Asie, et formèrent, sous les princes de la branche d'Assaracus, frère d'Ilus, un petit état qui subsista encore quelque temps.

§ III. — *Royaume de Lydie.*

Le royaume de Lydie fut pendant plusieurs siècles l'un des plus puissants de l'Asie Mineure. Fondé à une époque fort ancienne, mais qu'il est impossible de préciser, il embrassa successivement tous les pays qui s'étendaient depuis la mer Égée jusqu'au fleuve Halys, qui le bornait à l'orient. Les Ciliciens et les Lyciens avaient échappé à la domination des rois de Lydie. L'histoire de ces princes est fort obscure; elle présente des faits évidemment fabuleux, qu'une critique sévère ne peut pas admettre. Josèphe (1) prétend que Lud, un des enfants de Sem, a jeté les premiers fondements du royaume de Lydie; Eusèbe adopte cette origine (2) qui est combattue par quelques critiques. Ils se fondent sur le témoignage de plusieurs historiens de l'antiquité, qui tous affirment que, dans les premiers temps, la Lydie était appelée Mæonie, du nom de Mæon, son premier roi, et que ce fut Lydus, fils d'Atys, qui donna

(1) *Histoire des Juifs*, liv. I, chap. 6.
(2) Eusebii Cæsariensis *Chronici pars prior*, p. 110. Venetiis, 1818.

Digitized by Google

à cette contrée le nom sous lequel elle fut désignée dans la suite. Homère et Strabon regardent les Mæoniens et les Lydiens comme une seule nation. Hérodote, qu'il faut toujours consulter quand il est question de l'origine des anciens peuples, dit aussi que Lydus donna son nom au peuple sur lequel il régna, et qui, avant lui, était appelé Mæoniens (1). Un historien de Lydie, Xanthus, cité par plusieurs écrivains, et entre autres par Denys d'Halicarnasse (2), donne pour premier roi aux Lydiens Manès, qu'il dit fils de Jupiter. Dans le langage des anciens, le commencement des temps historiques est présenté comme le commencement du genre humain; quand ils ignorent l'histoire des temps reculés d'une contrée, ils la placent, pendant ces mêmes temps, sous la domination des dieux. Le premier homme qu'ils font apparaître comme leur successeur est nécessairement fils de quelque divinité.

Un point sur lequel la critique moderne est d'accord avec les historiens de l'antiquité, c'est que trois dynasties ont successivement occupé le trône de Lydie depuis son origine jusqu'à Crésus, qui en fut le dernier roi. La durée du règne des rois de cette dynastie a donné lieu à des discussions dont la plupart sont insolubles, parce que nous manquons de renseignements positifs, et que ceux qui nous sont parvenus se combattent et détruisent ainsi la certitude historique que l'on voudrait en vain établir pour cette contrée importante de l'Asie Mineure.

Dynastie des Atyades, 1579-1219. — *Manès*, que Fréret (3) croit être le même que Mæon, est le premier roi de Lydie; on lui attribue la fondation de la ville de Manésium, et l'établissement du culte de la mère des dieux, à laquelle on donnait aussi le nom de *Cybèle*, d'*Agdistis*, etc. *Cotys*, *Alys* et *Lydus* ont succédé à ce prince, et ont régné, les uns après les autres, pendant l'espace de cent ans environ. Sous le règne d'Atys, la Lydie fut affligée pendant dix-huit ans d'une grande famine. Pour se distraire des maux qui les accablaient, les Lydiens inventèrent les dés, les osselets, la balle et plusieurs autres sortes de jeux. Ils jouaient alternativement un jour entier pour tromper la faim qui les pressait. Le lendemain, ils mangeaient au lieu de jouer. Mais la famine ne faisant qu'empirer, Atys divisa ses sujets en deux classes, et les fit tirer au sort pour savoir celle qui devait rester en Lydie, et celle qui devait aller chercher ailleurs sa subsistance. Son fils Tyrrhénus se mit à la tête de

(1) Hérodote, liv. I, chap. 7. — (2) Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, liv. I.
(3) *Recherches sur la chronologie de l'histoire de Lydie*, par Fréret, Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome 5. Voir dans le même volume un Mémoire de l'abbé Sévin, *sur l'histoire de Lydie*.

Digitized by Google

l'émigration, et conduisit la colonie dans cette contrée de l'Italie qui depuis fut appelée Tyrrhénie (1). Après Atys, on trouve *Lydus*, qui fit des conquêtes en Syrie; *Hermon* ou *Adramys*; *Alcymus*, dont le règne fit jouir ses sujets des douceurs d'une paix inaltérable; *Camblite*, qui se perça de son épée, en présence de ses sujets, de désespoir d'avoir donné la mort à sa femme; et *Tmolus*, que ses violences sacriléges firent exécrer des Lydiens, et qui mourut, jeté sur des pieux par un taureau furieux. *Théoclymène*, *Jardanus*, la reine *Omphale* et *Pyléméne*, sont les derniers des Atyades qui aient occupé le trône de Lydie. Sous le règne d'Omphale, Hercule, vendu comme esclave, parut à la cour de cette princesse. La valeur qu'il déploya contre les Cercopes, brigands qui désolaient le royaume, attira sur lui l'attention d'Omphale. Le héros grec passa trois ans auprès de la reine de Lydie; il en eut un fils, nommé Agélaüs ou Lamon par les historiens, et que quelques-uns d'entre eux ont regardé comme la tige des Mermnades. Les Héraclides, qui sont restés pendant cinq cents ans les maîtres de la Lydie, tiraient leur origine d'un autre fils, fruit des amours d'Hercule avec une esclave d'Omphale nommée Malis.

Dynastie des Héraclides, 1219-708. — On ignore par quelle révolution les Atyades furent précipités du trône sur lequel montèrent les Héraclides. Il est vraisemblable que la chute du royaume de Priam, qui était maître d'une grande partie de l'Asie Mineure, donna lieu à l'affranchissement de plusieurs États et de plusieurs villes. Les Atyades virent leur puissance s'affaiblir; il se forma contre eux des conjurations qu'ils n'eurent pas la force de réprimer. *Argon*, ou *Agron*, à la faveur des guerres qui déchirèrent presque tous les états de l'Asie Mineure, et des oracles qui légitimaient son ambition, s'empara du trône, et fut le chef d'une dynastie qui, pendant cinq cent cinq ans, fut en possession du royaume de Lydie. L'histoire a conservé le souvenir de l'avénement et de la ruine de la dynastie des Héraclides; elle a marqué leur durée; mais elle ne nous a transmis aucun événement important qui les concerne, et nous ne savons que les noms des quatre derniers rois de cette famille, *Ardys*, *Halyatte*, *Mélès* et *Candaule*.

Dynastie des Mermnades, 708-547. — *Gygès*, berger des troupeaux de Candaule, parvient à la couronne en donnant la mort à son roi. Il fait la guerre aux habitants de Smyrne et de Milet, s'empare de Colophon et subjugue la Troade : il règne trente-huit ans. Sous les règnes

(1) Hérodote, liv. I, chap. 94.

Digitized by Google

d'*Ardys*, 670-621, et de *Sadyatte*, 621-610, la guerre est continuée contre les Milésiens, qui perdent Priène.

610. — *Halyatte* soutient une guerre sanglante, qui dure six ans, contre Cyaxare, roi de Médie. Pendant que de part et d'autre on combat avec acharnement, une éclipse (1) de soleil change tout à coup le jour en une nuit profonde, 601, 20 septembre. Les deux peuples, effrayés d'un phénomène qui leur est inconnu, mettent bas les armes et concluent la paix. Les Scythes, qui avaient envahi l'Asie, et qu'Halyatte avait reçus dans son royaume, en sont chassés par ce prince. Il attaque ensuite les Milésiens, et cherche à les réduire par la famine.

559. — *Crésus*, fils et successeur d'Halyatte, réunit à ses états la plus grande partie de l'Asie Mineure. Ses richesses étaient immenses, et sa cour le rendez-vous des sages et des savants de la Grèce. Les conquêtes de Cyrus à l'orient, la réunion des états de Médie et de Perse, font trembler Crésus pour la possession de ses états, et le rendent l'auxiliaire du roi d'Assyrie. Crésus est vaincu dans une première action par les Perses. Poursuivi par Cyrus, il est atteint sous les murs de Sardes, et perd la bataille de Thymbrée, la couronne et la liberté, 547. La Lydie entière est conquise par les Perses, et devient une des plus importantes provinces de leur monarchie. C.

CHAPITRE IX.

Histoire des Mèdes et des Perses depuis Arbacès jusqu'à la mort de Cyrus, 759-530.

La chronologie d'Ussérius a considérablement abrégé la durée de l'empire des Mèdes. Dans le système qu'il a adopté, il a voulu concilier le récit de Ctésias avec celui d'Hérodote; mais il a confondu les noms de quelques rois, a changé la durée de leur règne, et a rendu ainsi inadmissible sa chronologie sur cette partie de l'histoire. Eusèbe, s'étayant de l'autorité de Diodore de Sicile, a présenté une suite de rois différente de celle que l'on trouve dans Ussérius: la chronologie d'Eusèbe n'est pas sans quelques difficultés. Plusieurs critiques, frappés des différences qui existent dans les catalogues de ces rois, les ont discutées avec beaucoup de sagacité. Des Vignoles s'est livré à un examen approfondi de cette partie de l'histoire; il nous a convaincus qu'après Arbacès, qui est généralement regardé

(1) Elle avait été prédite par Thalès de Milet.

Digitized by Google

comme le premier roi des Mèdes, il fallait placer cinq princes qui règnent successivement avant Déjocès. Mais en suivant le système qui nous paraît démontré par Des Vignoles, il faut changer la chronologie du premier empire d'Assyrie : ce n'est plus en 759 que Sardanapale est renversé du trône; l'empire d'Assyrie finit à une époque plus reculée.

En adoptant le canon chronologique de Des Vignoles, nous renverserions la chronologie que nous avons suivie, et qui est généralement adoptée pour l'empire des Assyriens; il faudrait nous livrer à une discussion compliquée sur la différence des noms des rois et sur la durée de leur règne, et examiner l'opinion d'Eusèbe, qui, le premier, avait essayé de jeter quelque lumière sur des temps fort obscurcis par les récits incomplets des anciens historiens. Un tel travail nous semble contraire au but que nous nous sommes proposé. Une semblable dissertation trouverait mieux sa place dans un écrit séparé que dans un ouvrage destiné à l'enseignement élémentaire de l'histoire. Il doit nous suffire d'avertir que la chronologie que nous suivons présente évidemment une lacune sur les premiers temps de la monarchie des Mèdes, et que la destruction du royaume de Sardanapale devrait être placée dans le neuvième, au lieu de l'être dans le huitième siècle avant l'ère chrétienne (1).

On explique le silence des historiens anciens, et la lacune adoptée par les critiques modernes, par l'absence de faits historiques depuis le règne d'Arbacès jusqu'à celui de Déjocès. On ne peut comparer la stérilité de cette partie de l'histoire qu'à la stérilité de l'histoire d'Assyrie, dans l'intervalle écoulé depuis Ninyas jusqu'à Sardanapale. Des Vignoles, en rétablissant le canon chronologique des rois mèdes, ne propose aucun fait de quelque importance qui se rapporte au règne des cinq rois qui sont omis dans la chronologie d'Ussérius.

Tout le monde sait qu'Hérodote et Xénophon diffèrent beaucoup dans le récit de quelques faits qui appartiennent à l'histoire des Mèdes et des Perses. Dans le premier, Cyrus succède à Astyage, en le dépouillant violemment du trône. Dans le second, Astyage meurt naturellement, et a pour successeur son fils, Cyaxare II, qui n'est pas nommé par Hérodote. Il est possible cependant de concilier ces deux historiens si opposés, en disant qu'Hérodote a pensé qu'il importait peu à l'intérêt de la vérité et au plan de son ouvrage de faire mention de Cyaxare, dont le règne fut tout entier rempli par les victoires de Cyrus; que ce dernier, ayant réellement gouverné le royaume du vivant de son oncle, d'après le témoignage de Xénophon lui-même, avait dû paraître le véritable roi à l'historien grec; mais que Xénophon, voulant présenter dans Cyrus le modèle des rois et des guerriers, a dû omettre la spoliation d'Astyage et l'usurpation de son trône, qui auraient dégradé son héros; que les plaintes qu'il prête souvent à Cyaxare contre Cyrus, pour avoir attiré sous ses drapeaux tous les soldats mèdes, attestent suffisamment

(1) Diodore de Sicile, *Histoire universelle*, liv. II, § 22. — Hérodote, liv. I, § 96 et suiv. — Des Vignoles, *Chronologie de l'histoire sainte*, liv. II, chap. 5. Voyez, dans la Biographie universelle, l'article *Sardanapale*, fait par M. Saint-Martin.

Digitized by Google

l'ambition du fils de Cambyse, et les soins qu'il mit à garder pour lui l'autorité, et à ne laisser à son oncle que le vain titre de roi. Cyaxare II nous semble avoir régné en Médie, comme les derniers rois mérovingiens ont régné en France pendant la mairie toute-puissante de Charles-Martel.

759. *Arbacès* fut un des chefs de la révolte qui précipita Sardanapale du trône d'Assyrie. Il avait été gouverneur de la Médie pendant le règne de ce prince. Après sa mort, il resta maître indépendant d'une contrée qui avait été soumise à son administration. Il ne paraît pas qu'Arbacès ait cherché à établir aucune forme de gouvernement en Médie. Aussi, après lui, cette contrée fut-elle en proie à une extrême licence (1). Les Mèdes, fatigués du gouvernement démocratique, qui produisait chez eux les plus grands désordres, choisirent pour roi *Déjocès*, juge dans un de leurs cantons, 733. Déjocès s'appliqua à réformer les mœurs des Mèdes, qui vivaient dispersés ou dans des bourgades, se montra exact et sévère dans ses jugements, fonda la ville d'Ecbatane, s'entoura d'une garde nombreuse et se rendit inaccessible à ses sujets, afin de leur inspirer plus de respect pour son autorité.

690. *Phraortès*, fils de Déjocès, fit des conquêtes dans la haute Asie et l'Asie Mineure jusqu'au fleuve Halys; enflé de ses victoires, il attaqua Nabuchodonosor Ier, roi d'Assyrie. Mais il fut vaincu à Ragau, et mis à mort par ce prince. La Médie fut ravagée par les Assyriens, et Ecbatane tomba en leur pouvoir, 655. *Cyaxare* Ier, voulant venger la défaite et la mort de son père, et les ravages de la Médie, déclara la guerre au roi d'Assyrie, le battit, lui enleva toutes ses conquêtes, et alla mettre le siége devant Ninive. Le cours de ses succès fut tout à coup suspendu par une irruption de Scythes, partis des Palus-Méotides, qui envahirent l'Asie du milieu et l'Asie entre les deux mers. Ils restèrent maîtres de la Médie pendant vingt-huit ans. Lorsque Cyaxare les eut chassés de son royaume, en massacrant leurs principaux chefs, il reprit ses projets de vengeance contre les Assyriens, se réunit à Nabopolassar, gouverneur de Babylone qui s'était révolté contre leur roi, et détruisit Ninive de fond en comble, 635. Cyaxare soutint ensuite, de 607 à 601, la guerre contre Alyatte, roi de Lydie.

595. Astyage, fils de Cyaxare, lui succéda, après sa mort. Moins belliqueux que ses prédécesseurs, il se contenta de jouir en paix des

(1) C'est pendant cette anarchie qu'il faudrait placer les règnes successifs de *Mandauce*, qui gouverna la Médie pendant cinquante ans, de *Sosarme*, trente ans, d'*Artycas*, trente-trois, d'*Artyas*, cinquante, et d'*Arbianes*, prédécesseur de Déjocès, vingt-deux ans. Voir, plus haut, nos observations critiques sur l'histoire des Mèdes.

Digitized by Google

immenses richesses qui avaient été le fruit de leurs conquêtes. Mais son amour de la paix ne le mit pas à l'abri des vicissitudes de la fortune; il vit son pouvoir attaqué par un ennemi redoutable qui avait reçu le jour chez une nation tributaire des Mèdes. Cyrus, fils du Perse Cambyse, dont la naissance et la mort sont environnées de traditions fabuleuses, et obscurcies par les récits contradictoires des historiens, se souleva contre Astyage, dont il était peut-être le petit-fils par sa mère Mandane. A la faveur des mécontentements qu'il avait préparés dans le royaume et des intelligences qu'il avait entretenues avec quelques membres de la famille royale, il envahit la Médie avec une armée; et, ce qui ne semble pas pouvoir être mis en doute, à travers toutes les incertitudes de l'histoire, il battit Astyage et s'empara de son trône. Mais on ne sait ce que l'on doit croire relativement au traitement qu'il réserva au roi vaincu; s'il le retint dans les fers après sa défaite, ou si, usant de plus de générosité, il ne lui abandonna pas le gouvernement d'une satrapie, afin de rendre par son appui plus prompte et plus durable la soumission de la Médie et des provinces tributaires, 560. Au reste, quelque opinion que l'on adopte sur la destinée d'Astyage, c'est à cette époque qu'il faut fixer la fin de l'empire des Mèdes qui s'était élevé sur les ruines de l'empire des Assyriens, et le commencement de la domination des Perses, à laquelle Cyrus et quelques-uns de ses successeurs ont donné tant d'éclat et d'importance en Asie.

Xénophon est le seul historien qui fasse mention de Cyaxare II comme fils et successeur d'Astyage. Il semble bien difficile à la critique d'admettre l'existence d'un prince que l'on ne trouve dans aucun canon chronologique, et que l'on dirait n'avoir été mis en scène par l'historien de Cyrus, que pour rehausser les vertus de ce prince et pour lui épargner le double crime d'une révolte ambitieuse et d'une usurpation coupable. Même en admettant comme historique l'ouvrage que le disciple de Socrate a eu surtout pour but d'opposer à la république de Platon et aux passions turbulentes des cités grecques, on est forcé de reconnaître que Cyaxare II, dans la Cyropédie, ne prend aucune part aux grands événements de cette époque mémorable, et que c'est le génie seul de Cyrus qui conduit les guerres, qui rassemble les troupes, qui commande les armées et qui subjugue la plupart des peuples situés du couchant à l'orient, entre la mer Égée jusqu'à l'Indus, et, du midi au nord, depuis les confins de l'Arabie jusqu'à l'Oxus.

La victoire de Cyrus sur Astyage, et le projet qu'il annonça ou qu'on devait naturellement lui prêter de substituer la domination des Perses à

Digitized by Google

celle des Mèdes, lui donnèrent pour ennemis tous les peuples qui avaient des démêlés avec les rois d'Ecbatane ou qui voulaient eux-mêmes s'agrandir aux dépens de leur empire détruit. Le roi de Babylone, Nériglissor, alarmé de l'ambition de Cyrus, fit des préparatifs de guerre et n'attendit point, pour la commencer, qu'il fût attaqué lui-même dans son propre royaume. Mais, malgré les secours qu'il reçut de quelques nations voisines, intéressées comme les Babyloniens à la ruine de la puissance naissante des Perses, il fut vaincu et tué dans un combat, 555. Sa défaite n'entraîna pas la chute du royaume de Babylone auquel Cyrus ne devait porter les derniers coups qu'après avoir étendu ses conquêtes en Occident.

Crésus, roi de Lydie, qui régnait sur la plupart des nations comprises entre la mer Égée et le fleuve Halys, songeait à s'opposer aux progrès de la domination des Perses. Averti par le double malheur qui avait frappé Astyage et Nériglissor, de l'orage qui allait éclater sur la Lydie, il cherchait à le conjurer, en s'appuyant sur les peuples de l'Asie Mineure et sur les colonies grecques, alliées ou tributaires de sa couronne. Il demandait des secours aux villes de la Grèce; il s'alliait avec Amasis, roi d'Égypte; il envoyait de riches présents aux oracles les plus célèbres de l'Asie, de la Grèce et de la Libye, et demandait à leurs prêtres des réponses qui pussent le rassurer contre d'anciennes prédictions qui menaçaient les descendants de Gygès. Encouragé par les dispositions de ses alliés et plus encore par un oracle de la Pythie de Delphes, il alla attaquer les Perses dans la Cappadoce, que les Lydiens avaient déjà essayé de rattacher à leur empire. Mais, par cette imprudente expédition, il provoquait un peuple pauvre, belliqueux, infatigable, qui ne connaissait aucune des commodités de la vie, et il lui offrait, comme encouragement et pour prix de sa victoire, la conquête d'un vaste royaume et des villes les plus opulentes de l'Asie Mineure. Crésus, au mépris des sages avis qui lui furent donnés par un conseiller fidèle sur les dangers de la guerre contre les Perses, franchit l'Halys avec son armée, et se porta dans la Cappadoce, qui était leur tributaire. Il eut d'abord quelques succès dans la Ptérie. Il s'empara de la capitale de ce pays, réduisit les habitants en esclavage, et remporta une suite de succès faciles jusqu'à l'arrivée de Cyrus. Ce prince, ayant abandonné la guerre qu'il avait commencée contre les Babyloniens, réunit une armée formidable et marcha à la défense de la Cappadoce qu'avaient envahie les Lydiens. En même temps il envoya des émissaires aux Ioniens pour les exciter à secouer le joug auquel les avaient

Digitized by Google

soumis le roi Alyatte et son successeur. Les Perses et les Lydiens se livrèrent plusieurs combats sur les bords de l'Halys; dans la Ptérie, il y eut une action générale, où chaque parti perdit beaucoup de monde. Crésus, étonné de la résistance des Perses, envoya de nouveau des ambassadeurs chez tous ses alliés pour hâter l'envoi des secours dont il sentait le besoin dans une lutte aussi redoutable. Il s'efforça d'alarmer la sécurité des Babyloniens, et de leur faire comprendre que leur cause était commune, que leur salut dépendait de la victoire des Lydiens. Mais il se perdit par la confiance excessive qu'il avait dans les immenses ressources de son empire. Au lieu de mettre son royaume en défense contre le nouveau conquérant de l'Asie, il congédia les troupes étrangères qu'il avait à sa solde et qui s'étaient déjà mesurées contre les Perses, ne croyant pas que Cyrus se sentît assez de force et de courage pour attaquer les Lydiens sur leur propre territoire. A peine ce dernier fut-il informé que Crésus avait dispersé son armée, qu'il passa l'Halys et qu'il marcha vers Sardes avec toutes ses troupes. Crésus, surpris par les Perses, fit cependant bonne contenance. Il mena ses troupes au combat, espérant la victoire de la supériorité de sa cavalerie, la meilleure de toutes les nations asiatiques. Cyrus sut, par un habile stratagème, le priver de cet avantage. Il remporta, dans la plaine de Thymbrée, une victoire qui fut décisive contre les Lydiens. La citadelle de Sardes capitula quelques jours après; Crésus fut fait prisonnier; la monarchie des Lydiens fut détruite et passa tout entière sous les lois des Perses, 548. Crésus, que le vainqueur avait d'abord condamné à périr dans les flammes, obtint sa grâce de Cyrus, vécut dans son intimité et l'accompagna dans les guerres que ce prince fit dans la suite aux autres nations de l'Asie. Les Spartiates se préparaient à envoyer des secours aux Lydiens, lorsqu'ils apprirent que la ville de Sardes et le roi lui-même étaient tombés au pouvoir de Cyrus.

Les Lydiens n'eurent pas plutôt été subjugués par les Perses que les Ioniens et les Éoliens envoyèrent à Sardes des ambassadeurs, pour prier Cyrus de les recevoir au nombre de ses sujets, aux mêmes conditions qu'ils l'avaient été de Crésus. Cyrus rejeta leur offre et n'accorda son amitié qu'aux habitants de Milet. Les villes de l'Ionie, voyant leur soumission orgueilleusement repoussée, s'assemblèrent au Panionium, sur le promontoire de Mycale, pour concerter un plan de défense commune; elles résolurent unanimement d'envoyer demander du secours à Sparte. De leur côté, la plupart des villes éoliennes se préparèrent à la guerre, bien résolues à ne pas séparer leur cause de celle des Ioniens.

Digitized by Google

Les Spartiates n'envoyèrent point de troupes aux Ioniens; ils crurent les protéger suffisamment, en adressant à Cyrus un décret du sénat qui lui défendait d'attenter à la liberté de leurs villes; mais ce prince reçut leur message avec hauteur et leur répondit que, si les dieux lui accordaient une longue vie, ils auraient plus sujet de s'entretenir de leurs malheurs que de ceux des Ioniens. Au reste, après avoir réglé le gouvernement de la Lydie qu'il donna à un Perse, nommé Tabalus, il dédaigna de marcher en personne contre les Grecs d'Asie; il songeait à des conquêtes plus difficiles et plus importantes; à combattre les Babyloniens, les Bactriens, les Saces et les Égyptiens que sa vaste ambition voulait réunir à son empire. Il confia d'abord à Mazarès, et ensuite à Harpage, le soin de subjuguer les villes de l'Ionie et de l'Éolie. Mazarès réduisit les Priéniens en servitude et ravagea la plaine du Méandre et la Magnésie. Harpage, qui avait aidé Cyrus à s'emparer du trône de Médie, acheva, après la mort de Mazarès, la réduction des colonies grecques qui avaient déjà été soumises à Crésus. Les Phocéens, qu'il attaqua les premiers, s'embarquèrent avec leurs femmes, leurs enfants, les statues de leurs dieux et leurs meubles les plus précieux, et allèrent chercher une autre patrie dans de lointaines contrées. Les Téiens suivirent leur exemple, abandonnèrent leur ville et passèrent en Thrace, où ils bâtirent Abdères. Les autres villes de l'Ionie tentèrent de se défendre contre Harpage qui les vainquit et les soumit pour la seconde fois à un joug étranger. Les Ioniens qui habitaient les îles, craignant un sort pareil à celui qu'Harpage avait fait éprouver à ceux du continent, se rendirent d'eux-mêmes à Cyrus. Les Cariens, les Cauniens, les Lyciens et d'autres peuples reconnurent de gré ou de force les lois des Mèdes.

Pendant qu'Harpage se rendait ainsi maître de l'Asie Mineure, Cyrus subjuguait en personne toutes les nations de l'Asie supérieure. Balthazar, nommé aussi Labynit ou Nabonid, régnait alors sur les Assyriens. La capitale du royaume, qui renfermait un nombre prodigieux d'habitants, était défendue par de hautes murailles, célèbres dans l'antiquité. Le roi Labynit, aveuglé par son orgueil et condamné à périr pour son impiété, continua à se livrer à ses débauches, comme s'il n'eût eu rien à craindre de l'armée des Perses. Cyrus, mettant à profit l'imprudence de ses ennemis, détourna le cours de l'Euphrate, qui traversait Babylone, fit pénétrer, par le lit du fleuve, ses soldats jusque dans l'intérieur de la ville, et parvint ainsi à s'en rendre maître, 538. Labynit trouva la mort dans le sac de Babylone. Avec lui finit le deuxième

Digitized by Google

empire des Assyriens, après avoir duré deux cent vingt et un ans depuis la mort de Sardanapale. Cyrus, maître de la plus puissante domination qui eût encore été élevée en Asie, rendit, en 536, un édit qui permit aux Juifs de retourner à Jérusalem. Il régla ensuite les différentes parties de son gouvernement, institua les postes, et divisa en cent vingt provinces son royaume formé de la Perse et de la Médie, de l'Assyrie, de la Syrie, de l'Arabie, de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, de la Phénicie, de la Cilicie, de la Paphlagonie et du pays des Myriandyns. Les Saces, la Bactriane, l'Inde, l'île de Cypre et l'Égypte, et d'autres contrées sur la conquête desquelles les historiens ne donnent pas de détails (1), sont cependant comptées au nombre des provinces de son empire. Cyrus, selon Xénophon, termina les dernières années de sa vie, tout occupé de cette vaste administration et de l'établissement de la religion nouvelle que Zoroastre avait répandue en Orient. Mais Hérodote et Ctésias, au contraire, nous présentent ce prince formant toujours de nouveaux projets de conquêtes, et périssant victime de son insatiable ambition, dans une guerre qu'il avait portée soit dans le pays des Massagètes, soit dans celui des Derbices, 530.

CHAPITRE X.

Histoire des Mèdes et des Perses depuis la mort de Cyrus jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius, 530—504.

Coutumes, mœurs, gouvernement, religion des Perses au temps de Cyrus, de Cambyse et de Darius.

§ I. — *Histoire des Mèdes et des Perses depuis la mort de Cyrus jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius*, 530-504.

Le royaume de Cyrus a été le plus florissant et le plus étendu de toute l'Asie. Les historiens lui assignent pour bornes les trois principales mers qui baignent l'Asie et l'Indus à l'orient. Cyrus, par la vigueur de son

(1) Voyez, pour l'histoire de Cyrus, l'*Histoire* d'Hérodote, liv. I; la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, liv. I, et les fragments du livre IX; l'*Extrait de l'histoire de Perse*, de Ctésias, inséré dans le sixième volume de l'Hérodote de Larcher, deuxième édition; les *Antiquités judaïques* de Josèphe, liv. X; la *Cyropédie* de Xénophon, et la *Chronique* d'Eusèbe.

Digitized by Google

administration et la force de son génie, contenait seul cette vaste étendue de pays. Mais, après sa mort, la discorde divisa ses deux fils Cambyse et Tanaoxare; des nations entières se détachèrent de leur obéissance : une décadence générale succéda au développement rapide que la puissance des Perses avait pris sous le règne de ce grand roi.

530. *Cambyse*, l'aîné de ses deux fils, lui succéda. Le second, Tanaoxare ou Smerdis, eut en partage le gouvernement de l'Arménie, de la Médie et du pays des Cadusiens. Cambyse était à peine maître du royaume, qu'il songea à porter les armes contre l'Égypte. Il fut entraîné à cette expédition, ou par les conseils d'un transfuge égyptien qui voulait se venger du roi Amasis, ou par le désir de punir l'orgueil de ce prince, qui lui avait refusé sa fille en mariage. Des Ioniens et des Æoliens augmentèrent le nombre de ses troupes; sa flotte était composée de vaisseaux que lui avaient fournis les Cypriotes et les Phéniciens. Le roi des Arabes, avec lequel il avait conclu une alliance, fournit de l'eau à son armée, à travers les déserts qui séparent la Perse de l'Égypte. La ville de Péluse, qui en défendait l'entrée à l'orient, ayant été prise par un stratagème que la superstition des Égyptiens rendait seule praticable, les Perses s'avancèrent dans l'intérieur du pays, triomphèrent d'une armée que le nouveau roi Psamménit leur avait opposée, et se rendirent maîtres de Memphis. Les habitants, ayant fait périr les hérauts de Cambyse, éprouvèrent de sanglantes représailles. Psamménit fut dépouillé de la couronne, son fils mis à mort, et les restes d'Amasis exhumés et livrés aux flammes, au mépris de la religion des deux peuples. Les Libyens, les Barcéens et les Cyrénéens, craignant de subir le même sort que les Égyptiens, se soumirent à Cambyse. Ce prince, aussi ambitieux que cruel, voulut entreprendre trois guerres à la fois; il avait résolu d'attaquer les Carthaginois, les Ammoniens et le roi d'Éthiopie. Obligé de renoncer à la première guerre, sur le refus des Phéniciens d'y prendre part, il envoya contre les Ammoniens une armée considérable qui fut, dit-on, ensevelie sous une montagne de sable, et marcha lui-même contre le roi d'Éthiopie. Forcé par le manque de vivres, de revenir sur ses pas, il accabla les Égyptiens de toutes sortes de maux, détruisit les plus antiques monuments de Thèbes, insulta à la religion de l'Égypte, et tourna sa fureur contre son frère Smerdis et sa sœur Méroé, qu'il avait épousée. Patisithès, chef des mages, dans la crainte de son retour, conspira contre Cambyse, et donna son trône au mage Smerdis, qui avait beaucoup de ressemblance avec le second fils de Cyrus, mis à mort à Suse par ordre

Digitized by Google

de son frère. Cambyse mourut à Agbatane, ville de Syrie, des suites d'une blessure qu'il s'était faite avec son épée, en montant à cheval, 522. Il avait régné sept ans et cinq mois.

522. *Smerdis*, soutenu par les mages et les Mèdes, fut reconnu sans obstacle pour le successeur de Cambyse. Il passait pour le fils de Cyrus, que Prexaspe avait fait tomber sous ses coups, mais dont il niait le meurtre, pour ne pas s'attirer la haine des Perses. L'adroit usurpateur, dans l'espoir de gagner leur attachement, les exempta pour trois ans de tout tribut et du service militaire. Mais avec Smerdis s'étaient placés sur le trône la secte des mages et les principaux de la Médie. Leur influence odieuse révolta les Perses, qui, ne pouvant supporter la honte de perdre la suprématie conquise par leur valeur et les armes de Cyrus et d'être assujettis à un Mède et à un mage, conspirèrent contre son autorité (1). La perfidie de Smerdis ayant été découverte par Phédime, fille d'Otanès, et par les aveux de Prexaspe, sept des principaux seigneurs pénétrèrent dans le palais et mirent à mort l'usurpateur et plusieurs des mages qui le soutenaient. L'anniversaire de ce jour, appelé *Magophonie*, ou massacre des mages, devint une des plus grandes fêtes des Perses. Les conjurés, se trouvant maîtres de l'autorité, délibérèrent en commun sur la forme du gouvernement qu'ils devaient adopter, dans l'intérêt de leur patrie. La monarchie parut offrir à plusieurs d'entre eux des avantages qui n'étaient attachés ni à l'aristocratie, ni à la démocratie. Elle prévalut, et Darius, fils d'Hystaspes, obtint le trône par l'adresse de son écuyer.

522. *Darius Ier*, ayant affermi son autorité naissante par quelques actes de rigueur, partagea ses états en vingt provinces, appelées satrapies, et dans chacune il établit un gouverneur. Il transforma en impôts réguliers les dons volontaires que chaque contrée offrait à Cyrus et à Cambyse, ce qui lui fit donner par ses sujets le surnom de marchand. La Perse seule fut exempte d'impôts. Pour perpétuer le souvenir de la conjuration qui l'avait placé sur le trône, il accorda de grands priviléges à ses complices, et il institua un conseil de sept membres qui jouissaient des prérogatives les plus importantes. La cin-

(1) Hérodote, *Histoire*, liv. III, chap. 73. On peut voir dans ce chapitre, et dans plusieurs autres de l'histoire d'Hérodote, que les Perses se regardaient comme humiliés d'avoir pour roi un Mède, qui appartenait à la nation vaincue. Les conjurés, qui mettent à mort le mage Smerdis, ne s'associent que des *Perses* pour l'exécution de leur complot. L'orgueil national était intéressé au succès d'une entreprise qui devait rendre à la Perse la supériorité que lui avaient donnée les armes de Cyrus.

Digitized by Google

quième année de son règne, la capitale de l'Assyrie se révolta. Les Babyloniens avaient espéré recouvrer leur indépendance, à la faveur des révolutions qui avaient troublé le royaume de Perse. Mais Darius, qui songeait déjà à s'agrandir par des conquêtes, s'empressa de faire rentrer la ville rebelle sous son obéissance. Il l'assiégea cependant en vain pendant dix-huit mois, et ce ne fut que par le dévouement de Zopire, l'un des principaux seigneurs de la cour qu'il parvint à s'en rendre maître. Il punit de mort trois mille Babyloniens qui avaient eu le plus de part à la révolte, et détruisit les fortifications de leur ville. Après la prise de Babylone, Darius marcha contre les Scythes, pour tirer vengeance de l'invasion qu'ils avaient faite en Médie sous le règne de Cyaxare Ier. Ces peuples habitaient entre l'Ister (le Danube) et le Tanaïs. Il reçut la soumission des Thraces et vainquit les Gètes, qui se croyaient immortels. Arrivé sur les bords de l'Ister, il y fit jeter un pont dont il confia la garde aux Ioniens de son armée, franchit le fleuve et s'avança dans la Scythie. Les Scythes, au lieu de combattre en bataille rangée, le fatiguèrent par de longues marches à travers des déserts stériles. Darius, forcé de revenir sur ses pas, ramena en Asie les débris de son armée, et fut redevable de son salut à Hystiée de Milet, qui conserva le pont de l'Ister, malgré l'avis de Miltiade d'Athènes. Darius, pour réparer la honte de cette expédition, fit la conquête de l'Inde, qui forma la vingtième satrapie de son empire. Scylax, de Caryandie, ville de Carie, avait parcouru les contrées que le prince soumit à sa domination, et la mer Érythrée, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Arabique. Darius, qui, depuis le commencement de son règne, méditait la conquête de la Grèce, trouva, dans la révolte de l'Ionie, le prétexte qu'il cherchait pour porter ses armes dans cette contrée, 504.

§ II. — *Coutumes, mœurs, gouvernement, religion des Perses au temps de Cyrus, de Cambyse et de Darius* (1).

Les Mèdes, pendant longtemps tributaires des Assyriens, ne prirent sur leurs voisins une supériorité constante qu'au temps où Cyrus les réunit à la monarchie des Perses, dont il est le fondateur. Les Perses

(1) Pour ce chapitre, *voyez* Xénophon, *Cyropédie;* Hérodote, liv. I, chap. 71, 132 et suiv.; liv. II, chap. 167; liv. III, chap. 16, 31, 89; liv. IX, chap. 61; Platon, *des Lois*, liv. III; Diodore de Sicile, liv. I; Plutarque, *Apophth. Religions de l'antiquité*, le texte d'après M. Creuzer, et notes de M. Guigniaut.

Digitized by Google

étaient donc soumis à des lois et à des règlements dont la sagesse assurait la grandeur de la nation.

I. *Distribution du peuple en diverses classes, éducation.* — Au temps de Cyrus, les Perses se faisaient remarquer par leur courage, leur vigueur, leur tempérance et leur sobriété, qui étaient passées en proverbe dans l'Orient, leur horreur pour le mensonge et les dettes (1). Leur nation était distribuée en quatre classes. La première était celle des enfants : on y demeurait jusqu'à seize ans, et l'on s'y livrait aux divers exercices de la gymnastique et de la guerre. La seconde était celle des jeunes gens : ils se perfectionnaient pendant dix années dans les exercices, suivaient le roi à la chasse, gardaient pendant la nuit les postes importants. La troisième, celle des hommes faits, de vingt-six à cinquante ans, fournissait les soldats et les officiers aux armées, les administrateurs à l'état. Dans la quatrième, on choisissait les plus sages et les plus instruits, pour les placer dans le conseil public et dans les tribunaux. Les fils du roi assistaient aux mêmes exercices que les autres jeunes Perses ; ils avaient de plus, auprès de leur personne, quatre hommes vénérables chargés de les instruire dans la science de la religion et du gouvernement, de les former à la vertu, de développer leurs talents.

II. *Gouvernement et administration.* — Le gouvernement était monarchique. Sous Cyrus et sous Cambyse, l'autorité du prince fut absolue ; sous Darius, elle fut tempérée par celle du conseil d'état, composé des principaux seigneurs ; sous les successeurs de Darius, elle fut contre-balancée par la puissance des satrapes, dont les révoltes succédèrent à l'opposition légale que Darius avait trouvée dans le conseil d'état. On tenait des registres publics où l'on inscrivait les décisions et les ordonnances du prince, les priviléges concédés aux peuples, les grâces accordées aux particuliers et les services rendus par eux, les résolutions prises, les règlements établis, les événements des règnes précédents. Ces annales étaient consultées souvent par les ministres et par le prince, auquel un officier rappelait chaque matin qu'il eût à remplir les fonctions pour lesquelles Dieu l'avait placé sur le trône. L'em-

(1) Darius, en haranguant les conjurés au moment d'exécuter leur complot contre l'usurpation du mage Smerdis, se croit obligé de dissiper leurs scrupules, parce qu'il doit employer un mensonge pour pénétrer dans le palais. « Ceux qui mentent, dit-il, désirent la même chose que ceux qui disent la vérité. On ment dans l'espoir d'en retirer quelque profit : on dit la vérité dans la vue de quelque avantage et pour s'attirer une plus grande confiance. » Hérodote, *Hist.*, liv. III, chap. 72.

Digitized by Google

pire fut divisé par Cyrus en cent vingt provinces ou satrapies, et il établit des communications entre elles au moyen des postes. Dans chaque satrapie, les commandants des places, les officiers des troupes, furent originairement indépendants du satrape, ou gouverneur civil. Darius paraît avoir commis une grande faute, en réduisant à vingt le nombre des satrapies, et en augmentant prodigieusement, par cette mesure, le pouvoir des satrapes; mais cette faute dépendit plus, selon toute apparence, des circonstances où il se trouva que de sa propre volonté. Suivant un usage immémorial, le roi était obligé de visiter les diverses provinces. Quand il ne pouvait s'acquitter de ce soin, il le remettait à quelques grands, renommés pour leur intégrité et pour leurs lumières. Le roi ou ses délégués portaient leur attention sur la guerre, les finances, le commerce, l'exercice des métiers, et principalement sur l'agriculture. Dans les temps les plus rapprochés de l'origine de la monarchie perse, Cambyse et Xerxès se montrèrent libres du frein salutaire de l'éducation et de la religion, et des tempéraments apportés à leur autorité. Aucune loi, plus puissante que leurs passions, n'astreignait les rois à l'observation de ces règles : aussi le nombre de ceux qui les foulèrent aux pieds surpasse-t-il le nombre de ceux qui s'y soumirent.

III. *Justice.* — Les rois rendaient la justice par eux-mêmes dans les affaires les plus graves; les autres étaient décidées par des juges royaux, dont les prévarications, du reste extrêmement rares, étaient punies par les plus cruels supplices. Il n'était permis, ni aux particuliers de faire mourir un esclave, ni au prince de prononcer la peine de mort contre aucun de ses sujets pour une première faute. Dans les jugements auxquels on soumettait les coupables, on admettait, comme compensation de leurs délits, les services rendus par eux à l'état.

IV. *Finances.* — Les revenus des rois de Perse consistaient dans les tribus payés, soit en argent, soit en nature, par les pays conquis au temps des rois mèdes et de Cyrus. Les trésors du roi étaient déposés dans plusieurs villes; l'or et l'argent enlevés à la circulation étaient gardés en lingots, dont on faisait de la monnaie à mesure que les besoins publics l'exigeaient. Les premiers impôts réguliers furent établis par Darius.

V. *Guerre.* Les armées des Perses se composaient de quatre corps : l'infanterie pesamment armée, la cavalerie, les soldats armés à la légère, les archers et frondeurs. Dans ces quatre corps, les guerriers les plus braves étaient les immortels, au nombre de dix mille, une autre

Digitized by Google

troupe de quinze mille soldats, les cavaliers enfin, recrutés, en grande partie, parmi les fils des grandes familles. Les armes défensives des Perses consistaient dans des cuirasses, des brassards et des cuissards d'airain, des boucliers; leurs armes défensives étaient le cimeterre, le javelot ou demi-pique, l'arc et la flèche. Leur bouclier et leur demi-pique étaient trop petits et trop faibles, leurs flèches souvent impuissantes. Dès le temps de Darius, troisième successeur de Cyrus, la milice des Perses proprement dite, et à plus forte raison celle des Mèdes et des autres peuples de l'empire, avait déjà dégénéré. Ils étaient à la fois inférieurs aux Grecs par le courage, la discipline, la tactique et les armes.

VI. *Religion.* — Les Perses adorèrent d'abord les éléments, tels que l'eau, le feu, la terre, l'air et les vents; ils adorèrent aussi les astres, surtout les deux plus apparents, le soleil et la lune. Cette religion était toute pastorale. Vers l'an 589, un nouveau système religieux fut apporté de la Médie par le second Zoroastre, qui le communiqua aux castes supérieures, et en forma ce que l'on nomma la religion médo-persique ou le magisme. Voici quels étaient les dogmes de cette religion. L'Éternel et l'Excellent (Zervane) a donné naissance au bon, à la lumière céleste et immatérielle (Ormuzd), et à l'Amour, au grand médiateur (Mithras); il a engendré aussi le Méchant (Ahriman), devenu tel par sa faute. Le monde et tous les êtres ont été créés implicitement par Zervane et par Mithras; mais ils l'ont été plus particulièrement et plus immédiatement par le bon esprit, Ormuzd, et par le mauvais, Ahriman. De ces principes découle la lutte perpétuelle, pendant douze mille ans et jusqu'à la fin du monde, d'Ormuzd aidé de Mithras contre Ahriman, du bien contre le mal, de la lumière contre les ténèbres; le jugement des hommes après leur mort par Ormuzd; le séjour temporaire des bons dans un lieu de délices, et des méchants dans un enfer; la résurrection des corps à la fin du monde; la destruction de l'empire d'Ahriman; la dernière expiation des méchants; la réunion générale de tous les êtres à l'Éternel. Les Perses ne croyaient pas, comme les Grecs, que les dieux eussent des formes humaines; ils ne leur élevaient ni temples, ni statues, ni autels; ils réprouvaient le culte des idoles; mais ils avaient des symboles. Ils faisaient des sacrifices à leurs dieux sur le sommet des plus hautes montagnes (1). Ils adoraient le feu comme symbole et représentation d'Ormuzd; le soleil comme l'image de Mithras. Telle était,

(1) Hérodote, lib. I, cap. 131.

Digitized by Google

chez les Perses, la religion pour les hautes classes, pour les classes les plus éclairées; mais le peuple avait transformé les symboles en dieux, et leur rendait un culte réellement idolâtrique. Les prêtres ou mages étaient les savants, les devins, les prophètes de la nation : renfermés dans une seule tribu, qui s'était exclusivement réservé le sacerdoce, ils exerçaient la plus puissante influence sur les relations privées des sujets, comme sur les affaires générales et sur le gouvernement. Ils tentèrent de placer et de maintenir l'un d'eux, l'imposteur Smerdis, sur le trône de Cambyse; mais cette ambitieuse entreprise, terminée par l'assassinat de Smerdis et par l'extermination de plusieurs milliers de mages, leur porta un coup dont ils ne se relevèrent jamais entièrement. On en trouve la preuve dans la fête annuelle du *Massacre des mages*, qu'ils n'eurent pas le crédit de faire abolir, et que les rois destinèrent à rappeler éternellement le souvenir de leur désastre dans cette révolution, tout ensemble religieuse et politique.

La religion de Zoroastre, ou des castes supérieures de la Perse, offre avec la religion des Juifs et avec le christianisme des points de ressemblance bien plus nombreux, bien plus frappants encore que la religion des castes supérieures de l'Égypte. N'en doit-on pas conclure que les diverses religions des païens découlèrent de la religion générale, primitivement révélée par Dieu à tous les hommes, et altérée ensuite diversement par les païens dans la suite des siècles ? C.

CHAPITRE XI.

Des principaux états maritimes de l'Asie et de l'Afrique, depuis leur origine jusqu'à la lutte entre les Grecs et les Perses.

Cyrus fit toutes ses conquêtes avec des armées de terre. Il n'est fait mention, dans aucun historien, ni de ses établissements maritimes, ni de projets formés par ce prince pour assurer à ses sujets le commerce de l'Asie. Il ne chercha à tirer avantage ni du golfe Persique, dont il était maître, ni de la vaste étendue de côtes qu'il possédait sur les trois mers qui environnent l'Asie. Aussi la plupart des îles de la mer Égée et de la Méditerranée échappèrent-elles à sa domination, tandis qu'il renversait de puissants empires et qu'il subjuguait les nations les plus belliqueuses du continent. La Phénicie et Cypre, que nous avons comprises, d'après le témoignage de Xénophon, au nombre des provinces de son empire, consentirent sans doute à être tributaires de Cyrus, pour ne pas s'exposer au

Digitized by Google

danger de braver sa puissance, mais ne furent pas subjuguées par ses armes. Les Phéniciens, en rendant impossible, par le refus de leurs vaisseaux, l'expédition que Cambyse voulut entreprendre contre les Carthaginois, prouvent d'abord qu'ils étaient restés indépendants des Perses, et en second lieu, que ces derniers n'avaient pas encore créé une marine. Après avoir présenté l'ensemble des conquêtes faites par Cyrus en Asie et en Afrique, nous allons leur opposer les principales cités maritimes qui conservèrent leur indépendance, et répandre ainsi quelque jour sur le commerce et la navigation de la Phénicie, de Carthage et de Rhodes (1).

Phénicie. — « Le peuple phénicien, dit Heeren (2), était une branche de la grande tribu sémitique ou araméenne, qui, à une époque ignorée, avait occupé les vastes plaines qui s'étendent depuis la Méditerranée jusqu'au Tigre, et de la pointe méridionale de l'Arabie jusqu'aux monts Caucase. Cette origine est évidemment constatée par les différents dialectes de la Phénicie, qui se rapportent tous à un même idiome; et ce qui achève en quelque sorte de le prouver, c'est qu'il est bien plus facile d'expliquer l'organisation politique des Phéniciens lorsqu'on ne les considère pas comme un peuple particulier et isolé, mais plutôt comme une réunion de tribus syriennes, établies le long des côtes, et que les auteurs anciens ont souvent confondues sous un nom générique. »

Au temps de sa splendeur et de sa puissance, la Phénicie était un des plus petits pays de l'antiquité; elle n'avait environ que cinquante lieues du nord au sud, sur huit ou dix de largeur. Elle s'étendait le long de la mer Intérieure, qui la bornait à l'occident; elle était entourée au nord et au nord-est par la Syrie, au sud-est et à l'est par la Palestine. La position géographique de la Phénicie explique l'industrie prodigieuse de ses habitants. Placés dans un pays stérile, il leur fallut trouver, autrement que dans la culture de la terre, les moyens de pourvoir à leur subsistance. Les montagnes, qui les resserraient au nord, au midi et au levant, leur fournissaient des bois pour la construction des vaisseaux; une vaste mer, ouverte devant eux, les appelait aux entreprises commerciales. Ils s'y livrèrent avec tant de succès, qu'ils eurent pendant plusieurs siècles le monopole du commerce du monde connu des anciens.

---

(1) Aux auteurs, tant anciens que modernes, souvent cités dans ce précis, on peut ajouter l'abbé Mignot (Académie des inscriptions et belles-lettres, tome 34) et M. de Pastoret Dissertation sur la législation des Rhodiens), qui ont fourni quelques détails précieux sur ces états maritimes.

(2) Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. II, p. 6.

Digitized by Google

Toutes les villes importantes de la Phénicie étaient bâties sur la côte ou dans les îles voisines de la côte. Aradus, Antaradus, Tripoli, Sidon, Béryte, Sarephta, Botrys, Orthosia, étaient, après Tyr, les cités les plus considérables de la Phénicie. Ces villes, qui existèrent simultanément, ne s'élevèrent que successivement, et furent fondées, comme la plupart des colonies grecques de l'Asie Mineure et de la Sicile, ou dans des vues de commerce, ou par des citoyens exilés à la suite de dissensions domestiques. La plus ancienne des villes phéniciennes fut Sidon; elle donna naissance à Tyr, qui l'éclipsa bientôt en grandeur et en opulence. Tyr, qui portait dans l'origine le nom de *Sor*, doit être distinguée, selon les temps, en deux villes différentes. La première, *Palætyros*, avait été fondée sur le continent. Pendant le long siége que les habitants eurent à soutenir contre Nabuchodonosor II, une partie se réfugia dans une île voisine où s'éleva la nouvelle Tyr qui, en peu de temps, devint plus riche et plus importante que l'ancienne. La ville était entourée de hautes murailles; elle avait deux ports, l'un au nord et l'autre au sud, destinés à recevoir les vaisseaux qui faisaient principalement le commerce avec Sidon et avec l'Égypte. La fondation d'Alexandrie, qui devint l'entrepôt du commerce de l'Orient, fut plus fatale à Tyr que la longue et vaine résistance qu'elle opposa aux armes du conquérant macédonien.

La religion des Phéniciens était dans l'origine basée sur les principes de la religion judaïque; mais elle s'altéra par les rapports qu'ils eurent avec les nations idolâtres de l'Afrique et de l'Asie. Au sein de Tyr était le temple célèbre du dieu tutélaire de la ville de Melcarth, qui est devenu pour les Grecs l'Hercule tyrien : son culte se répandit dans toutes les colonies phéniciennes; Tyr fut à la fois leur métropole, soit pour la religion, soit pour le gouvernement. La caste sacerdotale exerçait une grande influence en Phénicie, et tenait le premier rang après les rois.

La Phénicie ne formait pas un état constitué comme les républiques de la Grèce ou les monarchies de l'Asie. Elle comprenait un certain nombre de villes qui possédaient chacune leur territoire. Il s'éleva de temps à autre, dans cette contrée, des États puissants, autour desquels se groupèrent plusieurs villes; quelquefois même toutes ces villes s'enchaînèrent par une confédération, dont Sidon et Tyr furent successivement le centre commun. Entourées de voisins redoutables qui portaient envie à leurs richesses, elles sentirent souvent la nécessité d'unir leurs forces pour protéger leur indépendance et leur commerce.

Digitized by Google

Ce système fédératif fut adopté par toutes les colonies phéniciennes fondées sur les côtes d'Afrique et en Espagne; les colonies grecques de la Sicile, de la Grande-Grèce et de l'Asie, en firent aussi la principale base de leur liberté et de leur puissance. Quoiqu'il ne nous soit parvenu que des documents incomplets sur l'état intérieur des cités phéniciennes, on peut affirmer que ces villes eurent chacune leur constitution particulière, qu'elles furent soumises à des rois héréditaires, et que le pouvoir de ces rois était à la fois limité par la puissance des prêtres, et les priviléges de certains magistrats nommés par le peuple, qui marchaient en quelque sorte les égaux des rois. Les historiens laissent entrevoir quelques traces d'assemblées générales, où les députés des villes délibéraient avec les rois sur les affaires de la confédération (1).

Tyr ne commença à devenir la capitale de la Phénicie et la ville la plus opulente du monde que lorsque sa population se fut accrue des habitants de Sidon, qui, fuyant le joug d'un roi d'Ascalon, s'établirent à Tyr, et y apportèrent leur industrie et leur goût pour le commerce maritime. Dès lors Tyr occupa le premier rang parmi les villes de Phénicie, et fut la résidence des rois de cette contrée, constituée en quelque sorte en corps de nation. Le premier de ses rois fut *Abibal*, contemporain de Saül, *Hiram* ou *Hirom*, son fils et son successeur, qui commença à régner en 1040, fut l'allié de David et de Salomon. Il apprit au premier l'art de la navigation et à se servir des ports du golfe Arabique. Il fournit au second les matériaux pour le temple de Jérusalem, et des ouvriers habiles qui en dirigèrent et en achevèrent la construction. Hiram consacra des temples magnifiques à Astarté, une des principales divinités des Phéniciens, et joignit à la ville une île voisine par un môle, monument célèbre de sa puissance.

926. Jézabel, fille d'*Ithobal Ier*, cinquième successeur d'Hiram, épousa Achab, roi d'Israël, où elle apporta le culte des divinités phéniciennes. Sous *Pygmalion*, Didon, sa sœur, abandonna la Phénicie, et conduisit une colonie en Afrique, vers 860. *Élulée*, 786, le premier roi de Tyr que l'on connaisse après Pygmalion, fit la guerre aux habitants de Citium en Cypre, qui s'étaient révoltés, et les replaça sous le joug qu'ils avaient tenté de briser. Salmanasar, roi d'Assyrie, secourut les Citiens en faisant une invasion dans la Phénicie, et en mettant le siége devant Tyr, qui résista à ses efforts. *Ithobal II*, 591, fut le dernier roi

(1) Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. II, p. 20.

Digitized by Google

de l'ancienne Tyr, attaquée et détruite par Nabuchodonosor II, après un siége de onze ans, 572 (1). Les habitants se transportèrent dans l'île qu'Hiram avait réunie au continent, et échappèrent ainsi à la ruine dont le vainqueur les avait menacés. La royauté fut détruite en Phénicie après Ithobal, qui périt pendant le siége. On y substitua le pouvoir des suffètes, qui eut peu de durée. Les Tyriens rétablirent le pouvoir monarchique en 554, créèrent roi *Balator*, et se reconnurent tributaires du roi d'Assyrie, espérant que ce sacrifice serait compensé par les avantages qu'ils trouveraient dans la paix pour leurs entreprises commerciales. Lorsque Cyrus eut substitué la monarchie des Perses à celle des Assyriens, les Phéniciens ne balancèrent pas de rendre à ce conquérant les mêmes hommages qu'ils avaient rendus aux derniers rois de Babylone.

Ce fut dans une période de cinq cents ans que les Tyriens acquirent d'immenses richesses par leur commerce, et qu'ils établirent des colonies dans diverses contrées de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie. Dès les temps les plus reculés, ils étaient en possession de la plupart des îles de l'Archipel. Lorsqu'ils en eurent été dépossédés par les Grecs, ils se portèrent vers le midi de l'Espagne, où ils fondèrent Tartésus, Gadès, Carteja; sur la côte du nord de l'Afrique, où ils donnèrent naissance à Utique, à Carthage, à Adrumétum; sur la côte nord-est de la Sicile, où ils fondèrent Panormus et Lilybée. Il est vraisemblable qu'ils eurent aussi des établissements vers l'orient, dans le golfe Persique, dans les îles de Tylos et d'Aradus.

On peut juger de l'étendue du commerce des Phéniciens par leurs colonies. Le nord et l'occident de l'Afrique, au delà des colonnes d'Hercule, l'Espagne, la Bretagne et les îles de Scilley, étaient l'objet de leurs fréquents voyages. Ils partageaient avec les Juifs le commerce des golfes Persique et Arabique, visitaient le midi de l'Arabie, l'Éthiopie, et s'avançaient jusqu'à la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, et jusqu'à l'île Ceylan. Le plus célèbre de leurs voyages est celui qu'ils firent deux fois autour de l'Afrique, par les ordres de Salomon, et de Néchao, roi d'Égypte.

Les Phéniciens faisaient aussi par terre un commerce qui n'était pas

(1) Philostrate, qui avait écrit l'Histoire des Indes et de la Phénicie, dit que le siége de Tyr par Nabuchodonosor dura treize ans. *V.* Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. X, chap. 11. Heeren, dans l'ouvrage que nous avons souvent cité, combat la valeur des témoignages d'après lesquels nous avons dit que Tyr fut prise et détruite par Nabuchodonosor; il pense que la ville résista victorieusement à ses armes.

Digitized by Google

moins important. Leurs caravanes se répandaient dans l'Arabie, la Babylonie, la Perse, pénétraient dans la petite Boukharie, le petit Thibet, et peut-être jusqu'à la Chine. Ils portaient dans ces différentes contrées les produits variés de leur industrie, dont les principaux consistaient en tissus et en teintures de pourpre, dont ils sont les inventeurs. Ils s'imposaient la loi de cacher aux autres peuples les moyens et le succès de leur navigation.

On doit aux Phéniciens les découvertes les plus utiles, l'application de l'astronomie à la navigation, l'art de dresser des comptes et de tenir des registres, et l'invention des poids et des mesures. Il paraît qu'ils étaient fort curieux de conserver les monuments de leur histoire. Les prêtres étaient chargés de consigner dans les registres publics tous les événements qui intéressaient la nation. Leurs principaux historiens furent Sanchoniaton, Mochus, Théodote et Hypsicrate. Il ne reste que les noms des trois derniers; nous avons un fragment célèbre de Sanchoniaton.

Carthage. — Elle fut fondée ou plutôt agrandie par Didon, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, vers l'an 860 avant J.-C. Des Phéniciens s'étaient établis en Afrique plusieurs siècles avant le règne de ce prince, et avaient fondé Utique, 1520 ans avant J.-C., et Carthage en 1259. Zorm et Carchedon y ajoutèrent quelques accroissements en 1231; plus de trois siècles après, *Didon* l'augmenta d'une nouvelle ville et d'une citadelle nommée Byrsa. La situation de Carthage, choisie par les plus habiles marins de l'antiquité, fut la source de sa puissance et de ses richesses, qui surpassèrent bientôt celle de la métropole. Cette république se livra avec la même ardeur à la guerre et au commerce, qui lui auraient donné l'empire du monde, s'il ne lui avait pas été disputé par les Romains.

Didon se donna la mort, pour échapper aux poursuites d'un prince voisin, nommé Jarbas, jaloux, en obtenant sa main, de régner sur la colonie de Carthage. Après la mort tragique de cette princesse, on trouve dans l'histoire des Carthaginois une lacune de plus de trois siècles. Leur gouvernement se constitua pendant cette période. Il offrait un mélange, sagement combiné, de royauté, d'aristocratie et de démocratie, que les philosophes anciens ont admiré, et qui contribua à sa grandeur, en entretenant la concorde dans la cité. Le gouvernement de Carthage était composé de deux suffètes, revêtus d'un pouvoir annuel, d'un sénat formé des principaux de la nation, du peuple, dont les attributions, vraisemblablement restreintes dans l'origine, s'étendirent ensuite à

Digitized by Google

toutes les parties du gouvernement. L'institution du tribunal, composé de cent quatre membres, qui punissait les revers des généraux avec la même rigueur que les crimes, est postérieure à cette époque, et doit se placer vers la fin du ve siècle.

La puissance de Carthage prit un essor rapide dans le même temps que l'empire des Perses s'établissait en Asie. Les Carthaginois se rendirent alors maîtres d'un grand nombre de contrées en Afrique. Ils subjuguèrent par les armes les naturels du pays, et les continrent sous leur joug, en fondant des colonies sur leur territoire. Les colons se mêlèrent avec les vaincus, les accoutumèrent à cultiver les terres et à s'attacher à des demeures fixes. Carthage s'empara de la suprématie sur les colonies phéniciennes dont elle était entourée, et les fit servir à son agrandissement. Par un traité fait avec Cyrène, elle posséda tout le territoire compris entre les Syrtes. En 543 elle battit la flotte des Phocéens, et s'empara de l'île de Corse. Deux ans plus tard, ses armées envahirent la Sicile, qui fut presque en entier conquise, sous la conduite de *Malée*, le premier suffète connu. On lui imputa ensuite une défaite qu'il avait essuyée en Sardaigne, et on le bannit de sa patrie. Malée, indigné de cette rigueur injuste, s'attacha l'armée, marcha sur Carthage et s'en rendit maître, 530. Il succomba peu de temps après, en cherchant à détruire la liberté de ses concitoyens pour les asservir à son despotisme. On verra plus tard la suite de l'histoire de Carthage, les progrès de sa grandeur et ses guerres avec les Romains, qui amenèrent sa décadence et sa ruine.

Rhodes. — Selon les traditions les plus vraisemblables, les Telchines, Phéniciens d'origine, habitèrent les premiers cette île fameuse. Aux Telchines succédèrent les Gnètes ou Ignètes, qui étaient peut-être le même peuple que le précédent. Cette île reçut la première colonie grecque de Leucippus, qui avait conduit des Pélasges dans l'île de Lesbos. Une autre colonie de Pélasges s'y forma quelque temps après : Phorbas l'y avait conduite, appelé par les habitants pour les délivrer des serpents qui les désolaient. Rhodes, successivement peuplée de tribus diverses, fut une des six villes qui formèrent la confédération dorienne.

Rhodes envoya à son tour, pendant plusieurs siècles, des colonies dans des contrées lointaines. Elle forma un établissement dans les îles Baléares, après le retour du siége de Troie; un autre dans l'île de Mélité. Lors de l'établissement des Phocéens à Marseille, les Rhodiens abordèrent sur la côte d'Ibérie et y fondèrent une ville du nom de leur

Digitized by Google

patrie. Les Rhodiens avaient devancé les Grecs dans la navigation et le commerce. Vers l'an 719, ils avaient une marine puissante, qui les rendait maîtres des mers voisines. C'est à ce peuple que les Grecs et les Romains ont été redevables des premières lois sur la navigation. Son gouvernement fut d'abord monarchique. Tlépolème, fils d'Hercule, régna à Rhodes, et combattit avec les Grecs au siége de Troie. Ses successeurs sont peu connus. La royauté fut abolie à Rhodes en 480. Ce fut surtout à partir de cette époque que le commerce des Rhodiens prit de prodigieux accroissements, et que leur république se plaça au premier rang des colonies maritimes de la Grèce. C.

CHAPITRE XII.

Histoire des Grecs, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la guerre médique. — La Grèce dans l'état sauvage et dans les temps de première civilisation.

PREMIÈRE PARTIE.

Exposé des divers systèmes sur les origines grecques. — Chronologie des anciens temps.

§ I. — *Origines grecques.*

Les origines grecques ont donné lieu, chez les modernes, aux systèmes les plus divers et les plus contradictoires. Les uns veulent que les populations primitives de la Grèce soient venues des hauteurs du Thibet, en parcourant tout le nord de l'Asie et de l'Europe jusqu'aux rives du Pont-Euxin; que de là elles soient entrées en Grèce sous le nom de Pélasges, et qu'elles aient occupé la Thessalie et la Béotie avant d'entrer dans le Péloponèse (1). D'autres, rejetant l'idée que toute l'humanité descend d'un même couple, voyant des créations locales dans ces races d'hommes si différentes par la structure de leurs corps, par l'essence et les racines de leurs langues, prétendant que chaque contrée a reçu ses habitants de la main de Dieu, donnent à la Grèce, comme aux autres pays, une population autochthone, indigène, créée sur le sol même de la Grèce.

Ceux-ci pensent que les Pélasges furent une nation nombreuse et puissante,

---

(1) Lévesque, Études de l'Histoire ancienne, t. II, p. 77 et suiv. — Herbert Marsh. Horæ Pelasgicæ, première partie. Cambridge, 1815.

Digitized by Google

qui couvrit, dans le principe, tous les pays de la Grèce, et dont des révolutions subséquentes ne laissèrent plus apercevoir que les restes isolés, dispersés au loin, séparés les uns des autres (1). A la place de cette population pélasgique qui couvre toute la Grèce, ceux-là placent dans chaque contrée une population primitive, distincte par le nom, les mœurs et les habitudes : ils regardent les Pélasges comme une nation médiocre par le nombre, et restreinte à l'Argolide, qui de proche en proche étendit ses lois et son nom à ces anciennes populations, d'abord dans le Péloponèse, ensuite dans tout le reste de la Grèce, et qui leur donna, pour plusieurs siècles, la religion, le gouvernement, la langue, les arts pélasgiques (2).

Dans un autre système, rien de tout cela n'eut lieu. Le sol de la Grèce fut originairement occupé par trois peuples différents : 1° Les *Graïci*, subdivisés en Hellènes Doriens et Æoliens, qui habitaient le nord-est de la Grèce, et en Ioniens, qui en occupaient le midi, c'est-à-dire l'Attique et le Péloponèse : le nom d'Hellènes prévalut en dernier lieu, et désigna toute cette race. 2° Les *Lélèges* et les *Curètes*, qui occupaient originairement l'Acarnanie, l'Ætolie, et qui plus tard formèrent des établissements dans la Laconie, l'île de Crète, les îles de l'Archipel. 3° Les *Pélasges* ou *Tyrséniens*, répandus en Épire et dans une partie de la Thessalie, et qui ne formèrent d'établissement dans l'Attique, l'Argolide et l'Arcadie, que cent quatre-vingt-dix ans après le déluge d'Ogygès (3).

Enfin, quelques-uns nient l'existence et la réalité des Graïci, des Pélasges et des Hellènes, comme peuples, et ne voient dans ces trois mots que la désignation des situations sociales par lesquelles les Grecs ont successivement passé. Ils prétendent qu'on appela les habitants de la Grèce, Graïci et Pélasges, tant qu'ils demeurèrent barbares, et Hellènes quand ils passèrent à l'état de civilisation. En conséquence, ils traitent de pur roman historique les conquêtes ou les établissements des Pélasges et des Hellènes (4).

La religion et la civilisation des Grecs n'ont pas donné lieu à des opinions moins diverses, à des dissentiments moins prononcés. Tandis que les uns les considèrent comme indigènes et nationales (5), les autres n'y voient que des importations de colonies orientales, sorties à diverses époques de la Phénicie, de l'Égypte, de la Libye, de la Thrace et de l'Asie Mineure (6). Pour les uns, les Pélasges sont les propagateurs actifs, et peut-être les auteurs de la première civilisation en Grèce ; pour d'autres, ils ne sont que des brigands, des barbares vagabonds (7).

---

(1) Niebuhr, Rœmische Gesch., t. I, p. 32 et sqq., 59, 60.

(2) Larcher, Essai de chronologie sur Hérodote, chap. 8, p. 215, éd. 1802. — M. Raoul Rochette, Histoire critique de l'établissement des colonies grecques, t. I, p. 146 et suiv.

(3) Mannert, Geogr. der Griech. und Rœm., vol. VIII.

(4) Fréret, Académie des inscriptions, t. XLVII, p. 77-83.

(5) M. Otfr. Muller, Gesch. hell. Stæmme und Stædte.

(6) M. Fréd. Creuzer, Symbolik und Mythologie der alten Vœlker. — Fréret, dans tous les ouvrages où il s'est occupé de la Grèce. — Larcher, Chronol. d'Hérodote et notes. — M. Raoul Rochette, Histoire des colonies grecques.

(7) Dupuis, Mémoires de l'Institut national, t. II, p. 111. — M. Raoul Rochette, t. I, p. 136 et sqq. — Larcher, Chron. d'Hér., p. 215, 274.

Digitized by Google

Et toutes ces hypothèses, mises en avant par des hommes d'un prodigieux savoir, d'une rare sagacité, se trouvent appuyées, tantôt par des analogies de langues; tantôt par des rapports entre la religion, le gouvernement et les arts de divers pays; tantôt par des textes formels tirés des historiens, des géographes, des grammairiens, des mythographes anciens.

Au milieu de tant de contradictions et de systèmes, nous nous déciderons, sur chacune de ces questions, pour le système qui nous semblera réunir en sa faveur, d'abord les témoignages historiques les plus imposants, et ensuite le plus grand nombre de probabilités : cependant nous ne donnons notre opinion que pour une conjecture. Nous n'insisterons ici que sur un seul point, sur la seule question de savoir si la civilisation grecque fut indigène ou empruntée aux étrangers.

La Grèce précéda l'Italie dans la civilisation; et l'Italie, à son tour, devança l'Espagne, la Gaule et la Germanie : d'où il résulte que les diverses contrées de l'Europe passèrent plus ou moins tard de la barbarie à la civilisation, en raison de la distance plus ou moins grande où elles se trouvaient de l'Asie et de l'Orient. Dans ce fait, nous voyons la preuve que l'Orient a été le berceau de toute civilisation ; et nous croyons que la Grèce lui a emprunté les éléments de la sienne, tout en les modifiant par le génie de ses habitants. Les rapports entre l'ancienne religion des Grecs et celles de la Phénicie et de l'Égypte, quoique contestés, nous paraissent aussi nombreux qu'évidents, et forment une seconde preuve à l'appui de l'opinion que nous embrassons. Enfin, bien antérieurement à l'époque où les écrivains d'Alexandrie pouvaient chercher à flatter l'orgueil des Ptolémées, en jetant dans l'histoire l'idée que la Grèce devait sa religion et sa civilisation primitives à l'Égypte; dans un temps où l'orgueil national des Grecs commandait, au contraire, aux historiens de proclamer l'originalité, l'autochthonie de leur religion et de leur civilisation; dans un temps où les défaites récentes des Asiatiques devaient inspirer du mépris pour les institutions et les cultes de l'Orient, Hérodote témoignait que la Grèce devait aux Libyens et aux Égyptiens ses anciens dieux et son oracle de Dodone; il reconnaissait que, dès le temps d'Io, fille d'Inachus, les Phéniciens étaient en contact et en commerce avec les Grecs; il attribuait au Phénicien Cadmus l'importation d'un alphabet plus complet, et aux filles de Danaüs celle des Thesmophories, ou fêtes de la Cérès égyptienne (1), avec des perfectionnements pour l'agriculture, introduite longtemps auparavant en Grèce. Thucydide, de son côté, constatait, après Hérodote, la réalité de la colonie de Pélops et l'ascendant pris par les Phrygiens dans tout le Péloponèse (2).

§ II. — *Chronologie des anciens temps.*

La réalité historique d'un certain nombre de faits de l'ancienne histoire grecque nous paraît incontestable, parce qu'elle repose tantôt sur les témoignages les plus

(1) Hérodote, II, 50, 51 ; I, 1 ; V, 58 ; II, 171.
(2) Thucyd., I, 9. — Hérod., VII, 11.

Digitized by Google

imposants, tantôt sur les monuments pélasgiques ou cyclopéens, encore subsistants aujourd'hui.

Mais quant aux dates de ces mêmes faits, nous les regardons comme *approximatives*, et non comme *certaines*, jusqu'aux Olympiades. Un exemple, choisi entre beaucoup d'autres, prouvera quelle incertitude règne jusqu'à cette dernière époque dans la chronologie grecque. Quatorze historiens ou chronologistes anciens ont cherché à fixer l'époque de la prise de Troie, et ils ont indiqué onze dates différentes, variant entre eux d'un siècle tout entier, puisque les uns ont placé le fait dont il s'agit l'an 1270, et les autres l'an 1170. Parmi les chronologistes modernes, la diversité des opinions est infinie. Non-seulement la plupart d'entre eux ont adopté l'une des nombreuses variations des auteurs anciens, mais ceux qui partent des mêmes bases, ceux qui prennent les indications d'Hérodote et de Thucydide pour éléments de leurs calculs, arrivent à des résultats différents: ainsi le président Bouhier prétend que Troie fut prise en 1252; Fréret, en 1284 ou 1282; Larcher en 1270 (1). Les anciens, bien plus à portée que nous de fixer d'une manière précise la chronologie grecque, désespéraient déjà du succès. « Avant les Olympiades, dit Jules Africain, vous ne trouvez rien de précis ni » d'exact dans la chronologie grecque, tous les faits ayant été mêlés, et ne s'ac- » cordant nullement entre eux avant cette époque (2). »

Nous adopterons la chronologie de Larcher, excepté en ce qui concerne les rois d'Athènes, parce que Larcher prend pour point de départ une indication partielle et contestable d'Eusèbe, et que dans l'ensemble de cette chronologie il a consulté son caprice à la place de l'un des documents les plus respectables que nous ait laissés l'antiquité : nous voulons parler des marbres de Paros. Pour cette série de rois, nous suivrons les indications des marbres, mais en remontant tous les faits de soixante-deux ans, parce que les marbres fixent la prise de Troie à l'an 1208, et que, dans les diverses parties de son système, Larcher a adopté la date fondamentale de 1270 pour ce même événement.

SECONDE PARTIE (3).

Histoire de la Grèce depuis les temps les plus anciens jusqu'aux temps héroïques.

---

§ I. — *Anciennes populations de la Grèce.*

Graïci ou Hellènes, Lélèges et Curètes, Pélasges. — Les Athéniens, les Béotiens, les Sicyoniens, les Achéens, les Arcadiens, les plus an-

(1) Larcher, Chron. d'Hérod, t. VII, p. 358-405, éd. 1802.

(2) Jul. Afric. in Euseb., Præp. evang., l. X, c. X, p. 487.

(3) Pour ce chapitre, voir les éclaircissements et les citations dans le Précis de l'Histoire ancienne, troisième édition, de la page 113 à la page 152.

Digitized by Google

ciens habitants de l'Argolide, en un mot la plupart des peuples de la Grèce centrale et du Péloponèse prétendaient n'être venus d'aucune contrée étrangère : ils se croyaient et se disaient autochthones, nés du sol ou sur le sol même. Nous pensons, avec plusieurs savants, que la population primitive de la Grèce appartenait à la race Indo-Germanique et qu'elle vint du nord; mais cette opinion ne repose que sur des inductions tirées du langage et par conséquent sur des probabilités, non sur des témoignages historiques.

Trois peuplades remontent aux premiers âges de la Grèce, et dès ce temps subsistent concurremment, simultanément, dans le pays; ce sont : 1° les Graïci ou Hellènes; 2° les Lélèges et Curètes; 3° les Pélasges. On ne peut nier que les Pélasges n'aient été d'abord plus nombreux, répandus dans un plus grand nombre de pays que les deux autres familles : pendant plusieurs siècles, ils exercèrent un empire étendu, une influence immense dans la Grèce. Mais c'est une erreur d'imaginer qu'ils aient porté dans toutes ses provinces leur nom et leurs lois, qu'ils se soient incorporé tous ses peuples. En effet, treize ou quatorze générations après Inachus, personnage réel ou mythique, mais indicateur de la plus haute antiquité où l'on remontât en Grèce, on voit les Curètes et les Lélèges, qui pendant tout ce temps ont conservé leur nom, chasser les Pélasges de la plus grande partie de la Thessalie, et les Graïci ou Hellènes, qui pareillement ont retenu leur dénomination originaire, commencer à jouer un rôle. Mais de même qu'Homère désigne souvent tous les Grecs par le nom de l'un de leurs peuples, les auteurs de l'antiquité, et Hérodote lui-même, le plus savant de tous, appliquent fréquemment et sans distinction le nom de Pélasges à tous les peuples primitifs de la Grèce. Les Pélasges différaient essentiellement des Hellènes dans le cours des premiers âges. Mais lorsque dans les siècles postérieurs, et à partir de la rentrée des Héraclides, plusieurs peuples, de Pélasges qu'ils étaient originairement, eurent été transformés en Hellènes; lorsque cette révolution, indiquée positivement par Hérodote (1), eut été accomplie, plusieurs historiens désignèrent les Pélasges comme les pères et les auteurs communs de toutes les peuplades grecques, les présentèrent comme la source d'où les Hellènes découlaient eux-mêmes. Ils auraient dû se

(1) Hérod., I. 57 : « Le nom de plusieurs villes pélasgiques fut changé... Les Athéniens, Pélasges d'origine, oublièrent leur langue en devenant Hellènes, et apprirent celle de ce dernier peuple. »

Digitized by Google

borner à signaler les Pélasges comme l'ancienne population des deux tiers des provinces de la Grèce; population qui se confondit avec les Hellènes, lorsque ceux-ci eurent assuré leur prépondérance.

On voit, par le témoignage des anciens, qu'avant ce grand changement, les Pélasges dominèrent sur l'Argolide, l'Arcadie, l'Attique et la Béotie, une partie de la Thessalie, l'Épire, les îles de Crète, d'Imbros, de Lemnos, de Samothrace, les Cyclades, les rives de l'Hellespont. Le siége primitif de leur domination et l'époque où ils l'ont établie, en telle ou telle contrée de la Grèce, ont donné lieu à de longues discussions. Mais, dans le but que nous nous proposons, il importe peu qu'ils aient habité d'abord l'Épire et une partie de la Thessalie, et que de là ils se soient étendus dans le midi et l'orient de la Grèce; ou que, de l'Argolide et de l'Arcadie, leur premier séjour, ils aient dirigé leurs colonies vers le nord et le couchant, comme l'assurait Denys d'Halicarnasse, et comme l'ont répété plusieurs critiques modernes. Il nous suffira aussi de savoir que presque tous ces établissements eurent lieu du vingtième au seizième siècle. Il est plus nécessaire de rectifier la fausse idée qu'on s'est formée longtemps des Pélasges : on les a pris pour une race barbare, inquiète, vagabonde, pour une poignée de brigands qui, chassée successivement de tous les lieux où elle s'était fixée, s'éteignit et ne laissa pas de traces (1). Les Pélasges, au contraire, l'un des peuples les plus nombreux de la Grèce primitive, formèrent l'une des portions les plus considérables, l'un des éléments principaux de la Grèce nouvelle, de la Grèce devenue hellénique : le nom et la forme pélasgiques passèrent, mais la population resta. C'est ainsi que les Gaulois n'ont pas cessé, sous l'empire des Romains comme sous celui des Francs, d'être dans la Gaule le fond de la population, la partie la plus nombreuse des habitants.

Les Pélasges cédèrent le commandement et l'influence aux Hellènes, mais leur extinction est une fable. Leur penchant au brigandage et aux courses aventureuses, leur invincible disposition à l'ignorance et à la barbarie, sont également imaginaires. Des faits nombreux et irrécusables prouveront bientôt, au contraire, que de tous les Grecs ils sortirent les premiers de l'état sauvage, et devinrent sinon les auteurs, au moins les ardents propagateurs de la première civilisation.

(1) Larcher, Chron. d'Hérod. — Fréret, Académie des Inscript., t. XLVII.

Digitized by Google

§ II.—*La Grèce dans l'état sauvage. Premier âge de la civilisation grecque, civilisation pélasgique.*

I. *État et religion des Grecs primitifs.* — Les Grecs primitifs n'avaient d'abord pour demeures que les forêts et les antres, et se nourrissaient des aliments les plus grossiers, de feuilles vertes, d'herbes, de racines dont quelques-unes même étaient nuisibles. Toutefois une profonde différence les distinguait des bêtes féroces qui les entouraient. Si la réflexion et le commerce avec des peuples civilisés ne leur avaient pas encore appris de plus sûrs moyens de pourvoir à leurs besoins et de défendre leur existence, ils avaient sur la nature et les attributs de Dieu des notions pures et sublimes, que Dieu lui-même avait gravées dans leur cœur : leur religion était un véritable déisme, étranger à toutes les superstitions auxquelles ils se livrèrent plus tard, après leur contact et leur mélange avec les Orientaux. « Autrefois, dit Hérodote (1), ils sacri-
» fiaient aux dieux toutes choses qu'on peut leur offrir; ils leur adres-
» saient des prières, mais ils ne donnaient alors ni nom ni surnom à
» aucun d'entre eux; car ils ne les avaient jamais entendu nommer. Ils
» les appelaient dieux en général, à cause de l'ordre des différentes
» parties qui constituent l'univers, et de la manière dont ils l'ont dis-
» tribué. Ils ne parvinrent ensuite à connaître que fort tard les noms
» des dieux, lorsqu'on les eut apportés d'Égypte. »

II. *Fondation des villes et des états les plus anciens.* — Dans le tableau que nous allons présenter de la fondation des anciennes villes et des premiers états de la Grèce, nous nous guiderons : 1° par les traditions des Grecs, telles qu'on les trouve consignées dans les auteurs anciens; 2° par le genre de constructions qu'on remarque dans les débris de ces villes. Nous pensons avec plusieurs savants que la construction pélasgique a précédé l'hellénique. Toute ville dans les tours ou les murailles de laquelle on a observé des restes de construction pélasgique, nous semble donc avoir été fondée, au moins une première fois, à une époque qui précéda celle où les colons égyptiens et hellènes bâtirent à leur tour des villes, ou bien agrandirent les anciennes, et introduisirent en Grèce le genre de construction appelé hellénique.

III. *Dans l'Argolide, la Corinthie, la Mégaride, l'Achaïe.* — Quelques traditions, mais plus modernes, parlaient du règne d'*Inachus* en Argolide, et lui attribuaient la première fondation d'Argos. Selon les

(1) Hérod., II, 52.

Digitized by Google

traditions les plus anciennes, les commencements de la ville et du royaume d'Argos ne dataient que de *Phoronée*, dont on place l'existence vers l'an 1920. Les auteurs qui rapportent ces traditions appellent Phoronée le premier des hommes, et disent de lui : « Il réunit en société » les hommes, qui, auparavant, vivaient épars et habitaient chacun » de leur côté : on nomma ville Phoronique l'endroit où il les ras- » sembla. » La ville prit plus tard le nom d'Argos : dans ses environs on vit bientôt s'élever Mycènes, Hermione, Tirynthe. Les rois d'Argos, dont on cite les noms depuis Phoronée jusqu'à Danaüs, sont : ***Apis***, ***Argus***, ***Criasus***, ***Phorbas***, ***Triopas***, ***Iasus***; ***Crotopus***, ***Sthénélus***, ***Gélanor***.

Dans le cours de cent cinquante années qui commencent au règne de Phoronée, on bâtit Éphyre, plus tard nommée Corinthe, la ville et le royaume de Sicyone, Mégare, Pellène. Le pays où l'on éleva cette dernière ville était alors appelé Ægialus, et plus tard fut nommé successivement Ionie et Achaïe.

IV. ***Dans l'Arcadie.*** — ***Æzée*** ou ***Phégée***, contemporain de Phoronée, régna, dit-on, en Arcadie, et y bâtit Phégie vers 1920. D'autres traditions attribuaient à Pélasgus les premiers essais de la civilisation en Arcadie. « Pélasgus, disaient-elles, pendant son règne, enseigna aux » hommes, soit l'art de construire des cabanes pour se mettre à l'abri » du froid, de la pluie et de la chaleur, soit celui de se faire des vête- » ments avec des peaux de sanglier. Les hommes vivaient encore de » feuilles vertes, d'herbes et de racines, qui n'étaient pas toutes man- » geables, et dont quelques-unes même étaient mortelles. Pélasgus les » fit renoncer à cette nourriture, et découvrit que les glands, au moins » ceux du phagus, étaient un aliment (1). » L'espèce de gland dont il est ici question ressemble à la châtaigne, et peut en effet servir de nourriture. ***Lycaon***, fils de Pélasgus, bâtit Lycosure sur le mont Lycée. Les fils de Lycaon fondèrent dans les divers cantons de l'Arcadie, qui alors comprenait l'Élide et s'étendait jusqu'à la mer, vingt-sept villes, dont les plus remarquables étaient Orchomène, Palantium, Trapezus, Ménale, Tégée, Mantinée, Lycæe, Héræe.

Parmi les auteurs de l'antiquité, les uns comptaient seulement neuf ou dix générations dans la maison royale d'Arcadie avant la guerre de

(1) Pausan. Arcad. c. 1. La contradiction entre Phégée et Pélasgus, comme fondateurs de la civilisation arcadienne, disparaîtrait si Pélasgus, au lieu d'être un personnage, n'était qu'une épithète, et que l'on pût dire (ce qui est probable) le Pélasge Phégée régna en Arcadie et y fonda Phégie.

Digitized by Google

Troie; d'autres en comptaient dix-sept. Les critiques modernes, en se partageant entre ces deux sentiments, ont avancé ou reculé de deux et même de trois siècles l'époque de Lycaon, de ses fils, et par suite de la construction des villes d'Arcadie. Denys d'Halicarnasse place ces faits dix-sept générations avant la guerre de Troie, ce qui produit 1841, 1790, 1710 ans avant l'ère vulgaire, selon que l'on compte les générations de trente-trois, de trente ou de vingt-cinq ans, et si l'on fixe la guerre de Troie à l'an 1280. Les critiques opposés à ce système reculent l'époque des fils de Lycaon jusqu'à l'an 1527.

V. *Dans la Laconie.* — Quelques traditions attribuaient la fondation de Sparte à *Sparton*, frère ou fils de Phoronée, vers 1880. On trouve dans sept villes de la Laconie des restes de constructions pélasgiques, et comme aucun témoignage historique ne place leur fondation à aucune époque postérieure, on peut croire qu'elle eut lieu entre Sparton et *Lelex*, qui vécut deux siècles plus tard, et qui fut contemporain du roi d'Argos Triopas. Selon les traditions du pays, ce Lelex était autochthone, indigène : dans ces temps reculés, les habitants s'appelaient Lélèges et Ictéocratéens. Ils conservèrent ce nom jusqu'aux règnes de *Myles* et d'*Eurotas*, successeurs de Lelex, que nous retrouverons dans la période suivante.

VI. *Dans la Messénie.* — On supposait que l'un des chefs des bourgades de l'Attique antérieurs à Cécrops avait conduit une colonie en Messénie, et bâti Colonides, ville voisine de Corone. Vers l'an 1700, *Polychaon*, l'un des fils de Lelex, et Messène, fille de Triopas, formèrent un important établissement en Messénie. « Ils rassemblèrent des » troupes à Argos et à Lacédémone, et entrèrent dans le pays auquel » Messène imposa son nom. Ils y fondèrent plusieurs villes, entre autres » Andanie, où ils établirent le siége de leur royaume. »

VII. *Dans l'Attique et la Béotie.* — Au temps d'Inachus, les Athéniens n'avaient encore ni villes ni nom : peut-être même la stérile Attique manquait-elle alors d'habitants. La Béotie, plus fertile, en eut dès le principe : on les nommait les Hectènes. Vers l'an 1869, et vers la fin du long règne de Phoronée à Argos, *Ogygès* gouverna la Béotie et envahit l'Attique. De son nom, il appela l'Attique Ogygie et y fonda Éleusis. En Béotie, il jeta les premiers fondements de Thèbes, et construisit une tour qu'on croit avoir duré jusqu'à présent; il bâtit encore Alalcomène, mentionnée par Homère; Aulis, près de la mer; et sur les bords du Copaïs, les deux bourgades d'Éleusis et d'Athènes. Cette dernière ville fut appelée plus tard Orchomène : son nom primitif d'Athènes

Digitized by Google

et celui d'Éleusis, pareils à ceux de deux bourgades de l'Attique, indiquent les anciens rapports qui existèrent entre les deux pays. La fin du règne d'Ogygès est fameuse dans l'histoire de la Grèce par une perturbation générale dans les planètes et dans les éléments, et par les calamités de tout genre qui en furent la suite. Un notable changement eut lieu dans la couleur, la grosseur et le cours de la planète de Vénus. Deux ans plus tard, 1832, un déluge couvrit et un tremblement de terre agita tout le sol de l'Attique et de la Béotie : à ces deux fléaux succédèrent la stérilité et la contagion. Une partie des habitants fut engloutie ; les autres se sauvèrent sur les montagnes, mais la plupart succombèrent par la faim et les maladies ; toute la nation des Hectènes périt. Tandis que les hommes succombaient, leurs ouvrages subsistaient : les indestructibles constructions des Pélasges bravaient l'inondation ; et la tour d'Ogygès à Thèbes et une partie de la première enceinte d'Orchomène sont encore debout aujourd'hui. Plus tard de nouveaux habitants vinrent repeupler ces contrées désolées. Au temps de Cécrops, on trouve dans l'Attique, alors appelée Acté, les Pélasges Cranaens; au temps de Cadmus, on trouve dans la Béotie les Aones ou Ioniens et les Hyantes ou Lélèges.

VIII. *Dans la Phocide.* — On attribuait à Élatus, l'un des fils de Lycaon, la fondation d'Élatée, et à une colonie argienne celle d'Abœ ou Abas. Ces villes paraissent plus anciennes que Daulis, Lilœa, Panopéa, dont la fondation est d'une époque incertaine, antérieure toutefois à la guerre de Troie, puisque Homère les cite dans son catalogue.

IX. *En Thessalie et en Épire.* — Dans le principe, les cinq fleuves de la Thessalie et le lac Bœbéis n'avaient pas d'écoulement, et la Thessalie entière n'était qu'un lac. Un tremblement de terre sépara le mont Ossa de l'Olympe, ouvrit un passage aux eaux et découvrit les plaines de la Thessalie. Les Pélasges formèrent un premier établissement dans cette contrée durant le XIXe siècle, et un second plus important vers 1740.

Ils donnèrent au pays le nom général de Pélasgie, qu'il conserva longtemps, et le partagèrent en trois provinces appelées Pélasgiotide, Achaïe, Phthiotide. Ils construisirent plusieurs villes, et entre autres, sur les bords du Pénée et sur ceux du golfe Maliaque, Larisse, Argia ou Argissa, Argos Pelasgicum. Les Hellènes, sous la conduite de Deucalion, enlevèrent la domination et une partie du territoire de la Thessalie aux Pélasges, quelques générations après, vers 1630.

Ainsi que la Thessalie, l'Épire fut d'abors appelée Pélasgie : une

Digitized by Google

province reçut la dénomination particulière de Thesprotie; une autre, celle de Chaonie. Les auteurs anciens désignent les habitants comme frères des Pélasges de la Thessalie, et établis dans le pays dès les premiers âges de la Grèce. Des Pélasges arcadiens y conduisirent une colonie sous la conduite de quelques-uns des fils de Lycaon. Lorsque Deucalion et les Hellènes se furent emparés d'une partie de la Thessalie, de nombreuses tribus de Pélasges se réfugièrent en Épire; et si plusieurs passèrent plus tard en Italie, il est probable que d'autres demeurèrent en Épire. Dans aucune autre contrée de la Grèce, autant qu'en Épire, on ne trouve de traces de la domination et de la civilisation des Pélasges. Quarante-cinq villes offrent des restes de construction pélasgique : dans la plupart, cette construction est sans mélange; dans quelques-unes seulement elle se confond avec la bâtisse hellénique d'une époque postérieure. Parmi ces villes on cite Dodone, Éphyre, Ambracie, Élatée, Pandosia, Buchette.

Rapports des Pélasges avec les Orientaux. — Les pasteurs arabes et phéniciens, après s'être emparés de la basse Égypte, s'avancèrent selon toute apparence jusqu'à la Libye. Dans des temps bien postérieurs, les historiens désignèrent indifféremment, et à cause des pays qu'elle occupait, cette race de conquérants sous les noms de Phéniciens, d'Égyptiens, de Libyens. Les Grecs eurent, dès la plus haute antiquité, des rapports avec plusieurs de leurs peuplades, parties de divers points. Ainsi l'on voit des Phéniciens vendre en Thesprotie une femme égyptienne qui établit en Grèce le plus ancien oracle, à une époque si reculée, que les Pélasges n'avaient encore donné aucun nom à leurs dieux. Les mêmes Phéniciens apportent en Grèce les marchandises de la Phénicie et de l'Assyrie, et enlèvent Io, fille d'Inachus. Cet Inachus, soit qu'on y voie un homme ou une race d'hommes personnifiée, était étranger, était venu par mer en Grèce; c'est ce qu'on exprimait poétiquement en disant qu'il était fils de l'Océan. Inachus est dérivé d'*ínak* ou *énak*, *énakim*, mot emprunté aux langues de Phénicie et du pays de Chanaan, et désignant des hommes redoutables par leur force et leur bravoure. Phoronée (*Phara-on*), Apis, Io, sont autant de noms égyptiens. On trouve, d'un côté, en Phénicie, deux divinités du nom d'Ogen et d'Onga, et l'épithète d'Ogygienne donnée à l'Égypte et à la ville phénicienne de Tyr : d'un autre côté, on retrouve en Grèce un Ogygès, et l'Attique appelée Ogygie à une certaine époque. Enfin, les Grecs empruntèrent le culte de Neptune aux Libyens; et la Béotie eut, comme la Libye, un lac Tritonis.

Digitized by Google

Changements dans la religion primitive des Grecs. — Les rapports des Grecs avec la Libye, la basse Égypte, la Phénicie, introduisirent en Grèce des croyances et des pratiques empruntées à ces différents pays, et dont se composa la religion des Pélasges, qui succéda immédiatement au déisme des anciens Grecs. Dans cette nouvelle religion entraient : 1° le culte des astres et des éléments ; 2° celui des divinités que nous allons nommer tout à l'heure, et dont la plupart n'étaient que les forces et les produits de la nature personnifiés ; 3° celui des héros et bienfaiteurs de l'humanité, dont on fit des demi-dieux. Les dieux qui remontent à l'époque reculée dont nous nous occupons sont les suivants : le Soleil, la Lune et les autres astres ; le Ciel, la Terre, les Dioscures ou Cabires, Vesta, Thémis, les Grâces, les Néréides, Ogga ou Onga, Saturne, Neptune, Junon, Cérès, Jupiter. Durant cette période, le culte de Saturne fut le plus généralement répandu en Grèce, et donna naissance à la sanglante pratique des sacrifices humains, qui, de générale et d'habituelle qu'elle était chez les Pélasges, devint rare et exceptionnelle chez leurs descendants, mais qui se maintint jusqu'aux guerres de Messénie. Le culte de Jupiter, qui dans la période suivante devint dominant, fut renfermé pendant celle-ci dans quelques coins de l'Épire, et peut-être de la Thessalie. La dernière remarque, applicable à la religion de l'époque pélasgique, c'est qu'indépendamment du culte de Saturne, la plupart des villes ne souffraient que le culte d'une seule divinité, et non de plusieurs ; qu'un dieu n'était pas admis en concurrence avec un autre dieu, mais était exclu par lui, ou le chassait. A Argos, on voit l'exemple d'une lutte sanglante et prolongée entre Neptune et Junon, qui comptaient chacun un certain nombre de partisans et d'adorateurs (1).

Changement de l'état social des Grecs. — La barbarie profonde dans laquelle les Grecs étaient plongés originairement fit place, durant la période qui nous occupe, à une première civilisation qu'ils durent vraisemblablement, comme leur religion nouvelle, à leurs rapports avec les Orientaux.

Fondation de villes, enceintes de murailles. — La fondation des villes que nous avons énumérées est déjà la plus forte preuve d'un notable changement dans l'état social des Grecs, puisqu'elle suppose l'usage d'une infinité d'arts industriels, et qu'elle permet à tous les éléments de

(1) Cet article est le résultat de recherches que le défaut d'espace ne nous permet pas d'exposer ici, mais que nous publierons plus tard.

Digitized by Google

la civilisation de se développer. Nous exposerons le système auquel ont donné lieu les monuments dits pélasgiques ou cyclopéens, mais en prévenant que la vérité de ce système est attaquée par certains érudits dans son ensemble, par d'autres dans quelques-unes de ses parties. Les Pélasges construisaient leurs villes sur des hauteurs, à peu de distance les unes des autres, et leur donnaient peu d'étendue : il les appelaient du nom général de *Larissa*, nom que plusieurs d'entre elles, et les citadelles de plusieurs autres, retinrent plus tard. Parmi les ruines récemment explorées des villes de l'ancienne Grèce, on croit distinguer dans près de deux cents d'entre elles les débris de tours et d'enceintes de murailles bâties par les Pélasges, et mêlées à des ouvrages d'une construction plus récente. Ces débris appartiendraient à la période qui s'étend entre Inachus et Cadmus, et compteraient maintenant plus de trois mille six cents ans de durée : par leur position sur des lieux élevés et par leur solidité, ils ont échappé à l'action destructrice des déluges partiels, du temps, et des hommes. La construction pélasgique se fait reconnaitre à des caractères particuliers ; tantôt les blocs sont bruts, tantôt les pierres sont taillées ; mais ni les uns ni les autres ne sont unis par du ciment, et ils présentent partout des polygones irréguliers : elle diffère essentiellement de la construction hellénique, exécutée à la règle droite et par assises horizontales. On étend la dénomination de monuments cyclopéens à tous les ouvrages où l'on trouve des formes hardies et gigantesques, des matériaux d'une dimension extraordinaire, des blocs qui semblent n'avoir pu être mus et placés que par une force surhumaine, par une mécanique plus puissante que la nôtre. Mais on restreint la dénomination de pélasgiques à ceux de ces monuments où l'on trouve les pierres taillées en polygones irréguliers. On a découvert des constructions pélasgiques dans toutes les contrées du Péloponèse, de la Grèce centrale, de la Thessalie, de l'Épire, et l'on en rencontre dans presque toutes les villes dont nous avons mentionné jusqu'à présent la fondation. Nous ne rappellerons ici qu'un petit nombre de ces monuments qui se rattachent aux villes les plus connues de la Grèce, tels que la tour d'Ogygès à Thèbes, une portion des murs des deux Orchomènes de Béotie et d'Arcadie, une portion des murs d'Argos, de Tirynthe, de Mycènes (1).

Tombeaux et temples. — Les Pélasges élevèrent, dès les plus anciens

(1) Telle est l'opinion de M. Petit-Radel sur les monuments pélasgiques, à l'étude desquels il avait consacré trente ans de sa vie.

Digitized by Google

temps, des tombeaux aux personnages dont ils voulaient conserver et consacrer la mémoire. On cite ceux de Phoronée, de sa femme Cerdo et de son petit-fils Argus, à Argos; celui de Car, fils de Phoronée, entre Argos et Mégare. Ces tombeaux, si l'on en juge par celui de Car, n'étaient d'abord que des monceaux de terre; mais dans la suite on les revêtit de pierre et de marbre. On ne cite guère que ces quatre tombeaux pendant la période pélasgique, de quatre siècles environ, dont nous traçons l'histoire. Les temples sont encore moins nombreux; mais on peut supposer que, durant cette époque, ils étaient remplacés par les oracles des Pélasges, espèce de tribune grossière où les prêtres recevaient les demandes des citoyens et leur rendaient les réponses du dieu. Le plus ancien temple de la Grèce est sans doute celui mentionné par Hérodote. L'historien rapporte qu'au temps où les dieux des Pélasges n'avaient pas encore de nom, la prêtresse égyptienne vendue par les Phéniciens dans la Thesprotie éleva sous un chêne une chapelle à Jupiter : cet édifice, d'une dimension extrêmement petite, ne se composait sans doute que de branches de feuillages. Après cette chapelle, viennent dans l'ordre des temps les temples de Cérès, dont on attribuait la construction à Car et à Clymenus, fils de Phoronée, et à Chthonia, leur sœur.

Exploitation des mines, travail des métaux. — Les Telchines, contemporains de Phoronée et d'Apis, comme nous l'avons vu, servirent utilement la civilisation. La tradition les présentait comme les inventeurs de plusieurs arts utiles et comme les propagateurs de beaucoup d'autres : elle leur attribuait en particulier d'avoir les premiers mis les métaux en œuvre, d'avoir exécuté les premières images des dieux.

Quand elle leur prêtait le pouvoir de changer la forme des objets, de diriger à leur gré les nuages et les pluies, la grêle et la neige, peut-être faisait-elle allusion à des connaissances en physique, que les mages et les prêtres d'Égypte possédèrent également, mais dont la crédulité grossit et défigura les effets et la puissance.

Agriculture.—D'après plusieurs traditions rapportées par Pausanias, l'agriculture et le culte de Cérès, qui en est le symbole, avaient été portés d'Argos à Mégare et à Hermione par les fils de Phoronée durant le XIXe siècle; et dans le cours du XVIIIe, un Pélasgus, fils de Triopas, avait élevé dans Argos un temple à Cérès Pélasgide. Si ces faits sont vrais, l'agriculture fut connue et pratiquée dans l'Argolide et la Mégaride dès les plus anciens temps. Mais, soit qu'elle n'ait pas pénétré dans les autres provinces du Péloponèse et de la Grèce; soit plutôt qu'elle ait été détruite, dans la plupart de ces pays, par les déluges d'Ogygès et de

Digitized by Google

Deucalion, et par d'autres circonstances désastreuses inconnues aujourd'hui, il est certain que son grand développement et sa propagation générale n'eurent lieu qu'à l'époque de Cécrops et de Triptolème, et c'est pour cette raison sans doute que l'honneur de l'invention fut attribué à ces deux personnages.

Navigation, colonies. — Les Pélasges connurent les principes de la navigation et du commerce pendant cette période. En effet, les Phéniciens venaient commercer avec les habitants de l'Argolide, quand ils enlevèrent Io. Les colonies conduites en Italie par Œnotrus, 1837, et par Nanas, 1736; dans l'île de Lesbos, par Macar et par Xanthus, 1826, 1734; dans l'île de Crête, par les Pélasges de l'Arcadie et de la Thessalie aux XVIIIe et XVIe siècles; les vaisseaux dont se servirent les émigrants, et que mentionnent les auteurs anciens, ne laissent aucun doute sur l'existence d'une première marine, d'une première navigation chez les Pélasges. Mais cette marine ne se composait probablement que de barques, le premier bâtiment d'une dimension un peu grande paraissant n'avoir été construit qu'au temps des Argonautes.

Langue, écriture. — Les Pélasges eurent une langue qui différait de l'idiome ultérieurement en usage chez les Grecs. Jusqu'où allaient ces différences? étaient-elles radicales ou partielles? Le pélasgique fut-il à l'hellénique ce que la langue romane est à la langue française, ou ce que le basque et le bas-breton sont à cette même langue? C'est ce qu'il est impossible de décider aujourd'hui. Les Pélasges eurent une écriture longtemps avant celle apportée par Cadmus, mais leur alphabet était restreint à seize lettres. Au temps du déluge d'Ogygès, seuls de tous les Grecs, ils conservèrent les caractères de l'écriture, et pour cette raison furent nommés divins, comme les premières lettres furent appelées pélasgiques.

Législation. — De tous les faits qui font remonter la civilisation aux origines mêmes de la Grèce, aucun ne fut plus propre à la développer et n'accuse plus formellement son existence que le suivant. Si l'on en croit plusieurs auteurs anciens, Phoronée donna aux Argiens des lois qui changèrent leurs mœurs féroces et qui paraissent s'être conservées longtemps parmi eux (1).

§ III. — *Second âge de la civilisation grecque.*

Les colonies successives d'Égyptiens, de Phéniciens, de Phrygiens,

(1) Euseb. Chr. l. I, post. p. 65. « Phoroneus primus leges judiciaque constituit. »

Digitized by Google

de Crétois et de Thraces, conduites en Grèce durant la période que nous allons examiner, communiquèrent aux Grecs la religion, les arts, les établissements politiques des divers pays auxquels appartenaient ces colonies, et développèrent la civilisation de la Grèce, mais en modifiant ses coutumes primitives.

I. *Colonie, religion, civilisation des Égyptiens à Athènes.* — Parmi plusieurs preuves, incontestables selon nous, de l'établissement et de l'influence d'une colonie égyptienne à Athènes, nous ne citerons que les deux faits suivants : 1° la division des citoyens en trois castes de prêtres ou nobles, de guerriers, d'artisans, fut importée d'Égypte à Athènes, fut maintenue par la constitution de Thésée, et subsista jusqu'à la réforme de Solon ; 2° le mariage du frère avec la sœur était permis dans les deux pays ; seulement à Athènes on apporta quelques restrictions à cette coutume quand on voulut empêcher la concentration des fortunes dans un petit nombre de familles. L'établissement d'une colonie d'Égyptiens à Athènes une fois prouvé, il importe peu de savoir si elle fut conduite par Cécrops ou par Érechthée, et si Cécrops était un Égyptien ou un indigène, question sur laquelle les anciens eux-mêmes n'étaient pas d'accord.

Règne de Cécrops. — Les eaux dont l'Attique avait été couverte au temps d'Ogygès s'étaient retirées, et une nouvelle population avait couvert l'Attique lorsque *Cécrops* fut appelé à la gouverner vers l'an 1643 (1). Les heureuses innovations dont il fut l'auteur changèrent la face du pays. Il construisit une partie des douze bourgades, dont Athènes devint plus tard la capitale. Il transporta dans l'Attique le plant de l'olivier, dont il montra à extraire l'huile ; divers grains, qu'il enseigna à cultiver et à reproduire ; des troupeaux de bœufs, qu'il apprit à nourrir : l'agriculture de l'Attique fut perfectionnée plus tard par Triptolème, auquel on dut en particulier le blé (2). Cécrops institua encore les mariages, les sépultures, le tribunal de l'Aréopage, remplaçant

(1) Les marbres de Paros, epoch. I, indiquent l'an 1581 pour le commencement du règne de Cécrops. Il faut ajouter à cette date, et à toutes celles indiquées par les marbres, soixante-deux ans, parce que les marbres indiquent l'an 1217 pour le commencement de la guerre de Troie, tandis que la date réelle de cet événement est 1280, comme l'a prouvé Larcher, lequel s'éloigne très-peu des calculs de Fréret. L'opinion de ces deux savants a fixé la nôtre, au milieu des incertitudes de toute chronologie ancienne.

(2) Peut-être Cécrops n'apporta-t-il pas du tout le blé en Attique ; peut-être n'apporta-t-il que l'épeautre, espèce de blé petit et rougeâtre, tandis que Triptolème cultiva le premier le froment.

Digitized by Google

les habitudes de la vie sauvage et le droit du plus fort par l'ordre et la justice. Enfin il établit dans l'Attique le culte des nouvelles divinités, Minerve (Athena) et Zeous ou Zeus (Jupiter). Le culte du dieu égyptien Jupiter avait été apporté dès les temps les plus anciens à Dodone, mais était resté concentré dans cette localité. A partir du règne de Cécrops, il se répandit de proche en proche chez les divers peuples de la Grèce, s'associa à celui du dieu libyen Neptune, mais exclut peu à peu celui du dieu phénicien Saturne. Cependant la pratique sanglante de répandre le sang humain sur les autels se maintint longtemps encore en Grèce, comme le prouvent les sacrifices d'Érechthée, d'Agamemnon, de Ménélas en Égypte, et d'Aristodème. Cécrops bâtit une citadelle pour défendre les Athéniens, et les institutions qu'il venait de leur donner, contre l'attaque de leurs voisins encore barbares.

Progrès de la civilisation sous les successeurs de Cécrops. — La civilisation fait de rapides progrès en Attique sous les successeurs de Cécrops, dont les deux premiers sont *Cranaüs* et *Amphictyon*. Du temps de Cranaüs, une inondation, connue sous le nom de Déluge de Deucalion, engloutit une partie de la population de la Grèce, et contraint le reste à se sauver vers les sommités des montagnes, ou à se retirer sur des esquifs vers Deucalion, roi de la Thessalie. Deucalion, comme le témoignent les marbres de Paros, se rend à Athènes, et y offre des sacrifices à Jupiter, pour le remercier de l'avoir sauvé des eaux, preuve certaine que l'Attique fut préservée du fléau. Rentrés en Thessalie, sous la conduite de Deucalion, les fugitifs repeuplent cette contrée. Mais bientôt ils se voient menacés par l'invasion des Thraces, sous le règne d'Amphictyon, fils de Deucalion, vers l'an 1580. Amphictyon rassemble les peuples voisins de Thermopyles, les engage à prendre des résolutions et des mesures en commun, pour la défense du pays et de la religion, et donne naissance au conseil amphictyonique. Ce prince règne à la fois sur les peuples voisins des Thermopyles et sur les Athéniens.

A Amphictyon succèdent *Erichthonius*, *Pandion Ier* et *Érechthée*. On croit le premier parti de l'Asie Mineure, et le dernier de l'Égypte. Sous leur administration, la civilisation s'enrichit de nouvelles découvertes. Le plant de la vigne croît naturellement en Grèce, mais sauvage: les Athéniens s'instruisent à la tailler, à la rendre fertile, à en tirer le vin. Triptolème reçoit de la nouvelle colonie égyptienne, amenée par Érechthée, des moyens plus sûrs et plus ingénieux de semer et de ré-

Digitized by Google

colter le blé. Le champ de Rharia, près d'Éleusis, est défriché, et peu après s'établissent les mystères d'Éleusis, la doctrine sacrée et le culte régulier de Cérès, la même que l'Isis des Égyptiens, selon le témoignage d'Hérodote. Ils apprennent à profiter du travail des abeilles, et à perpétuer leur race sur le mont Hymette; ils attellent aux chariots les chevaux déjà rendus dociles au frein. Ils commencent à tisser la laine et à en former des habits; ils travaillent d'abord le cuivre, qui, de tous les métaux, demande le moins de préparation; ils découvrent le fer, qui favorise les progrès de tous les arts industriels; enfin, ils exploitent les mines d'argent du Laurium, et frappent leur première monnaie. Une statue en bois de Minerve, dédiée, dans l'Acropole, par Érichthonius, présente le plus ancien monument connu de la sculpture en Grèce. Une statue consacrée par Érechthée dans le bourg de Rhamnonte, et représentant Némésis vengeresse du crime, prévient les attentats par la crainte de la vengeance céleste, ou les punit, par les remords, quand ils échappent à la justice. Cette industrie et ces croyances ne restent pas dans les bornes de l'Attique; elles vont faire de paisibles conquêtes chez les voisins des Athéniens.

Au règne d'Érechthée se rapportent deux événements importants. Les Thraces, ayant franchi les Thermopyles, pénètrent en Attique, et s'emparent d'Éleusis. Pour obtenir la victoire, Érechthée, conformément aux ordres de l'oracle de Delphes, sacrifie sa fille, et périt lui-même dans le combat : les Athéniens vainqueurs accordent la paix, à condition que les Éleusiniens reconnaîtront la souveraineté d'Athènes; et qu'ils auront la liberté de célébrer chez eux les mystères. Les Athéniens reçoivent une colonie d'Hellènes Ioniens, en augmentent leur population, substituent le nom d'Ioniens à celui de Pélasges qu'ils avaient porté jusqu'alors; fondent quatre nouvelles bourgades, parmi lesquelles celles d'Œnoë et de Marathon; se partagent en quatre tribus, les Géléontes, les Argades, les Ægicores, les Hoplètes.

Après Érechthée, Athènes est gouvernée par *Cécrops II*, sous lequel on envoie une colonie dans l'île d'Eubée; par *Pandion II*, et par *Égée*, père de Thésée, dont le règne forme le lien entre les temps de première civilisation et les temps héroïques. Le tribut auquel les Athéniens sont assujettis sous Égée par le roi de Crète, Minos, en expiation de leurs pirateries, prouve l'usage et l'abus qu'ils faisaient de la navigation.

II. *Colonie égyptienne à Mégare.* — Douze générations après Car, fils de Phoronée, Lelex, dont la tradition indiquait l'origine étrangère en le nommant fils de Neptune et de Libye, conduisit

Digitized by Google

dans la Mégaride une colonie d'Égyptiens, et devint roi du pays.

III. *Colonie, religion, civilisation des Phéniciens compagnons de Cadmus dans la Béotie.* — Cadmus, parti de la basse Égypte ou de la Phénicie, passe de là à Rhodes, où il bâtit à Neptune et à Minerve un temple desservi constamment, dans la suite, par les descendants des prêtres phéniciens. De Rhodes, Cadmus et sa colonie vont aborder en Béotie vers l'an 1580. Ils apportent en Grèce des notions plus étendues de commerce, et un alphabet plus nombreux, plus commode pour les opérations de l'arithmétique, que celui en usage jusqu'alors chez les Pélasges et à Athènes. Cadmus bâtit la Cadmée, qui servit depuis de citadelle à la ville de Thèbes. Trois de ses descendants, *Penthée*, *Polydore*, *Labdacus*, règnent après lui sur une partie des Béotiens, construisent Thèbes, et l'ajoutent à la Cadmée; mais ils ne peuvent empêcher une colonie de Thraces de s'établir dans plusieurs cantons de la Béotie. Au temps de Penthée, la culture de la vigne et les fêtes de Bacchus s'introduisent dans la Béotie, d'où elles passent dans les îles de la mer Égée. Après Labdacus, on compte *Lycus*, *Amphion*, *Laïus*, *OEdipe*. Amphion entoura Thèbes de murailles. Selon les anciennes traditions des Grecs, Œdipe, meurtrier de son père, époux de sa mère, privé par ses mains de la lumière du jour en expiation de ses crimes involontaires, chassé par des fils impies, accueilli par la générosité de Thésée, secouru par la piété de sa fille Antigone, termine à Colonne sa fatale existence. Ses fils, *Étéocle* et *Polynice*, se disputent la couronne, et donnent lieu à la guerre de Thèbes, l'un des principaux événements de l'époque suivante.

Orchomène, dont la première fondation remonte à Ogygès, rivalisa d'importance avec Thèbes, et profita même de ses dissensions intestines pour lui donner des lois, et pour la contraindre à lui payer tribut, durant le cours des siècles héroïques, comme nous le verrons bientôt. Homère compare les richesses de cette ville à celles de la fameuse Thèbes d'Égypte. On trouve encore aujourd'hui des vestiges de son ancienne puissance dans le trésor de Minyas, trisaïeul de Jason, et dans les canaux du mont Ptoos. « Les Grecs, dit Pausanias, sont forts » pour admirer beaucoup plus ce qui est dans les autres pays que dans » le leur. Des auteurs célèbres se sont attachés à décrire, avec la plus » grande exactitude, les pyramides de Memphis, et ils n'ont pas daigné » faire la moindre mention du tombeau de Minyas, qui n'est pas moins » digne d'admiration. C'est un édifice de forme circulaire, en marbre, » et dont le faîte se termine en une pointe qui n'est pas très-aiguë : la

Digitized by Google

» pierre qui termine ce sommet est, à ce qu'on assure, la clef de tout » l'édifice. » Des canaux servant à la décharge du lac Copaïs, et destinés à prévenir ses inondations en le faisant communiquer avec la mer, avaient été creusés à travers le mont Ptoos dans la largeur de plus d'une lieue. Pour creuser et pour nettoyer ces canaux, on avait ouvert, de distance en distance sur la montagne, des puits d'une immense profondeur.

IV. *Colonie, religion, civilisation des Égyptiens compagnons de Danaüs.* — Danaüs, originaire de Chemmis et chassé de la basse Égypte, s'établit dans l'Argolide vers 1572 : il s'empara du trône de Gélanor, descendant d'Inachus, et onzième roi d'Argos. Danaüs et ses compagnons opérèrent dans l'Argolide d'abord, et de proche en proche dans plusieurs pays de la Péninsule (Péloponèse), la même révolution que Cécrops et sa colonie avaient produite dans l'Attique. Leur religion et leur civilisation, tout égyptiennes, remplacèrent peu à peu la religion et la civilisation des Pélasges. Les filles de Danaüs, peu après leur arrivée, instituèrent les Thesmophories, fêtes célébrées par les Égyptiens en l'honneur d'Isis, dont le culte devait singulièrement favoriser les progrès de l'agriculture dans l'Argolide et dans le reste du Péloponèse. L'un des vaisseaux avec lesquels la colonie de Danaüs avait abordé en Grèce, conduit par cinquante rameurs, et le plus grand qu'eussent encore amené les étrangers, servit de modèle aux ouvriers grecs, et avança l'art de la navigation.

Danaüs eut pour successeur, *Lyncée*, son gendre, époux d'Hypermnestre, et venu comme lui d'Égypte. Après Lyncée on compte *Abas*, *Prœtus* et *Acrisius*, *Persée*, petit-fils d'Acrisius. Prœtus fixa sa résidence à Tirynthe, et Persée transféra le siége de sa domination d'Argos à Mycènes. Ces deux princes confièrent aux Cyclopes le soin d'entourer de murs, ou plutôt d'une nouvelle enceinte de murailles, Tirynthe et Mycènes. Voici ce que dit Pausanias de ces grands ouvrages : « On voit » encore quelques vestiges des murs de Mycènes, et une porte sur la- » quelle sont des lions. Tout est, dit-on, l'ouvrage des Cyclopes, qui » bâtirent pour Prœtus les murs de Tirynthe. Ces murs sont construits » de pierres brutes d'une telle dimension, que deux mulets attelés » n'ébranleraient même pas la plus petite. Les interstices sont remplis » de petites pierres qui servent de liaison aux grosses. » Les ruines encore subsistantes des murs de Tirynthe et de Mycènes ont été dessinées récemment. Au premier rang des monuments qui donnent une idée de la force et de la puissance de l'homme, il faut placer ce qu'on

Digitized by Google

nomme les galeries de Tirynthe, éclairées par d'immenses ouvertures en ogive. La porte aux Lions de Mycènes fournit d'utiles renseignements à la fois sur l'architecture et les religions de l'antiquité.

Nous venons de parler des Cyclopes; il est nécessaire de donner sur eux quelques éclaircissements fournis par un auteur ancien. Les Cyclopes étaient une caste de mineurs : ils existaient en Égypte, et sans doute aussi en Phénicie, à une époque très-ancienne, puisqu'ils tiraient des blocs de marbre avec le secours d'instruments en cuivre, l'usage du fer n'étant pas encore connu : pour pénétrer dans les entrailles de la terre, ils portaient une lampe attachée au front; et telle est l'origine des fables sur l'œil unique des Cyclopes. Les Dactyles Idæens découvrirent et employèrent les premiers le fer, soit dans l'île de Chypre, soit dans l'île de Crète, vers la fin du XVIe siècle, temps où nous sommes parvenus.

Un premier partage du royaume d'Argos eut lieu sous Prœtus et Acrisius; un second, sous Anaxagoras. L'État fut alors divisé en quatre principautés, dont deux appartinrent à la famille de Danaüs, et deux autres aux Hellènes Mélampus et Bias. L'affaiblissement né de ces déchirements, accru par plusieurs guerres civiles, et en dernier lieu par celle entre les Héraclides et Eurystée, prépara l'usurpation ultérieure des Pélopides (1).

V. *Développement de la nouvelle civilisation en Arcadie.* — Les progrès de la nouvelle civilisation apportée par Cécrops ou Érechthée, par Cadmus et Danaüs, pénètrent peu à peu dans les diverses provinces de la Grèce. En Arcadie, Arcas introduit l'art de cultiver le blé et de faire du pain, qu'il a appris de Triptolème, et enseigne à ses sujets celui de filer et de tisser les étoffes que lui a transmis Aristée. Sous son règne, le pays prend le nom d'Arcadie, et les habitants celui d'Arcadiens, à la place des noms de Pélasgie et de Pélasges qu'ils portaient précédemment.

VI. *En Laconie.* — Les faits dont se compose l'histoire de Lacédé-

---

(1) Familles régnantes dans le royaume de Mycènes et d'Argos, depuis Prœtus jusqu'à la guerre de Troie.

	Acrisius. Persée.	Prœtus. Mégapenthès.		
Électryon,	Sthénélus, Alcée.	Anaxagoras.	Mélampus.	Bias.
	Eurystée, Amphitryon.	Alector.	Antiphatès.	Talaüs.
	Hercules.	Iphis.	Oïclée.	Adraste.
	Héraclides.	Étéoclus.	Amphiaraüs.	Ægialæus.
Pélopides.	Atrée.	Sthénélus.	Alcmæon Amphilocus.	Cyanippus.
	Agamemnon.	Cyllabarus.	Clytius.	Diomède.

Digitized by Google

mone au commencement de cette période indiquent la transition de la civilisation pélasgique à une civilisation plus développée. *Myles*, successeur de Lelex, inventa la meule à moudre le grain. *Eurotas* fit creuser un canal pour conduire à la mer les eaux des marais qui couvraient le pays et le rendaient en partie inhabitable : une partie de cette eau s'écoula, le reste forma un fleuve qu'on nomma Eurotas. Dans les édifices d'Eurotas, on retrouve le caractère des plus anciennes constructions; le quai du fleuve, dont il reste des débris, est en pélasgique. Eurotas consacra un temple à la vieille divinité Onga : cinq pierres brutes, de couleur noire, formaient les quatre murs et la couverture de ce temple; sur la porte on lisait en caractères très-anciens : « Eurotas, » roi des Ictéocratéens, à Onga. » *Lacédémon* agrandit Sparte fondée depuis longtemps, et bâtit probablement une autre ville qu'il appela de son nom; car Homère distingue les deux villes de Sparte et de Lacédémone. Il commença à exercer le pouvoir en 1577 : ce fut donc sous son règne que Danaüs vint à Argos. Les successeurs de Lacédémon s'unirent par des mariages aux familles de Danaüs et de Pélops, et les institutions égyptiennes et phrygiennes remplacèrent les coutumes pélasgiques, et hâtèrent en Laconie les progrès de la civilisation. Au temps de la guerre de Troie, la Laconie était appelée Hécatompolis à cause de ses cent villes ou bourgades, dont Homère nomme les dix principales, Lacédémone, Phare, Sparte, Messa, Brusie, Augée, Amycles, Hélos, Laa, Œtile.

VII. *Colonie, religion, civilisation des Phrygiens dans le Péloponèse.* — A la suite d'une guerre élevée entre Ilus, roi de Phrygie, et Tantale, prince de Sipyle, ville située sur les confins de la Lydie et de la Phrygie, *Pélops*, fils de Tantale, est contraint de s'expatrier, et passe avec une partie de ses sujets asiatiques dans la Thessalie, vers 1380. Il joint à ses troupes des Achéens Phthiotes, et envahit la partie occidentale de la Péninsule (plus tard Péloponèse). Ses forces et ses trésors lui fournissent également les moyens d'asservir des hommes pauvres et sans industrie. L'alliance qu'il contracte augmente sa puissance. Il épouse la fille d'Ænomaüs, roi de Pise en Élide, et s'empare du royaume de son beau-père. De plus, sur les confins de la Messénie et de la Laconie, il fonde les trois villes de Leuctres, Charadra et Talami. Après la mort de Pélops, ses fils étendent rapidement leur domination sur divers points de la Péninsule. *Atrée* et *Thyeste*, les plus connus d'entre eux, donnent naissance à un nouvel état dans la Triphylie. *Pitthée* et *Trœzen* gouvernent la Trœzénie, et Pitthée bâtit Trœzène.

Digitized by Google

D'autres, enfin, fondent ou agrandissent Épidaure, Cléonne, Letrine, Mégare. Les successeurs de Danaüs sont enveloppés, pressés de tous côtés par les Pélopides, qui, à la première occasion favorable, doivent les dépouiller de leurs possessions.

Nous exposerons dans les chapitres suivants les circonstances et les conséquences de l'usurpation des Pélopides sur les descendants de Danaüs. Recherchons actuellement l'influence que leur établissement dans la Péninsule (Péloponèse) eut sur la culture politique de la Grèce.

Les Phrygiens et les Lydiens apportèrent dans la Péninsule quelques nouvelles croyances, quelques nouvelles divinités, et ajoutèrent aux connaissances morales et industrielles répandues par les Égyptiens, compagnons de Danaüs. En effet, les marbres de Paros nous apprennent que pendant le règne d'Érichthonius à Athènes, c'est-à-dire un siècle et demi environ avant l'arrivée des Pélopides, « Hyagnis le Phry-
» gien avait inventé la flûte à Calènes, ville de Phrygie, fait entendre
» le premier l'harmonie phrygienne et les autres accords consacrés à la
» mère des dieux, à Bacchus, à Pan, aux dieux de la patrie, ainsi qu'aux
» héros. » Hérodote, de son côté, nous dit, l. I, c. 94 : « Les lois des
» Lydiens ressemblent beaucoup à celles des Grecs. De tous les peuples
» que nous connaissons, ce sont les premiers qui aient frappé pour
» leur usage des monnaies d'or et d'argent, et les premiers qui aient
» fait le métier de revendeurs. A les entendre, ils sont les inventeurs
» des différents jeux en usage tant chez eux que chez les Grecs. » Or Pélops et sa colonie propagèrent nécessairement dans le Péloponèse les arts, déjà devenus communs en Phrygie et en Lydie cent cinquante ans avant qu'ils passassent en Grèce. La mythologie avait embelli de ses fictions les traditions relatives à l'industrie figurée par Vulcain, et aux richesses que Pélops avait apportées en Grèce, comme on le voit par les traditions que rapporte Pausanias au sujet du sceptre d'or de Pélops et d'Atrée. « Ce que les Chéronéens, dit Pausanias, honorent le plus,
» c'est un sceptre. Suivant Homère, Vulcain l'avait fabriqué pour
» Jupiter, qui le donna à Mercure. Pélops le reçut de ce dieu, et le laissa
» à Atrée, qui le transmit à Thyeste, de qui le tenait Agamemnon. Ils
» rendent donc un culte à ce sceptre, qu'ils nomment Dory ; et ce qui
» prouve surtout qu'il a quelque chose de divin, c'est l'illustration
» qu'il a répandue sur ceux qui l'ont porté. Les Chéronéens disent
» que ce sceptre fut trouvé sur les limites de leur territoire et de celui
» des Phocéens; que les Phocéens le trouvèrent avec de l'or; que
» pour eux ils consentirent volontiers à leur laisser l'or et à prendre

Digitized by Google

» le sceptre. Je crois qu'il a été apporté en Phocide par Électre, fille » d'Agamemnon. » (Pausanias, *Bœotica*, c. 41.)

VIII. *Religion, arts, civilisation des Crétois répandus en Grèce.* — Nous venons de voir les Égyptiens, les Phéniciens du temps de Cadmus, les Phrygiens, apporter sur le sol grec quelque produit de leurs pays respectifs, et contribuer, chacun pour leur part, à la culture politique de la Grèce, durant le second âge de la civilisation. Trois éléments, qui entrèrent dans sa composition définitive, manquent encore : ce sont ceux que fournirent les Crétois, les Thraces et les Hellènes.

L'île de Crète fut peuplée successivement d'indigènes nommés Étéocrètes, puis de diverses tribus grecques appartenant aux Pélasges, aux Achéens et aux Doriens : le chef de ces derniers était Tectamus. Placée sur le chemin de toutes les colonies qui de la Libye, de la basse Égypte et de la Phénicie se rendaient en Grèce, la Crète reçut de bonne heure des semences de civilisation et les divers cultes de ces différents pays : aussi les Grecs plaçaient-ils dans cette île la naissance de la plupart des dieux, et de Jupiter en particulier. Vers l'an 1500, tandis que Pandion régnait à Athènes, Minos Ier et les Dactyles Idéens passèrent de l'Asie dans l'île de Crète. Minos réunit tous les peuples sous ses lois, et bâtit plusieurs villes, entre autres Gnosse, Phæstus et Cydonie. Il donna à ses sujets des lois qu'il supposa avoir reçues de Jupiter. Dans le système de gouvernement qu'il établit, on trouvait des sociétés d'hommes libres, tous réunis sous un même gouvernement, tous égaux entre eux, et tous servis par des esclaves ; aucune propriété particulière de territoire ; les hommes mangeant à des tables publiques, et leurs familles subsistant des provisions communes ; la jeunesse formée régulièrement aux exercices de la gymnastique, de la navigation, de la guerre ; des mœurs sévères maintenues par des lois rigoureuses ; les honneurs accordés comme une récompense à l'âge et au mérite seulement ; la communauté entière reconnaissant la prérogative d'un roi héréditaire, qui tenait son autorité de Jupiter, mais qui n'était regardé comme protégé des dieux qu'autant qu'il continuait d'observer la justice et de maintenir les priviléges inaliénables de ses sujets. Tandis que Minos donnait aux Crétois cette forme de gouvernement, Rhadamanthe, son frère, s'établissait dans les îles de la mer Égée, Chio, Lemnos, les Cyclades, les délivrait des brigandages des pirates, et leur donnait des lois si équitables, que plusieurs autres venaient se ranger d'elles-mêmes sous sa domination, ainsi que les côtes de l'Asie Mineure.

Des siècles devaient s'écouler avant que Thésée et Lycurgue fissent

Digitized by Google

des emprunts à la législation de Minos. Mais, dès le commencement des temps héroïques, les Grecs admirent dans leur droit des gens la répression de la piraterie dont Rhadamanthe avait tracé les premières règles; et le nord de la Grèce, ainsi que la Thrace, furent tirés en partie de la barbarie par des Dactyles Idéens ou Curètes, qui étaient passés dans la Grèce et dans les îles de la mer Égée. Ces prêtres, qui découvrirent le fer en Crète, savaient extraire les métaux du sein de la terre, les fondre, les forger en armes et en outils. Habiles dans l'agriculture, ils enseignaient à rassembler les animaux errants dans les campagnes et à en former des troupeaux; à élever les abeilles et à extraire le miel de leurs ruches. Enfin on leur attribuait, comme aux Telchines, le pouvoir de commander à la nature par des prestiges et des enchantements; erreur qui reposait probablement sur leurs connaissances réelles en physique. D'un côté, les Dactyles ou Curètes pénétrèrent dans l'île de Samothrace, initièrent Orphée à leurs mystères et à leurs connaissances, et donnèrent naissance à cette civilisation éphémère qu'on remarque en Thrace. Sur un autre point, on les voit animés d'un prosélytisme politique et religieux tout ensemble, gagner à leurs croyances et à leurs doctrines les Grecs voisins du Parnasse, qui avaient obéi à Deucalion, et qui, sous le nom d'Hellènes, commençaient à jouer en Grèce un rôle important. Dans cette partie de la Grèce ils répandirent leurs arts, en même temps qu'ils devinrent les prédicateurs et les ministres du culte de Jupiter, qu'ils instituèrent à Delphes celui d'Apollon, qu'ils établirent l'oracle et le premier temple de ce dieu.

IX. *Race, religion, arts, civilisation des Thraces en Grèce.* — Vers l'an 1580, les Thraces, après s'être saisis d'une partie de la Macédoine, entrèrent en Thessalie. Pour les arrêter, Amphictyon, fils de Deucalion, réunit les peuples voisins des Thermopyles dans l'association amphictyonique. Ils surmontèrent plus tard la résistance qu'on leur opposait, et se répandirent en grand nombre dans la Phocide, la Béotie, l'Attique enfin, où Érechthée, comme nous l'avons vu, eut à les combattre vers 1460. Vaincus en Attique, ils se trouvèrent dans l'impuissance de donner la loi aux habitants, et furent contraints de reconnaître la suprématie d'Athènes; mais ils demeurèrent établis à Éleusis, dont ils s'étaient emparés, aussi bien que dans les divers pays qu'ils avaient traversés. Au temps de la guerre des Épigones, ceux fixés en Béotie s'étant unis aux Pélasges, chassèrent de Thèbes, pour près d'un siècle, tous les Phéniciens descendants de la colonie de Cadmus. Strabon, qui fournit ces détails, a résumé lui-même en ces termes les divers établis-

Digitized by Google

sements des Thraces. « Les Thraces, dit-il, occupent encore une partie » de la Macédoine et de la Thessalie; et ils étaient autrefois en très- » grand nombre dans l'Attique, dans la Daulide, dans la Béotie et dans » le pays des Locriens. » (Strab. VIII, p. 588; IX, p. 615.) Par suite des temps, tous ces Thraces se fondirent avec les peuples chez lesquels ils s'étaient établis.

Ils introduisirent dans le culte des Grecs plusieurs rites particuliers en usage parmi eux. Quand ils envahirent l'Attique, au temps d'Érechthée, déjà formés par les leçons et l'exemple des Dactyles ou Curètes, ils étaient parvenus à un haut degré de culture politique. Sur leur route, deux de leurs chefs, le premier Orphée et Linus, civilisent quelques cantons où n'avaient pas encore pénétré les inventions et les lois des Égyptiens et des Phéniciens, enseignent à ces barbares l'usage d'une nourriture meilleure, et les arrachent peut-être à l'anthropophagie. Ils font cesser parmi tous les Grecs les vengeances sanguinaires et l'état de guerre continuelle qui en était la suite. Ils adoucissent leurs mœurs en introduisant parmi eux la musique et la poésie, arts auxquels ils étaient demeurés jusqu'alors complétement étrangers. Eumolpus, autre chef thrace, publie les poésies de son père Musée, et institue les mystères d'Éleusis, où l'on conservait à la fois les secrets de l'agriculture, la notion d'un Dieu suprême et unique, et où l'on faisait reconnaître aux initiés les avantages de la vie morale.

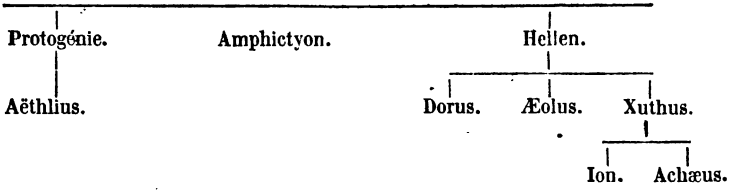
X. *Race et établissements des Hellènes.* — Les traditions plaçaient dans la Scythie et aux environs du Caucase le séjour et la domination de Japet et de Prométhée, dont elles faisaient descendre *Deucalion*. Mais elles ont été tellement défigurées par la mythologie, qu'on ne peut décider si Deucalion descendait immédiatement ou après un grand nombre de générations de Japet et de Prométhée; s'il vint des contrées septentrionales en Grèce, ou s'il était seulement originaire du nord. Les premiers renseignements fournis par l'histoire le montrent régnant en Lycorie, près du mont Parnasse, vers l'an 1635, tandis que Cécrops gouvernait l'Attique. Plus tard Deucalion, s'étant mis à la tête de Curètes et de Lélèges, peuples nommés dans la suite Ætoliens et Locriens, entra en Hæmonie (Thessalie), et s'empara d'une partie de la Phthiotide. Cette conquête, faite sur les Pélasges, contraignit plusieurs tribus de ce peuple à émigrer dans diverses contrées. Mais les Pélasges conservèrent longtemps encore la partie orientale de la Phthiotide, où se trouvait Argos Pélasgique (Larisse Crémaste). De plus, les sujets de Deucalion s'unirent avec ceux des vaincus qui voulurent rester dans le pays,

Digitized by Google

comme on en peut juger par leur facilité à se mêler aux étrangers et à adopter les noms de Phthiotes et d'Achéens qu'avaient portés les Pélasges. Le royaume de Deucalion paraît avoir été borné entre l'Asopus et l'Énipée, et ces limites subsistèrent sous ses deux premiers successeurs.

Pour prendre une idée exacte des faits qui suivent, il est nécessaire d'établir d'une manière précise la descendance de Deucalion. Il laissa une fille nommée Protogénie qui, elle-même, donna naissance à *Aëthlius*, et deux fils appelés *Amphictyon* et *Hellen*. Les fils d'Hellen furent *Dorus*, *Æolus*, *Xuthus*; les fils de Xuthus furent *Achæus* et *Ion*. Le tableau suivant rendra facile cette généalogie :

DEUCALION.



Tous les auteurs de l'antiquité admettent cette généalogie comme vraie. Ils croient de plus que les habitants de la Lycorie, les Curètes, les Lélèges et les Grecs de la Phthiotide, prirent le nom général d'Hellènes, et le pays situé entre l'Énipée et l'Asopus celui d'Hellade, lorsque Hellen eut succédé à l'autorité de Deucalion. Ils croient que les Hellènes reçurent des fils d'Hellen les dénominations particulières de Doriens, d'Æoliens, d'Ioniens, d'Achéens. Si les douze tribus juives reçurent leurs noms des douze fils de Jacob, il ne serait pas étonnant que pareille chose fût arrivée en Grèce pour les tribus des Hellènes. Mais en supposant, avec quelques critiques modernes, que les personnages nommés dans le tableau soient imaginaires, et aient été inventés après coup, du nom même de diverses nations et tribus grecques, la suite de l'histoire ne souffrirait nullement de cette création mythologique des anciens. Il faudrait dire seulement : Le peuple des Hellènes se subdivisait en tribus de Doriens, d'Æoliens, d'Ioniens, d'Achéens. Ce peuple et ces tribus formèrent les établissements dont nous allons présenter le tableau.

Æoliens. — En partant de l'Hellade, plusieurs tribus d'Æoliens s'établirent dans diverses contrées de l'Hæmonie (Thessalie), tantôt chassant, tantôt s'incorporant les Pélasges, et succédant toujours à leur

Digitized by Google

autorité dans le pays. Trois de ces tribus soumirent la partie orientale de la Phthiotide, et s'établirent à Iolcos, à Orminium, à Arné et dans les environs, près du golfe Pagasétique. Une autre subjugua la contrée située au pied des monts Pélion et Ossa, et lui donna le nom de Magnésie, nom que porta également la ville capitale : ces établissements eurent lieu vers l'an 1400. Dans l'Hæmonie, les Æoliens, et les Doriens dont nous parlerons bientôt, ne laissèrent aux Pélasges que la Pélasgiotide, la Perrhæbie, le pays des Lapithes, la Dryopide et Argos le Pélasgique ou Larisse Crémaste. Les Æoliens formèrent dans l'Hæmonie sept principautés ou petits royaumes : au temps de la guerre de Troie, l'un obéissait à Achille ; les autres avaient pour chefs des descendants vrais ou prétendus d'Æolus, nommé par Homère Protésilas, Podarcès, Philoctète, Euripylus, Podalire et Machaon, Prothoüs.

Hors de l'Hæmonie, les Æoliens envoyèrent des colonies en Phocide, en Béotie, dans la Corinthie et l'Argolide, dans Ithaque, Zacinthe, Céphallénie, l'Acarnanie, l'Ætolie, l'Élide, la Messénie. Dans la Béotie, ils se mêlèrent, dit-on, aux Amphictyoniens, ou sujets et descendants d'Amphictyon ; dans l'Élide et l'Ætolie, on prétend qu'ils furent conduits par Aëthlius et sa postérité ; dans les autres contrées on leur donne pour chefs des descendants d'Æolus. Ces colonies furent établies entre les années 1480 et 1370. Les principales villes que les Æoliens agrandirent ou fondèrent sont Opunte, Hyampolis, Tithorée, Naubole ou Drymæa, Panopée, Crissa, en Phocide et en Locride ; Orchomène des Minyens, Thèbes, Haliarte, Coronée, Graïa ou Tanagre, Orope, Érythres, en Béotie ; Calydon et Pleuron, en Ætolie ; les Pylos, en Élide et en Messénie ; Corinthe enfin, à laquelle Sisyphe donna des accroissements tels qu'il fut réputé pour son fondateur. La tradition de l'antiquité portait que les princes désignés par Homère comme commandant au siége de Troie les soldats de ces divers pays appartenaient aux familles d'Æolus, d'Amphictyon et d'Aëthlius.

Ioniens et Achéens. — Les Ioniens occupèrent plusieurs cantons, bâtirent quatre nouvelles bourgades dans l'Attique, vers la fin du règne d'Érechthée, et prirent avec le temps un tel empire dans le pays, qu'ils donnèrent leur nom à tous les habitants : les Ioniens occupèrent de plus l'Ægialus, jusqu'à la conquête du Péloponèse par les Doriens : ces événements se placent entre les années 1440 et 1430. Les Achéens, sortis ou chassés de l'Hæmonie, y rentrèrent plus tard, et recouvrèrent tout ou partie de la Phthiotide. Ils envoyèrent plusieurs colonies dans le Péloponèse, principalement au temps de Pélops, vers 1380 ; ils exercèrent

Digitized by Google

assez d'ascendant dans la Laconie et l'Argolide pour leur imposer leur nom, qu'elles portaient au temps de la guerre de Troie, comme on le voit par le témoignage d'Homère. Voilà ce qui paraît le plus certain dans les rapports que les Ioniens et les Achéens eurent avec la Grèce : il paraît également incontestable qu'ils appartenaient à la race hellénique. Mais la vérité des traditions relatives à leurs chefs a été souvent contestée par la critique (1).

Doriens. — Voici le témoignage d'Hérodote sur le sort et les émigrations des Doriens, depuis les commencements de ce peuple jusqu'au temps où il conquit le Péloponèse. « Les Doriens habitaient la Phthio-» tide sous le règne de Deucalion, et sous celui de Dorus, fils d'Hel-» len, le pays appelé Histiœotide, au pied des monts Ossa et Olympe. » Chassés de l'Histiœotide, par les Cadméens, ils allèrent s'établir à » Pindus, et furent appelés Macednes. De là ils passèrent dans la Dryo-» pide, et de la Dryopide dans le Péloponèse, où ils ont été appelés » Doriens (2). »

Etat et coutumes des tribus helléniques. — Dans la suite des siècles, et par l'effet de circonstances locales, des différences s'introduisirent dans les dialectes et dans les constitutions politiques des diverses tribus de la nation hellénique. Mais, malgré ces variétés, qui n'existaient pas originairement, on aperçoit d'abord que le fond était le même. L'identité des langues ou dialectes des Æoliens, des Doriens, des Ioniens, se reconnaît facilement à travers les différences dans les désinences et la composition des mots. Au temps de la conquête du Péloponèse par les Héraclides, nous verrons à nu les principes du gouvernement des Hellènes qui s'établit dans les diverses parties de la Grèce, et chez toutes les tribus de ce peuple nous retrouverons les mêmes éléments : l'autorité

(1) Voici ces traditions : Xuthus, banni de la Thessalie par ses frères, vint, avec un corps d'Hellènes dans l'Attique, où il bâtit quatre nouvelles bourgades, Marathon, Ænoé, Probalinthe, Tricorythe. Il épousa la fille du roi d'Athènes, Érechthée, et donna naissance à Achæus et à Ion. Ion conduisit une partie des Ioniens dans l'Ægialus, qui prit son nom : ses descendants y régnèrent après lui et s'établirent à Épidaure. Ion communiqua également son nom aux Athéniens, et celui de ses fils à leurs quatre tribus, après avoir vaincu pour eux les Thraces d'Eumolpus (Hérodote, l. V, c. 66. Pausan., l. II, c. 26 ; l. VII, c. 1. Strab., l. VIII, p. 587). — Avec une armée levée dans l'Ægialus et dans l'Attique, Achæus recouvra une partie de la Phthiotide, qu'il réclamait du chef de son père, et qui s'appela dès lors Achaïe de Phthiotide. Ses fils Archandre et Architélès vinrent de Phthiotide à Argos, et épousèrent deux filles de Danaüs. Peu après les Pélopides s'établirent dans le Péloponèse, avec l'aide des Achéens Phthiotes. Par suite de l'ascendant que les Achéens prirent alors dans la Péninsule, la Laconie et l'Argolide s'appelèrent Achaïe jusqu'à la rentrée des Héraclides. (Strabon., l. VIII, p. 587. Pausan., *ibid.* Apollodore, l. I, c. 7, § 3.) — (2) Hérod., l. I, c. 56 ; l. VIII, c. 43.

Digitized by Google

étroite et précaire du chef ou roi ; la participation du peuple aux affaires publiques remplacée promptement par la toute-puissance de l'aristocratie; le despotisme du peuple hellène, ou de la nation conquérante, sur les vaincus et l'ancienne population.

Mais ces ressemblances cessent entièrement dans ce qui regarde les mœurs et les coutumes. Exilés dès le temps d'Hellen du centre de la Grèce, confinés dans l'Histiœotide, à l'extrémité de la Thessalie, les Doriens demeurèrent dans une profonde barbarie. Les Æoliens, les Ioniens, les Achéens, au contraire, en entrant dans la Béotie, l'Attique et le Péloponèse, trouvèrent des populations qui à la civilisation pélasgique avaient ajouté la civilisation des Égyptiens, des Phéniciens, des Phrygiens, apportée par Cécrops, Danaüs, Cadmus et Pélops. Les trois familles helléniques, par suite de leur contact avec des populations qui déjà étaient parvenues à un haut degré de culture politique, contractèrent promptement les habitudes du perfectionnement social. A l'époque de la guerre de Troie, on ne voit pas de différence, sous ce rapport, entre les Béotiens et les Messéniens, qui sont soumis à l'autorité de princes, soit amphictyoniens, soit æoliens, et les Laconiens ou les Argiens, qui reconnaissent pour chefs les Phrygiens Pélopides.

§ IV. — *Progrès de la civilisation en Grèce depuis Cécrops jusqu'aux temps héroïques.*

Construction hellénique, ou phénicienne, ou phrygienne. — En même temps que nous avons signalé les révolutions des petits États grecs, l'arrivée et l'établissement des nouvelles colonies, nous avons recueilli avec soin les détails relatifs aux institutions politiques et religieuses et au développement des arts. Il ne reste qu'un petit nombre de renseignements à ajouter pour compléter ce dernier sujet. La construction hellénique, qui est en même temps la construction phénicienne moderne et la construction phrygienne, et qui substitue aux polygones irréguliers les parallélogrammes, les assises horizontales et régulières ; cette construction hellénique remplace peu à peu la construction pélasgique dans les monuments publics. On la remarque déjà dans plusieurs édifices de cette période historique qui commence à Cécrops et finit aux Argonautes : tels sont le trésor de Minyas, la Cadmée, la *nouvelle* enceinte de murs de Thèbes, de Mycènes, de Tirynthe, de Mydia. Cependant aucune innovation ne détruit tout d'abord les anciens usages, et la bâtisse pélasgique dut se soutenir longtemps encore en concurrence avec l'hellénique.

Tombeaux, temples. — Le nombre des tombeaux augmente durant

Digitized by Google

cette période. On cite ceux de Danaüs, de Lyncée, d'Hypermnestre, à Argos; d'Arcas, à Mantinée; d'Endymion, à Élis; de Lelex, à Mégare; d'Épopeus, roi de Sicyone, à Corinthe; de Cranaüs, d'Érysichthon et d'Ion, dans l'Attique. Les temples sont ceux qu'élevèrent Érysichthon, fils de Cécrops, à Apollon Délien; Eurotas, contemporain d'Amphictyon, à Onga; Danaüs, à Apollon Lycien et à Minerve.

Sculpture. — La sculpture fut probablement inconnue aux Pélasges. Il paraît que toutes les statues étaient d'abord en bois, et que les premières vinrent d'Égypte. Celles que dédièrent Cécrops, Érichthonius, Érechthée, étaient en bois. Mais le génie des Grecs perfectionna bientôt, comme tous les autres, cet art qu'ils avaient reçu des étrangers. Ils passèrent promptement de la sculpture en bois à la sculpture en marbre. Les plus anciennes figures exécutées en marbre étaient celles qu'on voyait au tombeau de Corœbus, élevé dans la place publique de Mégare. Ce Corœbus était contemporain des rois d'Argos Crotopus et Sthénélus, et le monument doit avoir été élevé vers le temps de Danaüs. L'ouvrage qui vient en ordre de date après celui de Corœbus est une tête de Méduse. « Vers le temple du Céphise (à Argos), vous apercevez la tête de » Méduse; elle est en marbre, et sortie, dit-on, de la main des Cy- » clopes. » Ces Cyclopes, dont il est ici question, semblent appartenir au même temps que ceux qui élevèrent les murs de Tirynthe et de Mycènes pour Prœtus et pour Persée. Dædale, qui vécut sous le règne d'Égée, roi d'Athènes, fit faire des pas immenses à la sculpture. « Les » statues de ses prédécesseurs avaient les yeux fermés, les pieds joints, » les mains pendantes et collées aux côtés. Dædale, le premier, rendit » ces statues semblables aux êtres animés, en figurant la vue dans les » yeux, le mouvement dans les jambes et dans les bras. » Le même Dædale ou ses élèves inventèrent la scie, la roue du potier, le tour, et appliquèrent les premiers les voiles aux vaisseaux. Ce sont ces voiles qui, dans le langage des poëtes, sont devenues les ailes de Dædale et de son fils Icare. Plusieurs contemporains de Dædale aidèrent aux progrès de la sculpture : Smilis, d'Égine, qui fit une statue de Junon pour le temple d'Argos; et un habitant de Délos, qui sculpta pour sa patrie une statue d'Apollon : le dieu tenait son arc dans la main droite; de l'autre, il portait les trois Grâces représentées, la première avec une lyre, la seconde avec des flûtes, la troisième avec un chalumeau qu'elle approchait de sa bouche. (Pausan. *Attic.*, c. 44; *Corinth.*, c. 20. — Diodor. IV, 76, 77.)

Musique, poésie. — Sous le règne de Cadmus, Linus fit entendre aux

Digitized by Google

Grecs les premiers accords de la musique. Amphion perfectionna cet art : à côté des fables débitées sur ce personnage, on trouve le témoignage suivant de l'histoire : « Amphion fut célèbre par ses talents » comme musicien. Les Lydiens, à cause de son alliance avec Tantale, » lui avaient appris l'harmonie qui porte leur nom : il ajouta lui-même » trois cordes aux quatre que la lyre avait auparavant. » Les anciens et les modernes ont prêté à Linus des poésies qu'il n'a jamais composées. Pausanias dit formellement ou qu'il n'avait jamais fait de vers, ou que s'il en avait fait ils n'étaient pas parvenus à la postérité (1). La naissance et les premiers développements de la poésie eurent lieu entre le commencement du règne d'Érechthée et l'expédition des Argonautes, 1480-1330. Un siècle environ s'était écoulé depuis qu'Hyagnis le Phrygien avait consacré les premiers chants aux héros et aux dieux. La Phrygie, qui touchait alors d'un côté à l'Hellespont, d'un autre aux contrées méridionales de l'Asie Mineure, avait communiqué sa civilisation à la Thrace et à la Lycie. Olen, parti de la Lycie, séjourna en Thrace, et s'avança ensuite jusqu'à Delphes. Ce barde et la prophétesse Phémonoé sont désignés par les historiens comme « les plus anciens » interprètes d'Apollon, comme ceux qui les premiers prononcèrent les » oracles de ce dieu, et chantèrent des vers hexamètres, » entre les années 1480 et 1460 (2). Ils eurent pour successeurs l'ancien Orphée, le premier Musée et Pamphus. L'ancien Orphée chanta l'enlèvement de Proserpine, la recherche qu'en fit Cérès, et les mystères : le premier Musée composa des oracles en vers et des hymnes, dont l'un en l'honneur de Cérès, publiés par son fils Eumolpus, à la fin du long règne d'Érechthée, vers 1429. Pamphus est désigné comme ayant fait des vers après Olen, et ayant composé pour les Athéniens les plus anciens hymnes que l'on connût : Pausanias et Philostrate rapportent de lui trois vers en l'honneur de Neptune et de Jupiter, qui semblent porter le cachet du temps. D'autres vers de ce poëte, sur l'amour, étaient chantés par les Lycomèdes dans leurs cérémonies secrètes. Après eux vinrent l'Athénien Lycus, Chrysothémis et Philammon de Delphes, qui remportèrent le prix institué à Delphes pour l'hymne le plus parfait composé en l'honneur d'Apollon, et qui vécurent entre Érechthée et la première année d'Égée, 1429-1362.

Institutions politiques, amphictyonies. — La nécessité où se trou-

(1) Pausan. Bœotic., c. 29, 5. — Euseb. Chron. lib. post. p. 81, éd. Scalig. — (2) Pausan. Phoc. c. 5. — Euseb. p. 83.

Digitized by Google

vaient plusieurs peuplades de se défendre contre les attaques d'un voisin barbare et puissant; le besoin généralement senti d'ôter aux hostilités une partie de leurs désastreuses conséquences et d'établir un droit des gens, donnèrent naissance aux ligues nommées amphictyonies. Cette salutaire institution remonte à Amphictyon, troisième roi d'Athènes, et fut d'abord particulière aux Hellènes, qui lui durent une grande partie de leurs accroissements, de leur prospérité, et de l'importance qu'ils ne tardèrent pas à acquérir. Mais bientôt elle se répandit dans toute la Grèce, et y favorisa prodigieusement les développements de la civilisation.

La nation hellénique, faible dans ses commencements, voyait son agriculture, sa civilisation, et jusqu'à son existence, menacées par les barbares qui l'environnaient. Amphictyon, fils de Deucalion, engagea les diverses tribus helléniques à se réunir dans une assemblée ou conseil, près du bourg d'Anthela, à prendre des résolutions en commun, à se soumettre à des lois générales, nommées amphictyoniques, différentes de celles qui régissaient en particulier chaque tribu. Le lien qui les tint unies fut la religion et des sacrifices communs offerts à Cérès, protectrice de l'agriculture et de la société. L'accord qui régnait entre elles les rendit en peu de temps redoutables aux barbares.

On peut fixer à douze le nombre des peuplades comprises dans le conseil amphictyonique établi par Amphictyon lui-même, ou entrées dans la ligue peu après son règne. A la fin des siècles héroïques, les attributions du conseil se bornèrent à protéger le culte d'Apollon et le droit des gens; à ôter aux guerres entre les Hellènes une partie de leurs fureurs, mais non pas à les prévenir et à les empêcher. Dans le principe, au contraire, et durant l'intervalle de quatre siècles écoulés entre sa création et la rentrée des Héraclides, il arrêta toute hostilité entre les Hellènes. C'est ce qui résulte, soit du témoignage des auteurs anciens, soit des faits historiques eux-mêmes : en effet, pendant toute la période que nous venons d'indiquer, on voit les Hellènes lutter contre les colons asiatiques établis dans la Grèce centrale et dans le Péloponèse, contre les barbares qui leur disputent la Thessalie; mais on ne découvre pas les traces d'une seule guerre entre les diverses familles de leur nation. C'est le principe de la grandeur des Hellènes.

Sur le modèle du conseil amphictyonique des Thermopyles, s'en formèrent bientôt cinq autres, à la fin des temps de première civilisation. Ces conseils particuliers étaient placés à Delphes, à Oncheste en Béotie, dans l'île d'Eubée, à l'isthme de Corinthe, à Calaurie.

Digitized by Google

Les idées amphictyoniques donnèrent évidemment naissance aux ligues ou confédérations des Ioniens dans l'Ægialus et des Doriens dans la Dryopide, que ces deux peuples transportèrent avec eux dans l'Asie Mineure, quand ils y passèrent plus tard (1). A. P.

CHAPITRE XIII.

Histoire de la Grèce pendant les temps héroïques.

PREMIÈRE PARTIE.

Éclaircissements sur la certitude historique de quelques faits des temps héroïques.

Assertions au sujet des Argonautes et d'Hercules. — Deux savants du siècle dernier ont prétendu que le voyage des Argonautes n'était pas un *fait historique*, mais une fiction sacrée, une expédition *tout astronomique*, dont il fallait chercher aussi l'explication dans l'astronomie; que le navire Argo, Jason, Castor et Pollux étaient autant de constellations; que l'Argonautique, ou poëme sur les Argonautes, était une perpétuelle allégorie, et n'avait pour objet que de retracer l'époque où le soleil, vainqueur de l'hiver, atteint le point équinoxial du printemps, et enrichit notre hémisphère des bienfaits de la végétation périodique. « Hercules, ont ajouté ces mêmes savants, n'est pas un petit prince grec fameux » par des aventures romanesques. Il est l'astre puissant qui anime et féconde » l'univers. La fable de ses douze travaux exprime la marche du soleil à travers » les signes du zodiaque, pendant les douze mois de l'année. »

Explication relative aux Argonautes. — Nous pensons que l'expédition des Argonautes a un fond historique primitif et très-réel, auquel les poëtes et les mythologues ont ajouté ensuite des détails astronomiques. Nous fondons cette opinion sur la vraisemblance, sur la comparaison avec des faits analogues, et sur le témoignage formel des historiens les plus rapprochés du temps des Argonautes. 1° Les critiques les moins disposés à admettre la vérité d'un fait sans examen, Fréret entre autres, ont reconnut qu'Inachus, Cécrops, Danaüs, Cadmus, s'étaient rendus en Grèce par mer sur des vaisseaux ou de grandes barques. Danaüs en particulier était monté sur un pentécontore, quand il aborda en Grèce, comme le marquent positivement les marbres de Paros. Les Grecs, à l'époque de l'expédition des Argonautes, avaient donc des connaissances en navigation et en construction maritime depuis près de sept siècles. Leur voyage eut lieu le long des

---

(1) Voyez les preuves et les développements, p. 104, 105 de la seconde édition du Précis.

Digitized by Google

rivages de la Thessalie, puis de la Thrace, puis de l'Asie Mineure; il ne présente donc rien de bien audacieux, rien qui excède la vraisemblance. Les anciennes traditions attestent que Phryxus, fils du roi de Béotie Athamas, avait déjà, dans les temps antérieurs, frayé la route aux Argonautes; que, pour sauver ses jours menacés, il s'était embarqué à Orchomène, et que, traversant la mer Egée et le Pont-Euxin, il s'était réfugié en Colchide (1). Ces mêmes traditions nous parlent des flottes et des courses maritimes de Minos. Pour révoquer en doute l'expédition des Argonautes, il faut nier en même temps les voyages de Phryxus et de Minos. L'expédition des Argonautes ne précéda que d'un demi-siècle la guerre de Troie: or cette dernière, admise comme incontestable, sert puissamment à établir la vraisemblance et la vérité de la première. Dans un état de civilisation, avec des moyens de navigation à peine égaux à ceux que possédaient les Grecs des temps héroïques, on voit les Normands du dixième siècle parcourir toutes les côtes de l'Europe, fonder des colonies, des villes, des états en Irlande, au nord de l'Écosse, en Russie, en Islande; découvrir et peupler le Groenland et le Vinland, qu'on croit être l'île de Terre-Neuve de l'Amérique septentrionale (2). 2° Bérénice, femme de Ptolomée Philadelphe, consacra sa chevelure dans un temple de l'île de Chypre, pour remercier les dieux de la protection qu'ils avaient accordée à son époux pendant l'expédition de Syrie: bientôt l'offrande se perdit. Voilà le fait historique. Conon, astronome d'Alexandrie, pour flatter la vanité royale, prétendit que les cheveux avaient été transportés au ciel, et les montra dans les sept étoiles qui se trouvent à la queue du lion. Les autres astronomes et les poëtes adoptèrent et consacrèrent cette supposition : la chevelure de Bérénice fut transformée en constellation, et le nom lui en est resté. Voilà la fiction astronomique. Pareille chose arriva de point en point pour les Argonautes et pour Hercules. 3° Homère, qui n'était séparé des Argonautes que par un espace de quatre siècles, parle dans l'Odyssée (3) de leur expédition comme d'un fait historique, en rappelant les croyances religieuses de l'époque. « Le seul navire Argo, protégé par les » immortels, jadis franchit sans obstacle cet endroit difficile, en revenant du pays » où régnait Aétés; mais s'il effleura légèrement d'aussi terribles rochers, c'est » que Junon lui fit éviter l'écueil, car le pilote Jason était cher à cette déesse. » Dans deux passages circonstanciés, Hérodote traite de même l'expédition des Argonautes de fait historique, et ne laisse pas même entrevoir que de son temps on y rattachât encore aucune idée astronomique (4).

Explication relative à Hercules. — Nul doute que le soleil n'ait été adoré sous le nom d'Hercules gloire de l'air, ou sous un nom analogue, en Espagne, en Gaule, en Italie, et surtout en Libye, en Égypte, en Phénicie. Cicéron compte six Hercules, Varron en compte jusqu'à quarante-trois: d'où il résulte que dans

(1) Euseb., lib. post., p. 83, ed. Scalig. — (2) Giraldus Cambrensis, Topogr. Hiberniæ, c. 43. Varæus, c. 24. Forster, p. 72. 75. Torfæi Vinlandia antiqua. L'Orosius du roi Alfred. 1773. Koch., t. 1 du Tableau des Révolutions d'Europe, p. 85, 91, 92.

(3) Hom., Odyssée, l. XII, v. 70.—(4) Hérodote, l. IV, c. 145. Voyez encore l. VII, c. 1.

Digitized by Google

quarante-trois endroits des six pays que nous venons de mentionner, Hercules ou le soleil recevait un culte. Mais il n'en a pas moins existé en Grèce un personnage historique, nommé Alcée ou Alcide, comme son aïeul, lequel s'est fait connaître par des actions purement historiques. Plutarque et Hésychius (1) nous apprennent que le véritable nom du grand Cyrus était Agradatus, et que quand il devint chef des Perses et qu'il s'illustra par des conquêtes, il reçut le nom de Cyrus (Khor), qui, en langue persane, signifie le soleil. Ce surnom de Cyrus ou Soleil ne porte aucune incertitude sur l'existence historique du fondateur de la monarchie persane; pourquoi le surnom d'Hercules ou Soleil en porterait-il sur celle d'Alcide? On le surnomma Hercules ou Soleil, par la raison que presque toutes les maisons royales en Grèce prenaient le soleil pour premier auteur de leur race; par la raison que les Péruviens donnaient à leurs Incas la qualification de fils du Soleil; par la raison que les tribus de l'Amérique septentrionale appelèrent constamment leurs chefs *soleils*, tant qu'elles restèrent libres de la domination des Européens (2). Au temps des Ptolémées, les poëtes, les astronomes et les mythologues chargèrent l'Hercules héros des douze travaux, ou de la marche apparente de l'Hercules astre et soleil dans les signes du zodiaque, et du culte qu'on lui rendait dans les divers pays du monde où ils le firent voyager: par ce mélange ils en formèrent un personnage hors de toute vérité, comme de toute vraisemblance.

Des preuves nombreuses établissent l'exactitude de cet exposé, montrent que telle a été la marche des faits. Homère, qui a eu incontestablement des données certaines sur la guerre de Troie, en a possédé aussi sur Hercules, dont la mort ne précéda que de trente ans la guerre de Troie, dont le fils, Tlépolème, assistait à cette guerre. Or, d'un côté, Homère parle partout d'Hercules comme d'un homme, d'un prince, d'un guerrier, et mentionne ses expéditions en Grèce et en Asie Mineure; d'un autre côté, il ne rapporte que ces expéditions, et garde un silence absolu sur les douze travaux (3). Des nombreux passages qu'on peut extraire d'Homère, nous ne citerons que le suivant: « Le grand, le fort Tlépolème, reçut » le jour d'Astiochée, unie au grand Hercules: ce héros l'avait enlevée d'Éphyre, » près du fleuve Selléis, où il priva un grand nombre de villes d'une jeunesse » florissante. Tlépolème tua l'oncle maternel de son père, le vieillard Lycimnios. » Aussitôt il construit des navires, rassemble de nombreux guerriers, et s'enfuit » sur les mers pour échapper aux menaces des autres fils et des petit-fils du ma- » gnanime Alcide. » Hérodote garde le même silence sur les douze travaux, et distingue clairement l'Hercules homme, prince, héros, de l'Hercules astre et dieu « Hercules, dit-il, est, à ce que l'on m'a assuré, l'un des douze grands » dieux de l'Égypte. Quant à L'AUTRE Hercules, si connu des Grecs, je n'en ai » rien pu apprendre dans aucun endroit de l'Égypte. Entre autres preuves que je » pourrais apporter que les Égyptiens n'ont point emprunté des Grecs le *nom*

(1) Plutarc., in Artax., sub init. Hesych. — (2) Robertson, Histoire d'Amérique. Charlevoix, Voyages. — (3) Hom., Iliad, l. II, v. 660 et suiv.; l. V, v. 641; l. XI, v. 670. Odyssée, l. XXI, v. 27, 30.

Digitized by Google

» d'Hercules, mais que ce sont les Grecs qui l'ont pris des Égyptiens, et princi-
» palement ceux des Grecs qui ont donné ce *nom* au fils d'Amphitryon, je m'ar-
» rêterai à celle-ci : LE PÈRE ET LA MÈRE DE CET HERCULES, AMPHITRYON ET ALCMÈNE,
» étaient originaires d'Égypte. Les recherches que j'ai faites, ajoute l'historien,
» me prouvent qu'Hercules est un dieu très-ancien chez les Égyptiens. Aussi les
» Grecs, qui ont élevé deux temples à Hercules, me paraissent avoir agi sage-
» ment; ils offrent à l'un, qu'ils ont appelé Olympien, des sacrifices *comme à*
» *un immortel;* ils font à l'autre des offrandes funèbres *comme à un héros* (1). »
Les poëtes qui suivirent immédiatement Hérodote, tels que Sophocle, Euripide, Pindare, ont tous parlé d'Hercules, et gardent le plus profond silence sur ses douze travaux, c'est-à-dire sur la partie astronomique et fabuleuse de son histoire.

Ce n'est qu'à l'époque des successeurs d'Alexandre qu'on voit, pour la première fois, la partie mythique confondue avec la partie historique, parce que c'est à ce temps aussi que les astronomes, les poëtes, les mythographes, et entre autres Apollodore, écrivain de l'an 115 avant l'ère chrétienne, rattachèrent à la vie du héros Hercules la marche apparente ou les travaux et le culte de l'astre et soleil Hercules. Dans leurs récits, l'amalgame, l'interpolation, se reconnaissent du premier coup d'œil : en effet, les douze travaux se suivent, ne se trouvent nullement mêlés aux expéditions dans l'Asie Mineure, le Péloponèse, la Grèce centrale, la Thessalie, qui forment la véritable histoire de l'Hercules homme et héros, et qui ne présentent presque aucune circonstance invraisemblable (2).

Quand les historiens venus après Apollodore eurent à parler d'Hercules, ils suivirent l'ordre adopté par ce mythographe, mais avec des restrictions et des avertissements capables de prévenir les erreurs. Ainsi, quoique Diodore de Sicile, postérieur d'un siècle à Apollodore, consigne les traditions des premiers âges, bien plus qu'il ne les discute; quoiqu'il avertisse à diverses reprises le lecteur de la nature de son travail, cependant, après avoir raconté de suite les faits relatifs aux divers Hercules, et les avoir entassés sur un seul personnage, il a grand soin de reproduire la distinction établie par Hérodote. Il parle d'abord de l'Hercules égyptien, qui poussa ses conquêtes jusqu'au détroit de Gadès, ensuite de l'Hercules crétois, qui fut l'un des Dactyles, et il les distingue de l'Hercules *fils d'Alcmène;* puis il ajoute : « La similitude des noms et des exploits a conduit
» la postérité à concentrer sur le dernier Hercules les actions de ses prédécesseurs,
» comme s'il n'y en avait jamais eu qu'un seul (3). »

Quatre siècles après Diodore, Macrobe précisait ce que l'on devait penser d'Hercules, de manière à ce qu'il n'y ait rien à ajouter, rien à retrancher à sa définition. « Hercules n'est pas une divinité différente du soleil : c'est cette pro-
» priété de l'astre du jour qui donne à l'espèce humaine un courage qui l'élève à
» la ressemblance des Dieux. *Et que l'on ne croie pas que le fils d'Alcmène,*

(1) Hérod., l. II, c. 43 et 34. — (2) Apollod., Biblioth., l. II, du chap. 4 au chap. 8.
(3) Diodor. Sic., l. III, c. 73.

Digitized by Google

» *né à Thèbes en Béotie, soit le seul ou le premier qui se soit appelé Hercules.* Il fut, au contraire, le dernier qui ait été jugé digne et honoré de ce » nom. C'est son invincible courage qui lui mérita d'être *assimilé* au dieu qui » préside aux opérations de la force. La divinité d'Hercules est soigneusement » honorée près de Tyr. Les Égyptiens lui rendent un culte des plus solennels et » des plus mystérieux... Le nom même d'Hercules montre clairement qu'il n'est » autre que le soleil, car Ἡρακλῆς n'est-il pas formé de ἥρας κλέος (gloire de » l'air)? Or, qu'est-ce que la gloire de l'air, si ce n'est la lumière du soleil, en » l'absence de laquelle l'air est couvert de ténèbres profondes. Les cérémonies » sacrées des Égyptiens représentent, dans leurs divers détails, les différentes » puissances du dieu, et prouvent qu'Hercules est cet Hélios (soleil) qui est en » tout et circule partout (1). »

En résumé, l'existence des Argonautes, d'Hercules, de Thésée, et une partie de leurs actions, appartiennent, selon nous, à l'histoire. Dans le reste, il ne faut voir que l'expression d'observations astronomiques et géographiques, ou de croyances mythologiques apportées aux Grecs par leur commerce avec les diverses nations de l'Orient et de l'Occident. La guerre de Thèbes, la guerre des Épigones, la guerre de Troie, l'expulsion et la rentrée des Héraclides, sont tout historiques. Qu'on lise avec attention ces faits dans Homère ou même dans Apollodore, et l'on verra que le poëte et le mythographe, tout en faisant intervenir les dieux dans les événements humains, selon les croyances des Grecs, n'ont prêté aux hommes que des actions d'une entière vraisemblance, si l'on compare les Grecs de ce temps avec les peuples placés dans un état social analogue au leur.

SECONDE PARTIE.

Principaux faits des temps héroïques.

I. *Caractères des temps héroïques.* — Les temps héroïques présentent des caractères qui les distinguent des deux époques précédentes : 1° Les éléments de culture politique répandus dans la Grèce, d'abord par les Pélasges, ensuite par les Orientaux, depuis Cécrops jusqu'à Pélops, avaient fait passer ce pays de l'état sauvage à l'état barbare, et de la barbarie à un commencement de civilisation. Le premier caractère des âges héroïques est précisément la lutte entre les habitudes de l'état barbare, qui s'affaiblit, et celles de la civilisation, qui prend chaque jour plus d'empire. Les principaux personnages des temps héroïques sont aventureux, avides de dangers et d'illustration personnelle, emportés par tous les genres de passion qu'ils satisfont d'abord; fiers de leur

(1) Macrob. Saturn., I, 20.

Digitized by Google

force corporelle, dont ils abusent souvent, et qui est encore estimée très-haut par l'opinion publique; vindicatifs et hospitaliers tout ensemble; avides de plaisirs simples et de richesses, dont les principales sont encore des terres et des troupeaux. Mais ces héros si fougueux, si redoutables, éprouvent des remords, redoutent le blâme public, sont obligés d'expier leurs violences par l'exil et par des amendes. Déjà ils se livrent à ces occupations, ils prennent ces plaisirs, qui rappellent encore la nature, dans des palais où les arts industriels et même les beaux-arts déploient leur perfection, et où les sciences font leurs premières découvertes. 2° Aussi le second caractère des temps héroïques est-il la protection accordée à la civilisation, aux personnes, à la propriété, et la répression de la violence et du brigandage : les expéditions de Minos et des Argonautes, une partie des exploits d'Hercules et de Thésée, la guerre de Thèbes, sont empreints de ce caractère. Il en résulte la création d'un droit des gens, d'une législation criminelle contre le meurtre, l'accroissement de la population et des villes, surtout sur les rivages, comme le remarque Thucydide; un développement nouveau et immense de tous les arts. 3° Le rapprochement de diverses tribus pour la formation d'un seul et même état plus puissant, l'esprit fédératif appliqué aux habitants d'une même contrée : il découle des amphictyonies nées dans la période précédente, et on en voit les effets dans la réunion des douze bourgades de l'Attique en un corps de ville et de nation, et dans la formation de la confédération des Ioniens de l'Ægialus. 4° Le quatrième caractère est la disposition à une fédération générale des divers peuples de la Grèce entre eux : elle est préparée par l'institution des jeux olympiques et isthmiques : elle éclate dans la guerre de Troie, où cinquante-sept peuples et autant de chefs ou rois mettent plus de forces sur pied, montrent plus d'accord et de constance que dans aucune autre des entreprises subséquentes, sans en excepter la guerre Médique et l'expédition d'Alexandre. 5° Les accroissements dans le midi, dans la partie la plus civilisée de la Grèce, du royaume de Mycènes, qui tend à se saisir de la prépondérance, et à devenir le centre de la fédération grecque, comme le foyer de la culture intellectuelle. 6° Les établissements des étrangers en Grèce, les conquêtes des Pélasges et des Hellènes, les déplacements continuels de la population, la perturbation dans les demeures et les existences, toutes ces grandes fluctuations cessent pendant les siècles héroïques. Les peuples s'arrêtent et s'assoient : la Grèce prend déjà un caractère de fixité, lorsque survient l'invasion des Doriens et des Thessaliens, demeurés,

Digitized by Google

sous le rapport de la civilisation, en arrière de toutes les nations grecques. Cet événement change la face entière de la Grèce, et ajourne pour six siècles sa marche dans la voie du perfectionnement social (1).

II. *Expédition des Argonautes*, *vers* 1330. — Des pirates phéniciens et cariens, auxquels se mêlent des Grecs, et surtout les Athéniens, infestent la mer Égée. Des nations barbares, établies sur les rivages du Pont-Euxin, désolent par leurs pirateries et leurs brigandages les côtes de la Grèce, et entravent le commerce du Pont, en égorgeant les étrangers débarqués chez elles. Tous ensemble menacent de bouleverser la société. Il y a urgente nécessité pour les Grecs de les réprimer. D'un autre côté, les lavages d'or de la Colchide ont fourni d'importants produits aux rois de ce pays, et leurs richesses tentent l'avidité des Grecs, en même temps que l'éloignement plaît à l'humeur aventureuse de leurs chefs, en leur offrant des occasions de s'illustrer.

Minos II déporte les malfaiteurs qui occupaient les îles, réprime les Athéniens et leur impose un tribut. Les Grecs adoptent un code maritime qui reçoit la sanction générale, et dont le plus ancien historien de l'Attique (2) nous a conservé la principale disposition. « Les Grecs dé» fendent de mettre aucune barque en mer montée par plus de cinq » hommes : on n'en excepte que Jason, capitaine du navire Argo, au» quel on donne expresse commission de courir les mers pour les déli» vrer des brigands et des corsaires. » On voit par les divers catalogues des Argonautes que tous les états fondés dans la Thessalie, dans la Grèce centrale, dans le Péloponèse, soit par les colons orientaux, soit par les Hellènes, prirent part à l'expédition. Ce fut la première entreprise nationale des Grecs. Parmi les principaux chefs on compte Jason, le poëte et le devin Orphée, Hercules, Pélée, Admète, Télamon, dont les fils parurent sous les murs de Troie, ce qui prouve que l'expédition des Argonautes ne précéda la guerre de Troie que d'un demi-siècle environ : quelques auteurs adjoignent aux Argonautes Thésée, Castor et Pollux.

Sur le modèle du pentécontore de Danaüs, du navire de Bellérophon et de ceux de Dædale, on construit le navire Argo, le plus grand et le plus vite de tous ceux qui fussent encore sortis des mains des ouvriers grecs. Il est monté par les Argonautes au nombre de cinquante-quatre, et probablement par une certaine quantité de rameurs. Ce vaisseau n'est

(1) Voyez les développements de ces idées, p. 94-97 de la deuxième édition du Précis.
(2) Clitodemus apud Plutarc. in Theseo.

Digitized by Google

pas le seul équipé par les Argonautes, mais le principal de la flotte rassemblée par eux. Ainsi que dans la guerre de Troie, les chefs de l'expédition furent nécessairement suivis et aidés par la jeunesse des diverses villes.

Ils prirent d'abord pour chef Hercules, prince d'origine égyptienne, et appartenant à la maison royale d'Argos, laquelle avait longtemps possédé et affectait encore alors la suprématie de la Grèce. Mais la rivalité établie entre les Hellènes et les colons orientaux fixés en Grèce ne tarda pas à faire naître parmi les Argonautes des dissensions, par suite desquelles Hercules fut abandonné, et le commandement déféré à Jason, prince hellène de la famille æolienne.

Les Argonautes, arrivés en Colchide après un pénible voyage, ravirent les trésors d'Aétès et sa fille Médée. Poursuivis par les Colchidiens, ils se dispersèrent, laissèrent dans le fond du Pont-Euxin une colonie d'Achéens Phthiotes, et revinrent en Grèce. Les anciennes traditions varient sur la route qu'ils suivirent pour le retour : l'une de ces traditions marque le Pont-Euxin, l'Hellespont, la mer Égée; une autre indique le Don, le Volga, la mer de Finlande, l'Océan germanique et le détroit de Gibraltar. En son absence, Jason avait perdu le trône d'Iolcos : il se retira à Corinthe, où il épousa Créuse, et où, selon les poëtes, Médée épouvanta la Grèce de ses vengeances.

III. *Exploits d'Hercules*, *vers* 1330. — Dans le personnage d'Hercules, il y a un astre, le soleil, dont la marche apparente dans les douze signes du zodiaque est figurée par les douze travaux. Il y a aussi un prince, un héros, nommé Alcide, surnommé Hercules ou soleil, dont l'existence historique se compose d'expéditions dans la Grèce et dans l'Asie-Mineure. (*Voyez* ci-dessus, pages 175-178.)

Amphitryon, prince appartenant à la maison royale d'Argos, dépouillé par son oncle Sthénélus de la souveraineté de Mycènes et de Tirynthe, s'était réfugié à Thèbes et s'était engagé au service de Laïus. Près de la colonie de Cadmus, les chefs hellènes, descendants d'Amphictyon et d'Æolus, avaient élevé ou agrandi plusieurs villes, parmi lesquelles on comptait la puissante Orchomène des Myniens. Les Thébains se voyaient menacés d'un côté par les Héllènes, et attaqués de l'autre par les Chalcidiens de l'Eubée, qui les avaient chargés d'un tribut. Amphitryon assista Laïus dans sa guerre contre les Chalcidiens, tua leur roi Chalcodon et affranchit Thèbes. Il entreprit pour son compte une expédition contre Ptérélas, roi des Téléboens, peuples de l'Acarnanie et de l'île de Taphos. Pendant son séjour à Thèbes,

Digitized by Google

il donna naissance à Alcée ou Alcide, surnommé plus tard Hercules.

Guerres d'Hercules dans la Béotie. — Thèbes n'avait brisé le joug des Chalcidiens que pour subir celui d'Orchomène. Erginus, roi de cette ville, après avoir vaincu les Cadméens, alors gouvernés par Créon, les avait assujettis pour vingt ans à un tribut annuel de cent bœufs. Parvenu à l'âge d'homme, Hercules partagea le commandement avec son père, vainquit Erginus, chargea les Orchoméniens d'un tribut double de celui qu'ils avaient imposé aux Thébains, et les réduisit à un abaissement dont ils ne se relevèrent qu'au temps de la guerre des Épigones et des malheurs de Thèbes. Il ruina d'autres villes voisines et rivales de Thèbes, en comblant un canal qui servait de décharge au lac Copaïs : les eaux, n'ayant plus d'écoulement, renversèrent plusieurs cités considérables, dont les ruines reparurent quand Alexandre eut, dans la suite, ordonné de nettoyer les canaux.

Dans l'Asie. — Hercules s'embarqua avec les Argonautes : abandonné ensuite par eux, il revint en Grèce. Il se donna bientôt pour chef d'une entreprise qui offre de nombreux rapports avec celle de ces héros. Suivi d'une armée de vaillants guerriers, avec six vaisseaux, suivant Homère, et dix-huit à cinquante rames, suivant d'autres, il attaqua la ville de Troie. Laomédon fut tué; Troie fut prise d'assaut; les Grecs se retirèrent chargés de butin. A leur retour, ils ravagèrent encore l'île de Cos. Ces expéditions sont tout à fait dans les mœurs des Grecs de cette époque, qui, après avoir réprimé dans leur intérêt la piraterie individuelle, allaient, en corps d'armée, exercer contre leurs voisins leur inquiétude et leur avidité.

Dans le Péloponèse. — Hercules contraignit Eurystée à lui restituer Tirynthe. Il forma alors le projet de rétablir dans le Péloponèse l'ancienne suprématie du royaume d'Argos, surtout à l'égard des Hellènes, qui s'y étaient successivement établis. Il exigea d'abord ou obtint un corps de troupes considérable des Arcadiens, qui avaient avec les Tirynthiens une commune origine, l'Arcadie ayant été longtemps pélasgique. Ces Arcadiens le suivirent et l'aidèrent dans toutes ses expéditions. Il attaqua d'abord les Æoliens, partis d'Iolcos et colonisés dans la Messénie et la Triphylie : il prit leur ville de Pylos, tua leur roi Nélée, et donna le trône, mais seulement en dépôt, au plus jeune de ses fils, Nestor, qu'il espérait retenir plus facilement dans sa dépendance. En Élide, autre pays soumis aux Æoliens de la colonie d'Endymion et de Salmonée, il tua le roi Augias, et laissa l'autorité à celui des fils de ce prince qui s'était déclaré en sa faveur pendant les hostilités. En La-

Digitized by Google

conie, pays alors nommé Achaïe, à cause du grand ascendant qu'y avaient pris les Hellènes achéens, Alcide prit en main la cause de Tyndare contre son frère Hippocoon, vainquit et tua ce prince et ses fils, établit roi Tyndare, mais sous la condition qu'en mourant il laisserait ses états au fils d'Alcide.

Dans l'Ætolie et l'Hæmonie. — Du Péloponèse, Hercules passa dans l'Ætolie, puis dans l'Hæmonie, chez les Hellènes æoliens et doriens. Il servit les uns, combattit et vainquit les autres. Là, comme dans le Péloponèse, il se constitua l'arbitre suprême de tous. Mais ses descendants ne purent soutenir son ouvrage, et la supériorité momentanée qu'il rendit aux Orientaux sur les Hellènes périt avec lui.

En Ætolie, il épousa la fille d'Ænée, roi de Calydon, resserra l'Achéloüs dans un nouveau lit, et livra à la culture les campagnes que le fleuve avait couvertes jusqu'alors de ses eaux. A la suite de diverses guerres, il délivra les Calydoniens de l'attaque des Thesprotes d'Épire; les Trachiniens, de celles des Dryopes; les Doriens, de celle des Lapithes. Mais il stipula que les Doriens, alors établis dans l'Histiæotide, remettraient, dès qu'ils en seraient sommés, le tiers de leur territoire, soit à lui-même, soit à ses descendants; condition moins onéreuse, mais de la nature de celle qu'il avait imposée à Tyndare. Il défit et mit à mort Amyntor, roi æolien de la ville d'Orménium, et donna sa principauté soit à Évœmon, soit à Eurypylus, fils d'Évœmon, qui fut l'un des chefs des Grecs au siége de Troie. Il extermina, avec ses trois fils, Eurytus, autre roi d'Œchalie.

Dans toutes ses entreprises, Hercules tua les rois ou chefs des nations qu'il vainquit : il disposa despotiquement de leurs familles; il s'empara de leurs bœufs, principale richesse des temps héroïques. Tel est encore l'affreux droit du plus fort dans la guerre, tel il se maintiendra dans l'expédition contre Troie.

IV. *Exploits et établissements de Thésée.* — Thésée détruit les brigands Sinnis, Sciron, Procuste, et le taureau de Marathon. Il délivre son père Égée de l'attaque des Pallantides, et Athènes du honteux tribut qu'elle payait à Minos, depuis que ce prince avait réprimé le brigandage des pirates athéniens.

Parvenu au trône vers 1323, il change à la fois l'état de l'Attique et celui d'Athènes. Dans ses institutions, on reconnaît la triple influence de l'ancien gouvernement égyptien apporté en Grèce, de l'amphictyonie des Hellènes, et des établissements crétois, que son voyage lui a donné l'occasion d'observer.

Digitized by Google

Chacun des bourgs bâtis par Cécrops et par Xuthus formait autant de petites communautés séparées, indépendantes les unes des autres. Mêlant la force à la persuasion, Thésée parvint à abattre dans tous les bourgs les salles destinées à tenir le conseil, cassa tous les officiers et tous les magistrats, et, unissant les habitants avec les Athéniens, en forma un seul peuple. Il augmenta encore la population de la ville en y appelant les étrangers, et en leur offrant les mêmes droits et les mêmes priviléges qu'aux anciens citoyens. Il pourvut à la durée de l'union des habitants de l'Attique, en leur donnant un palais commun, et en instituant ou rétablissant un sacrifice également commun, qu'on nomma pour cette raison *Panathénées*. Par ces mesures il accrut prodigieusement les forces et fonda la grandeur d'Athènes.

Il donna à tout ce peuple les mêmes lois politiques. De toutes les prérogatives possédées jusqu'alors par le prince, il ne lui réserva que le commandement de l'armée et le maintien des lois. Il laissa les autres pouvoirs au peuple, qui devait avoir en tout une égale autorité. Il le partagea en trois corps : celui des nobles, celui des laboureurs, celui des artisans; assignant aux nobles ou eupatrides toutes les charges, le pouvoir religieux et judiciaire, et l'interprétation de tout ce qui concernait le droit divin et humain. Ce gouvernement présentait des formes tellement républicaines, que, dans le dénombrement des troupes grecques au siége de Troie, Homère, selon la remarque de Plutarque, désigne les seuls Athéniens par le nom de peuple; et qu'Aristote dit que Thésée, le premier, établit le gouvernement populaire et se démit de la royauté. On dut encore à Thésée le développement, si ce n'est l'institution première, de l'Aréopage, et l'établissement des jeux Isthmiques.

Il souilla ses dernières années par l'enlèvement de Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Molosses, et par celui d'Hélène, fille de Tyndare, alors très-jeune. Il attira sur Athènes les terribles représailles de Castor et de Pollux : il fut dépouillé de l'autorité par les Pallantides et par les Athéniens indignés, et alla mourir dans l'île de Scyros (1293). *Ménesthée*, l'un de ceux qui avaient le plus contribué à son expulsion, s'empara de sa couronne, et conduisit cinquante vaisseaux au siége de Troie, la treizième année de son règne, selon le témoignage des marbres de Paros.

V. *Les Héraclides chassés du Péloponèse, puissance des Pélopides.* — Les Héraclides, ou fils d'Hercules, sont chassés de Tirynthe et du

Digitized by Google

Péloponèse par Eurystée. Ils se réfugient d'abord dans la Trachinie, et ensuite dans l'Attique, où ils sont accueillis par Thésée, qui alors vivait encore. Aidés par les Athéniens et commandés par Thésée, plaçant à leur tête Hillus, qui, très-jeune alors, était plutôt un nom qu'un véritable chef, ils viennent à la fois réclamer Tirynthe et Mycènes. Dans un combat livré à l'isthme de Corinthe, ils tuent Eurystée et ses fils, vers 1307 ; mais cette victoire est stérile pour eux : une peste et un oracle les arrachent du Péloponèse et les ramènent sur le territoire d'Athènes.

Avant de marcher à leur rencontre, Eurystée avait confié le gouvernement de ses états au Pélopide Atrée, son beau-frère. Après la mort d'Eurystée, Atrée se fit reconnaître roi de Mycènes et de Tirynthe. Il prit à sa solde les Tégéates, qu'il réunit à ses troupes, et dirigea toutes ces forces contre les Héraclides, lorsqu'ils reparurent, quelques années plus tard, à l'isthme de Corinthe. Hillus succomba dans un combat singulier contre Échémus, chef des Tégéates : aux termes des conventions, les autres Héraclides jurèrent de s'abstenir d'inquiéter la péninsule pendant un siècle, et se retirèrent parmi les Doriens.

Atrée maintint ou rétablit la souveraineté de Mycènes sur Corinthe : cette ville continua d'avoir des rois particuliers, mais tellement dépendants des Pélopides, que les Corinthiens n'eurent pas d'autres chefs qu'Agamemnon au siége de Troie. La puissance d'Atrée était si considérable, qu'il imposa à la péninsule le nom de son père Pélops. Agamemnon, fils d'Atrée, réduisit le roi de Sicyone, et ceux de l'Ægialus, à reconnaître ses lois, sans cependant les détrôner. Ménélas, frère d'Agamemnon, épousa Hélène, fille de Tyndare, et, après la mort de Castor et de Pollux, hérita de son côté de la souveraineté de Sparte.

Argos conserva ses rois particuliers et indépendants. Mais les Pélopides dominèrent sur Sparte, Mycènes, Tirynthe, Corinthe, Sicyone, diverses villes de l'Argolide, et sept villes situées aux environs de Pylos, sur les bords de la mer. Maître des principales cités du Péloponèse, héritier des droits que les rois de Mycènes et de Tirynthe, Hercules en dernier lieu, ont fait valoir au commandement des peuples de la péninsule, allié des Hellènes, qui sont venus s'y rétablir, et en particulier des Achéens, Agamemnon réunit tous les éléments d'une grande puissance, et deviendra chef de la Grèce entière pendant la guerre de Troie.

VI. *Guerre de Thèbes, guerre des Épigones.* — Œdipe, huitième roi de Thèbes depuis Cadmus, est chassé par ses fils *Étéocle* et *Poly-*

Digitized by Google

nice, qui conviennent de partager l'autorité. Polynice, dépouillé par Étéocle, se retire chez Adraste, roi d'une partie du royaume d'Argos, épouse sa fille, et intéresse à sa querelle quelques-uns des princes voisins. Leur intervention est une protestation armée en faveur du droit des gens et de la propriété, lésés dans la personne de Polynice. Adraste, Capanée, Hippomédon, Amphiaraüs, Parthénopée, Tydée, Polynice, suivis des guerriers de l'Argolide, de l'Arcadie, de la Messénie, instituent les jeux Néméens en traversant la forêt de Némée, et viennent mettre le siége devant Thèbes, vers 1313. Étéocle et Polynice perdent la vie dans un combat singulier. *Créon*, leur oncle, qui déjà avait gouverné Thèbes dans l'interrègne entre Laïus et Œdipe, administre de nouveau, comme tuteur de Laodamas, fils d'Étéocle. La guerre continue. Les sept chefs essayent en vain de prendre Thèbes : ils sont vaincus dans un combat où ils périssent tous, excepté Adraste, et où succombent en même temps la plupart de leurs soldats. Créon défend de donner la sépulture aux Argiens. Thésée contraint ou engage Créon à accorder une trève à Adraste, pour rendre les devoirs funèbres à ceux qui ont péri.

Les Épigones, ou fils des sept chefs, renouvellent les hostilités, et défont, à la bataille de Glissa, l'armée des Thébains, commandée par *Laodamas*. Laodamas abandonne la couronne, et se retire, avec une partie des Thébains, en Illyrie, où précédemment Cadmus avait déjà cherché une retraite. Une autre partie des habitants passe dans l'Histiæotide, pays situé au pied des monts Ossa et Olympe, et alors occupé par les Doriens. Les Thébains en chassent les Doriens, et se fixent sur le mont Homolus. Les Épigones prennent Thèbes abandonnée, la pillent, détruisent ses murailles, et y établissent *Thersandre*, fils de Polynice. Vers 1303, ce prince rappelle une partie des Thébains du mont Homolus. Toutefois, Thèbes demeure dans un état de faiblesse qui permet aux Minyens d'Orchomène de se relever, et, peu après, à une tribu de Pélasges et de Thraces de chasser de nouveau les Thébains de leur patrie. Dans la guerre de Troie, Thersandre devance la flotte des Grecs et périt en Mysie. Tisamène, son fils, n'étant pas en âge de gouverner, *Pénélée* prend au siége de Troie le commandement des Thébains.

VII. *Guerre de Troie*, 1280. — Pâris ou Alexandre, fils de Priam, enlève à Ménélas son épouse et ses trésors, et paye par cette perfidie une généreuse hospitalité. La Grèce s'indigne, s'intéresse pour Ménélas, comme naguère elle s'est intéressée en faveur de Polynice, et ré-

Digitized by Google

sout d'exiger les armes à la main une réparation égale à l'offense. A ces motifs de justice se joint une animosité nationale, dès longtemps préparée par les injures réciproques des Grecs et des Asiatiques. La guerre de Troie est résolue. Cinquante-sept états de l'Hæmonie (Thessalie), de la Grèce centrale, du Péloponèse, des îles de la Grèce, de Crète, de Rhodes et de quelques autres îles de l'Asie Mineure, prennent part à cette entreprise nationale. Parmi les chefs, on remarque Agamemnon, Achille, les deux Ajax, Diomède, Ulysse, Nestor, Ménélas, Philoctète, Idoménée. Ils équipent onze cent quatre-vingt-six vaisseaux, et rassemblent au delà de cent mille hommes dans le port d'Aulis en Béotie. Ils ne partent qu'après avoir projeté et peut-être accompli le sacrifice d'Iphigénie, fille soit d'Agamemnon, soit de Thésée et d'Hélène, selon diverses traditions. Les Grecs, débarqués sur le rivage d'Asie après un combat, manquent l'occasion d'emporter Troie : bientôt cette ville est secourue par la plupart des peuples de l'Asie-Mineure. Les hostilités se prolongent sans événements décisifs, pendant neuf années. La dixième est marquée par la querelle d'Agamemnon et d'Achille, la retraite du dernier et les défaites de ses compatriotes, la mort de Patrocle, le retour d'Achille, la mort d'Hector et celle d'Achille. Troie est surprise ou escaladée : ses édifices publics et particuliers sont incendiés, son empire détruit. Priam est égorgé avec ses fils, au pied des autels, par Pyrrhus : Hécube, son épouse, Cassandre, sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, sont traînées en esclavage, 1270. Les princes vainqueurs retournent en Grèce : mais les uns périssent dans la traversée, ou bien sont, comme Ulysse, longtemps écartés de leurs états par les tempêtes : d'autres trouvent leur trône et leur lit occupés par des usurpateurs; ils périssent sous leurs coups, ou sont contraints d'aller chercher une nouvelle patrie dans des régions lointaines.

VIII. ***État des principaux royaumes de la Grèce centrale et du Péloponèse, depuis la guerre de Troie jusqu'au retour des Cadméens-Arnéens à Thèbes et des Héraclides dans le Péloponèse.***

Ætolie. — Après la mort d'Ænée et de son fils Méléagre, qui n'avait pas laissé d'enfants, le royaume d'Ætolie appartenait à Diomède, petit-fils d'Ænée. Mais ce prince ayant préféré la portion du royaume d'Argos qu'il tenait de sa mère, fille d'Adraste, le sceptre était passé à *Thoas*, gendre d'Ænée. Thoas commandait les Ætoliens au siége de Troie : il transmit ses états à ses descendants *Andramon* et *Oxilus*. Le dernier aida les Héraclides et les Doriens dans la conquête du Péloponèse.

Digitized by Google

Thèbes. — Les Thébains ou Cadméens étaient rentrés dans leur patrie quelque temps après la guerre des Épigones. Une partie d'entre eux passa en Asie pour aller combattre les Troyens, et, après la mort de leur roi Thersandre, obéit à Pénéléus pendant la durée du siége de Troie. Ceux demeurés à Thèbes en furent chassés par des Pélasges partis de l'Hæmonie et mêlés avec des Thraces de la Daulide. Les fugitifs se retirèrent chez les Æoliens d'Arné en Phthiotide, et, de concert avec eux, fondèrent un état. Les Pélasges et les Thraces, demeurés maîtres de Thèbes, laissèrent l'autorité à *Tisaméne* et à *Autesion*, descendants de Cadmus et de Polynice.

Athènes. — *Ménesthée* meurt dans l'île de Mélos, en revenant du siége de Troie, 1270. *Démophoon* recouvre la couronne de son père Thésée et la transmet à ses descendants *Oxinthès*, *Aphidas*, *Thymœtès* (1270-1190). Ce dernier la portait quand les Héraclides rentrèrent dans le Péloponèse. Athènes, ville d'origine pélasgique, donne asile aux Pélasges venus de la Tyrrhénie, et aux Pélasges expulsés de la Béotie par les Cadméens. Les Athéniens les établissent au pied du mot Hymette, dans des terrains jusqu'alors stériles : l'industrie des Pélasges parvient à les fertiliser et élève une partie du mur de la citadelle, qui pour cette raison est appelé *mur pélasgique*. Dans la suite, des différends s'élevèrent entre les deux peuples, et les Athéniens chassèrent les Pélasges, qui se retirèrent alors dans l'île de Lemnos et l'enlevèrent aux Minyens. Il importe de remarquer que ces différends et cette expulsion favorisèrent la révolution qui ôta à Athènes le caractère pélasgique et égyptien pour lui donner le caractère ionien.

Mycènes, Argos, Sparte, Corinthe. — *Agamemnon* rentre dans ses états après la guerre de Troie ; il est tué par Égysthe et par Clytemnestre, 1270. *Égysthe*, fils de Thyeste, règne sept ans à Mycènes. *Orestes* venge son père et ressaisit la couronne en assassinant Égysthe et Clytemnestre : il est absous par l'Aréopage du meurtre de sa mère.

On voit, dans Pausanias, qu'en devenant tributaires d'Atrée et d'Agamemnon, Sicyone et Corinthe n'avaient pas cessé d'avoir des rois : le même auteur dit qu'Orestes hérita de la puissance de son père (ἄνευ τῆς πατρῴας ἀρχῆς), et donne ainsi à entendre que, malgré l'absence d'Agamemnon et les troubles qui suivirent sa mort, Corinthe, Sicyone et leurs rois ne sortirent pas de la dépendance des souverains de Mycènes.

Digitized by Google

L'accroissement de la puissance d'Orestes sur d'autres points est hors de doute. Diomède, à son retour de Troie, vit son épouse conspirer contre ses jours comme Clytemnestre, n'échappa qu'avec peine au fer des assassins, et se sauva en Italie. Euryalus fut également chassé par quelque sédition. Ces deux princes tenaient chacun un tiers du royaume d'Argos, distinct de celui de Mycènes : leur fuite mit leurs états au pouvoir de Cyllabarus, fils de Sthénélus, qui réunit alors tout le royaume d'Argos proprement dit. « Cyllabarus, dit Pausanias, mourut » lui-même sans enfants, et ses états passèrent à Orestes, qui régnait » dans le voisinage (à Mycènes). Indépendamment des états de son » père, Orestes avait rangé sous ses lois la plupart des Arcadiens. Il » était devenu roi de Sparte, et avait pour alliés les Phocéens, toujours » prêts à venir à son secours. Les Lacédémoniens lui avaient laissé » prendre la couronne, aimant mieux être gouvernés par les enfants » des filles de Tyndare que par les fils que Ménélas avait eus d'une es- » clave. » (Pausanias, l. II, c. 18.)

Il résulte de ces détails que la puissance des Pélopides avait pris de nouveaux accroissements sous Orestes, tendait à réunir tout le Péloponèse sous une même loi, et à créer un grand état en Grèce. *Tisaméne*, fils d'Orestes, avait hérité de tous ses états, et régnait depuis trois ans, quand les Doriens, sous la conduite des Héraclides, firent la conquête du Péloponèse et renversèrent la domination des Pélopides.

« Après la guerre de Troie, dit Velleius Paterculus, la Grèce fut » ébranlée par les plus violentes secousses. » En effet, dans le cours du siècle qui suivit, les Thesprotes-Thessaliens subjuguèrent l'Hæmonie; les Æoliens d'Arné et les Cadméens, Thèbes avec une partie de la Béotie ; les Doriens et les Ætoliens, les trois quarts du Péloponèse ; les Péloponésiens fugitifs, l'Attique. Par suite de ces conquêtes, une grande révolution fut achevée : la Grèce devint entièrement hellénique. Une autre révolution eut lieu : la Grèce recula dans la carrière de la civilisation, et ses progrès furent ajournés pour six siècles.

IX. *Établissements des Héraclides de Cos dans la Thesprotie* (Épire). — Phidippus et Antiphus, fils de Thessalus, petit-fils d'Hercules, et souverains de l'île de Cos, en s'éloignant de Troie, sont poussés vers la Grèce par la tempête. Phidippus aborde en Épire, chez les Thesprotiens, y fonde un état, et appelle ses sujets Thessaliens, du nom de son père, comme Atrée avait imposé le nom du sien aux peuples de Péloponèse.

X. *Conquête de l'Hæmonie par les Doriens, les Thesprotes Thessaliens et les Héraclides.* — Antiphus, Æatus et Thessalus s'allient avec

Digitized by Google

les Doriens, se donnent pour chefs à plusieurs armées de Thesprotes-Thessaliens, et en différents temps font la conquête des diverses provinces de l'Hæmonie. Ils s'emparent des états de Pélée et de Pyrrhus, et contraignent ce dernier prince à se retirer avec les soldats de son père dans l'Épire où il dépouille les rois indigènes et fonde le second royaume des Molosses. Les Thesprotes-Thessaliens, après avoir subjugué le pays des Myrmidons, attaquent les Æoliens d'Arné et les Cadméens, chassent une partie d'entre eux dans la Béotie, où nous les suivrons bientôt, et ne permettent aux autres de demeurer dans le pays que sous la condition de se soumettre à l'esclavage de la glèbe. Ils rangent enfin sous leurs lois les Æoliens du golfe Pagasétique et de la Magnésie, et les Perrhæbes. Parmi les vaincus, les uns, principalement les Æoliens, passent dans l'Asie-Mineure, où la civilisation émigre avec eux. Les autres, en plus grand nombre, restent en Hæmonie; et une classe considérable est réduite par les conquérants à un esclavage plein et entier. A l'exception des Myrmidons, tous les peuples tombés sous la dépendance des Thessaliens conservèrent leurs noms particuliers; mais ils reçurent en outre la dénomination générale de Thessaliens, inconnue avant la guerre de Troie : ils la portaient au temps de l'invasion de Xerxès, comme nous l'apprend Hérodote.

Nous déduirons ailleurs les conséquences de la conquête thessalienne, en même temps que nous examinerons les suites de la conquête dorienne : nous ferons voir alors quelle influence exercèrent ces deux événements sur les destinées de la Grèce.

XI. *Rentrée des Cadméens à Thèbes, avec les Æoliens d'Arné.*— Les Thébains ou Cadméens, après avoir séjourné au milieu des Æoliens d'Arné pendant trois générations, rentrent à Thèbes avec ces mêmes Æoliens vers l'an 1210. Ils contraignent les Pélasges à sortir de leur territoire et à se retirer à Athènes : ils enlèvent la couronne à Autesion, descendant de Cadmus, et la donnent à l'Æolien Damasichton, petit-fils de Pénélée, qui la transmet à ses descendants.

XII. *Tentatives des Héraclides. Migrations des Doriens. État du Péloponèse au moment de la conquête des Doriens et des Héraclides.* — Après les deux expéditions et la mort d'Hillus, les Héraclides se retirèrent chez les Doriens, qui les accueillirent en mémoire des services qu'ils avaient reçus d'Hercules dans leur lutte contre les Lapithes ou Pélasges. Infidèles à l'engagement qu'ils avaient pris de pas inquiéter le Péloponèse pendant cent ans, aidés par les Doriens, les Héraclides, sous la conduite de Cléodœus et d'Aristomachus, attaquèrent deux

Digitized by Google

nouvelles fois la péninsule et furent deux fois repoussés, depuis la mort d'Hillus jusqu'à l'an 1190.

Les Doriens avaient habité la Phthiotide sous le règne de Deucalion; et sous celui de Dorus, fils d'Hellen, l'Histiæotide, au pied des monts Ossa et Olympe. Chassés de l'Histiæotide par les Cadméens ou Thébains, ils allèrent s'établir à Pinde, où ils furent appelés Macednes. De là, ils passèrent dans la Dryopide, au sud du mont Œta, où, selon divers témoignages, ils occupèrent trois, quatre, ou même six villes. C'est de la Dryopide qu'ils partirent avec les Héraclides pour diriger une cinquième tentative contre le Péloponèse.

Quand ils entrèrent dans le Péloponèse, la population de la Messénie, de l'Élide, de la Corinthie, se composait d'anciens habitants et d'Æoliens. Celle de l'Ægialus et de l'Épidaurie était aussi mêlée inégalement d'habitants primitifs, et d'Ioniens venus originairement avec Ion. Pareille chose était arrivée en Laconie et en Argolide : tous les habitants s'appelaient indistinctement Achéens; mais il y avait une grande différence à établir entre eux : les descendants des Achéens, venus de la Thessalie, étaient Achéens et Hellènes de fait; le reste de la population indigène, pélasgique, égyptienne d'origine, n'était achéenne que de nom.

Voyons quelles dispositions animaient ces diverses populations. « Dans » la Messénie, les anciens habitants avaient peu d'attachement pour » leurs souverains. Myniens d'origine, et venus de la ville d'Iolcos, ils » consentirent volontiers à reconnaître Cresphontes pour roi et à par- » tager leurs terres avec les Doriens, à condition de demeurer en Mes- » sénie. » Ces sentiments étaient partagés par les anciens habitants de toutes les autres provinces du Péloponèse, qui regardaient leurs souverains Hellènes et Pélopides comme des étrangers ou des usurpateurs, et qui, dans le principe, n'abandonnèrent à peu près aux Doriens que des terres occupées par les colons hellènes, et devenues vacantes par leur départ. Aussi les Doriens et les Héraclides n'éprouvèrent-ils qu'une médiocre résistance; et sur les points où ils en rencontrèrent, elle leur fut opposée par les seuls Hellènes : c'est ce que nous apprennent les détails que fournit Pausanias, dans son livre IV, chap. 3.

XIII. *Conquête du Péloponèse par les Doriens et les Héraclides.* — Quatre-vingts ans après la guerre de Troie et vers l'an 1190, les Héraclides, commandés par Aristodémus, Téménus et Cresphontes, guidés par l'Ætolien Oxylus, suivis d'une partie des Doriens et d'un certain nombre d'Ætoliens, partent de Naupacte, où ils ont construit une flotte, et abordent à Rhium, promontoire de l'Ægialus. Cette route différait de

Digitized by Google

celle suivie par leurs ancêtres, qui avaient toujours attaqué le Péloponèse du côté de l'isthme.

Oxylus et ses Ætoliens envahissent l'Élide et s'y établissent. Les Héraclides traversent rapidement l'Ægialus et l'Arcadie. Aidés par les anciens habitants, ils enlèvent la Laconie à Tisamène, fils d'Orestes; la Messénie à Mélanthus et aux autres descendants de Nélée et de Nestor. De là ils vont combattre Tisamène dans l'Argolide, et l'expulsent encore de ce pays, après quelques années de combats. Ils font entre eux, par la voie du sort, le partage des provinces déjà tombées en leur pouvoir. Le royaume d'Argos et de Mycènes est attribué à *Téménus*; celui de Messénie, à *Cresphontes*; celui de Laconie, à *Eurysthènes* et à *Proclès*, fils d'Aristodémus, qui a succombé quelque temps auparavant.

Affermi à Argos, Téménus forme le projet de subjuguer les villes voisines qui avaient été tributaires des Pélopides. Sous son règne et sous celui de Cisus, qui lui succéda, son gendre et son fils occupent Épidaure, Phlionte, Sicyone, Corinthe. De toutes les provinces du Péloponèse, l'Arcadie et l'Ægialus sont les seules qui échappent à la conquête des Doriens ou des Ætoliens, et à la domination des Héraclides. Cypsélus, qui régnait alors en Arcadie, conserve son territoire intact et transmet sa couronne à ses descendants : l'Ægialus est enlevé aux Ioniens, mais passe, comme nous allons le voir, sous la loi des Achéens, et non pas sous celle des Doriens.

XIV. ***Changements survenus dans les demeures et les établissements des diverses familles helléniques, par suite de la conquête des Doriens et des Héraclides.***

Les Æoliens, chassés de la Messénie, se réfugient dans l'Attique. — Mélanthus, Alcmœon, Pisistrate, les fils de Pœon, descendants de Nélée et de Nestor, gouvernaient la Messénie lors de la rentrée des Héraclides. Abandonnés par les anciens habitants, ils quittèrent la Messénie avec les Æoliens établis dans ce pays, et se réfugièrent dans l'Attique, 1190. Selon quelques historiens, les Athéniens étaient alors en guerre avec les Thébains. Le roi des Thébains proposa de vider le différend par un combat singulier entre lui et le roi des Athéniens, nommé Thymætès, et descendant de Thésée. Thymætès refusa le défi : Mélanthus, chef des Æoliens, l'accepta, vainquit et tua en trahison le roi des Thébains, et reçut la royauté du libre consentement des Athéniens. Nous regardons ce récit comme altéré plus tard par la vanité nationale des Athéniens, et nous croyons que l'établissement de Mélanthus et des Æoliens se fit, non du gré des habitants, mais de force. Ce qui est hors

Digitized by Google

de doute, c'est que Mélanthus ravit l'autorité à Thymætès et la laissa à son fils Codrus; c'est que les autres Néléides, Alcmœon, Pisistrate, les fils de Pœon, donnèrent naissance aux trois familles des Alcmœonides, des Pisistratides, des Pœonides, qui tinrent le premier rang à Athènes.

Les Achéens-Phthiotes, chassés de la Laconie et de l'Argolide, s'emparent de l'Ægialus sur les Ioniens. — Pour combattre les Doriens, Tisamène avait rassemblé en Argolide, sous ses drapeaux, les véritables Achéens, les Achéens venus anciennement de la Phthiotide. Après une résistance de quelques années, il fut contraint de céder, et passa, avec ses compagnons d'armes, dans l'Ægialus. Les Achéens et les Ioniens en vinrent aux mains : Tisamène fut tué ; mais les Achéens vainqueurs contraignirent les Ioniens à sortir du pays, dans lequel ils s'établirent, 1188. Les anciens habitants de l'Argolide et de la Laconie, demeurés dans ces deux provinces, et très-différents des Achéens-Phthiotes, conservèrent longtemps encore le nom d'Achéens.

Les Ioniens passent dans l'Attique. — La révolution qui avait transféré à Mélanthus le sceptre d'Athènes était consommée, quand les Ioniens, expulsés de l'Ægialus, se présentèrent sur les confins de l'Attique, 1188. Ils furent reçus, incorporés dans les tribus, et exercèrent bientôt un si puissant ascendant à Athènes, qu'ils en changèrent entièrement la face, et que, de pélasgique, ils la rendirent ionienne de nom et de fait. Dans la suite, les Athéniens prétendirent qu'ils les avaient accueillis en mémoire des services rendus jadis au pays par Ion : il est plus probable que Mélanthus leur ouvrit l'Attique pour les opposer aux Doriens, qui le menaçaient, ou même que les Ioniens obtinrent de vive force un établissement dans l'Attique.

Les habitants d'Épidaure et de Corinthe, chassés de leurs villes, se réfugient également dans l'Attique. — Ce fut également dans l'Attique que les habitants d'Épidaure et leur roi Pityréus, descendant d'Ion, cherchèrent un refuge, quand ils eurent abandonné, sans combat, leur ville aux Doriens. Les deux rois æoliens de Corinthe, descendants de Sisyphe, cédèrent aussi sans résistance l'autorité à l'Héraclide Alétas; mais le peuple de Corinthe combattit, fut vaincu et contraint de sortir de la péninsule. Les historiens anciens ne marquent pas où il se retira, mais ce fut probablement en Attique. D'après l'état de prospérité où se trouve Corinthe peu de temps après la conquête dorienne, il semble que la population tout entière de cette ville n'émigra pas, mais que les seuls Æoliens se condamnèrent au bannissement et furent remplacés par les Doriens. La même remarque peut s'appliquer à Épidaure.

Digitized by Google

Les Doriens font la guerre aux Athéniens et aux fugitifs du Péloponèse. — Poussés par l'ambition, ou tourmentés par la crainte que les princes et les peuples ioniens et æoliens dépossédés ne vinssent bientôt réclamer les terres et les royaumes qu'ils avaient abandonnés dans le Péloponèse, les Doriens dirigèrent en commun une expédition contre l'Attique, qui était devenue leur commun refuge. Il déférèrent le commandement à Alétas, envahirent Mégare, qu'ils agrandirent et qu'ils rendirent toute dorienne, et s'avancèrent ensuite jusque dans l'Attique. C'était une opinion généralement répandue, chez les anciens, qu'on pouvait acheter des dieux une victoire assurée au prix d'une noble tête. *Codrus*, fils et successeur de Mélanthus, alla chercher la mort dans les rangs des Doriens (1132) : convaincus dès lors que leur entreprise n'aurait pas de succès, les Doriens rentrèrent dans le Péloponèse.

XV. *Colonies des Grecs pendant les temps héroïques.*

Sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin. — Les héros qui prennent part à l'expédition des Argonautes donnent naissance à trois peuples, les Tyndarides, les Hénioques, les Achéens : ils occupent les rivages du Pont-Euxin, depuis les frontières du royaume de Pont jusqu'aux Palus-Méotides.

En Crète. — Après la mort de Minos II, la Crète fut régie par Catréus, et ensuite par Idoménée, qui parut avec honneur à la guerre de Troie. A son retour, ce prince ayant voulu sacrifier son fils, pour satisfaire à un vœu imprudent, fut chassé par ses sujets indignés, et se réfugia en Italie (1270). Vers les mêmes temps, Agamemnon et Talthybius fondèrent dans l'île de Crète les villes de Lampé, de Mycènes, de Tégée et de Pergame. Mérion, neveu d'Idoménée, lui succéda, et l'île continua d'être régie par des rois jusqu'au temps d'Étéarque (800) : la forme du gouvernement devint alors républicaine.

Dans l'île de Rhodes. — Tlépolème, fils d'Hercules, fonde dans l'île de Rhodes les trois villes de Lindos, Ialyssos, Camiros. La royauté lui est déférée (1280) : il aide de ses troupes Agamemnon pendant le siége de Troie.

Dans l'île de Chypre. — Cette île reçoit, dès les temps les plus anciens, les colonies de la Phénicie, de l'Éthiopie, des autres parties de l'Afrique et de l'Attique. Au retour de la guerre de Troie (1270), Teucer le Salaminien y fonde la ville de Salamine, sur laquelle règnent ses

Digitized by Google

descendants : les Phéniciens exercent une domination presque entière sur le reste de l'île.

En Italie. — Évandre et des Arcadiens passent en Italie et fondent Palantium, sur une colline voisine du Tibre (1330). Après la guerre des Épigones (1307), le fils d'Amphiaraüs fonde Tibur, dans la contrée déjà occupée antérieurement par les Œnotriens. Après la ruine de Troie (1270), quelques chefs grecs forment des établissements dans le sud de l'Italie. Diomède fonde Argos-Hippium et Bénévent; les Pyliens de la suite de Nestor, Métaponte; Philoctète, Pétilie; Idoménée, Salente. Peu de temps avant la guerre de Troie, les Athéniens, sous la conduite d'Iolas, envoient une colonie en Sardaigne. La civilisation des Grecs se répand avec eux dans le sud et le centre de l'Italie.

En Afrique. — La dixième année du règne de Cécrops II, vers l'an 1420, on trouve dans quelques auteurs une première fondation de Cyrène; mais en supposant que cette ville ait dû sa première origine à des Grecs, elle ne prit un rang dans l'histoire qu'après avoir reçu au VIIIe ou au VIIe siècle une colonie, dont le chef était Battus ou Aristote.

A. P.

CHAPITRE XIV. (1)

État social et politique des Grecs vers le temps de la guerre de Troie. — Changements amenés dans cet État par suite de la conquête des Doriens, Thessaliens et autres conquérants de la Grèce depuis le XIIe jusqu'au VIe siècle : 1° sous le rapport de la religion et de la civilisation ; 2° sous le rapport social et politique.

PREMIÈRE PARTIE.

État social et politique de la Grèce vers le temps de la guerre de Troie.

I. *Nom.* — Les peuples qui occupent les cinquante et un petits États grecs (2), au temps de la guerre de Troie, n'ont pas encore de nom général. Homère les appelle tour à tour Danaens, Achéens, Argiens,

(1) Pour ce chapitre XIV, voir les développements et les preuves dans la troisième édition du Précis, de la page 180 à la page 232.

(2) Nous disons *cinquante et un*, en ne comptant pas les États formés dans l'île de Crète et dans les îles de l'Asie Mineure.

Digitized by Google

preuve certaine qu'ils n'avaient pas alors de nom général, et qu'en les désignant par l'une de ces appellations, il ne faisait qu'étendre au tout le nom de la partie. Il parle des Panhellènes, des Hellènes, de l'Hellade, mais il n'indique par là qu'un petit pays et un petit peuple compris dans les États d'Achille.

II. *Coutumes et mœurs.* — Il n'existe non plus chez les Grecs aucune uniformité dans les coutumes, soit civiles, soit religieuses. Les uns ont retenu les coutumes des Pélasges et des Hellènes primitifs, les autres ont adopté celles des Égyptiens, des Crétois, des Phrygiens. Chez le plus grand nombre, les habitudes sont déjà dépouillées de ce qu'il y a de plus violent; mais les passions rompent parfois le frein des lois, et l'homme, avec ses penchants indomptés, se montre encore, quoique moins souvent que le citoyen. Les Grecs n'en sont plus à l'état sauvage ni même à l'état barbare, mais ils ne sont pas arrivés encore à une civilisation parfaite : ils restent au point intermédiaire, à l'état héroïque : c'est ce que peignent admirablement les poëmes d'Homère.

III. *Religion.* — Nous avons vu que, dans le principe, tous les Grecs indistinctement avaient une même religion, simple et sublime. En s'établissant successivement en Grèce, les Arabes et Chananéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Phrygiens, les Thraces, y apportèrent et y propagèrent le culte de leurs dieux respectifs, de Saturne, de Jupiter, de Zano ou Junon, de Neptune, de Bacchus, etc., etc. Aucune de ces nouvelles divinités n'étendit son culte à la Grèce entière; mais chacune d'elles régna dans une ou plusieurs localités particulières. Ici une seule ville, plus loin deux ou trois cités, avaient leurs dieux en petit nombre et leur culte à part, regardaient comme abominables les dieux et le culte de la peuplade voisine. Tel était l'état religieux de la Grèce, vers le temps de la guerre de Troie. C'est l'époque des cultes locaux, exclusifs, ennemis.

La religion exerçait une grande influence sur les affaires civiles et politiques des Grecs, en ce sens qu'ils n'entreprenaient rien sans chercher à connaître la volonté des dieux par l'examen des présages, l'inspection des entrailles des victimes, les réponses des oracles de Dodone et de Delphes déjà existants; en ce sens que chaque citoyen croyait à des dieux rémunérateurs des bonnes actions, vengeurs des crimes. Mais quoique les prêtres joignissent à l'autorité de la religion celle des lumières; quoique les Telchines et les Dactyles ou Curètes eussent propagé en Grèce les utiles secrets de la civilisation, jamais les prêtres ne dominèrent la royauté, le gouvernement et la société en Grèce : ils

Digitized by Google

ne furent jamais arbitres de la paix ou de la guerre, ils n'exercèrent jamais les divers pouvoirs : la Grèce n'eut pas d'époque théocratique.

IV. *État des populations.* — Les chefs des Pélasges, Égyptiens, Phéniciens, Phrygiens, Thraces, Hellènes, ne s'établirent dans les petits États grecs qu'avec des guerriers peu nombreux, incapables d'opérer une conquête; et souvent la colonie n'occupa le pays que du consentement des habitants primitifs. Ces chefs des colonies orientales et helléniques prirent pour eux le pouvoir royal et donnèrent des terres à leurs compagnons. Mais nulle part ils ne réduisirent les anciennes populations à la servitude de la glèbe, ni à l'esclavage en masse, quoique l'esclavage individuel existât en Grèce au temps de la guerre de Troie. Un siècle encore après cette guerre, on voit les anciennes populations conserver à l'égard de leurs rois, d'origine orientale ou hellénique, une pleine liberté de déterminations, souvent en opposition directe avec la volonté du prince.

V. *Gouvernement.* — Suivant Aristote, la royauté des Grecs, durant les temps héroïques, différait complétement de celle des Asiatiques. Elle n'était point absolue; elle ne livrait pas au prince les biens de ses sujets; elle ne lui donnait pas droit de vie et de mort sur eux, excepté à la guerre; elle était limitée à certains objets : « Le roi était général et » juge, et maître des choses qui avaient rapport au culte des dieux, à » l'exception des fonctions sacerdotales. » Les grands et le peuple, réunis en assemblée, conservèrent la connaissance et la décision de toutes les affaires qui intéressaient l'État : le roi n'eut jamais la prérogative de vouloir et d'ordonner pour tous, là où l'intérêt de tous était engagé. Cette monarchie limitée des temps héroïques était héréditaire. — Dès le règne de Thésée, le gouvernement d'Athènes, mais seul encore en Grèce, inclinait vers la forme républicaine : Thésée se dépouilla de la puissance judiciaire et de la surintendance religieuse, et ne se réserva qu'un généralat perpétuel.

VI. *Rapports entre les États souverains et les États dépendants.* — Chaque état se composait d'une ville principale et d'un certain nombre de villes ou bourgades inférieures. Le roi de la ville principale n'avait d'autorité directe que dans cette cité. Les autres villes ou bourgades avaient leurs chefs, comme leurs gouvernements particuliers : ces chefs rendaient la justice et avaient la surintendance des choses sacrées dans leur localité respective. Le roi de la cité supérieure ne pouvait, sans leur concours et leur aveu, prendre aucune résolution, disposer d'aucun objet qui intéressait la communauté.

Digitized by Google

De plus, quelques États puissants, composés d'une cité principale et de villes inférieures, exerçaient sur les États voisins, composés de même, mais plus faibles, une autre espèce de suprématie. Sans autorité sur eux pendant la paix, ils les contraignaient, durant la guerre, à leur envoyer leurs troupes, tantôt avec, tantôt sans leurs chefs. Agamemnon commandait les troupes de Corinthe, de Sicyone, de l'Ægialus, dont les rois étaient demeurés en Grèce, pendant la guerre de Troie.

VII. *Développement de la civilisation : agriculture, fondation de nouvelles villes.* — Au temps de la guerre de Troie, les peuples des îles grecques, du Péloponèse, de la Grèce centrale, de l'Hæmonie (plus tard Thessalie), étaient tous, à l'exception de deux, parvenus au second âge de la civilisation. Le Péloponèse, l'Attique, la Béotie, étaient plus avancés que l'Ætolie, l'Acarnanie, la Locride, la Phocide, l'Hæmonie; mais ces derniers pays suivaient de près les premiers. Les Doriens et les Arnéens étaient demeurés seuls étrangers à cette culture, et plongés dans la barbarie.

Les champs étaient cultivés, par la plupart des nations grecques, de la même manière et avec les mêmes instruments qui sont encore en usage de nos jours, et ils rendaient les mêmes produits, à peu de chose près. Les jardins d'agrément étaient inconnus; mais les vergers nourrissaient « des poiriers, des orangers, des pommiers, de doux figuiers, » et des oliviers toujours verts. »

Dès les temps les plus reculés, l'on avait construit des villes dans l'intérieur des terres. Depuis la répression de la piraterie par Minos, on en bâtit sur les rivages de la mer : les villes et la population s'accrurent prodigieusement. L'on comptait cent villes ou bourgades dans la seule Laconie. Homère nomme cent cinquante-cinq cités principales dans toute l'étendue de la Grèce, et il donne à quinze d'entre elles les épithètes de vastes, de bien bâties, d'élevées, de bien fortifiées.

VIII. *Marine et commerce* (1). — Les Grecs équipèrent 1050 vaisseaux pour la guerre de Troie. Il faut en ajouter au moins 40 que possédaient les Phéaciens ou Corcyréens, et qu'ils n'envoyèrent pas au siége de Troie. Ainsi la marine grecque, à cette époque, s'élevait à 1,104 navires, nombre supérieur de deux tiers à celui que possédèrent jamais les Grecs dans aucune des époques subséquentes. Parmi ces na-

(1) Dans les calculs qu'on va lire, les Grecs de la Crète et des côtes de l'Asie Mineure sont exclus, comme étrangers à la question.

Digitized by Google

vires, les plus petits, ceux de Philoctète, ne contenaient que 50 hommes; mais ceux des Béotiens portaient 120 soldats. Ces vaisseaux étaient garnis de rames, de mâts, de voiles; mais ils manquaient encore d'ancres en fer, de ponts, de plusieurs bancs de rameurs. Tous les peuples de l'Hæmonie, de la Grèce centrale, du Péloponèse, excepté les Doriens, les Arnéens, les Arcadiens, fournirent quelque contingent à la flotte grecque. Ainsi, sur 51 petits royaumes, 48 pratiquaient la mer et recueillaient les avantages attachés à la possession d'une marine.

Depuis la répression des pirates par Minos, le commerce avait pris un rapide essor. Les esclaves, les bestiaux, le fer, l'airain, étaient les objets de ce commerce. Il se faisait le plus ordinairement par échange. Cependant la monnaie était connue dès ce temps : Homère parle en divers endroits de *talents d'or*. Palamède avait inventé les poids et les mesures; dans la suite, Phidon d'Argos ne fit que les renouveler ou les rectifier.

IX. *Arts industriels.* — Au temps de la guerre de Troie, les Grecs savaient extraire des mines l'or, l'argent, le fer, le cuivre : ils savaient les forger, les fondre, les graver, les ciseler. Ils connaissaient l'art de filer, de tisser, de teindre le lin et la laine, de travailler le bois et l'ivoire. L'industrie les avait appropriés aux besoins, et même aux fantaisies du luxe. Les guerriers étaient pourvus de toutes les armes offensives et défensives qui furent connues jusqu'à la découverte de l'artillerie : casques, cuirasses, brassards, cuissards, jambards, javelots, arcs, flèches, massues, lances, épées, poignards. Les armes des chefs étaient enrichies d'argent, et les boucles de leur chevelure relevées avec des cigales d'or. Les palais des rois étaient magnifiquement ornés et remplis de meubles précieux, dont on voit, presqu'à chaque livre, le détail dans Homère.

X. *Beaux-arts, architecture, sculpture.* — Les progrès de l'architecture, chez les Grecs, se trouvent déjà indiqués par l'accroissement que les villes avaient pris. On les reconnaît à l'érection de divers monuments qui appartiennent aux temps héroïques, et qui font suite à la porte aux Lions de Mycènes, à la porte de Midia, au trésor de Mynias, aux temples et aux tombeaux dont nous avons précédemment parlé. Les monuments de l'époque voisine de la guerre de Troie sont : 1° de nouveaux tombeaux, au nombre de trente; 2° des temples élevés à diverses divinités, et notamment à Ilithye, à Esculape, à Apollon Delphien, ce dernier bâti en marbre; 3° le trésor d'Hyrieus; les chambres

Digitized by Google

souterraines où Atrée et ses fils renfermaient leurs trésors; le tombeau d'Atrée. Les principaux architectes du temps étaient Agamède et Trophonius, contemporains d'Hercules. Les monuments d'Atrée subsistent encore aujourd'hui et prouvent à quel degré de perfectionnement l'architecture et la taille des pierres étaient arrivées : la construction de ces édifices est hellénique.

La sculpture fit aussi de nouveaux progrès durant cette période et façonna de nouvelles matières. Suivant la tradition, les Argonautes dédièrent dans le temple d'Apollon Argæus, non loin d'Æpi (1) en Messénie, une statue en bronze, la plus ancienne qu'on eût fabriquée en Grèce (2). Endæus, d'Athènes, élève de Dædale, fit trois statues de Minerve : l'une pour la citadelle d'Athènes; l'autre pour la ville d'Érythres, de grandeur colossale et en bois, mais accompagnée de statues en pierre représentant les Saisons et les Grâces; une troisième enfin pour la ville de Tégée, celle-là toute d'ivoire, et transportée, treize siècles après, par l'empereur Auguste, dans le forum qu'il fit construire à Rome. Les sculpteurs contemporains de la guerre de Troie sont Icmalius, qui fabriqua et cisela le fauteuil entièrement d'argent et d'ivoire sur lequel siégeait Pénélope; Alexanor, fils de Machaon; Épéus, dont les ouvrages subsistaient au temps de Platon et de Pausanias (3).

XI. *Poésie.* — Nous avons exposé précédemment les premiers essais de la musique et de la poésie en Grèce, en rappelant les noms d'Olen, de Phémonoé, du premier Linus et du premier Musée de Chrysothémis, de Pamphus, de Philammon, de Lycus et du second Linus (4). Au temps qui nous occupe, l'histoire de ces arts se divise en deux périodes, dont la première part de l'expédition des Argonautes, et s'arrête à la guerre de Troie; la seconde s'étend de la guerre de Troie à la conquête des Doriens et des Thessaliens.

Durant la première période, la poésie ne paraît être cultivée, au moins en général, que dans la partie orientale de la Grèce, depuis Argos jusqu'à la Thrace, c'est-à-dire dans les pays les plus rapprochés de l'Asie. Le caractère de la poésie est exclusivement sacré : elle apprend les noms, elle chante les louanges des dieux et des héros ou demi-dieux, et elle lit dans l'avenir la destinée des hommes : pendant deux

(1) Nommée Coronée au siècle d'Épaminondas. — (2) Pausanias, Messeniaca, c. 24. — (3) M. Emeric David, Essai sur le classement chronologique des sculpteurs grecs, p. 5, 6. — (4) Voir ci-dessus, chap. XII, p. 172.

Digitized by Google

siècles, à une seule exception près, elle ne sort pas de ce cercle sacré, prophétique et fatal tout ensemble. Mais depuis les temps qui avoisinent la guerre de Troie jusqu'à la conquête du Péloponèse par les Doriens, la poésie s'étend à tout le Péloponèse, puis aux provinces et aux îles occidentales de la Grèce. De plus, la poésie change de nature. Au lieu de s'occuper exclusivement des dieux et des destinées, dont les dieux sont les suprêmes arbitres, les poëtes mêlent la terre au ciel, décrivent les passions et les actions des hommes : la poésie épique prend naissance. Nous allons donner successivement l'indication du nom et des ouvrages des poëtes de ces deux périodes.

Première période. — *Orphée*, l'un des Argonautes, ouvre cette période. Il effaça tous ses prédécesseurs; et l'ascendant qu'il exerça sur les mœurs et l'état social de ses contemporains par la puissance de la musique et de la poésie, a donné lieu aux fictions qui ont défiguré son existence historique. Les anciens citaient une longue liste des ouvrages d'Orphée (1); mais la plupart avaient été forgés par des faussaires. Au temps de Pausanias, il ne restait plus d'authentiques que des hymnes fort courts et en petit nombre, composés pour les Lycomèdes : il est douteux que l'on possède un seul de ces derniers.

Viennent ensuite *Musée* d'Athènes, disciple d'Orphée, qui, entre autres ouvrages, avait composé une théogonie, ou généalogie d'un certain nombre de divinités; *Thamyris*, autre élève d'Orphée, originaire de la Phocide, exilé en Thrace, et qui remporta le prix établi à Delphes pour le meilleur hymne composé en l'honneur d'Apollon; *Eumolpus* le jeune, d'Athènes, contemporain d'Hercules et des Argonautes, et dont on citait des chants en l'honneur de Bacchus, et des initiations aux mystères de Cérès; *Paléphate* d'Athènes, auquel on attribue une cosmopée, un poëme sur la naissance d'Apollon et de Diane, des discours de Vénus et de l'Amour, la dispute entre Minerve et Neptune, et la boucle de Latone (2); *Amphiaraüs*, l'un des sept chefs devant Thèbes, qui composa en l'honneur d'Hercules un hymne longtemps répété à Thèbes; *Palamède* d'Argos et *Corinnus*, son disciple; les *Sibylles* et les auteurs d'oracles en vers, entre lesquels on remarque *Bacis* de Béotie; *Tirésias*, qui, après la prise de Thèbes, sa patrie, par les Épigones, fut consacré à Apollon parmi les prémices du butin;

(1) On peut voir cette liste dans la Bibliothèque de Fabricius et dans l'abregé de cet ouvrage, par Schœll, t. I, p. 39-64.

(2) C'est à tort que Suidas nomme ces poëmes épiques : ils sont tous mythologiques et physiques.

Digitized by Google

plusieurs femmes, *Xenoclea*, les *Péléades*, *Bœo* de Delphes, dont Pausanias cite les hymnes sur l'établissement du culte d'Apollon en Grèce; *Daphné* ou *Manto*, fille de Tirésias. Les auteurs de cette période inventèrent l'hexamètre, et la poésie de Daphné avait acquis assez de perfection, pour qu'Homère ne dédaignât pas de lui faire des emprunts (1).

Seconde période. — Durant cette seconde période, la poésie s'étend à toutes les parties de la Grèce, comme le prouvera l'indication de la patrie des poëtes. De plus la poésie, sans cesser d'honorer les dieux, chante aussi les hommes, et la poésie épique prend naissance. *Automède*, qui fleurit à Mycènes, a pour disciple *Démodocus*, qui fait entendre ses chants dans l'île des Phéaciens (Corcyre) : Démodocus a pour contemporain *Phémius* d'Ithaque, l'un des prétendants à la main de Pénélope, et un autre poëte qu'Homère place à Sparte, auprès de Ménélas, sans donner son nom. A peu près dans le même temps paraissent *Mélisander*, *Syagros* et *Orœbantius* de Trézène. Enfin, au temps de la guerre de Troie, on trouve à la petite cour de chacun des chefs ou rois de la Grèce un poëte et un musicien. Démodocus célébra le premier la querelle d'Achille et d'Agamemnon, et la ruse employée par les Grecs pour s'introduire dans les murs de Troie; Phémius raconta les dangers et les malheurs de leur retour; Syagros s'exerça sur les mêmes événements; Mélisander prit pour sujet de ses chants le combat des Lapithes et des Centaures. Ceux qui doutent de l'existence de ces poëtes ne prennent pas garde qu'ils tombent dans l'absurde, en ne donnant aucun essai à la poésie grecque, et aucun précédent à la perfection d'Homère et d'Hésiode.

Médecine. — On croit que le Thessalien Chiron donna en Grèce les premiers préceptes de médecine. Machaon et Podalyre les avaient recueillis et les mettaient en pratique, pendant la guerre de Troie. Machaon s'était spécialement livré à la chirurgie : Podalyre s'était appliqué à découvrir les causes internes des maladies. Ils eurent pour successeurs Nicomaque et Gorgasus, fils de Machaon.

Astronomie. — Diogène de Laerte atteste que Musée, fils d'Eumolpus, avait décrit en vers la sphère. Deux passages d'Homère prouvent que, du temps de la guerre de Troie, les Grecs avaient reconnu, nommé les constellations, et qu'ils les observaient pour se diriger dans leurs voyages maritimes. « Ulysse dirige avec habileté le gouvernail : sans » cesse il contemple les Pléiades; le Bouvier, si lent à se coucher; la

(1) Diodor. Sic., IV, 66.

Digitized by Google

» grande Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, tournant toujours aux » mêmes lieux en face de l'Orient, et la seule de toutes les constellations » qui ne se plonge pas dans les flots de l'Océan (1). »

Tel était l'état de l'Hæmonie, de la Grèce centrale, du Péloponèse, quand les Thessaliens, les Arnéens, les Doriens, les Ætoliens, envahirent la plupart des principautés de ces trois pays.

SECONDE PARTIE (2).

Résultats de la conquête des Doriens, des Arnéens, des Thessaliens, des Æoliens et des Ioniens, fugitifs du Péloponèse, des Achéens-Phthiotes, sous le rapport de la religion et de la civilisation.

Progrès des conquérants. — Affermis dans les pays qu'ils avaient d'abord occupés, les Thessaliens, les Arnéens, les Doriens, étendirent leur domination aux provinces environnantes. Les Thesprotes-Thessaliens subjuguèrent toute l'Hæmonie, comme le prouvent leur conquête du pays des Magnètes et du pays des Perrhæbes, situés aux extrémités de cette province, et leur tentative contre la Phocide. Depuis leur établissement à Thèbes jusqu'à la guerre médique, les Arnéens subjuguèrent les villes et territoires de Tanagre, de Thespies, de Coronée, c'est-à-dire la plus grande partie de la Béotie. Enfin, les Doriens occupèrent militairement tout le Péloponèse, excepté l'Achaïe et l'Arcadie : ceux de Sparte, en particulier, commandèrent, dès le VIIIe siècle, à la Laconie et à la Messénie réunies.

Nom d'Hellade donné à la Grèce. — Les Doriens et les Ætoliens, auxiliaires des Héraclides; les Æoliens d'Arné, établis à Thèbes; les fugitifs du Péloponèse, qui passèrent dans l'Ægialus et dans l'Attique, appartenaient à diverses branches de la nation hellénique. Les Thesprotes-Thessaliens s'assimilèrent facilement aux Hellènes, par suite de leurs rapports avec les Doriens et avec plusieurs nations de la même race. L'une des conséquences de la conquête des Hellènes et de leurs confédérés fut que la Grèce prit le nom d'Hellade. Elle le portait déjà au temps d'Hésiode, c'est-à-dire au Xe siècle avant notre ère.

Religion nationale substituée aux cultes locaux (3). — Quand les di-

---

(1) Homer., Odyss., l. v, v. 270-275 ; Ili., l. XVIII, v. 485-490.

(2) Voir les développements et les preuves dans la troisième édition du Précis, de la page 201 à la page 232. — (3) Voyez ci-dessus, p. 196.

Digitized by Google

verses branches des Hellènes se furent répandues sur toute la Grèce, et en eurent envahi les diverses parties; quand la Grèce devint hellénique; quand, par cette unité hellénique, furent remplacées les variétés de races et de dominations indigène, phénicienne, arabe, libyenne, égyptienne, phrygienne, thrace; alors de ce rapprochement politique naquit un rapprochement religieux. Les diverses peuplades grecques amnistièrent réciproquement leurs dogmes et leurs cultes. Tel canton adopta soit Jupiter, soit Junon, soit Bacchus, à condition que le canton voisin adorerait ou Neptune, ou Minerve, ou Mars, qu'ils avaient, chacun de leur côté, repoussés jusqu'à ce temps. C'est l'époque d'échanges, d'emprunts, de fusion des divers cultes, d'adoration d'un grand nombre de dieux par les diverses nations grecques, qui jusqu'alors ne reconnaissaient chacune que deux ou trois divinités. Les dieux, auparavant ennemis, devinrent parents les uns des autres. L'Égyptien Jupiter devint le fils du Phénicien Saturne, le frère du Libyen Neptune, l'époux de la Phénicienne Zano ou Junon, le père de l'Assyrienne Vénus. La disposition aux concessions mutuelles s'opposait au triomphe d'un dieu, et à l'établissement d'un culte unique et exclusif. La Grèce ne fut ni Jupitérienne, ni Junonienne, ni Neptunienne, si l'on peut s'exprimer ainsi; elle eut douze grands dieux entre lesquels elle partagea à peu près également ses hommages. Telle fut la révolution qui s'opéra dans le cours des deux siècles et demi qui suivirent la rentrée des Héraclides. Deux cent cinquante ans après la conquête, parurent Hésiode et Homère. Les dieux, devenus parents et époux dans l'opinion publique, le furent aussi dans leurs ouvrages, où se refléta cette opinion. De la multitude des traditions religieuses, ils composèrent et arrangèrent les légendes de la naissance, des alliances, de la postérité des dieux, en même temps qu'ils décrivirent leur nature et jusqu'à leurs formes. C'est Hérodote, le plus savant et le plus éclairé des Grecs, qui nous fournit ces détails sur l'histoire et la formation de la religion dans sa patrie (1).

Mœurs et coutumes des conquérants imposées aux pays conquis.— Les peuples conquérants se trouvaient, au moment de l'occupation de la Grèce, dans un état de civilisation très-inégal. Les Ioniens, les Æoliens, les Achéens-Phthiotes du Péloponèse, étaient très-avancés, comme le prouvent le nombre et la grandeur de leurs villes, la magnificence de leurs édifices, la perfection de leurs arts, la quantité des

(1) Hérodote, l. II, c. 53.

Digitized by Google

vaisseaux qu'ils envoyèrent au siége de Troie. C'est Homère qui fournit sur eux ces détails, qui les peint sous ces traits. La civilisation des Ætoliens, qui envahirent l'Élide, était bien moins développée. Enfin les Thessaliens, les Arnéens, les Doriens, qui occupèrent la Thessalie, la Béotie, les deux tiers du Péloponèse, c'est-à-dire la plus grande partie de la Grèce, étaient demeurés dans l'état barbare. Les Doriens, en particulier, ne se livraient ni à l'agriculture, ni à la navigation, ni au commerce, ni aux arts industriels, qu'ils tenaient pour vils, ni aux arts libéraux et aux sciences, qu'ils méprisaient. Pour eux, la vie noble consistait tantôt à employer leurs forces et leur temps à la guerre, tantôt à le consumer dans l'oisiveté, la chasse, les repas, les spectacles. Les seules qualités qu'ils estimassent étaient la vigueur du corps et le courage. Il y a une étonnante ressemblance entre leurs mœurs et celles des Germains, telles que les a décrites Tacite (1).

Tous ces envahisseurs exercèrent sur les anciens habitants la double action des mœurs et du gouvernement, qu'ils se réservèrent exclusivement, et dont ils usèrent de la manière la plus despotique. Ils s'incorporèrent une partie des anciens habitants; ils entraînèrent dans leurs entreprises, dans leurs guerres continuelles, ceux qu'ils ne s'agrégèrent pas, et auxquels ils laissèrent la liberté; ils réduisirent une autre partie de la population à l'esclavage ou à la servitude de la glèbe; ils en chassèrent une autre de la Grèce, afin de prévenir les révoltes. Ainsi les Thesprotes-Thessaliens et les Arnéens contraignirent un grand nombre d'Æoliens de l'Hæmonie et de la Béotie à aller chercher de nouvelles demeures dans l'Asie Mineure. Les Æoliens établis en Attique réduisirent à une semblable émigration et les Ioniens de l'Ægialus, qui avaient cherché un refuge dans le même pays, et une foule d'anciens habitants. Depuis la fin du règne d'Eurysthènes jusqu'à la seconde guerre de Messénie, les Doriens de Sparte forcèrent, à sept reprises différentes, quelques tribus des anciens habitants à passer dans l'Ægialus, les Cyclades, l'Asie Mineure, l'Italie méridionale. C'est à ces émigrations que les colonies æoliennes, doriennes, et les colonies de la Grande-Grèce durent leur naissance.

Il résulte de ces faits que, dans tous les États grecs, les conquérants altérèrent plus ou moins profondément l'état social, le caractère, les habitudes, les usages de l'ancienne population, et que, dans plusieurs,

(1) Voir les preuves de ces assertions et la comparaison des mœurs des deux peuples, dans la deuxième édition du Précis, p. 139-145.

Digitized by Google

ils les changèrent complétement. Dans l'Attique, les Æoliens et les Ioniens s'emparèrent d'une partie des terres, et exercèrent sur la population une autorité longtemps oppressive; mais ils ne proscrivirent ni le commerce, ni les arts, auxquels ils n'étaient pas demeurés étrangers eux-mêmes dans leurs anciennes demeures du Péloponèse. Près de l'Attique, dans l'isthme et dans une étroite lisière du Péloponèse, Mégare, Corinthe, Sicyone, Cléone, Épidaure, Trézène, Hermione, échappèrent comme Athènes, mais par d'autres circonstances, à la barbarie, et conservèrent quelques débris de civilisation. Ces villes avaient été envahies par les Doriens; mais les colons grossiers et ignorants qu'elles reçurent abandonnèrent promptement les idées et les usages de leurs compatriotes, irrésistiblement entraînés vers la navigation et le commerce par la situation maritime des villes où ils s'étaient fixés. Le commerce, comme il arrive toujours, engendra l'opulence et l'industrie, apporta aux habitants de ces villes les connaissances et les lumières des nations avec lesquelles ils étaient en rapport, et donna l'essor aux arts industriels et aux beaux-arts.

Mais partout où les Thessaliens, les Arnéens et les Doriens dominèrent, c'est-à-dire dans toute la Thessalie, dans la Béotie, et dans la plus grande partie du Péloponèse, ou, en d'autres termes, dans les dix-neuf vingtièmes de la Grèce héroïque, la culture, à laquelle les anciennes populations étaient parvenues, fit place à la barbarie. La plupart des principes de la civilisation furent détruits pour jamais: d'autres, étouffés pendant quatre siècles (de 1180 à 780 environ), ne furent ranimés imparfaitement qu'au VIIIe siècle, et ne prirent pas un véritable et large développement. Ce n'est qu'à Athènes, à Corinthe, et dans le petit nombre de villes du Péloponèse nommées plus haut, qu'ils furent conservés avec des conditions de renaissance et de force ultérieure. En sorte que du XIIe au VIIIe siècle, la Grèce d'Europe eut un temps d'arrêt dans sa culture politique, industrielle, intellectuelle; subit un véritable moyen âge. Ce ne fut qu'au VIe siècle qu'elle rentra d'une manière sensible dans la voie de la civilisation.

Population, villes, monuments. — Dans le cours des siècles de première civilisation et des siècles héroïques, la Grèce avait construit une quantité presque innombrable de villes, les avait fortifiées de murailles et de tours, les avait décorées de monuments, dont plusieurs demeurent impérissables. Durant les six siècles dont nous nous occupons, elle n'éleva pas un seul monument remarquable, et il ne paraît pas qu'elle ait fondé une seule ville. Sous la domination des Doriens, la

Digitized by Google

Messénie se dépeupla et devint presque déserte : les cent villes de la Laconie furent réduites à trente petites villes, et le nombre des habitants diminué au point que, selon l'expression de Strabon, la race des hommes parut y manquer. En Argolide, Tirynthe disparaît entièrement : Mycènes s'affaiblit, s'efface, jusqu'à ce qu'elle soit détruite de fond en comble par les Doriens d'Argos : Argos elle-même, autrefois la première des villes de la Grèce, languit et tombe au second rang. — Au temps de la guerre de Troie, les Béotiens possédaient le plus grand nombre de villes de tous les peuples de la Grèce : ils avaient préservé leur pays des inondations du lac Copaïs par les prodigieuses excavations et les conduits du mont Ptoos; bâti le trésor de Minyas, l'une des merveilles de l'architecture ancienne; élevé des murailles et des tours d'une hardiesse et d'une solidité admirables. Sous la domination des Arnéens, les monuments existants périssent et ne sont remplacés par aucun autre; les canaux du mont Ptoos s'engorgent, faute d'être entretenus; les villes diminuent. — Nous n'avons aucun renseignement précis sur la Thessalie, et nous ne pouvons affirmer que la population et les villes aient subi les mêmes réductions que dans le Péloponèse et dans la Béotie; mais les autres éléments de la civilisation ne souffrirent pas moins, comme nous allons bientôt nous en convaincre.

Marine et commerce. — Du XIIe au VIe siècle, la marine et le commerce, quoique fort restreints, se soutiennent à Athènes, Corinthe, Sicyone, Épidaure, Trézène, Hermione, et ils prennent un grand développement à Corcyre, au commencement du Ve siècle. Mais ils périssent en Thessalie, en Béotie, et dans la partie du Péloponèse soumise aux Doriens. Au moment de l'invasion persane, la Messénie et la Laconié ne fournissent que seize vaisseaux, équipés pour la circonstance : aux temps héroïques elles en possédaient cent cinquante. Les Thessaliens et les Béotiens, tandis qu'ils demeurent fidèles encore à la cause des Grecs, et qu'ils combattent aux Thermopyles, autour de Léonidas, ne peuvent augmenter d'un seul vaisseau la flotte grecque postée à Artemisium : la Thessalie avait fourni deux cent quatre-vingts navires pour son contingent à la guerre de Troie, et la Béotie quatre-vingts. Pour rendre plus sensibles les résultats de la conquête dite rentrée des Héraclides, nous allons dresser l'état comparatif de la marine grecque, au temps de la guerre de Troie et au temps de la guerre Médique.

Digitized by Google

ÉTAT DE LA MARINE EN GRÈCE AU TEMPS DE LA GUERRE DE TROIE.

HÆMONIE (Thessalie).

Pélasgiotide		280
Histiæotide		
Magnésie		
Phthiotide		
Thessaliotide		

GRÈCE CENTRALE.

Ætolie	40	250
Phocide	40	
Béotie	80	
Locride	40	
Attique	50	
Acarnanie (*ses vaisseaux sont réunis avec ceux d'Ithaque*)		

PÉLOPONÈSE.

Arcadie	0	430
Élide	40	
Messénie	90	
Ægialus	240	
Corinthie		
Sicyonie		
Argolide		
Laconie, Salamine	60	

ILES.

Corcyre, Ithaque	92	144
Dulichium, etc.		
Eubée	52	
Total		1,104

ÉTAT DE LA MARINE EN GRÈCE AU COMMENCEMENT DE LA GUERRE MÉDIQUE, l'an 492.

THESSALIE.

Les provinces de la Thessalie, encore unies aux Grecs, ne peuvent envoyer un seul vaisseau à la flotte d'Alos, parce qu'elles manquent de marine.

Pélasgiotide		0
Histiæotide		
Magnésie		
Phthiotide		
Thessaliotide		

GRÈCE CENTRALE.

Ætolie	0	80
Phocide	0	
Béotie	0	
Locride	7	
Attique (*Athènes, Mégare*)	70	
Acarnanie (*Leucade*)	3	

PÉLOPONÈSE.

Arcadie	0	109
Élide	0	
Messénie	0	
Achaïe	0	
Corinthie	93	
Sicyonie		
Argolide		
Laconie	16	

ILES ET ÉPIRE.

Corcyre, Ambracie	67	142
Eubée, Égine, Cyclades	75	
Total		331

A la première inspection de ce tableau, l'on voit que l'an 492, deux ans avant le commencement de la guerre Médique, les dix-neuf provinces grecques de la Thessalie, de la Grèce centrale, du Péloponèse, ne possédaient que trois cent trente et un vaisseaux; tandis que les mêmes provinces en possédaient onze cent quatre au temps de la guerre de Troie; ainsi, les Grecs avaient, dans l'intervalle entre les deux époques, et par suite de la conquête, perdu, quant au nombre, près des trois quarts de leurs vaisseaux. Si l'on compare aux deux époques la grandeur, la force et la légèreté des bâtiments, l'on arrivera aux résultats suivants. Au temps de la guerre de Troie, les vaisseaux de Philoctète ne contenaient que cinquante hommes; c'est ce que les Grecs nommaient des pentécontores; mais ils étaient, au témoignage d'Homère, les plus petits de la flotte grecque, et ceux des Béotiens contenaient cent

Digitized by Google

vingt hommes. Aucun de ces vaisseaux, les plus grands comme les plus petits, n'était ponté. Au temps de la guerre entre Athènes et Égine, l'an 492, deux ans avant la guerre Médique, les Corcyréens possédaient une quantité assez considérable de trirèmes et de vaisseaux pontés; les Corinthiens, quoique inventeurs de ce nouveau genre de navires, n'en avaient qu'un très-petit nombre. Les autres États maritimes de la Grèce, et entre autres les Athéniens et les Éginètes, n'avaient encore que des pentécontores, des vaisseaux longs et non pontés. Ainsi, au commencement du ve siècle, la marine de presque tous les Grecs se composait exclusivement de vaisseaux qui n'excédaient pas en grandeur ceux de Philoctète, c'est-à-dire les plus petits de la flotte de Troie; et ils avaient sept cent soixante-treize vaisseaux de moins qu'au temps de cette guerre. Ce ne fut que dans les douze années qui suivirent la guerre entre Égine et Athènes, que ces deux villes et quelques autres, poussées par la nécessité de périr ou de combattre les forces navales de Xerxès, construisirent un grand nombre de trirèmes.

L'un des deux termes de notre comparaison pour la marine grecque se rapporte au commencement de la guerre Médique, c'est-à-dire au ve et non pas au vi^e siècle, parce que l'on n'aurait que des données incomplètes pour le vi^e siècle. Mais comme la marine grecque fut en progression très-sensible au ve siècle, l'on sent bien que nos calculs et nos raisonnements auraient encore bien plus de force, s'ils s'appliquaient au vi^e siècle.

Le commerce suit la décroissance de la marine. Dans les ports creusés avant leur domination, les Thessaliens reçoivent les étrangers, et leur vendent l'excédant de leurs denrées et de leurs esclaves, pour fournir au luxe de leurs vêtements et de leur table. Mais ils ne vont pas chercher chez l'étranger les denrées dont ils ont besoin; ils ont des échanges comme les Barbares, ils n'ont pas de commerce, dans la véritable acception de ce mot. Il faut descendre jusqu'à Jason de Phères et jusqu'au milieu du ive siècle pour trouver chez eux non pas l'exécution, mais seulement le projet d'une marine. Les Béotiens firent, au temps d'Épaminondas, une tentative semblable, qui prouve un pareil manque de marine et de commerce. Même pénurie chez les Doriens du Péloponèse : ils sont obligés, en toute occasion, d'emprunter des vaisseaux à leurs voisins pour faire la guerre : non contents de négliger tout commerce, toute industrie, ils rangent ces occupations parmi celles qui sont indignes d'occuper un homme libre et qui le déshonorent.

Développement intellectuel, beaux-arts. — La conquête des Thessa-

Digitized by Google

liens étouffa en Hæmonie tous les germes de développement intellectuel. Dans les siècles qui la suivirent, ce pays ne produisit pas un seul législateur, pas un philosophe, pas un écrivain, pas un artiste. Aussi stérile en grands politiques et en grands capitaines, elle n'en compta pas un du XIIe au VIe siècle.

L'existence de plusieurs habiles artistes, l'apparition des poëtes et des musiciens Linus, Bacis, Tirésias, Daphné, Amphion, prouvent que, durant les siècles héroïques, les Béotiens étaient parvenus à un degré de civilisation remarquable pour le temps. Ce progrès s'arrête tout à coup avec la conquête arnéenne. La grossièreté de leurs maîtres les gagne, et ils méritent bientôt la réputation du peuple le plus ignorant et le plus é ais de la Grèce. Durant les six siècles qui la suivent, la Béotie ne produit pas un artiste, et ne produit qu'un poëte, Hésiode. L'existence d'Hésiode, loin de protester contre les conséquences que nous attachons à l'invasion arnéenne, les confirme toutes. En effet, s'il est né à Ascara en Béotie, il est originaire de Cumes en Asie. Il appartient par le sang à cette ancienne population que les conquérants ont ont chassée de Grèce en Asie, et il doit à la civilisation des temps héroïques, émigrée en Asie, tous les développements de son talent. Il regrette les hommes et les temps de la guerre de Troie; il maudit son siècle; il accuse les mœurs des barbares parmi lesquels il a été transplanté, et par les mains desquels il périt assassiné.

La proscription des arts de l'esprit, si remarquable dans l'histoire des Doriens de Sparte et des autres villes du Péloponèse, ne passa dans leur constitution que parce qu'elle était d'abord dans leurs habitudes et leurs coutumes. Durant les quatre premiers siècles qui suivent l'invasion, il n'y a pas trace chez eux d'un seul auteur, ni d'un seul artiste, dans un genre quelconque. A l'époque de la première guerre de Messénie, on trouve cités, comme appartenant à la Laconie, les noms de deux poëtes infiniment obscurs (1), Gitiadas et Cinæthon; le premier, auteur de quelques hymnes; et le second, de généalogies. Mais telle était l'imperfection de leurs œuvres, qu'elles ne purent satisfaire même la grossièreté des Spartiates. Comme, d'un autre côté, Sparte ne trou-

(1) Gitiadas a échappé à Barthélemy et à Sainte-Croix. (*Voyez* Voyage d'Anacharsis, t. VII, table des hommes illustres.) Il est mentionné par Pausanias, Laconica, c. 17. Pausanias n'appelle *Spartiates* ni Gitiadas ni Cinæthon, quoique ce soit l'expression dont il se serve quand il veut désigner des Doriens de Sparte. (*Voyez* Laconica, cap. 14.) Pour Gitiadas, il dit *un homme du pays*, ἀνὴρ ἐπιχώριος (C. 17). Je crois que l'un et l'autre appartenaient à l'ancienne population.

Digitized by Google

vait pas mieux chez elle, comme elle était frappée d'une déplorable stérilité, elle fut obligée de recourir à l'Athénien Tyrtée pour avoir des chants guerriers, au Sardien Alcman pour avoir des hymnes en l'honneur des dieux, et elle paya leurs ouvrages des plus hautes distinctions dont elle disposât. Les arts manuels, et en particulier la sculpture, paraissent avoir été moins négligés, probablement à cause des exigences de la religion, chez le peuple le plus superstitieux de la Grèce. Ce même Gitiadas exécuta en bronze le temple et la statue de Minerve, en 723. Vers 620, les Spartiates Syadras et Chartas sont désignés comme les maîtres du Corinthien Euchyrus. Mais ces trois sculpteurs appartenaient, selon toute apparence, à l'ancienne population laconienne ou achéenne et non à la race dorienne.

Tandis que le développement intellectuel restait comprimé à peu près complétement, et que les arts, sauf la sculpture, périssaient dans la Thessalie, la Béotie et la plus grande partie du Péloponèse, ils se soutenaient dans l'Attique, dans l'isthme, et dans cette étroite lisière du Péloponèse qui correspond à la Corinthie, à la Sicyonie et au nord-est de l'Argolide. Les restes de la civilisation des temps héroïques, la persistance du commerce, et surtout les rapports avec les Grecs d'Asie, produisaient cette heureuse exception, chez les habitants d'un pays qui formait à peine la vingtième partie du territoire hellénique. Ainsi, dans quelques villes, le génie d'un certain nombre d'hommes à part luttait contre la barbarie générale, amenée par la conquête, et renouait la civilisation du temps d'Agamemnon à celle du temps de Thémistocle et de Périclès.

		Siècles.
Athènes.	*Pronapide*, poëte et grammairien.	X^e^
	Tyrtée, poëte.	VIIe
	Solon, philosophe et poëte élégiaque.	VIIe fin.
	Dropide, frère de Solon, poëte.	VIIe fin.
	Eumarus, peintre.	IXe.
Mégare.	*Eupalinus*, architecte.	VIIIe.
Corinthe.	*Eumélus*, poëte et historien.	IXe.
	Cléanthe, inventeur du dessin au trait.	IXe.
	Ardicès, inventeur des ombres dans l'esquisse (1).	IXe.
	Cléophante, peintre monochrome.	IXe.
	Euchyrus, peintre et statuaire	VIIe.
	Dibutade, sculpteur en plastique.	VIIe.
	Les sculpteurs anonymes du coffre de Cypsélus.	VIIe.
	Aminocle, constructeur de vaisseaux.	VIIIe fin.
Sicyone.	*Téléphane*, l'un des premiers artistes qui ont jeté l'ombre dans l'esquisse (2).	IXe.

(1) Je ne sais pourquoi Cléanthe et Ardicès, qui ont une extrême importance, ont été omis par Sainte-Croix dans la table des hommes célèbres. Les détails que je donne sur eux sont fournis par Pline, Hist. nat., l. XXXV, c. 5.

(2) Pline, *loco laudato*, également omis par Sainte-Croix.

Digitized by Google

		Siècles.
TRÉZÈNE.	*Ardalus*, poëte et musicien	X^e^.
CLÉONE.	*Cimon*, peintre	VIIIe.
BÉOTIE.	*Hésiode*, d'Ascra	X^e^.
SPARTE.	*Gitiadas*, poëte hymnographe (1)	VIIIe.
	Cinæthon, poëte généalogiste	VIIIe.
	Gitiadas, *Syadras*, *Chartas*, sculpteurs	VIIe.
Sans patrie connue.	*Charmas*, *Dinias*, *Hygiémon*, peintres	IXe.

TROISIÈME PARTIE.

Influence des conquérants sur l'état politique et social des vaincus. — Constitutions des vainqueurs.

Nous venons d'examiner les résultats de la conquête des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens, des fugitifs du Péloponèse, sous le rapport de la civilisation et de l'industrie. Nous allons rechercher maintenant quelles conséquences elle entraîna relativement à l'état de la propriété territoriale et à l'état civil et politique des personnes, depuis le XIIe jusqu'au VIe siècle.

§ I. — *État des personnes et des terres chez les vaincus.*

Expulsion d'une partie de l'ancienne population. — Immédiatement après la conquête, les vainqueurs ne chassèrent, dans chaque pays, que les dominateurs pélasges, thraces, hellènes : ils permirent à toute l'ancienne population de demeurer sur le sol. Mais plus tard, quand ils se furent affermis et fortifiés des étrangers reçus dans leurs rangs, ils expulsèrent une notable partie des anciens habitants de l'Hæmonie, de la Béotie, de l'Attique et du Péloponèse. Les émigrants formèrent les colonies æolienne, ionienne et dorienne (2).

Spoliation et sujétion des anciens habitants. — Les vainqueurs laissèrent d'abord aux anciens habitants leur religion, leurs coutumes, leur liberté individuelle et une partie de leurs terres. Mais, dès le principe, ils les contraignirent à leur céder une partie de leur territoire qu'ils se partagèrent entre eux; à reconnaître leurs chefs pour rois; à renoncer à tous les droits politiques. Dès le principe, ils leur refusèrent,

(1) Omis par Sainte-Croix.
(2) Voir ci-après le chapitre XVII.

Digitized by Google

ou bien ils leur retirèrent, peu après la leur avoir accordée, l'*isonomie*, c'est-à-dire l'égalité des droits, l'avantage de participer aux droits de citoyens et aux magistratures de l'État.

Esclavage et servitude de la glèbe. — Les conquérants chargèrent d'un tribut les anciens habitants. Les temps héroïques n'avaient connu que l'esclavage individuel, et l'avaient restreint aux prisonniers faits sur le champ de bataille. Les Thessaliens, les Arnéens et les Doriens l'étendirent à des populations entières : ils eurent des esclaves et des serfs de la glèbe. Ces serfs de la glèbe s'appelaient *Pénestes* en Thessalie, *Hilotes* en Laconie, et d'un nom qui ne nous est pas parvenu en Argolide et en Messénie, avant que ce dernier pays eût subi la domination des Spartiates. Ces serfs de la glèbe doivent être soigneusement distingués des *campagnards de l'Argolide* et des *Laconiens*. Ces derniers, privés de tous les droits politiques, jusqu'à la constitution de Lycurgue, et jusqu'à la guerre entre Argos et ses campagnards, avaient conservé leur liberté individuelle et des terres.

Les Æoliens et les Ioniens de l'Ægialus, passés en Attique, n'y établirent pas, au moins nous le pensons, l'esclavage de la glèbe. Les *Thêtes* ou *Montagnards*, privés du droit de cité et de toute participation au gouvernement, jusqu'à la constitution de Solon, réduits à une extrême misère, doivent être assimilés cependant aux campagnards de l'Argolide et aux Laconiens, et non pas aux Pénestes et aux Hilotes.

§ II. — *État des conquérants : leurs gouvernements et leurs révolutions du XIIe au VIe siècle.*

I. *Première organisation des conquérants.* — Les conquérants partagèrent entre eux les terres enlevées de vive force, ou cédées volontairement par les anciens habitants. Ce partage eut lieu inégalement entre les rois, qui eurent la plus forte part, nommée domaine; les chefs et tous les guerriers qui s'étaient engagés dans l'expédition.

Les rois fixèrent leur résidence tantôt dans l'ancienne capitale, comme à Argos; tantôt dans une ville nouvelle, telle que Stényclaros au lieu de Pylos, et Sparte au lieu de Lacédémone (1). Les conquérants ne se dispersent pas dans le pays, ils se concentrent sur un même point, autour du roi : tous les Doriens de Messénie se tiennent réunis à Stényclaros; tous ceux de Laconie, à Sparte; tous ceux de l'Argolide, à Argos : c'est un moyen de n'être pas attaqués à l'improviste et

(1) Homère, Iliade, liv. II, distingue formellement ces deux villes l'une de l'autre.

Digitized by Google

individuellement par les anciens habitants, et de les tenir dans la dépendance. Les divisions, parties d'Argos, qui vont fonder de petits royaumes dans l'Argolide, la Sicyonie, la Corinthie, imitent ce qui a été fait dans l'établissement principal.

Dans chaque royaume, la ville habitée par le roi et par les conquérants est déclarée seule *cité* : les conquérants seuls sont citoyens, peuvent seuls parvenir aux magistratures, à l'exclusion des anciens habitants.

Les rois divisent le pays en un certain nombre de districts, et y envoient des chefs ou rois inférieurs, pour y commander avec une autorité subordonnée à la leur. C'est un renouvellement ou une continuation de ce qui avait eu lieu durant les temps héroïques, où l'on voit Agamemnon, roi supérieur de Mycènes, commander aux rois inférieurs de Corinthe, de Sicyone, de l'Ægialus.

II. *Première période : Anarchie ; les rois, les grands, le peuple, se disputent la puissance absolue.* — Tant que la conquête a duré, les rois supérieurs ont exercé un souverain empire sur les actions et même sur la vie des chefs et des guerriers. Mais, l'expédition terminée, leur dictature militaire cesse, et un nouvel ordre de choses commence.

Une grande révolution a lieu. Pendant la durée des siècles héroïques, les États grecs avaient été régis par la monarchie tempérée. Les rois réunissaient tous les pouvoirs ; mais ils exerçaient l'autorité avec modération : ils consultaient les principaux citoyens dans les affaires les plus importantes, et assuraient à tous les citoyens indistinctement la liberté civile. Ils avaient maintenu généralement l'ordre public, prévenu les factions et les troubles, favorisé le développement d'une prospérité fort grande pour ces temps. Cette monarchie s'était soutenue partout, même à Athènes, quoique les institutions libres eussent prévalu dès le temps de Thésée. A partir de la conquête nommée rentrée des Héraclides, de nouvelles formes de gouvernement s'introduisent dans tous les États grecs. Deux des peuples conquérants abolissent chez eux la royauté dès la seconde génération. Ce sont les Arnéens de Thèbes, après la mort de Xanthus, l'an 1190 ; les Æoliens et les Ioniens d'Athènes, après celle de Codrus, 1132. Les autres sociétés politiques fondées par les conquérants thessaliens, doriens, achéens, dans la Thessalie et dans le Péloponèse, conservent plus longtemps la royauté nominale. Entre la monarchie des temps héroïques et la république, elles passent par un état intermédiaire et violent, dont il importe de se rendre compte.

Digitized by Google

Dans toutes l'on trouve, dès leur origine : 1° un roi : la royauté est héréditaire dans une maison : cette maison appartient à la famille de Pélops chez les Achéens, à la famille d'Hercules chez les Thessaliens et les Doriens; 2° un corps de grands, nommés les premiers (πρῶτοι), les anciens (γέροντες), les meilleurs (ἄριστοι) (1), qui se groupe autour du roi; 3° le peuple ou la masse des guerriers. Les grands et le peuple sont concentrés dans un rayon étroit, et ne quittent jamais les armes; d'où il résulte qu'ils peuvent facilement s'entendre, et exécuter immédiatement leurs résolutions. Leur disposition prononcée est de ne pas laisser aux rois la puissance absolue; de connaître au contraire et de décider par eux-mêmes de toutes les affaires importantes : ainsi, dès le principe, les Doriens de Messénie contraignent Cresphontes à retirer aux anciens habitants l'isonomie, les droits égaux, qu'il leur avait accordés, sans leur concours et contre leurs intentions. Plusieurs peuples partagèrent l'autorité royale pour l'affaiblir : les Spartiates, entre Eurysthènes et Proclès, les Sicyoniens, entre Phalcès et Lacestades; les Messéniens, entre Androclès et Antiochus. Tous limitèrent l'autorité des rois, ne leur laissant qu'une partie du sacerdoce, le droit de convoquer les assemblées et d'y parler, le droit de commander les armées.

Les rois, les grands, le peuple, n'eurent pas d'attributions et de pouvoir fixes : cette organisation régulière était bien loin de l'ignorance et de la férocité de ces barbares. Pendant trois siècles à Sparte; pendant quatre, cinq, six siècles, dans les autres États, il n'y eut pas de gouvernement régulier; ou plutôt il n'y eut pas de gouvernement, à proprement parler. Ce fut une suite de révolutions violentes, dans lesquelles la force brutale triompha tour à tour; dans lesquelles les grands, le peuple, les rois relevés de leur abaissement momentané, se saisirent successivement du pouvoir, pour en accabler leurs rivaux et régner despotiquement.

III. *Seconde période : Destruction de la royauté.* — A la fin de cette lutte individuelle de chacun des pouvoirs contre les deux autres, les grands et le peuple, parmi les conquérants, s'unirent pour renverser la royauté, qui s'était rendue odieuse par son despotisme, et insupportable par ses dépenses et son luxe, dans des États petits et pauvres. Les grands, qui voulaient hériter de ses prérogatives, contribuèrent principalement à sa ruine. Elle fut détruite :

(1) Correspondant parfaitement aux *proceres*, les premiers; *seniores*, les vieux, les seigneurs; *optimates*, les meilleurs, de notre moyen âge.

Digitized by Google

A *Argos*,	après la mort d'Ératus, fils de Phidon, descendant de Téménus, vers l'an 820. Au delà de ce temps, la royauté n'est plus qu'un nom à Argos;
A *Épidaure*,	dans un temps inconnu;
En *Achaïe*,	sous les fils d'Ogygès, descendant du pélopide Tisamène;
En *Élide*,	sous l'un des successeurs d'Iphitus, vers 780;
A *Corinthe*,	après la mort de Télessus, dixième successeur d'Alétas, vers 747;
En *Arcadie*,	après le supplice du traître Aristocrate, l'an 668;
En *Messénie*,	après la conquête du pays par les Spartiates, et la retraite d'Aristomène, l'an 668;
En *Thessalie*, En *Ætolie*, En *Phocide*, En *Locride*,	à une époque incertaine, entre la guerre de Troie et la guerre Médique.

En joignant à ces faits les indications précédemment données sur la destruction de la monarchie dans la *Béotie*, en 1190; et dans l'*Attique*, en 1130, l'on arrive au résultat suivant. Du XIIe au VIIe siècle, la royauté fut abolie dans tous les États de la Grèce centrale et du Péloponèse, excepté à Sparte : Lycurgue la maintint dans cette ville; mais en ne lui laissant que les pouvoirs d'une magistrature suprême et perpétuelle dans une république. La royauté détruite dans une partie de la Thessalie, se soutint dans une autre portion de ce pays, aussi bien qu'en Épire.

IV. *Troisième période : Règne de l'oligarchie et de la chevalerie dans tous les États de la Grèce.*—Dans chaque État les chefs ou grands exerçaient l'influence attachée partout aux vastes propriétés territoriales et aux richesses. De plus, durant l'intervalle écoulé entre la conquête et la destruction de la royauté, les grands s'étaient tous continuellement engagés dans les expéditions militaires, auxquelles les diverses parties du peuple n'avaient pris part qu'alternativement. Il résultait de cette différence que les grands avaient une valeur, une expérience, une habitude des armes, très-supérieures à celles du peuple. Enfin, ils avaient acquis des richesses, et appris à monter des chevaux, de tout temps extrêmement rares en Grèce, excepté en Thessalie, et ils ne s'avançaient pas au milieu du peuple montés sur ces animaux, sans inspirer l'épouvante; tellement qu'après les avoir précédemment

Digitized by Google

appelés des noms de *premiers*, d'*anciens*, de *meilleurs*, on les désignait, vers le neuvième siècle, par celui de *chevaliers*.

Par ces causes réunies, ils avaient pris un immense ascendant dans les divers États grecs, et au moment où périt la royauté, ils dominèrent exclusivement. Aristote le témoigne positivement (1), et le corps entier de l'histoire grecque, durant cette période, le prouve. Ainsi, à Athènes, par suite de l'ascendant que les chevaliers avaient exercé au temps qui nous occupe, les *chevaliers* sont rangés, par la constitution de Solon, dans l'une des deux premières classes. Ainsi, en Eubée, les grands propriétaires, les citoyens, maîtres à la fois des terres et de l'autorité, sont désignés par le nom d'*hippobotes*, ou pâtres de chevaux. Ainsi à Sparte, au temps de la guerre Médique et de la guerre du Péloponèse, quand l'infanterie était devenue la principale force des armées, quand l'on ne trouvait plus honorable de servir que dans cette arme, le corps d'élite, en mémoire de l'ancien état de choses, s'appelait encore le corps des trois cents *chevaliers*, bien que les guerriers qui le composaient eussent cessé de monter des chevaux.

V. *Les grands ou chevaliers dépouillent et tyrannisent le peuple.* — Les grands ou chevaliers profitèrent des ressources que leur donnait la supériorité du courage, des armes, des chevaux : 1° pour exercer exclusivement la souveraineté, pour s'emparer de tout le gouvernement; 2° pour dépouiller de leurs terres, soit leurs propres compatriotes, moins puissants qu'eux, le peuple ou la masse des conquérants; soit la partie des anciens habitants, qui étaient sujets sans être esclaves.

En Thessalie, l'oligarchie s'établit dans toutes celles des villes où succomba la royauté. — A *Thèbes*, cette forme de gouvernement, introduite dès le XIIe siècle, fut maintenue au VIIIe par le législateur Philolaüs, et se soutenait dans cette ville, et dans les autres cités de la Béotie, au temps de la guerre Médique. — Chalcis, Érétrie et les autres villes de l'*Eubée* furent soumises à l'oligarchie des chevaliers jusqu'à ce qu'un certain Diagoras la renversa. — *Athènes* fut gouvernée par une oligarchie très-immodérée jusqu'à Solon. Toute l'autorité était entre les mains des quatre familles des Médontides, des Alcmæonides, des Pisistratides, des Pæonides, longtemps unies pour dominer exclusivement, avant que la jalousie du pouvoir les divisât. Les magistratures n'étaient accessibles qu'aux seuls Eupatrides ou nobles. En

(1) Aristot., *de Republic.*, liv. IV.

Digitized by Google

supposant qu'il y eût des assemblées du peuple et que les Paraliens y fussent admis, les Montagnards en étaient nécessairement exclus, comme le prouve le droit d'y assister que leur conféra Solon, et qu'ils ne possédaient pas avant lui. — La forme oligarchique régit *Mégare*, depuis le moment où elle fut occupée par les Doriens de Corinthe jusqu'à celui où Théagènes donna l'exemple de se révolter contre les nobles. — A *Corinthe*, le gouvernement et l'autorité étaient concentrés dans la seule famille des Bacchiades.— Enfin *Sparte* et tous les États doriens du Péloponèse subirent également l'oligarchie.

Les usurpations territoriales, les usures, les violences de tout genre, signalèrent le règne de l'oligarchie. A Sparte, l'inégalité était si horrible, au temps de Lycurgue, que l'État était en danger de périr : les grands s'étaient approprié si avidement et si exclusivement les terres, que bon nombre de citoyens n'avaient pas un pouce de terre, et que les autres, avec beaucoup de travail, tiraient à peine leur subsistance de la modique part qui leur avait été laissée. En Eubée, les hippobotes convertirent les immenses terrains qu'ils avaient acquis en pâturages, ôtèrent aux hommes les moyens d'existence qu'ils reportèrent vers les troupeaux de chevaux, et contraignirent le peuple de Chalcis et d'Érétrie à émigrer en Thrace. A Athènes, tout le peuple devint débiteur des riches : parmi les hommes de cette classe, les uns, n'ayant plus d'héritages, furent réduits à cultiver les terres des riches, auxquels ils rendaient le sixième des produits : on les nommait pour cette raison *hectemorioi* ou *thètes* : d'autres, en nantissement de leur dette, livrèrent leurs personnes à leurs créanciers, qui se les attachèrent comme esclaves ou les envoyèrent vendre en pays étranger : beaucoup furent réduits à vendre leurs enfants ou à s'expatrier.

Le despotisme oligarchique produisit, du VIIIe au VIe siècle, les mêmes résultats que la conquête avait amenés au XIIe : il réduisit une partie de la population à quitter la Grèce et à émigrer dans les îles grecques, la Thrace, la Sicile, l'Italie méridionale, où elle fonda de nouvelles colonies.

Toutes les législations, toutes les lois particulières qui se rattachent à la période de l'oligarchie, doivent être empreintes de son esprit. Aussi voit-on Phidon, qui donna une législation aux Corinthiens dans le cours du IXe siècle, et Philolaüs, qui en donna une autre aux Béotiens durant le VIIIe, consacrer l'inégalité des fortunes. Aussi était-ce un usage en vigueur chez les Locriens et les Leucadiens de ne pas aliéner le bien de ses pères, sans une extrême nécessité ; dis-

Digitized by Google

position qui tendait à maintenir la dignité et l'influence des principales familles.

Le règne de l'oligarchie, malgré sa tyrannie, fut un progrès dans la société grecque. Depuis la conquête, cette société avait été livrée à l'anarchie : avec l'oligarchie, elle eut un gouvernement vicieux, despotique à bien des égards, mais elle eut un gouvernement régulièrement organisé. Elle commença aussi à avoir des lois, comme le prouvent les législations de Phidon, de Philolaüs, de Lycurgue.

Le génie de Lycurgue, fécondé, agrandi encore par la sagesse étrangère, fit entrer dans sa constitution tous les principes et tous les pouvoirs qui, dans les autres États, se donnaient une violente et mutuelle exclusion : les rois, les grands, le peuple, eurent chacun leurs attributions, et durent se balancer et se limiter les uns par les autres. Mais l'action de ce puissant génie ne s'étendit pas au delà de la Laconie.

VI. *Quatrième période : Destruction des oligarchies, tyrannies.* — Dans toutes les cités grecques autres que Sparte, le peuple continua longtemps encore à gémir sous le despotisme d'un petit nombre de citoyens puissants. Mais des guerres ayant éclaté entre ces États, et les oligarques, hors d'état de les soutenir seuls, ayant enrôlé les hommes du peuple, ceux-ci acquirent de la valeur et de la discipline, et songèrent bientôt à tourner contre leurs ennemis domestiques les armes dont ils s'étaient servis naguère contre les ennemis du dehors. Ils prirent des chefs et renversèrent les oligarchies.

Toutefois le peuple n'hérita pas d'abord de l'autorité qu'il venait d'ôter au petit nombre des grands. Ses chefs la retinrent, et, en la transmettant même à leurs enfants, rétablirent un moment la royauté. Il y eut à peu près autant de ces chefs qu'il y avait de villes. La Grèce presque tout entière en fut couverte, au rapport de Thucydide. Outre les Aleuades à Larisse, en Thessalie, qui ne cessèrent pas de régner depuis la rentrée des Héraclides jusqu'à l'invasion de Xerxès (1), on cite Périandre à Ambracie ; Tynnondas en Eubée ; Patroclès à Épidaure ; Théagènes à Mégare ; Orthagoras à Sicyone ; Cypselus à Corinthe ; Pisistrate à Athènes. Cypselus abrogea à Corinthe le gouvernement des Prytanes, détruisit l'oligarchie des Bacchiades et y substitua son autorité (663). Pisistrate, de son côté, éleva sa monarchie sur la ruine de l'oligarchie très-immodérée des Médontides, des Alcméonides, des

(1) Plutarch., *De frater. amore*, t. VII, p. 916, éd. Reiske. — Hérodote, liv. VII, c. 130, 6.

Digitized by Google

Pæonides (561). Orthagoras, Cypselus, Pisistrate fondèrent des dynasties. Ainsi Orthagoras eut pour successeurs Andreus, Myron, Clisthènes qui dominent à Sicyone jusqu'en 564. Cypselus fut remplacé par son fils Périandre et par Psammetichus neveu de Périandre (633-585). Pisistrate laissa le pouvoir à ses fils Hipparque et Hippias (528-510).

Ils fondèrent leur puissance avec le secours de l'armée qu'ils commandaient, ou de la garde qu'on leur donna. Ils la consolidèrent par l'exil d'une partie des grands ou chevaliers, qui donnaient de leur côté l'exemple de cette proscription. Ils tinrent partout la main à l'exécution des lois civiles et criminelles, auxquelles ils se soumirent comme les derniers citoyens. Ils laissèrent même subsister les lois politiques et la constitution, les assemblées du peuple, et les magistratures établies. Ce qu'on nomma leur *tyrannie*, et qui serait mieux appelé leur usurpation, consista à créer à leur profit une magistrature suprême et perpétuelle, à obtenir pour eux-mêmes et pour leurs partisans les magistratures ordinaires, à influencer les délibérations publiques, à lever un modique tribut sur les citoyens. Ils employèrent cet impôt à soulager le peuple qui fut toujours protégé, à faire face aux dépenses publiques, à embellir les villes, à développer l'industrie. Mais les grands, bannis par eux, s'unirent aux Lacédémoniens pour les attaquer. Le peuple, heureux sous leur domination, mais regrettant la liberté dont il ne conservait plus que l'apparence, les abandonna. Les tyrans furent partout renversés, comme l'avaient été les anciens rois.

VII. *Cinquième période : Destruction des tyrannies : aristocraties ou oligarchies dans les États doriens et thessaliens ; démocraties dans les États arcadiens, achéens, ioniens, arnéens.* — Après la destruction des tyrannies, les divers États de la Grèce furent régis par deux systèmes politiques correspondants à deux états différents, dans lesquels la conquête avait antérieurement placé les populations.

L'Arcadie n'avait pas subi de conquête : les citoyens de chaque ville n'avaient jamais cessé d'être égaux. Dans l'Ægialus, l'Attique, la Béotie, les conquérants achéens, ioniens, æoliens et arnéens, n'avaient point réduit les anciens habitants à la servitude de la glèbe, et leur avaient conféré la qualité de citoyens. Cette ancienne population, bien que tyrannisée temporairement par les grands, quand ceux-ci avaient mis de leur côté la supériorité de la discipline, des armes, des chevaux, cette ancienne population n'avait jamais cessé de faire partie de la cité. Dans tous ces États, le peuple était nombreux, et ses chefs travaillaient sans relâche à l'accroître encore. Ainsi Clisthènes répandait dans les

Digitized by Google

dix tribus d'Athènes les habitants des bourgs voisins. A la puissance du nombre, le peuple joignait alors celle de l'expérience militaire. Le peuple était également nombreux et aguerri à Argos, ville dorienne, mais faisant exception à la loi qui régissait les autres États doriens, parce que, après la destruction de leur armée par le roi de Sparte Cléomène, les Argiens avaient été obligés de recevoir le peuple des campagnes voisines au nombre des citoyens.

Dans les États doriens et thessaliens, au contraire, l'ancienne population avait été réduite en partie à l'esclavage de la glèbe, séparée tout entière des conquérants par une ligne profonde de démarcation, privée de toute participation au droit de cité. Dans chacun de ces États, le peuple conquérant, peu nombreux à l'origine, et demeuré faible parce qu'il avait fermé ses rangs au peuple conquis, pouvait être plus facilement dominé par les grands.

Par suite de cette organisation intérieure tout opposée, dans les temps qui suivirent immédiatement la destruction des tyrannies, le gouvernement démocratique s'établit dans les États arcadiens, achéens, ioniens, arnéens, c'est-à-dire dans une partie du Péloponèse et dans la Grèce centrale. L'aristocratie ou l'oligarchie prévalut au contraire dans les États doriens et thessaliens, c'est-à-dire dans l'autre partie du Péloponèse et dans une notable partie de la Thessalie.

Les guerres, soit contre les Perses, soit contre telle ou telle nation grecque du voisinage, réduisirent les grands, dans tous les états, à enrôler le peuple et les anciennes populations; à leur fournir les occasions de s'aguerrir, comme avant l'établissement des tyrannies; à agrandir les villes, et à augmenter le nombre des citoyens. Ces circonstances rendirent plus difficile le maintien de leur autorité. Les démocraties dégénérèrent alors en ochlocraties, et les aristocraties doriennes et thessaliennes inclinèrent vers la démocratie. Elles n'eurent plus de support que dans la protection de Sparte, qui favorisait cette forme de gouvernement, et elles la perdirent quand la puissance de Sparte fut brisée par les Thébains. Aristote a supérieurement marqué la tendance des diverses républiques vers le régime populaire, et les causes des progrès de la démocratie. « Dans les anciens temps, dit-il, tous les États » dont la force militaire consistait en cavaliers (ou chevaliers), étaient » des états oligarchiques. La cavalerie était alors la seule arme qu'on » connût contre l'attaque des peuples voisins. — Les premières répu- » bliques qui, chez les Grecs, succédèrent aux royautés, n'étaient » formées que de guerriers. Dans l'origine même tous ces guerriers

Digitized by Google

» étaient des cavaliers, car la cavalerie faisait alors toute la force des » armées et assurait le succès. Mais à mesure que les États s'étendirent, » les fantassins se multiplièrent, et le nombre des hommes jouissant » des droits politiques s'accrut dans une égale proportion. » Ailleurs il ajoute : « Dans les anciens temps, les cités étaient petites, et les » grands avaient tout le pouvoir. Mais leur despotisme engagea le peuple » à *se ressaisir* de l'autorité. C'est la seule forme de gouvernement qui » ait prévalu, depuis que les villes se sont agrandies (1). »

État de la Grèce septentrionale. — Dans le tableau des révolutions qui agitèrent les États grecs, nous nous sommes occupés presque exclusivement jusqu'ici des états du Péloponèse et de la Grèce centrale; et à juste droit puisque, dans les siècles écoulés entre la rentrée des Héraclides et le traité d'Antalcidas, ces États exercèrent une influence décisive sur les destinées générales du pays dans la guerre et dans la paix. Mais, durant la période qui suivit le traité d'Antalcidas, les États du nord ne jouèrent pas un rôle moins important. Il est donc nécessaire de dessiner au moins les traits principaux de leur constitution politique à son origine.

De la rentrée des Héraclides à la guerre Médique, la Thessalie se divisa en deux parties à peu près égales. Dans l'une l'on trouve des cités nombreuses qui ont adopté le régime républicain aristocratique et oligarchique. Dans l'autre on rencontre Larisse et toutes les villes du voisinage, qui ont retenu le gouvernement monarchique et qui obéissent aux Aleuades. Au temps de la guerre Médique, les cités libres députent aux Grecs assemblés à l'Isthme, et leur offrent de faire cause commune avec eux pour défendre l'indépendance de la Grèce en général et de la Thessalie en particulier contre l'invasion des Perses. Les Aleuades au contraire députent à Xerxès, se soumettent à lui avec Larisse et les villes auxquelles ils commandent, et l'appellent même en Grèce. Ils espèrent garder leur autorité en qualité de princes tributaires du grand roi, et se servir de ses forces pour étendre leur domination à la Thessalie entière. Même partage entre les cités libres et les villes soumises aux tyrans de Phères a lieu en Thessalie, deux siècles plus tard, au temps de la puissance de Thèbes (2).

---

(1) Aristote, l. IV, c. 3 et 13, éd. Bekker, p. 1289, 1297; et liv. II. — Trad. de M. Barthélemy Saint-Hilaire, t. II, p. 185, 249, 251.

(2) Pour l'état général de la Thessalie au temps de la guerre Médique, voir Hérodote, liv. VII, c. 162, 163, 6, 130. Plus tard, au temps de la puissance de Thèbes, même

Digitized by Google

Dans les temps anciens, les traditions historiques mêlées de mythologies nous montrent l'Épire soumise au pouvoir monarchique et à des princes pélasges d'origine ou alliés des Pélasges. L'un d'eux, contemporain de Thésée, est nommé par Plutarque Aidonée. Les Molosses et les Thesprotiens, qui peut-être se confondent alors en un seul peuple sous deux dénominations différentes, obéissent aux mêmes chefs et paraissent exercer la domination sur les autres peuplades de l'Épire (1). Plus tard, après la guerre de Troie, Pyrrhus, fils d'Achille, à la tête des Myrmidons d'Hæmonie, que son père avait commandés, et qui étaient étrangers à la race hellénique, s'empara de l'Épire et y fonda un second royaume des Molosses. Il soumit à sa domination tous les peuples du pays ; mais sous ses successeurs, cet empire général périt. Ses successeurs, nommés Æacides ou Pyrrhides, dont on compte quatorze générations jusqu'à Tharymbas ou Tarrutas, contemporain de la guerre du Péloponèse, ne dominèrent plus que sur les Molosses et les Chaoniens. Onze autres petits peuples d'Épire, parmi lesquels les Thesprotiens et les Athamanes, etc., reprirent leur indépendance, et furent gouvernés par des princes indigènes. C'est du moins de cette manière que nous entendons deux passages absolument contradictoires de Strabon. Le gouvernement des peuples soumis aux Æacides fut monarchique, mais la royauté tempérée par les droits de la nation que le roi, à son avénement, jurait d'observer. Chez les onze autres peuples épirotes, le gouvernement fut pareillement monarchique, et probablement tempéré (2).

---

chose a lieu. Une partie des villes est régie par le gouvernement républicain ; elles ont des assemblées où elles agitent des grands intérêts de l'etat, tandis que Phères a une suite de rois ou tyrans. Plutarque, *in Pelopidâ*, cap 26 et 27, ed. Reiske, montre d'un côté les cites républicaines, de l'autre les habitants de Phères et d'autres villes soumis à Alexandre. Au chapitre 29, en parlant de Mélibœe et de Scotuse, il montre clairement qu'elles se regissaient républicainement, comme beaucoup de villes thessaliennes, avant qu'une perfidie sanglante les eût mises sous la loi d'Alexandre. Μελιβοία δὲ καὶ Σκοτούση ἐκκλησιαζούσαις. — Diodore, XV, 61 et 80, montre les mêmes différences entre les villes de la Thessalie au temps d'Alexandre, tyran de Phères, qui commande jusqu'à 20,000 hommes.

(1) Plutarch., *in Pyrrho*, cap. I. Ἕνα τῶν μετὰ Πελασγοῦ παραγενομένων εἰς τὴν Ἤπειρον. — *In Theseo*, cap. 30, p. 65, éd. Reiske.—Justin, liv. XVII, cap. 3. — Les autorités citées par Freret, Académie des inscript., t. XLVII, p. 12.

(2) Justin, liv XVII, cap. 3. — Pausanias, Attic., cap. 11.— Strabon, liv. VII, d'un côté le passage relatif aux Molosses, p. 323, 324 du texte grec ; d'un autre côté deux passages qu'on trouve aux pages 322 et 326, concernant l'indépendance de plusieurs petits peuples de l'Épire.—Plutarch., *in Pyrrho*, cap. 5. Le passage de Plutarque sur la forme du gouvernement est cité dans le texte ci-après.

Digitized by Google

Durant les temps héroïques, la Macédoine ne comprenait que les pays nommés Émathie et Bottiée, et une partie de la Pœonie, entre le fleuve Axius au nord et à l'est, le pays des Lincestes à l'ouest, le fleuve Haliacmon au sud. « Le peuple était pélasge, et la contrée était appelée Bottiée », dit Trogue-Pompée dans Justin. Le gouvernement était monarchique. Les plus anciens de ses princes connus sont : ***Pélégon*** et ***Astéropée***, nommés par Homère : le dernier, pendant la guerre de Troie, secourut cette ville contre l'effort des Grecs, 1280-1270 (1). Dans le cours de leurs diverses migrations, les Hellènes Doriens ne conduisirent pas de colonie en Macédoine, comme pourrait le faire supposer leur surnom momentané de Macednes. Ce surnom leur fut donné quand ils s'établirent à Pindus, lieu voisin des sources du Céphise, et séparé de la Macédoine par la Dryopide et toute la Thessalie (2). L'imposant témoignage d'Aristote et de Strabon prouve que vers le temps de Thésée, une colonie d'Athéniens, alors pélasges, et de Crétois, s'établit dans la Bottiée et y porta la civilisation des temps héroïques (3). Vers l'an 800, ***Caranus***, frère du roi d'Argos Phidon, descendant de Temène et d'Hercules, rassembla une armée chez les Argiens et les autres peuples de Péloponèse, et alla chercher fortune dans les pays situés au nord de la Thessalie et de l'Épire. Il secourut le roi des Orestins alors en guerre avec les Eordéens, et moitié par la faveur de son allié, moitié par la force, il s'empara de l'Émathie, de la Bottiée, et d'une portion de la Pœonie, après avoir vaincu tous les petits princes qui continuaient à régner sur ces pays. Il fonda le royaume de Macédoine, auquel il donna pour capitale Édesse, dont il changea le nom en celui d'Œge : cette ville était située sur les rives de l'Érigon, aux confins de l'Émathie et de la

---

(1) Justin, liv. VII, cap. I. « Populus Pelasgi, regio Bottiæa dicebatur. Justin, dans les manuscrits et les plus anciennes éditions, nomme l'Æmathia et la Bottiæa. Les commentateurs, au lieu de lire *Bottiæa*, ont lu *Bœotia*, ont retranché ce mot, et y ont substitué *Pœonia*. Il faut rétablir *Bottiæa*, Bottiée ou Bottieïde. — Strabon et son Abréviateur, liv. VII, p. 330, connaissent et nomment la Bottiée. Ἡ μὲν οὖν Πύδνα, Πιερικὴ ἐστι πολις· ἡ δὲ Ἄλωρος, Βοτταϊκη. La Bottiée est bornée au nord-est et au nord par l'Axius et l'Érigon, et probablement au sud par l'Astrée. — Homère, Ili., liv. XXI, v. 140, 141, 154, 155, Ἀστεροπαίῳ... υἱέϊ Πηλεγόνος... ἔιμ' ἐκ Παιονίης, Παίονας ἄνδρας ἄγων.

(2) Hérodote, lib. I, cap. 56. — Larcher, géogr. d'Hérodote, t. VIII, p. 452, 453.

(3) Aristote, de la République des Bottiéens, cité par Plutarque, *in Theseo*, t. I, c. 16, p. 30, éd. Reiske. — Strabon, lib. VI, p. 282. — Hérodote, lib. I, c. 56, dit formellement que dans les anciens temps les Athéniens étaient pélasges. Κροῖσος... εὕρισκε Λακεδαιμονίους καὶ Ἀθηναίους προέχοντας, τοὺς μὲν τοῦ Δωρικοῦ γενεος, τοὺς δὲ τοῦ Ιωνικοῦ. Ταῦτα γὰρ ἦν τὰ προκεκριμένα ἐόντα τὸ ἀρχαῖον· τὸ μὲν, Πελασγικόν· τὸ δὲ Ἑλληνικὸν ἔθνος.

Digitized by Google

Bottiée. Deux rois, dont on ne connaît que les noms de *Cœnus* et *Trymmas* lui succédèrent. Sous ce dernier, une révolution eut lieu. Trois frères, également de la race d'Hercules et de Temène, partis d'Argos, vinrent se mettre au service du roi. Une querelle survint entre eux : les trois frères se retirèrent dans la portion du pays nommée les jardins de Midas, s'emparèrent de ce canton, et en sortirent ensuite pour subjuguer toute la Macédoine. *Perdiccas*, l'un des trois frères, devint roi. Il y eut donc changement de branche, mais non pas de maison : ce furent toujours des Héraclides et des Téménides qui dominèrent. Perdiccas transmit le pouvoir à ses successeurs; la forme monarchique subsista donc dans la Macédoine. Il n'importe pas moins de remarquer qu'au temps de Trymmas et de Perdiccas, la simplicité des temps héroïques, telle qu'elle est décrite par Homère, subsistait en Macédoine : en effet, au rapport d'Hérodote, la reine faisait cuire elle-même le pain du jeune Perdiccas alors son serviteur (1).

Des faits qui viennent d'être exposés découle une conséquence de la plus haute importance. Dans presque tous les États du Péloponèse et de la Grèce centrale, la royauté fut abolie entre la rentrée des Héraclides et la guerre médique, parce que dans ces États, les Héraclides, dépositaires de la royauté et représentants du principe monarchique, ne furent bientôt plus qu'un nom; parce que toute la puissance fut entre les mains des Hellènes Doriens, Achéens, Ioniens. Or l'esprit de cette race était essentiellement libre, et son constant effort fut d'établir les formes républicaines partout où elle mit le pied. Il n'y a pas d'exception à cette règle, même pour Sparte, puisque Aristote fait remarquer avec raison que la royauté de Sparte n'était qu'un généralat perpétuel, et l'une des magistratures d'un État ou républicain, ou le plus rapproché possible de la république; la constitution de cette république présentant du reste le partage et l'équilibre des pouvoirs, et n'affectant pas particulièrement la démocratie.

Une forme de gouvernement absolument différente prévalut dans le nord de la Grèce, dans la moitié de la Thessalie soumise à la puissance de Larisse; dans toute l'Épire qui comprenait plusieurs petits États, outre l'État des Molosses; dans la Macédoine, enfin, et les contrées voisines destinées plus tard à s'agréger à la Macédoine. La monarchie

(1) Syncelli Chronogr., t. I, p. 373, 498, 499, dans la Byzantine. — Diodor. Sic. l. VII, fragment cité par Eusèbe, p. 169, et par Dindorf, coll. Didot, p. 317. — Justin, l. VII, ap. 1. — Hérodote, l. VIII, c. 137, 138.

Digitized by Google

subsista dans ces diverses contrées. Trois causes assurèrent la permanence de cette forme de gouvernement. Les Hellènes ne formèrent d'établissement que sur les côtes ou dans les îles voisines; ils ne pénétrèrent pas dans l'intérieur du pays. Nous venons de voir au contraire que les Pélasges peuplèrent, ou du moins colonisèrent et civilisèrent l'Épire et la Macédoine, et leur donnèrent le gouvernement pélasgique et oriental qui était monarchique. Aucun événement ultérieur ne vint effacer la primitive et profonde empreinte qu'ils y avaient imprimée. Les Æacides et les Héraclides, qui plus tard y établirent leur domination, appartenaient eux-mêmes aux familles, aux idées, aux principes pélasgiques, et étaient souverainement intéressés au maintien du gouvernement monarchique. De plus, ils n'eurent pas la main forcée par leurs compagnons d'armes et d'aventures, comme les Héraclides du Péloponèse. Ce qui eut lieu dans toute l'Épire et la Macédoine, arriva dans une partie de la Thessalie, et entraîna les mêmes conséquences. La dernière cause de la durée de la monarchie dans les contrées dont nous nous occupons, découle de leur état social.

La Grèce du Nord à toutes les époques, dans les temps primitifs et héroïques, comme dans les temps postérieurs, resta fort en arrière de la Grèce centrale et méridionale sous le rapport du développement intellectuel, et sous le rapport du commerce, qui contribuent si puissamment au développement des institutions républicaines. La monarchie est un gouvernement bien plus simple que la république dans sa constitution même et dans son exercice : elle entraîne bien moins de combinaisons délicates, résultant du développement intellectuel, et convient bien mieux à des peuples grossiers. Le commerce a indispensablement besoin de liberté, et cet esprit passe promptement des relations et des habitudes civiles dans le gouvernement : les richesses résultant du commerce, rapprochent aussi les diverses classes de la société, et sont un principe d'égalité. Or, quoique la conquête des Hellènes et notamment des Doriens ait mis, pendant plusieurs siècles, un temps d'arrêt déplorable dans le développement intellectuel et dans le développement de la marine, de l'industrie et du commerce, chez les nations du Péloponèse et de la Grèce centrale, cependant même alors ces peuples l'emportaient de beaucoup à cet égard sur les peuples de la Grèce du Nord. De plus au VIe siècle la Grèce méridionale prit dans toutes les directions un immense essor, auquel la Grèce septentrionale demeura longtemps étrangère.

Il reste à présenter une dernière considération sur la nature du gou-

Digitized by Google

vernement qui prévalut dans la Macédoine, l'Épire et la moitié de la Thessalie. Ce gouvernement fut une monarchie tempérée et non une monarchie absolue, despotique. Les rois gouvernaient selon les lois, garantissaient à leurs sujets la liberté civile et leurs priviléges nationaux. « De toute ancienneté, dit Plutarque, les rois tenaient une assemblée à » Passaro, ville du pays des Molosses. Là après avoir fait un sacrifice » à Jupiter Martial, ils prêtaient serment à leurs sujets et recevaient le » leur : les rois juraient de gouverner selon les lois ; les sujets de dé- » fendre, selon les lois, le royaume et la royauté (1). » Les Macédoniens jouissaient de toute la liberté compatible avec la monarchie : leurs rois étaient leurs chefs et non leurs maîtres : ils ne s'astreignaient à leur égard à aucune action, à aucun hommage servile, et ils conservaient avec eux une liberté de parler qui est l'indice de priviléges réels et très-étendus. C'est ce qui résulte des détails fournis par Plutarque dans l'aventure de Clitus et de Callisthènes, et du témoignage si imposant de Polybe (2). Cette sage liberté laissée aux Macédoniens et aux Épirotes, maintint chez eux une énergie, une élévation de sentiments, une fierté de courage, qui devinrent le principe de la grandeur ultérieure de ces peuples. On ne trouve rien de semblable chez les sujets ou plutôt les esclaves des despotes de la Perse et des autres États de l'Asie.

A. P.

CHAPITRE XV.

Histoire de Sparte depuis la conquête des Doriens jusqu'à la guerre Médique.

Après avoir présenté l'histoire générale de la Grèce du XIIe au XIe siècle, nous allons entrer dans quelques détails sur l'histoire particulière de quelques peuples, à la tête desquels se placent les Spartiates et les Athéniens.

---

(1) Plutarch., *in Pyrrho*, c. 5, t. II, p. 724, éd. Reiske.

(2) Plutarch., *in Alexandro*, cap. 50-52, 54. — Polybius, l. V, c. 27 : Εἶχον γὰρ ἀεὶ τὴν τοιαύτην ἰσηγορίαν Μακεδόνες πρὸς τοὺς βασιλεῖς.

Digitized by Google

§ I. — *Histoire de Sparte, depuis la conquête des Doriens jusqu'à la législation de Lycurgue.*

Après le départ de Tisamène, qui conduit dans l'Ægialus les Achéens-Phthiotes, précédemment établis en Laconie, le corps de Doriens, qui reconnaît pour rois Eurysthènes et Proclès, s'établit à Sparte, occupe les terres environnantes et prend le nom de Spartiates. Les Spartiates étaient peu nombreux, les anciens habitants de la Laconie l'étaient beaucoup : ces anciens habitants s'appelaient alors Achéens, mais nous les nommerons Laconiens, afin d'éviter toute confusion.

Les Spartiates, pour éviter les révoltes, accordent au commencement l'isonomie, ou la parfaite égalité de droits, aux Laconiens; mais ils projettent déjà de les asservir. Dans cette idée, ils se fortifient eux-mêmes en recevant tous les étrangers qui veulent s'établir parmi eux. Ils affaiblissent au contraire l'ancienne population, en préparant quatre émigrations qui, sous la conduite du chef des Amicléens, de Théras, de Patréus et de Graïs, vont s'établir dans l'Ægialus, dès lors appelé Achaïe; dans l'île Calliste (Thera); dans l'Asie Mineure.

Sous le règne d'Agis, leur second roi, les Spartiates retirent l'isonomie aux Laconiens, leur imposent un tribut et le service militaire : tous s'y soumettent, excepté les habitants d'Hélos, qui sont réduits à la servitude. Dès lors s'établit la distinction entre les Spartiates souverains, les Laconiens sujets, les Hilotes esclaves.

Les Spartiates envahissent ensuite la Cynurie, petit canton situé sur les confins de la Laconie et de l'Argolide, et commencent la guerre contre les Doriens d'Argos, qui voyaient avec inquiétude d'ambitieux compatriotes s'approcher de leur territoire. Ces expéditions furent commandées par Échestratus et par Labotas, fils et petits-fils d'Agis (1). Leurs entreprises sont suspendues pour longtemps par leurs dissensions intestines.

§ II. — *Constitution et législation de Lycurgue.*

Quand Lycurgue fut appelé par le vœu de sa nation à lui donner des lois, une partie de l'ancienne population était réduite à l'esclavage de la glèbe : c'étaient les Hilotes. Une autre partie, les Achéens restés en Laconie, ou Laconiens, dépouillés de la plus grande partie de leur ter-

(1) Isocrat., in Archid., t. II, p. 52, 68, édit. Auger, 1782. Strab., l. VIII, p. 364. Paus., l. III, c. 1, 2. Arist., de Repub., l. III, c. 9. Plut., Inst. Lacon., t. I, p. 955. Hérod., l. IV, c. 147 et suiv. Plutarc., in Lycurg.

Digitized by Google

ritoire, payaient tribut, suivaient les Spartiates à la guerre, recevaient leurs ordres avec une obéissance aveugle, pour conserver quelques possessions et la liberté civile. L'autorité des rois de Sparte avait péri. Les Doriens formant la classe du peuple, chassés de Sparte, privés de toute participation au gouvernement, réduits à une portion de terre insuffisante pour les nourrir, ne conservaient que le nom de citoyens. Une poignée de grands avait usurpé tous les pouvoirs et presque toutes les propriétés, et se voyait sans cesse menacée par un peuple souffrant : le sang avait déjà coulé plus d'une fois dans les guerres civiles (1).

Appelé à détruire tant d'abus, 866, Lycurgue fit entrer dans sa constitution, en les réformant, beaucoup de lois et de coutumes anciennes des Doriens : de là l'opinion qu'il avait existé deux Lycurgue, l'un plus ancien, l'autre plus moderne. Il fit aussi de nombreux emprunts à la législation des Crétois.

Il ne changea rien au sort des Hilotes, fixé par Agis ; ils demeurèrent esclaves de l'État : à Sparte comme dans les autres républiques grecques, la servitude se trouva toujours à côté de la liberté. Il n'accorda point aux Laconiens le titre et les droits de citoyens de Sparte. Mais, après avoir fait une masse commune des terres de la Laconie, et l'avoir divisée en trente-six mille lots égaux, il en attribua trente mille aux Laconiens ; il accorda de plus à leurs députés le droit de paraître dans les assemblées où se décidaient les questions dans lesquelles ils se trouvaient intéressés.

Toutes ses autres institutions concernent exclusivement les Spartiates. Elles se divisent en deux parties : l'une regarde le partage des pouvoirs entre les divers corps de l'État ; l'autre règle la vie privée et l'éducation des Spartiates.

Il appela au trône, par ordre de primogéniture, les rois des deux maisons régnantes, et leur conféra les prérogatives de chefs militaires pendant la guerre, de premiers magistrats et de chefs de la religion pendant la paix. Il modéra leur pouvoir par les attributions d'un sénat composé de vingt-huit vieillards, choisis par le peuple et revêtus de leurs fonctions pour toute la vie ; par celles du peuple, qui avait ses assemblées générales et particulières, par celles des cinq éphores ou inspecteurs qu'il laissa subsister, mais dont l'autorité, prodigieusement accrue à partir des guerres de Messénie, était alors assez restreinte. Le

(1) Pausan., l. III, c. 16, et Plut., in Lycurg. Voyez ci-dessus, p. 215, 217-219.

Digitized by Google

sénat, convoqué et présidé par les rois, discutait tous les grands intérêts de l'État, et les décidait à la majorité des voix. Cette décision était communiquée ensuite à l'assemblée du peuple, qui pouvait l'accepter ou la rejeter, mais sans y apporter le moindre changement. On décrétait la guerre, la paix, les alliances, dans des assemblées générales, et l'on y admettait les députés des villes de la Laconie. On décidait les questions relatives aux seuls Spartiates dans des assemblées particulières, où eux seuls étaient appelés.

La seconde partie des lois de Lycurgue regardait la vie domestique et l'éducation des Spartiates. Dans ses divers règlements relatifs à ces deux objets, on découvre l'intention : 1° d'accorder indistinctement à tous les citoyens la même mesure de biens, de plaisirs et de peines; 2° de les rendre les plus vigoureux des hommes, les plus vaillants et les plus habiles des guerriers, pour assurer à jamais l'indépendance de Sparte; 3° de détruire dans leurs âmes les autres affections naturelles à l'homme, pour concentrer toute leur énergie morale sur deux sentiments, l'amour de la patrie, l'amour de la gloire.

Il leur accorda à tous une égale portion de terre, et pourvut, par une loi particulière, à ce que cette égalité se maintînt. Cette loi, violée (1) pendant les guerres de Messénie, fut remise en vigueur par Polydore, qui créa trois mille parts nouvelles pour ceux qui avaient perdu leurs propriétés : elle fut observée depuis Polydore jusqu'à l'éphore Épytadès, contemporain de Philippe de Macédoine (2). Lycurgue discrédita les richesses en rendant la monnaie si lourde qu'elle était à peu près de nul usage. Il rendit uniformes, et d'une extrême simplicité, les maisons, les meubles, l'habillement des Spartiates. Il leur ordonna de prendre en commun des repas où l'abondance et la gaieté s'unissaient à la frugalité. Il leur interdit la culture des terres, abandonnée aux Hilotes, le commerce, les procès, l'étude des sciences et des lettres. Il partagea leur temps entre les repas publics, les exercices de la gymnastique, les conversations tenues dans les *leschés*, et les fêtes nombreuses de la religion, qui exerçait sur eux un grand empire. Telles étaient leurs occupations pendant la paix. Pendant la guerre, ils servaient la patrie de

(1) Tyrtée, dans Aristote, de Republ., l. V, c. 7 : « Une seconde cause de troubles, » c'est lorsque les uns sont dans l'extrême indigence et les autres dans l'opulence, » comme à Lacédémone, durant la guerre de Messénie. Suivant Tyrtée, dans son poëme » sur la législation, plusieurs, que cette guerre avait appauvris, requirent un nouveau » partage de terres. »

(2) Plutarch., in Lycurg. et in Agide.

Digitized by Google

vingt à soixante ans, et au delà quand l'ennemi entrait en Laconie. Chez eux la vieillesse était honorée, parce que la vie avait été toute remplie d'actions utiles, et souvent de grandes actions. A leur mort, on les enfermait dans des tombeaux sans faste : les pleurs n'accompagnaient ni leurs derniers moments ni leurs funérailles : le deuil était borné à onze jours : on ne permettait pas à la plus juste douleur d'amollir et d'énerver les âmes.

L'éducation préparait les Spartiates à ces austères habitudes. L'enfant contrefait, ou même faible, était condamné à mort au moment de sa naissance. De sept à vingt ans, les jeunes Spartiates se livraient aux exercices propres à développer leur vigueur, leur agilité, leur adresse; à étouffer dans leurs cœurs toutes les passions, excepté l'amour de la patrie et de la gloire. L'éducation des femmes était également toute gymnastique, toute guerrière. On avait fixé le mariage à trente ans pour les hommes, à vingt pour les femmes, époque où le corps avait pris tout son développement et acquis toute sa force. Les célibataires expiaient chaque année, par des outrages publics, le tort de n'avoir pas laissé de défenseurs à la république (1).

§ III. — *Histoire de Sparte, depuis la constitution de Lycurgue jusqu'à la guerre Médique.*

Dès que les institutions de Lycurgue ont mis fin aux dissensions intestines des Spartiates et leur ont donné le caractère éminemment guerrier, ils attaquent soit les Laconiens, qui s'étaient relevés pendant leurs troubles, et qui avaient rebâti Hélos, soit les Argiens, les Arcadiens, les Messéniens.

Dans la Laconie, ils s'emparent à main armée d'Ægys, et réduisent les habitants à l'esclavage. Ils forcent ceux de Phares, de Géranthres, d'Amiclès, à sortir du Péloponèse et à passer en Italie : ils ruinent Hélos de fond en comble, 860-815. Vers le même temps, Charilaüs, neveu et pupille de Lycurgue, dévaste les campagnes des Argiens, et détrône leur roi Phidon. Il attaque les Arcadiens de Tégée; mais il est vaincu, fait prisonnier, et les Spartiates sont chargés des chaînes qu'ils avaient apportées pour les Tégéates (2).

---

(1) Plutarch., in Lycurg. et Inst. Lacon.—Xenophon, de Republ. Lacedem.—Aristot., de Repub., l. II, c. 9, expose ou plutôt critique la constitution des Spartiates de son temps, devenue très-différente de celle de Lycurgue.

(2) Pausanias, l. III, c. 1, 7; l. VIII, c. 48. Hérodote, l. I, c. 66.

Digitized by Google

Première guerre de Messénie. — Les Spartiates convoitent les riches campagnes des Messéniens, et cherchent des prétextes de guerre. Ils leur reprochent le meurtre de leur roi Téléclus et l'outrage prétendu fait à leurs jeunes filles, 813 : ils leur demandent l'injuste extradition de Polycharès, refusent de soumettre leurs communs différends au conseil amphictyonique, et les attaquent l'an 744. En sortant de Sparte, ils jurent de n'y rentrer qu'après avoir subjugué leurs ennemis, leur enlèvent Ampheïa, et leur livrent près de cette place deux batailles indécises, mais sanglantes. Les Messéniens affaiblis se retirent sur le mont Ithôme. Aristodème immole sa fille aux Dieux pour obéir à l'oracle de Delphes. Les Messéniens, secourus par les Argiens et par les Arcadiens, engagent deux actions, où périt le roi Euphaës, et où Aristodème obtient le prix de la valeur. Choisi pour remplacer Euphaës, Aristodème brave pendant cinq ans tous les efforts des Spartiates, et leur fait éprouver une défaite, à la suite de laquelle il immole à Jupiter Ithomique trois cents de leurs prisonniers et leur roi Théopompe. Mais bientôt il se tue sur le tombeau de sa fille pour accomplir un nouvel oracle. Les Messéniens découragés par sa mort, pressés par la famine, capitulent la vingtième année de la guerre, 724. La Messénie reste assujettie aux Spartiates pendant quarante ans, 724–684. Ils appesantissent leur joug : les Messéniens se révoltent, et la seconde guerre de Messénie commence.

Seconde guerre de Messénie. — Les Messéniens prennent pour chef Aristomène, prince du sang royal. Ils engagent à Dérac une première action, où ils se soutiennent contre leurs ennemis, 682. Aristomène pénètre seul pendant la nuit au milieu de Sparte, et consacre à Minerve un trophée des dépouilles des Spartiates. Peu après il voit les Argiens et les Arcadiens se déclarer en sa faveur. D'après les conseils de l'oracle, les Spartiates prennent pour chef, ou plutôt pour conseiller, le poëte Tyrtée. Ils éprouvent cependant trois défaites dans les plaines de Stényclaros, et veulent renoncer à la guerre : Tyrtée s'y oppose. Les Messéniens, trahis une première fois par Aristocrate, roi des Arcadiens, sont vaincus à la bataille des Tranchées, et se retirent sur le mont Ira, 680. Aristomène défend ce fort pendant onze ans. Dans cet espace de temps, il tombe au pouvoir des Lacédémoniens, est précipité dans la Céada, et n'échappe à la mort que par un bonheur qui tient du prodige. Les Spartiates, favorisés par sa blessure, par les avis d'un transfuge, et par un orage, s'emparent d'Ira après quatorze ans d'hostilités, 668. Aristomène obtient la permission de se retirer, conduit son armée en

Digitized by Google

Arcadie, et forme le projet de surprendre et de détruire Sparte: ce dessein échoue par une nouvelle trahison d'Aristocrate. Les Messéniens des villes maritimes se réfugient en Élide, se réunissent à ceux qu'Aristomène a conduits en Arcadie, et vont s'établir à Zancle, en Sicile. Ceux qui restent en Messénie sont répartis parmi les Hilotes, et subissent leur sort (1).

Guerre contre les Arcadiens-Tégéates et les Argiens. — Sparte, victorieuse des Messéniens, mais affaiblie, ne reprend les hostilités contre ses voisins que quarante-huit ans plus tard, et est vaincue par les Arcadiens-Tégéates, en 620, 604, 568. Mais elle recouvre sa supériorité en 566, et prend Tégée en 546. L'année suivante, elle commence contre les Argiens une guerre marquée, en 544, par le combat de trois cents Spartiates contre trois cents Argiens; par la victoire que les Spartiates remportent dans la bataille générale qui suit ce combat particulier; par l'abandon enfin que les Argiens sont contraints de faire à leurs ennemis de Thyrée et de la Cynurie, territoire disputé entre les deux peuples depuis l'année 1036. La supériorité des Spartiates est affermie par la nouvelle victoire que Cléomène remporte sur les Argiens en 514. Plutarque témoigne que les vaincus, commandés par Télésilla, repoussèrent Cléomène de leurs murs, qu'il était venu assiéger; mais il leur avait tué six mille hommes dans l'action, et en continuant à être les ennemis, ils cessèrent d'être les rivaux de Sparte. Maîtresse de la Messénie et de la Laconie, redoutée des Argiens et des Arcadiens, Sparte donna encore des lois aux Éginètes, en 491. Les fureurs de Cléomène, qui, vers la fin de sa carrière, se réfugia chez les Arcadiens et chercha à les soulever contre Sparte, n'eurent pas les suites qu'elle pouvait d'abord redouter. Dès lors, elle devint non-seulement puissance dominante dans le Péloponèse, mais même la première puissance continentale de la Grèce (2). A. P.

---

(1) Pausanias, l. IV, c. 4-23. Justin, l. III, c. 4.

(2) Hérod., l. I, c. 77, 78, 82, 83; l. VI, c. 73, 76-83. — Plutarch., de Virt. mulier. — Pausan., Corinth., c. 20.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Histoire d'Athènes, depuis l'arrivée des Æoliens et des Ioniens jusqu'à la guerre Médique. — État général de la Grèce à cette dernière époque.

§ I. — *Révolutions d'Athènes et de l'Attique jusqu'à la constitution de Solon.*

État de l'Attique après l'établissement des Æoliens et des Ioniens. — Il n'est guère probable que les Æoliens et les Ioniens, émigrés du Péloponèse, aient été reçus dans l'Attique par suite d'un accord amiable entre eux et les anciens habitants, comme le prétendaient les Athéniens. Quoi qu'il en soit, ces hôtes ne tardèrent pas à devenir les maîtres, et leur établissement dans le pays entraîna toutes les conséquences d'une conquête, excepté la servitude de la glèbe.

Jusqu'alors les Athéniens, en prenant volontairement et par reconnaissance le surnom d'Ioniens, avaient conservé le nom de Pélasges. Les nouveaux venus le leur ôtèrent, et leur imposèrent exclusivement celui d'Ioniens, nom par lequel les Athéniens supportèrent impatiemment d'être désignés, lorsqu'ils se furent relevés plus tard, et qu'ils eurent effacé les autres traces de leur ancien asservissement (1).

Les Æoliens et les Ioniens contraignirent une notable partie des anciens habitants à quitter leur patrie, et à aller, comme colons, ou plutôt comme émigrés, chercher un établissement dans l'Asie Mineure.

Ils dépouillèrent ceux qui restèrent des meilleures terres situées dans la plaine, poussèrent les uns sur les montagnes voisines, et les autres vers le rivage. Les trois partis furent dès lors désignés par des noms analogues à leur situation respective : les envahisseurs, par celui de *Pédiéens* et d'*Eupatrides*, hommes de la plaine et nobles; les anciens habitants, par ceux de *Hypéracriens* ou montagnards, et de *Paraliens* ou habitants du rivage (2).

Les chefs des Æoliens formant diverses branches de la famille de Nélée, les Mélanthides ou Médontides, les Alcmæonides, les Pisistratides, les Pæonides, jouirent d'une immense influence depuis leur

(1) Hérodote, l. I, c. 57, 143.
(2) Hérodote, liv. I, c. 59. — Plut. in Solone.

Digitized by Google

arrivée dans l'Attique jusqu'à la guerre Médique; Mélanthus et son fils Codrus obtinrent même le trône comme nous l'avons vu précédemment. Ces quatre familles, d'accord avec les principaux Æoliens et Ioniens, avec les pédiéens ou eupatrides, abolirent le gouvernement modéré établi par Thésée. Ils réservèrent aux seuls eupatrides les charges, dès lors existantes, de polémarques, de thesmothètes, de grand-prêtre. Ils privèrent les montagnards et les habitants des bourgs de tous leurs droits politiques, et particulièrement de celui de voter dans les assemblées, prérogative que l'ancienne population ne recouvra que six siècles plus tard, au temps de Solon et de Clisthènes. A la place du gouvernement de Thésée, ils établirent une violente oligarchie (1), à la tête de laquelle se trouvait un roi, mais le roi ne tarda pas à être renversé.

Archontes perpétuels, décennaux, annuels. — Unis pour dépouiller les anciens habitants, les dominateurs ne tardèrent pas à se diviser, par la jalousie du pouvoir. La dignité royale, fixée dans la branche de Mélanthus, portait ombrage aux autres branches des Néléides et aux grands. A la mort de Codrus, ils abolirent la royauté et la remplacèrent par l'archontat à vie, qu'ils laissèrent à la vérité à Médon, fils de Codrus, et à ses douze descendants, mais qu'ils dépouillèrent des principales prérogatives de la royauté, et dont ils firent une magistrature responsable, 1132-754. L'an 754 ils restreignirent l'archontat à dix années; enfin, l'an 684, ils l'enlevèrent à la maison de Médon pour s'en ouvrir l'accès à eux-mêmes, le rendirent annuel, et le partagèrent entre neuf citoyens, pour satisfaire un plus grand nombre d'ambitions (2).

En même temps que les eupatrides faisaient subir ces divers changements à l'archontat, dans l'espace de quatre cent quarante-huit ans, ils envahissaient ou grevaient d'hypothèques les terres restées, après la

---

(1) Aristote, l. II, c. 12 : « Solon détruisit l'oligarchie très-immodérée d'Athènes, délivra le peuple de la servitude, et établit une démocratie bien tempérée par les autres » formes, A PEU PRÈS TELLE QU'ELLE ÉTAIT ANCIENNEMENT.» Plutarque, in Solone : « Solon voulut aussi donner aux montagnards ou pauvres quelque part au gouvernement *dont ils étaient exclus*... Il leur donna le droit d'opiner dans les assemblées et » dans les jugements.» Ils n'avaient donc pas ce droit avant Solon. Hérodote, l. V, c. 69 : « Clisthènes se concilia la bienveillance de ses concitoyens, qui auparavant *avaient* » *perdu tous les priviléges d'un peuple libre.* D'un petit nombre de tribus, il en fit » un plus grand : il en créa dix, et distribua les bourgades dans les dix tribus.» Les bourgades ne faisant pas partie des tribus et du peuple jusqu'à Clisthènes, il est évident qu'elles n'avaient pas le droit de suffrage.

(2) Velleius Paterc., l. I, c. 2, 8. — Pausan, l. IV, c. 5.—Justin, l. II, c. 7. — Thucyd., liv. I, c. 126.—Marbres de Paros, époq. XXXIII.

Digitized by Google

conquête, en la possession des montagnards et des habitants des bourgs, et réduisaient beaucoup d'entre eux, soit à s'engager à leur service comme *thêtes*, c'est-à-dire mercenaires, soit à subir l'esclavage (1). Leur despotisme était favorisé par l'absence d'une législation régulière. Tous les procès se jugeaient d'après un petit nombre de lois nommées royales, aussi anciennes que l'État, inconnues de la multitude, et si incomplètes, que la volonté du juge tenait lieu de loi dans la plupart des cas litigieux : or les juges étaient alors tous eupatrides.

Pour reconquérir les possessions, la liberté civile, les droits civils et politiques, dont il était également privé, le peuple n'avait plus de ressource que dans la puissance du nombre qui était de son côté, et dans les prétentions rivales de ses dominateurs. En effet, une partie des eupatrides, qui ne trouvaient plus assez de crédit parmi les hommes de leur ordre, avaient cherché à en reprendre en se plaçant à la tête de la multitude, et lui avaient donné ainsi des chefs : les habitants de la côte étaient commandés par les Alcmæonides, et les montagnards par les Pisistratides (2).

Dracon, Cylon, Epiménide. — Il est à croire que les paraliens et les montagnards, organisés dès lors en factions du peuple, furent assez puissants pour obtenir des lois civiles, avant d'obtenir un nouvel ordre politique, une nouvelle distribution des pouvoirs. L'an 624, Dracon, alors archonte, sans toucher à la constitution, traça des règles de conduite à ses concitoyens, et leur dicta des lois civiles et criminelles; mais leur sévérité excessive conduisit, presque sur-le-champ, à les fouler aux pieds, et le double code civil et politique, dont avait besoin la société athénienne, demeura à rédiger. La tentative de Cylon pour rétablir la royauté, 612, le massacre de ses partisans au pied de l'autel des Euménides, contre la foi publique, les calamités dont ce crime fut suivi, les expiations et les règlements du Crétois Épiménide, 596, suspendirent pour quelques années la grande querelle de la noblesse et du peuple. Mais elle se ranima bientôt, et il fallut se préparer à la guerre civile ou à une révolution qui réglât, d'une manière nouvelle et plus équitable, les droits des deux ordres. Solon, parvenu à l'archontat en 593, est chargé de rédiger à la fois les lois politiques, civiles et criminelles, qu'on attendait depuis si longtemps.

Il calme d'abord les passions et les mécontentements furieux, en

(1) Plutarc., in Solone.
(2) Hérodote, l. I, c. 59.

Digitized by Google

maintenant, d'un côté la possession des propriétés à ceux qui en sont détenteurs, d'un autre en abolissant les dettes, en brisant les fers des débiteurs, en assurant à tous la liberté individuelle. A l'avenir, nul ne devait être jeté en prison avant d'avoir été condamné par un jugement, excepté pour les crimes de péculat, de trahison et de conspiration contre l'État. Après ces mesures préliminaires, il donna à sa patrie une constitution, non pas purement démocratique, comme elle le devint plus tard par les changements que Clisthènes, Aristides, et surtout Périclès, y introduisirent, mais mêlée de démocratie, d'aristocratie et d'oligarchie (1).

§ II. — *Constitution et législation de Solon.*

Solon consacre l'ancienne division du peuple en quatre tribus ; il le distribue en quatre classes, d'après la quotité des richesses. Il abolit l'ancienne loi de Thésée, qui attribuait exclusivement l'exercice des magistratures aux *eupatrides* ou nobles. Tous les citoyens ont le droit d'assister aux assemblées ; de faire les lois ; de décider par leurs suffrages des grands intérêts de l'État, la paix, la guerre, les alliances, les impôts ; de choisir les magistrats ; d'être admis, par la voix du sort, dans les tribunaux inférieurs ; enfin, de recevoir l'appel des jugements rendus contre un citoyen par les divers tribunaux.

Mais les magistrats investis de quelque autorité sont pris exclusivement dans les trois premières classes, celles des plus riches ; de plus ils subissent un jugement d'épreuve avant d'entrer en charge, et en sortant ils rendent compte de leur administration ; double formalité qui repousse nécessairement l'incapacité et la corruption des factieux. Les neuf archontes annuels sont chargés de toute l'administration intérieure. Aucun acte émané du peuple n'est valide avant d'avoir reçu leur sanction, et leur premier devoir est de veiller à ce qu'il ne porte aucune loi nuisible à la conservation et au bonheur de la république. Ils ne peuvent lui présenter aucune proposition avant qu'elle ait été préalablement discutée dans le sénat, composé de quatre cents membres que l'on choisit annuellement, comme les magistrats, dans les trois premières classes. L'Aréopage, rempli par les archontes sortis de charge, révise et casse, au besoin, les décisions du peuple ; arrête ses empiétements, au moment où il tenterait d'augmenter ses attributions ; juge, comme tribunal suprême, les causes capitales ; fait rendre compte aux

(1) Aristote, de Repub., l. II, c. 12.

Digitized by Google

magistrats sortis de charge, et les punit, s'ils ont troublé l'État par des démarches séditieuses. Le peuple, pressé par la nécessité de pourvoir à ses besoins, par les lois qui flétrissent l'oisiveté et ordonnent de rendre compte chaque année de ses moyens d'existence, le peuple manque souvent du temps et de la volonté d'exercer la puissance législative et la judicature que Solon lui a réservées. L'indifférence pour un droit plus honorifique qu'utile fait le reste : sur vingt mille citoyens que contient habituellement Athènes, à peine cinq mille se rendent aux assemblées (1), et il faut que les archers scythes usent à leur égard d'une sorte de violence pour les contraindre à exercer leur souveraineté. Ajoutez que, dans les assemblées, les seuls citoyens irréprochables ont droit de suffrages; que ceux âgés de cinquante ans votent les premiers; enfin, que les orateurs capable d'influencer les délibérations et d'agiter le peuple sont soumis, comme les magistrats, à un sévère examen.

Malgré les nombreuses restrictions apportées à la puissance du peuple, malgré les précautions prises pour l'éclairer dans l'usage et l'exercice de ses attributions, Aristote estime que, dès le principe, cette puissance, résultant surtout des attributions judiciaires, était excessive, et devait entraîner la ruine des parties oligarchiques et aristocratiques de la constitution (2).

Législation de Solon.—Dans ses lois sur la vie privée, Solon ne subordonna pas la morale à la politique comme Lycurgue, mais la politique à la morale. Il favorisa, par le mode d'éducation, le développement intellectuel de ses concitoyens. Il leur donna enfin un code de lois civiles et criminelles dont la sagesse n'a jamais été surpassée, et auxquelles plusieurs peuples, soit grecs, soit étrangers, ont rendu un éclatant hommage en les adoptant (3). Dans aucune partie de ses lois, Solon ne sacrifia l'homme au citoyen.

§ III. — *Les Pisistratides, Clisthènes, Isagoras.*

Solon quitte Athènes, après avoir fait jurer l'observation de ses lois aux archontes, au sénat et au peuple. Pendant son absence, les trois anciennes factions déchirent la république. A son retour, il essaye, mais en vain, de les enchaîner. Pisistrate flatte, soulage, trompe la multitude, obtient d'elle six cents gardes, s'empare de la principale autorité, malgré la courageuse résistance de Solon, dont il laisse sub-

(1) Thucyd., l. VIII, c. 72.
(2) Aristote, l. II, c. 12. — (3) Plut., in Solon. Platon, de Leg. in Crit. Prot. Tim.

Digitized by Google

sister la constitution, 561. Il est chassé l'année suivante par Lycurgue et par Mégaclès; rappelé par Mégaclès, qui l'oppose à Lycurgue, 556; dépouillé une seconde fois, en 552, par ce même Mégaclès dont il a épousé et outragé la fille. Il ressaisit de nouveau l'autorité, 538; la conserve par sa modération, sa clémence, la sagesse de son administration, jusqu'à sa mort arrivée en 528, et la transmet à ses fils. Pendant les trente-trois années écoulées depuis la révolution, Pisistrate n'avait exercé le pouvoir que dix-sept ans; et encore plusieurs des années de son administration ne sont pas pleines et entières.

Hipparque et Hippias imitent, durant quatorze ans, 528-514, la réserve de leur père, embellissent Athènes, favorisent les sciences et les arts, comblent d'honneur Anacréon et Simonide. Hipparque se venge d'Harmodius en insultant sa sœur. Il est assassiné par Harmodius et par Aristogiton, 514. Hippias, irrité du meurtre de son frère, tyrannise les Athéniens, 514-510. Il est contraint de sortir d'Athènes par les Alcmæonides, aidés des Lacédémoniens: il se retire auprès du satrape Artapherne, et va mendier chez l'étranger des secours et des armées pour asservir de nouveau ses concitoyens.

Clisthènes, Isagoras.—Après l'expulsion d'Hippias, Isagoras, chef du parti des grands, essaye de leur rendre exclusivement le gouvernement de l'État. Clisthènes, chef des Alcmæonides et rival d'Isagoras, porte le nombre des tribus de quatre à dix, et celui des sénateurs de quatre à cinq cents: il fait entrer dans les tribus les habitants des bourgs, et leur communique les droits de citoyens qu'il n'avaient pas encore. La force du peuple s'accroît par son nombre, et sa puissance par l'établissement de l'ostracisme, qui soumet les citoyens puissants aux dangers continuels de l'exil.

Isagoras s'adresse aux Lacédémoniens, ennemis de la démocratie, et surtout de la puissance d'Athènes, dont ils veulent perpétuer les troubles. Isagoras et Cléomènes forcent Clisthènes à la retraite, bannissent sept cents familles athéniennes, tentent de casser le sénat et de remettre l'autorité à trois cents citoyens de la faction oligarchique. Le peuple les assiége dans la citadelle, et les contraint à sortir de l'Attique. Ils y reviennent bientôt avec une armée dont la présence enhardit tous les anciens ennemis d'Athènes à l'attaquer. Mais, comme nous allons le voir, elle sort triomphante de cette lutte, et affermit la constitution démocratique (1).

(1) Hérod., V, 56, 59 sqq.—Arist., de Rep. III, 2.—Plut., in Solon. et Peric.

Digitized by Google

§ IV. — *Rapports d'Athènes avec ses voisins. — Développement de sa puissance.*

Au temps de Codrus, 1132, les Athéniens repoussaient avec peine l'invasion des Doriens, et perdaient Mégare dont leurs anciens rois leur avaient assuré la domination. Dans les siècles suivants, affaiblis par leurs dissensions, ils se soutiennent avec peine contre les Mégariens sur lesquels Pisistrate remporte une victoire, et Solon reprend l'île de Salamine avant la publication de ses lois. La grandeur naissante d'Athènes date de l'administration de Pisistrate et de ses fils. Ils favorisent l'agriculture et la population, entretiennent et augmentent les armées, accroissent les ressources de l'industrie et du commerce, en ouvrant de nouvelles manufactures. La prospérité de la république se marque par des faits éclatants. L'an 512, deux ans avant qu'elle chasse Hippias, elle frappe de la monnaie d'argent (1). Au milieu des querelles de Clisthènes et d'Isagoras, qui sembleraient devoir la réduire à une entière nullité politique, elle brave les efforts des Spartiates, des Béotiens, des Chalcidiens, des Éginètes, coalisés contre elle; chasse de ses murs et de l'Attique les Spartiates et leur roi Cléomènes, qui soutiennent Isagoras, 508-507; met en fuite les Béotiens, auxquels elle fait sept cents prisonniers; se venge des Chalcidiens, ajoute l'île d'Eubée à ses domaines, et y envoie une colonie de quatre mille hommes, 506. Elle donne à Miltiade le commandement d'une armée qui, au rapport de Cornélius, fait pour elle la conquête de la Chersonèse de Thrace, où elle dirige une autre colonie; de l'île de Lemnos, dont elle chasse les Cariens; et des Cyclades, dont elle s'empare, 507-506. Dans sa guerre contre les Éginètes, 506, elle ne possède encore que cinquante vaisseaux, et la plupart sont des pentécontores. Mais elle construit alors, par les conseils de Thémistocle et avec le produit des mines de Laurium, deux cents bâtiments, qui étaient pontés en partie, et avaient plusieurs rangs de rameurs. Dès lors elle devient la première puissance maritime de la Grèce et la rivale de Sparte (2).

§ V. — *État général de la Grèce au temps de la guerre Médique.*

Parmi les puissances maritimes, on distingue, après Athènes, Égine, longtemps son égale; Corcyre, qui pouvait équiper soixante galères;

(1) Thésée avait déjà frappé de la monnaie. (Plutarc., in Theseo.)

(2) Plutarc., in Solone, c. 8-10. Hérod., l. V, c. 77-82; l. VI, c. 86-94; l. VIII, c. 1, 14, 44, 46. Thucyd., l. I, c. 14. Cornel., in Miltiad., c. 1, 2.

Digitized by Google

Mégare, et surtout Corinthe. Corinthe, placée entre les deux mers, qu'elle couvrait de ses vaisseaux, était devenue, dès le VIe siècle, l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe, la ville la plus commerçante et la plus riche de la Grèce : elle était pleine de magasins et de manufactures, d'où sortaient des produits recherchés de toutes les nations. A l'occident de la Grèce, elle avait envoyé des colonies à Syracuse et à Corcyre, en 753; à Apollonie, Anactorium, Leucade et Ambracie, sous les règnes de Cypsélus et de Périandre, entre 660 et 563. Elle avait cherché dans le même temps à se saisir du commerce de la Thrace en fondant une autre colonie à Potidée.

Les puissances continentales qui tenaient le premier rang après Sparte étaient : 1° dans le Péloponèse, les Argiens; les Arcadiens, surtout ceux de Mantinée et de Tégée, rivaux dignes des Spartiates, si ce n'est par leur puissance, au moins par leur intrépidité, et dont la valeur va s'illustrer par de nouveaux exploits contre les Perses; 2° dans la Grèce du milieu, les Athéniens, aussi redoutables sur terre que sur mer; les Mégariens, les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens enfin, qui marcheront en masse contre l'étranger pour défendre le sol de la patrie; 3° dans la Grèce septentrionale, les Thessaliens, dont la cavalerie était la meilleure de toute la Grèce (1).

Guerre sacrée contre les Crisséens. — Les amphictyonies et les jeux olympiques, néméens, isthmiques offraient seuls un appui, quoique faible et insuffisant, à l'ordre public en Grèce. C'est ce qui explique la haute importance qu'attachaient à leur établissement et à leur maintien des hommes tels que Lycurgue et Solon; c'est ce qui explique la guerre d'extermination que Solon dirigea contre un peuple qui menaçait de détruire l'amphictyonie de Delphes. Les habitants de Crissa s'étaient approprié une partie des terres consacrées à Apollon, avaient pillé son temple, et, par leurs brigandages, défendaient aux Grecs l'accès de ce temple. Les amphictyons décrétèrent que Crissa serait détruite, et appelèrent à la guerre contre les Crisséens tous les peuples qui envoyaient des députés au conseil. Divers chefs, parmi lesquels on remarque Solon, parurent dans cette guerre sacrée, qui se prolongea pendant dix années, 600-590, et qui se termina par le sac de Crissa et de Cyrrha, et par la consécration faite à Apollon des terres des Cyrrhéens (2).

---

(1) Hérodot., *ut suprà*, et l. VII, c. 172. Thucyd., l. I, c. 13, 23. Strab., l. VIII, p. 370, et l. X, p. 452.

(2) Plutarc., in Solone.— Pausan., liv. X, c. 37.— Marbres de Paros, époch. XXXVIII.

Digitized by Google

La Grèce européenne sort de la barbarie. — Le VIe siècle, auquel nous sommes parvenus, est l'époque à laquelle la Grèce d'Europe sortit de la barbarie dans laquelle l'avait plongée l'invasion des barbares Thessaliens, Doriens, Arnéens. C'est l'époque, par conséquent, de l'une des plus grandes révolutions qui se soient opérées dans l'esprit humain. Nous allons rechercher les causes de cette révolution, et donner quelques indications sur l'état de l'industrie et des arts dans la Grèce européenne au VIe siècle.

Les Grecs passés dans l'Asie Mineure conservent la civilisation et l'augmentent. Villes grecques d'Europe qui la conservent. — Un nombre considérable d'anciens habitants de l'Hæmonie, de la Béotie, du Péloponèse, échappèrent au joug, aux coutumes, à la funeste influence des conquérants thessaliens, arnéens et doriens, en passant dans l'Asie Mineure. Ils y portèrent la civilisation des âges héroïques, y joignirent celle de l'Asie, et du XIIe au VIe siècle, portèrent à la perfection les lettres et les arts, en même temps qu'ils donnèrent leur premier grand développement aux sciences et à la philosophie. (*Voyez le chapitre des colonies.*)

Mais inutilement ils se fussent trouvés en état de servir de précepteurs à la Grèce d'Europe et de l'arracher à la barbarie, si tous les peuples de ce continent eussent, comme les Spartiates, protégé leur ignorance d'un rempart impénétrable, et, en s'interdisant tout rapport, tout contact avec les étrangers, eussent refusé de visiter les Grecs asiatiques et de les recevoir chez eux. Une voie de communication était nécessaire pour conduire de la Grèce asiatique dans la Grèce européenne les lumières qui devaient, au VIe siècle, dissiper les ténèbres profondes où la dernière était plongée. Athènes, Mégare, Corinthe, Cléone, Trezène, Argos, servirent d'intermédiaire, parce que du XIIe au VIe siècle, durant le moyen âge de la Grèce européenne, elles avaient conservé des débris de l'ancienne civilisation, et surtout un peu de navigation et de commerce (1). L'espace étroit du littoral entre le golfe d'Éleusis et le golfe d'Argos où elles étaient réunies et groupées, devint la porte par laquelle la civilisation rentra dans l'Hellade et se répandit de proche en proche.

Voici la liste des hommes de quelque distinction dans les divers genres qui, au VIe siècle et au moment du réveil de la Grèce, apparaissent sur les points déjà

(1) Voir ci-dessus page 211.

Digitized by Google

nombreux, mais tous maritimes, où la culture intellectuelle a déjà pénétré, et qui annoncent le siècle de Thémistocle et de Périclès (1).

BÉOTIE,	*Chersias*,	poëte.
	Pythodore,	statuaire.
ATTIQUE,	*Onomacrite*,	poëte hymnographe.
	Susarion,	préludent à la comédie.
	Dolon,	
	Thespis,	préludent à la tragédie.
	Phrynicus,	
	Chœrile,	
	Mnésiphile,	orateur.
	Piristrate,	éditeur des œuvres d'Homère, rassemble la première bibliothèque.
EUBÉE.	*Hippodique*,	poëte et musicien.
ÉGINE.	*Emilus*,	statuaires.
	Callon,	
MÉGARE.	*Theognis*,	poëte gnomologique.
SICYONE.	*Dædale*,	statuaire.
NAUPACTE.	*Menœchme*,	statuaires.
	Soidas,	
CORINTHE.	*Spinthare*,	architecte.
ARGOS.	*Acusilaüs*,	historien.
	Sacados,	poëte élégiaque et musicien.
MESSÉNIE.	*Polizèle*,	historien.
	Damophon,	statuaires.
	Laphaès,	
De villes inconnues.	*Antistate*,	architectes.
	Calleschros,	
	Antimachide,	
	Porinus,	
	Memnon,	
	Hégésias,	statuaires.
	Tectæus,	
	Angelion,	

L'État de Sparte produit à cette époque deux des sept sages, Chilon et Myson; deux poëtes, Clytagoras et Dyonisodote, auteurs de chansons populaires et de pœans, qui étaient des hymnes en l'honneur des dieux ou des chants guerriers; enfin quatre statuaires, Théoclès, Dontas, Doryclidas, Médon. Mais les sages, excepté Thalès, étaient alors non des philosophes et des savants, mais des hommes habiles dans la morale et le gouvernement (2). Les nations les moins civilisées ont toutes la poésie des chansons et des chants guerriers. Le moyen âge de l'Europe prouve que des essais informes de sculpture sont très-conciliables avec la barbarie. D'ailleurs, comme on le sait pour Myson, plusieurs des hommes que nous venons de nommer appartenaient à l'ancienne population laconienne, et non à Sparte même. Ainsi l'existence de ces hommes dans l'État de Sparte ne contredit en rien ce que nous avons dit sur cette république : elle resta tout à fait étrangère au mouvement intellectuel qui se répandait alors dans la Grèce. A. P.

(1) Sainte-Croix, table II. — Émeric David, Essai sur le class. chrol. des sculpteurs grecs. — Schœll, Hist. de la Litt. grecque, t. I, II. — (2) Plutarch. *in Solone*.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Colonies grecques dans l'Asie Mineure, le nord du Pont-Euxin.

Les colonies grecques doivent leur origine à la proscription dont une partie de la population de la Grèce européenne fut frappée à trois époques différentes, lors de la conquête des Thessaliens et des Doriens, pendant le règne de l'oligarchie, et au temps des tyrannies. — L'histoire des colonies grecques est en grande partie celle des premières relations commerciales des hommes. Elle forme aussi une partie de l'histoire des gouvernements de l'antiquité et de la civilisation, parce que les colons grecs la répandirent partout où ils pénétrèrent, sur les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; parce que ces colonies, au nombre de plusieurs centaines, se donnèrent une foule de constitutions particulières, et mirent nécessairement en circulation une masse énorme d'idées et de combinaisons politiques (1).

Colonie Æolienne, 1189. — Un grand nombre d'Æoliens, chassés de l'Hæmonie par suite de la conquête des Thessaliens, s'étaient réfugiés dans la Béotie. C'est de ce dernier pays, et du port d'Aulis, qu'ils partent pour se rendre en Asie Mineure. Sous la conduite de cinq princes pélopides, Penthilus 1189, Échélatus 1174, Graïs 1151, Cléoüs et Malaüs 1120, ils vont dans l'Asie Mineure occuper une partie des côtes de la Mysie et de la Carie, et les îles de Lesbos, de Ténédos, d'Hécatonèse. Sur le continent, ils bâtissent douze villes, dont Cyme, Smyrne, Magnésie, sont les principales; dans l'île de Lesbos, ils fondent Mitylène et Métymne. Mais, par suite des établissements postérieurs des Ioniens et des Doriens, ils perdent les villes d'Halicarnasse, de Magnésie, de Smyrne; le pays, appelé de leur nom Æolie, ne s'étend plus sur le continent que depuis le fleuve Hermus jusqu'à Cyzique.

Colonie Ionienne, 1130. — Les Ioniens, chassés de l'Ægialus par les Achéens, séjournent environ cinquante ans dans l'Attique. Après ce temps, une partie d'entre eux prend pour chefs Nélée et d'autres fils de

(1) *Voyez* pour ces deux chap. Barthélemy, Voyage d'Anach., c. 72. Gillies, c. 3, 6, 7. Larcher, t. VII, p. 415 et suiv. Lévesque, Études de l'Hist. anc., t. V. M. Héeren, Manuel d'Hist. anc., p. 160 et suiv. M. Raoul Rochette, t. III, p. 75 et suiv.

Digitized by Google

Codrus, et va, avec une foule d'anciens habitants de l'Attique et des pays voisins, s'établir dans l'Asie Mineure, 1130. Parmi ces émigrants, les Ioniens sont les plus puissants, et imposent leur nom à la nouvelle colonie. Dans la traversée, ils donnent de nouveaux habitants aux Cyclades, peuplées antérieurement par les Cariens et les Crétois. Ils s'emparent des côtes occidentales de l'Asie Mineure, depuis le fleuve Hermus jusques et y compris l'emplacement de Milet, empiétant au nord sur le territoire des Æoliens, et leur enlevant les villes de Magnésie et de Smyrne : ils occupent de plus les îles de Chio et de Samos. Ils bâtissent douze villes, Phocée, Érythres, Clazomène, Téos, Lébédos, Colophon, Éphèse, Priène, Myunte, Milet, Samos, Chios.

Colonie Dorienne, 1132. — Quelques Doriens d'Argos, d'Épidaure, de Trézène, et beaucoup d'anciens habitants de ces villes, sous la conduite des descendants de Témène et des anciens rois du pays, émigrent en Asie Mineure, 1132-1068. Les colons doriens occupent les côtes méridionales de la Carie, l'île de Rhodes, l'île de Cos. Ils tiennent trois villes principales dans l'île de Rhodes, Ialissos, Camiros, Lindos; une dans l'île de Cos; Cnide et Halicarnasse en Carie; ils fondent quelques-unes de ces villes et agrandissent les autres.

Chacune des villes appartenant aux trois colonies dorienne, ionienne, æolienne, est originairement libre, indépendante, régie par une constitution particulière : plus tard elles sont souvent agitées par des factions, asservies par des tyrans. Les diverses villes appartenant à une même colonie se réunissent dans une fédération : les Ioniens en particulier ont le *panionium*. Mais ces associations, quoique modelées sur celle des Achéens, moins imparfaite que celles du reste de la Grèce, n'enchaînent pas les villes par un lien assez étroit, pour que quelques-unes d'entre elles ne séparent pas leur cause de la cause commune, dans certaines circonstances. De plus, les trois colonies ne forment pas une fédération générale qui eût été capable d'assurer à jamais leur indépendance.

Histoire intérieure et extérieure de ces colonies jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius. — Du XIIe au VIe siècle, ces colonies parvinrent à un haut degré de puissance et de civilisation. Les plus remarquables furent *Éphèse* et *Smyrne*, *Phocée* et *Milet*. Le commerce des Phocéens s'étendit à l'occident : leurs flottes visitèrent les côtes de l'Italie, de la Corse, de la Gaule, de l'Espagne jusqu'au détroit de Gadès; déposèrent des colonies à Aléria en Corse, à Élée en Italie, mirent plus d'une fois en fuite les flottes combinées des Carthaginois et des Toscans.

Digitized by Google

Milet (1) avait quatre ports; elle équipait habituellement quatre-vingts à cent vaisseaux de guerre. Elle s'empara du commerce du Nord en se rendant maîtresse de la navigation du Pont-Euxin. Suivant quelques auteurs, elle établit jusqu'à trois cents colonies sur les rivages de cette mer : nous n'indiquerons que les principales. Elle fonda : 1° sur la Propontide, Cysique, Périnthe, Chalcédoine, Byzance, entre le IXe et le VIIe siècle; 2° sur les côtes méridionales du Pont-Euxin, en 632, Sinope, qui donna naissance elle-même à Cotyora, Cérasus, Amisus; 3° sur les côtes septentrionales, Olbia, Tomes, Niconium, Tyras, en 655; Panticapea, Odessus, Théodosia, Panagorée, en 545; 4° sur les côtes orientales, Phasis et Dioscurias, à une époque incertaine.

Arts industriels. Peinture, sculpture. — Les progrès des Grecs asiatiques dans les arts d'utilité et d'agrément, dans la philosophie, les sciences et les lettres, furent prodigieux. On admira leur industrie dans la teinture des laines, l'exploitation des mines, la fonte des métaux.

Les ordres d'architecture dorique et ionique gardent encore aujourd'hui leur nom.

Dans la peinture, ils fournirent les premiers modèles aux écoles de la Grèce. Bularque de Lydie peignit le premier, à plusieurs couleurs, dans le cours du VIIIe siècle, un grand tableau représentant un combat des Magnètes; Candaule l'acheta au poids de l'or.

Le génie et les efforts des artistes ioniens et æoliens renouvellent la sculpture, lui font faire des pas immenses, et l'acheminent vers la perfection qu'elle atteindra au siècle de Périclès. Voici leurs noms et l'indication approximative du temps où ils fleurirent (2). Rhæcus de Samos, 776. Théodore de Samos, inventeur de l'art de faire des statues en fer fondu, architecte, orfévre, graveur en pierres fines : il grava l'émeraude que Polycrate, tyran de Samos, jeta à la mer, 720-691. Glaucus de Chio, ouvrier en fer d'une rare habileté, vers 600. Malas, 630; Micciade, 605; Anthermus, 580; Bupalus et Anthermus ou Athenis, 555; tous cinq de Chio, présentent la succession de quatre générations de sculpteurs dans une même famille. Baticlès de Magnésie, 556, fit pour le temple d'Amyclès un trône sur lequel était placée une statue d'Apollon,

(1) La puissance maritime de Milet date de la sixième olympiade, selon Eusèbe, Chronic., l. II, p. 116. La première année de la sixième olympiade est 756.

(2) Dans ce chapitre, comme dans les précédents et les suivants, nous citons l'époque où fleurirent les grands hommes, et non celle de leur naissance ou de leur mort.

Digitized by Google

production d'un siècle antérieur. Ce trône était soutenu par des figures représentant les Saisons et les Grâces, accompagné de différentes statues, et orné de bas-reliefs reproduisant l'histoire des dieux et des héros presque entière, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la guerre de Troie. Cet étonnant ouvrage était l'une des merveilles de l'antiquité (1).

Philosophie. — La philosophie grecque fut d'abord toute pratique ; elle s'occupait exclusivement de morale et de politique, et travaillait à rendre les hommes plus vertueux, plus libres, plus heureux. Ce fut celle des sept sages. Quatre d'entre eux, qui vécurent dans le VIe siècle, appartiennent à l'Asie Mineure : Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène en Lydie, Cléobule de Lindos, dans l'île de Rhodes. Thalès rapporta d'Égypte, où il avait voyagé, et ajouta à la philosophie pratique : 1° des idées sur la nature d'un Dieu immatériel et sur la conscience de l'homme ; 2° des systèmes sur la formation et le premier principe du monde matériel ; 3° l'étude des sciences, et des notions de physique, de géométrie, d'astronomie. On lui attribue en géométrie des découvertes ou des connaissances que d'autres donnent à Pythagore : sans atteindre la vérité, il combattit les apparences, en annonçant que le soleil était cent vingt fois plus grand que la lune : le premier des Grecs, il fixa la durée de l'année solaire et prédit les éclipses. Matricétas de Méthymne, et Cléostrate de Ténédos, poursuivirent les découvertes astronomiques qu'il avait commencées. Après Thalès, la philosophie unit constamment les études qui avaient pour but d'expliquer la nature et l'homme, et de régler l'homme ; qui embrassaient tout ensemble le monde matériel et le monde intellectuel. Nous avons fixé le nouveau point de départ de la philosophie. Dans les bornes étroites où nous sommes renfermés, nous ne pouvons énumérer les découvertes des successeurs de Thalès : nous sommes réduits à indiquer leurs noms, et à faire remarquer que ceux-mêmes qui portèrent leurs talents hors de leur patrie, appartenaient cependant par leur naissance et par leurs études à l'Asie Mineure, ou aux îles de la mer Égée. Anaximandre et Anaximène de Milet, Pythagore, Arignote et Mélissus de Samos, Xénophane de Colophon, Héraclite d'Éphèse, Phérécide de Scyros, Œnipode de Chio, Parménide d'Élée, qui parurent de 568 à 500 environ, fondèrent, soit en Asie Mineure, soit dans la Grande Grèce, les trois écoles

(1) M. Émeric David, Essai sur le classement chronologique des sculpteurs grecs. Gillies, Hist. de la Grèce, t. III, p. 7.

Digitized by Google

connues sous les noms d'Ionienne, de Pythagoricienne et d'Éléatique.

Poésie.—La poésie, d'abord exclusivement consacrée aux dieux, avait changé de nature vers le temps de la guerre de Troie, et avait admis dans ses chants, concurremment avec les dieux, l'humanité, mais l'humanité héroïque. De là était née la poésie épique. Ce fut d'abord exclusivement dans ce genre, et dans le genre plus ancien des hymnes, que s'exercèrent les poëtes de l'Asie Mineure, et ils les portèrent au plus haut degré de perfectionnement durant les xe, ixe, et viiie siècles. Au viiie siècle, la poésie continua à célébrer les dieux et les héros dans les hymnes, parce que les dieux ne passent pas; mais elle abandonna la nature héroïque, qui était loin d'elle, et prit l'humanité telle qu'elle était alors, avec les modifications que lui avait fait subir la civilisation. Ce fut le Grec, toujours passionné pour le grand et le beau, mais transporté sous le climat voluptueux de l'Asie Mineure, jouissant du loisir, nageant dans les richesses que lui livrait le commerce, habitué à tous les raffinements matériels et intellectuels d'une société très-avancée, ce fut cet homme dont la poésie attaqua les vices et les ridicules, dont tantôt elle reprit et régla les penchants, et tantôt flatta et enflamma les passions. Ainsi, à côté de l'hymne, qui se soutint, naquirent la satire, la poésie gnomique ou sentencieuse, la poésie lyrique, qui se divisa en héroïque d'un côté, érotique et bachique de l'autre.

Durant le premier âge de la poésie grecque en Asie Mineure, Homère de Smyrne ou de Chio fleurit vers 906, et dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* laissa le plus parfait modèle de l'épopée. La plupart des poëtes cycliques appartenaient à l'Asie. C'étaient Stasinus de Chypre, et Arctinus de Milet, contemporains d'Homère, auteurs de poëmes épiques ou héroïques portant pour titre *Cypria* et *la Ruine de Troie*. C'était Leschès de Lesbos, qui composa la *petite Iliade* quelque temps après Homère, et dont on place l'existence, ainsi que celle d'Asius et de Créophyle de Samos, dans le ixe siècle; c'était, au viiie, Pisandre de Camire, dans l'île de Rhodes, qui laissa deux poëmes sur les *Travaux d'Hercules* et sur les *Amours des dieux* (1); c'étaient, enfin, l'auteur du très-ancien poëme des *Épigones*, qui est peut-être identique avec la *Minyade* de Prodicus de Phocée; et l'auteur anonyme d'une *Thébaïde* que Pausanias préférait à tous les poëmes, ceux d'Homère exceptés. Dans le second âge, Archiloque de Paros, 718, inventa le vers ïambique, la

(1) Marb. de Paros, epoch. XXX. Procl., in Phot., Bibl., p. 982. Clem. Alex., Strom., l. I. Pausan., Phoc., c. 25; Achaic., c. 41. Corint., c. 37.

Digitized by Google

satyre et le dithyrambe. Arion de Métymne (Lesbos) perfectionna le dithyrambe, composa des hymnes, excella dans les modes de musique connus jusqu'alors, 675. Terpandre d'Antissa (Lesbos) laissa également des hymnes, changea et perfectionna la lyre. Après eux et vers 550, Hipponax d'Éphèse s'exerça dans le genre satirique; Ménalippe de Mélos dans le dithyrambique. Alcman de Sardes, 670, Alcée, 609, Sapho, Érinna, 600, tous trois de Lesbos, Anacréon de Téos, 562, excellèrent dans les divers genres lyriques. Callinus d'Éphèse inventa le mode élégiaque dans le VIIIe ou le VIIe siècle, et l'appliqua à des chants guerriers. Mimnerme de Smyrne ou de Colophon en 590, et Simonide de Céos (Cyclades), en 530, détournèrent le premier usage qu'on avait fait du mode élégiaque : ils s'en servirent pour exprimer les douleurs, les regrets, la pitié. Ésope de Samos ou de Cotis en Phrygie, 585, reçut l'apologue des Orientaux, et le fit connaître aux Grecs. Dans le même temps, et vers 600, Phocylide de Milet commençait la série des poëtes gnomiques ou sentencieux.

Prose. — Les colons grecs de l'Asie Mineure se présentent encore à nous comme les inventeurs de la prose et du genre historique. Hécatée et Cadmus de Milet tentent les premiers essais vers l'an 600. Entre eux et Hérodote, on compte Hellanicus de Mitylène, Charon de Lampsaque, Phérécyde de Leros (Sporades), Damaste de Sigée (Troade), Xénomède de Chio, Xanthus de Lydie, Denys de Milet. Ces premiers historiens transcrivirent, sans y rien ajouter et sans y rien retrancher, les documents qu'ils trouvèrent dans les temples, et composèrent des chroniques. Plusieurs d'entre eux décrivirent les contrées, les usages et les lois des nations étrangères à la Grèce, parmi lesquelles ils avaient voyagé : on prétend qu'Hérodote puisa, dans leurs écrits, d'utiles et nombreux renseignements.

Rapports des Grecs asiatiques avec les nations voisines. — Il reste à présenter l'histoire extérieure de ces colonies jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius. Les rois de Lydie, à partir du règne de Gygès, s'efforcèrent de soumettre les Grecs de l'Asie Mineure à leur alliance et à un tribut, en leur laissant leurs constitutions intérieures et l'administration de leurs affaires domestiques. Gygès, qui régna de 708 à 670, leur enleva Colophon. Les hostilités continuèrent sous ses successeurs Ardys, Sadyatte, Halyatte, 670-559. Ardys soumit Priène; Halyatte fit douze ans la guerre aux Milésiens et conquit Smyrne. Enfin Crésus, pendant les douze années de son règne, 559-547, mit sous sa loi d'abord Éphèse, ensuite toutes les villes grecques. Harpagus, lieutenant de

Digitized by Google

Cyrus, les fit passer sous celle des Perses, 542. Avant la fin de cette guerre et la prise de leur ville, les Phocéens, fuyant l'esclavage, abandonnèrent l'Asie Mineure, et se réfugièrent en Corse, 541. De la Corse ils passèrent en Gaule, 535, et agrandirent *Marseille*, déjà fondée par eux, dès l'an 600. Marseille à son tour envoya des colonies sur divers points, depuis le Var jusqu'à l'Èbre. Tous les autres Grecs de l'Ionie, de l'Æolie et de la Carie, qui n'avaient pas imité le généreux exemple des Phocéens, demeurèrent soumis à Cyrus, à Cambyse et à Darius, jusqu'à la révolte des Ioniens contre ce dernier prince, en 504. A. P.

CHAPITRE XVIII.

Colonies des Grecs dans les îles de Chypre et de Crète, dans les Cyclades et l'Eubée, dans la Sicile et la Grande Grèce, dans la Gaule, l'Espagne et l'Afrique.

§ I. — *Colonies des Grecs dans les îles de Chypre et de Crète, dans les Cyclades et l'Eubée.*

Chypre. — Depuis la fondation de Salamine par Teucer jusqu'à l'an 717, Chypre continue d'obéir aux Tyriens. A cette dernière époque, les habitants de Citium s'affranchissent et affranchissent l'île entière. Chypre conserve d'étroites relations avec les Tyriens et les Phéniciens, mais elle n'est plus dans leur dépendance. Neuf petits royaumes, en y comprenant celui de Salamine, se forment dans les principales villes. Les Égyptiens, sous Amasis, 550; les Perses, sous Cambyse, 525, les rendent tributaires : ils conservent cependant leurs rois. Pendant la domination persane, ces princes, surtout ceux de Salamine, se révoltent souvent. Dès l'an 500, Onésilus se déclare contre Darius pour les Ioniens, mais il est vaincu. Dès lors l'histoire de Chypre se trouve mêlée avec celle des Perses et des Grecs. La fertilité de son sol, le culte de Vénus établi dans les villes d'Amathonte et de Paphos, l'ont rendue à jamais célèbre dans l'antiquité.

Crète. — Les Doriens, débarqués en Crète, l'an 1131, fondent dix villes. Le nombre des villes ou bourgades, qui s'élevait à quatre-vingt-dix avant la guerre de Troie, est alors porté à cent, et l'île surnommée Hécatompolis. Les Crétois détruisent la royauté, après Étéarque, vers l'an 800. Chaque ville devient indépendante. Le gouvernement est entre

Digitized by Google

les mains de trente sénateurs, chargés d'examiner les affaires; du peuple, qui ratifie leurs décisions et leur donne force de lois; des cosmes ou inspecteurs, au nombre de dix, magistrats à vie, exempts de rendre compte de leur administration, institués pour tenir l'équilibre entre les deux ordres et pour commander les armées. Les lois attribuées à Minos, et relatives soit à la vie privée, soit à l'éducation militaire, sont maintenues. Ces règlements demeuraient en vigueur dans les campagnes, au temps de Platon; mais ils furent de bonne heure foulés aux pieds par les habitants des villes, auxquels Épiménide, leur compatriote, reprochait, dès le VIe siècle, la dégradation de leur caractère national. Des troubles suivirent l'abolition de la royauté, et se prolongèrent sous le régime républicain. Cnosse, Gortyne, Cydonie, les trois cités principales de la Crète, ensanglantèrent l'île par des guerres civiles, qui avaient pour but ou de se détruire entre elles, ou de dominer les autres villes. Cependant, favorisée par sa situation, d'un côté, la Crète demeura à l'abri des attaques du dehors et conserva son indépendance jusqu'à l'époque de la domination romaine, 67; d'un autre côté, elle trouva dans son commerce les moyens de réparer, au moins en partie, ses désastres, et de se soutenir au rang des puissances du second ordre.

Cyclades. — Ces îles, au nombre de douze selon les uns, de vingt selon les autres, furent peuplées d'abord par des Phéniciens et des Cariens. Des colonies de la Crète s'y établirent ensuite, et obéirent au frère de Minos, Rhadamanthe, qui leur donna de bonnes lois. Les Hellènes doriens et ioniens les occupèrent ensuite, chassèrent ou asservirent les premiers habitants. Chacune des Cyclades formait un État libre et indépendant, ayant sa constitution particulière, mais souvent agité par les factions. Dans les plus grandes îles, qui contenaient plusieurs villes, chacune formait une petite république; mais elles avaient coutume de s'unir entre elles par des traités d'alliance. Leur indépendance cessa après la guerre Médique: au delà de cette époque, elles obéirent à Athènes. Parmi les Cyclades, on remarque *Andros*, dont les débris et les inscriptions attestaient encore, il y a un siècle, l'ancienne prospérité; *Délos*, place importante de commerce, sous la protection d'Apollon, et où se trouvait déposé le trésor commun de la Grèce, lors de la lutte contre les Perses; *Paros*, renommée par la beauté de ses marbres; *Naxos*, célèbre par son temple de Bacchus et l'excellence de ses vins; *Théra*, fondée par le prince héraclide Théras, l'an 1150, et mère patrie de la colonie de Cyrène.

Digitized by Google

L'Eubée. — Les Abantes de la Phocide et les Athéniens, avant la guerre de Troie, donnèrent à l'Eubée ses premiers habitants. Deux principales villes, Chalcis et Érétrie, devaient leur origine aux derniers. L'Eubée eut d'abord des rois : Nauplias, père de Palamède, la gouvernait en cette qualité durant la guerre de Troie. Plus tard, chacune des villes s'érigea en république indépendante, et eut sa constitution intérieure particulière. A Chalcis, à Érétrie, le gouvernement fut aristocratique; mais de petits tyrans s'en emparèrent souvent dans les diverses villes, surtout à Chalcis. Après la guerre des Perses, Athènes domina l'Eubée, qui se révolta souvent.

Ægine. — Dans les anciens temps, Ægine fut régie par des rois, au nombre desquels on remarque Éaque. Les habitants portèrent d'abord le nom de Myrmidons; il ne faut pas les confondre avec ceux de Thessalie, qui, du reste, avaient la même origine qu'eux. Après l'invasion des Doriens, Ægine tomba au pouvoir d'une colonie partie d'Épidaure. Elle s'affranchit bientôt, s'éleva par son commerce et sa marine, et jusqu'à la guerre Médique rivalisa avec Athènes, contre laquelle elle soutint plusieurs guerres.

§ II. — *Colonies des Grecs dans la Gaule, l'Espagne, l'Afrique.*

Gaule et Espagne. — Les Phocéens, réfugiés en Corse, y demeurèrent de 541 à 535. A la suite d'une désastreuse bataille navale, livrée aux Étrusques et aux Carthaginois, les uns se réfugièrent à Rhégium, d'autres allèrent s'établir à *Marseille*, où leurs marchands avaient déjà fondé un établissement dès l'an 600. Ils eurent à combattre longtemps la peuplade ligurienne des Saliens, aux dépens desquels ils formèrent leur territoire. Dans cette lutte, ils acquirent une intrépidité qui devint l'un de leurs caractères distinctifs, jusqu'au temps de la domination romaine. Cicéron vante la sagesse de leur gouvernement, qui prévint tous les troubles au sein de la république, et la défendit contre les attaques des Gaulois. C'était une aristocratie : l'État était administré par un conseil ou sénat composé de six cents membres, dont la charge était à vie; quinze d'entre eux réglaient les affaires courantes, trois présidaient les assemblées en qualité de premiers magistrats. La paresse, le luxe, les voluptés, la duplicité et le mensonge furent sévèrement proscrits; on bannit du théâtre les pièces dont la licence aurait pu altérer la pureté des mœurs. Cette sévérité de principes s'allia avec la culture de toutes les branches des connaissances humaines, l'éloquence,

Digitized by Google

la philosophie, la médecine, la jurisprudence, les mathématiques, la physique, l'astronomie, la géographie. Parmi les savants dont Marseille s'honore, on compte Pythéas, Euthymène, Ératosthènes, dès le temps d'Alexandre le Grand. Dans les siècles suivants, ils trouvèrent des successeurs dignes d'eux, et Marseille devint l'une des écoles les plus célèbres de l'univers. Le territoire des Marseillais, abondant en vignes et en oliviers, ne produisait pas de blé. Ils tournèrent leur génie du côté de la navigation et du commerce. Leur commerce se faisait en partie par mer, et en partie par terre dans l'intérieur des Gaules; il était fondé sur l'économie et en rapport avec le gouvernement et les mœurs. Dans la vue de l'étendre, les Marseillais chargèrent Euthymène de faire des découvertes dans les régions du Sud, et Pythéas de visiter les côtes de l'Océan, depuis les colonnes d'Hercules jusque vers le pôle arctique : il reconnut le premier l'île de Thulé, ou la Scandinavie. La nécessité d'établir des comptoirs dans les pays avec lesquels ils entretenaient des relations commerciales, les conduisit encore à établir des colonies, soit dans l'intérieur des Gaules, soit sur les côtes, depuis le Var, en Gaule, jusqu'à l'Èbre, en Espagne. On leur attribue la fondation de Nemausus, Avenio, Cabellio (Nîmes, Avignon, Cavaillon) : on ne leur a jamais contesté celle d'Agatha, Olbia, Antipolis, Nicæa, Emporiæ (Agde, Hyères ou Éoube, Antibes, Nice, Ampurias). Sur la côte où ils élevèrent Emporiæ, les habitants de l'île de Zante avaient antérieurement fondé Sagonte. Les Marseillais propagèrent la religion, la langue, la civilisation grecques partout où ils pénétrèrent, et devinrent les bienfaiteurs des Gaulois avec lesquels leur négoce les mit en rapport : ils leur apprirent à cultiver les terres, à tailler la vigne, à planter les oliviers, à ceindre les villes de murailles, à remplacer l'empire de la violence et des armes par celui des lois.

Afrique. — Les Grecs n'envoyèrent que deux colonies en Afrique, l'une en Égypte, l'autre en Libye. Dans le cours du VIIe siècle, des aventuriers de Carie et d'Ionie aidèrent Psammitichus à détruire ses rivaux, et s'établirent alors en Égypte, 656. Leur nombre s'accrut peu à peu, et s'éleva à trente mille sous Amasis, qui leur céda Naucratis. — La colonie de Cyrène, fondée sur le rivage de Libye pendant les temps héroïques, reçut, l'an 631, de nouveaux habitants de la mère patrie. De 631 à 514, elle fut gouvernée par des rois, fonda Barce, résista aux efforts réunis des Libyens et des souverains d'Égypte conjurés contre elle, reconnut un moment, en 520, l'autorité des satrapes de Darius, mais recouvra son indépendance en 514, et abolit en même temps la

Digitized by Google

royauté. A partir de cette époque, elle fut souvent agitée par les dissensions civiles. Elle eut des querelles avec Carthage, au sujet des limites respectives des deux États. Après la mort d'Alexandre, elle fit partie du royaume d'Égypte et passa sous la loi des Lagides.

§ III. — *Diverses populations établies en Sicile.*

La Sicile eut pour premiers habitants les Lestrigons et les Cyclopes, qui, en Sicile comme en Grèce, apportèrent la connaissance des arts les plus utiles à la vie, et élevèrent des monuments. Dans ces temps reculés, la Sicile était appelée Trinacrie. Ce nom fut changé en celui de Sicanie et de Sicile par les étrangers qui, au XIVe siècle, vinrent s'établir dans l'île. La tribu ibérienne ou espagnole des Sicaniens y passa la première et l'occupa tout entière ; leur roi Cocalus résidait à Camicus, près de l'endroit où l'on bâtit ensuite Agrigente : il eut des rapports avec Minos II et les Crétois qui se fixèrent à l'endroit appelé Minoa. De l'Italie, les Illyriens Sicules passèrent dans l'île, enlevèrent, après de longues guerres, les terres les plus fertiles aux Sicaniens, et les reléguèrent au sud et à l'occident, depuis le promontoire Pachynum jusqu'à celui de Lilybée. Les Sicules furent dépouillés eux-mêmes et refoulés au centre de la Sicile par les Phéniciens de Tyr, les Troyens, les Grecs et les Carthaginois, qui du XIIIe au VIe siècle, envahirent les côtes. Au nord-ouest, les Phéniciens fondèrent Motya et Panorme; les Troyens, Ségeste ou Égeste et Drépane. Les Grecs occupèrent les côtes orientales et méridionales. Les Carthaginois, dès l'an 509, s'emparèrent, au nord-ouest de Drépane, de Panorme, bâtie originairement par les Phéniciens et par les Troyens ; ils fondèrent eux-mêmes Lilybée.

§ IV. — *Émigration des Grecs en Sicile.*

Il faut distinguer les colonies des Grecs en colonies d'origine ionienne et colonies d'origine dorienne, parce que les Ioniens inclinaient davantage vers le gouvernement démocratique, et que chez les Doriens l'aristocratie était préférée.

Entre les villes fondées par les Ioniens, on comptait Naxos, 736, qui, à son tour, donna naissance à Léontium ; Catane, Tauroménium, 730, fondées par les habitants de Chalcis en Eubée; Zancle, fondée dans les temps les plus anciens par ceux de Cumes, et qui envoya elle-même des colonies à Himéra et à Myles, en 639. Après la seconde guerre de Messénie, des Messéniens envahirent Zancle et lui donnèrent

Digitized by Google

le nom de Messane; en sorte que cette ville, d'ionienne qu'elle était originairement, devint dorienne.

Les villes d'origine dorienne furent Héraclée-Minoa, fondée par des Crétois; Messane, que nous venons de nommer, et Tyndaris, fondées par les Messéniens; Syracuse, fondée par les Corinthiens l'an 735, et qui bâtit à son tour Acra, 663, Casmène, 645, Camarine, 600; Hybla, Mégare et Tapsus, fondées par les Mégariens en 735, et dont la première fonda Sélinonte en 635; Géla, fondée par les Rhodiens, 690, et qui donna naissance à Agrigente, 582; Lipara, dans la petite île de ce nom, peuplée, en des temps inconnus, par les habitants de Gnide.

Histoire de ces colonies jusqu'au règne de Gélon. — Tout ce que l'on sait de l'histoire des colonies ioniennes de Sicile, c'est qu'elles eurent originairement un gouvernement républicain, remplacé plus tard par l'autorité de tyrans domestiques, puis des tyrans de Syracuse. Parmi les colonies doriennes, on ne possède des renseignements un peu étendus que sur Syracuse et sur Agrigente. — A *Syracuse*, le gouvernement est d'abord aristocratique : l'autorité réside exclusivement entre les mains des propriétaires, de 735 à 485. Dans cet espace de temps elle fonde les trois colonies rappelées plus haut. En 485, les esclaves et la faction démocratique dépouillent et chassent les propriétaires. Ils sont rétablis par Gélon, roi de Géla, qui s'empare en même temps de Syracuse, 484. Gélon défend l'indépendance de Syracuse contre les Carthaginois, alliés de Xerxès, 480; assure ensuite sa tranquillité, fonde sa grandeur, et reçoit le titre de père de la patrie. — *Agrigente*, la plus puissante colonie grecque en Sicile après Syracuse, est d'abord régie comme elle par l'aristocratie, de 582 à 566. Phalaris la tyrannise en 566, et transmet son pouvoir, mais non ses affreux exemples, à Alcmanès, Alcmander et Théron, 534-488. Théron s'unit à Gélon pour vaincre les Carthaginois, 480; l'imite dans sa modération et ses grandes vues.

§ V. — *Émigration dans l'Italie méridionale.*

Les principales colonies grecques de l'Italie étaient situées sur la côte sud-est de l'Italie, qui s'étend depuis la Messapie jusqu'au détroit de Messine : cependant quelques autres, et même les plus anciennes, furent établies sur la côte sud-ouest, depuis le détroit de Messine jusqu'à la Campanie. Nous diviserons ces colonies, d'après les peuples auxquels elles durent leur fondation, en colonies d'origine ionienne et æolienne, colonies d'origine dorienne, colonies d'origine achéenne.

Digitized by Google

Colonies d'origine ionienne et æolienne. — *Cumes* d'Italie fut fondée dans le pays des Opiques (Campanie), à deux reprises différentes, vers les années 1130 et 1105, par des Chalcidiens de l'Eubée et des Cuméens de l'Éolide, qui probablement lui donnèrent leur nom. Dans les trois siècles suivants, mais à une époque incertaine, Cumes d'Italie donna naissance elle-même à Naples. *Locres* Épizéphyrienne dut ses accroissements progressifs à diverses tribus grecques, mais reçut, après la guerre de Troie, et vers l'année 730, deux colonies principales de Locriens. Elle reconnaissait Ajax ou son fils pour son premier auteur.

Colonies d'origine dorienne. — Les Parthéniens de Lacédémone, sous la conduite de Phalantus, fondèrent ou plutôt agrandirent *Tarente* en 707. Tarente à son tour envoya des colonies à *Héraclée* et à *Brindes*. Rhégium fut fondée en 668, après la seconde guerre de Messénie, par des Messéniens doriens et des Eubéens.

Colonies d'origine achéenne. — Les Achéens fondèrent *Sybaris* en 720, et *Crotone* en 710. Ces villes devinrent assez puissantes pour envoyer elles-mêmes des colonies à *Laus*, *Métaponte*, *Possidonie* (1). Cinquante-six ans après la destruction de Sybaris, en 446, et non loin de l'emplacement de cette ville célèbre, fut fondée *Thurii*, qui lui succéda, mais qui n'eut jamais sa puissance.

Histoire de ces colonies jusqu'aux règnes des deux Denis. — A partir de l'an 660, ces colonies parvinrent à un degré de force et de splendeur qui leur permit d'effacer non-seulement la mère patrie, mais aussi les colonies de l'Asie Mineure, alors bien plus florissantes, et qui leur valut des contemporains le nom de Grande Grèce. Les principes de cette grandeur furent : 1° la parfaite intelligence qui régna d'abord entre elles, bien qu'elles fussent d'origines différentes; 2° la sagesse de leur gouvernement, qui leur permit à la fois d'échapper aux troubles intérieurs, et par cette réunion même de résister aux Italiens de la Lucanie, de la Daunie et de l'Étrurie, qui conjuraient leur perte. Dans les cités d'origine dorienne, le gouvernement était aux mains d'une aristocratie modérée; dans celles qui avaient reçu le gouvernement avec les colonies des Achéens, le gouvernement participait à la fois de la démocratie restreinte dans de sages limites, et de la représentation. Les dernières causes de la prospérité des cités de la Grande Grèce furent,

(1) C'est l'opinion généralement adoptée pour Possidonie : cependant M. R. Rochette appuie sur de fortes raisons l'opinion que Possidonie doit son origine à des Doriens de Trézène. (Hist. des Col. grecq., t. III, p. 245.)

Digitized by Google

3° la fertilité de leur sol; 4° l'activité de leur commerce avec les Italiens, les Grecs, les Carthaginois. Les résultats de cette sage organisation intérieure et de cette industrie furent prodigieux. Il fut un temps (600-550) où le territoire de Sybaris comprenait quatre districts; où elle commandait à trente-cinq villes subordonnées, et pouvait lever cent mille hommes; où Crotone, sa rivale, pouvait lui opposer des forces égales.

Mais, dans les diverses colonies de la Grande-Grèce, tout changea lorsque le commerce eut rendu le peuple riche, et que la richesse eut amené l'insolence, qui ne souffre plus le frein d'aucune loi, d'aucun magistrat. Le gouvernement dégénéra en une démocratie effrénée, et les mœurs furent atteintes d'une corruption profonde, vainement combattue par les pythagoriciens, par Zaleucus, par Charondas, et par les Achéens de la Grèce, qui intervinrent dans les affaires de leurs colonies. En dépit de leurs efforts, la révolution fut consommée. L'abus de la liberté conduisit, comme de coutume, au despotisme. Chaque cité eut son tyran: Sybaris, dans un certain Telys; Cumes, dans Aristodème; Rhegium, dans Anaxilaüs et ses fils; Crotone, dans Clinias. La guerre arma les cités de la grande Grèce les unes contre les autres. Crotone détruisit Sybaris, en 509, à la suite d'un combat dans lequel les Crotoniates furent vainqueurs sous la conduite de l'athlète Milon, disciple de Pythagore. Les Crotoniates furent écrasés à leur tour, en 494, près de Sagra, par les Locriens et les Rhégiens (1). La mollesse de Sybaris et de Tarente, qui était passée en proverbe, gagna successivement les autres villes de la Grande-Grèce. Incapables de défendre elles-mêmes leur indépendance, elles confièrent le soin de combattre pour elles à des étrangers qui les asservirent, jusqu'à ce qu'elles subissent momentanément la domination des deux Denys et d'Agathocle, et à tout jamais le joug des Romains.

Ainsi périrent les cités de la Grande-Grèce. Mais s'il ne resta rien de leur puissance, de leur indépendance, de leur liberté, biens qu'il faut savoir défendre autant par la modération que par la valeur, il resta de magnifiques produits de leurs efforts intellectuels. La philosophie et les sciences exactes profitèrent des croyances, des principes de la morale, des découvertes de la secte pythagoricienne et du mathématicien Aristée de Crotone; la politique, des dispositions législatives d'Androdamas de

(1) Diod. Sic., l. XII, c. 10. — Strabo, l. VI, p. 263.

Digitized by Google

Rhégium, qui régla l'état des Chalcidiens de Thrace; et des combinaisons de Zaleucus, dont Platon préférait la constitution à celles de toutes les républiques (1). — Du IXe au Ve siècle, les colonies de la Grande-Grèce, de la Sicile, de la Crète, de l'Afrique, produisirent des hommes non moins remarquables dans la littérature et dans les arts. Dans les arts, Dipænus et Scyllis de Crète, qui continuèrent l'école de sculpture fondée par le second Dædale; Aristoclès de Cydonie (Crète), qui exécuta un groupe représentant Hercules aux prises avec une Amazone; Périle d'Agrigente, qui fit faire des progrès à l'art de la fonte. Et dans la littérature, Thalétas d'Élyrum, en Crète, le plus ancien des poëtes lyriques, que Lycurgue appela à Sparte pour calmer les fureurs des citoyens et les préparer à recevoir ses lois; Hybrias, également de Crète, auteur de scolies; Stésichore d'Himera en Sicile, auquel la poésie et la musique sont également redevables; Eugamon de Cyrène en Afrique, qui, dans la poésie épique, ne se montra pas indigne successeur d'Homère.

A. P.

CHAPITRE XIX.

Histoire des Perses et des Grecs, depuis les troubles de l'Ionie jusqu'à la mort de Darius, 504-485.

Depuis l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie qui appartiennent aux siècles héroïques, l'influence de la Grèce ne s'était fait ressentir au dehors que par l'établissement de ses colonies dans les pays mêmes où ses guerriers avaient acquis tant de renommée. Mais, à la fin du VIe siècle avant l'ère chrétienne, on voit apparaître l'ancien antagonisme de l'Occident et de l'Orient et produire cette guerre célèbre qui menaça d'abord de leur ruine toutes les cités de la Grèce et qui finit par ébranler la puissante monarchie du grand roi.

L'immense disproportion des forces des deux partis semblait ne pas devoir rendre la lutte longtemps incertaine. Les Grecs eussent inévitablement succombé, si le danger dont leur indépendance était menacée, n'eût réuni contre l'ennemi commun des peuples qui, depuis leur origine, n'avaient combattu que deux fois pour la même cause. Sparte et Athènes se placèrent naturellement à la tête de

---

(1) Plato, de Legib., l. I.

Digitized by Google

cette confédération générale. L'indomptable énergie que leurs citoyens puisaient dans l'amour de la patrie et de la liberté, et le génie admirable que déployèrent surtout les généraux d'Athènes, préservèrent la Grèce du joug des rois de l'Orient et la rendirent même redoutable à ses agresseurs.

La guerre Médique donne un plus haut intérêt à l'histoire de la Grèce. Elle met dans tout leur jour les précieux avantages que Lycurgue et Solon avaient voulu produire par leurs institutions politiques. Malheureusement la gloire fit naître une fatale rivalité entre les Spartiates et les Athéniens. Unis d'abord pour repousser la formidable invasion des Perses, ils séparèrent leurs intérêts après la victoire et devinrent tout à coup des ennemis irréconciliables. Le même siècle vit les triomphes remportés par Miltiade, Thémistocle et Cimon, en faveur de la Grèce entière, et toute la Grèce conjurée ordonner, au son des instruments, la ruine des ports et de la marine d'Athènes (1).

L'expédition que Darius avait dirigée avec si peu de succès contre les Scythes, ne fut pas cependant perdue pour l'agrandissement de sa domination déjà si étendue. Avant de repasser en Asie, il détacha de l'armée avec laquelle il avait parcouru les déserts de la Scythie, quatre-vingt mille hommes qu'il laissa en Europe sous le commandement de Mégabyze, un de ses plus habiles généraux. Ce satrape entreprit aussitôt de soumettre Périnthe, qui défendit courageusement sa liberté; il parcourut ensuite la Thrace, se rendit maître de toutes les villes et les assujettit aux lois de Darius. Sur l'ordre de ce prince, il transporta en Asie les habitants de plusieurs cantons de la Paeonie; mais les Paeoniens du mont Pangée et ceux qui s'étendaient sur les rives du lac Prasias, résistèrent à ses armes et conservèrent leurs terres et leur liberté.

Darius, après avoir repassé l'Hellespont, se rendit à Sardes où il songea à récompenser dignement Histiée de Milet et Coés de Mytilène, les fidèles gardiens du pont de bateaux qu'il avait fait jeter sur l'Ister et dont la conservation avait assuré sa retraite et celle de son armée (2). Il donna au premier, qui possédait déjà Milet, un canton de la Thrace, Myrcine sur le Stymon, et investit Coés, qui n'était que simple particulier, de la tyrannie de la puissante Mytilène. Mais l'esprit entreprenant d'Histiée, qui se hâta d'entourer de murailles le pays dont il avait été mis en possession et qui faisait craindre qu'il n'exerçât trop d'ascendant sur les Grecs et les Barbares établis dans cette contrée, inspira de vives

(1) Pour ce chapitre et les deux suivants, *voyez* principalement les *Vies de Thémistocle*, *d'Aristide* et *de Cimon* dans Plutarque et dans Cornélius Népos, et l'*Histoire* d'Hérodote à partir du livre V.

(2) Hérodote, Hist., liv. IV, chap. 143, 144. Ibid., chap. 97, 137, 141, 142.

Digitized by Google

inquiétudes à Darius et le fit repentir de sa générosité. Sous prétexte de ne pouvoir se passer du dévouement et des conseils d'Histiée, il l'enleva à sa tyrannie de Milet, le rappela auprès de lui et l'emmena plus tard à Suse, où il le combla d'honneurs et où il l'admit à la plus intime familiarité (1). Avant de s'éloigner de la Lydie, il pourvut à l'administration des conquêtes anciennes et recommanda à ses lieutenants le soin d'en faire de nouvelles. Il donna à son frère Artaphernes le gouvernement de Sardes, et à Otanes, fils de ce Sisamnès que Cambyse avait fait mourir et écorcher pour avoir trafiqué de la justice, le commandement des côtes maritimes. Otanes fit des conquêtes encore plus importantes que celle de Mégabyze, 512. Il s'empara de Byzance, de Chalcédoine, de Lamponium et d'Antandros dans la Troade; et avec les vaisseaux que lui fournirent les Lesbiens, il subjugua les îles d'Imbros et de Lemnos qui étaient encore occupées par des débris de la race antique des Pélasges (2).

504. L'Ionie, sous l'administration d'Otanes, jouit de quelques années de repos. Cependant de nouveaux malheurs lui étaient réservés et ils lui vinrent de l'imprudente rivalité de Naxos et de Milet qui, au lieu d'unir leurs forces et de concerter leur défense, eurent recours à la fatale intervention des Perses et les rendirent ainsi les arbitres de leur destinée. Quelques nobles de Naxos, en butte à la haine du parti populaire, avaient été contraints de sortir de l'île. Comptant sur l'alliance qu'ils avaient contractée avec les principaux habitants de Milet, ils allèrent chercher un asile dans cette cité et demander l'assistance d'Aristagoras, qui en avait été nommé gouverneur, depuis le magnifique exil que la politique de Darius faisait subir à Histiée dans la cour de Suse. Aristagoras, charmé de l'occasion que lui offrait la fortune d'établir son influence dans la plus riche des Cyclades, promit aux réfugiés de les ramener dans leur patrie, à l'aide des secours du satrape Artaphernes, son ami, qui disposait de forces considérables de terre et de mer. Mais l'expédition que l'on arma contre les Naxiens échoua, d'abord par leur courage, ensuite par la rivalité d'Aristagoras et du Perse Mégabate qui commandait la flotte. Alors le Milésien, craignant qu'on ne lui imputât ce revers, et qu'il n'eût à en répondre au prix de sa fortune et de sa vie, changeant tout à coup de vues, se jeta dans un parti extrême, celui de la révolte. Rompant tous les liens qui l'attachaient aux satrapes,

(1) Hérodote, Hist., liv. V, chap. 11, 23, 24, 25.
(2) Ibid., chap. 26-27.

Digitized by Google

il ordonna de saisir les commandants de la flotte des Perses qui, depuis l'expédition de Naxos, s'était retirée dans le port de Myunte; il fit lapider par les habitants de Mytilène Coés, qui persévérait dans la fidélité qu'il avait vouée à Darius; il déposa tous les tyrans des villes, les remplaça par des stratéges, magistrats chéris du peuple, se démit lui-même du gouvernement de Milet, et rétablit partout la liberté. Aristagoras, en excitant ce soulèvement général dans l'Ionie, accomplissait les ordres secrets qu'Histiée lui avait fait parvenir de Suse, et que celui-ci brûlait de pouvoir soutenir lui-même de son activité et de son courage; mais il eut tort de ne pas tenir compte des sages conseils de l'historien Hécatée qui, n'ayant pu le détourner de la guerre, insista pour que les Grecs se rendissent maîtres de la mer, qu'ils enlevassent du temple des Branchides les immenses richesses que les rois et les peuples y avaient accumulées en l'honneur d'Apollon Didyméen, qu'ils les ravissent à l'avidité des Perses, et qu'ils s'en servissent pour accroître leur marine et leurs moyens de défense contre les forces supérieures du grand roi (1).

Aristagoras, avec les seules ressources que pouvaient lui fournir les Cyclades et les cités maritimes de l'Ionie, ne se sentait point en état de conjurer l'orage qui allait fondre sur sa patrie. Il tourna ses regards vers la Grèce, la mère commune de tant de cités de l'Asie, et se rendit à Sparte, qui était alors la plus puissante et la plus renommée des villes helléniques. Mais Cléomènes, qui partageait avec Démarate la royauté à Lacédémone, se montra indifférent au danger des Milésiens et repoussa avec indignation les présents et les pompeuses promesses de leur ambassadeur. Aristagoras reçut un accueil plus favorable des Athéniens, qui, ayant à tirer vengeance de la faveur que les Perses accordaient à Hippias, s'engagèrent à fournir vingt galères aux Ioniens et entraînèrent les Érétriens dans la même alliance. Les Athéniens, réunis aux Ioniens et à ceux d'Érétrie, s'emparèrent de Sardes, qui était sans défense, et la livrèrent aux flammes, 503. Darius, à cette nouvelle, prit son arc, y mit une flèche, et, l'ayant lancée vers le ciel, il s'écria : O Jupiter, puissé-je me venger des Athéniens ! Il ordonna à un de ses officiers de lui rappeler chaque jour l'outrage qu'il avait reçu de ce peuple (2). Les Athéniens, qui venaient si imprudemment de s'attirer l'inimitié de Darius, abandonnèrent l'Asie après la prise de Sardes, et ne voulurent plus con-

(1) Hérodote, Hist., liv. V, chap. 28-38.
(2) Ibid., liv. V, chap. 105.

Digitized by Google

tinuer à combattre avec les Ioniens, qui furent obligés de soutenir seuls tous les efforts de la guerre. Ces derniers, redoublant d'activité et de vigueur, s'emparent de Byzance et de toutes les villes de l'Hellespont, soulèvent la Carie et reçoivent les secours de l'île de Cypre, révoltée contre Darius. Mais les Phéniciens aident ce prince de leur marine, contribuent à la soumission de Cypre, et poursuivent les Milésiens sur les côtes de l'Ionie, 501. Daurisès et Otanes, gendres de Darius, font rentrer dans le devoir les villes de l'Hellespont, se portent en Carie, livrent bataille aux habitants et leur tuent dix mille hommes sur les bords du Marsyas. Les Milésiens éprouvent, peu de temps après, une déroute plus sanglante encore, et la réparent faiblement en surprenant dans une embuscade les généraux perses qui les ont vaincus. Aristagoras, l'auteur des troubles de l'Ionie, abandonne lâchement la contrée sur laquelle il vient d'attirer tant de désastres, et se transporte en Thrace, où il périt au siége d'une ville qui reçut plus tard le nom d'Amphipolis, 498.

Histiée, libre enfin des entraves que lui a longtemps imposées la faveur de Darius, se rend en Ionie et veut prendre le commandement général des troupes de la confédération; mais les Milésiens s'y opposent et repoussent ses prétentions par les armes. Dans le moment le plus décisif de la guerre, la discorde divise les Grecs et paralyse leurs forces, tandis que les Perses se fortifient des secours de la Phénicie, de Cypre, de la Cilicie et de l'Égypte. Cependant les Ioniens et leurs alliés, ayant réuni trois cent cinquante-trois galères à trois rangs de rames, prennent la résolution de livrer une grande bataille et attaquent, près de l'île de Lada, la flotte des Perses, forte de six cents voiles. Abandonnés au fort de la mêlée par les soixante galères des Samiens, ils sont vaincus, dispersés et perdent une grande partie de leur flotte. Les Perses s'emparent ensuite de Milet, et transportent ses habitants à l'embouchure du Tigre, à Ampé, sur la mer Érythrée. Histiée, qui, pendant le désastre des Milésiens, faisait des conquêtes vers l'Hellespont, est défait à son tour à Malène, dans l'Atarnée, par Harpage, fait prisonnier et mis à mort par l'ordre d'Artaphernes. Toutes les îles se soumettent, depuis la Thrace et l'Hellespont jusqu'à l'extrémité de la Carie. Les Phéniciens signalent leur zèle envers Darius, ou leur jalousie cruelle envers les Ioniens, en portant le fer et la flamme dans un grand nombre de leurs villes, 498.

496. Darius, vainqueur des cités rebelles, donne à Mardonius, son gendre, le commandement de forces considérables de terre et de mer, et le soin de le venger de l'insulte d'Athènes et d'Érétrie. Le général perse,

Digitized by Google

en traversant l'Ionie, dépose partout les tyrans des villes et établit la démocratie. Athènes et Érétrie ne sont pas le seul objet des préparatifs de Darius. La flotte soumet les Thasiens; mais elle est assaillie, près du mont Athos, par une tempête qui coûte aux Perses vingt mille hommes et trois cents galères. L'armée de terre franchit l'Hellespont, s'étend dans la Thrace déjà conquise, et subjugue une partie de la Macédoine. Une tribu de Thraces, les Bryges, surprend Mardonius dans cette contrée et lui tue beaucoup de monde sans pouvoir échapper à la servitude; mais il ne reste aux Perses que de faibles débris avec lesquels ils n'osent plus entreprendre la conquête de la Grèce.

494. Darius, plus irrité que découragé par le revers de Mardonius, envoie en Grèce des hérauts pour demander la soumission de toutes les villes. Athènes et Sparte, bravant le courroux du grand roi, mettent à mort ses ambassadeurs, et rendent la guerre inévitable par cette violation du droit des gens. Datis de Médie et Artaphernes succèdent à l'inexpérience de Mardonius, et conduisent contre les Grecs une armée plus redoutable que la première. Ils s'embarquent à Samos, dévastent l'île de Naxos, réduisent ses habitants en esclavage, épargnent Délos, parce qu'elle a vu naître Apollon et Diane, enlèvent comme otages les enfants d'une foule d'îles, et abordent à Caryste en Eubée. Érétrie, menacée plus que toutes les villes de l'Eubée, est secourue par quatre mille Athéniens établis à Chalcis. La discorde règne dans ses murs, et les Perses ont des partisans dans les citoyens les plus distingués, qui leur livrent la ville. La ruine d'Érétrie et l'esclavage de ses habitants, envoyés en Perse chargés de chaînes, annoncent aux Athéniens quelle réparation demande Darius pour l'incendie de Sardes et le meurtre de ses ambassadeurs. Mais Athènes avait accru sa puissance depuis l'expulsion des Pisistratides et le rétablissement de la liberté. Hippias, qui combat dans les rangs des Perses, et qui guide leurs pas dans les plaines de l'Attique, ne leur laisse d'espoir que dans la victoire. Trois grands hommes, Miltiade, Aristide et Thémistocle, relèvent les courages abattus, inspirent aux Athéniens leur enthousiasme pour la gloire et la liberté, et font naître l'espoir de vaincre, en faisant adopter la résolution de combattre. Chacune des dix tribus fournit mille soldats. Les Platéens en envoient un pareil nombre. Sparte, retenue par un usage superstitieux, arme quelques jours trop tard ses invincibles guerriers, qui n'arrivent sur le champ de bataille que pour être témoins des trophées de leurs rivaux. L'armée des Perses, forte de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cavalerie, et celle des Grecs, qui n'en comptait que

Digitized by Google

onze mille, en viennent aux mains près du bourg de Marathon. Les sages dispositions de Miltiade suppléent au défaut du nombre : les Perses sont mis en déroute, s'embarquent en désordre, font contre Athènes une tentative inutile avec leur flotte, et sont réduits à aller se réfugier en Asie, 490. Miltiade est mis à la tête de la flotte pour poursuivre les résultats de la victoire. Il échoue devant l'île de Paros. Ses ennemis l'accusent de trahison ; le peuple trop crédule soupçonne l'ancien tyran de la Chersonèse de Thrace de vouloir substituer le pouvoir d'un seul au pouvoir de tous, et condamne le vainqueur de Marathon à mourir dans les fers.

La bataille de Marathon étonna Darius, mais ne pouvait pas le détourner de porter les armes dans la Grèce : il n'avait eu jusqu'alors qu'une injure à venger ; il a de plus à réparer sa honte. Il fit pendant trois ans d'immenses préparatifs pour une troisième expédition, qui fut suspendue par une révolte de l'Égypte : ce prince mourut quelque temps après, 485, sans avoir puni les Égyptiens et sans s'être vengé d'Athènes. Il avait régné trente-six ans. C.

CHAPITRE XX.

Histoire des Perses et des Grecs depuis la mort de Darius jusqu'à la mort de Cimon, 485-449.

Les préparatifs de Darius, la contestation élevée à sa mort au sujet de la couronne entre deux de ses fils, la révolte de l'Égypte et le temps employé à la réprimer, les armements faits par Xerxès, auquel le trône de Perse fut déféré, remplissent un intervalle de dix années. Pendant ce temps, la Grèce se prépare de son côté à d'autres combats. La bataille de Marathon, dans laquelle Hippias a trouvé la mort, a exalté tous les courages. L'ingratitude d'Athènes envers Miltiade n'effraye ni Thémistocle ni Aristide. Ces deux grands hommes, rivaux de talents et de patriotisme, voient dans cette première invasion le présage assuré de nouveaux dangers. Ils créent de nouvelles ressources, dirigent tous les efforts des Athéniens vers la marine, et donnent ainsi à leur patrie une puissance qui non-seulement la fait triompher des Perses, mais encore la rend maîtresse de la mer et dangereuse pour l'indépendance des Grecs.

485. Thémistocle succède à Miltiade dans le commandement de la flotte, soumet aux Athéniens les îles de la mer Égée, et termine ainsi

Digitized by Google

l'entreprise commencée par son prédécesseur. Quelques années auparavant, il avait conseillé aux Athéniens de faire servir le produit des mines de Laurium à la construction de deux cents vaisseaux pour soutenir la guerre contre Égine. Cette guerre fut le salut de la Grèce, parce qu'elle força les Athéniens à devenir marins. Ces vaisseaux ne servirent pas à l'usage auquel on les avait destinés; mais, se trouvant construits d'avance, on les employa à la défense de la patrie. Thémistocle, après avoir puni la perfidie des Éginètes, attaque la flotte de Corcyre, en détruit une partie, et, en vengeant la Grèce des déprédations de ces insulaires, il satisfait l'ambition d'Athènes. C'est au milieu de ces succès que la nouvelle des armements de Xerxès parvient dans la Grèce. Sparte, victorieuse des Argiens et des nations voisines, est maîtresse du Péloponèse; mais des divisions implacables entre les rois Cléomène et Démarate ont forcé ce dernier à abandonner sa patrie, et c'est en Perse, à Xerxès lui-même, qu'il est allé demander vengeance de l'injustice qu'on lui a fait subir à Lacédémone. Démarate n'est pas le seul Grec qui pousse Xerxès à la guerre. Les Aleuâdes, princes de la Thessalie, et les Pisistratides, ont cherché à allumer le courroux du prince contre les Grecs. Mardonius, celui de tous les Perses qui a le plus d'ascendant sur son esprit, lui présente les facilités et les avantages d'une expédition en Europe, et ses conseils imprudents l'emportent sur les craintes qu'un frère de Darius, Artabane, ose manifester à Xerxès.

Xerxès, après avoir soumis l'Égypte et l'avoir asservie à un joug plus dur que celui que lui avait imposé Darius, assemble ses troupes de terre et de mer, et se dirige vers la Grèce avec plus de trois millions d'hommes. Il signale sa marche en Asie par des actes de cruauté et d'extravagance, franchit l'Hellespont, et, arrivé en Thrace, il se donne le vain plaisir de passer en revue l'armée la plus nombreuse qui ait encore été réunie sous les ordres d'un seul homme. Sa flotte est composée de douze cent sept galères à trois rangs de rames et de trois mille vaisseaux de charge, et montée par deux cent quarante et un mille quatre cents hommes. La Thrace, la Macédoine, la Pœonie et d'autres contrées européennes fournissent trois cent mille hommes; les îles, plus de cent vingt galères. Sur les bords du Strymon, Xerxès ordonne des sacrifices magiques; sur le territoire des *Neuf Voies*, il fait ensevelir vivants autant de jeunes Thraces des deux sexes, en l'honneur du dieu que les Perses croient être sous terre (1). Démarate a la hardiesse de prédire à Xerxès l'inutilité et

(1) Hérodote, l. VII, c. 114.

Digitized by Google

le danger de ces immenses préparatifs, et leur oppose les ressources que les Spartiates et les Grecs puiseront dans leur valeur indomptable et dans leur amour pour leur patrie. La soumission des tribus de la Thessalie, de la Doride, de celles qui habitent le Pinde, l'Ossa et l'Olympe, semblent démentir les prédictions du roi de Lacédémone. Les peuples de la Béotie, à l'exception des habitants de Thèbes et de Platée, se détachent de la Grèce et sollicitent l'alliance de Xerxès.

A l'isthme de Corinthe s'assemblent les députés des peuples qui, inaccessibles à la crainte, aiment mieux s'ensevelir sous les ruines de la patrie que de se soumettre à l'esclavage que les Perses leur présentent en échange de la paix. Ils envoient des ambassadeurs dans les îles de Crète, de Cypre, de Corcyre, dans les colonies grecques de la Sicile et de l'Italie, pour demander des secours au nom de la Grèce réunie; mais les Crétois, Gélon de Syracuse, les Grecs des îles de la mer Égée, ou par orgueil, ou par la volonté des oracles, abandonnent la cause des Grecs. Les Corcyréens et les Argiens observent une neutralité perfide. Les Thessaliens restés fidèles intéressent à leur défense les Spartiates et les Athéniens; deux de leurs principaux citoyens, Événète et Thémistocle, occupent avec dix mille hommes les bords du Pénée, pour s'opposer à l'invasion des Perses. Mais ces derniers pénètrent en Thessalie par le pays des Perrhèbes, près de la ville de Gonnos; et la Thessalie, abandonnée par les Grecs et envahie par les ennemis, devient l'auxiliaire de Xerxès. La confédération des Grecs, réduite aux Athéniens, aux Spartiates, aux Locriens, aux Phocidiens, aux Thespiens, aux Corinthiens, aux villes de Tégée, de Mantinée, d'Orchomène, et à quelques autres états moins considérables, envoie Léonidas, roi de Sparte, défendre avec sept mille hommes le défilé des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride, et une flotte de trois cents voiles occuper le détroit d'Artémisium, formé par les côtes de la Thessalie et par celles de l'Eubée. Les Athéniens fournissent cent vingt-sept galères, et prétendent au commandement général, qui est déféré aux Lacédémoniens par les alliés. Athènes renonce à une prétention qui pouvait compromettre le salut de la Grèce, Thémistocle reçoit les ordres d'Eurybiade, sans cesser de diriger l'expédition par ses conseils. Soixante mille hommes de troupes, campés à l'isthme de Corinthe, défendront l'entrée du Péloponèse, si le nombre l'emporte sur la valeur au défilé des Thermopyles.

480. Léonidas défend plusieurs jours, avec succès, le poste que lui a confié la Grèce. Sa résistance étonne Xerxès, qui s'aperçoit qu'il a

Digitized by Google

beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. La différence des institutions des deux peuples explique les résultats si prodigieux de leur lutte. Les Spartiates, citoyens d'une ville libre, se préparent à un combat où ils sont certains de trouver la mort, avec la même tranquillité d'âme que s'ils devaient paraître aux jeux olympiques. Les Perses, traînés en esclaves à la guerre, ne marchent au combat que sous le fouet des officiers qui les commandent (1). Trois fois ils essayent de franchir le défilé des Thermopyles, trois fois ils sont repoussés avec perte. Mais un habitant du pays, Éphialte, leur découvre un sentier par lequel ils tournent les Grecs. Le combat s'engage alors dans un espace plus étendu. Léonidas y meurt avec trois cents Spartiates. Les Thespiens partagent le sort de leurs héroïques alliés. Léonidas, sans espoir de vaincre, avait renvoyé les autres troupes, afin de les conserver à la Grèce. Après sa mort, les Thébains, oubliant que la Grèce les a envoyés aux Thermopyles pour combattre et mourir avec Léonidas, se présentent en suppliants aux officiers de Xerxès, se laissent incorporer dans son armée, et, à l'exemple des Thessaliens, ils deviennent les auxiliaires du grand roi. Ce prince s'est ouvert une entrée dans la Grèce, mais il a perdu vingt mille de ses meilleurs soldats.

Dans le même temps, les forces navales des deux peuples en venaient aux mains, avec un semblable résultat, près du promontoire d'Artémisium. Les Perses, repoussés par les Grecs, perdaient deux cents vaisseaux dans une tempête. Mais la nouvelle de la mort de Léonidas et de la marche de l'armée de Xerxès détermine Eurybiade et Thémistocle à abandonner la position qu'ils ont prise entre la Thessalie et l'île d'Eubée; ils s'arrêtent près de Salamine. Cependant les Thessaliens, irrités par des défaites récentes que leur ont fait éprouver les Phocidiens, désolent leurs campagnes et brûlent les villes et les temples. La défection des Thébains sauve la Béotie, dont Alexandre, roi de Macédoine, occupe les villes pour les préserver des ravages des Perses. Platée et Thespie sont consumées par les flammes pour n'avoir pas trahi les intérêts de la Grèce. L'Attique éprouve à son tour tous les maux de la guerre. Athènes est dé-

(1) Hérodote, liv. VII, chap. 56 et 223, et Plutarque, *Traité de la malignité d'Hérodote*, constatent cet usage de faire marcher au combat les soldats perses à coups de fouet. Il nous semble que cette discipline, qui était en rapport avec la nature du gouvernement des Perses, et qui sert à expliquer les succès prodigieux des Grecs, n'a pas été assez remarquée par les auteurs qui ont écrit sur l'histoire ancienne. Nous ferons aussi observer qu'aucun de ces écrivains n'a fait passer dans ses ouvrages la clarté et l'intérêt qui se trouvent dans les historiens grecs, et surtout dans Hérodote.

Digitized by Google

truite, et le peu d'habitants que les oracles ont retenus dans la citadelle périssent par le fer des Perses. Trézène, Égine et Salamine ont recueilli les vieillards, les enfants et les femmes. Thémistocle est parvenu à transporter sur les vaisseaux toutes les forces de la république. Le sort d'Athènes, de la Phocide et de quelques villes de la Béotie, jette l'épouvante dans le conseil des Grecs. Les principaux chefs veulent abandonner le détroit de Salamine pour se rapprocher de l'isthme, où sont réunies toutes les forces de terre. Thémistocle, secondé par Aristide, dont il a fait cesser l'exil depuis le danger de la patrie commune, suspend l'exécution d'un plan qui rendrait sa prudence inutile. Il trompe Xerxès, et l'entraîne à livrer bataille dans le détroit formé par l'île de Salamine et l'Attique, où les vaisseaux des Perses s'embarrassent par leur nombre même. La flotte des Grecs est victorieuse. Xerxès, effrayé par le désastre inattendu de cette journée, n'ose pas entreprendre de le réparer. Il fuit précipitamment de la Grèce, et y laisse Mardonius avec trois cent mille hommes pour continuer la guerre.

Les Carthaginois, alliés de Xerxès, ne combattaient pas avec plus de succès en Sicile. Ils s'étaient engagés, sur la demande du roi de Perse, à attaquer avec toutes leurs forces les Grecs de la Sicile et de l'Italie. Avec trois cent mille hommes et deux cents vaisseaux, ils avaient menacé l'indépendance des cités grecques de ces deux contrées. Mais Gélon, que ses talents et ses vertus avaient élevé, depuis quelques années, au trône de Syracuse, s'allie avec Théron, tyran d'Agrigente, et triomphe des Carthaginois à Panorme. Amilcar, leur général, et cent cinquante mille hommes périssent dans cette sanglante journée. Gélon ajoute à sa gloire par son humanité après la défaite de ses ennemis : il leur impose pour condition de renoncer à leur culte sanguinaire, et de ne plus immoler de victimes humaines à leurs divinités.

L'année suivante, 479, les Grecs remportent, le même jour (22 septembre), une double victoire à Platée et à Mycale. Mardonius, après avoir passé l'hiver en Thessalie et avoir augmenté son armée de cinquante mille Grecs auxiliaires, fond sur la Grèce, s'empare une seconde fois d'Athènes, et campe dans la Béotie, près de Platée. Les Grecs, au nombre de cent dix mille, commandés par Pausanias de Sparte, lui livrent bataille. Les Perses résistent longtemps avec courage; mais la légèreté de leurs armes, et les longs vêtements qu'ils portent, même dans les combats, leur donnent beaucoup de désavantage contre des troupes plus lestes et qui se servent de meilleures armes. Mardonius reste sur le champ de bataille. Son armée entière est détruite, à l'exception de qua-

Digitized by Google

rante mille hommes qui n'avaient pas pris part à l'action, et qu'Artabaze conduit en Asie. Les Grecs auxiliaires défendent avec lâcheté la cause qu'ils ont embrassée. Les Thébains seuls, avec leur cavalerie, retardent quelque temps la victoire. En Asie, un succès non moins éclatant couronne les efforts des Grecs. Le roi Léotychides et Xantippe, père de Périclès, chassent les Perses de la mer Égée, les poursuivent sur le continent, leur tuent quarante mille hommes et brûlent leur flotte retirée sur le rivage. Ils reçoivent dans leur alliance les habitants de Samos, de Chio, de Lesbos, et presque tous les insulaires; s'emparent des côtes de l'Asie Mineure, et rendent la liberté à toutes les villes.

Après la bataille de Platée, la Grèce est délivrée de l'invasion des Perses. Le théâtre de la guerre change de lieu et est reporté en Asie par les victoires des Grecs. A Mycale, ces derniers obtiennent le premier avantage, qui enlève à Xerxès l'espoir de s'occuper de la conquête de la Grèce, en le faisant trembler pour son propre territoire. Ainsi les Perses cessent, dès cette époque, de faire une guerre offensive : le rôle d'agresseurs appartient aux Grecs. On doit remarquer que, dans la première période de la guerre Médique, plusieurs peuples grecs se sont ligués contre l'ennemi commun; mais, à partir du combat de Mycale, cette confédération se dissout. Les Athéniens, qui ont eu la plus grande part aux victoires les plus décisives, et qui possèdent une marine plus considérable que celle de tous les Grecs réunis, commencent à disputer aux Spartiates la suprématie dont ces derniers sont en possession, et continuent, pour leur compte, les hostilités contre le grand roi. Les événements, considérés sous ce point de vue, produisent deux résultats qui amènent la guerre du Péloponèse : 1° l'accroissement rapide de la puissance d'Athènes; 2° la jalousie des Spartiates, qui associent à leur querelle toutes les cités que révoltent l'ambition et la tyrannie des Athéniens. Cette dernière partie sera traitée dans le chapitre suivant.

479. Après le combat de Mycale, les Athéniens, malgré la retraite des Spartiates et des Péloponésiens, s'emparent de Sestos et de la Chersonèse de Thrace, et rendent la liberté à toutes les cités grecques de l'Asie Mineure. Deux ans après, 477, les Athéniens et les Spartiates enlèvent Cypre aux Perses, font soulever les peuples qui l'habitent, parcourent les îles de la mer Égée, et se rendent maîtres de Byzance, située sur l'Hellespont. Pausanias, enflé de ses succès, veut les faire servir à sa grandeur et à l'esclavage de sa patrie; Sparte lui ôte le commandement de la flotte. Cimon et Aristide d'Athènes lui succèdent; et les alliés,

Digitized by Google

malgré les réclamations de Sparte, consentent pour la première fois à reconnaître les Athéniens pour chefs de la confédération générale. Aristide règle leurs contributions, et fixe à 460 talents (2,600,000 fr.) la somme annuelle qu'ils doivent payer pour les frais de la guerre, la construction et l'entretien de la flotte.

Cimon, doué du génie de Thémistocle, et formé à la vertu par les leçons et l'exemple d'Aristide, se porte en Thrace avec les forces combinées des Athéniens et des Grecs, soumet Éion, Amphipolis et plusieurs contrées de la Thrace, où il établit une colonie de dix mille Athéniens, poursuit les Perses en Asie, rend la liberté aux villes de la Carie et de la Lycie, et menace la Pamphylie.

472. Les troubles de la Perse favorisent les succès prodigieux de Cimon. Xerxès meurt, assassiné par Artabane, qui ambitionne son trône. Artaxerxès, le troisième de ses fils, surnommé *Longue-Main*, ne lui succède qu'après une guerre civile. Vainqueur d'Artabane, il défend les provinces attaquées par les Athéniens; mais Cimon, en un seul jour, disperse sa flotte sur la mer de Cypre, et bat ses troupes de terre à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il s'empare, peu de temps après, de quatre-vingts galères de Phénicie. Les hostilités, suspendues pendant un an, sont reprises et poursuivies avec le même bonheur par les Athéniens. Ils se dirigent vers la Thrace, que les Perses ont essayé de replacer sous leur joug. Ils y font de nouvelles conquêtes et s'emparent de l'île de Thasos, qui résiste trois ans à leurs efforts, et l'obligent à leur livrer ses vaisseaux et ses mines d'or. Les alliés, fatigués d'une guerre que prolonge l'ambition seule d'Athènes, refusent d'y prendre part et menacent d'une révolte; l'adresse de Cimon fait tourner leur mécontentement au profit de la puissance de sa patrie. Il leur laisse leurs matelots et leurs soldats, prend leurs galères, augmente leurs contributions en argent, et les rend ainsi tributaires, d'alliés qu'ils étaient.

463. Les Athéniens, dévorés d'une ambition insatiable, méditent une expédition nouvelle dans l'île de Cypre, qui était retombée sous la domination des Perses, ils en sont détournés par l'espoir d'une conquête plus importante, et deviennent les auxiliaires d'Inarus, qui a fait révolter l'Égypte contre Artaxerxès. Cimon conduit à son secours deux cents galères. Les Athéniens, réunis aux Égyptiens révoltés, remportent une grande victoire sur les Perses et pénètrent jusqu'à Memphis; mais, après la défaite d'Inarus, qui succombe sous les forces supérieures des Perses, les Grecs auxiliaires sont forcés d'abandonner l'Égypte, et ne retirent aucun fruit d'une expédition où ils n'ont fait éclater qu'une ambition

Digitized by Google

déçue, qu'une valeur inutile. Un grand nombre de leurs soldats périssent dans les déserts de l'Afrique, en voulant se rendre dans la Cyrénaïque, et soixante galères, envoyées d'Athènes pour soutenir l'expédition, sont prises ou détruites par les Phéniciens, 457.

Ce désastre et les troubles qui agitent la Grèce empêchent les Athéniens, pendant sept années, de s'occuper de la guerre contre les Perses. Dans cet intervalle, Cimon éprouve l'ingratitude de ses concitoyens, et est puni, par l'exil, de ses efforts pour entretenir l'union entre Sparte et sa patrie, et prévenir une conflagration générale. Rappelé après cinq ans d'exil, il apaise la guerre qui venait d'éclater entre les deux républiques rivales, et détourne contre les Perses l'inquiétude ambitieuse de ses concitoyens. Il se met en mer avec deux cents vaisseaux, en envoie soixante en Égypte, et avec les autres il attaque l'île de Cypre. Il s'empare des villes de Malos et de Citium, et prépare de plus grands succès par sa douceur et son humanité envers les prisonniers. Artabaze, qui commande les galères de Phénicie et de Cilicie, essuie une grande défaite et perd plus de cent galères. Les vainqueurs débarquent en Cilicie et mettent en fuite l'armée de terre avec laquelle Mégabyse devait soutenir les forces navales commandées par Artabaze. Cimon retourne en Cypre pour faire le siége de Salamine, qui en était la capitale. Une blessure, reçue sous les murs de Citium, ralentit les opérations de la guerre. Artaxerxès, craignant pour son trône, que menaçaient le génie de Cimon et la valeur des Athéniens, demande la paix, et l'obtient aux conditions les plus honteuses pour lui. Les principales clauses portent : que toutes les villes grecques de l'Asie seront remises en liberté, qu'aucun vaisseau de guerre perse ne naviguera depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie, qu'aucune troupe du roi n'approchera de ces mers à la distance de trois jours de marche. Les Athéniens et leurs alliés s'engagent à retirer leurs armements de l'île de Cypre, et à ne plus inquiéter les possessions du roi de Perse. Tel est le traité imposé, après cinquante et un ans de combats, à la monarchie des Perses, par une république qui n'avait pas la cent quinzième partie de son territoire. Cimon, auquel on doit attribuer la gloire de ce traité, unique dans l'histoire des nations de l'antiquité, meurt en Cypre, avant qu'il soit définitivement conclu; et la flotte, qu'il devait reconduire chargée de tant de trophées, ne ramène dans le port d'Athènes que les restes inanimés de ce grand homme, 449.

C.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Histoire de l'intérieur de la Grèce, depuis le combat de Mycale jusqu'à la guerre entre Corcyre et Corinthe, 479-436.

La Grèce, affranchie de la crainte des Perses, triomphe au dehors; mais, au dedans, une rivalité funeste éclate entre les cités victorieuses, et divise Athènes et Sparte, autour desquelles se rallient toutes les forces des Grecs. Athènes, par les victoires de Marathon et de Salamine et la création de sa puissance maritime, a déjà fortement ébranlé la suprématie que Sparte exerce dans le Péloponèse, et qu'elle a étendue sur le continent. Elle a eu la plus grande part dans la gloire d'avoir repoussé les innombrables armées des Perses; mais les héros de Sparte ont succombé aux Thermopyles pour la défense de la patrie commune. A Salamine, à Platée et à Mycale, ses généraux et ses soldats ont brillé parmi les vainqueurs de ces mémorables journées. Cependant les Athéniens, enflés des succès dont ils s'attribuent tout l'honneur, s'attachent à ravir à leurs alliés les avantages de la victoire. Ils poursuivent pour leur propre compte des succès faciles, cherchent à asservir les Grecs et donnent à leur puissance un développement dangereux pour l'indépendance de leurs alliés. Leur ambition excite les alarmes des peuples secondaires et la jalousie des principales républiques. Sparte est naturellement à leur tête, et élève des prétentions rivales. Athènes les déjoue avec adresse, ou les combat avec une violence égale à celle de l'attaque. Le Péloponèse, la Béotie, l'Eubée et la Phocide sont le théâtre d'hostilités passagères, mais animées. Les Grecs préludent ainsi à la guerre du Péloponèse, qui fut le terme de la puissance d'Athènes, et la principale cause de l'affaiblissement de la Grèce et de la perte de son indépendance politique.

478. Les Athéniens, après la retraite des Perses, réparent leur ville et l'entourent de murailles, malgré les réclamations des Spartiates, qui veulent détruire toutes les fortifications des villes situées hors du Péloponèse. Thémistocle se rend à Sparte, trompe les éphores, et, de retour dans sa patrie, il fortifie le Pirée, attire les ouvriers étrangers dans l'Attique par les priviléges qu'il leur accorde, et engage les Athéniens à construire, tous les ans, soixante galères, afin de s'emparer de l'empire de la mer. L'orgueil et la trahison de Pausanias favorisent leur ambition. Son rappel de Byzance, où il commande les forces de Sparte et des alliés, laisse à Cimon et à Aristide la conduite de la guerre, et

Digitized by Google

place Athènes à un rang où elle ne s'est pas encore élevée. Pausanias, traître envers sa patrie, qu'il veut sacrifier à l'or des Perses, est convaincu de son crime et condamné par les éphores, et le vainqueur de Platée périt de faim dans le temple de Pallas, où il s'est réfugié.

Dans le même temps, Thémistocle éprouvait, sans les mériter, l'ingratitude de ses concitoyens et les rigueurs de l'ostracisme. Il s'était trop élevé pour n'avoir pas un grand nombre d'envieux, 467. En exil à Argos, avant la mort de Pausanias, il y est poursuivi après sa condamnation par la haine de ses ennemis et des Spartiates, qui persuadent au peuple d'Athènes qu'il a pris part à la conspiration de Pausanias. Forcé d'abandonner Argos, il se réfugie à Corcyre, puis à la cour d'Admète, roi des Molosses, et ne trouve enfin d'asile assuré que dans les États du roi de Perse. Les Athéniens s'étant privés de ce grand homme, auquel ils sont redevables de leur salut et de leur puissance, perdent, peu de temps après, Aristide, qui meurt pauvre après avoir administré les finances de sa patrie et de ses alliés.

Pendant que Cimon, qui a succédé à Thémistocle et à Aristide, étend la puissance des Athéniens par ses victoires sur les Perses et l'établissement de plusieurs colonies dans la Thrace, Sparte, ébranlée par un tremblement de terre, voit vingt mille de ses habitants ensevelis sous les débris du mont Taygète, et les Hilotes et les Messéniens se révolter pour consommer sa ruine, 464. Le roi Archidamus repousse leurs premières attaques; ils se retirent dans la ville d'Ithôme. Leur courage désespéré, et les secours qu'ils reçoivent des habitants de Pise, prolongent pendant dix ans la troisième guerre de Messénie. Les Spartiates sont réduits à demander les secours des Athéniens, qui marchent à leur défense pour ne pas laisser périr la métropole du Péloponèse. Mais, honteux de devoir leur salut à des rivaux, ils renvoient leurs troupes, blessent l'orgueil et la générosité de cette république et attirent sa vengeance sur Cimon, dont l'influence avait déterminé le peuple à prendre le parti de Lacédémone. Les Athéniens, non contents d'exiler Cimon, recueillent les Hilotes et les Messéniens qui échappent au fer de leur vengeance, et les établissent à Naupacte. Pise est cruellement punie d'avoir favorisé la révolte des Hilotes et des Messéniens. Après leur dispersion, elle reste sans appui dans le Péloponèse, et les Spartiates la livrent à la haine des Éléens, qui la détruisent de fond en comble, 456. La guerre civile bouleversait d'autres cités du Péloponèse et de la Grèce : Argos, qui occupe dans la péninsule le premier rang après Lacédémone, avait à réprimer la révolte de presque toutes les villes de son obéis-

Digitized by Google

sance. Sa neutralité hostile envers le reste de la Grèce, pendant la guerre Médique, a soulevé contre elle les villes qui avaient bravé le péril de combattre pour l'indépendance commune. Mycènes donne le signal de cette révolte : mais elle est emportée d'assaut, et ses habitants sont égorgés par les Argiens.

Les Thébains, plus coupables encore que les Argiens, ont aussi à comprimer les efforts des cités tributaires de la Béotie, qui rejettent leur suprématie. La même indignation devrait animer Athènes et Lacédémone contre la perfidie d'Argos et de Thèbes; mais Argos peut affaiblir la puissance de Lacédémone dans le Péloponèse, Thèbes, celle d'Athènes dans la Grèce; et Athènes devient l'alliée d'Argos, Lacédémone, de Thèbes. Un combat sanglant est livré près de Tanagre, 455, entre les Athéniens, d'un côté, et les Thébains et les Spartiates, de l'autre. Deux mois après, les Athéniens, conduits par Myronides, triomphent des Béotiens près d'Œnophyte, réduisent sous leur puissance la Béotie et la Phocide, et détruisent les murs de Tanagre et ceux des villes de la Locride. Leur flotte parcourt les côtes du Péloponèse; ils brûlent les galères des Lacédémoniens, enlèvent Chalcis aux Corinthiens, et font essuyer une défaite sanglante aux Sicyoniens (1). Les Athéniens, qui viennent de soulever contre eux tant de haines par ces hostilités, rappellent Cimon, qu'ils ont exilé; Périclès, le principal auteur de sa disgrâce, propose le décret qui rend ce grand homme à la patrie. Le retour de Cimon est suivi de la concorde entre les deux républiques rivales. Il dirige contre les Perses les forces et l'ambition d'Athènes, afin de prévenir les troubles qu'elle eût été tentée de renouveler dans la Grèce, 450.

La civilisation des Grecs commence, dès cette époque, à être connue des Romains. Des historiens racontent que des ambassadeurs, partis de Rome, se rendirent en Grèce, pour y recueillir les lois de Solon et des autres législateurs célèbres, et que ce voyage a donné lieu à l'établissement du décemvirat et à la promulgation de la loi des Douze Tables.

Athènes, occupée de tant d'intérêts divers, subissait une révolution politique dont l'influence se faisait déjà sentir dans ses rapports avec les peuples alliés. Les mœurs de ses citoyens se corrompaient; la constitution de Solon, déjà altérée par les lois de Clisthènes et d'Aristide (2),

(1) Thucydide, l. I, chap. 108.

(2) On peut voir dans Plutarque qu'Aristide, pour récompenser le peuple de tous les sacrifices que lui avait imposés la guerre Médique, avait affaibli le principe aristocra-

Digitized by Google

était détruite; l'Aréopage était avili, la justice était livrée aux derniers citoyens, et les délibérations publiques à la multitude toujours aveugle et passionnée. Ce changement était l'ouvrage de Périclès : jaloux de jouer le premier rôle dans sa patrie, il avait recherché la faveur du parti populaire pour combattre Cimon, chef de l'aristocratie; pour gagner la faveur du peuple, il lui avait prodigué les fêtes et les spectacles, et avait employé à ses plaisirs les contributions que les alliés payaient pour l'entretien de la marine. Le peuple, séduit par ses largesses, entraîné par son éloquence, plein d'admiration pour son désintéressement et son courage, obéit à toutes les impulsions qu'il en reçoit, lui sacrifie Cimon, puis Thucydide, qui cherche à remplacer ce dernier, et le rend maître presque absolu de la république. Périclès essaye en vain de faire reconnaître, par les alliés, la suprématie d'Athènes sur Lacédémone; pour se venger de leur refus, il affermit la domination des Athéniens dans la Chersonèse de Thrace, ravage les villes maritimes du Péloponèse, débarque ses troupes sur plusieurs points, défait près de Némée les Sicyoniens, désole l'Acarnanie, et rentre à Athènes chargé de gloire et de butin. Il promène ensuite sa flotte sur toutes les mers voisines, pénètre jusqu'au royaume de Pont, et fait respecter la puissance d'Athènes dans ces contrées éloignées.

Les Athéniens, enorgueillis de tant de succès, méditent la conquête de Carthage, de l'Égypte et de la Sicile; mais Périclès modère leur ambition, retient leurs forces dans la Grèce, et ne s'occupe qu'à contenir et abaisser Lacédémone, et qu'à réprimer la révolte des villes tributaires. Il rétablit les Phocidiens dans l'intendance du temple de Delphes, dont ils venaient d'être dépouillés par Lacédémone, désarme les Mégariens, chasse le roi Plistonax de l'Attique, fait une invasion dans l'île d'Eubée, soumet toutes les villes, et remplace par des colons athéniens les plus riches habitants de Chalcis et d'Histiée. La paix est ensuite conclue pour trente ans entre Sparte et Athènes, 446. Périclès la met à profit, en faisant déclarer par le peuple la guerre à Samos, qui repousse la tyrannie et les exactions des Athéniens. Les Samiens se défendent avec une marine redoutable; ils livrent deux batailles navales, dans l'une desquelles ils remportent la victoire; mais, repoussés par des forces supérieures que commande Périclès, ils se renferment dans leur ville,

---

tique du gouvernement, et avait fait rendre un décret par lequel les fonctions les plus élevées, les places mêmes d'archontes, étaient accessibles aux dernières classes du peuple. Plut., *Vie d'Aristide*, chap. 37.

Digitized by Google

soutiennent pendant neuf mois un siége opiniâtre, et ne cèdent qu'à l'usage, alors nouveau, des machines de guerre, **440.** Le vainqueur fait raser leurs murailles, détruit leur marine, les condamne à des tributs onéreux, et emmène les principaux citoyens comme otages à Athènes. Cette victoire importante et le traitement que subissent les vaincus augmentent les craintes et la jalousie de Sparte, et auraient troublé l'harmonie qui existait entre les deux républiques, quand même la guerre de Corcyre, qui éclata peu de temps après, n'aurait pas rendu leur rupture inévitable.

432. Périclès, dans la prévoyance de cette rupture, détermine les Athéniens à prendre parti pour Corcyre contre Corinthe, malgré le droit public de la Grèce, qui défendait à une cité étrangère de se mêler des contestations survenues entre une métropole et ses colonies. Corcyre possédait une marine puissante; mais, trop faible pour résister aux forces de Corinthe, elle implora le secours des Athéniens. Deux fois les Corinthiens et les Corcyréens en viennent aux mains avec un succès égal. Les Corinthiens, non contents de soulever contre Athènes toutes les cités du Péloponèse, font révolter Potidée, et chassent de cette ville les magistrats athéniens qui la gouvernaient. Les deux républiques se livrent, sous les murs de Potidée, un combat sanglant dans lequel les Corinthiens sont mis en fuite. Cependant Potidée ferme ses portes aux vainqueurs, qui sont obligés d'en former le siége, et qui ne s'en rendent maîtres que dans la troisième année de la guerre de Péloponèse.

Les députés de la Grèce s'assemblent à Sparte. Les Corinthiens, irrités de leur dernier revers, accusent avec violence l'ambition d'Athènes. Les Lacédémoniens, au mépris des sages avis d'Archidamus, leur roi, obtiennent qu'il sera demandé aux Athéniens réparation de leurs infractions aux traités, et du despotisme qu'ils exercent dans la Grèce. Ils exigent que les Athéniens chassent de leur ville les descendants de Cylon, dont Périclès fait partie; qu'ils lèvent le siége de Potidée; qu'ils rendent la liberté aux Éginètes, et qu'ils révoquent un décret qui excluait les Mégariens des marchés d'Athènes. Périclès, qui est l'objet indirect des attaques des Lacédémoniens, se sert de l'ascendant qu'il exerce sur le peuple pour le déterminer à opposer un refus inflexible à leurs prétentions. Les deux partis se préparent alors à la guerre dans laquelle les précipite une ambition également injuste et aveugle de part et d'autre. C.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Histoire de la Grèce, depuis le commencement de la guerre du Péloponèse jusqu'à la paix de Nicias, 431-421 (1).

Les peuples grecs ont vaincu et humilié la Perse jusqu'au traité de Cimon, parce que ce grand homme est parvenu à comprimer les haines dont ils sont animés les uns contre les autres; parce que ces haines n'ont amené que des hostilités momentanées et partielles; parce qu'enfin ils ont reconnu d'abord dans les Lacédémoniens, ensuite dans les Athéniens, des chefs qui ont réuni leurs forces. Ils vont se déchirer maintenant par une guerre civile et générale de vingt-sept ans. Pendant cet espace de temps, non-seulement les rois de Perse n'ont plus rien à craindre, mais ils jouent même le rôle de maîtres et de hauts protecteurs à l'égard des Athéniens et des Spartiates, chefs des deux ligues rivales, jusqu'à ce que l'un des deux peuples ait abattu l'autre, et rétabli une suprématie, un centre d'union dans la Grèce.

Les causes éloignées et prochaines de la guerre du Péloponèse peuvent se réduire à quatre principales : 1° l'inimitié toujours subsistante entre les races dorique et ionique; 2° la jalousie de Sparte; 3° la tyrannie d'Athènes envers les alliés, et le juste mécontentement de ces derniers; 4° les dangers de Périclès, qui, harcelé par ses ennemis, jette ses compatriotes dans une guerre où ils auront besoin de ses talents. La seule énumération des peuples qui s'assemblèrent à Sparte pour se communiquer leurs griefs, et qui se confédérèrent ensuite contre Athènes, prouve que l'insolence et l'ambition de cette république, exaltées par Périclès, lui avaient enlevé, même avant le commencement des hostilités, l'alliance de plus de la moitié des peuples qui s'étaient soumis à son commandement depuis la trahison de Pausanias.

Dans le cours des dix premières années de la guerre du Péloponèse, on n'a montré jusqu'à présent qu'une suite de ravages, de combats, de siéges, conseillés des deux côtés par une aveugle fureur. On peut y voir autre chose; on peut y reconnaître des plans suivis, des combinaisons profondes. Les Péloponésiens commencent les

(1) Thucydide, l. I, II, III, IV, V, jusqu'au chap. 20. Diodore de Sicile, liv. XII. Plutarch., in Pericle et in Nicia. On a raconté vingt fois la guerre du Péloponèse : on ne l'a pas considérée une seule fois sous son véritable point de vue. Dans les chapitres suivants nous avons essayé de jeter quelque lumière sur les faits qui se rattachent à cette période.

Digitized by Google

hostilités par des dévastations; Athènes, aidée de sa flotte, les leur rend : la guerre peut continuer de la sorte pendant de longues années sans amener des résultats décisifs. Pour en obtenir, les Péloponésiens équipent une flotte : ils veulent préserver leurs côtes attaquées; ils veulent frapper au cœur la puissance de la ligue rivale, en s'emparant d'Athènes. Ils échouent dans le dernier projet, mais ils réussissent dans le premier. Les Athéniens trouvant les côtes du Péloponèse désormais gardées, vont s'établir, à poste fixe, à Pylos et à Cythère, à l'occident et au midi des possessions des Lacédémoniens; ils s'emparent de leur flotte par adresse; ils appellent la Messénie à la révolte, et se préparent à ramener dans leurs foyers les Messéniens bannis : il n'est pas un seul moment où Sparte n'ait à craindre pour son territoire et pour sa domination dans le Péloponèse. Les Spartiates, de leur côté, prennent Platée pour ne laisser dans la Béotie aucune ville étrangère à leur alliance; pour presser Athènes et l'Attique entre les armées des Béotiens au nord, et celles des Péloponésiens au sud. De plus, ils essayent d'arracher à Athènes ses principales ressources en lui enlevant les côtes et les îles de l'Asie Mineure et de la Thrace, dont elle tire des vaisseaux, des tributs, des bois de construction, des cordages; dont elle a fait l'arsenal de sa puissance maritime; où elle ne trouve plus un seul ennemi depuis la prise de Potidée. En suivant cette idée, les Spartiates poussent Lesbos à la révolte, s'emparent d'Acanthe, de Stagyre, d'Amphipolis, livrent de nombreux combats pour acquérir ou pour conserver ces conquêtes.

431. *Alliés et forces des Athéniens et des Spartiates.* — La guerre du Péloponèse commence. Les Lacédémoniens ont pour alliés les habitants d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium; les Ætoliens, les Phocidiens, les Locriens; les Béotiens, excepté ceux de Platée, les Mégariens; tous les peuples du Péloponèse, excepté les Achéens et les Argiens. Dans le principe, ils manquent d'argent, et n'ont de flottes que quarante galères corinthiennes; mais ils peuvent réunir soixante mille soldats. Du côté des Athéniens se rangent quelques princes de la Thessalie, les Acarnaniens, ceux de Naupacte dans la Locride, ceux de Platée dans la Béotie, Corcyre, Zacinthe, Céphalénie, les Cyclades, excepté Mélos et Théra, toutes les côtes de l'Asie et de l'Hellespont, toutes les villes de la Thrace, excepté Potidée. Outre ces secours, les Athéniens composent leur armée de terre de seize mille hommes, et leur armée navale de trois cents galères : ils confient la garde de leurs murs et des forteresses de l'Attique à seize mille autres citoyens, trop jeunes ou trop vieux pour être enrôlés. Ils comptent dans leur épargne six mille talents (33 millions).

Depuis le moment où la guerre éclate jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile, les Spartiates ont des armées de terre plus nombreuses; mais

Digitized by Google

ils manquent habituellement de marine et d'argent, malgré quelques tentatives faites par eux pour s'en procurer. Les Athéniens possèdent ces deux ressources pleines et entières. D'où il résulte que les deux États rivaux et leurs alliés respectifs remportent tour à tour des avantages, essuient des pertes, qui rendent l'issue de la guerre tout à fait incertaine.

Ravages et cruautés exercés par les deux peuples. Peste à Athènes. — Les Thébains envahissent la ville de Platée et en sont chassés : cet acte d'hostilité est le signal de la guerre. Archidamus, roi de Sparte, ravage l'Attique à la tête de soixante mille hommes. Périclès contraint ses compatriotes à demeurer enfermés dans Athènes. Le manque de vivres et d'une paye réglée, la nécessité de retourner aux travaux de la campagne et aux soins domestiques, chassent bientôt Archidamus et ses alliés de l'Attique. Dès qu'ils se sont retirés, Périclès envoie contre les Locriens une escadre qui obtient quelques avantages. Il monte lui-même la grande flotte : après avoir porté la désolation sur les côtes du Péloponèse, il prend à son retour l'île d'Égine. Les Athéniens vont en corps de nation ravager le territoire de Mégare, tandis que les Acarnaniens repoussent la flotte et les attaques de Corinthe. Dans l'hiver qui suit cette première campagne, Périclès prononce l'éloge funèbre des guerriers morts pour la patrie.

430. Les Lacédémoniens font une seconde invasion dans l'Attique, et Archidamus commence le siége de Platée. Les Lacédémoniens jettent dans des précipices les marchands d'Athènes qui tombent entre leurs mains : les Athéniens mettent à mort les ambassadeurs que les républiques péloponésiennes envoient à Artaxerxès Longue-Main pour implorer ses secours. Aux maux de la guerre se joignent, pour les Athéniens; ceux de la contagion. Dans l'espace de deux ans, malgré les soins généreux d'Hippocrate et de ses disciples, la peste, partie d'Éthiopie, leur enlève cinq mille hommes en état de porter les armes. Conseillés par le désespoir, ils ôtent l'autorité à Périclès et le condamnent à l'amende : bientôt ils le replacent à la tête des affaires; mais il succombe aux atteintes de la peste, dans les premiers mois de l'année 429, après avoir exercé trente ans le pouvoir absolu à Athènes.

Succès balancés, 429, 428, 427. — Dans le cours de ces trois années, les succès furent balancés. Les Athéniens, après trois ans de siége, prirent Potidée, en Thrace : les habitants, pressés par la famine, s'étaient nourris de chair humaine avant de se rendre, 429. Lesbos, en 428, abandonna le parti d'Athènes; mais Mitylène, capitale de l'île,

Digitized by Google

vainement secourue par les Spartiates, tomba au pouvoir de ses anciens maîtres, 427. Les Athéniens la démantelèrent, prirent ses vaisseaux et les villes qu'elle possédait sur la côte d'Asie, mirent à mort mille de ses citoyens, confisquèrent son territoire et se le partagèrent. Ils parvinrent aussi à maintenir dans leur alliance Corcyre, agitée par les plus furieuses dissensions. D'un autre côté, les Lacédémoniens équipèrent une flotte, qu'ils joignirent aux galères corinthiennes, et firent une tentative sur le Pirée, 429. Après deux ans d'un siége dans lequel ils employèrent le bélier et la circonvallation, ils contraignirent les cent cinquante Platéens, défenseurs de leurs murs, à capituler, 427, les égorgèrent de sang-froid et détruisirent Platée.

Revers multipliés et détresse des Spartiates, de 426 à 424. — Démosthènes, général Athénien, tente vainement de soumettre l'Ætolie, l'Ambracie, la Leucadie. Il transporte le théâtre de la guerre dans le Péloponèse, en s'emparant, dans la Messénie, de Pylos, qu'il fortifie. Les Lacédémoniens attaquent aussitôt la place par mer et par terre: mais vaincus dans un combat, malgré la valeur et les exploits de Brasidas, ils laissent dans l'île de Sphactérie quatre cent-vingt Spartiates, dont plusieurs appartiennent aux premières familles de leur république. Pour les délivrer, Sparte conclut une trêve, et livre toutes ses galères. A l'expiration de la trêve, Athènes refuse de les lui rendre, et envoie Cléon porter des secours à Démosthènes. Les deux généraux, aidés par les Messéniens de Naupacte, contraignent les Spartiates enfermés dans Sphactérie à se rendre prisonniers, 426, et conduisent dans Pylos les Messéniens réfugiés à Naupacte. L'année suivante, 425, les Athéniens, sous la conduite de Nicias, s'emparent de l'île de Cythère, d'où ils infestent la Laconie. Dans les premiers mois de l'année 424, leurs généraux, Démosthènes et Hippocrate, enlèvent encore aux Mégariens Nisée, principal port de ce peuple, et défont les Corinthiens sur leur propre territoire. Les soldats de leur flotte se saisissent de Thyrée, ville où Sparte a donné un refuge aux Éginètes, et passent au fil de l'épée tous les nouveaux habitants. Les Lacédémoniens sont sans cesse tourmentés par les incursions des Messéniens; tenus en alarmes par les insurrections des Hilotes; réduits à abandonner leurs campagnes voisines de la mer aux dévastations des escadres athéniennes, parce que leurs garnisons ne sont jamais assez fortes pour défendre les terres qu'elles sont chargées de protéger. Ils reçoivent enfin avec effroi la nouvelle de la victoire complète remportée par leurs rivaux sur les Béotiens, à Tanagre, et celle d'une vaste conspiration tramée en Béotie pour livrer

Digitized by Google

aux Athéniens Thèbes, Chéronée, Orchomène, Sipha. Ils implorent la paix, et c'est uniquement pour éprouver l'humiliation d'un refus.

Les Spartiates reprennent l'avantage, de la fin de 424 à 421. — La fortune s'est constamment prononcée contre les Lacédémoniens depuis 426, c'est-à-dire depuis deux ans. Mais, par un retour subit, elle les favorise sur tous les points, à partir des derniers mois de cette année 424. Les Athéniens échouent dans leur projet de se saisir des cités béotiennes, et sont vaincus à Délium, dans un combat où Socrate sauve les jours du jeune Xénophon. Dès longtemps le roi de Macédoine Perdiccas est l'ennemi des Athéniens : il unit ses forces à celles de Brasidas, et prépare aux Spartiates d'éclatants succès sur les côtes de Thrace. Brasidas enlève aux Athéniens Acanthe, Stagyre, Aëta, Sythonie, Scione, Amphipolis : les Athéniens ne conservent plus qu'Éion, sauvée par l'activité de l'historien Thucydide. Leurs revers les rendent injustes envers ce général, qu'ils condamnent à l'exil; mais plus traitables à l'égard des Lacédémoniens, ils consentent à une trêve, et rendent les prisonniers de Sphactérie, 423. L'entreprise blâmable de Brasidas contre Menda, après la conclusion de la trêve, la facilité avec laquelle les Athéniens se livrent aux perfides conseils de Cléon, amènent une nouvelle rupture entre les deux républiques, 422. Les troupes athéniennes sont vaincues sous les murs d'Amphipolis, dans une action où périssent Cléon et Brasidas.

Paix de Nicias, 421. — Ces deux chefs étaient les plus opposés à la paix. Après leur mort, Athènes et Sparte, également affaiblies, également lasses d'hostilités ruineuses et indécises, continuées pendant dix ans, concluent, sous la médiation de Plistonax et de Nicias, une trêve de cinquante ans : cette trêve fut convertie peu après en une ligue offensive et défensive entre les deux républiques. Un des articles du traité prescrivait aux rivaux des restitutions mutuelles, et les remettait au même point où ils étaient au commencement de la guerre. Sparte, nous allons le voir, se refusa aux restitutions ordonnées, en sorte que la trêve, observée en apparence pendant six ans et dix mois, au lieu de cinquante ans, fut réellement rompue par des hostilités indirectes un an après la conclusion du traité. A. P.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Histoire de la Grèce pendant la guerre du Péloponèse, depuis la paix de Nicias, jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile, 421-413. — Histoire de la Sicile, depuis le règne de Gélon jusqu'à l'expédition des Athéniens (1).

Les Spartiates n'ont rien gagné pendant les dix premières années de la guerre du Péloponèse : par le traité, ils ont laissé aux Athéniens tout ce que ceux-ci possédaient quand elle commença, les îles de la mer Égée, les côtes de l'Asie Mineure et de la Thrace ; cette marine, surtout, qui les rend l'un des deux peuples les plus puissants de la Grèce et les rivaux de Sparte. Les Athéniens, de leur côté, n'ont pu recouvrer le commandement de la portion des alliés dont leur orgueil avait provoqué la défection avant les hostilités.

Mais les vices actuels de la constitution d'Athènes, le caractère de ses habitants, l'égoïsme de quelques particuliers, vont amener les résultats que les efforts de Sparte et des confédérés n'ont pu obtenir. Avant Périclès, l'aristocratie athénienne, le sénat et l'Aréopage possédaient assez de prérogatives et d'influence pour s'opposer aux folles résolutions du peuple, soit dans la paix, soit dans la guerre. Périclès, pour dominer Athènes, avait ôté tout pouvoir à ces deux corps, avait rendu maîtresse des délibérations publiques la multitude, dont il était maître lui-même. Parvenu par un long usage des affaires, à la connaissance exacte des ressources de la république, il désapprouvait les expéditions lointaines et périlleuses, les batailles sur terre, genre de combats où Athènes, puissance essentiellement maritime, ne pouvait, malgré la valeur de ses habitants, obtenir des succès durables contre les troupes aussi aguerries et plus nombreuses des Péloponésiens. Or, Périclès tenant dans sa dépendance le peuple et les ambitieux subalternes, il en était résulté que ces expéditions et ces batailles n'avaient pas eu lieu. Mais à sa mort, le peuple et les ambitieux devenaient d'abord libres du frein qu'il leur avait donné ; ils ne retrouvaient pas celui du sénat ni de l'Aréopage, déshérités par Périclès de leur ancienne autorité. Dans l'état politique où il avait mis Athènes, c'était une condition nécessaire pour l'existence de cette république qu'il vécût lui-même ; et il était mort à la troisième année de la guerre. Dans les années suivantes, les généraux avaient à Amphipolis, à Délium, livré ces batailles sur terre, si sévèrement défendues par lui. Maintenant le peuple et Alcibiade vont engager la république

(1) Thucyd., l. V, depuis le chap. 20 ; l. VI, VII. Diod. Sic. l. XII, 75 et sqq. ; l. XIII. Plutarc. in Nic. et in Alcib. Cornelius, in Alcibiade. Isocrate, de Pace.

Digitized by Google

dans les entreprises d'ambition, dans les expéditions lointaines, qu'il redoutait encore davantage.

I. *Intervalle entre la paix de Nicias et l'expédition de Sicile*, 421-415. — Un an s'est à peine écoulé depuis la conclusion de la trêve entre Sparte et Athènes, et déjà tout se prépare pour une nouvelle rupture. Alcibiade cherche les moyens de s'illustrer, de succéder à la puissance de Périclès, de ruiner le crédit de Nicias. Il espère les trouver dans la guerre, et il veut la rallumer, dussent sa patrie et la Grèce courir la chance d'y périr. D'un autre côté, les Lacédémoniens ont violé diverses clauses du traité. Les Athéniens prétendent tirer vengeance de ces infractions, et se préparent à entrer dans la ligue formée par les Argiens, les Éléens, les Mantinéens, et quelques autres peuples de l'Arcadie, pour enlever à Sparte, épuisée par dix ans de guerre, sa prépondérance dans le Péloponèse.

420-418. Les Spartiates, effrayés, envoyèrent une députation à Athènes pour offrir des satisfactions. Nicias voulait qu'on les acceptât, qu'on évitât une rupture à tout prix. Mais Alcibiade parvint par une ruse à rendre les ambassadeurs suspects, demanda et obtint qu'on les chassât comme des imposteurs, qu'on envoyât un premier, mais faible secours, aux peuples confédérés contre Sparte, pour les aider à réduire Épidaure, Tégée et d'autres villes de l'Argolide et de l'Arcadie, qui tenaient le parti de Sparte. Les Argiens et leurs alliés ne firent aucun progrès en 420. Mais en 419, Alcibiade leur amena un renfort de quinze cents hommes, avec lequel ils s'emparèrent de l'importante ville d'Orchomène, dans l'Arcadie, et vinrent mettre le siége devant Tégée : tout leur promettait des succès ultérieurs, quand ils se virent tout à coup abandonnés par les Éléens. Les Lacédémoniens profitèrent de cette circonstance, et marchèrent en forces contre Mantinée, avec l'intention, ou d'emporter cette ville, ou de forcer les Argiens et leurs alliés à lever le siége de Tégée. Les Argiens en effet volèrent au secours de Mantinée : une bataille générale se livra sous les murs de cette ville, 418 : les Argiens vaincus perdirent onze cents hommes. La victoire que les Spartiates venaient de remporter eut pour effet de raffermir leur autorité dans le Péloponèse.

417-416. Les Athéniens avaient partagé la défaite des Argiens. La fidélité de leurs alliés était ébranlée dans toute la Grèce. Pour rétablir leur réputation et la terreur de leur nom, ils se livrèrent à diverses entreprises. Leur guerre contre le roi de Macédoine Archélaüs ne produisit

Digitized by Google

aucun résultat marqué. Mais ils passèrent au fil de l'épée les habitants de Scione, révoltés contre eux, et entreprirent la conquête de Mélos, l'une des Cyclades. Cette île, originairement peuplée par les Lacédémoniens, avait suivi leur parti pendant la guerre du Péloponèse. Les Athéniens investirent la capitale par terre et par mer, avant qu'elle eût reçu aucun secours de Sparte, la prirent après sept mois de résistance, massacrèrent tous les mâles au-dessus de quatorze ans, envoyèrent une colonie dans l'île pour la repeupler et l'occuper, 416. Tandis que les Athéniens épouvantaient la Grèce par ces barbares exécutions, ils rêvaient la conquête du Péloponèse, de la Grèce entière, de l'Afrique, de l'Italie, de la Sicile. Alcibiade les poussait de toutes ses forces dans ces entreprises extérieures et lointaines, que Périclès leur avait sévèrement interdites. Cédant aux conseils d'Alcibiade, ils prirent la résolution de porter d'abord leurs armes en Sicile.

II. *Histoire de la Sicile, depuis le règne de Gélon jusqu'à l'expédition des Athéniens dans cette île*, 477-415. — Durant cet espace de soixante-deux ans, le sort des autres villes grecques est lié intimement à celui d'Agrigente, de Géla, et surtout de Syracuse. Ainsi la plupart d'entre elles obéissent à des rois ou tyrans, comme Syracuse elle-même, jusqu'à l'an 466, et elles cessent d'en avoir au moment où cette ville se débarrasse des siens. — Les Carthaginois, depuis la défaite qu'ils ont essuyée à Panorme, ou ne conservent plus de possessions en Sicile, ou ne retiennent à l'occident qu'un très-petit nombre de villes : ils ne dirigent aucune attaque contre les Siciliens, ne les tourmentent par aucune tentative de nouvel établissement ou d'agrandissement, n'exercent aucune influence sur leurs destinées. Toute notre attention se portera donc sur Agrigente, sur Géla et sur Syracuse.

Agrigente. — Agrigente obtient en Sicile le premier rang après Syracuse dès le règne de Théron. Ce prince, qui participe à la victoire de Gélon sur les Carthaginois, tient Himère sous sa dépendance. Il continue à régir les Agrigentins jusqu'à sa mort, 472. Son fils Thrasydée lui succède, est vaincu par Hiéron de Syracuse, et détrôné par ses concitoyens, 470. Agrigente s'allie alors pour longtemps avec Syracuse, jouit de la liberté, fait un immense commerce de vins et d'huile avec les Carthaginois, et parvient au plus haut point de prospérité publique. L'an 446, les Agrigentins rompent avec Syracuse, et sont vaincus. Ils ne prennent aucune part à la guerre entre Syracuse et Athènes : leurs annales ne présentent aucun événement remarquable jusqu'à l'an 405, époque où les Carthaginois les attaquent.

Digitized by Google

Géla et Syracuse. — Hippocrate, tyran de Géla et prédécesseur de Gélon, après avoir remporté plusieurs victoires sur les habitants de Callipoli, de Naxos, de Messine et de Léontium, avait soumis à sa domination ces diverses cités et une partie des anciens habitants de la Sicile. Gélon succéda à Hippocrate. En abandonnant Géla pour prendre le gouvernement de Syracuse, il transmit à son frère Hiéron le pouvoir qu'il avait antérieurement exercé sur les Géléens et sur les peuples voisins. Par les victoires et les talents administratifs de Gélon, Syracuse acquit une incontestable supériorité sur les autres villes grecques de la Sicile.

A sa mort, arrivée l'an 477, son frère aîné Hiéron lui succéda, et ajouta encore à la puissance de Syracuse, en formant un seul État de cette ville, de Géla et de quatre cités dépendantes de Géla. Le règne d'Hiéron fut de dix ans, 477-467. Il fit une guerre heureuse à Thrasydée, tyran d'Agrigente, contraignit cette ville, après l'expulsion de Thrasydée, à subir son alliance, et envoya au secours de Cumes une flotte qui vainquit les Étrusques. Grand dans la paix comme dans la guerre, il réprima l'avarice et la violence auxquelles il était enclin; il appela à sa cour Simonide, Bacchylide, Épicharme, Pindare, qui chanta ses victoires aux jeux Olympiques.

Thrasibule, frère d'Hiéron et de Gélon, n'abusa qu'un an de l'autorité souveraine, 467. Les Syracusains le chassèrent en 466, rétablirent le gouvernement républicain, et lui cherchèrent des appuis contre l'ambition des principaux citoyens, dans l'établissement du pétalisme, 454. En 466, les Syracusains étaient si puissants, qu'ils détruisirent la tyrannie dans toutes les villes grecques de la Sicile, en même temps que chez eux. Les troubles dont Syracuse fut agitée, après l'expulsion des rois, donnèrent à penser qu'elle avait perdu tout pouvoir d'influer désormais sur les affaires de l'île. Les anciens habitants, les Sicules, placés au centre de la Sicile, résolurent de relever leur domination et de chasser les Grecs de l'île, 451. Mais Deucétius, leur chef, fut plusieurs fois vaincu par les Syracusains, et réduit à leur abandonner ses États. Ces succès reculèrent les bornes de la puissance de Syracuse, et lui inspirèrent l'idée de reprendre ses projets de domination sur les cités grecques qui ne lui obéissaient pas encore. Elle soumit Agrigente, 446, et attaqua les Léontins récemment révoltés contre son autorité, 427. Les Léontins implorèrent le secours d'Athènes peu après la mort de Périclès. Les Athéniens saisirent avidement cette occasion de s'immiscer dans les affaires de la Sicile, dont ils méditaient la conquête. Mais ce premier

Digitized by Google

essai n'eut aucun succès : les Syracusains restèrent maîtres du territoire de Léontium, transportèrent les habitants à Syracuse, et soutinrent Sélinonte contre Égeste, pour les accabler ensuite toutes deux. Les Égestins se tournèrent vers les Athéniens, 419, comme les Léontins l'avaient fait précédemment. Déjà portés à cette entreprise par leur ambition, les Athéniens furent entraînés par les séductions d'Alcibiade, par les fallacieuses promesses des Égestins, et résolurent la guerre contre Syracuse, malgré la résistance de Nicias, 416.

III. *Expédition des Athéniens en Sicile*, 415. — Alcibiade, Nicias, Lamachus, partagent le commandement. Ils partent avec une flotte de trois cents voiles, chargée de sept mille hommes d'élite. Alcibiade s'embarque sous le poids d'une accusation de sacrilége. Syracuse ne soupçonne même pas qu'on puisse l'attaquer : Lamachus propose de l'emporter avant qu'elle ait commencé ses préparatifs de défense; cet avis est rejeté. Alcibiade s'empare de Catane et de Naxos; ses intrigues vont lui livrer Messine. Il prétend accabler ensuite Syracuse avec les forces réunies de la Sicile, quand il est rappelé à Athènes par l'accusation intentée contre lui. Il se réfugie chez les Spartiates, qui, par ses conseils, fortifient Décélie dans l'Attique. En Sicile, toute l'autorité demeure entre les mains de Nicias. Après avoir perdu un temps précieux à Naxos, il met enfin le siége devant Syracuse. Il remplit ses ports des galères athéniennes : du côté de la terre, il l'entoure d'un double mur de circonvallation et de contrevallation, qu'il achève presque entièrement. Syracuse, sur le point d'être privée de toute communication, demande à capituler; quelques jours de vigilance la livreront à Nicias. Mais il laisse le Spartiate Gylippe entrer dans ses ports avec une poignée de Péloponésiens et vingt galères corinthiennes, auxquelles les assiégés joignent bientôt une flotte qu'ils construisent. Gylippe rétablit ainsi par mer les communications des Syracusains avec le Péloponèse, qui leur envoie incessamment des renforts. Du côté de la terre, les ouvrages d'opposition de Gylippe empêchent les Athéniens d'achever leur circonvallation : il communique avec les villes siciliennes, et en obtient de nombreux secours, 414. D'assiégeant devenu assiégé, Nicias instruit les Athéniens de sa situation : ils lui envoient Démosthènes avec une nouvelle flotte. Les deux généraux, après avoir essuyé une défaite près des retranchements, prennent la résolution de lever le siége de Syracuse. Leurs craintes superstitieuses, l'ignorance où ils sont des causes d'une éclipse, les retiennent pendant vingt-sept jours : ils perdent dans l'intervalle deux batailles navales et le pouvoir de se sauver par mer.

Digitized by Google

Après de nouvelles lenteurs, ils tentent d'opérer leur retraite par terre. Ils sont poursuivis par l'ennemi, atteints, Démosthènes dans un défilé, Nicias sur les bords du fleuve Asinarus, réduits à capituler et mis à mort : presque tous leurs soldats périssent dans les travaux des carrières auxquels on les condamne, 413.

Depuis la paix de Nicias jusqu'à sa mort, comme dans les dix premières années de la guerre du Péloponèse, les peuples grecs, en conformité avec leur affreux droit des gens, violent toutes les lois de l'humanité et de la civilisation. Parmi ces horreurs, le génie conserve ses droits imprescriptibles : les seuls captifs athéniens échappés à la mort et à l'esclavage, sont ceux qui peuvent réciter à leurs maîtres les plus beaux passages d'Euripide. A. P.

CHAPITRE XXIV.

Histoire de la Grèce, depuis la fin de l'expédition de Sicile jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, de 413 à 404. — État de la Grèce et de l'Asie après la prise d'Athènes, 404-401 (1).

Les Spartiates et les Athéniens ont éprouvé depuis longtemps des alternatives de revers et de succès. Aucun des deux peuples n'a pu écraser son rival, parce que les Spartiates ont eu des armées de terre supérieures, et les Athéniens l'avantage des flottes et des finances. Après l'expédition de Sicile, les Spartiates arrêtent de détruire l'empire d'Athènes, et, pour y parvenir, de joindre une puissance maritime et des trésors à leurs forces de terre. Ils demandent à la fois ces nouvelles ressources à leurs alliés dans la Grèce, à Syracuse, aux Perses. Ils ne les réunissent que partiellement pendant la période de la nouvelle faveur d'Alcibiade à Athènes. Mais, après la disgrâce de ce général, mais au moment où ils livrent eux-mêmes à Lysandre la suprême direction de leur affaires, ils obtiennent ces moyens de succès pleins et entiers. Les forces des Athéniens n'avaient pas été anéanties en Sicile : elles avaient été réduites de plus de moitié. Ce qui leur en

(1) Thucyd. l. VIII. Xénophon, Helleniq. l. I, II. Plutarq., in Alcibiad. et Lysand. Cornélius, in Alcib., in Lysand., in Conon. in Thrasib. Cornélius, qui fournit quelquefois des détails précieux, prétend que Conon était absent à la bataille d'Ægos-Potamos. Xénophon dit au contraire qu'il fit sonner l'alarme. Le biographe n'a pu différer de l'historien dans les détails d'un événement aussi important que sur quelque grave autorité perdue aujourd'hui.

Digitized by Google

restait suffisait pour les soutenir, si elles étaient bien employées. Mais, si elles tombaient entre les mains de généraux inhabiles, la république périssait nécessairement. Sa situation, avant et après l'expédition de Sicile, présentait une différence capitale. Avant l'expédition, une défaite ou une victoire n'étaient pour elle qu'une augmentation ou une diminution de puissance, et non pas un arrêt de vie ou de mort. Après l'expédition, son salut ou sa ruine dépendaient des talents de quelques hommes, de la conservation ou de la perte d'une flotte et d'une armée.

I. *Dernières années de la guerre du Péloponèse*, 413. — A la première nouvelle du désastre éprouvé par les Athéniens en Sicile, une vaste conspiration se forme en Europe et en Asie contre leur puissance. Les Spartiates prétendent recouvrer le commandement de toute la Grèce. Les alliés, ou plutôt les sujets d'Athènes dans la mer Égée, sur les côtes de l'Asie Mineure et de la Thrace, se flattent de recouvrer leur indépendance. Les satrapes de Darius Nothus, Tissapherne et Pharnabaze, veulent chasser les Athéniens, qui dominent à leur place dans les provinces occidentales de l'Asie Mineure, et les empêchent d'y lever des tributs.

En Grèce, les confédérés équipent une flotte de cent galères: les Spartiates en fournissent vingt-cinq, les Thébains un pareil nombre, les Corinthiens quinze; les Locriens, les Phocidiens, les Mégariens, les trente-cinq dernières. A ces forces maritimes se joignent les vaisseaux et les soldats de Syracuse, commandés par Hermocrate, l'un des vainqueurs des Athéniens en Sicile. La flotte des confédérés, sous les ordres d'Alcibiade et de deux autres généraux, va dans l'Ionie enlever aux Athéniens Chio, Milet, Érythrée, Clazomène, tandis que l'un des rois de Sparte, posté à Décélie, tient Athènes continuellement assiégée. Pour accabler cette république, les Spartiates implorent encore l'assistance des Perses. Tissapherne peut leur fournir l'argent dont ils manquent et une flotte phénicienne. Ils payent de leur honte le secours qu'ils attendent du satrape, et concluent avec lui un traité, aux termes duquel ils offrent d'abandonner à la discrétion du grand roi les Grecs de l'Asie-Mineure délivrés par Cimon.

Les Athéniens, affaiblis par leurs revers, mais non pas découragés, mettent en œuvre les ressources qui leur restent et qu'on ne leur soupçonnait pas. Ils lèvent une nouvelle armée, équipent une flotte, et l'envoient à la hauteur de Samos arrêter la défection des alliés non encore déclarés contre eux, et replacer les autres dans leur dépendance. Ils font déclarer Samos en leur faveur, compriment la révolte de Chio et

Digitized by Google

de Lesbos, mais échouent contre Milet. Leurs efforts sont bientôt secondés par ceux d'Alcibiade. Poursuivi par la haine des principaux de Sparte, il quitte le parti des Lacédémoniens, se retire auprès de Tissapherne, lui persuade de tenir la balance égale entre les Athéniens et les Spartiates, de retirer aux derniers une partie de la paye qu'il leur a fournie jusqu'alors, et d'ajourner la jonction de la flotte phénicienne à la leur. Ses intrigues lui assurent en même temps un entier ascendant sur les chefs et les soldats de l'armée athénienne stationnée à Samos. Pisandre, l'un de ces généraux, propose à Athènes l'abolition de la démocratie pour préparer le retour d'Alcibiade, que le peuple a banni. La révolution est effectuée, mais par des ambitieux qui ne veulent ni de l'autorité du peuple, ni de celle d'Alcibiade, dont ils prétendent prolonger l'exil.

411. Le sénat est remplacé par un conseil supérieur de quatre cents membres, et les assemblées du peuple par une assemblée de cinq mille citoyens choisis. Les quatre cents exercent à Athènes un odieux despotisme. L'armée de Samos méconnaît leur pouvoir, se constitue en corps délibérant, rappelle Alcibiade et le nomme son généralissime. La flotte, envoyée par les quatre cents au secours de l'île d'Eubée, est vaincue près d'Érétrie; l'Eubée se soulève. Cette défaite porte le coup fatal à leur autorité; ils sont déposés après quatre mois de tyrannie. La puissance suprême est confiée aux cinq mille, le bannissement d'Alcibiade est révoqué, l'armée se réconcilie avec la ville. Alcibiade tourne leurs forces contre les Lacédémoniens, récemment alliés avec Pharnabaze.

410-406. Dans deux batailles navales, livrées à la hauteur d'Abydos et de Cyzique, et suivies de deux combats sur terre, Alcibiade met en fuite, prend ou détruit toutes les flottes péloponésienne et syracusaine, commandées par Mindare et par Hermocrate : de plus il taille en pièces les armées de Pharnabaze, postées sur le rivage pour soutenir les Péloponésiens, 410. Mindare est tué à Cyzique : Hermocrate est rappelé à Syracuse, qui, pressée par les Carthaginois, cesse d'envoyer des secours à ses alliés du Péloponèse. Pharnabaze, de son côté, ne peut recevoir aucun secours de Darius Nothus, alors occupé à comprimer la révolte des Mèdes. Alcibiade profite de ses victoires pour s'emparer de Cyzique et de Périnthe; il réduit Sparte à implorer la paix qu'Athènes refuse. Il poursuit le cours de ses succès, contraint Chalcédoine, Sélymbrie, Byzance, à lui ouvrir leurs portes, 408, rend à ses compatriotes la domination des mers de l'Hellespont avec l'alliance de Pharnabaze, et rentre triomphant dans Athènes, 407. Relevé des condamnations et des

Digitized by Google

anathèmes prononcés autrefois contre lui, il conduit d'Athènes à Éleusis la procession longtemps interrompue, sans que les Spartiates, postés à Décélie, osent troubler cette pompe religieuse et guerrière. On le choisit pour généralissime, et il conduit les galères athéniennes vers les côtes d'Ionie, avec le dessein de les soumettre. En son absence, Antiochus, son lieutenant, est vaincu à la hauteur d'Éphèse, par Lysandre, amiral des Lacédémoniens, dont l'adresse a su obtenir des subsides du jeune Cyrus. Alcibiade est privé du commandement, et remplacé par dix généraux, au nombre desquels on compte Conon. Les Lacédémoniens de leur côté donnent Callicratidas pour successeur à Lysandre.

406. — Callicratidas se prive du secours fourni par Cyrus, prend Métymne, bloque Conon dans le port de Mitylène, après lui avoir enlevé trente vaisseaux, et fait le siége de la place par terre et par mer. Il est vaincu et tué près des îles Arginuses, en combattant la flotte envoyée par les Athéniens pour dégager Conon. Les Athéniens condamnent la plupart de leurs généraux vainqueurs, pour n'avoir pas enlevé les corps des guerriers qui avaient péri dans le combat : Socrate s'oppose en vain à cette sentence inique.

405. Les Lacédémoniens remplacent Callicratidas par Lysandre. Ce général remporte à Ægos-Potamos une célèbre victoire sur les Athéniens. Il prend toute leur flotte, excepté neuf galères, avec lesquelles Conon se retire auprès d'Évagoras. Les prisonniers athéniens sont massacrés. Tous les alliés d'Athènes se déclarent contre elle, 404. Lysandre vient l'assiéger par mer, les deux rois de Lacédémone par terre avec une armée de Péloponésiens. Après quelques mois de siége, Athènes se rend aux Lacédémoniens. Ils refusent de la détruire ; mais ils renversent les murailles du Pirée, et celles qui joignaient le Pirée à la ville ; ils lui enlèvent ses vaisseaux, à l'exception de douze, ils lui imposent de les suivre partout, sur terre et sur mer ; de recevoir une garnison lacédémonienne, et pour gouverneur ou *harmost*, le Spartiate Callibius. Cet événement mit fin à la guerre du Péloponèse, qui durait depuis vingt-sept ans, 431-404. Lysandre rentre dans les ports de la Laconie, traînant à sa suite les galères et les dépouilles ennemies ; il introduit à Sparte les richesses dont les éphores prétendent interdire l'usage aux particuliers en les permettant à l'État (1).

(1) Lysandre apporta six millions en argent comptant à Sparte, et donna à sa patrie un revenu annuel de pareille somme à laquelle il imposa les Grecs asiatiques. Ce fait

Digitized by Google

II. *État de la Grèce et de l'Asie après la bataille d'Ægos-Potamos.*— Après la bataille d'Ægos-Potamos, Lysandre avait établi dans toutes les villes de la Carie, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace, dont il s'était saisi, un gouverneur lacédémonien et dix archontes. Après la prise d'Athènes, 404, il confie le gouvernement à trente archontes. Tous ces magistrats doivent ployer en apparence les villes où ils commandent aux volontés arbitraires de Sparte, mais réellement à celles de Lysandre, et établir sa toute-puissance sur l'Asie et sur la Grèce. Déjà Lysandre, à Milet, dans le reste de l'Ionie, dans l'Hellespont, se conduit en despote asiatique. Les éphores et les rois de Sparte s'effrayent; ils le rappellent à Sparte, et rétablissent dans toutes les villes le gouvernement démocratique, dont ils éloignent ses partisans : ils favorisent en particulier la révolution qui rend Athènes à la liberté, et dont nous allons rendre compte.

Les trente tyrans, d'accord avec Lysandre, bannissent et mettent à mort une foule d'Athéniens : sur l'accusation de Critias, ils condamnent au supplice leur collègue Théramène, qui s'oppose à leurs cruautés : ils font assassiner en Phrygie, par les sicaires de Pharnabaze, Alcibiade qu'ils redoutent. Thrasybule rassemble les bannis réfugiés à Thèbes, et délivre sa patrie de la tyrannie des Trente, qu'on dépose. Si l'on en croit Xénophon, leur despotisme de huit mois avait enlevé à la république plus de citoyens que tous les combats de la guerre du Péloponèse. Ils sont remplacés et imités par les Dix : ceux-ci appellent à leur secours Lysandre, avec une armée de mercenaires. Le roi Pausanias, à la tête d'une autre armée, vient soutenir Thrasybule et ses adhérents, 403. Son influence prévaut : les Dix sont déposés, le gouvernement démocratique rétabli, et une célèbre amnistie proclamée par Thrasybule, 402.

Sparte venait de rendre la liberté à Athènes, mais uniquement dans son propre intérêt. Loin de renoncer à ses projets ambitieux, elle poursuivait dans le même temps l'asservissement de ses voisins. Ainsi, tandis que Pausanias marchait au secours de Thrasybule, 403, Agis, l'autre roi, envahissait, sur de frivoles prétextes, le territoire des Éléens, et Sparte les contraignit, l'an 402, à livrer leurs vaisseaux, à reconnaître l'indépendance des villes et des bourgs qui leur avaient obéi jusqu'alors, à régler leur gouvernement intérieur sur le plan qu'elle leur traça.

---

est capital pour l'histoire de la Grèce : Sparte commence à posséder des finances. Voyez Plutarque, in Lysand. Diod. Sic., l. XIII. Xénophon, Hellen., l. II, t. 3, p. 133, 134, édition Gail.

Digitized by Google

L'année suivante, 401, elle chassa les Messéniens de Naupacte et de Céphallénie, et les réduisit à chercher un refuge en Sicile et en Cyrénaïque. Elle donna alors des lois aux peuples du Péloponèse, de la Grèce centrale, de la Thessalie, des côtes de Thrace, de l'Asie Mineure. Elle les réduisit à ne faire usage de leurs forces militaires que sous son bon plaisir, et à lui obéir sous peine de mort.

Argos, Corinthe, Thèbes, l'Ætolie, échappèrent seules à son empire, et attendirent l'occasion de rompre les fers de la Grèce, dont la délivrance pouvait seule les soustraire au joug qui les menaçait elles-mêmes.

Argos et Thèbes bravèrent l'ordre, intimé d'abord par les Spartiates à toutes les villes, de livrer aux trente tyrans les fugitifs d'Athènes. Les Corinthiens refusèrent à Sparte des troupes pour asservir les Éléens, que les Ætoliens secoururent (1). Par ces actes, que la suite ne dément point, ces quatre républiques font preuve de leur indépendance.

Dans tous les autres pays de la Grèce d'Europe, Sparte exerce, jusqu'à la bataille d'Haliarte, une domination assez absolue pour y lever arbitrairement des troupes, et y maintenir une forme de gouvernement favorable à ses intérêts. Diodore de Sicile fournit, dans divers passages, la liste de ces états. Outre la Laconie et la Messénie, ce sont l'Arcadie, l'Élide, l'Achaïe, dans le Péloponèse; l'Eubée, la Phocide, la Locride, l'Acarnanie, Ambracie, dans la Grèce centrale; et dans le nord une grande partie de la Thessalie, la Chalcidique de Thrace, et l'Hellespont (2). On peut juger par l'exemple suivant du degré d'autorité qu'elle exerçait dans ces diverses provinces et de la nature de sa domination. « Les Spartiates » envoyèrent Héripidas à Héraclée de Trachinie pour apaiser une sédition qui » s'était élevée dans cette ville. Ce chef, étant arrivé, assembla les habitants » dans la place publique, et, les environnant de ses soldats armés, il se fit » nommer les coupables, qui furent, sur-le-champ, punis de mort au nom- » bre de cinq cents. Les habitants de l'OEta s'étant aussi révoltés, après leur » avoir fait souffrir bien des maux, il les contraignit d'abandonnner leur » pays (3). »

Quant aux Grecs asiatiques, que Lysandre avait massacrés sans pitié, frappés de l'insupportable contribution annuelle de mille talents (5,500,000 fr.), on plaça partout dans leurs villes un commandant ou *harmost* lacédémonien, investi à la fois de la puissance civile, militaire et judiciaire, du droit de vie et mort sans appel. Sparte enjoignit seulement à ce despote d'user modérément de son autorité, afin

(1) Diodor. Sic., l. XIV, c. 6, 17, édition Wesseling.

(2) Diodore, l. XIV, c. 38, 82. Xénophon, l. II, p. 120, pour l'empire exercé par Sparte sur les Péloponésiens, et l. III, p. 205, pour la dépendance d'Athènes à l'égard de Sparte.

(3) Diodor. Sicil., l. XIV, c. 38.

Digitized by Google

d'obtenir d'un côté une obéissance passive à ses ordres, et, de l'autre, de ne pas provoquer le désespoir et la révolte (1).

En Europe, en Asie, ces dispositions excitent partout les réclamations de la liberté ou de l'ambition. Dans la guerre du Péloponèse, les Grecs s'étaient unis aux Lacédémoniens; les uns, tels que les Thébains, pour hériter de l'autorité d'Athènes dans la Grèce centrale; les autres, en plus grand nombre, pour détruire son empire souvent tyrannique et recouvrer leur indépendance. Or, tous se trouvent, par le fait, n'avoir versé leur sang que pour remplacer la domination athénienne par la domination spartiate. Ce cruel désappointement n'amène aucune guerre dans les premiers moments; et l'on en voit d'abord la raison. Fatigués par des hostilités de vingt-sept années, les peuples ont besoin de prendre haleine. Les Spartiates réunissent aujourd'hui les ressources jusqu'alors partagées entre eux et les Athéniens, les armées de terre, les flottes, les finances. Avant d'attaquer en face cette redoutable puissance, il faut trouver un point d'appui. En Grèce, il n'existe plus depuis l'abaissement d'Athènes : jusqu'à ce qu'ils le rencontrent en Perse, les Grecs n'oseront s'armer contre Sparte. (*Voyez* le chapitre XXVI.)

Depuis la bataille d'Ægos-Potamos jusqu'au traité d'Antalcidas, cet empire exercé par les Spartiates, et l'aversion qu'il inspire aux républiques helléniques, sont les deux pivots sur lesquels roulent toutes les affaires de la Grèce et de l'Asie. A. P.

CHAPITRE XXV.

Histoire de la Perse, depuis le combat de Mycale jusqu'à l'avénement d'Artaxerxès Mnémon. — Expédition du jeune Cyrus. — Retraite des Dix mille, 479-399.

Pendant la guerre du Péloponèse, les Perses ont secouru tantôt les Spartiates, tantôt les Athéniens, pour les affaiblir les uns par les autres, et rentrer en possession des côtes maritimes de l'Asie Mineure. Chefs d'une partie des Grecs, maîtres des autres, dominateurs de tous, les Spartiates prétendent employer les forces générales de la Grèce à humilier les Perses. Dès qu'ils en trouvent l'occasion, ils fomentent la guerre civile dans l'empire de leurs ennemis, en secourant le jeune Cyrus contre son frère Artaxerxès Mnémon. Ce secours devient la cause immédiate de la guerre entre la Perse et Lacédémone, marquée par les expéditions de Thim-

(1) Xénophon, Hellen., l. IV, p. 436; Cornélius, in Thrasyb., citent les noms de Thérimaque, de Dercyllidas, harmosts établis dans les villes de l'Asie Mineure plusieurs années après la disgrâce de Lysandre. Le système ne changea pas.

Digitized by Google

bren, de Dercyllidas et d'Agésilas. (*Voyez* le chapitre suivant.) Avant de montrer quelle part prirent les Lacédémoniens à l'expédition du jeune Cyrus, il faut tracer l'histoire de la Perse, depuis le combat de Mycale jusqu'à l'avénement d'Artaxerxès Mnémon : il faut voir combien le vaste mais faible corps de cette monarchie offrait désormais peu de résistance sérieuse aux Grecs, dès qu'on quitterait les intrigues pour les combats.

I. *Histoire de la Perse, depuis le combat de Mycale jusqu'à l'avénement d'Artaxerxès Mnémon* (1). — Les suites désastreuses de la guerre Médique, faite avec des levées en masse, dépeuplent l'empire des Perses. Les Grecs, non contents d'avoir, par leurs victoires de Platée et de Mycale, purgé de la présence des Perses le sol de la Grèce, continuent la guerre pour les chasser d'Europe, se venger de leurs précédentes entreprises, et délivrer de leur joug les Grecs d'Asie. Cette résolution force *Xerxès Ier* à porter les forces de l'empire vers l'Asie Mineure, la plus éloignée de ses provinces occidentales : dès lors l'équilibre de la puissance des rois de Perse est rompu. Xerxès, incapable de résister aux Grecs les armes à la main, adopte à l'égard de leurs chefs un système de corruption, et en fait un heureux essai sur Pausanias. Mais les intrigues du Spartiate sont découvertes et punies; les espérances que Xerxès avait fait reposer sur lui s'évanouissent. Dès lors ce prince tombe dans le mépris de ses sujets : les dernières années de son règne ne se composent plus que d'intrigues du sérail, sous l'influence de la reine Amestris, intrigues dont il devient enfin la victime. Artaban, capitaine de ses gardes, le fait périr avec son fils aîné, 472, et reste maître de l'autorité pendant six mois (2).

Artaxerxès Ier (Longue-Main), troisième fils de Xerxès, met à mort Artaban, défait ses complices après un sanglant combat, et se ressaisit du sceptre au détriment de son frère aîné Hystaspe, 471. Son usurpation détruit l'ordre de succession par primogéniture, renverse les idées d'obéissance découlant de la légitimité, provoque les prétentions et les guerres civiles entre les frères pour les règnes suivants. Cette usurpation

(1) Pour ce premier paragraphe, Diodore de Sicile, l. XI, XII, XIII. Extraits de l'Histoire de Perse de Ctésias, par Photius, § 29-58. Hérodote, l. I, c. 13; l. II, c. 140; l. III, c. 12; l. VII, c. 106, 151, 152. Thucyd., l. I, c. 104, 109, 110.

(2) D'après Diodore de Sicile, MM. Larcher, Blair, Heeren, l'Art de vérifier les dates, prolongent le règne de Xerxès jusqu'à l'an 465; mais Rollin, Gillies, Barthélemy, en s'appuyant de l'autorité de Thucydide et de Cornélius, assignent l'an 472 à la fin du règne de Xerxès, et l'an 471 au commencement du règne d'Artaxerxès. Thémistocle alors cherche un refuge auprès d'Artaxerxès, et non auprès de Xerxès.

Digitized by Google

excite aussi les premières révoltes dans les provinces éloignées : Hystaspe, gouverneur de la Bactriane, n'abandonne ses justes prétentions à la couronne qu'après avoir perdu deux batailles. Artaxerxès Ier occupe le trône pendant quarante-sept ans, 471-424. Dans ses rapports avec l'étranger, il suit la politique de son père, cherche à gagner les chefs des Grecs mécontents de leurs concitoyens, et attire Thémistocle à sa cour : mais ce réfugié ne lui est d'aucun secours ; il ne veut ou ne peut exécuter, contre la Grèce, ce qu'il a promis aux Perses. Cimon, par les éclatantes victoires qu'il remporte sur leurs flottes ou sur leurs armées de terre, à vingt ans de distance, 470, 450, contraint Artaxerxès à signer un traité aux termes duquel ce prince reconnaît formellement l'indépendance des Grecs asiatiques, et s'interdit jusqu'à la possibilité de s'approcher de la Grèce d'Europe, de l'inquiéter par des invasions ultérieures, 449. Son règne est troublé dans l'intérieur par deux nouvelles insurrections, celle des Égyptiens et celle de son beau-frère Mégabyse. Le second soulèvement de l'Égypte, excité par le roi de Libye, Inarus de Maréa, secondé par l'Égyptien Amyrtæus et par une flotte athénienne, 463, est comprimé en 456 par Mégabyze. Mais ce général, irrité qu'on ait violé sa parole en mettant à mort Inarus, prend les armes, 448, défait deux fois les troupes envoyées pour le réduire, dicte les conditions de sa réconciliation avec le roi, donne le premier exemple, dans l'empire, de la révolte d'un satrape couronnée par le succès, et laisse en mourant un parti qui subsiste dans ses enfants. Amestris, mère d'Artaxerxès, et sa femme Amytis, le tiennent dans une entière dépendance pendant le reste de sa vie. Dès cette époque, on aperçoit dans l'histoire des Perses les funestes conséquences des trois grandes fautes politiques commises par Darius, qui avait établi le gouvernement du sérail à la cour, consolidé le gouvernement tout militaire dans les provinces, et réduit de cent vingt-six à vingt le nombre des satrapies.

A la mort d'Artaxerxès, 424, *Xerxès II*, son seul fils légitime, est tué après quarante-cinq jours de règne par un fils naturel, *Sogdien*. Sogdien, à son tour, est renversé, au bout de six mois, par un autre fils naturel, *Ochus*, lequel prend à son avénement le nom de *Darius II* (*Nothus*), 423. Darius passe son règne de dix-neuf ans, 423-404, sous la tutelle de sa femme Parysatis et de quelques eunuques. Au dedans, ce règne est une période toujours croissante de décadence de l'empire. La coutume se fortifie de confier plusieurs provinces à un même satrape avec l'autorité militaire. Artoxarès, l'un des eunuques favoris; Arsitès, l'un des frères du roi, soutenu par Artyphius, fils de Mégabyze, 422

Digitized by Google

enfin le satrape de Lydie, Pisutnès, 414, cherchent à détrôner Darius, et désolent l'empire par trois guerres civiles. Darius ne se débarrasse de ces révoltés que par des perfidies qui accusent sa faiblesse au moment même de sa honteuse victoire. Les Égyptiens, plus heureux dans leur troisième soulèvement, le contraignent à retirer ses garnisons de leur pays, et à reconnaître leur roi Amyrtæus, 414. En s'avouant vaguement tributaires de la cour de Persépolis, Amyrtæus et ses successeurs détachent l'Égypte de la Perse pour soixante ans. Au dehors, les querelles sanglantes des Grecs, alimentées par la politique de Tissapherne et de Pharnabaze, laissent longtemps Darius sans inquiétude. Mais, en 407, il confie la satrapie de Cappadoce, de Grande-Phrygie, de Lydie, à Cyrus, le plus jeune de ses fils; il y joint le commandement suprême, la suzeraineté de toutes les provinces maritimes : d'où il résulte que Tissapherne, Pharnabaze, Syennesis et autres, en conservant les satrapies particulières de diverses provinces de l'Asie Mineure, deviennent les subordonnés du jeune Cyrus (1). Ce choix de Darius Nothus devient à la fois le principe du triomphe des Lacédémoniens sur les Athéniens, de l'établissement de leur empire dans la Grèce, de nouveaux périls pour la Perse, et d'une guerre civile entre Cyrus et le successeur légitime de Darius.

II. *Histoire du jeune Cyrus, des Perses et des Grecs jusqu'à la retraite des Dix mille* (2). — Arrivé dans l'Asie Mineure après les victoires d'Alcibiade à Abydos et à Cyzique, le jeune Cyrus abandonne la politique de Tissapherne, 407, fournit à Lysandre d'énormes sommes d'argent et les moyens d'accabler les Athéniens. Les Spartiates, devenus ainsi

---

(1) Xénophon, Anabas., I, 9, dit que Cyrus fut établi par son père Darius Nothus satrape de Lydie, Grande-Phrygie, Cappadoce. Xénophon témoigne encore que Darius ajouta à la satrapie de ces trois provinces le gouvernement général des provinces maritimes (Hellenic. I, 4, p. 333, édit. Didot). Diodore, XIV, 15, dit, sous l'an 403, que Cyrus, frère du roi, « venait d'être nommé chef de toutes les satrapies maritimes. » Cet énoncé semblé indiquer que le gouvernement général des provinces maritimes avait été conféré au jeune Cyrus, non par son père Darius, mais par son frère Artaxerxès, devenu roi. Mais c'est une erreur de Diodore, comme nous venons de l'établir par le témoignage de Xénophon. — Le gouvernement général de Cyrus laissa subsister les satrapies particulières de Tissapherne en Carie et en Ionie, de Pharnabaze en Petite-Phrygie et en Æolie, de Syennesis en Cilicie, etc., comme le témoigne formellement Xénophon dans divers passages de l'Anabase et des Helléniques. Ces explications étaient nécessaires pour lever une foule de difficultés que les histoires modernes laissent subsister, et pour rectifier plusieurs erreurs qu'elles contiennent.

(2) Pour ce paragraphe et les suivants, voir Xénophon, *de Cyri expeditione*, les sept livres.—Diodore de Sicile, l. XIII, c. 70, 104, 108; l. XIV, c. 11, 19-32, 37.— Plutarque, *in Artaxerxe* : il se sert surtout de Ctésias et de Dinon qu'il cite sans cesse.

Digitized by Google

seuls puissants, seuls maîtres en Grèce, seront bien plus redoutables à l'empire des Perses. Mais Cyrus espère s'être fait des Spartiates des amis et des auxiliaires dans les projets d'usurpation qu'il médite, et il est insensible à toute autre considération. Xénophon prétend que, sous l'administration de ce prince, les provinces de l'Asie Mineure jouirent de biens qu'elles n'ont connus qu'une fois. A l'entendre, Cyrus assura la propriété, diminua les impôts pour favoriser l'industrie, assura la liberté du commerce, encouragea l'agriculture par son exemple, prit soin que la justice fût administrée avec intégrité. Mais Xénophon est obligé de convenir lui-même que le jeune Cyrus mit à mort ses cousins germains parce qu'ils ne lui avaient pas rendu les honneurs réservés au roi seul, et que cette cruauté le fit rappeler à la cour de Darius, 405 (1). Les éloges que l'historien lui donne ne sont-ils pas des excuses préparées pour les Dix mille Grecs et pour Xénophon lui-même, qui vendirent leurs services à cet ambitieux? Parysatis essaye de décider Darius Nothus mourant à renverser l'ordre naturel de succession et à déférer la couronne au jeune Cyrus (2). Darius tient bon, et appelle au trône l'aîné de ses fils, qui lui succède sous le nom d'*Artaxerxès II* (Mnémon), 404.

Cyrus demande au crime le pouvoir que les intrigues n'ont pu lui donner : il tente d'assassiner son frère Artaxerxès à Pasagarde. Il échoue, obtient son pardon des prières de sa mère Parysatis et de l'indulgence du roi : il est maintenu dans ses satrapies de Cappadoce, de Grande-Phrygie, de Lydie, ainsi que dans le commandement supérieur des provinces maritimes, et revient en Asie Mineure, 403. Le premier usage qu'il fait de son autorité et du pardon de son frère est d'organiser contre lui la révolte, et de préparer la voie à l'usurpation.

Préparatifs de Cyrus. — Dans l'exécution de ses ambitieux desseins, il s'aide du brigand Cléarque, qui s'est récemment souillé de tous les crimes à Byzance, et il le charge de faire des levées pour lui (3). En échange des services qu'il leur a rendus à la fin de la guerre du Péloponèse, il demande des secours aux Lacédémoniens, alors maîtres de

(1) Xénophon, Anabas., I, 9; Hellenic., II, 1.

(2) Plutarq., *in Artaxerxe*. Parysatis prétendait que Cyrus, comme Xerxès Ier, devait monter sur le trône parce qu'il était né de Darius Nothus, devenu roi; tandis qu'Artaxerxès, son aîné, n'était né que de Darius, alors simple particulier. Cette distinction n'était bonne qu'à affaiblir le droit de primogéniture, et à porter le trouble dans l'ordre de succession. Elle n'avait pas été observée depuis Xerxès.

(3) Diodore de Sicile, l. XIV, c. 12.

Digitized by Google

démenti, de marcher contre son frère et de le détrôner. De la Syrie, il entre en Arabie, en franchissant l'Araxe ou Chaboras : sur les bords de ce fleuve, il s'approvisionne de blé et de vin, et parcourt les déserts de l'Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, jusqu'aux Portes Babyloniennes. Il entre en Babylonie, et à la troisième marche, il fait le dénombrement de son armée. Les Barbares que commande Ariée se sont augmentés de 70,000 à 100,000; le nombre des Grecs est de 12, 900 (1). En s'avançant dans la Babylonie, Cyrus rencontre bientôt un large fossé et un retranchement qu'Artaxerxès a fait tirer du mur de Médie à l'Euphrate, en ne réservant qu'un passage de vingt pieds de large, près du fleuve. Cyrus le traverse sans obstacle : l'ennemi l'a abandonné, soit par suite de l'incroyable négligence qui préside à tous les préparatifs d'Artaxerxès, soit par ruse. En effet, les troupes de Cyrus, ne trouvant pas de résistance en ce lieu, cessent de croire à la possibilité d'un prochain engagement, marchent sans précaution, et se trouvent en présence de l'armée d'Artaxerxès, avant d'avoir soupçonné son approche.

Le roi avait d'abord arrêté de se retirer au fond de la Perse, et d'y rassembler toutes les forces de l'Orient pour écraser son rival. Tiribaze lui représenta qu'il abandonnait ainsi à Cyrus, outre l'Asie Mineure, les royaumes de Babylone, de Suze, de Médie, la moitié de l'empire : il le fit changer de résolution. Artaxerxès se porta au-devant de Cyrus avec ce qu'il avait déjà rassemblé de soldats : les historiens les plus modérés en portent le nombre à 400,000 (2). La bataille fut livrée près de Cunaxa, à 500 stades de Babylone. Les Grecs occupaient l'aile droite; les Barbares commandés par Ariée, l'aile gauche; Cyrus, le centre. Cyrus surpris fit ses dispositions à la hâte, mais avec une grande intelligence de la meilleure manière de combattre l'ennemi. Il résolut de tuer le roi, s'il était possible, et, dans tous les cas, de détruire le centre de l'armée où il combattait, persuadé que la victoire remportée sur ce point amènerait une victoire générale, et déciderait de l'empire. Il ordonna de la manière la plus formelle à Cléarque et aux Grecs de diriger tous leurs efforts contre le centre ennemi. Lui-même il l'attaqua,

---

(1) Xénoph., Anab., I, 7, p. 200, éd. Didot. Ἀριθμὸς ἐγένετο τῶν Ἑλλήνων ἀσπὶς μυρία καὶ τετρακοσία, πελτασταὶ δὲ δισχίλιοι καὶ πενταχόσιοι : le nombre des Grecs est fautif dans toutes les histoires modernes.

(2) Éphore, dans Diod. XIV, 22. — Xénophon, Anab., I, 7, donne 900,000 soldats à Artaxerxès, ἐνενήκοντα μυριάδες. Plutarque, *in Artax.*, porte le même chiffre.

Digitized by Google

et blessa Artaxerxès de sa main, mais sans pouvoir lui ôter la vie. Cléarque et les Grecs désobéirent à Cyrus : craignant d'être enveloppés par la multitude des ennemis, ils ne quittèrent point les bords de l'Euphrate qui couvrait leur flanc; ils n'attaquèrent pas le centre d'Artaxerxès. Cyrus, n'étant pas soutenu par eux, et se laissant emporter à son ardeur, fut tué au milieu des rangs ennemis par un soldat carien. Les Grecs vainquirent l'aile gauche qui leur était opposée, avec honneur pour leur courage et leur tactique, mais inutilement pour la cause qu'ils étaient chargés de faire triompher. Xénophon dissimule la faute des Grecs, mais Plutarque, ou plutôt les témoins oculaires dont il suit le témoignage, l'accusent énergiquement en ces termes : « Qu'aucun de ceux qui étaient rangés autour d'Artaxerxès n'eût sou-
» tenu le choc des Grecs, s'ils l'eussent chargé; que tous ces gens-là
» étant renversés et le roi tué ou mis en fuite, Cyrus n'eût gagné la
» bataille, et, qu'après la victoire, il n'eût été couronné, c'est de quoi
» personne ne saurait douter. C'est pourquoi il faut bien plutôt accuser
» Cléarque d'avoir ruiné les affaires et causé la mort même de Cyrus,
» que de s'en prendre à la témérité et à la trop grande audace du
» général (1). »

Suite de la bataille; traité.—Après la mort de Cyrus, l'innombrable armée d'Artaxerxès enveloppe les Grecs, mais elle n'ose affronter leur choc, et dès qu'elle se trouve à portée de leurs lances, elle s'ouvre devant eux. Les Grecs et les barbares d'Ariée se retirent séparément dans les campements qu'ils ont occupés la veille de la bataille, et trouvent leurs provisions pillées. Le lendemain, les Grecs reçoivent la nouvelle de la mort de Cyrus et la sommation du grand roi de mettre bas les armes. Ils y répondent par la protestation de ne les abandonner qu'avec la vie, et par l'offre faite à Ariée de le placer sur le trône. Celui-ci la repousse, mais les invite à se joindre à lui pour regagner ensemble l'Ionie. Ils se rendent auprès de lui, et tous les restes de l'armée de Cyrus se trouvent réunis dans le même camp. D'un commun accord l'on arrête de diriger la retraite vers le nord, et de ne pas suivre la route par laquelle l'on s'était rendu jusqu'au lieu du combat. Les motifs de cette résolution étaient spécieux. La distance de Cunaxa à Trapezus, la première des colonies grecques situées sur le Pont-Euxin, était de moitié moins grande que de Cunaxa à l'Ionie, en supposant qu'on pût suivre la ligne directe, et on espérait la suivre. Les contrées déjà parcourues

(1) Plutarque, *in Artaxerce.*

Digitized by Google

avaient été épuisées de provisions par le passage de l'armée de Cyrus. Ariée et les Grecs n'avaient pas de vivres, et il fallait traverser en Arabie un désert de quinze jours de marche. Les défilés des Portes Syriennes et Ciliciennes, et toutes les villes de la Syrie et de l'Asie Mineure qu'on avait trouvées ouvertes précédemment, retombées maintenant sous la dépendance d'Artaxerxès, de Tissapherne et de Pharnabaze, devaient arrêter, inquiéter, combattre à chaque pas les soldats de Cyrus. A peine la résolution d'Ariée et des Grecs fut-elle connue du conseil d'Artaxerxès, qu'il résolut de détruire par la perfidie ceux qu'il n'osait attaquer à force ouverte.

Il conclut avec eux un traité aux termes duquel il leur promettait de les faire reconduire sans danger dans leur patrie et de leur fournir des vivres sur la route, à condition que de leur côté ils ne commettraient aucuns ravages sur le territoire du roi.

Dans les vingt jours qui suivent le traité, Ariée est gagné et détaché de l'intérêt des Grecs : il obtient son pardon en s'engageant à les trahir. Dans toutes les provinces de l'empire sont envoyés des ordres, pour que les Grecs trouvent bientôt, à chaque pas qu'ils feront sur le territoire perse, un ennemi ou un piége. Tissapherne, auteur de tout le complot tramé pour leur perte, les conduit dans leur marche : il est accompagné des meilleures troupes d'Artaxerxès : il a soin de faire camper l'armée d'Ariée séparément des Grecs, d'exciter et d'entretenir les haines entre les deux corps.

III. *Retraite des Dix mille : marche à travers l'Assyrie.*—La retraite commence. Les Grecs franchissent le mur de Médie, puis le Tigre, dont le cours profond doit les enfermer dans des lieux où on espère consommer facilement leur perte. En longeant ce fleuve, ils traversent les déserts de la Médie, les villages de Parysatis qu'ils pillent, le Petit-Zabate, et ils arrivent sur les bords du Grand-Zabate. Là les chefs des divers corps, Cléarque, Proxène, Ménon, Socrate, Agias, attirés à une entrevue perfide par Tissapherne et par Ariée, sont arrêtés, envoyés à Artaxerxès, et mis à mort. A cette nouvelle, les Grecs sont frappés de consternation : ils se trouvent sans chefs et sans guides, dans un pays où tout leur est hostile, les hommes et les lieux; où il faut deviner la route, combattre pour passer, combattre pour avoir des vivres. Dans ce moment, Tissapherne les fait sommer de mettre bas les armes. Peut-être eussent-ils obéi, si Xénophon, leur communiquant sa fermeté déterminée et sa confiance dans les dieux, n'eût relevé leur courage, et ne leur eût inspiré la résolution de se frayer passage l'épée à la main.

Digitized by Google

Ils nomment six nouveaux chefs, dont les seuls connus sont Xénophon et Chirisophe. Déçu dans l'espoir de les amener à une capitulation, Tissapherne les attaque quatre fois dans la portion de l'Assyrie qui s'étend des bords du Zabate aux frontières des Carduques, non-seulement avec les troupes que lui avait confiées Artaxerxès, mais même avec les barbares levés par Cyrus, commandés par Ariée et longtemps compagnons d'armes des Grecs (1). Les Grecs n'essuient qu'une perte légère dans une seule rencontre : leur tactique, l'organisation improvisée d'un corps de cavaliers et de frondeurs due aux conseils de Xénophon, leur permettent de repousser avec avantage toutes les attaques. Dans leur marche à travers l'Assyrie, ils rencontrent Larissa et Mespila, villes florissantes sous l'empire des Mèdes, et dont les prodigieuses murailles et les pyramides attestent l'ancienne grandeur; villes devenues désertes sous l'inintelligent despotisme des Perses (2).

A travers le pays des Carduques. — Au moment où les Grecs mettent le pied dans le pays des Carduques, Tissapherne cesse de les suivre et de les harceler, et retourne en Asie Mineure, où il va prendre possession de la riche dépouille de Cyrus qu'Artaxerxès lui a abandonnée; soit qu'il sacrifie l'intérêt général de l'empire à son intérêt particulier; soit qu'il croie qu'on peut s'en remettre aux Carduques du soin de détruire les Grecs. Tissapherne, seul alors parmi les Perses, était capable d'exterminer les Grecs, s'ils pouvaient l'être. Sa retraite exerça donc la plus active influence sur les affaires générales et sur les destinées de la Perse. Les Carduques, annexés nominativement à l'Assyrie, avaient conservé intacte leur sauvage indépendance; et quand la cour de Suze avait, sous les règnes précédents, essayé d'y porter atteinte, ils avaient exterminé, jusqu'au dernier, les 120,000 Perses envoyés pour les soumettre (3). Leurs descendants, sous le nom de Parthes, détruisirent les légions romaines, et sous celui de Curdes résistèrent à toutes les forces de l'empire Ottoman, impuissant à les subjuguer (4). Il fallait traverser les montagnes des Carduques pour arriver aux plaines de l'Arménie et au Pont-Euxin; car les Grecs manquaient de bateaux pour traverser le cours profond et rapide du Tigre. Pendant sept jours et sept nuits, ils

(1) Xénoph., Anab., III, 4. Καὶ οὗς Κῦρος ἔχων ἀνέδη βαρβάρους. Au commencement du chapitre 5, l'on voit combattre contre les Grecs les soldats d'Ariée comme ceux de Tissapherne, οἱ ἀμφὶ Τισσαφέρνην καὶ Ἀριαῖον.

(2) Xénoph., *ibid.*, πόλις ἐρήμη μεγάλη · ὤκουν δ' αὐτὴν τὸ παλαιὸν Μῆδοι.

(3) Xénoph., *ibid.*, III, 5.

(4) Gillies, c. 26, t. IV. p. 219-221.

Digitized by Google

gravirent une suite de montagnes dont chacune exigea un siége; exposés aux embûches de l'ennemi, à ses flèches irrésistibles, aux rochers qu'il faisait rouler sur eux. Dans cette lutte contre des barbares obscurs, mais intrépides et passionnés pour leur indépendance, ils firent plus de pertes en sept jours qu'ils n'en avaient essuyé en neuf mois dans leur guerre contre le grand roi, depuis le départ de Sardes.

A travers l'Arménie et la Colchide. — En sortant du pays des Carduques, ils se trouvèrent sur les frontières de l'Arménie. Orontas, gendre du roi et satrape de l'Arménie orientale (1), Tiribaze, satrape de l'occidentale, poursuivirent le plan de Tissapherne, qui était de harceler sans cesse et d'exterminer, s'il était possible, les Dix mille. Orontas leur opposa une armée d'Arméniens, de Chaldéens, de Mardes (2), qui leur disputa le passage du Centritès, tandis qu'une autre armée de Carduques les assaillait par derrière. Sortis vainqueurs de cette double attaque, ils passèrent le Tigre à sa source, le mont Niphate, le Teleboas, et ils entrèrent dans l'Arménie occidentale, où soit par lui-même, soit par les populations qui lui obéissaient, Tiribaze les attaqua cinq fois, dans les divers pays qu'ils parcoururent et dont voici l'énoncé : le mont Abos; les sources de l'Euphrate; une région où il fallut marcher à travers une neige haute de cinq ou six pieds, et où une partie de l'armée perdit momentanément, par l'excès du froid, l'usage de la vue et des membres; le Phase ou Araxe; le pays des Phasiens et des Taoques; le pays des Calybes, les plus belliqueux et les plus féroces des barbares que les Grecs eussent encore rencontrés sur leur route; le pays des Scythines, qui les conduisit jusqu'à la montagne Théchès (3), d'où ils aperçurent pour la première fois la mer, avec des transports de joie. En descendant le Théchès, ils entrèrent dans le pays des Macrons, puis dans la Colchide, et arrivèrent enfin à Trapezus, colonie de Sinope, et la première des colonies grecques situées sur le Pont-Euxin.

De Trapezus à Chrysopolis. — Après avoir vainement attendu à Trapezus, pendant un mois, un nombre suffisant de vaisseaux, ils embarquèrent sur quelques bâtiments les femmes, les vieillards, les infirmes, le bagage inutile, et se rendirent par terre à Cérasus et à Cotiora, autres colonies de Sinope. Le séjour de ces aventuriers fut marqué, dans les divers lieux que nous venons de nommer, par des expéditions

(1) Xénoph., Anab., III, 5, et IV, 3.
(2) Il y a dans le texte Μαρδόντιοι : faut-il traduire par Mardes ?
(3) Diodore, XIV, 29, nomme ce mont Chenium au lieu de Théchès.

Digitized by Google

contre les naturels du pays (Driles, Chalybes, Tibaréniens), ayant pour but de se procurer des vivres et du butin; par des courses de pirates sur le Pont-Euxin; par des séditions que la prudence de Xénophon réprima avec peine. A Cérasus, le dénombrement ne produisit plus que 8,600 soldats, reste des 12,900 que comptait Cyrus quelque temps avant Cunaxa. Du champ de bataille de Cunaxa à Cotyora les Grecs avaient parcouru 620 parasanges ou 18,600 stades, d'après la supputation de Xénophon (1). Ces 18,600 stades feraient environ 744 lieues; mais le relevé le plus exact de la route des Grecs, fait sur une carte, donne moins de 500 lieues, même avec tous les détours qu'ils ont été obligés de suivre. Ayant appris que le retour par terre, à cause du grand nombre de fleuves et de défilés qu'il fallait passer, présentait des difficultés presque insurmontables, ils se procurèrent des vaisseaux. Ils s'embarquèrent à Cotyora, et en longeant les côtes du Pont-Euxin, ils touchèrent bientôt à Sinope, colonie de Milet, où ils trouvèrent Chirisophe avec des vaisseaux, mais sans argent. Là, voulant faire une expédition productive avant de rentrer en Grèce, ils remplacèrent l'autorité du conseil de guerre qui les avait régis depuis le commencement de la retraite par le commandement d'un seul chef : Chirisophe fut élu.

Sous sa conduite, ils se rendirent par mer, et toujours en suivant les côtes, de Sinope à Héraclée, colonie de Mégare. Mais, comme il s'opposait à ce qu'ils pillassent les villes grecques placées sur leur passage, et à ce qu'ils frappassent d'une énorme contribution la ville d'Héraclée, pour prix de la généreuse hospitalité qu'elle leur avait donnée, ils lui retirèrent le commandement. A la suite d'une sédition, ils se séparèrent en trois corps, dont le premier, composé d'Arcadiens et d'Achéens, avait dix chefs, et les deux autres obéissaient à Chirisophe et à Xénophon. Le corps des Arcadiens et des Achéens partit le premier par mer, aborda à Calpé, à peu près au milieu de la partie maritime de la Bithynie occupée par les Thraces. Xénophon suivit aussi la route de mer, mais il débarqua sur les frontières d'Héraclée et des Thraces Bithyniens; Chirisophe se dirigea vers Calpé par terre.

Les Arcadiens et les Achéens, ainsi qu'ils l'avaient pratiqué sur toute la côte de l'Euxin, exercèrent d'odieux brigandages sur le territoire des Thraces Bithyniens, enlevant leurs esclaves et leurs troupeaux. Comme ils s'étaient divisés en petits corps, pour pénétrer et pour étendre le pillage

(1) Xénophon, Anab., l. V, c. 3 et 5, p. 267 et 271, éd. Didot. Παρασάγγαι ἑξακόσιοι καὶ εἴκοσι, στάδιοι μύριοι καὶ ὀκτακισχίλιοι καὶ ἑξακόσιοι, χρόνου πλῆθος ὀκτὼ μῆνες.

Digitized by Google

sur plus de points à la fois, les indigènes réunis écrasèrent deux de leurs divisions, leur tuèrent au delà de mille hommes, tinrent les autres assiégés sur une colline, et les auraient réduits à se rendre, s'ils n'avaient été délivrés par le corps que commandait Xénophon, et qui, des frontières d'Héraclée, s'était avancé dans l'intérieur des terres des Thraces Bithyniens. Ils allèrent à Calpé, où Chirisophe était déjà arrivé, et où il mourut bientôt après. Tous les Grecs se trouvèrent alors réunis de nouveau. Ils se dirigèrent par terre de Calpé vers Chrysopolis. Sur la route, ils eurent à combattre deux fois les troupes de Pharnabaze unies aux Thraces établis en Bithynie : dans un premier combat ils furent vaincus, avec une perte de cinq cents des leurs; dans un second, ils mirent l'ennemi en fuite. Ils atteignirent Chrysopolis, la dernière ville de Bithynie, sur le Bosphore de Thrace, et se trouvèrent ainsi à l'extrême limite de l'Asie Mineure.

De Chrysopolis à Parthénium. — Ils passèrent le Bosphore, et arrivèrent sous les murs de Byzance. Ils voulaient piller cette ville riche et puissante, et s'enrichir à jamais du butin qu'ils y feraient. Xénophon les arrêta en leur représentant que la mort des Lacédémoniens établis à Byzance attirerait sur eux la vengeance de Sparte, alors maîtresse de la Grèce. Il mit leur dangereuse activité au service de Seuthès, dont le père avait régné sur les Thraces des côtes de la Propontide et de l'Hellespont, et qui avait perdu l'autorité au milieu des factions. Dans l'espace de deux mois, le secours des Grecs réintégra Seuthès dans les États de son père, lui permit d'étendre sa domination au nord-est jusqu'à Salmydessus, sur le Pont-Euxin, et à l'ouest jusqu'au pays des Odryses, qui devinrent ses alliés ou ses tributaires. Ce roi thrace, qui conservait les plus viles habitudes de la barbarie, frustra les aventuriers grecs d'une partie de leur solde. Tandis qu'ils séjournaient encore en Thrace, Sparte, qui commençait la guerre contre Artaxerxès, les prit à son service. Xénophon les conduisit par mer de Sélymbrie à Lampsaque : de là ils s'avancèrent juqu'à Pergame, en Mysie ; puis à Parthénium, sur les confins de la Mysie et de la Lydie, qui fut le terme de leur expédition. Réduits alors à six mille, ils passèrent sous le commandement de Thimbron, l'un des généraux de Sparte, en 399. Suivant le relevé de Xénophon, dans l'expédition et la retraite, les Grecs parcoururent 1155 parasanges ou 34,650 stades en quinze mois (1). Nous

(1) Xénoph., Anab., VII, 8, p. 325, éd. Didot. Xénophon rédigeant son travail sur des notes nécessairement fort courtes, après un long espace de temps, s'est-il trompé? Des fautes se sont-elles glissées dans son texte? C'est ce qu'il est difficile de décider.

Digitized by Google

avons dû reproduire ces chiffres, dont plusieurs sont évidemment erronés; la durée de l'expédition et de la retraite, en particulier, fut de deux ans moins quelques jours.

L'expédition et la retraite des Dix mille est l'un des grands faits de l'histoire ancienne, et par elle-même et par ses conséquences. Le caractère des Grecs, à la limite précise du cinquième et du quatrième siècle, s'y révèle d'une manière plus éclatante que nulle part ailleurs. Ces Dix mille ne sont que des mercenaires avides et pillards; mais ils sont doués d'une fermeté de caractère, d'une énergie de volonté, d'une puissance de suivre la même idée jusqu'à ce qu'elle ait reçu sa pleine exécution, vraiment admirables. A ces qualités, ils joignent une discipline et une tactique qui l'emportent sur celles de tous les contemporains; une science militaire qui ne s'arrête pas aux généraux, mais qui descend jusqu'aux officiers et qui assure à un corps de troupes grecques l'inappréciable avantage de ne jamais manquer, au milieu du danger et de l'imprévu, d'une direction intelligente. Enfin, le sentiment religieux, demeuré parmi eux dans toute sa puissance, même au milieu de la vie d'aventuriers et quelquefois de brigands, est un principe de confiance et d'enthousiasme. Les chefs des Dix mille ne commencent pas une seule marche, n'engagent pas le plus petit combat, sans avoir persuadé au soldat que les dieux lui seront favorables. Quiconque disposera d'une manière constante d'une armée, même médiocre, composée de pareils hommes, ne trouvera pas un seul peuple dans tout l'Orient qui lui résiste; et, dans l'Occident, il ne rencontrera que les Romains qui puissent arrêter ses conquêtes.

L'expédition et la retraite des Grecs engagés au service de Cyrus fixa les regards de la Grèce avant même qu'elle fût terminée, et, quand elle eut pris fin, de l'Occident tout entier. A la publicité que lui avaient donnée les récits, plusieurs relations contemporaines, entre autres celle de Xénophon, joignirent bientôt l'éclat. Treize mille Grecs avaient, sur le champ de bataille, soutenu l'effort de quatre cent mille Perses, et enfoncé deux fois les corps qui leur étaient opposés. Dix mille Grecs avaient parcouru huit cents lieues de pays persan (1), résistant à la fois à la force et à la perfidie. Et cela était su en Grèce, même des enfants; cela était répété dans tous les discours publics et dans toutes les conversations. La retraite des Dix mille révéla donc le secret de la faiblesse de l'empire perse. S'il y avait eu la moindre intelligence et la moindre énergie dans le gouvernement du grand roi, les événements auraient pris un tout autre cours. Les Carduques, les Chalybes, les Thraces de Bithynie, étaient trois peuples d'une vigueur corporelle, d'une bravoure et d'une férocité prodigieuses : on pouvait en tirer un parti infini. Il eût suffi à Tissapherne, à Tiribaze, à Pharnabaze, de joindre l'emploi intelligent des forces régulières de l'empire à la résistance spontanée de ces intrépides barbares, pour écraser les Grecs; et, s'ils eussent péri, il ne fût resté de leur

(1) Nous comptons ici de Cunaxa à Chrysopolis.

Digitized by Google

entreprise que la renommée d'une grande témérité punie. Il fallait donc que la Perse employât jusqu'à son dernier homme et à sa dernière darique pour obtenir ce résultat. Loin de là, les satrapes attaquèrent les Grecs avec mollesse et sans suite: nulle part ils ne se trouvèrent en force pour les charger au passage le plus difficile, au moment le plus critique. Entre vingt autres, quelle occasion perdue que celle du passage du Centritès! On voit dans Xénophon que les Grecs devaient y périr jusqu'au dernier. Mais les satrapes, travaillant toujours pour eux et pour leur gouvernement, se ménageant toujours, se rejetèrent l'un à l'autre la tâche de détruire l'ennemi, et se bornèrent à lui faire éprouver des pertes partielles. Ces échecs se perdirent dans une gloire immense qui resta seule. Il demeura comme axiome dans la politique du temps que si dix mille Grecs avaient résisté aux forces de toute la Perse, trente mille Grecs devaient la subjuguer. De là les expéditions de Dercyllidas, d'Agésilas, d'Alexandre. A force d'adresse et d'argent, les Perses parvinrent à détourner les deux premiers coups: ils succombèrent sous le dernier, quand la vigueur des rois Macédoniens eut réduit à l'impuissance l'intrigue et la corruption. La conquête d'Alexandre est le produit direct de l'expédition des Dix mille, quoiqu'elle n'en soit pas le résultat immédiat.

Nous avons dû, avant tout, nous occuper de cette expédition dans les rapports qu'elle a avec les intérêts généraux, avec la politique générale de la Grèce et de la Perse. Mais elle peut être considérée encore sous d'autres points de vue, et donner lieu à des remarques importantes, quoique plus particulières.

La retraite des Dix mille est un des faits qui, par quelques côtés, honorent le plus l'humanité et qui la grandissent: dans aucune autre circonstance n'éclate davantage la puissance de la volonté de l'homme sur le monde extérieur: dans aucune autre circonstance, les événements ne sont maîtrisés si longtemps par une résolution et une intelligence si continues. Quant à l'art militaire, la retraite est un parfait modèle, un exemple proposé aux généraux, aux officiers, aux soldats de tous les âges. Dans les actes des Dix mille, il y a des qualités de discipline, de tactique, de stratégie, qui seront éternellement imitables, parce qu'elles sont indépendantes des changements qui surviennent dans les armes et dans l'art militaire.

La retraite fournit les plus curieux renseignements sur le principe et l'action du gouvernement de la Perse, et sur l'état des peuples soumis à sa loi. Les satrapies ne forment pas les parties d'un grand tout: ce sont des pays juxtaposés, mais non pas unis, qui n'ont entre eux aucun lien de religion, de civilisation, ni même de gouvernement commun: il n'y a dans l'empire perse ni l'honneur et l'amour de la patrie commune, qu'on trouve dans la monarchie et la république; ni l'unité et la rapidité d'action, comme dans un despotisme bien organisé; ni le robuste isolement, le vital égoïsme, comme dans la féodalité: c'est le despotisme à l'état d'affaiblissement, de dissolution. Les satrapes servent mal, souvent même se révoltent, sans rien fonder de durable, pour eux ni pour leur famille; sans créer de force, d'indépendance, de résistance locale, à la place du gouvernement central brisé.

Digitized by Google

Quant à l'action du gouvernement perse sur la civilisation, elle est destructive. Les détails relatifs à Larissa et à Mespila, que nous avons rappelés plus haut, prouvent que les Perses avaient fait des déserts de villes qui étaient de grands centres de civilisation, sous la loi des Mèdes et des Assyriens. De plus, en explorant à la suite des Dix mille l'état des Carduques, des peuples de l'Arménie, des peuples de la Colchide, du Pont, de la Paphlagonie, de la Petite-Phrygie, de la Bithynie, l'on voit que depuis la conquête de Cyrus, c'est-à-dire depuis cent cinquante ans, les Perses avaient laissé ces diverses nations dans l'état, soit barbare, soit même sauvage, où ils les avaient trouvées. Les Taoques et les Chalybes de l'Arménie, qui obéissent à Tiribaze, chantent et dansent à la vue de l'ennemi, massacrent impitoyablement leurs prisonniers, et emportent leurs têtes à la manière des sauvages. De même les Mossynœques du Pont, qui sont compris dans le royaume tributaire du prince Achœménide, parent du grand roi, logent dans des maisons de bois, ne connaissent le blé et le pain que comme un luxe, et les gardent comme des trésors; se nourrissent presque exclusivement de châtaignes; se peignent le corps et y gravent, au moyen du feu, de grossiers dessins; n'ont aucune idée du mariage et des lois de la pudeur (1). Le peu de civilisation que de loin en loin l'on rencontre sur le rivage entier du Pont-Euxin, a été apporté par les Grecs, et est concentré exclusivement dans leurs colonies. La civilisation ne prendra un second développement, une plus grande extension, qu'après la conquête d'Alexandre et de ses successeurs, qui, pour l'Asie Mineure comme pour l'Asie centrale, deviendra une délivrance de la barbarie, une ère nouvelle, une importation, par la guerre, des fécondes idées et des institutions de l'Occident.

A. P.

CHAPITRE XXVI.

Histoire des Grecs et des Perses, depuis la fin de l'expédition des Dix mille jusqu'au traité d'Antalcidas, 400-387.

Deux idées avaient constamment préoccupé les Spartiates et les Athéniens, depuis le combat de Mycale. La première était d'établir leur domination sur les autres républiques de la Grèce européenne, et sur les Grecs asiatiques, après avoir arraché ces derniers au joug étranger pour les placer sous le leur. La seconde était de tirer des Perses une éclatante vengeance des périls qu'ils avaient courus, des ra-

(1) Xénophon, Anab., IV, 4, 5, 6, 7; V, 4 : Θησαυροὺς ἄρτων νενημένων πατρίους. Diodore, XIV, 30.

Digitized by Google

vages qu'ils avaient soufferts pendant la guerre Médique, et de prévenir le retour d'une semblable invasion.

Les Athéniens avaient obtenu tous ces résultats, au moment où ils avaient contraint le grand roi à signer le traité de Cimon. La guerre du Péloponèse avait transféré aux Spartiates le commandement de la Grèce d'Europe et d'Asie, le pouvoir de disposer de ses forces militaires. A peine ils s'en virent investis, à peine ils eurent terminé cette guerre du Péloponèse, dont la cour de Suze avait essayé de prolonger le cours indéfiniment, qu'ils reprirent le projet longtemps suspendu d'humilier, d'anéantir même, s'il était possible, l'ennemi commun. Ils préludèrent à des attaques plus directes par les secours fournis au jeune Cyrus.

Les troupes auxiliaires qu'ils envoyèrent à Cyrus produisirent en Perse le même effet que les intrigues et l'or des rois de Perse avaient produit en Grèce : ils y alimentèrent la guerre civile. Le ressentiment d'Artaxerxès Mnémon égala ses craintes. L'entreprise du jeune Cyrus, à laquelle ils avaient participé, ne tendait à rien moins qu'à lui ravir la vie avec la couronne : à ses yeux, les Spartiates étaient à la fois des ennemis publics et personnels.

Les Spartiates passèrent bientôt de l'attaque indirecte à l'attaque directe ; ils prirent l'offensive par les expéditions de Thimbron, de Dercyllidas, d'Agésilas. Ils avaient pour but d'enlever l'Asie Mineure au roi de Perse. Leur attaque était d'autant plus redoutable qu'ils réunissaient les deux moyens de suprématie jusqu'alors partagés entre eux et les Athéniens, celui de la marine et des finances, et celui des forces continentales. L'expédition d'Agésilas fut évidemment le prélude de celle d'Alexandre le Grand : le roi de Sparte fraya la route au roi de Macédoine. Mais il ne semble pas qu'il soit entré dans les desseins des Spartiates d'attaquer la Haute-Asie ; et c'est en quoi les plans d'Alexandre différèrent essentiellement des leurs. Ils ne poursuivaient que la diminution de la puissance et du territoire des Perses ; Alexandre projeta et accomplit la conquête de tout leur empire.

I. *Intérieur de la Perse après la bataille de Cunaxa*, 400 (1).— Après la bataille de Cunaxa, Parysatis livre à d'affreux supplices un soldat carien et l'eunuque Mésabate, coupables d'avoir trempé dans la ruine et la mort de Cyrus, son fils de prédilection : elle se débarrasse d'une rivale puissante, en empoisonnant Statira. Soumis dès longtemps à son empire, Artaxerxès la laisse impunément satisfaire sa vengeance et son ambition, même sur ses plus fidèles serviteurs, même sur sa femme. A ces scènes de sérail succèdent les soins de la guerre et de la politique.

Tissapherne, après avoir harcelé les Grecs jusqu'aux montagnes des

(1) Pour ce chapitre, Xénophon, *Hellenica*, l. III, IV et V, et *Panegyr. Agesilai*.— Diodoré, l. XIV, c. 35-40, 79-87, 89, 91-95, 97, 99, 100. — Plutarque, *in Artaxerxe*, *Lysandro*, *Agesilao*. — Cornelius, *in Conone*.

Digitized by Google

Carduques, abandonne leur poursuite, pour aller, dans l'Asie Mineure, exécuter les ordres d'Artaxerxès, et surtout servir ses intérêts et ses ressentiments. La dépouille du jeune Cyrus lui a été abandonnée : il a donc à joindre à sa satrapie héréditaire de Carie les provinces de Lydie, de Grande-Phrygie, de Cappadoce. Il doit en outre venger Artaxerxès et se venger lui-même des secours fournis à Cyrus par les Lacédémoniens et par les Grecs de l'Asie Mineure.

L'état des Grecs de l'Asie Mineure, à cette époque, est fort mal expliqué dans les histoires modernes. Aux termes du traité conclu, l'an 412, avec Tissapherne, pour obtenir ses secours, les Spartiates avaient abandonné aux Perses les Grecs de l'Asie Mineure, délivrés par Cimon. Ces Grecs obéissaient aux Perses l'an 403, comme le prouve le témoignage formel de Xénophon. Il dit en effet que les villes grecques d'Ionie avaient été livrées à Tissapherne par le roi de Perse; que la plupart de ces villes, préférant la domination du jeune Cyrus, s'étaient soustraites à l'obéissance de Tissapherne; que Milet voulait suivre cet exemple, et que Tissapherne tua un certain nombre d'habitants et en exila d'autres pour rester maître de la ville. Xénophon ajoute, qu'après la mort du jeune Cyrus, le roi donna à Tissapherne toutes les provinces qui avaient obéi précédemment à son frère, et décida que les villes d'Ionie obéiraient également à ce satrape. Enfin, on trouve dans l'historien que, l'an 399, les villes d'Æolie appartenaient à Pharnabaze, et qu'il leur avait donné pour gouverneur particulier, pour sous-satrape, Zenis le Dardanien (1).

Les villes de l'Ionie et de l'Æolie étaient passionnées pour l'indépendance que le traité de Cimon leur avait assurée, pour un état qui les garantissait de la domination oppressive de la Perse. Dans le temps qui nous occupe, elles avaient un motif particulier pour chercher à s'affranchir : c'était de se soustraire aux vengeances de Tissapherne, qui leur demandait compte à la fois, et de la préférence qu'elles avaient donnée sur son autorité à celle de Cyrus, et des secours qu'elles avaient fournis à ce prince contre le roi. Dès qu'elles se virent attaquées par le satrape, elles implorèrent la protection de Lacédémone, qui leur envoya Thimbron avec cinq mille hommes (2).

---

(1) Xénophon, Anabas., l. I; Hellenica, III, 1, p. 364 : εὐθὺς ἡξίου τὰς Ἰωνικὰς πόλεις ἅπασας ἑαυτῷ ὑπηκοους εἶναι; page 366, ἡ δὲ Αἰολὶς αὕτη ἦν μὲν Φαρναβάζου, ἐσατράπευε δὲ αὐτῷ τῆς χώρας, ἕως μὲν ἔζη, Ζῆνις Δαρδανευς.

(2) Xénophon, l. III, donne des détails différents de ceux de Diodore, l. XIV, c. 36

Digitized by Google

II. *Expédition de Thimbron et de Dercyllidas dans l'Asie.* — Thimbron engage à la solde de sa patrie les Grecs du jeune Cyrus, alors réduits au nombre de six mille : il s'empare de Pergame, de Myrine, de quelques autres places, échoue au siége de Larisse égyptienne, et se prépare à entrer en Carie, lorsqu'il est remplacé par Dercyllidas. Dercyllidas conclut une trêve avec Tissapherne, et attaque Pharnabaze, satrape de Phrygie et d'Æolie. Il prend Larisse, Hamaxite, Colonne, cités maritimes, soumet en quelques jours Cébrène, Scepsis, et les autres villes de l'Æolie, aidé dans ses succès par l'horreur qu'inspire le sous-gouverneur Midias, assassin de sa belle-mère Mania. Dercyllidas fait supporter dans ces contrées la domination de Sparte par une modération dont aucun de ses prédécesseurs n'avait donné l'exemple, et protége, par la construction d'une muraille, le riche territoire des Chersonésiens contre les incursions des Thraces, 398. Il accorde à Pharnabaze un armistice, durant lequel il remet le commandement à Agésilas.

III. *Expédition d'Agésilas dans l'Asie Mineure*, 397. — Le crédit de Lysandre et le mérite d'Agésilas portent ce prince au trône après la mort de son frère Agis, et à l'exclusion de son neveu Léotychidès. Il reçoit la conduite de la guerre d'Asie. Son premier soin, en débarquant dans le pays, est de régler le gouvernement des villes grecques, alors plongées dans l'anarchie. Lysandre, qui l'a accompagné, prétend le traiter comme sa créature, exercer seul l'autorité sur les soldats et sur les alliés, rétablir en Asie son empire détruit précédemment. Disgracié par Agésilas, il va commander la flotte qui mouille dans l'Hellespont, et peu après il retourne à Sparte. Là il projette d'employer l'éloquence d'un rhéteur et l'imposture des oracles pour détruire le droit héréditaire des deux maisons régnantes, enlever la couronne à Agésilas, et la placer sur sa propre tête : la conspiration échoue par la timidité de l'un de ses complices.

Agésilas part d'Éphèse, ravage la Phrygie et la Carie, met les Perses en fuite dans plusieurs rencontres, se porte en Lydie l'année suivante, 396, et remporte une victoire complète sur les bords du Pactole. Tissapherne, accusé de favoriser les Lacédémoniens, jugé coupable depuis qu'il est malheureux, est assassiné et remplacé par Tithrauste. Le nouveau satrape offre des sommes énormes au roi de Sparte pour évacuer

---

et sqq., sur les expéditions de Thimbron et de Dercyllidas. Je me conforme au récit de Xénophon.

Digitized by Google

sa province. Agésilas accepte, et, avec l'argent des Perses, va faire la guerre dans une autre partie de leur empire. Il attaque Pharnabaze en Phrygie, le défait, le poursuit, le chasse successivement de tous les pays de son obéissance; reçoit la soumission des satrapes subalternes; entretient des relations avec l'Égypte, récemment révoltée. A la tête de vingt mille Grecs et d'une foule innombrable de Barbares, il marche vers le centre de l'empire des Perses par la route que les Dix mille ont tracée: il va commencer contre la Haute-Asie une expédition dont il est impossible de calculer au juste les résultats, puisque Sparte ne l'avait pas projetée (1).

395. Mais les républiques grecques, passionnées pour une indépendance absolue, ennemies de quiconque exerce la suprématie et le commandement en Grèce, indignées de l'assujettissement des Éléens et du bannissement des Messéniens, craignant un sort pareil pour elles-mêmes, maudissant le despotisme des nouveaux dominateurs de la Grèce, sont disposées à s'armer contre les Spartiates, qu'elles ont pris pour chefs contre les Athéniens, pendant la guerre du Péloponèse. Au milieu de cette fermentation, l'agent de Tithrauste, le Rhodien Timocrate, distribue cinquante talents (275,000 fr.) aux magistrats des principales villes, achète leurs déclamations vénales, et l'influence qu'ils peuvent exercer sur leurs concitoyens pour les pousser à la guerre.

IV. *Ligue formée en Grèce contre Sparte, rappel d'Agésilas.* — Une ligue est formée contre Sparte par Thèbes, Argos, Corinthe, les Thessaliens, Athènes enfin, qui aspire à se relever de l'abaissement où sa rivale l'a réduite. Tandis que les troupes combinées de ces cinq républiques tiendront tête aux Spartiates sur terre, les Perses attaqueront leur puissance navale de nouvelle date avec une flotte de trois cents vaisseaux rassemblés dans les ports de Phénicie et de Cilicie, de Rhodes et de Cypre, par les soins de Conon, l'un des fugitifs d'Ægos-Potamos, qui a cherché un asile chez le roi de Salamine, Évagoras. Partout les Grecs combattent les Grecs pour les Perses.

A la première nouvelle de la levée de boucliers des Thébains, Lysandre entre en Béotie, enlève Lébadée et Orchomène. Mais avant d'avoir opéré sa jonction avec le roi de Sparte Pausanias, il est vaincu et tué sous les murs d'Haliarte. Une autre bataille est livrée près de Némée, sur les confins de la Corinthie; elle est sanglante et indécise. Sparte épouvantée

(1) Alexandre réussit: mais Agésilas aurait-il reçu de la Grèce les continuelles recrues qu'Alexandre en fit venir, et que la puissance de la Macédoine, bien mieux affermie que celle de Sparte, lui permit d'exiger?

Digitized by Google

rappelle Agésilas : les dangers dont Artaxerxès était menacé se dissipent ; la conquête de la Perse par les Grecs est ajournée indéfiniment. Agésilas rentre en Grèce par l'Hellespont, la Thrace et la Macédoine, et envahit la Béotie. Tandis que ses troupes et celles des confédérés sont en présence près de Coronée, 394, il apprend que Conon et Pharnabaze ont vaincu la flotte lacédémonienne à la hauteur de Cnide, qu'ils ont détruit une partie des cent galères dont elle se composait, en ont pris cinquante, ont arraché à sa patrie l'empire de la mer dont elle jouissait depuis dix ans (1), et la domination de la Carie, de l'Ionie, de l'Hellespont (2). La bataille livrée à Coronée ne répare aucune de ces pertes : les Spartiates restent maîtres du champ de bataille ; mais affaiblis par leur stérile victoire, ils sont contraints de rentrer dans le Péloponèse. Conon conduit sa flotte dans l'Attique, débarque ses équipages, et relève à la hâte les murs du Pirée et d'Athènes, des mains de ces mêmes Perses qui l'avaient incendiée au temps des Xerxès. L'argent de Pharnabaze fournit en même temps aux Corinthiens les moyens de construire une flotte, et de dominer sur la mer d'Achaïe, 393.

393. Quand Sparte envoya Agésilas en Asie, elle dominait sur terre et sur mer, donnait des ordres absolus aux Grecs d'Europe et d'Asie. Maintenant elle a perdu l'empire de la mer, les côtes asiatiques, excepté deux villes ; et les confédérés de Thessalie, de Thèbes, d'Athènes, de Corinthe, d'Argos, unis aux Perses, menacent de lui enlever la domination de la Grèce même. Pour prévenir ce dernier désastre, pour empêcher en particulier Athènes de ressaisir la puissance maritime, de redevenir sa rivale, elle tente de détacher les Perses de la ligue. Antalcidas vient implorer pour elle la paix auprès de Tiribaze, successeur de Tithrauste ; pour première condition, il offre d'abandonner aux Perses la Grèce d'Asie.

392. Le succès de sa négociation est facilité par l'audace et par l'ambition des Athéniens. Ils ont oublié leurs revers, ils ne se souviennent plus que de leur ancien empire, et prétendent en recouvrer toutes les parties : ils n'en exceptent pas même celles tombées depuis la retraite d'Agésilas au pouvoir des Perses, dont la protection vient de les tirer de leur abaissement. Conon parcourt les Cyclades, Chio, Lesbos, l'Ionie, l'Æolie, avec une flotte composée presque entièrement de navires per-

(1) Polybe.

(2) Chio, Mitylène, Éphèse, Érythrée, etc., chassèrent les garnisons lacédémoniennes ; Abydos et Sestos restèrent seules sous la puissance de Sparte.

Digitized by Google

sans, et les somme de reconnaître l'autorité de sa patrie. Dans le moment où cette incroyable entreprise frappe Tiribaze d'étonnement et d'indignation, Antalcidas annonce au satrape « que les Spartiates dé» sirent désormais concourir à la prospérité future de la domination » persane : ils proposent de déclarer toutes les villes, grandes et petites, » entièrement indépendantes les unes des autres ; dès lors il ne se trouva » plus en Grèce une république assez puissante pour troubler la tran» quillité des Perses. » Tiribaze appuie ces ouvertures de tout son crédit auprès d'Artaxerxès : les députés argiens, béotiens, athéniens, en accusent, en rendent suspecte la sincérité, et démasquent l'ambition des Lacédémoniens, cachée sous les dehors d'une hypocrite abnégation d'eux-mêmes, 391. Le roi les trouve assez humiliés, pas assez affaiblis; il poursuit le projet de leur rendre des rivaux dans les Athéniens, d'alimenter la guerre civile en Grèce entre eux et les confédérés. Tiribaze, qui venait de mettre à mort Conon, et de livrer des sommes considérables aux Spartiates, est disgracié et remplacé par Struthas; celui-ci se prononce en faveur des Athéniens.

390. Les Athéniens entrent dans les vues du roi, en continuant les hostilités contre les Spartiates; ils les déconcertent par leurs conquêtes dans l'Hellespont et dans l'Asie. Thrasybule, successeur de Conon, prend Byzance, et afferme la dîme de tout ce qui vient du Pont; range sous les lois d'Athènes Lesbos et Chio, où il augmente sa flotte; emporte Aspende, ville de Pamphylie, et lève d'énormes contributions jusque dans les domaines du roi. En même temps les Athéniens envoient des secours à Évagoras, roi de Salamine, et soutiennent la révolte de Cypre contre les Perses, 389.

V. *Artaxerxès dicte aux Grecs le traité d'Antalcidas*, 388. — Jusqu'alors Artaxerxès n'avait vu que de l'effronterie et de la démence dans les prétentions des Athéniens; maintenant elles lui inspirent un commencement de crainte. Il est pressé d'ailleurs de comprimer les soulèvements de Cypre et d'Égypte, de combattre les Cadusiens. Il accepte ou dicte plutôt en maître les articles du traité d'Antalcidas.

« Les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomène et de » Cypre, demeureront soumises au roi. Les autres villes grecques seront » toutes libres, à l'exception des îles d'Imbros, de Lemnos, de Scyros, » qui continueront d'appartenir aux Athéniens. Le roi se joindra aux » peuples qui accepteront ces conditions, pour combattre ceux qui les » refuseront. » 388. Les diverses républiques de la Grèce repoussent d'abord les clauses de cette pacification. Mais Antalcidas ayant équipé,

Digitized by Google

avec l'argent d'Artaxerxès, une flotte de quatre-vingts galères, indépendantes des escadres persanes, ayant rendu à sa patrie une partie de l'empire de la mer qu'elle avait perdu depuis la bataille de Cnide, les confédérés se trouvent dans l'impossibilité de prolonger leurs refus, et signent enfin leur déshonneur, 387.

Le traité désigné ou flétri du nom d'Antalcidas ne contenait qu'une seule exception, et cette exception était en faveur des Athéniens, qui avaient payé par une noire ingratitude les bienfaits intéressés d'Artaxerxès. Le roi, soumettant ses ressentiments à sa politique, suivait et remplissait le plan dès longtemps arrêté de tenir en respect les Spartiates par les Athéniens, en augmentant la puissance des derniers. Ce traité démentait, annulait de tous les points celui de Cimon. Qu'il fût pleinement exécuté, et le roi de Perse devenait non-seulement seigneur et propriétaire des Grecs d'Asie, mais aussi arbitre suprême des destinées des Grecs d'Europe.

La Grèce et les côtes de la Thrace étaient couvertes de vingt-neuf États, dont les uns se composaient d'une seule ville et de son territoire; les autres, tels que la Laconie, l'Arcadie, la Béotie, la Chalcidique, étaient formés d'une ville principale, Lacédémone, Mantinée, Thèbes, Olynthe, et de quelques cités d'un ordre secondaire assujetties à cette ville principale. La Grèce n'avait de force qu'autant que les principaux États ou *ligues* subsistaient, s'unissaient ensemble, ou laissaient l'un d'eux entraîner les petits États dans ses intérêts et ses projets. C'était ainsi que les Perses avaient été vaincus pendant la guerre Médique, au temps de Cimon, au temps d'Agésilas. Mais, les *ligues* une fois dissoutes, les capitales et les cités de leur dépendance, ainsi que les petits États, devenaient d'abord la proie de quiconque voulait se donner la peine de les asservir. Le traité d'Antalcidas devait donc mettre tous les Grecs à la fois aux pieds des Perses, en y comprenant les Spartiates, ses auteurs.

Les Spartiates prétendirent en faire le premier instrument d'une nouvelle domination pour eux en Grèce, et employer plus tard cette domination à la ruine des Perses. Dans leurs idées, il s'agissait seulement de ne pas observer eux-mêmes le traité, et de contraindre les Grecs à l'exécuter. Ils retinrent soigneusement dans leur obéissance les villes de la Laconie et de la Messénie. Dans l'espace de six ans, au contraire, ils renversèrent Mantinée, prirent Olynthe, s'établirent à Thèbes, anéantirent les *ligues* arcadienne, chalcidique, béotienne, et dans chaque pays substituèrent leur empire à celui des capitales humiliées, captives ou détruites. Quant aux républiques composées d'une seule ville, ils intervinrent dans leurs dissensions intestines : ils assurèrent partout le triomphe des partisans de l'aristocratie, qui, ne se soutenant que par eux, mirent leurs villes sous le joug lacédémonien (1).

(1) Xénophon, Helléniques, l. V. Diodore de Sicile : « Cependant les Spartiates n'a-

Digitized by Google

Ils rétablirent, par ces mesures, leur domination dans toute la Grèce, depuis la Thrace jusqu'à la pointe méridionale du Péloponèse. Ils eurent même le temps de donner à leur commandement et à l'obéissance des États helléniques une régularité qui semblait en garantir la consistance et la durée.

On peut en juger par les détails suivants que Diodore nous fournit sur l'état de la Grèce, au temps de la tentative de Sphodrias contre le Pirée, c'est-à-dire après qu'Athènes est parvenue à détacher soixante-dix villes grecques du parti de Lacédémone, et « peut déjà la combattre à forces égales. » Si Sparte conservait encore, après cette grande défection, une si redoutable puissance, qu'on juge de sa situation quelque temps auparavant. « Les Spartiates, voyant que la guerre s'allumait de toutes parts, et qu'ils ne pouvaient apporter trop d'attention à leur » défense, pensèrent très-sérieusement au choix de leurs soldats, à la distribution » de leurs troupes et à tout ce qui concernait la sûreté de leur république. C'est » dans cette vue qu'ils partagèrent toutes leurs forces militaires en dix corps : le » premier n'était composé que de Lacédémoniens mêmes; les Arcadiens seuls » remplissaient le second et le troisième; les Éléens formaient le quatrième; » les Achéens, le cinquième; les Corinthiens et les Mégariens composaient le » sixième; ceux de Sicyone, de Phlius et d'Acté faisaient ensemble le septième; » les Acarnaniens, le huitième; les habitants de la Locride et de la Phocide, le neuvième; enfin les Olynthiens et tous les alliés de la Thrace étaient placés dans le » dixième. *Le roi Agésilas commandait seul toute cette armée* (1). »

Nous venons de remarquer que ces forces ne composaient déjà plus que la moitié de celles dont Sparte disposait après la conquête d'Olynthe. Épaminondas et Pélopidas la dépouillèrent de ce reste imposant de puissance, et renversèrent de coups irrésistibles l'édifice frauduleusement relevé de sa domination.

Mais ni Thèbes, après la mort d'Épaminondas, ni Athènes, ne parvinrent à se saisir de l'empire arraché à leur rivale. Dans la nouvelle guerre civile appelée guerre Thébaine, les Grecs se déchirèrent, s'affaiblirent, se livrèrent eux-mêmes à la discrétion de l'étranger. Le traité d'Antalcidas reçut son exécution dans ce qu'il avait d'avantageux pour la Perse, d'humiliant pour la Grèce. Iphicrate et Phocion devinrent les lieutenants du grand roi, et la Grèce l'une de ses satrapies pour quelques années.

A. P.

» vaient pas perdu de vue leur ancienne domination; ils excitaient des séditions dans » les villes pour les assujettir. » Et ailleurs : « Les Spartiates, songeant à recouvrer leur » ancienne autorité sur la Grèce, gagnèrent quelques-unes de ces villes par des insi» nuations flatteuses. Dans quelques autres, ils s'aidèrent de la vengeance et des armes » des bannis pour y rentrer de force avec eux. Ainsi, ils reprirent sur le plus grand » nombre d'entre elles cet empire auquel ils avaient renoncé par le traité d'Antalcidas, » conclu de l'aveu et sous l'autorité du roi de Perse. »

(1) Diodore de Sicile, l. XV, c. 31.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

PUISSANCE DE THÈBES.

Histoire de la Grèce, depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la bataille de Leuctres, 386-371.

Le traité d'Antalcidas, conclu avec les Perses par les Spartiates, a suspendu les hostilités des Grecs, mais n'a pas éteint leur rivalité. Lacédémone vient de sacrifier sa gloire et les vrais intérêts de la Grèce à son ambition et aux craintes que lui inspirent les succès de Conon. Pour dominer sur ses rivaux et conserver un empire près de lui échapper, elle a abandonné aux Perses toutes les villes grecques de l'Asie, et détruit ainsi la barrière qu'elles formaient, depuis le traité de Cimon, contre les invasions du grand roi. Une politique aussi injuste devient le germe de nouvelles hostilités. Pendant le temps écoulé depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la bataille de Mantinée, la Grèce éprouve une agitation qui peut être comparée aux grands mouvements produits par la guerre du Péloponèse. Mais ce ne sont pas les mêmes peuples qui jouent le premier rôle sur cette scène politique. Nous retrouvons encore Sparte à la tête d'une grande confédération; mais ses plus anciens alliés sont devenus ses plus redoutables ennemis, et elle est secourue, dans les dangers les plus imminents, par le peuple dont elle avait plusieurs fois tenté de consommer la ruine.

Maîtresse absolue dans le Péloponèse, elle porte ses armes dans la Thrace, où elle veut fonder un empire nouveau, et elle fait servir une odieuse trahison à l'accroissement de sa puissance dans la Grèce. Mais l'excès de son ambition et de son despotisme lui suscite, comme naguère à l'ambitieuse Athènes, une résistance imprévue et des périls nouveaux, au moment où elle croit avoir établi sa suprématie sur une base inébranlable. Une ville, qui n'a encore joué qu'un rôle secondaire, va demander compte à Lacédémone de ses usurpations et de ses injustices, et entreprendre, sous les auspices de deux grands hommes, une lutte qui lui donnera dans la Grèce une prépondérance qui ne tombera qu'à la mort d'Épaminondas (1).

386. Les Lacédémoniens, voulant se venger des villes qui, dans la der-

(1) Pour ce chapitre, voyez Plutarque et Cornélius Népos, *Vies de Pélopidas*, *d'Agésilas* et *d'Épaminondas;* Xénophon, *Histoire grecque;* et l'*Histoire universelle* de Diodore de Sicile, livre XV.

Digitized by Google

nière guerre, ont favorisé leurs ennemis, assiégent Mantinée, détruisent ses fortifications et forcent les habitants à se diviser en quatre bourgades. Ils rétablissent dans Phlionte les citoyens qui en ont été bannis pour leur fidélité au parti de Lacédémone, 382. Ils portent ensuite leurs vues sur la Thrace, où les Olynthiens ont élevé une puissance redoutable, envoient Eudamidas commencer le siége de leur ville avec deux mille hommes, et ordonnent des levées considérables pour le continuer. Phébidas, en conduisant de nouvelles troupes en Thrace, traverse une partie du continent de la Grèce, s'arrête sous les murs de Thèbes, et est introduit dans la citadelle par Léontiadès, chef de l'une des deux factions qui partagent la ville. Isménias, chef du parti contraire, est chargé de chaînes, et subit le dernier supplice par la sentence de juges envoyés de Sparte. Ses partisans, pour échapper au même sort, abandonnent Thèbes, au nombre de quatre cents, et se réfugient à Athènes. Les éphores condamnent Phébidas à une amende, et le privent du commandement; mais, tout en sévissant contre lui, ils profitent de sa perfidie, gardent la Cadmée, et y laissent une garnison de quinze cents hommes. Assurés de leur conquête, ils chargent Téleutias de conduire une armée de dix mille hommes devant Olynthe. Téleutias obtient des succès dans la première campagne; mais il trouve la mort dans la seconde, avec l'élite de son armée. Le roi Agésipolis lui succède et meurt de maladie, après avoir emporté Torone d'assaut et avoir ravagé les terres des Olynthiens. Polybiade les réduit enfin par la famine, et leur accorde la paix à condition qu'ils auront pour amis et pour ennemis les amis et les ennemis de Lacédémone, et qu'ils marcheront sous les drapeaux de cette république, 380. Sparte voit les Thébains et les Béotiens entièrement soumis, les Corinthiens devenus ses alliés, Argos abattue, Athènes abandonnée, la puissance d'Olynthe anéantie. Son empire, qui semble pour longtemps affermi, va être renversé par le peuple même qu'elle opprime. Sept bannis, suivant Xénophon, ou douze, d'après Plutarque, commencent cette révolution importante, qui est accomplie par les vertus et le patriotisme de Pélopidas et d'Épaminondas. Les conjurés, partis d'Athènes sous la conduite de Pélopidas, sont introduits dans Thèbes par le greffier des Polémarques, leur complice: ils massacrent les tyrans réunis dans un festin, et appellent tous les Thébains à la liberté. La garnison, effrayée de l'élan patriotique d'une cité qui, la veille, était dans les fers, n'ose se défendre et rend la citadelle sans combattre. Les Spartiates punissent de mort deux des harmostes qui ont livré la Cadmée, et condamnent le troisième à l'exil, 379-378.

Digitized by Google

Les Athéniens, qui ont donné asile aux exilés de Thèbes, redoutant le courroux de Lacédémone, font le procès à leurs généraux pour n'avoir pas dévoilé la conjuration de Pélopidas. Mais les Thébains, dans la crainte que tout le poids de la guerre ne tombe sur eux, les rendent à leur alliance, en persuadant à Sphodrias de surprendre le Pirée pour détruire la puissance maritime d'Athènes. Cette violation de la foi publique, pour laquelle Sphodrias ne subit aucune condamnation, irrite les Athéniens et les jette dans l'alliance de Thèbes, à laquelle ils fournissent soixante galères. Les Spartiates en viennent à une guerre ouverte contre Thèbes. Les rois Cléombrote et Agésilas font plusieurs invasions successives dans la Béotie, et ne peuvent s'y maintenir, quoiqu'ils soient secourus par les villes ennemies de Thèbes. Les Thébains opposent à des forces et à une tactique supérieures une opiniâtreté indomptable. Ils se préparent, par des escarmouches multipliées, à une guerre plus importante, et s'accoutument à affronter la valeur des Spartiates, réputés encore invincibles. Cléombrote les combat sans succès. Agésilas fait admirer sa valeur dans cette lutte opiniâtre; mais il apprend aux Thébains l'art de triompher de Sparte. Au combat de Tégyre, les Thébains, inférieurs en nombre, s'ouvrent un passage à travers la phalange de leurs ennemis. Phébidas, l'auteur de la guerre qui désole la Grèce, est vaincu et reçoit la mort sous les murs de Thespies. Les Lacédémoniens défendent en vain Thespies et Platée. Ces deux villes succombent sous les efforts des Thébains, qui les ruinent de fond en comble. Ces derniers reçoivent alors d'autres secours d'Athènes. Chabrias, après avoir combattu avec gloire dans les plaines de la Béotie, commande avec le même succès la flotte athénienne, et remporte une victoire navale, près de Naxos, sur les forces de Sparte; Timothée ravage les côtes de la Laconie, s'empare de Corcyre, et triomphe, à Leucade, de Nicoloque, amiral lacédémonien, 375.

Les Thébains, se voyant maîtres de la Béotie, essayent de s'emparer de la Phocide et s'allient avec Jason, roi des Thessaliens. Ce prince, par des conquêtes successives, avait soumis à sa domination les Maraces, les Dolopes et les Épirotes. Polydamas, de Pharsale, sollicite en vain les secours de Sparte pour soustraire sa patrie au joug que Jason a imposé sur toute la Thessalie. Les Lacédémoniens se bornent à défendre la Phocide, et sont trop occupés de la guerre qu'ils ont soulevée dans la Grèce, pour pouvoir s'opposer aux progrès de la puissance de Jason. Mais les Athéniens, s'apercevant que leurs efforts et leurs victoires contribuent surtout à la grandeur de Thèbes, renoncent à son alliance et concluent la paix avec les Lacédémoniens, 374. La guerre se

Digitized by Google

rallume entre ces deux républiques au sujet des bannis de Zacynthe, que Timothée rétablit dans leur île. Les Lacédémoniens, avec les vaisseaux de Corinthe, de Leucade et d'Ambracie, attaquent Corcyre et mettent Athènes dans la nécessité de la défendre. Mnasippe commande la flotte des alliés, ravage les terres des Corcyréens, et est sur le point de les réduire par la famine, lorsque l'arrivée des troupes athéniennes rend le courage aux assiégés et porte le découragement dans l'armée victorieuse. Iphicrate dirige cette expédition avec habileté, s'empare des galères de Syracuse envoyées par Denys au secours des Lacédémoniens, disperse leur flotte et menace le territoire de la Laconie, 374.

Thèbes, par son orgueil et son ambition, perd une seconde fois l'alliance d'Athènes. La ruine de Platée et de Thespies, la dispersion de leurs habitants, l'indépendance de la Phocide toujours menacée, dévoilent le despotisme ambitieux des Thébains, et soulèvent contre eux les peuples naturellement ennemis des Spartiates. Les députés d'Athènes, ceux de Corinthe et des principales villes de la Grèce se rendent à Lacédémone. Épaminondas est chargé de défendre les intérêts de sa patrie contre les prétentions de Sparte : c'est la première fois que ce grand homme a l'occasion de faire connaître les talents et les vertus qu'il a cultivés dans le silence. Le roi Agésilas, illustré par un grand nombre de victoires, domine l'assemblée et s'indigne que le député de Thèbes réclame pour sa patrie, dans la Béotie, les mêmes droits que Lacédémone exerce dans la Laconie. Il efface le nom des Thébains du traité que Sparte conclut avec les autres villes de la Grèce, et Cléombrote, qui protégeait alors la Phocide, reçoit ordre de conduire son armée dans la Béotie. Les Thébains ne lui opposent que des troupes inférieures en nombre. Mais leur cavalerie est plus exercée : Épaminondas est à leur tête, et Pélopidas commande sous lui le bataillon sacré. Les deux armées en viennent aux mains près de Leuctres. Les Lacédémoniens y éprouvent une déroute complète : le roi Cléombrote y perd la vie. Quatre mille hommes, parmi lesquels on compte mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates, restent sur le champ de bataille, 371. Cette victoire étonne la Grèce et exalte les espérances des Thébains. Vainqueurs des Lacédémoniens, ils vont devenir les protecteurs de tous les peuples que ces derniers ont longtemps asservis, et menacer à leur tour l'indépendance de toutes les cités helléniques. C.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

PUISSANCE DE THÈBES.

Histoire de la Grèce, depuis la bataille de Leuctres jusqu'à la mort d'Épaminondas, 371-363.

Ce chapitre contient le résumé des faits qui se passent en Grèce dans l'intervalle de huit années environ. C'est la période la plus brillante de l'histoire de Thèbes. Pélopidas et surtout Épaminondas, habiles à faire tourner au profit de leur patrie les alarmes et le ressentiment qu'excitent de toutes parts la puissance et le despotisme de Lacédémone, lui portent les plus terribles coups, et sont à la veille de consommer sa ruine. Malgré l'intérêt qui s'est naturellement attaché à des hommes tels que Pélopidas, Épaminondas, et Agésilas, rival des deux héros thébains, cette partie de l'histoire de la Grèce a été généralement mal étudiée par les auteurs modernes. Les intérêts, les passions et les mouvements des cités belligérantes ont été présentés non-seulement avec une grande confusion, mais encore avec une inexactitude qui détruit le véritable caractère de cette période.

Xénophon (*Histoire grecque*, l. V, VI et VII), Diodore de Sicile (l. XV), Plutarque (*Vies de Pélopidas et d'Agésilas*), Cornélius Népos, Pausanias (*Géographie de la Grèce*, chapitre de l'Arcadie et de la Béotie), nous ont transmis les faits dont nous offrons ici la substance. Aucun de ces historiens n'en a tracé un récit complet. Les uns se sont principalement attachés à l'histoire de quelques cités de la Grèce, les autres ont négligé les détails pour ne voir que l'ensemble; quelques-uns ont recueilli seulement ce qui pouvait rehausser la gloire de leur héros. On chercherait en vain tous les événements de cette époque dans l'un des historiens que nous venons de nommer. Il en est résulté que les écrivains modernes, qui ne les ont pas tous étudiés, et qui ont suivi le récit de tel écrivain en particulier, sans le rapprocher des autres, n'ont pas compris cette époque intéressante, et ont adopté des faits, vrais au fond, mais qui sont devenus des erreurs par la place qu'ils leur ont assignée. Rollin, Barthélemy, et les abréviateurs qui les ont copiés, se sont à peine aperçus de la multiplicité des événements qui remplissent l'espace de temps écoulé depuis la bataille de Leuctres jusqu'à celle de Mantinée. Le premier ne met presque aucun intervalle entre la victoire des Thé-

Digitized by Google

bains sur Cléombrote et leur invasion dans le Péloponèse. Il omet les faits les plus importants qui ont lieu ensuite, et qui précèdent la mort d'Épaminondas. La politique extérieure, les efforts de ce grand homme pour rendre Thèbes puissance maritime, les intérêts et les révolutions des divers états de la Grèce, ont été trop négligés par Rollin, qui a fait, en général, pour ses ouvrages historiques, un usage moins heureux des auteurs grecs que des auteurs latins. Barthélemy, par la forme dramatique dont il a fait choix pour le *Voyage du jeune Anacharsis*, a pu se dispenser de donner l'enchaînement de tous les événements politiques de l'histoire de la Grèce. Aussi nous contenterons-nous de remarquer, sans le reprocher à l'auteur, que la situation de la Grèce est présentée avec peu de vérité dans les chapitres où il peint, du reste avec talent, les deux héros de Thèbes.

Gillies est, de tous les écrivains modernes, celui qui a le mieux compris cette période. Si le chapitre où il en a tracé les principales révolutions n'avait pas renfermé plusieurs erreurs graves, nous nous serions contentés de l'indiquer comme la source où nous aurions puisé, et nous aurions alors moins développé cette partie de notre précis; mais comme il n'est pas lui-même exempt de fautes, nous avons cru qu'il pouvait être utile de travailler encore après lui. Il a placé après la défaite des Arcadiens, près de Midée (*bataille sans larmes*), la fondation de *Mégalopolis*, que Pausanias, et même Xénophon, placent quelques mois après la bataille de Leuctres. En réfléchissant aux circonstances si différentes où s'est trouvée la cité des Arcadiens après ces deux actions, on voit que Gillies s'est trompé en donnant la préférence à une énonciation de Diodore sur le récit positif de Pausanias. Gillies n'a pas remarqué que Diodore et Plutarque parlent de trois expéditions de Pélopidas dans la Thessalie; il n'en mentionne que deux, et commet une erreur en disant que Pélopidas fut fait prisonnier dans la première expédition, tandis que ce ne fut que dans la deuxième que le héros thébain tomba au pouvoir du tyran de Phère. Ces inexactitudes, que nous avons remarquées, et qui ne sont pas les seules que nous pourrions relever, nous ont décidés à chercher la véritable place qu'il convenait d'assigner aux faits, et les causes qui les ont produits. Nous sommes loin de nous flatter d'y avoir réussi; mais, quel que soit le résultat de nos efforts, nous devons prévenir que Dodwell (*Annales Xenophontei*) nous a été fort utile, et que nous avons profité de ses observations savantes sur les historiens de la Grèce.

§ I. — *État du Péloponèse et de la Grèce après la bataille de Leuctres; mort de Jason*, 371-370.

Les Spartiates supportent avec une constance héroïque la défaite de Leuctres. La nouvelle de ce désastre n'interrompt pas les jeux publics qu'ils célèbrent, et les parents des guerriers qui ont trouvé la mort en combattant se montrent le lendemain parés et joyeux, tandis que les proches de ceux qui ont survécu sont comme abattus par la honte et par la douleur. Les éphores ordonnent aussitôt des levées qui com-

Digitized by Google

prennent tous les citoyens depuis la puberté jusqu'à la vieillesse; Archidamus, fils d'Agésilas, obtient l'honneur de commander les troupes qui doivent venger la défaite de Cléombrote. Les peuples du Péloponèse restent encore fidèles à la cause de Sparte. Les Tégéates, les Mantinéens, les Corinthiens, les Achéens et d'autres cités se rangent sous les drapeaux d'Archidamus. Athènes se montre jalouse de Thèbes, et reçoit avec dédain l'envoyé qui lui apporte la nouvelle de la déroute des Lacédémoniens. Les Thébains, dans la prévoyance des combats qu'ils doivent livrer, s'adressent à Jason, leur allié, et en obtiennent une flotte et de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie. Cependant Jason, arrivé en Béotie, arrête l'ardeur des Thébains, prêts à courir à de nouveaux combats, et persuade aux Lacédémoniens de chercher dans la paix les moyens de réparer leurs derniers revers. Après avoir exercé entre ces deux peuples sa méditation, qui cachait des vues ambitieuses, il se rend en Phocide, où il fait des conquêtes, et rentre dans la Thessalie, où il est reconnu chef de toutes les cités. Il préparait une expédition pour laquelle il avait rassemblé toutes les forces de la Thessalie, lorsqu'il est assassiné par sept jeunes gens, au moment où il venait de passer la revue de son armée. Ceux des meurtriers qui échappent aux coups des gardes de Jason sont accueillis avec distinction par les villes grecques menacées de tomber sous sa tyrannie, 370.

§ II. — *Troubles dans l'intérieur du Péloponèse; première invasion d'Épaminondas*, 370-369.

La Grèce, délivrée de la crainte que lui inspirait le génie entreprenant de Jason, se place sous l'influence du roi de Perse. Athènes invoque le traité d'Antalcidas et en fait reconnaître les principes, afin de déclarer libres les villes du Péloponèse et de la Béotie, qui sont dans la dépendance de Sparte et de Thèbes. Aussitôt les factions agitent les villes, les anciennes rivalités se réveillent, tout le Péloponèse est en armes. Les Arcadiens relèvent leurs murailles, au mépris de la défense des Lacédémoniens, qui leur déclarent la guerre. Ils fondent *Mégalopolis*, d'après le conseil d'Épaminondas, afin qu'en rassemblant dans un seul point la population de quarante villes éparses dans toute l'Arcadie, ils soient plus en état de résister à leurs ennemis (1). Les Tégéates en viennent aux mains au sein de leur ville : le parti vaincu

(1) Pausanias, chapitre de l'Arcadie.

Digitized by Google

trouve un asile à Sparte. Agésilas envahit l'Arcadie pour réduire les Mantinéens, auxquels se sont réunies les troupes de Tégée, d'Argos et de l'Élide, 369. Les Thébains accourent à la défense de leurs alliés du Péloponèse et entraînent avec eux les Phocidiens, les Eubéens, les Locriens, les Acarnaniens, les Héracléens, les Maliens et la cavalerie de la Thessalie. Quatre cents citoyens exilés de leur patrie étaient naguère les seuls ennemis que Lacédémone eût à redouter parmi les Thébains: quelques années après, soixante-dix mille hommes, placés sous les ordres d'Épaminondas et de Pélopidas, ravagent la Laconie et font trembler Lacédémone. Agésilas, avec de faibles troupes, préside à la défense de sa patrie. Ischolas, qu'il oppose aux Arcadiens, meurt dans la Sciritide avec le même héroïsme que Léonidas aux Thermopyles. Le roi de Sparte promet la liberté aux Hilotes pour prix de leur bravoure, et donne des armes à six mille d'entre eux. A la guerre étrangère se joint le danger des conspirations intestines: les Thébains couvrent les bords de l'Eurotas, et des citoyens de Sparte, à la vue du camp ennemi, cherchent à consommer la ruine de leur patrie. Agésilas, par son adresse, trompe leurs vues criminelles, et, posté sur le quartier le plus élevé de la ville, il refuse le combat que lui offrent les Thébains, et attend que la discorde dissipe leur formidable armée. Épaminondas, désespérant de se rendre maître de Lacédémone, s'en éloigne; mais il brûle plusieurs places de la Laconie et assiége Gythium, arsenal des Lacédémoniens. Les succès des Thébains effrayent même les peuples qui les ont appelés dans le Péloponèse. Les Arcadiens, les Argiens et les Éléens se détachent les premiers de leur armée. Athéniens, qui sont restés étrangers à cette guerre, se décident enfin à prendre parti pour Lacédémone, et envoient Iphicrate à son secours, avec toutes les forces de la république. Épaminondas réduit par la défection de ses alliés à abandonner le Péloponèse, veut laisser des ennemis aux portes de Sparte : il rétablit l'Arcadie et la Messénie en corps de nation, et fonde la ville de *Messène*. Il échappe ensuite à l'armée d'Iphicrate, et rentre dans la Béotie couvert de gloire. Les Thébains, mécontents qu'Épaminondas et Pélopidas aient conservé le commandement au delà du terme prescrit par les lois, veulent les en punir par une condamnation capitale. Les juges absolvent ces deux grands hommes, et pardonnent l'oubli des lois en faveur des services importants qu'ils ont rendus à leur patrie.

Digitized by Google

§ III. — *Alliance de Lacédémone avec les rois de Perse et de Syracuse; deuxième invasion d'Épaminondas dans le Péloponèse; bataille sans larmes*, 368-367.

Après la retraite des Thébains, les Lacédémoniens règlent à Athènes les conditions de leur alliance avec cette république, et l'on convient que les deux peuples auront alternativement le commandement des troupes de terre et de mer. Denys de Syracuse leur envoie vingt galères montées par des Gaulois et des Espagnols. Le roi de Perse favorise leur cause et se déclare contre les Thébains, sur leur refus d'abandonner la Messénie sous la puissance des Lacédémoniens. Mais les Arcadiens, les Argiens et les Éléens, dans la crainte de subir la vengeance et la domination de Lacédémone, appellent une seconde fois les Thébains dans le Péloponèse. Épaminondas force le passage d'Onée, réunit ses troupes à celles des alliés, assiége Sicyone et Pellène, et manque de surprendre Corinthe. Chabrias, envoyé par les Athéniens, arrive pour sauver cette ville, repousse les Thébains victorieux, et balance la fortune d'Épaminondas, qu'il réduit, à l'aide de la cavalerie de Denys, à retourner dans la Béotie.

Cependant Thèbes conserve encore la prééminence sur toutes les cités ennemies de Lacédémone. Un citoyen de Mantinée, Lycomède, veut la lui ravir, et persuade aux Arcadiens qu'ils sont en état de combattre seuls pour maintenir leur indépendance. Enflés de quelques succès obtenus sur les troupes d'Athènes et de Corinthe, ils s'affranchissent de la protection de Thèbes, et, réunis aux Argiens, ils osent affronter la puissance des Spartiates et en venir aux mains avec eux dans la Laconie. Ils sont vaincus près de Midée par Archidamus, dans une bataille qui ne coûte pas un seul homme aux vainqueurs, et qui est appelée la *bataille sans larmes*, 367.

§ IV. — *Affaires de la Thessalie et de la Macédoine*, 370-367.

Les Thébains s'applaudissent d'une défaite qui rend leurs secours plus nécessaires; ils entretiennent la rivalité de tous ces peuples, dans l'espérance de dominer dans le Péloponèse. Ils ne restent pas étrangers aux événements qui ont eu lieu en Thessalie et en Macédoine. Jason, 370, avait eu pour successeurs Polydore et Polyphron, ses frères. Polyphron avait donné la mort à son frère, et avait été assassiné à son tour par Alexandre, fils de Polydore. Alexandre, s'étant emparé par ce meurtre de l'autorité suprême, était devenu odieux aux Thébains par

Digitized by Google

sa tyrannie, et redoutable aux peuples de la Grèce par les brigandages qu'il exerçait sur terre et sur mer. Les villes de la Thessalie ayant réclamé la protection de Thèbes, Pélopidas est envoyé à leur secours avec une armée; il rend la liberté aux villes opprimées et chasse le tyran de Larisse. Dans le même temps, 368, une médiation non moins importante appelle le général thébain en Macédoine. La mort d'Amyntas IV y avait fait naître la guerre civile : la couronne était disputée par Ptolémée à Alexandre, l'aîné des fils d'Amyntas. Pélopidas est choisi pour juge de leur différend : il prononce en faveur d'Alexandre, et envoie à Thèbes, comme ôtages, son frère Philippe et trente enfants des premières familles de la Macédoine. Peu de temps après, la Thessalie retombe sous le joug d'Alexandre de Phère, et la Macédoine sous celui de Ptolémée. Pélopidas se rend de nouveau en Macédoine, et, satisfait des promesses qu'il reçoit de Ptolémée, il lui accorde la tutelle de ses neveux et la régence du royaume; mais, en traversant sans défiance la Thessalie, qui avait demandé une seconde fois les secours de Thèbes, il est fait prisonnier par le tyran, qui n'ose attenter à ses jours. Une armée thébaine envahit aussitôt la Thessalie; commandée par des généraux inhabiles, elle n'obtient aucun succès. Épaminondas, alors dans la disgrâce des Thébains, qui l'accusaient d'avoir épargné les Lacédémoniens près d'Onée, est forcé, par les soldats avec lesquels il servait, de se mettre à leur tête, et délivre de la captivité le compagnon de ses travaux et de sa gloire, 367.

§ V. — *Ambassade des Grecs à la cour de Perse; troisième invasion d'Épaminondas dans le Péloponèse: mort de Pélopidas*, 366-365.

Les Thébains, sans cesse occupés des moyens d'assurer leur prééminence dans la Grèce, députent Pélopidas vers le grand roi, afin d'obtenir par la politique la supériorité qu'ils ne peuvent conquérir par leurs victoires. Les députés des principales villes de la Grèce l'avaient précédé à la cour de Suse. Ils prennent Artaxerxès Mnémon pour juge de leurs querelles, et lui donnent le spectacle de leur corruption et de la faiblesse de leurs républiques. Ce prince accorde son alliance aux Thébains, et menace de la guerre Sparte, si elle ne laisse pas Messène libre; Athènes, si elle ne retire pas ses galères. Les Thébains essayent en vain de soumettre les autres villes à leur ambition et à l'empire des Perses. Épaminondas envahit une troisième fois le Péloponèse, et s'empare de l'Achaïe. Cette contrée, la Sicyonie, la Phliasie et l'Élide deviennent le théâtre de nouvelles hostilités. Leurs habitants, les Thébains et les Spar-

Digitized by Google

tiates, et leurs alliés, épuisent leurs forces dans des combats multipliés, qui n'amènent pas de résultat. Duphron, à la faveur des troubles qui agitent le Péloponèse et la Grèce, veut asservir Sicyone, sa patrie, et est massacré par quelques-uns de ses concitoyens, en présence des magistrats de Thèbes, où il s'était rendu pour obtenir des secours, 365. Épaminondas conçoit le projet de donner aux Thébains l'empire de la mer : il équipe une flotte de cent trirèmes, parcourt la mer Égée, favorise la révolte de Chio, Rhodes et Byzance contre Athènes, met en fuite la flotte athénienne, commandée par Lachès, et gagne ces villes au parti de Thèbes.

Thèbes triomphe au dehors, mais au dedans un ennemi domestique médite sa ruine. Quelques exilés, de concert avec les habitants d'Orchomène, forment le projet de surprendre la citadelle et de changer le gouvernement. Les auteurs de ce complot, découverts par la faiblesse de quelques complices, sont condamnés au dernier supplice; les Thébains assouvissent par la destruction d'Orchomène l'inimitié qu'ils nourrissaient contre cette ville depuis les temps héroïques.

Mais, pendant que l'empire des Thébains commençait à s'étendre depuis le Péloponèse jusqu'aux îles de la mer Égée, Alexandre de Phère ruinait les villes de la Thessalie et rétablissait son autorité par la violence. Pélopidas, qui avait été déjà l'arbitre de la Thessalie et de la Macédoine, s'empresse de se rendre dans une contrée qui révère son nom. Une éclipse de soleil glace d'effroi l'armée thébaine qui doit le suivre, et trois cents cavaliers seulement osent braver la puissance du tyran de la Thessalie et le phénomène céleste que l'on regarde comme le présage de quelque grande calamité. Le désir de se trouver en présence du tyran qui l'a jeté dans les fers, au mépris de la foi publique, lui fait négliger les précautions que commandent les forces de son ennemi. Quelques Thessaliens se joignent à la troupe de Pélopidas. Ce héros succombe près de Cynocéphales; ses soldats vengent sa mort en faisant éprouver une défaite sanglante à leurs ennemis. Plusieurs revers essuyés par Alexandre détruisent son empire tyrannique; il est lui-même assassiné, quelques années après, par les frères de Thébé, sa femme. Les peuples de la Thessalie et les Thébains rendent à Pélopidas les plus grands honneurs que puisse obtenir la vertu, 365.

§ VI. — *Nouveaux troubles excités dans le Péloponèse par les Arcadiens; quatrième invasion et mort d'Épaminondas*, 364-363.

Corinthe, fatiguée de la guerre, se détache de l'alliance de Lacédé-

Digitized by Google

mone, et obtient des Thébains la paix pour elle et pour les Phliasiens. Mais les Arcadiens n'aspirent pas seulement à l'indépendance, ils prétendent dominer dans le Péloponèse; ils envahissent l'Élide, partagée alors en deux factions, s'emparent d'Olympie, de Margane, d'Olure, et triomphent des Éléens et des troupes de Lacédémone. Archidamus, pour délivrer l'Élide, fait une invasion dans l'Arcadie, mais essuie une défaite sanglante près de Cromne. Les Arcadiens, enflés de tant d'avantages, font célébrer avec les habitants de Pise les jeux publics (104e olympiade). Les Éléens, auxquels appartient l'intendance de ces jeux, en troublent la célébration par une attaque soudaine, et massacrent un grand nombre de leurs ennemis. Les Arcadiens, malgré cet échec, restent maîtres du temple de Jupiter, pillent ses richesses et font servir à un usage profane les dons offerts par la piété des peuples de la Grèce. Cette profanation épouvante bientôt les Arcadiens eux-mêmes, et donne lieu à de nouveaux troubles. L'assemblée générale du pays traite avec les Éléens, et menace ceux qui ont pillé le temple de Jupiter. Les coupables, pour éviter le châtiment que leurs dilapidations font peser sur leurs têtes, appellent les Thébains dans la Péninsule, sous prétexte que l'Arcadie est près d'embrasser le parti de Lacédémone. Épaminondas fait une quatrième invasion dans le Péloponèse avec l'armée thébaine, grossie des troupes de l'Eubée et de la Thessalie. Les Arcadiens sont soutenus par les Spartiates, les Éléens, les Achéens et les Athéniens. Épaminondas, pendant qu'Agésilas concentre toutes ses forces dans Mantinée, essaye de surprendre Sparte, et se dirige dans l'Arcadie après avoir échoué dans cette tentative, rendue inutile par la vigilance de ses ennemis. Les Thébains et les Spartiates en viennent aux mains près de Mantinée. La victoire reste aux Thébains, qui l'achètent par la mort d'Épaminondas, 363. Épaminondas fut le plus grand homme de son siècle et l'un des héros les plus accomplis de l'antiquité. Avec lui s'anéantit l'empire de Thèbes, qui passa rapidement du rôle de puissance prépondérante à un état de faiblesse et de servitude dont elle ne se releva jamais. C.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

Histoire de la Perse, depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à l'avénement de Darius Codoman, 388-336.—Histoire de la Sicile, depuis l'expédition des Athéniens, 413, jusqu'à l'usurpation d'Agathocles, qui suivit de près la mort d'Alexandre le Grand, 317.

§ I. — *Suite de l'histoire du royaume de Perse* (1).

I. *Guerre contre Évagoras.* — La guerre du Péloponèse, pendant laquelle les Grecs sont tout occupés de leurs dissensions, permet aux Perses de se maintenir en Cypre, et d'exiger un tribut des petits souverains qui en occupent les diverses villes. De tributaires, les Cypriotes deviennent sujets des rois de Perse sous divers usurpateurs, dont l'un dépouille Évagoras Ier de la principauté de Salamine, dont un autre est chassé par Évagoras II, vers 405. Après la journée d'Ægos-Potamos, Évagoras donne asile à Conon; il encourage l'agriculture, la marine, le commerce, rend Salamine florissante, aguerrit ses sujets. Voyant les Perses aux prises avec les Lacédémoniens, il profite de l'occupation que leurs armes ont sur un autre point, et forme le projet de soustraire l'île de Cypre à leurs lois, pour la ranger toute entière sous les siennes, 396. Il réduit toutes les villes, excepté Amathonte, Soli, Cita. Hors de l'île de Cypre, il se saisit de Tyr et de plusieurs villes de la Phénicie. Il peut alors rassembler jusqu'à deux cents vaisseaux; et les Perses perdent les pays où ils équipent habituellement la moitié de leurs flottes. Le traité d'Antalcidas est signé en 387, et Cypre est abandonnée aux Perses. Libre du côté de la Grèce, Artaxerxès tourne toute ses forces contre Évagoras: Oronte, gendre du grand roi, et Tiribaze, reçoivent l'ordre d'attaquer Évagoras avec une flotte et une armée. Évagoras s'allie avec un prince arabe et avec Achoris, roi d'Égypte, révolté comme lui contre Artaxerxès. Vainqueur des ennemis dans une première bataille sur terre, il est défait dans un combat naval, 386. Les Perses assiégent Salamine par terre et par mer, mais ne peuvent la prendre : La discorde règne

(1) Pour ce paragraphe I, *voyez* Diodore de Sicile, l. XIV, c. 98; l. XV, c. 2, 3, 4, 8, 9, 10, 11, 18, 90-93; l. XVI, c. 34, 41, 52. Plutarc., in Artax. et in Agesil. Isocrat., in Evagor. Cornelius, in Datam., Chabr., Iphicr.

Digitized by Google

dans leur camp; Oronte envoie Tiribaze chargé de chaînes à Suze. Évagoras traite d'égal à égal avec Artaxerxès : il abandonne ses conquêtes, se réduit à Salamine, paye un tribut annuel; mais il conserve sa ville héréditaire, son titre de roi, refuse formellement de s'avouer sujet, de reconnaître Artaxerxès pour maître, 385.

II. *Révolte de Gaos et d'Achoris.* — Gaos, gendre de Tiribaze, craint d'être enveloppé dans la ruine de son beau-père, se révolte et s'allie avec Achoris, qui, plus heureux qu'Évagoras, demeure en Égypte entièrement indépendant de la Perse. Plus tard, les satrapes parviennent à faire assassiner Gaos.

III. *Guerre contre les Cadusiens* (1). — Artaxerxès porte ses armes chez les Cadusiens, peuple situé au nord-ouest de la Médie, dans l'Atropatène. Ainsi que dans la guerre de Cypre, l'armée persane manque de provisions et est ruinée en partie par la famine. Le reste aurait péri avec Artaxerxès par le fer des ennemis, sans l'adresse de Tiribaze, que le roi avait récemment tiré de prison pour lui rendre le commandement. Depuis ce revers, le despote se croit déchu dans l'esprit des grands de sa cour, et se débarrasse par des supplices de leurs mépris et de leurs conspirations, également imaginaires.

IV. *Révoltes de Thyus, d'Aspis et de Datame.* — La faiblesse et l'odieux du gouvernement inspirent à une foule de satrapes l'idée de se créer des principautés indépendantes. Thyus, satrape de Paphlagonie, et Aspis, des pays voisins de la Cappadoce, se révoltent. Ils sont successivement vaincus et envoyés captifs à Artaxerxès par le Carien Datame, gouverneur de Leuco-Syrie : quelques jours lui suffisent pour réduire les rebelles. Il devient suspect à un maître ombrageux, pour l'avoir trop bien servi, et se révolte à son tour pour échapper aux bourreaux. Il envahit la Paphlagonie, la Pisidie, et les joint à sa satrapie : avec moins de dix mille soldats, il taille en pièces une armée de deux cent mille hommes, dirigée contre lui. Artaxerxès le désarme en lui promettant sa grâce, et le fait assassiner par l'un de ses amis.

V. *Guerre contre l'Égypte*, 374. — Dans l'état où se trouvait la Perse, on croirait que les Grecs, s'ils n'en font pas entièrement la conquête, vont lui imposer tout au moins un second traité de Cimon. Mais la Grèce occupe, dévore ses forces depuis cinq ans, 380-375, dans une nouvelle guerre civile, dont le résultat est de briser l'union violemment

(1) Diodore, l. XV, place cette guerre pendant la guerre de Cypre. Plutarque, in Artaxerxe, la met après la guerre de Cypre et même après celle d'Égypte.

Digitized by Google

opérée par les Lacédémoniens, de partager l'empire entre eux, les Athéniens et les Thébains, de rendre soixante-dix villes maîtresses d'elles-mêmes et de leurs délibérations (1). Jamais la Grèce n'a été si lasse, si divisée. Le traité d'Antalcidas est exécuté contre elle à la lettre. Artaxerxès avait vu ses fureurs avec plaisir; maintenant il a besoin qu'elle les discontinue, pour l'aider à soumettre l'Égypte, toujours échappée à sa domination, toujours séparée de son empire. Il ordonne aux Athéniens en particulier de rappeler Chabrias, engagé sans l'aveu de sa république au service d'Achoris; il écrit aux diverses républiques qu'elles aient à se tenir en paix et à lui fournir des auxiliaires. Toutes obéissent. Les Athéniens menacent Chabrias de le condamner à mort, s'il ne rentre dans le Pirée à un jour marqué (2). Les autres Grecs lui envoient vingt mille soldats, commandés par Iphicrate, pour écraser un étranger qu'ils auraient eu intérêt à soutenir. « Artaxerxès, comme » parle Plutarque, dirige alors contre l'Égypte ses *satrapes* Pharnabaze » et Iphicrate, avec deux cent vingt mille hommes (3). »

Le commencement de l'entreprise est heureux. Mais Pharnabaze refuse de suivre les conseils d'Iphicrate et de marcher sur Memphis : la crue du Nil survient; les Perses sont contraints de se retirer en Phénicie avec honte, avec perte : l'Égypte reste indépendante. Pharnabaze accuse Iphicrate de ce mauvais succès. Les Athéniens reçoivent l'injonction de de le mettre en jugement, et n'osent l'acquitter que parce que la cour de Suze dédaigne de poursuivre l'affaire. C'est dans la patrie de Cimon qu'un pareil procès est intenté !

En se déclarant pour les Thébains, en alimentant d'abord la guerre entre ce peuple et les Spartiates, en formant ensuite de Thèbes une troisième grande république, pour empêcher toute domination générale en Grèce, toute réunion de ces peuples sous une même loi, toute direction de ses forces vers un but unique, Artaxerxès donne de nouvelles garanties à la Perse contre les attaques des Grecs. Mais en pourvoyant à la sûreté, à la sécurité de la Perse, dans ses relations extérieures, cette politique ne diminue en rien les vices de son organisation intérieure; et dans la dernière année du règne d'Artaxerxès, l'empire paraît prêt à se dissoudre.

VI. *Révolte générale des provinces occidentales et maritimes; expé-*

(1) Diodore de Sicile, liv. XV, c. 25-31.
(2) Cornelius, in Chabr., c. 3.
(3) Plut., in Artaxerxe, met, par cette expression, sur la même ligne d'obéissance et de service Pharnabaze et Iphicrate : il a raison.

Digitized by Google

dition d'Agésilas en Égypte, sa mort en Libye, 362. — Tous les satrapes des provinces occidentales et maritimes de Mysie, Lydie, Carie, Lycie, Pisidie, Pamphylie, Cilicie, Syrie, Phénicie, se révoltent, se confédèrent, soit entre eux; soit avec l'Égypte, alors régie par Tachos, soit avec plusieurs républiques grecques. Parmi ces dernières, on remarque Sparte, qui n'a pas pardonné à Artaxerxès de lui avoir enlevé la Messénie et de lui avoir donné Thèbes pour rivale. Agésilas se rend en Égypte avec dix mille Grecs, pour aider Tachos en particulier, et soutenir la ligue en général. « Une défection si prodigieuse enlève à » Artaxerxès la moitié de ses revenus; ce qui lui en reste ne suffit pas » pour les frais de la guerre qu'il a à soutenir (1). » La trahison le tire de ce pressant danger, et sauve la monarchie d'un naufrage qui semble inévitable. Oronte, nommé généralissime des rebelles, livre leurs chefs et leur argent à Artaxerxès. L'entreprise échoue, ou plutôt est ajournée de quelques années. Les provinces rentrent momentanément dans l'obéissance, à l'exception de l'Égypte. Dans cette contrée, Agésilas se venge des mépris de Tachos en le privant de l'autorité, et en la donnant à Nectanébis. Il défend ce nouveau souverain contre les attaques de Tachos, devenu l'agent des Perses, et contre les prétentions d'un autre concurrent. Après avoir affermi Nectanébis (2), il part chargé de richesses qu'il compte livrer à sa patrie pour rétablir sa suprématie en Grèce; mais il est jeté par la tempête sur une côte déserte de Libye, et y meurt en aventurier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, 362.

VII. *Mort d'Artaxerxès; Ochus lui succède*, 362. — Artaxerxès meurt avant le renouvellement des révoltes récemment comprimées. A peine il a prononcé la condamnation de son fils aîné, Darius, conjuré contre son autorité et contre sa vie, qu'il voit Ochus se frayer un chemin au trône par l'assassinat de deux de ses frères. Le roi succombe à ce dernier chagrin, 362. Ochus lui succède, et les moyens employés par lui pour affermir la couronne sur sa tête sont dignes de ceux dont il a usé pour se la procurer : il ordonne de massacrer les membres de la famille royale, au nombre de plus de cent cinquante.

VIII. *Révolte d'Artabaze, de l'île de Cypre, de la Phénicie, de l'Égypte.* — Le règne d'Ochus présente absolument les mêmes caractères que celui d'Artaxerxès : au dedans, des révoltes; au dehors, la suprématie sur les Grecs, qui, à peine sortis de la rivalité entre Thèbes et

(1) Diodore, liv. XV, c. 90, 91.
(2) Plut., in Agesil., et Diodore, XV, 92, 93, diffèrent dans plusieurs points de ce récit.

Digitized by Google

Sparte, se jettent dans la guerre Sociale, dans la guerre Sacrée; sur les Grecs, dont une poignée fait trembler la Perse entière, quand ils peuvent poser un moment les armes dont ils se frappent les uns les autres!

358. La quatrième année du règne d'Ochus, Artabaze, satrape d'Ionie, se révolte contre lui, tandis que Chio, Cos, Rhodes, Byzance, indignées des exactions des Athéniens, se soulèvent de leur côté contre ces maîtres impérieux. Artabaze obtient successivement l'appui du général athénien Charès, et un secours de cinq mille Thébains. Il remporte trois victoires sur les lieutenants d'Ochus, et dans l'une de ces actions il taille en pièces jusqu'à soixante-dix mille ennemis. Dès qu'il est abandonné par les Athéniens et par les Thébains, il succombe et se sauve en Macédoine. Ochus avait acheté la retraite des Thébains. Il obtint celle des Athéniens : il obtint encore la renonciation à leur souveraineté sur Chio, Cos, Rhodes et Byzance, en les menaçant d'unir ses flottes à celles des alliés. Mais quelle valeur auraient eue ses menaces, si ces mêmes alliés n'avaient été armés contre Athènes?

L'an 354, la rapacité des satrapes, le mépris pour l'autorité d'Ochus, poussent à la révolte la Phénicie et les neuf petits rois de l'île de Cypre. Tous ensemble s'unissent avec les Égyptiens, et renouvellent le soulèvement des provinces maritimes, arrivé la dernière année du règne d'Artaxerxès. Ochus somme les Grecs de lui fournir des auxiliaires; ils obéissent : huit mille d'entre eux, commandés par Phocion, réduisent l'île de Cypre. Dix mille autres viennent joindre Ochus sur les frontières de la Phénicie; ils sont partis presque tous d'Argos et de Thèbes. Les Athéniens et les Spartiates *s'excusent* sur leur épuisement de ne pas prendre part à ce dernier secours fourni à Ochus. La trahison de Mentor amène la prise et la destruction de Sidon; la ruine de Sidon épouvante la Phénicie et amène sa soumission. En Égypte, les Grecs donnent la victoire à Ochus, dans la bataille livrée à Nectanébis II près de Péluse. Leur valeur rend aux Perses l'importante province d'Égypte : leurs dissensions et leurs folies, qui les ont conduits en Orient, rétablissent dans son intégrité et ses limites un empire ennemi. Ochus passe les seize dernières années de son règne, 354-338, dans un repos forcé. Mentor et Bagoas le tiennent dans une dépendance complète, ne lui laissent que le nom et le faste d'un roi, se partagent son autorité et l'empire. Mentor commande dans l'Asie-Mineure, Bagoas dans la Haute-Asie. Cet état dure jusqu'à ce qu'il plaise à Bagoas d'empoisonner son maître; soit qu'il vît son crédit décliner, soit qu'il voulût venger les Égyptiens, ses compatriotes, des cruautés, des exactions,

Digitized by Google

des insultes à leur culte, qu'Ochus leur avait prodiguées à l'exemple de Cambyse.

IX. *Règne d'Arsès; avénement de Darius Codoman.* — Bagoas tue tous les enfants d'Ochus, 338, à l'exception du plus jeune, Arsès, sous le nom duquel il espère continuer son règne. Mais s'apercevant que ce jeune prince cherche à sortir de tutelle, il le massacre avec le reste de sa famille, et place sur le trône Darius Codoman, 336, la même année qu'Alexandre succède à son père Philippe.

X. *État respectif de la Perse et de la Grèce.* — Vaincus à Marathon, à Salamine, à Platée et à Mycale; vaincus à l'Eurymédon et en Cilicie; vaincus par les Dix mille et par Agésilas, vaincus en dernier lieu par les Athéniens et par les Thébains; les Perses, auxquels les Grecs avaient prouvé si souvent qu'ils étaient faits pour leur obéir; les Perses, plus faibles que Sparte, qu'Athènes et que Thèbes, chacune en particulier, commandaient pourtant à Sparte, à Athènes, à Thèbes, à la fois.

Cette monstruosité politique avait sa cause dans les dissensions et les guerres civiles des Grecs. Les Grecs ne pouvaient se soustraire au joug des Perses, et plus tard éviter celui de tout autre voisin ambitieux et puissant, tant que dureraient les principes de leur désunion, dont il importe de se rendre compte.

On peut les réduire à quatre principaux : 1° la haine antique et réciproque des deux races dorique et ionique, la différence de leur caractère, de leur génie, de leurs mœurs, de leur gouvernement démocratique et aristocratique; 2° la prétention de trente petites républiques et d'une foule d'autres cités secondaires dont la Grèce était couverte, de rester entièrement libres dans leurs décisions et dans l'emploi de leurs forces militaires, entièrement indépendantes de tout chef et de toute direction suprême : de cette prétention étaient nées les révoltes continuelles des villes du second ordre contre leurs capitales. L'Achaïe seule avait connu et pratiqué le gouvernement fédératif. Cet excellent gouvernement n'avait jamais été propagé dans les contrées voisines : l'on n'avait tenté qu'un moment de l'étendre à la Grèce entière; le conseil amphictyonique, demeuré sans autorité, avait trompé les espérances des amis sincères de leur pays. 3° L'ambition, la rivalité, l'insuffisance de forces des trois républiques principales, Sparte, Athènes, Thèbes, dont aucune, ne réunissant ou ne retenant les finances, la puissance maritime et continentale, n'avait pu garder non plus le commandement qu'elle avait acquis momentanément. 4° Le despotisme de Sparte et d'Athènes, qui, arrachant à leurs alliés leurs gouvernements, leurs terres, leurs trésors, violant leur liberté politique et leur liberté civile, n'avaient jamais obtenu de la masse des Grecs, par l'affection et le sentiment du bien-être, l'obéissance qu'elles étaient incapables d'exiger longtemps par la force.

Il fallait qu'une main, à la fois plus puissante et moins despotique que la leur, les privât elles-mêmes et privât toutes les républiques de l'excès de leur indépen-

Digitized by Google

dance, en leur laissant une juste liberté; les réunit dans une grande confédération hellénique, renversât ensuite avec leurs forces concentrées et réunies la monarchie de ces Perses, leurs ennemis de tout temps, maintenant leurs maîtres. Philippe fit la première partie de ce grand ouvrage, Alexandre la seconde.

§ II. — *Histoire de la Sicile* (1), *depuis l'expédition des Athéniens jusqu'à l'usurpation d'Agathocles*, 413-317.

I. *Agrigente.* — Agrigente n'avait pris aucune part à la guerre contre les Athéniens, 415-413. Dans l'invasion que les Carthaginois firent en Sicile l'an 406, elle fut prise et détruite. Elle se releva lentement de ce désastre, et jamais entièrement. Vers l'an 340, Timoléon lui rendit une partie de son ancienne prospérité. Elle recouvra alors assez de forces pour se mettre à la tête des villes liguées contre Agathocles : mais elle fut vaincue.

II. *Syracuse, les autres villes siciliennes, les Carthaginois, depuis l'expédition des Athéniens jusqu'au règne de Denys l'Ancien.* — Après la destruction de la flotte et de l'armée athéniennes, Syracuse s'élève au plus haut degré de puissance, 413. L'année suivante, 412, Dioclès réforme la constitution de cette république; il promulgue des lois, la plupart relatives aux délits, et protectrices de la liberté civile : ces lois sont adoptés par un grand nombre d'autres villes siciliennes.

Les démêlés de Sélinonte et d'Égeste, 410, changent la face des affaires de la Sicile, parce que les Égestains implorent l'assistance des Carthaginois, et ouvrent une large carrière à l'ambition de ces étrangers. Sous la conduite d'Annibal, fils de Giscon, les Carthaginois s'emparent d'Himère et de Sélinonte, en 409; d'Agrigente, qu'ils détruisent en 406. Leurs rapides progrès excitent, à Syracuse, de nouvelles discordes et des dissensions, dont se prévaut l'artificieux Denys pour s'élever d'abord au commandement de l'armée, et ensuite au pouvoir absolu, après la ruine de ses collègues, 405.

III. *Règne de Denys l'Ancien.* — Denys s'occupe simultanément de s'affermir à Syracuse, sans cesse révoltée contre son autorité; de chasser les Carthaginois de la Sicile, et d'étendre la domination de Syracuse sur toute l'île, enfin, de conquérir les villes grecques de l'Italie méridionale, et de les annexer à son empire. Toutes ses actions se rapportent à ces trois projets.

---

(1) Pour ce paragraphe II, Diodore, l. XIII; l. XIV, c. 7-10, 14-17, 18, 40-79, 87-92, 100-113; l. XV, c. 6-8, 13-18, 73-75; l. XVI, c. 6, 9-14, 16-21, 65-74, 77-84, ed. Wess. Plutarc., in Dione et Timol. Cornelius, in Dione et Timol.

Digitized by Google

Première guerre contre les Carthaginois. Premier et second soulèvement des Syracusains, 404. — Denys marche au secours de Géla, assiégée par Imilcon et les Carthaginois. Il est vaincu : Syracuse se révolte. Il entre dans la ville, égorge une partie des habitants, en exile d'autres, se crée des partisans parmi les affranchis et les étrangers. Imilcon, quoique vainqueur, recherche la paix, parce que la peste désole son armée : elle est conclue à condition que Carthage, outre le territoire qu'elle possédait, les conquêtes qu'elle y a ajoutées, obtiendra Géla et Camarine. Denys partage les terres et les maisons de Syracuse à ses créatures. Une nouvelle sédition a lieu; elle est comprimée comme la première : le tyran affermit son autorité.

Conquêtes de Denys en Sicile. Seconde guerre contre Carthage, 403. — Denys, par la force des armes et par les traités, soumet Enna, Catane, Naxos, Léontium, Messine, 403-402. Il forme le dessein de chasser les Carthaginois de la Sicile, fait d'immenses préparatifs, recherche inutilement l'alliance de Rhégium, et obtient celle des Locriens. Pendant ce temps, Platon visite sa cour, encourt sa haine et échappe avec peine à la mort, 399-397. Denys déclare la guerre aux Carthaginois, et leur enlève toutes les villes siciliennes qui ont contracté alliance avec eux. Vaincu bientôt après sur terre et sur mer, il perd toutes ses conquêtes, et est assiégé par Imilcon dans Syracuse. La peste, et une sortie faite à propos, le débarrassent de l'armée ennemie, 396. Les Carthaginois perdent cent cinquante mille hommes; ils continuent cependant la guerre jusqu'en 392, et par le traité abandonnent seulement à Denys Tauroménium et son territoire, 392.

Guerre contre les villes de la Grande-Grèce, 394-388. — La paix conclue avec les Carthaginois, 392, permet à Denys de tourner ses forces contre les Grecs de l'Italie, qu'il avait attaqués dès l'an 394. Il s'empare de Locres, d'Hipponium, de Caulonia, en 389; fait alliance avec les Gaulois qui avaient brûlé Rome, et en obtient des secours. Les Crotoniates lui opposent une vigoureuse résistance; mais après avoir exigé des habitants de Rhégium trois cents talents et soixante-dix vaisseaux, il assiége et prend leur ville en 387 : deux ans plus tard, il envoie diverses colonies dans la partie de l'Italie située sur la mer Adriatique, désole l'Étrurie par une subite irruption, et pille les richesses du temple d'Agyla.

Troisième et quatrième guerres contre les Carthaginois. — Denys veut profiter de ses succès en Italie, des richesses qu'il a rapportées de ce pays, pour expulser les Carthaginois de la Sicile. Dans sa troisième

Digitized by Google

guerre contre eux, 383, il éprouve une grande défaite, après avoir remporté une éclatante victoire, et n'obtient aucun résultat décisif; mais dans la quatrième, 368, il leur enlève Sélinonte, Entelle, Éryx. Quoique forcé de lever le siége de Lilybée, il touchait peut-être au moment de les chasser entièrement, quand il est empoisonné par son fils, 368. Sa mort, et les troubles qui la suivent, laissent un libre cours aux progrès des Carthaginois. Le nom de Denys et celui de tyran sont devenus justement synonymes, mais on n'a pas rendu justice à son génie politique et militaire. A travers de perpétuelles révoltes, il suivit avec une admirable constance le projet d'expulser les Carthaginois, les étrangers, de la Sicile; de faire de Syracuse la capitale d'un grand empire sicilien; de lui donner la force nécessaire pour résister à toutes les attaques du dehors; de mettre son indépendance à l'abri derrière une grande puissance. Au milieu des occupations innombrables dont il était surchargé, il rouva du temps pour cultiver la poésie, et ses vers ne furent pas toujours mauvais, puisque l'une de ses tragédies mérita d'être couronnée par les Athéniens.

IV. *Règne de Denys le Jeune, Dion, Callipe, Hipparinus.* — 368. Denys le Jeune succède à son père, sous la tutelle de Dion. Les conseils de Dion et du philosophe Platon, son ami, qui est appelé trois fois à Syracuse, ne peuvent changer le caractère de Denys, corrompu par son éducation. L'an 360, Denys exile Dion dans le Péloponèse, et peu après lui enlève sa femme Arète. Dion repasse du Péloponèse en Sicile, pendant le séjour de Denys en Italie, se rend maître de la ville de Syracuse, et ne lui laisse que la citadelle. Denys, de retour, sème la discorde entre les Syracusains et Dion, soulève Héraclide contre lui, et se retire à Locres avec ses trésors, 357: il tyrannise cette ville pendant six ans. Dion est forcé de sortir de Syracuse. Les habitants, massacrés et pillés par les soldats de la citadelle, toujours au pouvoir de Denys, rappellent Dion, qui s'empare de la citadelle et rétablit la liberté. Mais convaincu, par des exemples récents et nombreux, que, sans de salutaires restrictions, la liberté dégénérera en licence, et que, de la licence, Syracuse retombera dans la tyrannie, Dion prétend modeler la constitution de sa patrie sur le gouvernement mixte de Lacédémone et de Crète, et créer un pouvoir capable de contraindre tous les citoyens à respecter les lois. Il voit ses projets traversés par Héraclide, qui songe à donner au peuple une plus large part dans les affaires publiques. Dion se débarrasse de ces contradictions et de cette rivalité par un lâche assassinat. Il devient odieux à la populace, au moment où elle s'aper-

Digitized by Google

çoit qu'il veut la déshériter de la toute-puissance, et à la soldatesque dès qu'il ne peut plus satisfaire son avidité : bientôt il est assassiné par l'Athénien Callipe, comblé de ses bienfaits et investi de toute sa confiance, 354. Callipe exerce le pouvoir pendant un an. Hipparinus, frère de Denys, chasse Callipe, règne à son tour pendant deux ans, 353-351, et est remplacé lui-même par Nypsius, l'un des généraux du tyran. Denys profite des troubles dont Syracuse est agitée, met en fuite Nypsius avec quelques soldats étrangers, et ressaisit l'autorité, dix ans après qu'il a été contraint de l'abandonner, 347. En proie aux cruautés de Denys, trahis par Icétas, tyran de Léontium, dont ils ont imploré l'assistance, menacés par les Carthaginois, les Syracusains s'adressent à Corinthe, leur mère patrie. Les Corinthiens leur envoient Timoléon avec une faible armée, 345.

V. *Exploits et administration de Timoléon.* — Ce général donne promptement une nouvelle face aux affaires. Il défait Icétas et les Carthaginois; il contraint bientôt après Denys à livrer la citadelle, à abandonner la Sicile et à se retirer à Corinthe, où il mène une vie privée, 343. Timoléon rétablit le gouvernement républicain à Syracuse, détruit les tyrannies dans toutes les villes grecques de la Sicile, remet en vigueur les lois de Dioclès, en les réformant; affermit le gouvernement par une victoire remportée près de la Crimèse avec six mille soldats sur soixante-dix mille Carthaginois, 340; repeuple la Sicile, rebâtit plusieurs de ses villes, et se démet ensuite de l'autorité. Il meurt en 337, au milieu du nouvel ordre de choses établi par lui et des bénédictions d'un peuple entier, dont il a été le libérateur et le législateur. Dans un espace de vingt ans, 337-317, la tranquillité est troublée par les guerres de Syracuse avec Agrigente et par l'usurpation de Sosistrate. A ce despote succède, en 317, un autre despote, Agathocles. La corruption profonde des Syracusains, leur haine pour toute magistrature répressive des désordres et des ambitions particulières, les ramènent invinciblement à la tyrannie. A. P.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

Histoire de la Macédoine, depuis Caranus jusqu'à la première attaque de Philippe contre la Grèce. — État de la Thrace et de la Grèce, 796-352.

§ I. — *Histoire du royaume de Macédoine, depuis Caranus jusqu'à la mort de Perdiccas*, 796-363. — *Notions sur la Thrace.*

« La Macédoine (dit Montesquieu, *Grandeur des Romains*, chap. 5) était presque entourée de montagnes inaccessibles; les peuples en étaient très-propres à la guerre, courageux, obéissants, industrieux, infatigables; et il fallait bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs. »

Cette contrée était bornée au couchant par l'Illyrie, au levant par la Thrace; elle avait au nord la Dardanie, et bordait au midi la Thessalie. Ses principaux fleuves étaient l'Axius, l'Haliacmon et le Strymon. Au nord, le mont Scardus la séparait de la Dardanie; le mont Rhodope la bornait au nord-est, l'Athos à l'orient; le mont Olympe l'environnait au couchant. Cette démarcation, généralement reçue, présente quelques erreurs plutôt remarquées que corrigées par les géographes modernes. Le cours des fleuves n'est pas déterminé avec une exactitude plus rigoureuse. On sait que l'intérieur de la Macédoine a été toujours à peu près inconnu (1).

La Macédoine, après qu'elle eut été agrandie par les conquêtes des successeurs de Caranus, renfermait plusieurs contrées, dont les principales sont connues sous les dénominations suivantes : la *Pæonie* ou *Pélagonie*, le *Deuriopus*, le *Lyncestis*, l'*Éordée*, l'*Émathie*, qui renfermait les villes d'*Édesse* ou d'*Æge* et de *Pella*; la *Piérie*, qui renfermait *Pydna*, et la *Mygdonie*. Le royaume de Macédoine dut son origine à une colonie de Pélasges chassés de l'Histiæotide par les Cadméens, 1392. Ils s'établirent dans le Pinde sous le nom de *Macédones*,

(1) *Voyez* Ptolémée, *Géographie de la Macédoine*; d'Anville, *Géographie ancienne*; et M. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*. La description de la Macédoine manque dans Strabon.

Digitized by Google

et s'étendirent successivement jusque dans la contrée appelée *Émathie*. Les mythologues, et les historiens d'après eux, disent que cette province fut appelée *Macédonie*, de *Macédon*, fils de Jupiter et de Thya. Les tribus diverses qui formèrent plus tard le royaume de Macédoine étaient primitivement au nombre de quinze. On n'a pas la suite des rois qui l'occupèrent depuis son origine jusqu'à Caranus. Un de ces princes, nommé *Pélagon* par Justin, fut père d'Astérapée, qui, dans la guerre de Troie, paraît au rang des plus intrépides défenseurs du royaume de Priam.

799. *Caranus* (1), prince argien de la famille d'Hercules et onzième descendant de ce héros, ayant abandonné le Péloponèse pour obéir à la volonté d'un oracle, conduit une colonie nombreuse d'Argiens et de Grecs dans l'Illyrie, et passe ensuite au service d'un roi des Émathiens qui était en guerre avec les Orestes. Ce prince, vainqueur de ses ennemis, récompense les services de Caranus en lui donnant la Macédoine, où il établit sa colonie. Caranus substitue le nom d'*Æge* à celui d'*Édesse*, que portait la capitale de son petit royaume, à cause d'un troupeau de chèvres (αἶγες) qui l'avaient conduit dans cette ville. Depuis cette époque, l'image d'une chèvre fut toujours représentée sur les enseignes des Macédoniens. Caranus fait avec succès la guerre aux princes voisins, les dépouille de leurs états, les réunit sous sa loi, et forme en corps de nation les peuples divers qui se partageaient la Macédoine. Son règne est de trente ans. *Cœnus*, son fils, et *Trymmas*, son petit-fils, règnent après lui, l'un vingt-huit, l'autre quarante-trois ans, sans événement remarquable.

695. *Perdiccas Ier* occupe le trône avec éclat pendant quarante-huit ans, l'affermit par de nouvelles victoires, et, sur le point de mourir, marque à son fils Argée le lieu où doivent être enfermées ses cendres et celles de ses successeurs, pour que la couronne ne sorte pas de la famille des Héraclides. *Argée Ier*, *Philippe Ier* et *OEropas* portent successivement le sceptre depuis 647 jusqu'en 556 ans avant Jésus-Christ. Les Illyriens et les Thraces, toujours en guerre avec les Macédoniens depuis Caranus, envahissent leur territoire pendant la minorité d'OEropas. Ils obtiennent d'abord des succès; mais les soldats macédoniens, brûlant de venger leur défaite, placent dans leurs rangs, pour enflam-

(1) Eusèbe et Le Syncelle nous ont transmis la liste des rois héraclides depuis Caranus jusqu'à Alexandre. *Voyez*, à la fin de ce paragraphe, le tableau dans lequel est indiqué le règne de chaque prince avec sa durée.

Digitized by Google

mer leur courage, le jeune prince encore au berceau, et se jettent sur les Illyriens, qu'ils mettent en fuite. *Alcétas* règne dix-huit ans, et transmet le trône à *Amyntas Ier*, 538, qui s'illustre par ses vertus.

Sous le règne d'Amyntas Ier (538-496), la Macédoine fut menacée de devenir tributaire des Perses. Elle aurait été entièrement subjuguée par leurs armes sans la révolte de l'Ionie et la guerre mémorable qu'elle occasionna contre les peuples de la Grèce. Darius, fils d'Hystaspes, ayant échoué dans son expédition contre les Scythes, médita la conquête des contrées voisines du théâtre de ses revers; il s'empara, par ses lieutenants, d'une partie de la Thrace. Deux Pæoniens qui aspiraient à devenir les tyrans de leur patrie parvinrent à exciter la curiosité de Darius et attirèrent ses armes sur le Strymon, dans l'espérance de gouverner plus facilement leur pays quand il aurait été subjugué par les Perses. Mégabyse, lieutenant de Darius, pénétra dans la Pæonie, subjugua une partie de cette contrée et en transporta les habitants en Asie. Les Pæoniens du mont Pangée et ceux du lac Prasias résistèrent à tous les efforts des Perses. Darius, portant alors ses vues sur la Macédoine, chargea Mégabyse de faire demander, en son nom, à Amyntas la terre et l'eau. Les envoyés du satrape furent d'abord reçus avec beaucoup de magnificence par Amyntas; mais le fils de ce prince, Alexandre, qui monta après lui sur le trône, indigné qu'ils voulussent déjà traiter les Macédoniens comme des vaincus, les fit massacrer dans un festin avec toute leur suite. Le Perse Bubarès fut chargé du soin d'informer de ce meurtre; mais il se laissa gagner par les présents d'Alexandre, épousa sa sœur, et fut assez adroit pour calmer le courroux de Darius et pour ensevelir dans un profond silence un attentat qui pouvait mettre en péril l'indépendance de la Macédoine. Alexandre Ier (496-452), grâce à l'heureuse médiation de Bubarès, évita la guerre avec les Perses; mais il fut obligé de subir leur alliance, de leur livrer passage sur son royaume et de combattre dans leurs rangs dans la formidable expédition que Xerxès conduisit contre les Grecs. Après que Xerxès, vaincu à Salamine, se fut retiré en Asie, le roi de Macédoine acquit des droits à la reconnaissance des Grecs en leur donnant des avis utiles pendant la guerre. La veille de la bataille de Platée (479), il avertit secrètement Aristide du plan d'attaque de Mardonius, et il contribua ainsi au succès d'une journée qui affranchit à jamais la Grèce du joug des Perses. Ce service important, que le roi de Macédoine avait rendu à la Grèce, ne fut point oublié. Lorsqu'il se présenta dans la suite pour combattre aux jeux Olympiques, ses concurrents voulurent l'en faire exclure sous le

Digitized by Google

prétexte que les Grecs seuls devaient être admis à ces jeux. Les juges qui présidaient à Olympie déclarèrent qu'Alexandre était Grec comme descendant d'Hercule, et mirent son nom dans l'urne avec les noms des autres combattants. Perdiccas II (452-429) occupa le trône après Alexandre. Pendant un règne de vingt-trois ans, il sut maintenir sa puissance au milieu des embarras et des dangers que lui suscitèrent des conspirations intestines, les dispositions hostiles des Odryses et l'ambition menaçante des Athéniens, qui cherchaient à s'emparer des villes maritimes de la Thrace.

Alexandre Ier avait fait reconnaître son origine argienne dans l'assemblée la plus solennelle de la Grèce. Archélaüs Ier, fils et successeur de Perdiccas (429-405), alla plus loin qu'Alexandre, en faisant éclater son amour et son admiration pour les talents qui étaient alors l'ornement et la gloire de la Grèce. A sa cour se réunirent Zeuxis et Timothée, qui avaient fait une révolution dans la peinture et dans la musique, le poëte Agathon et Euripide qui trouva en Macédoine un repos et des honneurs qu'on lui refusait dans sa patrie. Après la mort du grand tragique, les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs à Archélaüs pour lui redemander ses cendres; mais le prince rejeta leurs prières, conserva les restes d'Euripide et lui fit élever un tombeau magnifique près de sa capitale. Archélaüs Ier périt de la main de Cratéras; il eut pour successeur Orestes, qui ne régna que trois ans (405-402). Archélaüs II, Amyntas II, Pausanias, Amyntas III et Argée II n'occupent le trône de Macédoine que pendant quatorze ans (402-388). A cette époque de confusion et de trouble succède le règne d'Amyntas IV (388-370), qui eut à soutenir des guerres sanglantes contre les Illyriens et les Olynthiens, et à se défendre contre des conspirations domestiques plus redoutables encore. Sa femme Eurydice conspira contre ses jours, voulant, par un double crime, donner son trône et sa main à l'époux de sa fille Euryone. Amyntas triompha de la haine et de l'ambition de la reine, et mourut tranquillement, après avoir gouverné la Macédoine pendant dix-huit ans.

370. Cette contrée, depuis la mort d'Amyntas jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, est déchirée par les discordes civiles et en proie aux ravages des Illyriens, des Thraces et de tous les peuples voisins qu'enhardit le gouvernement faible et anarchique des Macédoniens. Dès qu'*Alexandre II* est monté sur le trône, il achète la paix des Illyriens et leur donne en otage le plus jeune de ses frères, Philippe. Mais l'ambition criminelle de sa mère ne le laisse pas longtemps jouir d'un repos

Digitized by Google

qu'il eut bientôt compromis par l'imprudence de sa politique. Il perd la vie par la trahison d'Eurydice. Ses deux frères, encore dans la minorité, ne peuvent défendre leur couronne contre *Pausanias*, que soutiennent les Thraces et un corps de mercenaires grecs. Eurydice, privée du fruit de son nouveau crime, implore la protection d'Iphicrate, qui vient de faire pour Athènes, sa patrie, la conquête d'Amphipolis. Le général athénien ravit à Pausanias le sceptre qu'il a usurpé, le rend aux fils d'Amyntas et les place sous la tutelle de *Ptolémée*, surnommé Aloritanus, leur frère naturel. Les désordres et les crimes qui souillaient la cour de Macédoine encouragent l'ambition de Ptolémée, qui essaye d'usurper la couronne. Les Thébains prennent la place des Athéniens et règlent deux fois, par la médiation de Pélopidas, les affaires de cette contrée. *Perdiccas III* obtient le trône auquel l'appelle sa naissance; mais il est défait et tué dans une bataille contre les Illyriens. Sa mort plonge la Macédoine dans une affreuse anarchie, qui ne cesse qu'à l'arrivée de Philippe, que Pélopidas avait emmené en otage à Thèbes, et qui, dans l'espace de quelques années, pacifie la Macédoine, dompte les Thraces et les Illyriens, enchaîne les Grecs par sa politique et par ses victoires, et prépare l'expédition qui doit entraîner la chute du trône de Cyrus, 369-363 (1).

---

(1) Rois de Macédoine, depuis Caranus jusqu'à Alexandre le Grand.

D'APRÈS EUSÈBE.		D'APRÈS LE SYNCELLE.	
Caranus	Ann. avant J. C. règne 30 ans 799	Caranus	Ann. avant J.-C. règne 30 ans 791
Cœnus	28 — 769	Cœnus	28 — 761
Tyrimmas	43 — 741	Tyrimmas	45 — 733
Perdiccas I.	48 — 698	Perdiccas I.	48 — 683
Argeus I.	38 — 550	Argeus I.	32 — 640
Philippus I.	33 — 612	Philippus I.	37 — 608
Ajéropas	20 — 579	Ajéropas	23 — 571
Alcétas	18 — 559	Alcétas	28 — 548
Amyntas I.	42 — 541	Amyntas I.	42 — 520
Alexander I.	44 — 499	Alexander I.	44 — 478
Perdiccas II.	23 — 455	Perdiccas II.	23 — 434
Archelaüs I.	24 — 432	Archelaüs I.	14 — 411
Orestes	3 — 408	Orestes	3 — 397
Archelaüs II.	4 — 405	Archelaüs II.	4 — 394
Amyntas II.	1 — 401	Amyntas II.	1 — 390
Pausanias	1 — 400	Pausanias	1 — 389
Amyntas III.	6 — 399	Amyntas III.	5 — 388
Argeus II.	2 — 393	Argeus II.	2 — 383
Amyntas IV.	18 — 391	Amyntas IV.	12 — 381

Digitized by Google

Notions sur la Thrace. — Le royaume de Thrace est plus ancien que celui de Macédoine; on le trouve formé avant la guerre de Troie. Plutarque nous a transmis le nom du prince qui régnait sur la Thrace lors de l'expédition des Grecs contre la ville de Priam; il se nommait *Poltys*. Les Troyens et les Grecs lui envoyèrent à la fois des ambassadeurs pour obtenir son alliance. On trouve, dans des temps postérieurs, d'autres rois de cette contrée. Autant qu'on peut le conjecturer d'après les passages isolés des historiens de l'antiquité, la Thrace n'était pas soumise à un gouvernement régulier; elle était partagée entre plusieurs rois. Le pays était sauvage et n'avait quelque fertilité que dans le voi-

D'APRÈS EUSÈBE.		D'APRÈS LE SYNCELLE.	
	Ann. avant J.-C.		Ann. avant J.-C.
Alexander II.	règne 1 — 373	Alexander II.	règne 1 — 369
Ptolemæus Aloritanus.	3 — 372	Ptolemæus.	3 — 368
Perdiccas III.	6 — 369	Perdiccas III.	6 — 365
Philippus II.	27 — 363	Philippus II.	23 — 359
Alexander III.	12 — 336	Alexander III.	12 — 336
Durée depuis Caranus jusqu'à Alexandre.	475 ans.	*Idem*.	467 ans.

D'après le tableau que nous venons de présenter, il se serait écoulé 475 ans, suivant Eusèbe, et 467 ans seulement suivant Le Syncelle, depuis le règne de Caranus jusqu'à la mort d'Alexandre. La différence que présentent les deux chronologistes est peu importante; elle n'est que de huit ans, et on peut même la réduire à cinq ou six en tenant compte de l'erreur évidente d'Eusèbe, relativement au règne de Philippe. Aucun historien n'a dit que le règne de ce prince ait été de 27 ans. Il est plus vrai de dire qu'il ne fut que de 24 ou de 23 ans et quelques mois, ce qui retrancherait 3 ans à la durée du royaume de Macédoine, d'après Eusèbe : elle serait alors réduite à 472 ans. C'est ce calcul que nous avons adopté pour la chronologie des rois de Macédoine, en faisant commencer le règne de Caranus en 796 au lieu de 799 avant J.-C. Il est plus difficile de rendre compte des différences qui se trouvent entre la durée du règne de quelques princes, d'après les mêmes chronologistes; comme il ne nous convient pas de nous appesantir sur ces difficultés de détail, nous nous contenterons d'observer que quelques événements historiques, dont la certitude n'est pas contestée, viennent à l'appui de la chronologie que nous avons presentée. Ainsi l'anarchie de la Macédoine, après la mort d'Amyntas IV, 373, est suivie des expéditions de Pélopidas dans cette contrée, que nous avons dû placer vers 370; l'expédition de Xerxès en Grèce, qui a lieu de 485 à 479, nous fait connaître Alexandre Ier, qui régnait alors sur la Macédoine, et dont le règne est placé de 496 à 452 ans avant J.-C. Justin et Hérodote parlent de la tentative faite par Darius pour réduire la Macédoine, après son expédition de Scythie, qui eut lieu immédiatement après la prise de Babylone en 513. Les deux historiens affirment que cette tentative fut faite dans les dernières années d'Amyntas Ier. D'après la chronologie d'Eusèbe que nous avons suivie, Amyntas meurt en 496, et la certitude de sa mort, arrivée à cette époque, se trouve ainsi confirmée par Justin et Hérodote. Nous pourrions ajouter d'autres observations sur cette partie critique de l'histoire de la Macédoine; mais nous les bornerons là, pour ne pas donner trop d'étendue à ce qui est en quelque sorte hors de l'enseignement élémentaire.

Digitized by Google

sinage de la mer. Il était habité par des tribus adonnées au brigandage. Les Macédoniens et les Thraces ont été constamment en guerre pour la possession des contrées qui touchaient à leurs limites respectives. Les Athéniens, les Lacédémoniens, les Perses et Philippe ont fait successivement des conquêtes importantes dans la Thrace; mais cette contrée n'a jamais été subjuguée en entier; et, jusqu'au règne de Claude, elle est restée indépendante de toute domination étrangère. Elle s'étendait depuis la Macédoine, le long de la mer Égée et de la Propontide, jusqu'au Pont-Euxin. Le mont Hæmus la séparait, au nord, de la Mœsie; le mont Rhodope l'enveloppait vers le couchant.

§ II. — ***Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis l'avénement de Philippe II au trône jusqu'au moment où il essaye de se rendre maître du passage des Thermopyles***, 360-352.

I. ***Premiers succès de Philippe; ses conquêtes en Thrace, en Illyrie; ses rapports avec les Athéniens et les Olynthiens***, 360-356. — En 360, le royaume de Macédoine était dans la situation la plus déplorable. Les fils d'Amyntas IV avaient péri ou par le fer des conspirateurs ou par celui des ennemis extérieurs. Quatre mille Macédoniens avaient été taillés en pièces par les Illyriens; le reste de l'armée était tellement abattu par cette défaite, qu'il n'était plus possible de continuer la guerre. Les Pæoniens, devenus insolents par le désastre des Macédoniens, ravageaient leur territoire, et les Illyriens faisaient de nouveaux préparatifs pour consommer leur ruine. La guerre civile aggravait les malheurs de la guerre étrangère. Pausanias, prince de la famille royale, aspirait au trône et était soutenu par les Thraces. Argée, qui l'avait occupé après la mort d'Amyntas, le réclamait les armes à la main, et avait mis dans ses intérêts les Athéniens, qui lui fournissaient une flotte et trois mille hommes de troupes. Un prince âgé de vingt-trois ans, captif dans une ville de la Grèce, ose affronter tant de périls; mais ce prince est Philippe, formé par les leçons et les exemples d'Épaminondas, le plus grand homme de la Grèce.

360. A la nouvelle de la mort de Perdiccas, ***Philippe II***, qui était en otage à Thèbes, trompe la surveillance de ses gardiens, abandonne secrètement la ville et se rend en Macédoine. Chargé d'abord de la tutelle d'Amyntas, son neveu, il travaille à défendre le trône, qui lui est bientôt déféré. Il lève des troupes qu'il assujettit à une discipline sévère, forme la phalange et institue le corps des ***compagnons***, qui a donné tant de grands capitaines à la Macédoine. Il enlève aux Athé-

Digitized by Google

niens la ville d'Amphipolis en la déclarant libre, désarme les Pæoniens, en gagnant leurs chefs par des présents, et éloigne de la Macédoine Pausanias, en s'attachant de la même manière le roi des Thraces, qui était son appui. Argée, avec les soldats d'Athènes, se présente devant Æge et veut se faire reconnaître roi par les habitants. Philippe repousse les efforts de son rival, le met en fuite et obtient pour lui l'alliance des Athéniens, en renonçant à tous ses droits sur Amphipolis. Il profite de la mort d'Agis, roi des Pæoniens, pour envahir leur territoire et les rendre tributaires de la Macédoine. Il porte ensuite la guerre en Illyrie, tue le roi Bardylis, qui régnait depuis soixante ans avec gloire, fait rentrer sous son obéissance toutes les villes que ce prince avait conquises sur les Macédoniens, et étend son royaume jusqu'au lac Lichnytis.

357. Philippe, vainqueur de ces nations voisines, médite la conquête d'Amphipolis, située sur le Strymon, pour unir la Macédoine à la mer. Les Olynthiens, qui avaient intérêt au maintien de son indépendance, fournissent eux-mêmes des troupes à Philippe, et Athènes, occupée de la guerre Sociale, laisse ce prince emporter d'assaut une place qui doit le rendre maître des mines du mont Pangée et des bois de la Thrace. Il s'empare ensuite de Pydna dans la Piérie, et s'engage, pour obtenir l'alliance des Olynthiens, à conquérir et à leur abandonner Potidée. Il chasse de cette ville la garnison athénienne, qu'il renvoie saine et sauve dans la Grèce, et abandonne aux Olynthiens Pydna et son territoire, ainsi qu'Anthémonte, ville de Macédoine. Il se dédommage de ces sacrifices par des conquêtes dans la Thrace, qui était alors sous la domination du roi Cotys. Il prend Crénides, colonie de Thasiens; il y établit une colonie de Macédoniens qui donnent à la ville le nom de *Philippes*, et fait exploiter ses mines, qui lui rapportent par an 1,000 talents ou 6,000,000 de francs.

La tranquillité rétablie dans la Macédoine, et tant de succès obtenus dans l'espace de quelques années, pouvaient inspirer quelques alarmes aux Athéniens, dont il redoutait la puissance. Pour les dissiper, le prince ne pousse pas plus loin ses succès dans la Thrace. Il accorde sa protection aux Thessaliens qui l'implorent contre la tyrannie des meurtriers et des successeurs d'Alexandre de Phère. Il détruit leur pouvoir despotique : la reconnaissance des Thessaliens augmente ses richesses; ils lui abandonnent des revenus considérables, et lui ouvrent leurs ports sur le golfe Thermaïque. Philippe suspend ses projets politiques pour célébrer son mariage avec Olympias, fille de Néoptolème, roi

Digitized by Google

d'Épire. Le repos, auquel il se condamne, encourage ses ennemis, et tous les peuples qu'il a vaincus prennent à la fois les armes pour l'accabler. Un de ses généraux, Parménion, va combattre et triomphe en Illyrie. La Pæonie et la Thrace sont en même temps réprimées par Philippe, et la naissance d'Alexandre vient mettre le comble à la prospérité de ce prince, 356. Mais son ambition n'est pas encore satisfaite : il veut asservir Olynthe et dominer dans la Grèce. Cet agrandissement, jusqu'alors au-dessus des forces des rois de Macédoine, exige de lui la politique la plus habile. Incapable de commettre une faute, quoiqu'il soit souillé de vices, il profite de toutes les circonstances favorables; il intervient dans les querelles des peuples auxquels il vend chèrement ses services, sait employer à propos l'activité ou l'inaction, et achète, avec les produits des mines de la Thrace, les orateurs les plus accrédités des villes de la Grèce. Leur influence empêche qu'il ne se forme entre elles une ligue générale pour renverser ses projets ambitieux.

Philippe, avec son génie, pouvait sans doute affermir son trône contre les prétentions rivales et étendre sa domination sur les contrées voisines; mais il fut en outre merveilleusement secondé par deux guerres, qui occupèrent pendant treize ans les forces des Athéniens et des principaux états de la Grèce.

II. *Guerre Sociale*, 358-356. — Chio, Cos, Rhodes et Byzance, soutenues par Épaminondas, s'étaient affranchies en 368 du joug d'Athènes. Après la mort de ce grand homme, aucun Thébain ne s'était montré digne de suivre l'exécution des projets qu'il avait formés pour donner à Thèbes l'empire de la mer. Les Athéniens, qui n'avaient agi qu'en qualité d'auxiliaires dans la guerre entre Thèbes et Lacédémone, se trouvèrent en état d'aspirer à la suprématie qu'ils avaient perdue. Dans l'espace de quelques années, ils la rétablirent dans un grand nombre d'îles de la mer Égée, sur les côtes de la Thrace et de l'Asie; mais Charès, orateur passionné, citoyen turbulent, et général plus audacieux qu'habile, conseilla aux Athéniens d'abuser de la victoire. Il commit les exactions les plus tyranniques, repoussa la plainte par de nouvelles violences, et força les états tributaires à avoir recours à la guerre, pour se soustraire au despotisme qui les accablait. Chio, Cos, Rhodes et Byzance se soulèvent et forment une ligue contre laquelle les Athéniens envoient Charès et Chabrias avec des troupes de terre et de mer. Les deux généraux commencent la guerre par le siége de Chio. Chabrias, avec une partie de la flotte qu'il commande, force l'entrée du port et aime mieux succomber avec gloire que de proclamer,

Digitized by Google

par sa fuite, le triomphe de ses ennemis. Ce premier événement de la guerre contribue à la rendre plus animée. Athènes donne soixante galères à Charès et un pareil nombre à Iphicrate et à Timothée. Les alliés, enorgueillis de leur succès, ravagent les îles d'Imbros et de Lemnos et assiégent Samos. Les généraux d'Athènes se portent sur Byzance; les alliés, pour la secourir, abandonnent Samos. Toutes les forces maritimes des deux partis se trouvant concentrées dans l'Hellespont, une bataille générale semble inévitable; mais la prudence d'Iphicrate et de Timothée s'oppose à ce qu'elle ait lieu sur une mer que vient d'agiter tout à coup une violente tempête. Charès accuse ses collègues de trahison et les fait déposer du commandement par les Athéniens. Chargé seul de la conduite de la guerre, il offre des secours à Artabaze, révolté contre Ochus, et en obtient à son tour des subsides considérables; mais le roi de Perse, s'étant déclaré l'allié des villes rebelles, force les Athéniens à rompre avec Artabaze et les détermine à mettre fin à la guerre Sociale. Ils reconnaissent l'indépendance des cités maritimes après une lutte de trois ans, 356.

III. *Origine de la guerre Sacrée. Premiers revers des Phocidiens*, 355-352. — Le conseil amphictyonique, sur les plaintes des Thébains, avait condamné les Spartiates à une grosse amende pour s'être emparés de la citadelle de Thèbes, et il avait prononcé une sentence plus sévère encore contre les Phocidiens pour avoir cultivé à leur profit le Champ Cirrhéen, consacré à Apollon. Ce double jugement donna lieu, pendant neuf ans, aux plus cruelles hostilités. Philomèle, un des principaux habitants de la Phocide, fort de l'appui de Sparte, soulève ses concitoyens contre les Amphictyons, défait les Locriens, s'empare de Delphes et arrache des colonnes sacrées le décret qui a frappé sa patrie. Alors éclate dans la Grèce une guerre à laquelle prennent part presque tous les peuples, oubliant que ces dissensions préparent leur asservissement et le triomphe de Philippe. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, les Perrhèbes, les Doriens, les Dolopes, les Athamanes et quelques cités moins importantes, prennent les armes pour maintenir l'autorité des Amphictyons. Les Phocidiens ont pour alliés les Lacédémoniens, les Athéniens et plusieurs peuples du Péloponèse. Avec les trésors qu'il enlève au temple de Delphes, Philomèle soudoie dix mille mercenaires, et soutient pendant deux ans la guerre contre les Thébains et les Locriens avec des succès balancés; mais il est vaincu dans les montagnes de la Phocide, et il se donne la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, 353. Onomarque, son lieute-

Digitized by Google

nant, lui succède, rassemble de nouvelles troupes, met la division parmi ses ennemis, confisque les biens des Phocidiens qui s'opposent à la guerre, se rend maître de Thronium, réduit les habitants d'Amphissa, ravage les terres des Doriens, pénètre dans la Béotie, s'empare d'Orchomène et menace Chéronée. Repoussé par les Thébains, il est forcé de chercher un asile en Phocide.

Les Athéniens, alors occupés des affaires de la Thrace et des entreprises de Philippe, ne portaient qu'un intérêt secondaire à la guerre Sacrée; ils infestaient les côtes de la Macédoine. Philippe, ayant créé une marine, subjuguait les îles d'Imbros et de Lemnos, abordait sur la côte de Marathon et enlevait aux Athéniens la galère *Parélienne* ou sacrée. En Thrace, la mort de Cotys avait livré son royaume à l'anarchie; ses trois fils en étaient venus aux mains: un d'eux, Kersobleptes, pour échapper au joug des Macédoniens, avait abandonné la Chersonèse aux Athéniens. Sestos voulut échapper à leur domination; mais elle fut réduite par Charès, tandis que Philippe se rendait maître de Méthone, détruisait ses fortifications et distribuait son territoire aux soldats vainqueurs.

Phaylle envahissait la Thessalie dans le même temps qu'Onomarque, son frère, désolait la Béotie; mais il y trouvait Philippe, auquel les villes, opprimées par la tyrannie de Lycophron, avaient déféré la protection que Pélopidas avait exercée quelques années auparavant. Philippe défait Phaylle et le rejette dans les montagnes de la Phocide. Onomarque accourt à son secours, oppose plus de résistance et fait éprouver quelques pertes aux Macédoniens dans deux actions consécutives. L'année suivante, 352, son armée est taillée en pièces: Onomarque et six mille Phocidiens ou périssent en combattant, ou se noient en voulant gagner à la nage la flotte athénienne, qui tenait la mer non loin du rivage. Les prisonniers, au nombre de trois mille, sont jetés à la mer comme sacriléges. Phaylle prend alors la direction générale de la guerre, et la poursuit avec énergie. Les Lacédémoniens, les Athéniens, les Achéens et les Thessaliens secondent ses efforts. L'appât des richesses du temple de Delphes attire sous ses drapeaux des soldats de toutes les villes. Cependant les Béotiens repoussent une nouvelle invasion des Phocidiens et les battent trois fois, près d'Orchomène, du Céphise et de Coronée; mais ils échouent à leur tour près des murs de Naryce, ville des Locriens, qui est détruite de fond en comble par les Phocidiens. Au milieu de ces succès, Phaylle succombe à une maladie cruelle. Phalœcus, fils d'Onomarque, et Mnaséas

Digitized by Google

sont chargés de la conduite de cette guerre, funeste à tant de chefs. Mnaséas est surpris et tué par les Thébains, et Phalœcus, peu de temps après, essuie un échec sanglant près de Chéronée. Tant de désastres portent le découragement chez les Phocidiens, et semblent un châtiment du ciel aux yeux d'un peuple dont la superstition s'accroît dans l'infortune, 352. Dans le même temps, Philippe, sous prétexte de pénétrer dans la Phocide pour ên châtier les habitants, essaye de s'emparer des Thermopyles. Des troupes athéniennes, que Nausiclès conduisait au secours des Phocidiens, rendent inutile cette tentative, qui dévoile à Démosthène les dangers dont l'ambition de ce prince menace sa patrie et la Grèce. C.

CHAPITRE XXXI.

Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la première attaque de Philippe contre la Grèce jusqu'à sa mort, 352-336.

Philippe ne règne sur la Macédoine que depuis huit ans, et déjà son royaume s'est agrandi d'une partie de la Thrace, de l'Illyrie, de la Pæonie, de la Piérie, des villes d'Amphipolis, de Pydna, de Méthone, des îles d'Imbros et de Lemnos. La Thessalie le reconnaît pour son protecteur. Il a créé une marine, et les Athéniens ont vu en tremblant les galères de ce prince insulter les ports de l'Attique. Le génie actif et la politique impénétrable de ce monarque ambitieux lui ont donné une puissance qui doit bientôt peser sur la Grèce, et qu'il s'étudie à dérober à ses regards.

Cependant il doit trouver dans Démosthène et dans Phocion des adversaires redoutables, dignes des plus beaux temps de la Grèce. Mais Philippe a sur ses ennemis des avantages qui doivent lui assurer la victoire. Il dispose à son gré de toutes les ressources que lui fournit une vaste et belliqueuse contrée; il conçoit et il exécute sans contrôle les projets les plus hardis. En Grèce, des haines implacables divisent toutes les cités et les excitent les unes contre les autres; l'ambition bouleverse les villes; la corruption affaiblit les ressorts du gouvernement. Le roi de Macédoine déploie, dans l'exécution de ses projets, tant de constance, tant d'adresse, tant de talents divers, que quelques auteurs le placent au-dessus de son fils Alexandre. Philippe a rendu en effet facile la conquête de la Perse, en enchaînant la Grèce par la terreur de ses armes, en renversant tous les obstacles qui fermaient aux Macédoniens le chemin de l'Asie, et en soumettant les contrées qui les séparaient de la monarchie du grand roi.

Digitized by Google

I. *Occupations pacifiques de Philippe; son invasion dans le Péloponèse; prise d'Olynthe*, 352-347. — Philippe, retiré à Pella, s'efforçait, par son inaction, de faire oublier aux Athéniens sa tentative contre le défilé des Thermopyles. Il embellissait cette capitale de monuments magnifiques, attirait à sa cour les artistes grecs les plus habiles, et prodiguait ses trésors dans les villes de la Grèce pour s'y faire des partisans. Il se rendait, pour un grand nombre de citoyens, le dépositaire des richesses qu'ils avaient enlevées au temple de Delphes : maître de leur fortune, il les attachait à sa cause et les trouvait plus dévoués à ses intérêts qu'à ceux de leur patrie. Après avoir trompé les Grecs par deux années d'un repos si utilement employé pour sa grandeur, il fait une expédition dans le Péloponèse, pour y jouer, à l'exemple d'Épaminondas, le rôle de protecteur de Mégalopolis. Archidamus, roi de Sparte, avait envahi le territoire de cette cité; les Sicyoniens, les Argiens et les Messéniens avaient marché à son secours. Plusieurs combats s'étaient livrés entre les deux partis; mais l'arrivée de Philippe avec sa flotte, le débarquement de ses troupes sur les côtes de la Laconie, et la prise de Trinasus, font craindre aux Lacédémoniens qu'ils n'aient à combattre une ligue plus redoutable que celle qu'avaient formée les deux héros de Thèbes. Ils demandent la paix à Philippe, et consentent à laisser libres les villes de Mantinée, de Mégalopolis et de Messène. Après cette expédition, le roi de Macédoine se rend dans la Thessalie, où il enlève Phère à Pitholaüs, qui s'y était établi à l'aide des Phocidiens. Il fait ensuite passer des troupes dans l'île d'Eubée, qu'il aurait enlevée aux Athéniens, si ces derniers n'avaient confié à Phocion le soin de défendre cette possession importante. Les Macédoniens sont chassés de l'Eubée, et Philippe, pour réparer ce revers, porte ses armes dans l'Hellespont, où il s'empare des forts de Géra, de Stagyre, patrie d'Aristote, de Myciberne et de Torone, 348. Il accuse Olynthe, qui dominait sur trente-deux villes de la péninsule de Pallène, d'avoir donné asile à des conspirateurs de la Macédoine, envahit son territoire sous un prétexte qui cache son ambition, défait deux fois les troupes qu'elle lui oppose et assiége ses murailles. Démosthène ne cesse d'exciter ses concitoyens à défendre leur liberté contre Philippe; en vain sa prévoyance leur fait pressentir le danger d'abandonner la Thrace à sa domination; des secours tardifs ou mal dirigés ne peuvent sauver la république des Olynthiens. Euthycrates et Lasthènes lui ouvrent les portes de la ville : elle est détruite de fond en comble; et tous ses habitants, sans exception, chargés de chaînes, et vendus comme esclaves

Digitized by Google

dans les principaux marchés de la Grèce, y font naître à la fois la terreur et l'indignation.

La prise d'Olynthe renouvelle les alarmes des Athéniens, et ne leur laisse plus de doute sur les projets de Philippe. Dès ce moment, ils deviennent les alliés de tous les peuples avec lesquels ce prince est en guerre; ils envoient des ambassadeurs dans toutes les cités de la Grèce, et rendent des décrets terribles contre tout citoyen qui proposera de se soumettre à l'autorité d'un prince étranger; mais ces énergiques dispositions ne sauraient être durables, et sont bientôt modifiées par les événements qui suivent.

II. *Fin de la guerre Sacrée; admission de Philippe dans le conseil amphictyonique*, 347-345. — Les Phocidiens et les Thébains continuaient toujours, avec acharnement, la guerre civile qui ensanglantait la Grèce; ils s'attaquaient dans les villes, en rase campagne, et s'affaiblissaient par des combats multipliés qui ne donnaient à aucun des deux partis une supériorité marquée. Cependant, les Thébains ayant perdu Orchomène, Chéronée et Corsies, s'adressent à Philippe pour obtenir son alliance. Ce prince ne leur envoie que les troupes nécessaires pour prolonger cette lutte opiniâtre. Les Athéniens, naguère si irrités contre Philippe, sont apaisés par la générosité de ce prince, et font succéder des décrets en faveur de la paix aux préparatifs de guerre. Dix ambassadeurs, parmi lesquels se font remarquer Eschine et Démosthène, se rendent en Macédoine, et proposent les bases d'un traité d'alliance, qui est ratifié quelques mois après. Les Phocidiens, découragés par leurs pertes passées, affaiblis par leurs victoires et effrayés d'un désastre récent qu'ils attribuent au courroux des dieux, se placent de nouveau sous la protection d'Athènes et de Sparte. Mais Philippe, avec les troupes de la Thessalie, envahit la Locride, épouvante Phalœcus, chef des Phocidiens, qui consent à se retirer dans le Péloponèse, et termine, sans de nouveaux combats, la guerre sacrée qui durait depuis dix ans, 345. Le conseil des Amphictyons, composé des députés des peuples tous dévoués à Philippe, lui donne les deux voix des Phocidiens, décrète que les murailles de leurs principales villes seront démolies, que les habitants seront dispersés dans des bourgades, et leur interdit l'entrée du temple de Delphes, jusqu'à ce qu'ils aient restitué les richesses dont il a été dépouillé par leur impiété. Philippe exécute avec rigueur le décret rendu contre les Phocidiens, brise leurs armes sacriléges et retourne en Macédoine, laissant dans la Grèce une haute opinion de son génie et de sa piété. Avant de rentrer dans son royaume, il s'assure du

Digitized by Google

passage des Thermopyles en mettant une garnison dans Nicée, dans les villes de la Thessalie et de la Phocide. Il divise la Thessalie en quatre gouvernements indépendants, à la tête desquels il place dix citoyens favorables à ses intérêts. Il force la même année Corinthe à abandonner la cause des Phocidiens, ses alliés, qu'elle soutient encore, et à accéder au traité de paix qui introduit les Macédoniens dans le conseil des Amphictyons.

Philippe, toujours occupé de projets utiles, purge la Macédoine des brigands qui l'infestaient, et les établit dans l'île de Thasos; il punit les Illyriens des hostilités auxquelles ils se sont livrés pendant son absence, et pousse ses conquêtes au delà du marais de Lichnytis. Pendant cette expédition, les ambassadeurs d'Ochus, roi de Perse, arrivent à sa cour pour demander son amitié ou pour examiner de près une puissance qui, en asservissant tant de contrées en Europe, commençait à inspirer des alarmes en Asie.

III. *État d'Athènes; Phocion et Démosthène; diverses expéditions de Philippe*, 344-338. — Les événements qui ont lieu dans les quatre années suivantes sont le prélude de la guerre ouverte que Philippe doit porter dans la Grèce; les factions des villes, la corruption des orateurs et l'impossibilité de faire une ligue générale de tant d'états divisés, ne cessent de favoriser les progrès du monarque macédonien. Ses entreprises dans le Péloponèse, ses intrigues pour soulever l'île d'Eubée, les tyrans partout soudoyés, l'augmentation de sa marine, de nouvelles conquêtes faites dans la Thrace, en Épire, dans la Dardanie, sont pour Démosthène des signes certains d'une ambition redoutable pour sa patrie et pour la Grèce entière. Dans ses harangues, il ne cesse de conseiller la guerre; mais un citoyen animé d'un patriotisme aussi ardent, que recommande la vertu la plus austère, Phocion plaide pour la paix, quoiqu'il commande et qu'il triomphe toujours pendant la guerre. Le peuple athénien, partagé entre ces deux avis différents, observe mal la paix que conseille Phocion, et fait avec faiblesse et sans suite la guerre qui paraît à Démosthène comme l'unique moyen de salut.

Philippe, tendant toujours au même but, soit dans la paix, soit dans la guerre, se porte de nouveau dans l'Hellespont, bat, près de Cardie, Diopithe, général athénien, qui se disposait à en former le siége, et campe lui-même devant Périnthe, qui fournissait en grande partie à la subsistance de l'Attique. Les Périnthiens se défendent avec un courage désespéré au milieu des ruines de leurs murailles; ils reçoivent des secours de Byzance, d'Ochus, roi de Perse, et repoussent les attaques des

Digitized by Google

Macédoniens. Ces derniers réparent ce revers en se rendant maîtres de Sélymbrie, et assiégent Byzance. Charès secourt la place avec une flotte de quarante galères; il est battu près de Chalcédoine par Amyntas, amiral de Philippe; les Athéniens lui donnent pour successeur Phocion, qui sauve Byzance et porte ses ravages sur les côtes de la Thrace. Philippe, pour effacer la honte de ce second revers, marche en Scythie, tue vingt mille hommes des troupes du roi Athias. Au retour de cette expédition, il est attaqué par les Triballes, et n'est sauvé qu'avec peine d'un gros d'ennemis par le courage de son fils Alexandre.

IV. *Seconde guerre Sacrée. Prise d'Élatée par Philippe; bataille de Chéronée; mort de Philippe*, 338-336. — Dans le même temps, les intrigues d'Eschine préparaient pour Philippe un prétexte pour se mêler des affaires de la Grèce. Une nouvelle guerre sacrée allait lui ouvrir l'entrée de la Béotie et de l'Attique. Les Locriens d'Amphissa étaient déclarés sacriléges pour avoir labouré le champ Cirrhéen, consacré à Apollon depuis deux siècles, et exclus par le conseil des Amphictyons du droit public et religieux de la Grèce. Eschine, alors revêtu de la charge de pylagore, fait donner à Philippe le soin d'exécuter la sentence contre les profanateurs d'Apollon. Le roi de Macédoine, suivi des députés de toutes les villes qui ont condamné les Locriens d'Amphissa, envahit leur territoire, démantèle leurs villes, y met des garnisons et surprend Élatée, qui le rend maître des passages de la Phocide et de la Béotie, 338. A cette nouvelle, les Athéniens et les Thébains oublient leur rivalité pour ne s'occuper que du danger commun. Thèbes reçoit une garnison athénienne; leur armée confédérée, forte de trente mille hommes, commandée par des généraux inhabiles ou corrompus par l'or de Philippe, livre bataille aux Macédoniens, et essuie une déroute complète près de Chéronée. Philippe, après une victoire qui le rend l'arbitre de la Grèce, se montre généreux envers les Athéniens, et renvoie leurs prisonniers sans rançon; mais, plus sévère envers les Thébains, il bannit les partisans de la démocratie, donne l'autorité aux traîtres qui avaient été exilés, et met une garnison dans la citadelle.

Philippe, pour se faire pardonner la victoire de Chéronée, fait proposer par ses partisans, dans toutes les villes, de diriger les forces de la Grèce contre la monarchie des Perses. Le conseil amphictyonique, assemblé à Corinthe, le nomme généralissime des Grecs; leur armée, sans y comprendre les Macédoniens, montait à deux cent mille hommes de pied et quinze mille hommes de cavalerie. Des états, qui pouvaient se défendre avec des forces aussi considérables, étaient amenés, par

Digitized by Google

leurs dissensions, à subir le joug de trente mille Macédoniens. Philippe, de retour dans la Macédoine, répudie Olympias et épouse Cléopâtre, fille d'Attalus. Alexandre, irrité de l'outrage fait à sa mère, abandonne la cour, et va demander aux Illyriens les moyens de venger Olympias; mais un officier des gardes de Philippe, Pausanias, prévient Alexandre dans ses projets de vengeance. Indigné de n'avoir pu obtenir justice contre le père de la nouvelle reine, il donne la mort à Philippe en présence de toute la cour, au moment où la statue de ce prince était promenée en triomphe au milieu des statues des douze grands dieux. Philippe meurt à quarante-sept ans, après vingt-quatre ans de règne, laissant à son successeur un royaume affermi et agrandi par ses victoires, une armée nombreuse et aguerrie, et des généraux habitués à vaincre et dignes de marcher à des conquêtes plus importantes, 336 (1). C.

CHAPITRE XXXII.

Histoire des Macédoniens, des Grecs et des Perses, depuis l'avénement d'Alexandre et de Darius jusqu'à la destruction de la monarchie persane, 336-330.

On a jugé jusqu'à présent le commandement exercé en Grèce par Philippe et par Alexandre sur les déclamations d'un orateur vendu à la Perse; il est temps de le juger sur les dépositions unanimes des historiens. On a dit que la Grèce était libre avant Philippe et Alexandre, et qu'elle fut asservie par eux. Il est facile de prouver que ces deux assertions sont également fausses, en établissant par les faits l'état de la Grèce antérieurement à leurs règnes, et pendant leurs règnes.

§ I. — *État de la Grèce avant Philippe et Alexandre.*

Veut-on attacher la servitude de la Grèce à la suprématie exercée, par l'un des États, sur les nombreux États dont se composait le corps hellénique? alors il faut dater l'esclavage des Grecs, non pas du règne de Philippe et d'Alexandre, mais de la guerre Médique. En effet, dès cette dernière époque, ils reconnaissaient pour

---

(1) Il y a quelque incertitude dans l'époque des nombreuses invasions que fait Philippe, soit dans la Thrace, soit dans l'île d'Eubée. Son expédition dans le Péloponèse occupe, dans quelques historiens, une autre place que celle que nous lui avons donnée dans ce chapitre. Après avoir examiné les historiens de l'antiquité qui ont écrit l'histoire des Macédoniens, il nous a paru qu'il convenait de suivre, pour la suite des faits, l'ordre qu'a suivi Olivier dans son Histoire de Philippe.

Digitized by Google

généralissimes les Spartiates Eurybiade et Pausanias. Le commandement passa tour à tour des Spartiates aux Athéniens après la prise de Byzance ; des Athéniens aux Spartiates après Ægos-Potamos ; des Spartiates aux Thébains après Leuctres ; mais subsista, sans discontinuité, dans l'intervalle écoulé entre la bataille des Thermopyles et celle de Mantinée. Les Macédoniens le prirent sortant des mains de ces peuples ; et une profonde ignorance de l'histoire grecque peut seule imputer à leur ambition d'avoir créé une suprématie jusqu'alors inconnue en Grèce.

Cette suprématie, ce commandement pouvait se légitimer par l'usage qu'on en faisait. La première condition, imposée à ceux qui l'exerçaient, était de ne pas détourner à leur profit la force militaire et l'argent des confédérés, de ne pas les convertir à des projets d'agrandissement particulier, mais de les appliquer à la défense commune, et à la destruction des rois de Perse. A partir de Darius, ces princes s'étaient fait une habitude et un système de conjurer contre l'indépendance des Grecs. « Ils avaient envahi leur pays, insulté leur religion, brûlé leurs » temples, réduit et opprimé leurs colonies, excité et alimenté sans interruption » ces animosités cruelles qui avaient rempli toute la Grèce de séditions et de » sang (1). » Tant d'outrages demandaient vengeance ; et les chefs de la Grèce, quels qu'ils fussent, étaient chargés de la tirer des Perses. Le second devoir des dominateurs était de maintenir à chaque petit état grec ses propriétés publiques et particulières, son gouvernement intérieur, ses magistrats, ses lois, sa judicature, ses usages.

Voyons comment les Spartiates, les Athéniens, les Thébains remplirent les obligations attachées au commandement. Par le traité de Cimon, par l'expédition d'Agésilas, les Athéniens et les Spartiates travaillent à l'abaissement de la Perse, à l'indépendance de la Grèce. Mais au traité de Cimon, à l'expédition d'Agésilas, succède le traité d'Antalcidas, conclu par les Spartiates, souscrit par les Athéniens et par les Thébains, aux termes duquel les Grecs d'Asie deviennent pour cinquante ans, 388-338, les esclaves du grand roi, et les Grecs d'Europe, ses sujets. En effet, l'an 337, Dius d'Éphèse vient représenter avec une énergie touchante aux Grecs assemblés à Corinthe les vexations et l'oppression que les colons asiatiques éprouvent journellement de l'avide cruauté des satrapes persans (2). Dans les années 374 et 354, Artaxerxès et Ochus signifient insolemment aux Grecs d'Europe de terminer leurs différends, et de venir les aider contre leurs sujets révoltés : ils les contraignent à leur envoyer vingt mille hommes sous la conduite d'Iphicrate, huit mille sous les ordres de Phocion, quatorze mille commandés par le Thébain Lacratès, l'Argien Nicostrate, le Rhodien Mentor, pour soumettre l'Égypte et l'île de Chypre, dont les Grecs avaient intérêt à favoriser la révolte (3).

Voyons comment les Athéniens et les Spartiates usèrent de l'autorité, du com-

(1) Isocrat., Orat. ad Philipp.

(2) Isocrat., Orat. ad Philipp. Il y a un autre passage relatif au même sujet, Panégyrique, t. II, p. 246, 248.

(3) Plut., in Artax. Diodor., l. XV, c. 41 ; l. XVI, c. 41-48.

Digitized by Google

mandement, dans leurs rapports avec les états inférieurs, auxquels ils laissèrent le titre d'alliés par une sanglante dérision. Ils leur ôtèrent leurs gouvernements particuliers, les Athéniens établissant la démocratie dans les cités aristocratiques, les Spartiates, par contre, soumettant toutes les républiques démocratiques à l'oligarchie des trente et des dix (1). Ils leur envoyèrent tantôt d'Athènes, tantôt de Sparte, des garnisons et des despotes, nommés gouverneurs et harmosts. Ils les arrachèrent à leurs juges naturels : les Athéniens les contraignirent à venir plaider à Athènes leurs causes civiles et criminelles, pour les tenir à la fois dans la plus servile dépendance, et pour s'enrichir des frais occasionnés par les procès ; les Spartiates s'arrogèrent sur eux le droit de vie et de mort, et les condamnèrent au dernier supplice sans jugement (2). Les Athéniens exigèrent d'eux une contribution annuelle élevée peu à peu jusqu'à six cents talents (3,300,000 fr.) avant la guerre du Péloponèse, et jusqu'à douze et treize cents talents dans le cours de cette guerre : le produit de ces tributs avait mis un moment dans leur trésor jusqu'à neuf mille sept cents talents (3) (au delà de 53 millions). Les Spartiates, de leur côté, frappèrent les seuls Grecs d'Asie du tribut annuel de mille talents (4) (5,500,000 fr.). Thucydide nous apprend que les Athéniens dépensèrent trois mille sept cents talents à la construction des propylées de leur citadelle et au siége de Potidée. Aristote et Plutarque ajoutent que « Périclès gagna le peuple en lui » assignant un salaire pour assister au théâtre, aux assemblées publiques, aux » tribunaux, et en lui accordant des pensions *faites aux dépens du trésor*, et d'autres » largesses encore (5). » Voilà à quels usages était employé le produit de ces contributions, qui réduisaient les alliés à la détresse et au désespoir. Quand ceux-ci essayèrent de rejeter un joug insupportable, ils furent punis de leur révolte par une expropriation et par une extermination tantôt partielles, tantôt générales ; de sorte que la perte antérieure de leur liberté civile et politique ne fut plus qu'un prélude de leur ruine totale.

Les Athéniens étendirent ces atroces exécutions à Naxos, Thasos, Egine, l'Eubée, Samos, avant la guerre du Péloponèse ; à Lesbos, Mélos, Scione, pendant

(1) Diodor., l. XIV, c. 13. « Lysandre ayant parcouru, selon l'ordre des éphores, les » villes soumises aux Lacédémoniens, avait établi dans toutes l'oligarchie, et soumis » même quelques-unes au gouvernement de dix hommes seulement. » Plut., in Lysand.

(2) Xénoph., de Republ. athen., c. 5 : « Les Athéniens forcent leurs alliés à venir par » mer chercher la justice à Athènes. » Xénophon donne, en une page que je ne puis transcrire, l'énumération de toutes les iniquités ruineuses auxquelles se trouvent exposés les alliés, par suite de la puissance judiciaire que se sont arrogée les Athéniens. Isocrate, Panathen., t. II, p. 468 : « Si on rapporte les procès qu'ont essayés nos alliés » devant notre tribunal, est-il quelqu'un si dépourvu de sens qui ne réponde que les » Lacédémoniens ont fait mourir plus de Grecs, sans forme de jugement, qu'il n'y a eu » de Grecs chez nous cités en justice depuis la fondation de la ville ? » *Idem*, de Pace.

(3) Thucyd., l. II, ch. 13, Plut., in Arist., p. 333. Andoc., de Pace, p. 24.

(4) Diodor., l. XIV, c. 10 : « Les Spartiates imposèrent des tributs sur les vaincus, et » se firent un revenu annuel de plus de mille talents. »

(5) Thucyd., l. II, c. 13. Arist., de Republ., l. II, c. 12. Plut., in Pericl.

Digitized by Google

cette guerre. Voici, d'après Thucydide, leur compatriote, comment ils traitèrent les Scioniens : « Les Athéniens prirent Scione; ils tuèrent les hommes en âge de » porter les armes, réduisirent en esclavage les enfants et les femmes, et don- » nèrent aux Platéens le territoire à cultiver. » Les Spartiates, vainqueurs à Ægos-Potamos, renouvelèrent ces scènes de carnage et de destruction à Milet, et dans la plupart des villes de l'Asie Mineure, à Byzance, à Héraclée, chez les Œtéens (1).

Pour établir leur domination dans la Béotie, les Thébains détruisirent Platée, Thespies, Orchomène : fidèles à l'exemple donné par les Spartiates et les Athéniens, « ils massacrèrent tous les Orchoméniens en âge de porter les armes, et » condamnèrent à l'esclavage les enfants et les femmes. » Ils refusèrent constamment de retirer leurs garnisons de toutes les cités béotiennes, qu'ils prétendaient être de leur dépendance (2). On peut juger par ces faits jusqu'à quel point les alliés auraient gagné à passer, des lois d'Athènes et de Sparte, sous celles de Thèbes, si cette dernière république était parvenue à établir plus pleinement sa suprématie, et à conserver le commandement qu'elle perdit à la mort d'Épaminondas.

L'an 377, peu après le traité d'Antalcidas, Athènes, qui avait intérêt alors à se montrer modérée pour rallier les Grecs à son drapeau et combattre Lacédémone, traça le modèle d'une confédération dans laquelle devaient entrer toutes les villes avec des droits protecteurs de leur liberté politique et civile, jusqu'alors foulée aux pieds. Au rapport de Diodore, « elle établit un conseil général, dont les membres » étaient les députés de soixante-dix villes soulevées contre Sparte. On convint » unanimement que le conseil se tiendrait dans Athènes; que chaque ville, grande » ou petite, aurait une voix, ni plus ni moins, dans les délibérations; qu'elles se » gouverneraient toutes par leurs propres lois; que la présidence seulement ap- » partiendrait aux Athéniens (3). » Mais à peine Athènes, avec le concours de ces villes, eut-elle rétabli en partie sa puissance, qu'elle revint à son ancien despotisme. La guerre Sociale, que lui firent Rhodes, Chio, Cos, Byzance, n'avait pas d'autres causes que ses exactions et ses hauteurs incorrigibles (4).

§ II. — *État de la Grèce sous Philippe et sous Alexandre.*

Nous avons prouvé que sous la domination despotique de Sparte et d'Athènes, la Grèce fut esclave, presque sans interruption, depuis la guerre Médique jusqu'à la guerre Sociale. Nous allons établir maintenant qu'elle trouva sous le comman-

(1) Voyez Thucyd., l. I, c. 117; l. II, c. 27; l. IV, c. 57; l. V, c. 32 et 116. Plut., in Pericl. et in Lysand. Diodor., l. XIV, c. 38.
(2) Diodor., l. XV, c. 37, 46, 79.
(3) Diodor., l. XV, p. 346, 347, de Rhod.
(4) Diodor., l. XVI, p. 412, 424. Isocrat., de Pace.

Digitized by Google

dement de Philippe et d'Alexandre tout ce qu'elle avait vainement demandé à ces deux républiques.

1° Les Athéniens et les Spartiates avaient constamment déshonoré leurs victoires par les massacres, l'esclavage, la confiscation. Au rapport de Polybe, Philippe ne marqua la sienne que par des bienfaits. « Philippe, qui défit les Athé» niens à Chéronée, a moins fait par la force que par la modération et la douceur; » car, dans cette guerre, il ne vainquit par les armes que ceux qui les avaient » prises contre lui. Ce fut par sa douceur et son équité qu'il subjugua les Athé» niens et Athènes elle-même. Dans la guerre, la colère ne l'emportait pas au » delà des bornes; il ne gardait les armes que jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion » de donner des marques de sa clémence et de sa bonté. De là vint qu'il rendit les » prisonniers sans rançon, qu'il eut soin des morts, qu'il fit porter par Antipater » leurs os à Athènes, et qu'il donna des habits à ceux qui s'en allaient. Ce fut » par cette sage et profonde politique qu'il fit à peu de frais une conquête très» importante. Une telle grandeur d'âme étonna l'orgueil des Athéniens, et, d'en» nemis qu'ils étaient, ils devinrent ses alliés (1). »

Alexandre détruisit Thèbes; mais en exerçant cette rigueur obéit-il à ses propres inspirations, ou céda-t-il à la nécessité et à une volonté plus forte que la sienne? C'est ce que nous apprendront les détails relatifs à cet événement. Les Thébains avaient égorgé les chefs de la garnison macédonienne. « Quand il fut sous leurs » murs, il voulut leur donner le temps du repentir, et fit publier à son de trompe » une amnistie et une sûreté entières pour tous ceux qui reviendraient à lui. » Ils ne répondirent à ses avances que par des insultes et par une sortie (2). Après les avoir vaincus, « il fit assembler le conseil de la Grèce, auquel il laissa décider » quel jugement on porterait de la ville de Thèbes. Quelques membres du conseil » qui n'aimaient pas les Thébains alléguèrent que ce peuple avait toujours été » partisan des Perses contre la Grèce; que, dans l'expédition de Xerxès, ils avaient » porté les armes à son service, et qu'ils étaient le seul peuple de la Grèce aux » ambassadeurs duquel les rois de Perse fissent présenter des siéges d'honneur, en » reconnaissance des obligations qu'ils lui avaient. Par ces discours, ils aigrirent » de telle sorte les esprits contre eux, que l'assemblée décida qu'on raserait leur » ville, et qu'on vendrait le reste de ses habitants. Alexandre, conformément à ce » décret, fit raser Thèbes, et imprima par cette exécution une grande terreur à » tous ceux qui se sépareraient du corps hellénique (3). » Il promit aux Athéniens de donner asile aux fugitifs de Thèbes, et Plutarque ajoute « que dans la suite le » malheur des Thébains lui causa de cuisants repentirs, et que tous les Thébains » échappés à cette défaite, qui eurent affaire à lui et sollicitèrent quelque grâce,

(1) Polyb., l. V, c. 10. Le déclamateur Orose n'infirme ce témoignage, l. III, c. 14, que relativement à Thèbes; mais les erreurs dont son récit est rempli rendent suffisamment suspectes ses assertions et ses accusations.

(2) Diod., l. XVII, c. 9. Plutarc., in Alexand.

(3) Diod. Sic., XVII, 14. Trog. Pomp., apud Justin., l. XI, c. 3. Plutarc., in Alexand.

Digitized by Google

» obtinrent sur-le-champ ce qu'ils demandaient (1). » S'il ruina Thèbes, il releva Thespies, Platée, Orchomène, détruites antérieurement par les Thébains; en sorte qu'il réparait, sur un point de la Béotie, les pertes qu'il lui avait fait essuyer sur un autre. Qu'on compare cette conduite avec celle des Athéniens et des Spartiates dans les pays révoltés, et qu'on juge.

2° Philippe et Alexandre ne chargèrent les Grecs d'aucun impôt. Philippe ne plaça de garnison que sur un petit nombre de points en Thessalie et en Acarnanie, aux Thermopyles, à Thèbes et à Corinthe. Alexandre souffrit que les Acarnaniens chassassent la garnison macédonienne, et leur rendit leur démocratie (2). Ils laissèrent aux Grecs tout ce que les Spartiates et les Athéniens leur avaient arraché, leurs gouvernements, leurs lois, leurs magistrats, leur judicature. En voici une preuve irrécusable tirée du décret original rendu par Philippe Arrhidée, fils de Philippe, frère et successeur d'Alexandre : « Nos aïeux ont comblé les Grecs de » bienfaits. Notre intention est de suivre les principes par lesquels ils se sont » conduits, et de manifester à tous la bienveillance qui nous anime envers les » Grecs. Depuis la mort d'Alexandre et notre avénement à l'empire, nous avons » déjà écrit à toutes les villes que nous voulions leur rendre la paix, et leurs » formes de gouvernement que notre père Philippe leur avait confirmées... » Et il répète un peu plus bas : « Nous vous assurons la paix et vos institutions, dont » vous avez joui sous Philippe et sous Alexandre (πολιτείας, τας ἐπὶ Φιλίππου καὶ » Ἀλεξάνδρου) (3). » Cette pièce curieuse de la chancellerie d'Arrhidée ne peut laisser aucun soupçon sur l'authenticité des détails qu'elle contient. En effet, Arrhidée n'avait alors aucune autorité en Grèce, et ne pouvait mentir aux Grecs, sous peine de s'aliéner leur affection, qu'il voulait précisément gagner. S'il avançait hardiment le fait qui nous occupe, c'est que ce fait était de notoriété publique et d'une vérité incontestable.

3° Philippe et Alexandre établirent une véritable fédération hellénique, sur le plan de celle que les Athéniens avaient organisée l'an 377, mais qu'ils avaient si promptement détruite, comme contraire à leur despotisme. Dans ce nouveau système, les rois macédoniens furent chefs ou commandants des états composant le corps hellénique, mais chefs, et non pas maîtres. Les républiques perdirent le droit de guerre privée, la liberté illimitée de se déchirer entre elles, de s'affaiblir au point de devenir vassales et tributaires du roi de Perse, état auquel elles se trouvaient réduites depuis le traité d'Antalcidas. Mais elles conservèrent le droit d'envoyer à l'assemblée nationale des députés qui réglèrent l'emploi de leur force

(1) Plutarc., in Alexand. Diod, XVII, 15. Justin, *ibid.*, c. 4.

(2) Diod., XVII, 4.

(3) Diodore, XVIII, 56. Les traductions latines et françaises de ce passage sont inexactes. Le sens du grec est fort clair, cependant, quand on le rapproche des détails qu'on trouve au commencement de ce chapitre. Antipater avait établi dans toutes les villes le gouvernement du petit nombre. Pour les gagner, Arrhidée leur rend leurs anciennes constitutions, leurs démocraties respectées par Philippe et par Alexandre.

Digitized by Google

militaire, décidèrent de la paix et de la guerre, prononcèrent sur toutes les questions, soit d'un intérêt général, soit d'un grand intérêt particulier. Nous venons de voir le conseil hellénique prononcer sur le sort de Thèbes. Ce fut une diète qui décréta l'expédition de Perse, à la fin du règne de Philippe : ce fut une diète qui l'ordonna au commencement du règne d'Alexandre. Laissons parler Diodore de Sicile et Trogue Pompée ; ils nous apprendront si Philippe après Chéronée, si Alexandre après la prise de Thèbes, se conduisirent en despotes ou en chefs de la Grèce demeurée libre ; s'ils érigèrent leur volonté en loi suprême, ou s'ils se réduisirent au rôle d'exécuteurs de la volonté publique. « Philippe fit semer la nouvelle qu'il voulait attaquer la Perse pour venger les Grecs, et pour la punir des » profanations qu'elle avait commises dans les temples de la Grèce. Dans ses rapports généraux et particuliers avec les Grecs, ayant également gagné tout le » monde par ses manières affables, il annonça enfin aux républiques qu'il voulait » *conférer avec elles sur les intérêts de la nation*. Une assemblée générale » ayant été indiquée à Corinthe, il discuta la question de la guerre contre les » Perses, et en présentant de grandes espérances de succès, il *exhorta les députés* à la guerre. *Choisi* pour commandant général et suprême de la Grèce, » il fit de grands préparatifs pour l'expédition de Perse, et ayant réglé le contingent de soldats que chaque ville devait fournir, il retourna en Macédoine... » Alexandre convoqua ensuite à Corinthe, de toutes les parties de la Grèce, les » ambassadeurs et les représentants des villes. Après que ceux qui composaient » ordinairement le conseil général furent assemblés, le roi ayant *discuté* » (διαλεχθείς) et parlé avec une grande modération, *persuada* aux Grecs de le » nommer leur chef suprême, et de lui fournir des secours contre les Perses, pour » venger les griefs de la Grèce (1). » A chaque phrase, et presque à chaque mot de ces deux passages, se manifeste le libre arbitre des Grecs. Selon Trogue Pompée, Philippe composa des députés de toutes les villes grecques un conseil général. Le roi et le conseil, de concert, organisèrent la Grèce sur un nouveau plan, établirent pour toutes les républiques la loi de la paix, et dressèrent l'état des contingents que chaque république fournirait, dans le cas où la Grèce aurait à repousser une attaque étrangère, ou bien voudrait attaquer elle-même : le total des contingents s'éleva à 200,000 hommes d'infanterie et à 15,000 de cavalerie (2).

Les Ætoliens, les Lacédémoniens, refusèrent d'entrer dans la ligue hellénique (3) ; quelques autres peuples songèrent pendant plusieurs années à en sortir : leur ambition s'indignait de faire partie d'un corps où ils n'avaient pas le commandement. Cette disposition était dangereuse pour la Grèce, en présence d'un ennemi tel que les Perses ; et mortelle en face d'un ennemi tel que les Romains,

(1) Diod., XVI, 89 ; XVII, 4.
(2) Trog. Pomp., apud Justin., l. IX, c. 5.
(3) *Idem*, l. IX, c. 6, et l. XXVIII, c. 2.

Digitized by Google

comme le prouvera la suite des événements. Alexandre laissa en Macédoine des forces suffisantes pour écraser les Lacédémoniens, quand ils voulurent attaquer le nouveau système les armes à la main. Il sut ensuite lui donner de nombreux partisans par un grand bienfait : il proclama une amnistie générale, et permit, par un décret, à tous les bannis pour opinion politique de rentrer dans leur patrie. « Cette » proclamation fut reçue avec des transports de joie aux jeux Olympiques. Toute » l'assemblée marqua sa reconnaissance par de grands applaudissements, car il se » trouva là plus de vingt mille de ces bannis (1). »

En donnant quelque attention à ces divers détails, on verra que Philippe et Alexandre avaient établi en Grèce une fédération juste, générale, régulière, qui lui avait toujours manqué jusqu'alors, et dont l'absence avait causé dix guerres civiles, avant d'amener l'asservissement à la Perse.

4° Avec l'armée dont la Grèce lui fournit une partie (2), avec les renforts qu'elle lui envoya à diverses reprises, dans le cours de son expédition, Alexandre renversa l'empire des Perses. Les 215,000 soldats dont la levée avait été organisée par Philippe, et qui pouvaient se doubler dans le cas d'un péril imminent, étaient suffisants pour repousser victorieusement l'attaque des Romains. Le salut et la gloire de la Grèce étaient à jamais assurés, si les circonstances permettaient à l'admirable ouvrage de Philippe et d'Alexandre de se consolider.

§ III. — *État de la Macédoine, de la Thrace, de l'Illyrie, de la Grèce, à la mort de Philippe II.*

A la mort de Philippe, les Grecs prétendent briser le pacte fédératif qui vient de les unir, et reprendre le pouvoir de se déchirer. Une partie des Thraces et les Illyriens se révoltent. Les seigneurs macédoniens ont poussé le bras de l'assassin de Philippe : leur indocilité, leur ambition, leur esprit factieux, qui reparaîtront dans les conspirations d'Alexandre le Lynceste, de Philotas et d'Hermolaüs, pendant la vie d'Alexandre, et, à sa mort, dans le partage de ses états et le massacre de sa famille, se signalent, à son avénement au trône, par une révolte. Attale, l'un d'eux, envoyé d'avance par Philippe en Asie, emploie l'armée dont ce prince lui a confié le commandement à dépouiller son fils; il favorise les prétentions d'Amyntas, oncle d'Alexandre. Pendant qu'on lui dispute même sa couronne, Alexandre prend la résolution de maintenir la suprématie que lui a léguée son père sur les Thraces, sur les Illyriens, sur les Grecs, et d'exécuter ses projets de conquête contre la Perse.

---

(1) Diod., l. XVIII, c. 8.

(2) Alexandre avait dans son armée treize mille Grecs levés chez les alliés, huit mille volontaires, cinq mille soudoyés. (Diodore, l. XVII, c. 17.) Aussi le trophée élevé en mémoire de la victoire du Granique avait-il pour inscription : « Alexandre et tous les » Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont enlevé ces dépouilles aux Perses. » La Grèce lui envoya de nombreux renforts, à diverses reprises, dans le cours de son expédition.

Digitized by Google

I. *Avénement d'Alexandre au trône de Macédoine* (1); *son expédition contre les Thraces, les Gètes et les Illyriens.* — 336. Alexandre, âgé de vingt ans, est reconnu par un parti, et succède à son père Philippe II. Il se concilie la faveur du peuple en accordant aux Macédoniens une entière immunité, et en ne les astreignant qu'à porter les armes. Il s'affermit encore sur le trône par la mort du conspirateur Attale, des assassins de son père, et de Caranus, fils de Philippe et d'une étrangère. Il est nommé d'abord par le conseil des amphictyons assemblé aux Thermopyles, et ensuite par les députés des diverses républiques réunies à Corinthe, chef de la Grèce, et généralissime des Grecs contre les Perses. La même année 336, et quelques mois après l'avénement d'Alexandre, Darius Codoman reçoit le sceptre de Bagoas, meurtrier d'Ochus et d'Arsès.

Les Triballes, peuple de Mœsie vaincu par Philippe, et les peuplades des Thraces demeurées indépendantes de ce prince, prennent les armes contre son successeur; ils menacent de lui enlever les provinces tributaires de la Thrace. Alexandre défait les Thraces libres au passage du mont Hæmus; les Triballes et leur roi Syrmus, au delà de ce mont; les Gètes, au delà de l'Ister (Danube), qu'il traverse; il reçoit les présents et la soumission de Syrmus. Il se dirige ensuite à l'occident de la Macédoine contre les tribus illyriennes soulevées sous la conduite de Clitus, et de Glaucias, roi des Taulantiens. Il dissipe leur armée et rétablit la domination macédonienne sur les Illyriens, voisins de l'Adriatique. Dans ces deux guerres, il montre une rare prudence et ne donne rien au hasard : il ajoute à ses forces l'excellente cavalerie légère des Thraces-Agriens.

II. *Expédition d'Alexandre contre la Grèce révoltée*, 335. — Pendant son séjour en Illyrie, Démosthène, gagné, disent Justin et Diodore, par l'or de la Perse (2), forme contre la Macédoine une nouvelle

---

(1) Sources principales pour ce chapitre : Arrian., Exped. Alexand., l. I-III. Dioder. Sic., l. XVII, c. 1-74. Plutarc., in Alexand. Trogus Pompeius, apud Justinum, l. XI. Le roman de Q. Curtius n'est propre qu'à donner les idées les plus fausses sur le caractère et les projets d'Alexandre. Les erreurs géographiques se trouvent entassées dans son ouvrage à côté des erreurs historiques, comme on peut s'en convaincre en comparant son l. VII, c. 3, avec le l. V, c. 103, d'Arrien, et le l. XV de Strabon. Parmi les modernes : Montesquieu, *Esprit des lois*, l. X, c. 13; Sainte-Croix, *Examen critique des anc. hist. d'Alexandre.*

(2) Justin, l. XI, c. 2 : « *Alexandro nuntiatur Athenienses et Thebanos ab eo ad Persas* » *defecisse, auctoremque ejus defectionis*, magno auri pondere à Persis corruptum, » *Demosthenem oratorem extitisse.* » Diod. Sic., XVII, 4 : « Démosthène voulait se dis-

Digitized by Google

ligue, dans laquelle entrent les Athéniens et les Thébains, à laquelle les Lacédémoniens et d'autres peuples grecs sont sur le point d'accéder. Alexandre fond sur la Grèce. En traversant la Thessalie, il obtient des habitants la disposition de leur cavalerie et de leurs trésors. Il accorde la paix aux supplications des Athéniens, et attend quelque temps sous les murs de Thèbes le repentir des Thébains. Leur brutale sortie le contraint à les assiéger. Leurs troupes vaincues et la ville prise, il refuse d'abord de la renverser. C'est le conseil, ce sont les députés de tous les peuples de la Grèce qui prononcent l'arrêt de Thèbes. Si Alexandre l'exécute, c'est qu'il est dans la nécessité de frapper de terreur ceux qui songeraient désormais à se séparer du corps hellénique (1). Mais au milieu des ruines de Thèbes, il laisse subsister la maison de Pindare, gage de son respect pour le génie qui passionne les Grecs; mais à côté de ces ruines il relève deux villes, Platée et Orchomène; mais enfin il s'applique constamment dans la suite à réparer le malheur des Thébains. Il s'annonce aux Grecs pour un chef sans faiblesse comme sans despotisme.

III. *Préparatifs d'Alexandre contre les Perses.* — Dès lors il ne songe plus qu'à se livrer aux préparatifs nécessaires pour exécuter ce que Cimon, Agésilas et Philippe n'ont pu faire. Il veut renverser le trône de ces rois de Perse qui, depuis cent cinquante ans, n'ont cessé d'attaquer la Grèce d'Europe, tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec l'or et les intrigues, et qui actuellement même tiennent en servitude et tyrannisent les Grecs d'Asie. Alexandre confie à Antipater le gouvernement de la Macédoine, avec vingt mille hommes, destinés à tenir ce pays dans l'ordre, et la Grèce dans l'obéissance. Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, se munit de soixante-dix talents (trois cent quatre-vingt-cinq mille francs), de vivres pour quarante jours, d'une flotte de cent soixante galères : il prend pour lieutenants les meilleurs généraux de Philippe, entre autres Parménion. Avec cette armée médiocre par le nombre, mais vieillie dans la guerre, il court attaquer Darius, qui va réunir contre lui six cent mille Perses, et, ce qui est bien plus redoutable, cinquante mille Grecs mercenaires, dont ses immenses richesses, l'avidité et les dispositions hostiles de plusieurs républiques contre Alexandre, lui permettent d'acheter les services.

» culper auprès du roi de Perse de la guerre qui se préparait contre lui : car on disait » qu'il avait reçu beaucoup d'argent des Perses. »

(1) Diodor. Sic., l. XVII, c. 14.

Digitized by Google

IV. *Expédition d'Alexandre contre les Perses. Bataille du Granique; conquête de l'Asie Mineure*, 334. — Alexandre part de Pella au commencement du printemps. Il longe les côtes près d'Amphipolis, passe le Strymon, l'Hèbre, et arrive en vingt jours à Sestos. Les flottes persanes pouvaient lui disputer le passage de l'Hellespont; l'imprévoyance et la lenteur de Darius lui épargnent ce danger : il débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie Mineure, où il visite l'ancien royaume de Priam et le tombeau d'Achille. Dans le conseil des Satrapes, Memnon le Rhodien, le plus habile des généraux de Darius, propose de dévaster les provinces sur le passage d'Alexandre, et de le réduire, par le défaut de vivres, à sortir d'Asie : ce plan est rejeté. Les satrapes rassemblent sur les bords du Granique vingt mille cavaliers et un pareil nombre de fantassins, composés en grande partie de mercenaires grecs, athéniens et autres. Alexandre détruit cette armée dans une bataille, où Clitus lui sauve la vie, et où périssent le gendre de Darius, le gouverneur général de l'Asie Mineure, les satrapes particuliers de Lydie et de Cappadoce. Cette grande victoire devient pour Alexandre l'une des causes principales de la conquête de l'Asie Mineure. La présence des mercenaires grecs au Granique lui prouve la haine profonde des Grecs pour la domination macédonienne. Il essaye, mais en vain, de les gagner en les associant politiquement dans ses trophées à l'honneur de son triomphe. Il prend la résolution de rendre inutile leur mauvaise volonté, et de priver Darius de leur puissant secours, en suivant, avec une imperturbable constance, le projet de s'emparer des provinces maritimes de l'empire persan; projet dont le résultat immédiat doit être de rompre toutes les communications entre la Perse et la Grèce, d'en faire deux mondes à part. Tant qu'il ne possède pas une vaste étendue de provinces, il conduit aussi son armée de terre le long des côtes, pour n'être pas séparé de sa flotte, pour ne pas manquer de subsistances.

En partant du Granique, il soumet la Mysie et la Lydie : Sardes, capitale de la Lydie, lui ouvre ses portes; il y trouve les bordereaux des sommes que Démosthène avait reçues du roi de Perse pour alimenter en Grèce la guerre contre Philippe (1). Il subjugue la Carie, où Memnon défend longtemps contre lui Milet et Halicarnasse. Dans toutes les villes grecques, il rétablit la démocratie, leur gouvernement favori. A une

(1) « Tout fut découvert dans la suite par Alexandre, qui trouva à Sardes quelques » lettres-quittances de Démosthène, et les registres des lieutenants du roi, où étaient » marquées les sommes qu'ils lui avaient fournies. » Plutarc., in Demosth.

Digitized by Google

époque où les superstitions païennes exerçaient sur les esprits un empire illimité, comme le prouvent les deux guerres de religion faites par Philippe, Alexandre offre aux Éphésiens de rebâtir leur temple de Diane. Dans chaque province il rend aux Asiatiques leurs lois héréditaires, et remplace le despotisme des rois de Perse par un gouvernement équitable et modéré ; il ne veut laisser derrière lui que des peuples qui le regardent comme un libérateur. Après s'être emparé des ports de la Lycie et de la Pisidie jusqu'à Perga, il entre en Phrygie, arrive à l'ancienne capitale Gordium, coupe le célèbre nœud gordien, et persuade à ses soldats, déjà rassurés antérieurement par des prédictions et des prodiges favorables, qu'il a rempli l'oracle qui lui donne l'empire de l'Asie.

Après la bataille du Granique, livrée contre son avis, Memnon, ennemi digne d'Alexandre, lui avait disputé le terrain pied à pied, était parvenu à affaiblir son armée dans les siéges prolongés de Milet et d'Halicarnasse. En sortant de cette dernière ville, et pendant la marche du Macédonien en Lycie, en Pamphylie, en Phrygie, Memnon avait monté la flotte persane, avec la résolution d'occuper les îles de la mer Égée, surtout les plus voisines des côtes de l'Asie. Il voulait rétablir les communications entre la Grèce et l'Asie ; préparer des lieux d'où les mercenaires grecs pussent facilement passer sur les terres des Perses ; couper même la retraite à Alexandre, dans le cas où il éprouverait une défaite. En quittant les îles, Memnon devait se porter en Macédoine et en Grèce, y fomenter les mécontentements et une insurrection générale. Il se saisit des îles de Cos et de Lesbos, tandis qu'Alexandre le Lynceste, gendre d'Antipater et l'un des principaux seigneurs macédoniens, séduit par l'or des Perses et par son ambition, portait ses vues jusqu'au trône de Macédoine, et complotait à Phaselis contre les jours du conquérant. Memnon préparait peut-être à Alexandre d'insurmontables difficultés, quand il périt au siége de Mitylène. Après sa mort, on ne trouva pas dans tout l'empire de Perse un seul homme capable de suivre ses projets, et Alexandre put désormais exécuter les siens sans distraction.

Il reçut la soumission de la Galatie et des Paphlagoniens, traversa la Cappadoce en vainqueur, força les Portes Ciliciennes, subjugua la Cilicie et s'empara de Tarse, la capitale. Il tomba malade à Tarse, pour s'être baigné dans les eaux du Cydnus ; mais l'habileté de son médecin Philippe le rendit bientôt à la vie, à l'amour de ses troupes et aux combats.

V. *Bataille d'Issus ; conquête de la Célésyrie, de la Phénicie, de la*

Digitized by Google

Palestine, de l'Égypte. — 333. Alexandre défait dans les plaines d'Issus la multitude des Perses, et trente mille Grecs mercenaires que Darius conduit contre lui. Il s'honore en respectant la famille du roi vaincu. Il le laisse fuir au delà de l'Euphrate : fidèle au plan qu'il s'est tracé dès le commencement, il prétend achever l'invasion des provinces maritimes, et s'affermir dans les conquêtes déjà faites avant de commencer de nouvelles. La révolte de la Phénicie sous Ochus, les révoltes continuelles de l'Égypte depuis Cambyse, lui garantissent le succès de l'invasion. Il fait reconnaître son autorité dans la Célésyrie et à Damas, où il trouve une première partie des trésors de Darius et les ambassadeurs d'Athènes, de Thèbes, de Sparte, qui ne se lassent pas de conjurer avec les Perses contre ses succès et ceux de la Grèce. Dans la Phénicie, Aradus, Marathus, Byblos, Sidon, lui ouvrent leurs portes avec empressement : Tyr résiste, il la prend et la saccage après sept mois de siége, 332, mais ne la détruit pas, comme on l'a avancé sans fondement (1). La conquête de la Phénicie entraîne celle de la Palestine : les Macédoniens sont longtemps arrêtés devant les murs de Gaza, défendue par Bœtis (2). Les Égyptiens lui livrent leur pays : il sacrifie à leurs dieux dans Memphis ; les rétablit dans la jouissance de leurs lois et de leur religion ; attribue le gouvernement civil à un naturel du pays, et le pouvoir militaire à un Macédonien : ordre établi par lui dans la plupart des autres contrées, afin de concilier sa sûreté avec le respect pour les mœurs, les coutumes, les propriétés des vaincus. Il fonde la richesse et la prospérité de l'Égypte pour mille ans, en traçant lui-même le plan d'Alexandrie, destinée par sa position à devenir, à la place de Tyr dévastée, l'entrepôt commercial de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, 331. Il va ensuite en Lybie, comme il est allé à Gordium, se concilier les oracles, et donner à ses armes l'appui des superstitions païennes. Après s'être fait déclarer fils de Jupiter par les prêtres du temple d'Ammon, après avoir obtenu une réponse qui lui est favorable auprès de ses soldats et des barbares, après avoir reçu de nombreuses recrues de la Macédoine, de la Thrace, de la Grèce, il court au delà de l'Euphrate et du Tigre chercher Darius, dont il a repoussé les propositions de paix.

(1) Tyr fut si peu détruite, que dix-huit ans après elle fut assiégée par Antigone, et qu'elle lui résista quatorze mois.

(2) Arrien, Plutarque, ne disent rien de l'indigne traitement exercé par Alexandre contre Bœtis dans le roman de Quinte-Curce.

Digitized by Google

VI. *Bataille d'Arbelles, mort de Darius, fin de la monarchie des Perses.* — 331. Alexandre gagne la bataille d'Arbelles; dans cette action, la conduite de Parménion peut justement paraître suspecte (1). Le petit nombre de mercenaires grecs qu'on y vit combattre prouve la sagesse des plans d'Alexandre. Darius fuit. Le vainqueur s'empare d'Arbelles, de Babylone, de Suze; défait les Uxiens, force le pas de Suze, se rend maître de Persépolis, où il incendie quelques bâtiments attenants au palais des rois de Perse (2) : il entre ensuite dans Ecbatane, ville principale de la Médie. Ainsi il se saisissait, avec toutes les capitales de l'empire de Perse, du centre de l'administration et du gouvernement, comme des richesses de l'ennemi, sa principale ressource. Ce n'est qu'après la prise de possession de ces villes importantes qu'il commence la poursuite de Darius, 330. Ce prince est trahi, puis assassiné par Bessus et par Nabarzane aux frontières de l'Arie : sa mort met fin à la monarchie persane, qui avait duré 206 ans depuis Cyrus.

Pendant que ces événements ont lieu dans l'Orient, les Thraces se révoltent, et les Spartiates arment vingt mille hommes. Antipater marche contre eux. Les Thraces sont domptés. Les Spartiates sont vaincus, en Arcadie, dans un combat où ils perdent cinq mille soldats et leur roi Agis, 330. Ces soulèvements arrivent trop tard pour détruire la suprématie d'Alexandre en Grèce, et l'arracher de l'Asie; mais ils prouvent, avec la guerre Lamiaque, ce qu'aurait pu faire un homme tel que Memnon. A. P.

---

(1) « En général on accusa Parménion de n'avoir pas fait son devoir dans cette journée, et d'avoir marqué ou beaucoup de lâcheté ou beaucoup de lenteur, soit que la » vieillesse eût éteint son courage et son audace, *soit, comme l'écrit Callisthènes, qu'il » regardât comme un fardeau insupportable la grande puissance d'Alexandre, et qu'il » portât envie à son élévation, laquelle, à son gré, devenait trop grande.* » Plut., in Alexand.

(2) Gillies, c. XXXVIII; Volney, Lévesque, t. III, p. 422, ont prouvé qu'Alexandre n'avait brûlé ni la ville ni même le palais de Persépolis, mais quelques bâtiments attenants. Quinte-Curce n'épargne pas une seule maison de Persépolis.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

Histoire des Macédoniens, des Grecs et des Perses, depuis la mort de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre, 330-323 (1).

La monarchie des Perses a pris fin; mais Alexandre a encore à conquérir la moitié de leur empire. Il a soumis, avec la rapidité d'un voyageur, les contrées centrales comprises entre la mer Égée et la Médie, de tout temps destinées à l'esclavage par leur mollesse : il trouvera la même facilité dans les autres contrées centrales, depuis la Médie jusqu'à l'Arachosie. Mais, dans la Bactriane et la Sogdiane, il aura à surmonter le courage et la vigueur des peuples septentrionaux, leur horreur pour le joug étranger : là, des travaux et des dangers sans nombre l'attendent, et la guerre prend une face toute nouvelle.

I. *Fin de la conquête de l'empire des Perses*, 329-328. — Alexandre part de la Médie, subjugue en courant le reste des pays du centre, la Parthie, l'Hyrcanie, où il reçoit la soumission de Nabarzane et pardonne à ce meurtrier; les provinces des Mardes, des Ariens, des Drangiens. Dès lors il adopte les coutumes des Perses, auxquels il prouve, par cette première démarche, qu'il veut être pour eux un roi, et non pas un conquérant despote. Dans la Drangiane, Dymnus conspire contre lui. Le complot est connu de Philotas, qui ne le révèle pas. Alexandre réprime les conspirations, chaque jour renouvelées contre sa vie, et le développement marqué de l'esprit d'indépendance dans ses généraux, par le rigoureux supplice de Philotas et l'odieux assassinat de Parménion.

Après la mort de Darius, Bessus a pris chez les Bactriens les marques de la royauté, et organisé une redoutable résistance. En sortant de la Drangiane, Alexandre le poursuit à travers l'Arachosie, le pays des Arimaspes et la chaîne du Paropamisus. Il entre en Bactriane, prend l'une des forteresses nommée *Aorne*, et Bactres, capitale du pays. Il

(1) Pour ce chapitre, principales sources : Arrian., Exped. Alexand., l. III-VII; Diodor. Sic., l. XVII, c. 74-118; Plutarc., in Alexand. Justin, l. XII. Parmi les modernes, Montesquieu, Sainte-Croix, cités plus haut.

Digitized by Google

passe l'Oxus avec peine, et reçoit le traître Bessus des mains du traître Spitamène; il ordonne le supplice de Bessus.

Spitamène succède aux projets de Bessus. Il soulève secrètement contre Alexandre les Scythes, qui, dans la Sogdiane, habitaient en deçà du Jaxarte. Alexandre les dompte avec peine, prend Maracande et force les Sogdiens à reconnaître une première fois ses lois. Il projette d'établir sur le Jaxarte une ville qui tienne en respect les Scythes placés au delà de ce fleuve.

Ce dessein arme les Scythes contre lui, tandis que Spitamène soulève la Sogdiane et la Bactriane. Pour la première fois depuis son départ de Pella, Alexandre se trouve dans une situation dangereuse. Il passe le Jaxarte et défait les Scythes dans une grande bataille. Il comprime trois soulèvements dans la Bactriane et dans la Sogdiane, marqués d'un côté par la destruction de Cyropolis et de la ville des Mémacéniens, par la prise de Petra-Oxiana et du roc Choriènes, par l'extermination de cent mille Sogdiens et la mort de Spitamène, 327; d'un autre côté, par la construction de la dernière Alexandrie et de six forts dans la Margiane, par son mariage avec Roxane, fille d'un seigneur persan, dans le pays des Saces, par l'incorporation des vaincus dans ses troupes, par l'abolition de l'usage barbare où étaient les Bactriens de livrer aux chiens leurs pères parvenus à une vieillesse décrépite, 327; enfin, par l'importation dans la Transoxiane d'une civilisation dont les Arabes, au temps de leurs conquêtes, c'est-à-dire sept siècles après notre ère, trouvèrent les nombreux et indestructibles résultats.

A la fin de ces expéditions, Alexandre tue Clitus à Maracande. Dans la Bubacène, il prétend se faire adorer, soit comme un dieu, soit au moins comme les rois perses : Callisthènes s'y oppose. Alexandre l'implique peu après dans la conspiration du jeune Hermolaüs, et fait périr ce philosophe, dont l'innocence ou la culpabilité sont devenues un problème pour la postérité (1).

II. *Expédition d'Alexandre dans l'Inde*, 327. — Une partie des Sogdiens et des Bactriens enrôlés sous les drapeaux macédoniens, dix-sept mille hommes de renfort reçus de la Macédoine, portent l'armée d'Alexandre à cent vingt mille soldats. La passion des conquêtes, mêlée

(1) D'après les témoignages réunis d'Aristobule et de Ptolémée, Arrien, livre IV, accuse Callisthènes, 1° d'avoir dit à Philotas que les plus illustres des Athéniens avaient été Harmodius et Aristogiton, pour avoir tué un tyran, et que celui qui tuerait Alexandre trouverait un refuge chez les Athéniens; 2° d'avoir poussé Hermolaüs à tuer le roi.

Digitized by Google

à de grands projets de découvertes, de navigation et de commerce, lui inspire l'idée de soumettre l'Inde. L'Inde, également remarquable par ses institutions et par les productions du pays, avait alors pour bornes à l'occident, le Paropamisus, l'Arachosie, la Gédrosie.

III. *Marche et conquêtes en deçà de l'Indus.* — Alexandre entre dans l'Inde, reçoit la soumission de quelques peuplades, taille les autres en pièces, détruit la première ville qui résiste, extermine les habitants. Il réduit Nyse à capituler, passe le Choaspe et deux autres fleuves, assiége et prend Massaga, redescend jusqu'à Embolyme et au rocher d'Aorne, que les Indiens lui abandonnent au moment d'être assiégés.

IV. *De l'Indus à l'Hyphase.* — Alexandre passe l'Indus, reçoit la soumission de Taxile, traverse l'Hydaspe malgré la courageuse résistance de Porus qu'il surmonte, construit Nicée et Bucéphalie, passe l'Acésine et l'Hydraote, défait les Cathaies et les Malliens, ruine Sangale; partout il trouve un courage pareil à celui des soldats de Porus, auquel il oppose avec succès la valeur égale, les armes et la discipline supérieures de ses troupes. Dans ces lieux il rencontre les Brachmanes, et reçoit de la philosophie indienne de sévères leçons. Il se dispose à passer l'Hyphase et à aller attaquer le roi des Gangariens sur les rives du Gange; il est arrêté par la résistance des Macédoniens, et élève douze autels sur les bords de l'Hyphase.

V. *De l'Hyphase à l'embouchure de l'Indus*, 326. — Alexandre ramène son armée jusqu'à l'Hydaspe; il la sépare en trois troupes, dont deux doivent suivre les rives opposées de ce fleuve tandis qu'il embarque le troisième corps sur deux cents vaisseaux. Il descend l'Hydaspe jusqu'à la jonction de ce fleuve avec l'Indus. Sur la route, il est arrêté par les hostilités des Maliens, qu'il dompte, et par le siége de la ville des Oxydraques, où sa témérité l'expose à la mort. Parvenu à l'Indus, il descend ce fleuve jusqu'aux états des rois Musican et Samus; là il séjourne pour faire de nouvelles conquêtes et construire une nouvelle Alexandrie. Il continue sa navigation jusqu'à Patale, où il élève une forteresse et des arsenaux, et enfin jusqu'à l'océan Indien, où il éprouve le flux et reflux, et sacrifie aux dieux.

VI. *De l'embouchure de l'Indus à Babylone. Admirables établissements d'Alexandre*, 325. — Il ordonne à Néarque de s'embarquer, de visiter les côtes de son empire depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'embouchure du Tigre, tandis que lui-même les reconnaîtra par terre, en traversant la Gédrosie, la Caramanie, la Perse, la Suziane. Leur voyage dure du mois d'octobre 325 jusqu'à la fin de février 324, et éta-

Digitized by Google

blit les rapports qui ont subsisté depuis entre l'Inde, l'Europe et l'Afrique. Alexandre commence sa marche, 325, en traversant la Gédrosie: il y perd les trois quarts de la division qu'il commandait. La conduite insensée qu'on lui prête en Caramanie est traitée de fable par Arrien. Dans ce pays, il met à mort Cléandre et Sitalus, convaincus d'avoir exercé de coupables concussions contre les Mèdes. Dans la Perse et dans la Suziane, il punit également du dernier supplice les gouverneurs prévaricateurs de ces provinces, et contraint Harpalus, gouverneur de Babylone, à se sauver en Grèce. Mais à ces exécutions justes, quoique sanglantes, il joint celle de l'innocent Orsine, descendant de Cyrus et gouverneur de Perse.

La prodigieuse activité, la force de son génie, partagées jusqu'alors entre les opérations militaires et l'administration intérieure, se concentrent, s'exercent exclusivement, dans ses dernières années, sur les plans de commerce, de découvertes, de réformes générales et particulières, de perfectionnement de la nature humaine, dans les diverses parties de son vaste empire. Il prend des mesures pour attirer dans les provinces centrales le commerce de l'Inde. Il fait reconnaître les côtes méridionales du golfe Persique, et ordonne de visiter celles de l'Arabie, dont ses navigateurs ne peuvent doubler le cap méridional. Depuis longtemps le canal Pallacopas, branche de l'Euphrate, s'était affaissé, épuisait le fleuve, et ne lui permettait plus de fertiliser les campagnes assyriennes en les inondant; Alexandre trace lui-même un nouveau lit à ce canal. Peu après il travaille aux embellissements de Babylone. A la fin de ses conquêtes, il ordonne la reconstruction du temple de Bel ou de Baal, comme il voulait se charger, au commencement, de celle du temple de Diane à Éphèse. Toutes les croyances sont respectées et protégées par lui. Il incorpore dans ses troupes les recrues des barbares au nombre de trente mille, armées, exercées, disciplinées à la manière grecque. Une sédition éclate à cette occasion parmi les Macédoniens, dont il venait de payer les dettes avec la générosité d'un roi et la délicatesse d'un ami: il comprime leur révolte par sa magnanimité. Les nombreuses colonies appelées depuis longtemps de Macédoine et de Grèce en Asie tendaient à la fois à maintenir les Perses dans l'obéissance, à les régénérer par le contact avec les Européens, à unir enfin les deux peuples. Alexandre s'efforce de nouveau de les fondre ensemble par son mariage avec Statira, fille de Darius, et par celui de dix mille Grecs et Macédoniens avec des femmes persanes. Il essaye de répandre la littérature, les idées, la civilisation de la Grèce dans tout l'Orient,

Digitized by Google

en célébrant les jeux du gymnase et les fêtes musicales, en faisant représenter à Ecbatane les drames de la Grèce, 324.

Harpalus, retiré à Athènes, corrompt Démosthène et cherche à soulever les habitants. Alexandre arrête de châtier les Athéniens : bientôt il apprend qu'ils ont chassé Harpalus; il abandonne alors toute idée de vengeance. Mais la Grèce ne peut trouver de repos à l'intérieur, de sûreté contre ses voisins, que dans l'existence d'une fédération hellénique, sans cesse menacée ou attaquée par la passion des Grecs pour une indépendance sans restriction. Alexandre donne des partisans à cette grande institution et à la suprématie macédonienne par un acte éclatant de justice : il rend à vingt mille bannis, que les factions ont chassés, leur patrie, leurs biens, leur état de citoyens. Il dompte les Cosséens, et reçoit sur les bords de l'Euphrate les ambassadeurs de la moitié des peuples connus. Il entre à Babylone, accueille avec bonté les députés de la Grèce, et médite pendant un an d'immenses et nouveaux projets de conquête et de découvertes. Il meurt à Babylone, 323, âgé de trente-deux ans et huit mois, des suites de ses fatigues et de ses excès (1). Son trépas est pleuré par la famille du roi qu'il a détrôné; par tous les peuples vaincus, dont il a amélioré le sort, chez lesquels il fonda plus de villes que les autres conquérants n'en ont détruit.

Vingt et un siècles se sont écoulés depuis la mort d'Alexandre. Dans cet espace de temps, il n'a pas cessé un moment de fixer l'attention de la postérité : son nom n'est inconnu à aucun homme; plus de cent écrivains, anciens ou modernes, ont raconté, jugé, apprécié ses actions. Cette préoccupation de tous les siècles à son égard suffirait pour constater sa supériorité : le génie seul jouit d'un pareil privilége. Les déclamateurs l'ont traité de fou. Les grands esprits, depuis César jusqu'à Condé, Bossuet et Montesquieu, frappés de la hauteur de ses idées et de ses combinaisons, en rapport avec les leurs, se sont réunis pour l'admirer. Sa conquête fut juste; elle délivra la Grèce des dangers et des humiliations que lui prodiguaient les rois de Perse depuis deux cents ans. De plus, il la rendit salutaire aux vaincus, et acquitta ainsi la dette immense que tout conquérant contracte envers l'humanité. Son administration passe les vulgaires éloges comme l'imitation. Élève d'Aristote, l'esprit le plus universel de l'antiquité, il conçut toutes les idées que l'Orient, mis à la disposition du philosophe de Stagyre, lui aurait fait naître, et il employa sa toute-puissance à les exécuter. Écoutons, non pas un panégyriste, mais un historien, racontant froidement les projets conçus

(1) Nous adoptons la date vulgaire 323, au lieu de la date 324, indiquée par quelques critiques.

Digitized by Google

par lui pour rapprocher les membres épars de la grande famille humaine par les liens de la religion et du commerce, et nous pourrons alors juger sa hauteur d'un seul coup d'œil. « On exposa devant les Macédoniens de longs mémoires que le » roi mort avait laissés. Dans les plus considérables, on trouva le projet de faire » construire dans la Phénicie, dans la Syrie, dans la Cilicie, et dans Chypre, » mille vaisseaux plus forts que des galères, pour porter la guerre sur les rivages » de l'Afrique, de l'Espagne et de tous les pays qui environnent la Sicile. On de- » vait construire aussi, par intervalles, le long des rivages, des ports et des » abris convenables pour une flotte de cette importance. Le but de cette entre- » prise était d'assurer par tous les côtés de la mer intérieure ou Méditerranée un » passage libre et aisé jusqu'aux colonnes d'Hercules. Il était fait mention de six » temples magnifiques, à la construction de chacun desquels il destinait quinze » cents talents. Il indiquait les moyens de peupler les nouvelles villes qu'il devait » faire bâtir. Il pourvoyait à la transmigration réciproque des Asiatiques en Eu- » rope et des Européens en Asie. Par les alliances et les liaisons légitimes que » les deux parties de la terre contracteraient ainsi ensemble, il voulait qu'elles » vécussent désormais dans une paix profonde (1). » A. P.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire des successeurs d'Alexandre, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la bataille d'Ipsus, 323-301.

§ I. — *État de l'empire, de l'armée, de la famille, des capitaines d'Alexandre, au moment où il mourut.*

État de l'Orient. — En mourant, Alexandre laissait les peuples nombreux des provinces persanes sujets de la Macédoine et de la Grèce. Le grand ouvrage de leur régénération, de l'importation de la civilisation grecque dans l'Orient, commencé par lui, restait à achever.

État de la Grèce. — Il laissait les peuples grecs en possession de leurs gouvernements, de leurs lois, de leurs coutumes, de leurs magistrats, de leur liberté pleine et entière, toutes choses que les Athéniens et les Spartiates leur avaient ôtées, quand ils avaient obtenu le commandement. De leur liberté politique, il ne leur avait enlevé que le droit de guerre privée, qui, après avoir couvert la Grèce de sang, l'avait asservie aux Perses. Il n'avait attribué à la Macédoine que

(1) Diodore, l. XVIII, c. 4.

Digitized by Google

la suprématie, le commandement, dont les Spartiates, les Athéniens, les Thébains, avaient été investis tour à tour. Il avait remplacé les guerres civiles perpétuelles, les despotismes successifs, par l'ordre, la paix, la force suffisante pour résister à toutes les attaques de l'étranger, quel qu'il fût, résultant de la constitution fédérative qu'il avait donnée à la Grèce (1). Il avait laissé Antipater en Macédoine avec 20,000 hommes pour maintenir ce nouvel état de choses. Les Spartiates et les Athéniens, déchus d'une puissance dont ils avaient si cruellement abusé, avaient tenté deux fois de la recouvrer en bouleversant la Grèce. Mais les Spartiates et leur roi Agis avaient été vaincus; mais les Athéniens s'étaient vus contraints de chasser Harpalus; mais Alexandre avait donné vingt mille partisans, vingt mille soutiens à son système, en forçant les diverses cités de la Grèce à rappeler ceux de leurs bannis qui avaient été chassés sans jugement et par les cabales des chefs des diverses républiques. Ce grand acte de justice paternelle avait excité le mécontentement de tous ceux qui avaient à se reprocher quelque iniquité, et en particulier celui des Ætoliens et des Athéniens. Les premiers, ayant injustement chassé l'ancienne et puissante famille des Æniades, s'attendaient à être punis incessamment de cette violence; les seconds avaient plus injustement encore partagé entre eux le territoire des Samiens, qu'ils étaient peu disposés à rendre. A la première nouvelle de la mort d'Alexandre, les Athéniens, qui avaient des ressources dans les trésors que leur avait laissés Harpalus, envoyèrent Léosthènes se mettre à la tête de huit mille soldats, vétérans des guerres d'Asie, congédiés par les gouverneurs de Perse, et stationnés alors aux environs du Tænare de Laconie. Ils équipèrent une flotte de deux cent quarante galères. Ils envoyèrent des orateurs dans les villes grecques, pour les appeler à la liberté, et en obtinrent divers contingents de troupes qui portèrent l'armée confédérée à trente mille hommes. Les plus riches des Athéniens, les plus sages de chaque république, Phocion à leur tête, désapprouvèrent l'entreprise; mais leur voix fut étouffée partout par les ambitieux, « dont le métier était d'émouvoir » le peuple, qui ne pouvaient vivre aux dépens du public que par la guerre; » genre d'hommes dont Philippe disait autrefois que la guerre était pour eux un » temps de paix, et que la paix leur faisait la guerre (2). »

Tel était l'état de la Grèce à la mort d'Alexandre. Il reste à examiner celui de son armée, de sa famille, de ses généraux.

État de l'armée. — Alexandre avait eu plusieurs fois à comprimer dans ses soldats l'esprit d'indépendance, d'opposition à ses vues, de révolte même; mais l'amour pour sa personne, l'enthousiasme pour ses exploits, qu'ils avaient partagés, étaient vifs et profonds. Quand il mourut, ces sentiments dont il avait été l'objet se changèrent en affection pour sa famille, en désir manifesté, à plusieurs reprises, de la placer sur son trône (3).

(1) *Voyez* ci-dessus, pages 360-363.

(2) Diod., l. XVIII, c. 8-10. Justin, l. XIII, c. 5.

(3) *Voyez* dans la note II, à la fin de l'histoire de la Grèce, de curieux détails en preuve de cette assertion.

Digitized by Google

État de la famille. — La famille d'Alexandre se composait de huit personnes :

1. *Olympias*, mère d'Alexandre.
2. *Roxane*, fille du satrape Oxyarte et épouse d'Alexandre, enceinte de huit mois au moment où son époux mourut, et qui donna bientôt naissance à un fils.
3. *Alexandre Aigus*, fils de Roxane et d'Alexandre le Grand.
4. *Statira*, fille de Darius, autre épouse d'Alexandre, mise à mort peu après la mort du conquérant, par Roxane, qui craignait de trouver en elle une rivale.
5. *Philippe Arrhidée*, fils de Philippe et d'une autre épouse qu'Olympias, frère par son père d'Alexandre le Grand.
6. *Cléopâtre*, fille de Philippe et d'Olympias, sœur d'Alexandre.
7. *Thessalonice*, fille de Philippe et d'une autre femme qu'Olympias, sœur d'Alexandre.
8. *Eurydice*, sœur de Philippe, qui épousa depuis Arrhidée.

L'imbécillité d'Arrhidée, l'enfance d'Alexandre Aigus, l'illégitimité et la jeunesse d'Hercules, la haine furieuse de Cléopâtre contre Arrhidée et contre Eurydice, qui devint l'épouse de ce prince, et par-dessus tout l'ambition des capitaines d'Alexandre, formaient autant de causes de perte pour la famille royale; mais ces causes étaient graves sans être décisives. Dans la poursuite de la succession d'Alexandre, ses fils et son frère trouvaient pour auxiliaires l'affection de ses soldats, les talents et le dévouement d'Eumène, le plus habile de ses généraux, et jusqu'aux déférences hypocrites, jusqu'aux concessions momentanées de ses ambitieux lieutenants, qui connaissaient trop bien les sentiments de l'armée pour oser, pendant les huit premières années, porter atteinte aux droits des héritiers légitimes. Or, dans cet espace de temps et avec de pareilles ressources, pour peu que les circonstances fussent favorables, la famille pouvait défendre le sceptre contre les attaques de ses ennemis, et l'affermir entre ses mains.

Dispositions des capitaines d'Alexandre. — Quand les capitaines d'Alexandre le virent mort, les uns, en petit nombre, songèrent à envahir sa succession entière, après avoir, par divers moyens, dépouillé sa famille et réduit leurs collègues à la dépendance. D'autres formèrent le dessein de démembrer l'empire, et d'en former à leur profit un certain nombre de royaumes d'une certaine étendue. Les autres enfin, et c'était le plus grand nombre, projetèrent de se rendre simplement indépendants dans leurs gouvernements respectifs.

Questions à résoudre. — Ainsi, à la mort d'Alexandre, il s'agissait de savoir si l'Orient demeurerait sujet des Macédoniens, et si la civilisation grecque y périrait ou s'y développerait; si la Grèce resterait organisée en une grande république fédérative sous la suprématie de la Macédoine, ou si elle deviendrait sujette de la Macédoine, ou enfin si elle recouvrerait son indépendance et se diviserait de nouveau en une foule de petites républiques ennemies les unes des autres; si la famille du conquérant posséderait ses états héréditaires et ses conquêtes, ou en serait dépouillée; si l'unité de son empire serait maintenue, ou s'il serait morcelé, soit en royaumes, soit en gouvernements devenus la propriété d'une oligarchie militaire. Ces questions étaient les plus graves qui eussent encore été agitées dans le monde.

Digitized by Google

§ II. — *Première organisation de l'empire. Projets contraires de Perdiccas et des généraux.*

323. Après la mort d'Alexandre, ses généraux s'assemblent à Babylone dans son palais. Ptolémée ouvre l'avis de partager ses états entre ses divers capitaines. Perdiccas fait décréter qu'on reconnaîtra pour successeur à l'empire le fils que Roxane met au monde un mois après la mort du conquérant, conjointement avec Arrhidée, frère d'Alexandre, que proclame l'infanterie.

Perdiccas obtient cette décision en s'aidant de l'enthousiasme des cavaliers pour la mémoire et le sang d'Alexandre, de son crédit personnel, de celui des plus influents des généraux qu'il intéresse à ses projets. il accorde une part dans la tutelle et dans la régence, qui doivent donner la toute-puissance, à Cratère, Antipater, Léonat, Méléagre : Antipater et Cratère reçoivent en outre la direction des affaires de l'Occident, le commandement de la Macédoine et de la Grèce; Méléagre partage avec Perdiccas l'administration suprême de l'Orient. Pour assouvir l'ambition de la masse des généraux, les séparer, les exiler du centre de l'empire, Perdiccas distribue les provinces à trente-quatre d'entre eux. Nous rappellerons seulement le nom de ceux qui influèrent sur les événements.

Ptolémée reçut	l'Égypte et l'Afrique.	*Lysimaque* reçut	la Thrace et les pays voisins du Pont-Euxin.
Antigone,	la Pamphylie, la Licie, la Grande-Phrygie.	*Eumène*,	la Paphlagonie et la Cappadoce.
Cassandre,	la Carie.	*Néoptolème*,	l'Arménie.
Léonat,	la Petite-Phrygie ou Phrygie de l'Hellespont.	*Séleucus*,	le commandement de la cavalerie.
Peucestas,	la Perse.	*Cassandre*, fils d'Antipater.	le commandement des gardes du roi.
Laomédon,	la Syrie.		
Pithon,	la Médie.		

Perdiccas ne prit aucune province pour ne pas se laisser confondre dans la foule des gouverneurs. Mais il s'était réservé exclusivement le commandement de l'armée et de la flotte royale stationnées en Asie; et bientôt, par son mérite et sa réputation personnelle, par le supplice des chefs mécontents, par l'intérêt qu'inspiraient ses pupilles, il acquit d'abord un grand ascendant sur les soldats. Avec leur secours, il se flatta de se débarrasser bientôt de la concurrence des autres tuteurs, de réduire les généraux à la condition de simples gouverneurs, et d'hériter lui-même plus tard de tout l'empire, en couvrant ses projets du masque de la légitimité. Il commença l'exécution de ses plans par

Digitized by Google

l'assassinat de Méléagre. Les généraux se rendirent dans leurs provinces, avec l'intention de renverser Perdiccas et de créer à leur profit les uns des royaumes, les autres des principautés indépendantes qui auraient converti l'empire en une oligarchie militaire. Perdiccas n'eut d'appui que dans son frère Alcétas et dans Eumène, seul honnête homme parmi tant d'ambitieux. Plein de reconnaissance pour Philippe et pour Alexandre, Eumène veut maintenir la couronne sur la tête de leurs descendants : il s'unit à Perdiccas, dont les desseins avoués sont conformes aux siens, sauf à combattre plus tard le tuteur, lorsqu'il le verra travailler pour lui-même. Sa conduite avec les tuteurs successifs sera toujours la même.

Les peuples de la Haute-Asie, et ceux de l'Asie Mineure, excepté deux, se prêtent sans résistance aux dispositions préalables arrêtées par Perdiccas et par les autres capitaines d'Alexandre pour l'administration de l'empire (1).

§ III. — *Révolte des Grecs d'Asie et d'Europe, d'Ariarathe, des Pisidiens.*

Les projets contraires de Perdiccas et des gouverneurs sont suspendus par la révolte des mercenaires et autres Grecs établis dans l'Asie, par l'insurrection des Grecs d'Europe, par la résistance d'Ariarathe, roi de Cappadoce, et par celle des Pisidiens. Les capitaines d'Alexandre sont dans la nécessité de réprimer ces soulèvements, qui tendent à leur enlever la proie qu'ils se disputent. Mais, au milieu des guerres qu'ils vont entreprendre, on voit reparaître les idées et les projets dont ils sont personnellement occupés.

323. *Révolte des Grecs dans la Haute-Asie.* — Les mercenaires et les Grecs colonisés par Alexandre dans la Haute-Asie sont mécontents de leurs établissements, et s'arment, au nombre de vingt-trois mille, pour retourner dans leur patrie. Perdiccas dirige Pithon contre eux. Celui-ci veut les gagner, et avec leur appui se former un royaume dans la Haute-Asie. Mais après leur défaite ils sont tous massacrés par les soldats de Pithon, conformément aux ordres secrets et précis de Perdiccas.

323-322. *Guerre Lamiaque.* — Alexandre n'avait laissé de garnison

(1) Pour ce premier paragraphe, Justin, l. XIII; Diodore, l. XVIII, c. 2-5. Au chap. 2, il rapporte mot à mot les projets de Perdiccas.

Digitized by Google

que dans Corinthe. Les Grecs étaient en pleine puissance de leurs actions. A la première nouvelle de la mort du roi, 323, les Athéniens et les Ætoliens prennent les armes et abjurent la suprématie de la Macédoine. Hypéride, et Démosthène alors en exil pour s'être vendu à Harpalus, appellent les villes à la liberté. Phocion désapprouve la guerre. Dix-neuf peuples de la Thessalie, de la Grèce centrale et du Péloponèse se soulèvent; sept restent dans le parti macédonien; les Spartiates et les Arcadiens demeurent neutres.

Antipater est vaincu par Léosthènes, chef des confédérés, près de Lamia, en Thessalie, se réfugie dans la ville, et y est assiégé. Léonat passe en Grèce sous prétexte de secourir Antipater, en réalité pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre le Grand, qui exerce le plus grand ascendant sur les Macédoniens : cet hymen politique doit le conduire à la plus haute fortune. Mais il est vaincu et tué par les confédérés. Ceux-ci, enivrés de leur victoire, licencient une partie de leurs troupes.

Avec les débris de Léonat et l'armée que lui amène Cratère, Antipater les défait près de Cranon, tandis que Clitus, commandant de la flotte royale, détruit leurs vaisseaux dans deux batailles navales. Leur ligue se dissout : Antipater prend successivement leurs villes, et menace Athènes. Phocion et Démade obtiennent la paix pour leurs compatriotes. Le vainqueur met une garnison dans Athènes, lui donne Phocion pour administrateur, et une aristocratie modérée pour gouvernement. Il place des garnisons et des administrateurs dans les autres cités de la Grèce centrale et du Péloponèse qui ont pris part au soulèvement. Poursuivi par ses satellites, lâchement condamné par le peuple d'Athènes, Démosthène s'empoisonne dans l'île de Calaurie. Les Ætoliens obtiennent des conditions plus avantageuses qu'ils ne devaient les attendre, parce qu'Antipater et Cratère sont pressés d'aller combattre Perdiccas (*Voyez* le paragraphe suivant).

Résistance d'Ariarathe. Révolte des villes de la Pisidie. — Pendant que ces événements se passent en Grèce, Perdiccas, en Asie, attaque avec l'armée royale Ariarathe, qui refuse d'abandonner son royaume de Cappadoce à Eumène. Ariarathe est vaincu, pris, exterminé avec toute sa famille : Eumène est mis en possession de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Les villes de Pisidie, Isaure et Larande, qui ont massacré leurs commandants, sont châtiées, 322.

Tout alors, en Asie comme en Europe, reconnaît la loi des successeurs d'Alexandre. Ils reprennent l'exécution de leurs projets respectifs,

Digitized by Google

et tournent contre eux-mêmes, pour se disputer l'empire, les armes dont ils viennent de se servir contre les révoltés (1).

§ IV. — *Première ligue d'Antipater, Cratère, Antigone, Ptolémée, contre Perdiccas et Eumène, qui succombent*, 322-320.

322. Perdiccas prétend régner seul : les généraux d'Alexandre prétendent tous régner, les uns sur une plus grande, les autres sur une moins grande portion de l'empire. Aussi, après la victoire de Cranon, Antipater et Cratère retournent en Macédoine et s'unissent par des liens étroits : Cratère épouse Phila, l'une des filles d'Antipater. Perdiccas, de son côté, veut se frayer une route au trône, en épousant Cléopâtre et en essayant de perdre Antigone et Ptolémée, qu'il accuse auprès de l'armée. Antigone se sauve en Macédoine, 321. Antigone, Antipater, Cratère, Ptolémée, forment une première ligue contre Perdiccas. Celui-ci, pour donner plus d'autorité à ses démarches, pour obtenir de l'armée une plus entière obéissance, appelle au conseil tenu en Cappadoce les deux rois Alexandre Aigus et Arrhidée. Il oppose Eumène à Antipater, Cratère, Antigone, Néoptolème : ce dernier, d'abord déclaré pour le tuteur, n'avait pas tardé à embrasser le parti ennemi. Perdiccas va combattre lui-même Ptolémée en Égypte.

Cratère et Néoptolème se mesurent en Cappadoce contre Eumène, sont défaits dans deux batailles, et périssent dans la dernière. La cause de Perdiccas triomphe en Asie ; mais en Égypte il éprouve un échec au passage du Nil, près de Memphis. Il est abandonné par ses principaux officiers, irrités dès longtemps de ses hauteurs, et massacré par ses soldats dans sa tente, 320 (2).

§ V. — *Régence de Pithon et d'Antipater.*

320. Exclusivement occupé à se créer un royaume indépendant en Égypte, Ptolémée refuse la tutelle. Pithon s'en démet, peu après l'avoir acceptée, dégoûté par les intrigues et l'ambition d'Eurycide, devenue l'épouse d'Arrhidée. Antipater accepte la tutelle et la régence.

Les confédérés font un second partage des provinces à Trisparadis, en Syrie. Eumène et cinquante du même parti sont proscrits, et leurs provinces assignées à leurs ennemis. Pithon reçoit la Médie, et Sé-

(1) Diod. Sic., XVIII, 7-19. Justin, XIII, 5, 6.

(2) Plutarc., in Eum. Justin, XIII, 6, 8. « *Perdiccas ut viribus auctoritatem regiam* » *acquireret, ad nuptias Cleopatræ intendit.* » Diod., XVIII, 22-37.

Digitized by Google

leucus la Babylonie. Antigone, avec le secours d'un traître, défait Eumène à Orcynium, en Cappadoce, et le contraint à s'enfermer dans la citadelle de Nora. Ptolémée, de son côté, dépouille Laomédon, l'un des proscrits, et fait une première fois la conquête de la Judée, de la Phénicie et de la Célésyrie.

Antipater avait hérité des vues ambitieuses de Perdiccas sur la totalité de la succession d'Alexandre. Dès qu'Olympias, sa constante ennemie, apprit qu'il était revêtu de la tutelle et de la régence, elle se sauva en Épire avec Alexandre Aigus et Roxane. Mais Antipater s'entoura avec soin du reste de la famille royale, d'Arrhidée, d'Eurydice, de Thessalonice. Il laissa en Asie son fils Cassandre pour surveiller Antigone, dont il devinait les desseins. Enfin, Eumène lui ayant demandé des secours après la défaite d'Orcynium, il en envoya à ce général, naguère proscrit par lui, et Antigone n'osa plus presser le siége de Nora. Antipater avait sans doute à craindre une nouvelle ligue des successeurs d'Alexandre, réunis contre lui, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle. Il laissa la tutelle, la régence, le gouvernement de la Macédoine, au vieux Polysperchon, son ami. Il n'appela son propre fils Cassandre à l'administration de la Macédoine qu'en remplacement de Polysperchon, 320 (1).

§ VI. — *Régence de Polysperchon. Seconde ligue de Cassandre, d'Antigone, de Ptolémée, contre Polysperchon et Eumène*, 320-315.

320. Polysperchon succède aux desseins de Perdiccas et d'Antipater, en même temps qu'à la régence et à la tutelle. D'un autre côté, Antigone a réuni sous ses drapeaux une armée de 70,000 soldats, la plus grande force militaire qui soit dans l'empire; il donne des lois à la moitié de l'Asie Mineure; il révèle enfin, par ses hauteurs autant que par sa puissance, le projet d'engloutir la monarchie tout entière. Les autres généraux, qui n'aspirent qu'à des royaumes ou à des satrapies, ont donc à combattre Polysperchon et Antigone. Ils se décident à attaquer Polysperchon le premier, parce qu'en le combattant ils ruineront ensemble les prétentions de l'un de ceux qui aspirent à la monarchie universelle, et les droits, l'autorité, l'importune légitimité de la famille d'Alexandre, toujours subsistants, non-seulement en Macédoine, mais aussi en Asie. En effet, on voit dans Plutarque, Diodore et Justin (2),

(1) Justin, l. XIV, 1, 2. Diod. Sic., XVIII, 37-49.

(2) Plutarc., in Eum. Justin, XIV, I. Diodore, XIX, c. 13-16. *Voyez* la note II à la fin de l'histoire de la Grèce.

Digitized by Google

que les satrapes et les armées, quoique séparés par une distance de 300 lieues de la famille d'Alexandre, obéissaient encore à ses injonctions au commencement de cette période. Peut-être les généraux du conquérant auraient-ils trouvé des obstacles insurmontables à la dépouiller, si deux causes n'avaient précipité sa perte : 1° Eumène, mal obéi par les chefs, qui le détestaient comme étranger, trahi par Peucestas, livré par les Argyraspides, succomba dans sa lutte contre Antigone; 2° les dissensions de la famille royale lui ôtèrent la plus grande partie de ses ressources, et les fureurs d'Olympias apprirent à verser le sang d'Alexandre.

Préparatifs de Polysperchon et de ses rivaux; Eumène passe dans la Haute-Asie, 319. — Les dernières dispositions d'Antipater ôtent la Macédoine à Cassandre pour la donner à Polysperchon (1). Cassandre, indigné, se sauve en Asie Mineure auprès d'Antigone, et forme avec ce général et avec Ptolémée une seconde ligue contre Polysperchon. Antigone essaye d'entraîner Eumène dans son parti, mais celui-ci reste fidèle aux rois et à Polysperchon, leur tuteur.

Polysperchon, demeuré maître de la Macédoine par la retraite de Cassandre, cherche les moyens d'affermir dans cette contrée, et d'établir dans la Grèce centrale, le Péloponèse et l'Asie Mineure, l'autorité des rois, qui est la sienne même. Le roi Arrhidée, sa femme Eurydice, Thessalonice, avaient été amenés en Macédoine par Antipater; mais Olympias, Alexandre Aigus, Roxane, séjournaient en Épire. Il les invite à revenir en Macédoine, afin de prêter à ses démarches l'autorité de la famille réunie, dont l'ascendant est encore tout-puissant sur les Macédoniens et sur une partie des troupes.

Au nom d'Arrhidée, il nomme Eumène commandant général de l'Asie Mineure, met à sa disposition les armées et les trésors de cette contrée. Eumène sort de Nora et parvient en Cilicie, où séjournait le corps des Argyraspides : malgré les dispositions hostiles des chefs, il parvient à se faire obéir de ces vétérans de Philippe et d'Alexandre; cependant, incapable encore de résister à Antigone, il passe dans la Haute-Asie.

Guerre en Grèce et en Macédoine. — En Grèce, Polysperchon ne peut établir son autorité tant que les villes seront dominées par les garnisons

(1) Pour ce paragraphe, Diod., XVIII, 49-75; XIX, 1-52. Plutarc., in Eum. Justin, l. XIV. Après avoir tué Polysperchon, l. XIII, c. 8, l'an 322, Justin le fait revivre, l. XIV, c. 5, l'an 318. Mais à qui la faute, à l'auteur ou au copiste?

Digitized by Google

et les administrateurs d'Antipater, naturellement dévoués à son fils Cassandre. Il essaye d'opérer une révolution générale, et publie au nom d'Arrhidée un édit par lequel il proscrit les administrateurs dans les villes de la Grèce centrale et du Péloponèse, rappelle les exilés, rétablit les anciens gouvernements : il écrit en particulier aux Athéniens qu'il leur rend leur démocratie. Cassandre avait récemment envoyé dans Munichie un nouveau gouverneur, Nicanor, pour soutenir le parti aristocratique et Phocion.

En 318, Alexandre, fils de Polysperchon, s'empare d'Athènes et favorise une insurrection de la faction démocratique, qui met à mort Phocion. Mais bientôt Cassandre, avec une flotte que lui prête Antigone, reprend Athènes, met une garnison dans Munichie et donne pour administrateur aux Athéniens Démétrius de Phalère, qui les gouverne pendant onze ans avec une grande sagesse.

Polysperchon passe dans le Péloponèse. Toutes les cités de la péninsule, excepté Mégalopolis, chassent ou massacrent les administrateurs, se déclarent pour Polysperchon et lui fournissent des secours. L'échec qu'il éprouve sous les murs de Mégalopolis change ces dispositions. Plusieurs villes l'abandonnent et retournent à Cassandre.

Guerre en Macédoine. Dissensions de la famille royale. — Eurydice et son époux Arrhidée, craignant de se voir enlever l'autorité par l'ambitieuse. Olympias, traitent avec Cassandre et Antigone contre Olympias et Polysperchon, et appellent Cassandre en Macédoine. Avec l'armée d'Æacide, roi d'Épire, Polysperchon ramène en Macédoine Olympias, Roxane et Alexandre Aigus, fils du conquérant. Olympias donne la première l'exemple de verser le sang royal, en mettant à mort Eurydice et Arrhidée; elle enveloppe dans leur perte le frère de Cassandre et cent de leurs principaux partisans.

Cassandre, arrivé en Macédoine, assiége Olympias et le reste de la famille royale dans Pydna, fait révolter contre Æacide son armée et l'Épire elle-même, chasse Polysperchon en Perrhœbie, contraint Olympias à capituler, ordonne son supplice, enferme dans Amphipolis Roxane et Alexandre Aigus, épouse Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand, pour se concilier les Macédoniens et donner à son usurpation les couleurs de la légitimité.

Il conclut ensuite une alliance avec l'Épire, revoltée contre Æacide, étend son autorité sur toute la Thessalie; sur presque toute la Grèce centrale, où il rebâtit Thèbes; sur l'Eubée et sur la moitié du Péloponèse, où il enlève Argos et la Messénie à Alexandre, fils de Polysper-

Digitized by Google

chon, 316. Dans tous ces pays, il domine par ses gouverneurs et ses garnisons. L'autorité de Polysperchon et d'Alexandre ne se soutient plus que dans l'Achaïe, la Sicyonie, la Corinthie. Parmi les Grecs, les Spartiates, une partie des Arcadiens et les Ætoliens ont seuls conservé leur indépendance, et la défendent contre tous les maîtres.

Dans l'Hellespont et la Haute-Asie. — Tandis que ces événements se passaient en Grèce, dans l'Hellespont, la flotte royale, commandée par Clitus, avait été vaincue et détruite par celle d'Antigone.

Dans la Haute-Asie, Eumène avait rassemblé à Suze des forces considérables, et défait Antigone sur les bords du Pasitigre, 317. Après de longues marches en Babylonie, en Mésopotamie et en Médie, les deux rivaux en vinrent aux mains, l'an 316, dans la province des Gabéniens en Perse. Eumène demeura vainqueur à l'aile qu'il commandait, mais à l'autre il fut trahi par la lâcheté de Peucestas, et livré à Antigone par les Argyraspides, en échange de leur bagage, dont l'ennemi s'était emparé.

Mort d'Eumène, ruine des projets de Polysperchon. — Antigone, ancien ami d'Eumène, le condamna à mort, peu de temps après que Cassandre, en Grèce, se débarrassait d'Olympias par un moyen semblable. Antigone devint un moment maître de toute l'Asie Mineure et de la Haute-Asie, comme Cassandre de la Grèce, et usa despotiquement de sa nouvelle puissance.

État général de l'empire en 316. — Par suite de la mort d'Eumène, l'espoir de Polysperchon non-seulement de succéder à tout l'empire d'Alexandre, mais même de se créer un royaume, est entièrement détruit : malgré ses efforts subséquents, il ne parvient qu'à dominer obscurément dans le nord du Péloponèse. Arrhidée, Eurydice, Olympias, ont péri : les membres restants de la famille royale perdent avec Eumène leur seul appui. Dans l'occasion, on invoquera bien encore leurs noms, mais pour appuyer des démarches qui tendent à les dépouiller : ils restent exposés, sans défense, aux coups des ambitieux qui leur ôteront d'abord l'empire, ensuite la vie.

L'oligarchie militaire des trente gouverneurs particuliers ou satrapes n'a plus de support. Cinq d'entre eux, Cassandre, Lysimaque, Antigone, Ptolémée, et bientôt après Séleucus, aspirent à des royaumes au lieu de satrapies, prennent un ascendant marqué sur leurs compagnons d'armes par les forces qu'ils ont rassemblées, leurs talents et leur réputation, et se préparent à prendre pour premiers sujets leurs anciens égaux. Tels sont les changements qu'ont apportés, dans la situation

Digitized by Google

des successeurs d'Alexandre, huit années de guerres civiles, et la mort de Perdiccas, de Léonat, de Cratère, de Néoptolème, d'Eumène et d'Antipater.

Parmi les cinq grands ambitieux qui se préparent à commander aux ambitieux subalternes, l'un, c'est Antigone, songe à engloutir la monarchie entière d'Alexandre, et à réduire Ptolémée, Cassandre, Lysimaque, Séleucus, à la même nullité politique où ceux-ci prétendent placer les gouverneurs particuliers. Les actions d'Antigone, après la mort d'Eumène, révèlent cette ambitieuse prétention, 315. Fort des soixante-dix mille soldats qu'il a su rassembler, il joint, dans toutes ses démarches, la tyrannie à son insolence accoutumée. La face de la Haute-Asie est entièrement renouvelée par lui. Il ôte leurs satrapies à tous les gouverneurs macédoniens dont il suspecte la fidélité et l'obéissance à ses ordres absolus. Il tue celui de Médie; il proscrit Séleucus, gouverneur de Babylone, avec beaucoup d'autres. Il détruit le corps des Argyraspides après s'être défait de leurs chefs.

§ VII. — *Troisième ligue de Seleucus, de Lysimaque, des deux Cassandre, de Ptolémée, contre Antigone et son fils Démétrius* (1).

315. Séleucus, proscrit par Antigone, se sauve auprès de Ptolémée. Une troisième ligue est formée contre Antigone par Séleucus, Ptolémée, Lysimaque, les deux Cassandre, l'un gouverneur de Macédoine, l'autre de Carie. Antigone s'allie avec les Ætoliens, 314; il s'efforce de se concilier les Macédoniens et les Grecs : les Macédoniens, en proclamant qu'il veut venger Olympias, et délivrer Roxane avec Alexandre Aigus enfermés dans Amphipolis; les Grecs, en annonçant que son but est de leur rendre la liberté. Ces diverses mesures sont dirigées contre Cassandre de Macédoine : il se prépare à combattre les autres à force ouverte.

Guerre en Grèce, 314-312. — Deux lieutenants d'Antigone chassent des villes d'Achaïe et de toutes les autres villes du Péloponèse, excepté de Sicyone et de Corinthe, les garnisons de Polysperchon et de son fils Alexandre, alliés de Cassandre. Dans la Grèce centrale, un autre lieutenant d'Antigone expulse pareillement les garnisons, détruit l'empire de Cassandre dans l'île d'Eubée, la Béotie, la Phocide, la Locride, la

(1) Pour ce paragraphe, Diod. Sic., XIX, 52-70, 74, 75, 77, 80-101. Plutarc., in Demet. Justin, l. XV, c. 1.

Digitized by Google

Leucadie; ne lui laisse qu'Athènes et Mégare, et lui inspire des craintes pour la Thessalie et la Macédoine.

Guerre en Asie Mineure, 314-311. — Les efforts réunis de Lysimaque, de Cassandre de Carie, et de Ptolémée, qui viennent les joindre en 311, ne produisent aucun résultat. Antigone les chasse de la Mysie et de quelques autres provinces qu'ils lui avaient d'abord enlevées, dépouille Cassandre de la Carie, et les bat tous ensemble en 311.

Guerre en Syrie, en Phénicie, en Palestine, 314-311. — Sur ce point, les événements les plus importants sont le siége de Tyr, dont Antigone s'empare après quinze mois de siége, 313; la bataille gagnée l'année suivante, près de Gaza, par Ptolémée sur Démétrius, fils d'Antigone; la première victoire que remporte à son tour Démétrius sur le lieutenant de Ptolémée, 311. Les résultats des hostilités sont les suivants : Ptolémée enlève à ses ennemis l'île de Cypre, excepté Paphos; et l'île de Rhodes, qui, par la nature de ses intérêts commerciaux, redoute et évite toute guerre avec l'Égypte. Antigone et Démétrius, de leur côté, font sur Ptolémée la conquête de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie.

Guerre à Babylone et dans la Haute-Asie, 312-311. — Séleucus avait gagné les cœurs par sa modération, comme Ptolémée en Égypte, tandis qu'Antigone se les était aliénés par son despotisme. Séleucus bat Nicanor, gouverneur de Médie pour Antigone, s'empare de la Médie et de la Suziane, chasse la garnison laissée par Démétrius à Babylone, et rentre triomphant dans cette ville, 311. C'est de cette année que date l'ère des Séleucides dans l'Orient.

Traité de 311. — Antigone et son fils Démétrius étaient demeurés vainqueurs partout, excepté à Babylone. Aussi la paix de 311 leur assure-t-elle d'importants avantages. Aux termes du traité, 1° les contractants conservent chacun leurs conquêtes; 2° Cassandre rendra la liberté à Alexandre Aigus et à Roxane, enfermés dans Amphipolis : cédant aux murmures et aux demandes des Macédoniens, il laissera monter Alexandre sur le trône. De plus il rendra la liberté aux villes grecques et retirera ses garnisons de celles qu'il conserve encore. Par ce traité, les deux Cassandre sont complétement dépouillés, le premier de la Macédoine et de la Grèce, le second de la Carie : Ptolémée abandonne la Syrie, la Phénicie, la Palestine. Ces trois provinces et la Carie deviennent sujettes d'Antigone; la Grèce et la Macédoine, ses alliées. Il perd l'alliance de Rhodes, la propriété de Cypre, de Babylone et des pays environnants; mais ses acquisitions l'emportent de moitié sur ses pertes.

Digitized by Google

Il acquiert en outre l'inestimable avantage de posséder, de l'Hellespont à l'Euphrate et au Nil, un empire compacte, dont la situation est telle qu'il tient tous ses ennemis séparés, Ptolémée de Séleucus, et ces deux princes de Lysimaque et de Cassandre.

§ VIII. — *Intervalle entre la paix de* 311 *et la reprise des hostilités en* 308.

Grèce, 311. — Cassandre ordonne de mettre à mort, dans la prison d'Amphipolis, le jeune roi Alexandre Aigus et sa mère Roxane (1). Il échappe par ce crime à la nécessité de céder la Macédoine, et met fin aux réclamations des Macédoniens en faveur de ses victimes. Polysperchon, qui s'était maintenu dans Sicyone et dans Corinthe, et qui épiait l'occasion de reprendre la Macédoine sur Cassandre, appelle de Pergame Hercules, fils naturel d'Alexandre le Grand, alors âgé de dix-sept ans, s'avance avec une armée et avec le jeune prince, et propose aux Macédoniens de le placer sur le trône de son père, 310. Pour se débarrasser d'Hercules et de l'attaque de Polysperchon, Cassandre lui propose de partager avec lui la régence, et de lui abandonner le Péloponèse, s'il veut tuer Hercules et sa mère. Polysperchon accepte, et tranche les jours du dernier rejeton mâle d'Alexandre. Malgré le secours de quatre mille hommes que lui fournit Cassandre, il ne peut se mettre en possession du Péloponèse, et obtenir le prix du sang; il reste, sans puissance, chargé de son crime et de sa bassesse. Cassandre, demeuré maître de Mégare et d'Athènes, travaille à étendre sa domination dans la Grèce centrale.

Haute-Asie. — Séleucus, de son côté, qui déjà possédait la Babylonie, l'Assyrie, la Médie, y ajoute, de 311 à 308, d'abord la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, ensuite toutes les provinces de la Haute-Asie. Il est maître, l'an 308, de tous les pays compris entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. Sa modération et la douceur bien connue de son gouvernement, opposées au faste et à l'insolence d'Antigone, facilitent ses conquêtes, qui mettent fin, dans l'Orient, à l'indépendance des gouverneurs particuliers.

Cypre. — En 310, Ptolémée achève la conquête de l'île de Cypre par la prise de Paphos, dont il réduit le roi Nicoclès à se donner la mort.

État des choses l'an 308. — Les assassinats dont se sont souillés Cassandre et Polysperchon ont achevé ce que les assassinats commis par

(1) Pour ce paragraphe, Diod., XIX, 105; XX, 19, 20, 27, 28. Justin, XV, 2, 4.

Digitized by Google

Olympias et ce que la mort d'Eumène avaient commencé : la postérité et la famille d'Alexandre ne régneront sur aucune partie de son empire. L'ascendant pris sur tous les autres généraux du conquérant par Cassandre, Lysimaque, Antigone, Ptolémée, Séleucus, et en dernier lieu les conquêtes de Séleucus, ont pareillement décidé que l'empire ne serait pas régi par une oligarchie militaire. Il reste à savoir s'il conservera son unité en devenant la proie d'un seul des cinq grands ambitieux, ou s'il sera divisé en royaumes.

Depuis la paix de 311, les ennemis d'Antigone se sont fortifiés à l'occident, au midi, à l'orient : ils l'enveloppent, le menacent de toutes parts. Il est urgent pour sa sûreté d'arrêter leurs progrès : sur le refus de Cassandre d'évacuer les villes grecques, il recommence la guerre.

§ IX. — *Quatrième ligue de Lysimaque, Cassandre, Séleucus, Ptolémée, contre Antigone et Démétrius*, 308-301.

Les deux sentiments vraiment populaires, l'an 308, étaient la liberté de la Grèce, et l'amour pour les restes de la famille d'Alexandre subsistant encore après seize ans chez le peuple et chez l'armée. Aussi Antigone envoya-t-il à deux reprises son fils en Grèce pour délivrer ce pays. Aussi opposa-t-il à ses ennemis, maîtres de la personne de Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand, le nom et l'influence de Cléopâtre, autre sœur du conquérant; et quand cette princesse essaya de fuir vers Ptolémée, il la fit assassiner, tout en instruisant le procès de ses assassins, pour donner le change aux soldats sur son crime. Ses succès sur Ptolémée dépendaient en grande partie de la force navale qu'il pouvait créer avec la Syrie et la Phénicie; les bois du mont Liban étaient tombés en son pouvoir depuis l'an 314, et il avait équipé dès lors une flotte nombreuse : le complément de sa puissance maritime devait se trouver dans la possession des îles de Rhodes et de Cypre, alors au pouvoir de Ptolémée : tel fut le motif des attaques dirigées contre ces deux îles.

Expédition de Ptolémée en Asie Mineure et en Grèce, 308. — Ptolémée (1) commence les hostilités par une invasion dans la Pamphylie et la Lycie; par l'occupation de l'île d'Andros, dans la mer Égée; par la prise de Corinthe et de Sicyone, que lui livre Cratésipolis, belle-fille de Polysperchon.

---

(1) Pour ce paragraphe, *voyez* Diodore, l. XX, c. 37, 45-54, 73-77, 81-89, 91-104, 106-113; XXI, 9, 10. Justin, l. XV, c. 2, 4. Plutarc., in Demetr. et Pyrrho.

Digitized by Google

Première expédition de Démétrius en Grèce. — Antigone envoie en Grèce son fils Démétrius, avec cent cinquante vaisseaux, pour rétablir la démocratie et soulever les habitants contre Cassandre et Ptolémée. Démétrius se saisit du port d'Athènes mal gardé, contraint Démétrius de Phalère, commandant pour Cassandre, à capituler, détruit le fort de Munichie, chasse la garnison macédonienne, et rend aux habitants leur démocratie. Les Athéniens proclament rois et dieux sauveurs Démétrius et Antigone : ils leur décernent un culte public. Démétrius délivre pareillement Mégare. Rappelé en Asie par son père, il suspend ses opérations et ses succès en Grèce jusqu'à l'an 303.

Dans l'île de Cypre, 307. — Il attaque l'île de Cypre, et assiége Ménélas dans Salamine. Ptolémée, accouru pour dégager son frère, est vaincu dans une bataille navale, ne conserve que huit galères sur cent cinquante dont se composait sa flotte, et se sauve en Égypte. Après ce grand succès, Antigone et son fils prennent le titre de rois. Lysimaque, Cassandre, Ptolémée, Séleucus imitent cet exemple. Ce n'était plus qu'une vaine formalité depuis l'extermination de la famille d'Alexandre et l'anéantissement de l'autorité des satrapes particuliers ; ce n'était plus que la proclamation de cinq grands royaumes ; leur existence remontait déjà à plusieurs années : ces royaumes étaient ceux de Macédoine, de Thrace, d'Asie-Mineure et de Syrie, de Haute-Asie, d'Égypte. Sur les trois continents, Antigone et son fils multiplièrent les efforts pour engloutir quatre de ces états, les joindre au leur, c'est-à-dire à celui d'Asie-Mineure et de Syrie, et succéder à tout l'empire d'Alexandre.

Dans l'Égypte, 306. — Antigone et Démétrius vont attaquer l'Égypte avec une armée de cent mille hommes et une flotte nombreuse. Ils ne peuvent pénétrer dans l'intérieur du pays soigneusement fortifié par Ptolémée, et éprouvent des pertes considérables dans cette entreprise.

Dans l'île de Rhodes, 305. — Démétrius en essuie de nouvelles au siége de Rhodes, qu'il continue pendant un an. Il y gagne le surnom de *Poliorcétes*, mais ne peut prendre la ville. Les habitants stipulent qu'en servant Antigone et Démétrius contre leurs autres ennemis, ils ne seront pas tenus à prendre les armes contre Ptolémée.

Expédition de Séleucus dans l'Inde. — Pendant ce temps, Séleucus s'affermit dans l'Orient, fait la guerre à Sandrocottus, pénètre en vainqueur jusqu'au Gange, et termine son expédition par un traité qui rétablit d'une manière durable les communications et le commerce de

Digitized by Google

la Haute-Asie avec l'Inde, 305. Il peut désormais tourner sans distraction toutes ses forces contre l'ennemi commun.

Progrès de Cassandre dans la Grèce. — Cassandre, de son côté, prend ses avantages en Grèce, contraint les Béotiens à embrasser son parti, occupe avec des garnisons les villes du nord et du centre du Péloponèse, se saisit des forts de l'Attique, assiége Athènes, et menace Antigone et son fils jusque dans l'Asie Mineure, puisque les Cnidiens viennent implorer leur assistance en même temps que les Athéniens, 303.

Seconde expédition de Démétrius en Grèce, 303. — Démétrius passe dans l'Attique, force Cassandre à lever le siége d'Athènes, le poursuit jusqu'aux Thermopyles, le défait, prend Héraclée, remet en liberté les Phocidiens et les Locriens, fait alliance avec les Béotiens et les Ætoliens, chasse les garnisons macédoniennes de Cenchrées, Phile et Panactum. D'Athènes, il se rend dans le Péloponèse, détruit la domination de Ptolémée, de Cassandre et de Polysperchon dans Corinthe, Sicyone, et dans d'autres villes de l'Achaïe dont il prend ou extermine les garnisons. Il entraîne dans son parti l'Arcadie et Argos. Les députés de la Grèce, assemblés à l'isthme, le proclament chef de tous les Grecs, comme l'avaient été Philippe et Alexandre, et commandant d'une armée destinée à conquérir la Macédoine et la Thrace.

Les confédérés renouvellent leur ligue, 302. — Cassandre, épouvanté, renouvelle son alliance avec Lysimaque, Ptolémée et Séleucus, et s'avance en Thessalie à la rencontre de Démétrius. Celui-ci lui enlève Larisse, Phères et quelques autres places. Au moment de conduire cinquante-six mille soldats à la conquête de la Macédoine, Démétrius est rappelé par son père en Asie.

Bataille d'Ipsus. — Lysimaque, passé de Thrace en Asie dès le commencement de l'année 302, enlève à Antigone la Mysie, l'Æolie, l'Ionie, la Lydie, la Phrygie et la Lycaonie. Antigone accourt de Syrie, et arrête ses progrès. Mais en s'éloignant de la Syrie, il livre la Judée, la Phénicie, la Célésyrie à l'invasion de Ptolémée; il livre aussi le passage à Séleucus, qui conduit vingt mille hommes en Cappadoce.

301. Antigone et Démétrius d'un côté, Lysimaque et Séleucus de l'autre, opèrent leur jonction en Phrygie. Une bataille décisive est livrée dans cette contrée, près d'Ipsus. Antigone est vaincu et tué dans l'action par la faute de Démétrius. Démétrius se dirige avec sa flotte vers la Grèce, et abandonne à ses ennemis le royaume d'Asie-Mineure et de Syrie à partager. En Asie, il ne conserve plus que Tyr, Sidon, Cypre, quelques villes de l'Hellespont et des pays voisins.

Digitized by Google

§ X. — *Suites de la bataille d'Ipsus.*

Partage. — Lysimaque reçoit l'Asie Mineure jusqu'au mont Taurus, et la joint à la Thrace. Séleucus obtient la Cappadoce, l'Arménie, la Syrie, la Mésopotamie, et les ajoute à la Haute-Asie, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus. La Judée entre encore dans son lot; ce pays, qui avait d'abord obéi à Ptolémée, lui avait été enlevé par Antigone, des mains duquel il passa dans celles de Seleucus (1). Ptolémée conserve la Phénicie, la Célésyrie, et en forme un puissant royaume avec l'Égypte et la Cyrénaïque. Cette dernière province lui avait été enlevée par Ophellas, mais était rentrée sous ses lois depuis 308. Quelques années plus tard, l'île de Cypre devait aussi tomber sous sa domination. Dans le partage de 301, Cassandre ne fut compris que pour la Cilicie : on la donna à son frère Plisthènes. Tout occupé des affaires de la Grèce, Cassandre n'éleva aucune réclamation. Il s'affermit en Macédoine, ramena sous ses lois la Thessalie entière, l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie. Il reprit à Démétrius plusieurs villes de la Grèce centrale et du Péloponèse, et favorisa dans les autres l'usurpation des tyrans, auxquels il comptait succéder dès que les circonstances seraient favorables. Athènes fut dominée par un certain Léocharès : Sicyone, Argos et d'autres villes paraissent avoir subi, dès cette époque, le joug de citoyens puissants.

La bataille d'Ipsus décide que l'empire d'Alexandre, convoité dans son entier par Antigone et par Démétrius, sera à jamais partagé. Les conquêtes ultérieures et momentanées de Séleucus ne changeront rien à ce principal résultat. La bataille d'Ipsus réduit de cinq à quatre le nombre des royaumes, et ne laisse de subsistants que ceux de Macédoine, de Syrie, d'Égypte, de Thrace. Celui de Thrace, accru maintenant de l'Asie Mineure, et bientôt de la Macédoine, perdra ces deux grandes provinces et sera bouleversé ; mais le mouvement de division imprimé par la journée d'Ipsus se développera plus tard. Ainsi, au sein du royaume de Syrie, sept principautés ou royaumes secondaires se formeront, malgré tous les efforts des successeurs de Séleucus : ce sont ceux de Cappadoce et de Pont, momentanément détruits en 321 et 302, qui se rétabliront; et ceux de Bactriane, des Parthes, d'Arménie, de Galatie, de Pergame, qui prendront naissance. En Europe, les républiques maintenant soumises aux lois de la Macédoine recouvreront

(1) Art de vérifier les dates av. J.-C., in-8., t. II, p. 86.

Digitized by Google

leur indépendance, même avant le temps où s'organisera la ligue achéenne. Les peuples engloutis et perdus dans la monarchie de Cyrus et d'Alexandre recouvreront leur individualité, leur nationalité. Le système de centralisation sera détruit. Quant aux familles actuellement régnantes, les Séleucides s'affermiront en Syrie, les Lagides en Égypte; mais en Macédoine, la race de Cassandre sera remplacée par celle de Démétrius, et en Thrace, celle de Lysimaque par des princes indigènes. Ainsi, le jugement des armes rendu à la bataille d'Ipsus n'est encore qu'une sentence provisoire.

Marche de la civilisation au milieu de ces nombreuses révolutions. — Au milieu de tant de révolutions, une seule chose subsiste, un seul des grands projets d'Alexandre se maintient et s'accomplit. La civilisation grecque apportée autrefois dans l'Orient par les colonies æolienne, ionienne et dorienne, répandue et propagée avec une nouvelle activité dans toute la Haute-Asie par le conquérant, cette civilisation se développe, étend chaque jour ses ramifications.

En Thrace, Lysimaque a fondé Lysimachie; Antigone a bâti trois villes de son nom dans la Syrie, la Bithynie et la Troade. Dès que la guerre leur aura laissé quelque loisir, Séleucus en fondera jusqu'à trente-quatre; Ptolémée et ses successeurs, une quantité presque innombrable.

Par son traité avec Sandrocottus, Séleucus a ouvert par terre, au commerce de la Haute-Asie avec l'Inde, la route qu'Alexandre cherchait à lui frayer, en reconnaissant le cours de l'Indus et en élevant Patale. Les Lagides, de leur côté, terminent et agrandissent Alexandrie, achèvent le canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge, creusent les ports de Bérénice et de Myos-Hormos, d'où partent les vaisseaux pour suivre la route maritime de l'Inde, et où arrivent comme à leur rendez-vous les produits et les richesses de l'Inde et de l'Arabie Heureuse.

La langue grecque devient vulgaire dans l'Asie Mineure, l'Égypte, la Syrie, et une partie de la Haute-Asie. Les Ptolémées rassemblent sept cent mille volumes dans leur bibliothèque, que les rois de Pergame se font un point d'honneur d'égaler; ils ouvrent le musée aux sciences, à la philosophie, à la littérature des Grecs, qui s'enrichissent et se fécondent des connaissances des Égyptiens. Désormais unies, la sagesse grecque et la sagesse égyptienne s'embarquent sur les vaisseaux et sous le pavillon du commerce, pour aller interroger la sagesse de l'Inde; les savants d'Alexandrie et les brachmanes échangent ensemble les idées de trente siècles: les civilisations de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, se rapprochent, se mêlent, se font de mutuels emprunts.

Ainsi s'accomplit l'œuvre projetée et commencée par Alexandre. Développer dans chaque pays tous les éléments de prospérité, toutes les facultés de l'intelligence, devient une obligation imposée par le génie du conquérant à ses successeurs: il semble que ce soit une condition indispensable pour régner dans les lieux où il a dominé lui-même.

Digitized by Google

Nous avons signalé les fureurs de l'ambition exercées sur la famille d'Alexandre et sur son défenseur Eumène. Mais on ne peut méconnaître que la guerre perd insensiblement une partie de ses rigueurs, et la conquête les plus cruels de ses anciens droits. Protogène laisse ses ateliers ouverts parmi les avant-postes de Démétrius, « parce qu'il sait que ce prince ne fait pas la guerre aux arts. » Les Rhodiens reçoivent en présent de ce même Démétrius les machines qui ont servi à battre leurs murailles. Ptolémée et Démétrius se renvoient mutuellement leurs parents et leurs amis, que des victoires alternatives ont mis en leur pouvoir. Athènes, prise tour à tour par Antipater, Cassandre, Démétrius, et plusieurs fois révoltée contre chacun d'eux, reçoit des garnisons, paye des contributions; mais les personnes et les biens sont respectés : les deux premiers lui donnent pour gouvernement la plus sage des aristocraties (1), et pour gouverneurs, Phocion et Démétrius de Phalère; le dernier lui rend sa démocratie. Les successeurs d'Alexandre gardent les mêmes ménagements avec toutes les autres cités grecques. Au temps de leur puissance et de leurs conquêtes, les Athéniens avaient tué jusqu'au dernier les habitants de Mélos et de Scioné, s'étaient partagé le territoire de Mitylène, après avoir livré au bourreau mille de ses habitants. Les Spartiates, maîtres d'Athènes, lui avaient imposé trente tyrans pour gouverneurs; dans toutes les autres villes, ils avaient massacré ou banni tous les habitants qu'ils regardaient comme ennemis de l'esclavage et de leur despotisme (2). A. P.

CHAPITRE XXXV.

Histoire des successeurs d'Alexandre, depuis la bataille d'Ipsus, jusqu'à la mort de Pyrrhus, 301-272. — Résumé de l'histoire d'Épire.

§ I. — *Depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la mort de Séleucus.*

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius passe en Grèce. — 301. Après la bataille d'Ipsus (3), Démétrius conserve en Asie Tyr, Sidon, Cypre, plusieurs villes maritimes de l'Hellespont et des pays voisins. Il rassemble dix-neuf mille hommes et passe en Grèce. Les garnisons qu'il

(1) Montesquieu, Esprit des Lois, l. II, c. 3 : « Quand Antipater établit que ceux qui » n'auraient pas deux mille drachmes seraient exclus du droit de suffrage, il forma la » meilleure aristocratie qu'il fût possible, parce que ce cens était si petit qu'il n'excluait » que peu de gens, et personne qui eût quelque considération dans la cité. »

(2) *Voyez* les chapitres 22. 23, 24, 26, à la fin.

(3) Pour ce paragraphe, Plutarc., in Demet. et Pyrr. Pausan., Attic.. c. 10, 16, 36. Éliac., c.15. Euseb. Arm., p. 329, 330, 343, 344.

Digitized by Google

avait mises dans les villes du Péloponèse et de la Grèce centrale les ont abandonnées ou les tiennent pour ses ennemis. Athènes lui ferme ses portes; il obtient seulement qu'elle lui rende ses vaisseaux.

Démétrius commence à se relever.— Une mésintelligence favorable à Démétrius éclate entre ses ennemis, Séleucus, Ptolémée, Lysimaque. Séleucus lui demande en mariage sa fille Stratonice. Démétrius la conduit en Syrie et s'empare de la Cilicie sur le frère de Cassandre. Séleucus presse son beau-père de lui céder la Cilicie, Tyr, Sidon. Démétrius refuse, met de fortes garnisons dans ses possessions d'Asie, et retourne en Grèce avec sa flotte.

Il soumet toute la Grèce, excepté l'Épire, et s'empare de la Macédoine.— Il ressaisit dans le Péloponèse quelques villes qui avaient quitté son parti, assiége et prend Athènes, 297; il pardonne aux habitants, les délivre de l'usurpateur Léocharès, et leur rend les magistrats qui leur sont le plus agréables; mais il met une garnison dans le Musée pour empêcher le peuple de se révolter de nouveau, 296. Il soumet Mégare, passe de nouveau dans le Péloponèse, défait les Spartiates et leur roi Archidamus dans deux combats, l'un près de Mantinée, l'autre sous leurs murs mêmes; de sorte qu'on le regarde comme déjà maître de la ville, qui n'a jamais été prise. Dans le temps où ses affaires sont le mieux disposées dans le Péloponèse, les nouvelles qu'il reçoit de Macédoine l'entraînent vers ce pays, 295.

Révolutions de Macédoine.— Cassandre est mort l'an 298. Son fils aîné, Philippe, a succombé peu de temps après lui. Ses deux autres fils, Antipater et Alexandre, lui ont succédé en 297. Antipater a tué sa mère Thessalonice, et s'est rendu un objet d'horreur pour les Macédoniens. Alexandre a appelé en même temps, contre ce frère parricide, Démétrius et Pyrrhus II, fils du roi d'Épire Æcide. Pyrrhus est entré le premier en Macédoine, a détaché de ce royaume et joint au sien Nymphée avec les côtes maritimes de la Nouvelle-Épire, l'Ambracie, l'Amphilochie, l'Acarnanie : il a partagé ensuite le trône entre les deux frères, et s'est retiré.

295.— Démétrius arrive sur ces entrefaites. Alexandre lui témoigne qu'il n'a plus besoin de son intervention, lui tend des embûches en Macédoine et en Thessalie, et périt assassiné lui-même à Larisse. Démétrius est proclamé roi par les soldats macédoniens. Antipater se sauve en Thrace, auprès de son beau-père Lysimaque. Démétrius reste maître alors de la Macédoine, de la Thessalie, de la plus grande partie du Péloponèse, de l'île d'Eubée, de Mégare et d'Athènes, dans la Grèce

Digitized by Google

centrale. Il ajoute la Béotie à ses possessions, après avoir pris deux fois Thèbes, levé des contributions sur le pays, nommé un gouverneur général et mis des garnisons dans les villes, 293-291. L'année suivante, il envahit l'Ætolie, et, en 289, Corcyre. Il commande alors à la Grèce entière, excepté à l'Épire, à Sparte et à quelques villes du Péloponèse.

Concurrence de Pyrrhus; imprudences de Démétrius. — 289. Pyrrhus, qui nourrit l'espoir de le chasser de la Macédoine, ravage la Thessalie, taille en pièces son armée d'Ætolie, délivre cette contrée, et, par ses brillants exploits, se fait de nombreux partisans parmi les Macédoniens. Démétrius les aigrit, au contraire, par ses hauteurs, son luxe, et ses refus de rendre la justice. Il indispose également les Grecs par ses procédés tyranniques; pendant deux ans, il retient les ambassadeurs athéniens sans leur donner de réponse, quoique, de tous les Grecs, les Athéniens soient ceux qu'il considère davantage.

Démétrius veut reconquérir en Asie les états perdus par son père. — 288. En présence d'un rival redoutable, de sujets mécontents, il forme le projet imprudent de reprendre à Lysimaque, à Séleucus et à Ptolémée, les diverses provinces asiatiques qui formaient le royaume d'Antigone avant la bataille d'Ipsus. Il construit cinq cents galères dans les chantiers de Chalcis, de Corinthe, de Pella, et rassemble cent dix mille soldats.

Ligue de Lysimaque, Séleucus, Ptolémée, Pyrrhus, contre Démétrius : ses pertes, sa captivité, sa mort. — Lysimaque, Séleucus, Ptolémée, Pyrrhus, forment une nouvelle ligue et l'attaquent. Ptolémée débarque en Grèce et la fait révolter contre lui. Lysimaque pénètre en Macédoine par la Thrace, Pyrrhus par l'Épire. L'armée macédonienne, dès longtemps mécontente, passe sous les drapeaux de Pyrrhus. Pyrrhus et Lysimaque se partagent la Macédoine, 287. Démétrius se sauve d'abord à Cassandrie, ensuite dans la Grèce centrale, où il rend leur liberté aux Thébains, et enfin dans le Péloponèse, où il se joint à son fils Antigone de Goni. Pyrrhus continue les hostilités contre Démétrius, aide les Athéniens à chasser leur garnison macédonienne et à rétablir leur ancienne constitution en nommant des archontes. A la tête de douze mille hommes, Démétrius passe en Asie et essaye successivement de s'emparer de la Lydie, de la Carie, de la Cilicie : il est défait en Syrie par son gendre Séleucus, enfermé dans les défilés du mont Amanus, contraint de se rendre, 285, et emprisonné dans une maison royale, où il meurt trois ans plus tard (1).

(1) Plutarc., in Demet., dit *trois* ans; Euseb., p. 344, dit *quatre* ans plus tard.

Digitized by Google

Provinces demeurées au pouvoir d'Antigone de Goni après les revers de son père. — Dès que Pyrrhus a été informé des revers de Démétrius en Asie, il lui a enlevé la Thessalie. Il reste à son fils Antigone de Goni une flotte et des trésors; la possession des îles de la mer Égée; celle de Corinthe, de la plupart des villes de l'Achaïe et de quelques autres places dans le Péloponèse; celle de la Mégaride, de la Locride, de la Phocide, dans la Grèce centrale; celle de Démétriade, en Thessalie (1).

Lysimaque vaincu et tué par Séleucus. Séleucus assassiné par Ptolémée Céraunus. — Nous avons vu que Lysimaque avait contraint Pyrrhus à partager la Macédoine avec lui. Il dépouilla Pyrrhus, après sept mois de possession, de la partie de la Macédoine qui lui était échue en partage, 287, et réunit pour cinq ans ce royaume à celui de Thrace et d'Asie-Mineure, qu'il possédait déjà (*Voyez* page 392).

L'an 282, une rupture, amenée par une ancienne haine et par une querelle de famille, éclate entre Lysimaque et Séleucus Nicanor. Lysimaque est vaincu et tué à Cyropédion, en Phrygie, 282. Séleucus se fait proclamer roi de Macédoine, et porte, pendant sept mois, le titre de roi de ce pays et de la Thrace, tandis que son fils Antiochus, auquel il a cédé Stratonice et la Haute-Asie dès l'an 294, gouverne les peuples situés entre le mont Taurus et l'Indus.

Ptolémée Céraunus assassine Séleucus à Lysimachie, dans la Chersonèse de Thrace, au moment où Séleucus venait de passer en Europe, pour prendre possession de la Thrace et de la Macédoine, 281. Céraunus règne neuf mois dans ces deux pays.

Résultat. Les quatre grands royaumes réduits à trois. — L'Asie-Mineure est détachée du royaume de Thrace, et obéit désormais aux Séleucides. La Thrace elle-même, envahie, comme nous allons le voir, par les Gaulois, sera arrachée à la Macédoine et à la Grèce, retournera sous la loi de princes indigènes. Ainsi, en dernier résultat, des débris de l'empire d'Alexandre se formèrent trois grands royaumes : 1° celui de Syrie, soumis aux Séleucides, et actuellement composé de huit provinces de l'Asie-Mineure et de toute la Haute-Asie; 2° celui d'Égypte, patrimoine des Lagides, formé de l'Égypte proprement dite, de la Cynéraïque, de l'île de Cypre, de la Célésyrie, de la Phénicie et de la

(1) Plutarc., in Pyrrh., c. 13, in Demet., c. 60, 62. Justin, l. XXIV. Plutarque, en marquant toutes les villes où Antigone fit décerner les honneurs au corps de son père, indique celles qui lui obéissaient.

Digitized by Google

Palestine; 3° celui de Macédoine, où nous allons voir s'établir la postérité d'Antigone et de Démétrius.

§ II. — *Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la mort de Séleucus jusqu'à celle de Pyrrhus.*

Le pénible travail auquel la mort d'Alexandre a soumis la moitié du monde des anciens est fini pour l'Asie et l'Afrique, en ce qui concerne les familles auxquelles ces pays doivent obéir, et les limites que doivent avoir les royaumes de Syrie et d'Égypte : les révolutions et les démembrements auxquels ils seront désormais exposés tiendront à d'autres causes. Mais les questions préalables de dynasties et de frontières ne sont pas encore décidées pour la Macédoine et pour la Grèce, et elles vont s'agiter au milieu des faits divers qui composent la fin de ce chapitre.

Ptolémée Céraunus, en concurrence avec divers princes pour le trône de Macédoine, en reste maître jusqu'à l'invasion des Gaulois, 281. — Après la mort de Séleucus, son assassin, Ptolémée Céraunus, gagne ses troupes en leur distribuant de l'argent, et se porte pour son héritier en Thrace et en Macédoine, concurremment avec Antiochus, fils de Séleucus, Pyrrhus, et Antigone de Goni, fils de Démétrius. Céraunus garantit l'abandon de l'Asie Mineure à Antiochus, fournit les troupes à Pyrrhus pour son expédition d'Italie, et obtient la renonciation de ces deux princes aux droits qu'ils pouvaient avoir. Antigone de Goni combat Céraunus; mais il est vaincu dans une bataille navale, et se sauve en Béotie. Céraunus se rend en Macédoine, obtient la main de sa sœur Arsinoé, veuve de Lysimaque, égorge les deux fils qu'elle avait eus de ce roi, la force d'aller chercher un asile dans l'île de Samothrace, puis en Égypte, et reste sans compétiteur, maître de la Macédoine (1).

Tandis qu'Antigone de Goni et Ptolémée Céraunus se disputent la Macédoine, d'un côté, Thèbes et Athènes profitent de l'occasion favorable pour affermir leur liberté, qu'elles ont recouvrée pendant les querelles de Pyrrhus et de Démétrius; Mégare, la Phocide, la Locride, pour la reconquérir. D'un autre côté, les Gaulois se préparent à envahir la Macédoine et la Grèce. Nous n'insisterons pas ici sur les détails relatifs à la renaissance de la liberté en Grèce, lesquels trouveront leur place

(1) Justin, l. XXIV, c. 2, et l. XVII, c. 2, 3 Plutarc., in Pyrrho.

Digitized by Google

ailleurs, et nous présenterons ceux qui concernent l'invasion des Gaulois.

Invasion des Gaulois en Macédoine et en Grèce. Rapide succession de trois princes en Macédoine. — Les Gaulois dirigent contre la Thrace, la Macédoine et la Grèce deux expéditions, avec le projet de dévaster entièrement ces pays, et ensuite de s'y établir. La première, commandée par Cambaules, vers 281, ne s'avance que jusqu'à la Thrace, et se borne pour ainsi dire à reconnaître ce pays, parce qu'elle ne se trouve pas assez forte. La seconde se partage en trois corps : le premier, sous la conduite de Cérétrius, marche contre la Thrace; le second, commandé par Brennus et Achicorius, contre la Pæonie; le troisième, sous les ordres de Belgius, contre l'Illyrie et la Macédoine (1).

Ptolémée Céraunus est attaqué, vaincu et tué par Belgius, 280. Dans leur consternation, les Macédoniens prennent tour à tour pour roi Méléagre, frère de Céraunus; puis Antipater, fils de Cassandre. L'incapacité de ces rois ne leur permet de conserver l'autorité, le premier que pendant deux mois, le second que pendant quarante-cinq jours.

Sosthènes, l'un des principaux Macédoniens, prend le commandement, bat les Gaulois de Belgius et les contraint d'évacuer la Macédoine. Belgius est remplacé par Brennus et par Achicorius, dont les guerriers s'élèvent à cent cinquante mille. Les barbares écrasent Sosthènes et son armée, 278, dévastent la Thessalie et arrivent aux Thermopyles.

Là, ils sont repoussés avec une perte considérable par l'armée de six peuples de la Grèce centrale, les Ætoliens, les Locriens, les Phocidiens, les Béotiens, les Athéniens, les Mégariens, réunis dans une confédération libre (2). Mais les Gaulois mettent en fuite les Phocidiens sur le mont Œta, pénètrent en Phocide par le sentier de Trachis, que Xerxès avait suivi autrefois, et arrivent aux environs de Delphes, dont les richesses les attirent. Un tremblement de terre et un ouragan portent le désordre et la consternation dans leurs rangs : les Grecs profitent de cette circonstance et de la supériorité des armes pour en détruire une partie; le reste périt dans sa fuite par le froid et la famine.

(1) Pausanias, l. X, c. 19 et sqq. Diodor. Sicul. reliq., l. XXII, nos 3, 4.

(2) Pausanias, Phocide, c. 20, nous a conservé non-seulement le nom de ces peuples, mais même le contingent fourni par chacun d'eux contre les Gaulois : Béotiens, dix mille cinq cents; Phocidiens, trois mille cinq cents; Locriens, sept cents; Athéniens, mille cinq cents et une flotte; Mégariens, quatre cents; Ætoliens, sept mille fantassins et une cavalerie, qui s'élevait au moins à quatre mille hommes, puisque Pausanias fait observer que leur contingent fut le plus considérable de tous, et que celui des Béotiens s'élevait à dix mille cinq cents.

Digitized by Google

Le troisième corps, commandé par Cérétrius, s'empare de la Thrace et la détache pour toujours de la Grèce, 278. Parmi les Gaulois de cette division, les uns demeurent en Thrace, les autres passent dans l'Asie Mineure, s'engagent au service du roi de Bithynie, Nicomède, et sont introduits par lui dans la Phrygie. Ils s'emparent d'une partie de cette province, et lui donnent le nom de Galatie ou Gallo-Grèce.

Antigone de Goni rentre en possession de la Macédoine. Guerre contre les Gaulois. — Après la mort de Sosthènes, et une anarchie de près de deux ans, Antigone recouvra le royaume de Macédoine, l'an 276, en vertu d'un traité conclu avec son compétiteur Antiochus Ier, Soter, dont il épousa la fille Phila.

Les peuples de la Grèce centrale achevaient alors, comme nous le montrerons bientôt, de secouer la domination d'Antigone. Toutefois l'intérêt de ce prince était, avant tout, de détruire les Gaulois, les ennemis communs, sauf à combattre les Grecs plus tard. Aussi envoya-t-il un renfort de cinq cents Macédoniens, seul détachement dont l'épuisement de la Macédoine lui permit de disposer (1), se joindre aux confédérés dans la Phocide.

Les Gaulois laissés par Brennus à la garde des pays septentrionaux dont il était parti, attaquent la Macédoine pendant que lui-même pénètre en Grèce. Antigone les défait, en sorte que les deux armées barbares sont détruites dans la Macédoine et aux environs de Delphes, à peu près en même temps (2). Antigone commençait à peine à se consolider, quand il fut attaqué par Pyrrhus.

Guerre d'Antigone contre Pyrrhus. Expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse. Sa mort. — Pyrrhus, après avoir consumé six années dans diverses guerres en Italie et en Sicile, 280-274, retourne en Épire, passe dans la Macédoine, défait les Gaulois qu'Antigone avait pris à sa solde, lui débauche la phalange, et le chasse entièrement du royaume (3). Les Gaulois, qu'il engage à son tour sous ses drapeaux, pillent la ville

---

(1) Pausanias, Phocide, c. 20. Cet envoi de cinq cents Macédoniens, rappelé par Pausanias, prouve incontestablement qu'Antigone dès lors était en Macédoine.

(2) Justin, l. XXV, c. 1. Il dit que les Gaulois qui attaquaient la Macédoine étaient *encouragés* par l'exemple récent de Belgius. Si Brennus avait été détruit, ce revers aurait plus que compensé le succès de Belgius : l'*encouragement* dont parle Justin aurait nécessairement fait place au *découragement* : les deux expéditions eurent donc lieu en même temps.

(3) Plutarc., in Pyrrh. Justin, l. XXV, c. 3. — Pausanias, Attic., c. 13, dit qu'Antigone conserva les villes maritimes : deux témoignages sont opposés au sien.

Digitized by Google

d'Édesse et violent le tombeau des rois : en laissant ce crime impuni, il se décrie dans l'esprit des Macédoniens.

Avant d'avoir pris le temps de détruire ces impressions et de s'affermir dans sa conquête de la Macédoine, il court tenter celle du Péloponèse. Déjà appelé par les Athéniens, les Achéens, les Messéniens, il cherche à se faire d'autres partisans en proclamant qu'il vient délivrer les villes du Péloponèse encore occupées par Antigone. Mais il dément bientôt lui-même ses promesses mensongères par le siége de Sparte, qui n'a jamais obéi, et par celui d'Argos, qui n'obéit plus aux Macédoniens, 273.

Les Spartiates, secondés par la résolution et les efforts héroïques de leurs femmes, repoussent ses premières attaques. Bientôt secourus par leur roi Aréus, revenu de Crète, et par les troupes d'Antigone, ils le contraignent à lever le siége de leur ville avec perte, 272. Il s'en éloigne pour attaquer Argos, déchirée par deux factions, dont l'une lui ouvre les portes. Les Spartiates, les Crétois, les troupes d'Antigone, l'ont suivi et le chassent d'Argos : dans le désordre de la retraite, il est tué de la main d'une vieille femme (1).

Immédiatement après le départ de Pyrrhus pour le Péloponèse, Antigone de Goni avait profité de son absence pour reprendre une partie de la Macédoine (2); à la mort de son rival, il recouvra le reste du royaume. Une nouvelle horde de Gaulois, mêlés d'aventuriers grecs, l'attaqua en 269, mais il la tailla en pièces. Deux ans plus tard, 267, Alexandre, fils de Pyrrhus, gagna l'armée macédonienne et monta un moment sur le trône; mais il en fut renversé aussi promptement qu'il y était monté par Démétrius, fils d'Antigone (3).

Ces deux invasions ne changèrent donc rien à l'état de la Macédoine et de la Grèce. La mort de Brennus a décidé que la Grèce ne serait pas envahie et occupée à main armée par les barbares du Nord : la mort de Pyrrhus fixe la couronne de Macédoine sur la tête des princes issus de Démétrius Poliorcètes. Ces deux grands intérêts, qui nous ont occupés dans tout le cours du présent paragraphe, sont terminés : ces deux événements forment une période et en ouvrent une autre, toute remplie des rapports de la Macédoine avec la Grèce.

Avant d'entrer dans les détails relatifs à ce dernier sujet, nous profi-

(1) Plutarc., in Pyrrh. Justin, l. XXV, c. 4, 5. Pausanias, l. III, c. 6, 1, 13.
(2) Pausanias, Attic., c. 13.
(3) Justin, l. XXVI, c. 2.

Digitized by Google

terons du repos que l'on peut établir à la défaite de Brennus et à la mort de Pyrrhus, pour présenter le résumé de l'histoire d'Épire. Reprenant cette histoire aux temps héroïques, nous la conduirons jusqu'à la destruction de la royauté en 232, temps voisin de celui où l'Épire, sans être incorporée à la monarchie macédonienne, tomba sous sa dépendance.

§ III. — *Résumé de l'histoire d'Épire depuis les temps héroïques jusqu'à l'abolition de la royauté, en 232.*

I. Suite des rois. — *Pyrrhus Ier*, fils d'Achille, avait envahi l'Épire avec les Myrmidons, et avait fondé le second royaume des Molosses. Ses descendants, appelés Pyrrhides ou Æacides, lui succédèrent au nombre de treize jusqu'à Admète. On ignore leurs noms, si ce n'est celui de deux : tout ce qu'on sait de leurs règnes, c'est qu'ils ne commandaient qu'aux Molosses et aux Atintaniens. Les autres peuples de l'Épire, tels que les Thesprotiens, les Athémanes, les Orestins, etc., avaient leurs rois particuliers ou vivaient dans l'indépendance (1).

Admète, 480-429, régnait sur les Molosses quand Xerxès envahit la Grèce : il donna un asile à Thémistocle, banni et persécuté (2). Après Admète, vinrent *Tharymbas* ou *Tarrutas*, 429-395; *Alcétas Ier*, 395-361; *Néoptolème* et *Arymbas* ensemble, puis Arymbas seul, 361-342; *Alexandre Ier* le Molosse, 342-331, *Æacide*, 331-312; *Alcétas II*, 312-305; *Pyrrhus II* et *Néoptolème*, puis Pyrrhus seul, 295-272; *Alexandre II*, 272-242; *Ptolémée*, *Pyrrhus II*, *Laodamie*, 242-229.

II. Étendue de l'empire et relations extérieures. — Arymbas II ayant donné sa nièce Olympias en mariage à Philippe de Macédoine, les Æacides, liés désormais d'intérêt avec les rois de Macédoine et secourus par eux, incorporèrent les Thesprotiens et les Orestins aux Molosses, et formèrent un seul état des diverses provinces de l'Épire. Cette augmentation de puissance leur permit bientôt de faire sentir leur influence au dehors. Alexandre le Molosse, appelé par les Tarentins pour les secourir contre leurs voisins, conçut le projet de subjuguer l'Italie et tout l'Occident, pendant qu'Alexandre le Grand, son neveu, faisait la conquête de l'Orient. Il porta deux fois la guerre en Italie, vainquit dans plusieurs rencontres les Lucaniens et les Brutiens, délivra les villes grecques, Métaponte, Thurium, Héraclée, Térine, Siponte, tombées en leur pouvoir, et conclut un traité d'amitié et d'alliance avec les Romains. Mais l'intrépidité de ses ennemis borna ses succès, et des circonstances malheureuses terminèrent ses vastes projets par une mort prématurée (3).

Tandis que les républiques de la Grèce centrale et méridionale, également épui-

(1) Plutarc., in Pyrrh. Justin, l. XVII, c. 3. Strabon, l. VII, p. 322, 326.
(2) Plutarc., Cornelius, in Themist.
(3) Liv., l. VIII, c. 17, 24. Justin, l. XII, c. 2. Pausan., l. I, c. 11. Strabon, l. VI.

Digitized by Google

sées de grands hommes, de patriotisme et de forces, obéissent aux ordres d'Ochus, les deux monarchies du Nord, unissant l'énergie de peuples encore nouveaux aux ressources de la civilisation, vengent la Grèce ou soutiennent son honneur chez l'étranger.

Sous Æacide et Alcétas II, Cassandre prit prétexte des secours que le premier avait fournis à Olympias, pour envahir l'Épire et lui donner un gouverneur macédonien ; mais Alcétas affranchit ses compatriotes de la domination étrangère (1).

Quand on considère l'état dans lequel Pyrrhus II trouva la Macédoine et la Grèce, les qualités dont il était doué, les ressources qu'il sut créer, on demeure convaincu qu'il ne lui manqua qu'une volonté fixe, de la suite dans sa conduite et ses projets, pour demeurer maître de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, pour ajouter à cette domination étendue le commandement de la Grèce centrale et du Péloponèse, pour jouer le rôle de Philippe et d'Alexandre le Grand. Mais, emporté par son inconstance et sa passion pour les combats dans des guerres continuelles contre Démétrius, Lysimaque, les Romains, les Carthaginois, Antigone de Goni, les Spartiates, les Argiens, il vécut et mourut en aventurier (2).

Alexandre, son fils, perdit un moment l'Épire, après avoir gagné la Macédoine, recouvra ensuite ses états héréditaires, et s'unit aux Ætoliens pour partager l'Acarnanie. Après lui, le trône fut occupé par des enfants et par une femme, puis renversé. L'Épire, érigée en république, fut tour à tour ravagée par les Ætoliens et les Macédoniens, jusqu'à ce que ces derniers y prissent un ascendant marqué. La communauté d'intérêts avec la Macédoine, à laquelle on voit les Épirotes astreints dès le commencement du règne de Philippe III, n'était certainement pas l'effet de leur volonté, et accuse hautement leur dépendance (3).

III. Gouvernement. — Nous avons établi précédemment (4) que dès les temps les plus anciens le gouvernement établi chez les Épirotes était une monarchie tempérée qui laissait aux sujets la liberté civile et leurs priviléges nationaux. Tarrutas, conduit chez les Athéniens dès son enfance, au temps de la guerre du Péloponèse, étudia le gouvernement, la législation, les arts, les sciences de ce peuple célèbre, les rapporta avec lui en Épire, et civilisa ses sujets : il promulgua un code de lois civiles pleines de justice et d'humanité, établit un sénat, rendit les magistrats annuels, donna à l'État une forme républicaine, tout en y maintenant la royauté (5). Arymbas gouverna avec prudence, équité, modération, et mérita que Xénocrate, philosophe de Chalcédoine, lui dédiât quatre livres qu'il composa sur l'art de régner : la flatterie elle-même n'ose offrir un semblable présent à un mauvais prince.

---

(1) Diodore, l. XVIII, XIX.
(2) Plutarc., in Pyrrho. Justin, l. XVII, XVIII, XXIII, XXV.
(3) Polyb., l. II, c. 45, et lib. IV, c. 16. Justin, l. XXVI et XXVII.
(4) Voir ci-dessus, chap. XIV, à la fin, pages 225, 226.
(5) Plutarc., in Pyrrho, attribue ces changements à Tarrutas. Justin, l. XVI, c. 3, les donne à Arymbas.

Digitized by Google

Les restrictions apportées dès l'origine à la puissance royale, et accrues encore par la constitution de Tarrutas; les continuelles usurpations des princes de la famille royale les uns sur les autres, nées de l'absence d'une loi qui réglât et fixât la succession au trône; les dépositions d'Alcétas Ier et d'Æacide, le supplice d'Alcétas II, chassés ou mis à mort pour leur incapacité et leurs cruautés; enfin, la fatigue et le mécontentement dans lesquels les expéditions d'Alexandre le Molosse, de Pyrrhus et d'Alexandre II avaient jeté l'Épire, toutes ces causes réunies avaient dès longtemps préparé la destruction de la royauté. Après la mort de Pyrrhus III, dernier rejeton mâle des Æacides, le sceptre étant tombé entre les mains de sa sœur Laodomie, la multitude se disposa à le lui arracher, et se révolta: un vil assassin la poursuivit et la tua au pied des autels où elle s'était réfugiée. Ce meurtre se rapporte à l'an 232, époque où mourut le roi de Macédoine Démétrius (1).

Les Épirotes remplacèrent les rois par des magistrats qu'ils choisirent annuellement dans l'assemblée générale de la nation réunie à Passaro. Leurs lois, peut-être fort sages dans ce qui concerne l'administration intérieure, réglaient d'une manière vicieuse et insuffisante l'emploi des forces publiques. En effet, malgré le nombre de ses soixante-dix villes, malgré l'abondance de sa population, l'Épire résista toujours mal aux attaques des Illyriens et des Macédoniens, et tomba, comme nous l'avons remarqué, dans l'entière dépendance des derniers. A. P.

CHAPITRE XXXVI.

Rapports de la Macédoine et de la Grèce, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la renaissance de la liberté en Grèce, de 323 à 287. — Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la renaissance de la liberté jusqu'à l'intervention continue de la politique romaine dans les affaires de la Grèce, de 287 à 214.

Les vingt-huit États dont se composait le corps hellénique avaient besoin de s'entendre, de prendre des résolutions en commun pour résister aux attaques de l'étranger et garantir leur indépendance. Le manque d'accord avait produit l'asservissement momentané à la Perse, lors du traité d'Antalcidas, et la soumission à la Macédoine quand on regardait encore ce pays comme étranger à la Grèce. Les Spartiates et les Athéniens avaient tenu les Grecs unis et forts au temps de Pausanias, de Cimon et d'Agésilas; mais ils les avaient privés de toute liberté poli-

(1) Justin, l. XXVIII, c. 3. Pausanias dit que les Épirotes attendirent la mort naturelle de Laodamie pour établir le régime républicain, mais que son règne fut court.

Digitized by Google

tique et même civile. Philippe et Alexandre avaient concilié le respect pour ces deux libertés avec l'union des peuples helléniques, et au lieu de dominer la Grèce avec le secours de la Macédoine, ils avaient fait entrer la Macédoine dans le corps de la Grèce (1). Tel est notre point de départ.

§ I. — *Rapports* (2) *de la Macédoine et de la Grèce depuis la mort d'Alexandre jusqu'aux désastres de Démétrius et à la renaissance de la liberté en Grèce*, 323-287.

Entraînés d'un côté par les factieux, d'un autre par les Ætoliens et les Athéniens, qui cherchaient dans les troubles l'impunité de deux grandes injustices (3), les Grecs se soulevèrent à la mort d'Alexandre. Ils ruinèrent la fédération précédemment établie, avant de savoir si les successeurs du conquérant respecteraient comme lui la liberté de la Grèce, en maintenant le *commandement* de la Macédoine; ou s'ils convertiraient cette suprématie en une *souveraineté despotique* pareille à celle qu'avaient exercée précédemment Athènes et Sparte. Les Grecs furent vaincus dans la guerre Lamiaque : tous, excepté les Ætoliens et les Spartiates, tombèrent à la merci des divers successeurs d'Alexandre, qui, tour à tour, s'emparèrent de la Macédoine.

Ces princes exercèrent sur les États helléniques une autorité que nous essayerons de caractériser en l'appelant *domination*, et qui était à peu près également éloignée du commandement généreux de Philippe et d'Alexandre, et de la souveraineté despotique d'Athènes et de Sparte. Ils mirent des garnisons dans les villes. Ils changèrent les gouvernements, tantôt substituant à la démocratie l'aristocratie, plus favorable à leurs projets; tantôt établissant des administrateurs et des gouverneurs (4), ou bien soutenant des tyrans qui leur abandonnaient sur leurs compatriotes la moitié de l'autorité qu'ils avaient usurpée, et qu'ils conservaient avec leur assistance (5). Ils usèrent de l'ascendant qu'ils obtinrent dans les villes par ces divers moyens, pour exiger d'elles des levées d'hommes et des subsides, employés non pas à les défendre, mais à servir des projets ambitieux ou à satisfaire des fantaisies honteuses. Démétrius tira des Athéniens une somme de plus de deux cent cinquante talents (1,375,000 francs) pour la distribuer à des courtisanes : nous l'avons vu frapper les Béotiens de nouvelles contributions, construire cinq cents

(1) *Voyez* ci-dessus, c. XXXII, p. 356 et suiv.

(2) L'existence de la Grèce, ses intérêts, ses besoins, ses passions, pendant soixante-treize ans, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la délivrance de Sicyone par Aratus (323-251), sont ou omis ou perdus au milieu de détails étrangers dans les historiens modernes. Nous allons essayer de combler cette lacune, l'une des plus grandes de l'histoire ancienne, par des recherches qui nous sont propres et qui forment le complément de celles que nous avons consignées dans notre Histoire romaine, chap. XII, § 4.

(3) Diodore, l. XVIII. *Voyez* ci-dessus, p. 376.

(4) *Voyez* le chap. XXXIV, pages 380, 394 et la note.

(5) Polybe, l. II, c. 41 : « Démétrius et Cassandre mirent garnison dans quelques villes » grecques et suscitèrent ou soutinrent des tyrans dans les autres. »

Digitized by Google

galères dans les chantiers de Chalcis et de Corinthe, rassembler en Grèce une partie des cent dix mille hommes destinés à dépouiller Séleucus et Ptolémée, et à lui rendre à lui-même la domination de l'Asie Mineure (1).

Quelque arbitraires que fussent les exigences de Démétrius, de Cassandre, d'Antipater, et les mesures adoptées par eux pour établir leur domination sur les républiques grecques, elles étaient mille fois moins odieuses que celles déployées autrefois par Athènes et par Lacédémone. L'aristocratie d'Antipater et de Cassandre, la meilleure et la plus juste qu'on eût encore formée (2), était sans doute plus tolérable que l'oligarchie de trente tyrans établie par les Lacédémoniens à Athènes. Les gouverneurs Phocion et Démétrius de Phalère étaient moins acerbes que le gouverneur Lysandre, massacrant parmi les Grecs asiatiques tous ceux qu'il soupçonnait de pouvoir gêner la puissance de sa patrie et de contrarier son propre despotisme (3). Les contributions passagères exigées par Démétrius, d'Athènes et de Thèbes seulement, étaient moins pesantes que les impôts réguliers levés par Périclès sur tous les États de la Grèce, et dont le produit, dans l'espace de dix ans, s'était élevé à plus de quarante-six millions (4). L'indulgence de Démétrius, restituant à toutes les républiques leurs gouvernements respectifs, pardonnant deux fois aux Athéniens révoltés contre lui, les délivrant du tyran Léocharès, leur rendant les magistrats qui leur plaisaient davantage, valait un peu mieux que la confiscation de leur territoire, le supplice de leurs principaux citoyens, par lesquels la cruauté d'Athènes avait puni, chez les habitants de l'Eubée, de Samos, de Lesbos, de Mélos, de Scioné, l'impardonnable crime d'avoir voulu conserver ou recouvrer leur indépendance.

Mais si le joug des successeurs d'Alexandre était moins pesant que celui des anciens dominateurs, ce n'en était pas moins un joug; les Grecs saisirent la première occasion de le briser, et cette fois leur entreprise était avouée par la justice, la raison et la saine politique.

§ II. — *Les Ætoliens et les Spartiates n'ont jamais cessé d'être libres. Les Thébains, les Athéniens, les Mégariens, les Phocidiens, les Achéens, les Argiens, le redeviennent.*

Les Spartiates et les Ætoliens demeurés seuls libres parmi les Grecs. — Après avoir échappé à l'ascendant de Philippe et d'Alexandre, les Spartiates, tantôt favorisés par les circonstances, tantôt secondés par leur courage et par celui de leurs femmes, avaient bravé les attaques de Démétrius Poliorcètes et de Pyrrhus (5) et maintenu leur antique indé-

(1) *Voyez* Plutarc., in Demetr., et le chapitre XXXV ci-dessus, p. 396.
(2) *Voyez* ci-dessus la citation de Montesquieu, p. 394.
(3) Plutarc., in Lysand.
(4) Thucyd. Diod. Sic. Plutarc. Isocr.
(5) *Voyez* ci-dessus, p. 395, 401, et Plutarc., in Demetr. et Pyrrho.

Digitized by Google

pendance : ils la possédaient l'an 287, époque de l'affranchissement d'une partie de la Grèce.

Les Ætoliens avaient pareillement refusé d'entrer dans la confédération formée par Philippe et par Alexandre (1). Ils avaient contracté d'utiles et honorables alliances avec Polysperchon, Antigone et Pyrrhus. Après avoir bravé en deux circonstances toutes les forces de Cassandre et de Démétrius Poliorcètes, ils avaient abandonné leurs villes et leur territoire à ces rois plutôt que de se soumettre, s'étaient retirés dans les retraites inaccessibles de leurs montagnes, et en avaient bientôt rapporté la liberté, qu'ils avaient sauvée avec leurs familles (2).

Constitution des Ætoliens. — Leur constitution offrait la fidèle représentation de celle des Achéens, et avait été, selon toute apparence, empruntée à ce peuple. Leurs diverses peuplades et villes étaient confédérées et formaient une ligue ætolienne. Les députés des villes s'assemblaient chaque année à Thermus et y élisaient un *stratége*, ou général; des magistrats nommés *apocleti;* des *éphores*, ou inspecteurs; et un *grammateus*, ou secrétaire. La puissance exécutive et administrative était confiée à ces magistrats (3). Le peuple n'influait directement ni sur le choix des chefs de la ligue, ni sur les résolutions importantes et les grands intérêts de l'État. Cette disposition prévenait les dissensions et les révolutions intestines au sein de l'Ætolie. Aussi la première mention que fassent les historiens de factions parmi les Ætoliens date d'une époque où déjà ils étaient asservis aux Romains, et où la politique du sénat romain fomentait les troubles, pour tenir l'Ætolie faible et esclave.

Renaissance de la liberté dans les autres États de la Grèce. — L'an 288, Démétrius Poliorcètes commandait à tous les Grecs, autres que les Spartiates et les Ætoliens. Mais en 287 il fut dépouillé de la Macédoine par Pyrrhus et Lysimaque, et ses revers devinrent le signal de la renaissance de la liberté dans la Grèce centrale.

En Béotie et à Athènes. — Contraint de fuir de la Macédoine dans le Péloponèse, il rendit lui-même leur ancien gouvernement et leurs priviléges aux Béotiens, pour gagner leur affection. En même temps les Athéniens quittèrent son parti, chassèrent la garnison macédonienne avec l'aide de Pyrrhus, et rétablirent leur ancienne constitution en nommant des archontes (4). Ainsi, dès cette année 287, la domination

(1) Justin, l. XXVIII, ch. 2.
(2) Diodore, l. XIX, c. 66, 68, 74. Plutarc., in Demetr. et Pyrrho.
(3) Polybe, l. IV, c. 5, 3, 15, 16. Tite Live, l. XXVI, c. 24, et LXI, c. 25, 27.
(4) Plutarc., in Pyrrho et Demetr. : « Démétrius rendit aux Thébains leur ancien gou-

Digitized by Google

macédonienne n'ayant jamais été établie en Acarnanie et en Ætolie, et se trouvant détruite en Béotie et en Attique, ne subsista plus, dans la Grèce centrale, qu'en Phocide et en Locride.

En Thessalie. — L'an 286, après le passage de Démétrius en Asie-Mineure, elle fut détruite par Pyrrhus dans toute la Thessalie, excepté à Démétriade. Lors de la mort de Démétrius, en 282 ou 281, elle ne s'étendait donc plus que sur Démétriade, la Locride, la Phocide, Corinthe, l'Achaïe, quelques autres pays du Péloponèse, et les îles de la mer Égée (1).

En Locride, Phocide, Mégaride. — Dans les années 281 et 280, tandis qu'Antigone disputait la Macédoine à Ptolémée Céraunus, à Antiochus et et aux Gaulois, les villes et les provinces grecques demeurées sous sa dépendance profitèrent de l'occupation que ses armes avaient en Macédoine pour s'affranchir. En 281, elles firent entre elles un traité d'alliance, formèrent une ligue, et se constituèrent en états libres. Dans cette entreprise elles s'aidèrent des Spartiates, et déférèrent le commandement au roi de Lacédémone Aréus (2). L'année suivante, 280, dans la guerre contre les Gaulois, les Phocidiens, les Locriens, les Mégariens, sont signalés par Pausanias et par Justin comme étant en pleine possession de l'indépendance qu'ils viennent de recouvrer. Antigone n'intervient en aucune manière comme souverain dans leurs délibérations et leurs démarches : il se montre seulement leur allié contre l'ennemi commun, et en cette qualité il envoie à leur armée le plus faible contingent de tous (3). Il faut donc les joindre aux peuples déjà affranchis précédemment.

Ainsi, l'an 280, la liberté était déjà rendue à la Thessalie et à l'Acarnanie, l'Ætolie, la Phocide, la Locride, la Béotie, l'Attique, la Méga-

---

» vernement et tous leurs priviléges. En même temps les Athéniens abandonnèrent » son parti... Ils appelèrent Pyrrhus de la Macédoine et ordonnèrent que l'élection des » archontes se ferait selon l'ancien usage. »

(1) C'est le résultat qu'on obtient en comparant les récits de Polybe et de Justin avec ceux de Plutarque. Plutarc., in Pyrrho, c. 12, dit que Pyrrhus débaucha la Thessalie à Démétrius pendant que ce prince était passé en Asie. Justin, l. XXIV, c. 1, dit, en parlant de cette époque, sans rien préciser : « Les villes grecques étaient sous la domina» tion d'Antigone. » Polybe, l. II, c. 41, nous apprend que les villes d'Achaïe restèrent sujettes d'Antigone jusque vers le temps où Pyrrhus passa en Italie, c'est-à-dire vers 280 ; et Plutarc., in Demetr., en rappelant le nom des îles et des villes où Antigone fit rendre des honneurs funèbres au corps de son père, marque indirectement celles qui lui obéissaient dans ce temps, c'est-à-dire en 282 ou 281.

(2) Justin, l. XXIV, c. 1.

(3) Pausan., Phocid., c. 20. Justin, l. XXIV, c. 7, et l. XXV, c. 1, 2.

Digitized by Google

ride, c'est-à-dire à toute la Grèce centrale. Il reste à voir quels progrès elle avait faits dans le Péloponèse.

En Achaïe. — La suprématie macédonienne périt en même temps en Achaïe. Les cités achéennes étaient dominées par les garnisons d'Antigone ou par des tyrans qui partageaient l'autorité avec lui. Mais vers le temps où Pyrrhus passa en Italie, 280, comme le témoigne Polybe (1), Dyme, Patræ, Trittæa, Pharæ, puis Ægium, puis Boura et Cærinium, chassèrent, les unes leurs garnisons macédoniennes, les autres leurs tyrans, rétablirent leur antique gouvernement fédératif. Elles choisirent d'abord chaque année un secrétaire et deux stratéges; ensuite elles ne créèrent plus qu'un seul stratége, et lui confièrent la souveraine autorité.

A Argos. — Argos se délivra de la domination macédonienne à la même époque, selon toute apparence, que les premières villes achéennes. Elle traite du moins avec les Macédoniens sur le pied d'égalité durant l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse, l'an 272 (2).

En joignant les détails qu'on vient de lire à un passage de Plutarque, on voit que l'an 272 Antigone ne retenait plus dans toute la Grèce centrale et le Péloponèse que l'île d'Eubée, Corinthe et quelques autres villes du Péloponèse (3).

§ III. — *Histoire de la Macédoine et de la Grèce* (4), *depuis la mort de Pyrrhus jusqu'à la délivrance de Sicyone par Aratus*, 272-251.

Antigone de Goni convoite avec passion, avec fureur, la domination de la Grèce, et n'y tient pas moins qu'à la possession de la Macédoine elle-même : force des armes, ruses, crimes même, il est disposé à tout employer pour la recouvrer. Ce n'est pas le *commandement* de Philippe et d'Alexandre qui peut le satisfaire, il lui faut la *domination* de Cassandre et de Démétrius.

Les Spartiates, même au milieu de leurs plus profondes humilia-

---

(1) Polybe, II, 41-43.

(2) Plutarc., in Pyrrho.

(3) Plutarc., in Pyrrho. *Voyez* les preuves et les citations à l'appui de cet exposé, pages 44-47 de la seconde partie du Précis de l'histoire ancienne, 2e édition.

(4) Tous les historiens anciens qui avaient présenté le récit circonstancié et suivi des événements arrivés pendant cette période ont péri par l'injure du temps; mais on trouve des indications partielles assez nombreuses dans Polybe, Pausanias et Justin. De ces indications, les historiens modernes n'ont recueilli que la prise d'Athènes J'essaye ici de rassembler et de classer les documents subsistants, et de combler une lacune de vingt et un ans.

Digitized by Google

tions, même après les grandes défaites dont Antipater, et plus récemment Démétrius, les ont accablés, n'ont jamais renoncé à cette domination despotique de la Grèce qu'Épaminondas leur a enlevée.

Les Ætoliens, de leur côté, témoins de l'affaiblissement progressif des Spartiates et des Macédoniens, jugent que la domination de la Grèce est vacante, songent à s'en emparer, et à priver les Grecs de cette indépendance qu'ils ont constamment défendue eux-mêmes avec une si juste opiniâtreté.

Progrès d'Antigone. — 272. Antigone de Goni, demeuré maître de la Macédoine et de la Thessalie par la mort de Pyrrhus, travaille aussitôt à recouvrer la domination de la Grèce. Une partie des cités du Péloponèse lui est livrée par trahison; d'autres, qui avaient imploré son secours contre Pyrrhus, se donnent à lui (1). Il les ajoute à la ville et au territoire de Corinthe, qu'il n'a jamais cessé de posséder; resserre son alliance avec les Ætoliens et les divers tyrans; menace la ligue achéenne renaissante et le reste du Péloponèse. Les Spartiates, qui prétendent à l'empire de la péninsule, unissent leurs efforts à ceux du roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, contre Antigone; et, pour l'arracher du Péloponèse, vont, sous la conduite de leur roi Aréus, l'attaquer en Macédoine.

269. A ces deux ennemis se joint une nouvelle armée de Gaulois et d'aventuriers grecs. Pressé de tous côtés, Antigone fait face partout. Il attaque d'adord les Gaulois, extermine les uns et chasse les autres. Il marche ensuite contre Aréus et Ptotémée; ceux-ci ne jugent pas prudent de se mesurer contre ses troupes victorieuses, et évacuent la Macédoine. Reprenant alors ses projets interrompus contre la Grèce, il court attaquer Athènes. Aréus et Ptolémée le suivent devant cette place : il la prend sous leurs yeux, malgré la résistance des habitants, et met une garnison dans le Musée, 268.

Pendant qu'il s'occupe de ces soins, Alexandre, fils de Pyrrhus, envahit la Macédoine, gagne la phalange, et demeure un instant maître du royaume, 267; mais il en est bientôt chassé par Démétrius, fils d'Antigone, et dépouillé même de l'Épire, qu'il recouvre plus tard, avec l'assistance des Acarnaniens (2). Son entreprise contre la Macédoine, demeurée sans résultat, laisse à Antigone la plénitude de ses

(1) *Voyez* Justin, l. XXVI, c. 1. Plutarc., in Arato, et Polybe, l. II, c. 43, comparés et commentés, p. 49, note 1 du Précis, 2e partie, 2e édition.

(2) Justin, l. XXVI, c. 2, 3. Pausan., Attic., c. 1, 8, 31; Lacon., c. 6.

Digitized by Google

ressources, et la liberté de poursuivre ses plans de domination sur la Grèce centrale et le Péloponèse.

Ce prince, déjà maître d'Athènes et de l'Attique, contraint encore Mégare, la Phocide et la Locride, à reconnaître ses lois (1). La moitié de la Grèce centrale lui obéit alors.

Projets, défaite, affaiblissement des Lacédémoniens.—L'an 281, les Spartiates s'étaient faits chefs de la ligue formée contre Antigone. « Mais » plusieurs villes, dit Justin, refusèrent de se joindre à eux, per- » suadées qu'ils cherchaient à se rendre les maîtres de la Grèce, et non » à lui faire recouvrer son indépendance (2). » Au temps qui nous occupe, les mêmes idées les préoccupaient : leur ambition, rivale de celle d'Antigone, s'opposait à ses progrès dans le Péloponèse. Mais leur roi Aréus est tué dans une bataille livrée près de Corinthe, 266; son fils et son successeur Acrotatus est également vaincu et tué, 265, par le tyran Aristomède, dans un autre combat engagé sous les murs de Mégalopolis (3). Les Lacédémoniens se voient contraints alors de suspendre leurs projets ambitieux et de laisser un libre cours à ceux d'Antigone et des Ætoliens. L'emploi fort extraordinaire qu'ils font du peu de forces qui leur restent, l'envoi de Xantippe et d'un certain nombre de leurs guerriers au secours de Carthage contre les Romains, 256, favorisent encore les progrès de leurs adversaires. Antigone, pour se concilier l'esprit des Athéniens, leur rend leur gouvernement, mais en maintenant une garnison dans leurs murs, 256. L'an 251, après avoir fait empoisonner Alexandre, qui tenait la forteresse de Corinthe, il s'empara de cette citadelle, qu'on nommait avec raison l'une des entraves de la Grèce : il la joint à la ville de Corinthe, qu'il possédait déjà (4).

Rapports des Ætoliens avec Antigone, leurs desseins, leurs progrès. —Les Ætoliens, qui, plus tard, au temps des guerres des Romains, prétendirent à la domination de la Grèce entière, songeaient seulement alors à partager avec les Macédoniens. Ils voulaient se former une prin-

(1) Plutarc., in Arato. Polybe, l. II, c. 43, cités et commentés, p. 50, note 1 du Précis, 2e partie, 2e édition.

(2) Justin, l. XXIV, c. 1.

(3) Plutarc., in Agide.

(4) Polyb., l. I, c. 31. Appian. Punic., 6. Plutarc., in Arato. Antigone, l'an 251, prit la citadelle et non la ville de Corinthe, comme on l'a dit par erreur : cette ville, comme le témoigne Plutarque, n'avait pas cessé d'appartenir aux princes macédoniens depuis Philippe, père d'Alexandre.

Digitized by Google

cipauté des provinces de la Grèce orientale, Messénie, Elide, Achaïe, Ætolie, Acarnanie. Antigone entretenait avec eux une alliance depuis l'an 280 (1). En dernier résultat il devait rompre avec eux et les combattre; car la moitié de la Grèce ne pouvait le satisfaire. Mais il était au-dessus de ses forces, d'un côté, de se consolider en Macédoine; d'un autre, de se mesurer à la fois contre les Spartiates, les Ætoliens et le reste des Grecs. Commandé par les circonstances, il souffrait les accroissements des Ætoliens à l'occident de la Grèce, pour obtenir qu'ils ne le troublassent pas pendant qu'il s'affermissait à l'orient.

Dès l'année 270, les Ætoliens s'étaient immiscés dans les affaires du Péloponèse et dans les troubles de l'Élide (2). Vers l'an 265, ils conclurent avec Alexandre d'Épire un traité aux termes duquel ils devaient envahir et partager l'Acarnanie; l'accord reçut son exécution, et ils s'approprièrent la moitié des villes de cette province (3) Plus tard ils se jetèrent sur la Laconie et emmenèrent en une seule fois cinquante mille esclaves. Enfin ils dressèrent des embûches à Nicoclès pour faire passer Sicyone de son joug sous le leur, 251 (4).

L'indépendance hellénique, rétablie depuis 287, tombait pièce à pièce sous les coups d'Antigone et des Ætoliens. Dans la Grèce centrale, les Ætoliens avaient assujetti l'Acarnanie; Antigone, Athènes, Mégare, la Locride, la Phocide : ils n'avaient laissé de libre que la Béotie. Quant au Péloponèse, ils préludaient à sa conquête, les Ætoliens par leurs ravages dans la Laconie, par leurs rapports avec l'Élide, par leurs tentatives contre Sicyone; Antigone, par l'occupation de Corinthe et des places voisines, et par son étroite intelligence avec les tyrans.

Aratus parut dans ces circonstances : par ses travaux, il soutint, il propagea la liberté hellénique. Il manquait des talents, et même du courage nécessaires pour vaincre sur un champ de bataille; mais, dans les conspirations et les surprises, il déployait une constance et une hardiesse singulières. Ses qualités et ses défauts influèrent puissamment sur les destinées de la Grèce.

---

(1) Justin, XXIV, 1.
(2) Ils avaient intercédé pour les Éléens auprès de leur tyran Aristotime. (Justin, XXVI, c. 1.)
(3) Polybe, l. II, c. 45. Justin, l. XXVIII, c. 1.
(4) Plutarc., in Cleom. et Arato.

Digitized by Google

§ IV. — *Aratus ranime l'indépendance hellénique expirante, détruit la domination macédonienne dans tout le Péloponèse et dans une partie de la Grèce centrale* (1).

Aratus délivre Sicyone. — Depuis le temps de Philippe, père d'Alexandre, Sicyone avait des tyrans. L'an 251, Aratus surprend cette ville avec quelques conjurés, chasse le tyran Nicoclès, et rappelle cinq cent quatre-vingts bannis : pour qu'ils ne troublent pas les nouveaux propriétaires dans leur possession, il leur accorde une indemnité de cent cinquante talents (825,000 fr.), que lui fournit Ptolémée Philadelphe. A peine Sicyone est libre, qu'Antigone cherche à s'en emparer. Pour la protéger contre ses attaques, Aratus l'agrége à la ligue achéenne : il ne rétablit pas son ancien gouvernement intérieur, tout dorien, mais il lui donne la démocratie modérée des Achéens.

Il projette d'affranchir le Péloponèse et la Grèce centrale et d'en former une grande fédération. — 250. A l'âge de vingt ans, il est élu pour la première fois stratége des Achéens. Il forme dès lors le projet de détruire, dans le Péloponèse et dans la Grèce centrale, soit la domination macédonienne, soit les tyrannies particulières; de rétablir partout la liberté et l'indépendance, d'unir tous les états helléniques à la ligue achéenne; d'en former une nouvelle et grande fédération.

Aratus secourt les Béotiens contre les Ætoliens. — Seuls de tous les peuples de la Grèce centrale, les Béotiens s'étaient maintenus libres. Les Achéens conclurent un traité avec eux et les engagèrent à attaquer les Ætoliens, toujours alliés d'Antigone. Aratus conduisit dix mille hommes au secours des Béotiens et ravagea la Locride, sujette des Macédoniens. Mais avant son arrivée les Béotiens furent vaincus à Chéronée par les Ætoliens, abandonnèrent les Achéens pour se joindre à l'état des Ætoliens, refusèrent de prendre désormais aucune part aux affaires générales, et se livrèrent à des excès dégradants. Le résultat de cette bataille fut de ne laisser aucun peuple dans la Grèce centrale qui ne dépendît des Ætoliens ou d'Antigone (2).

Aratus délivre et unit à la ligue achéenne Corinthe, Mégare, Trézène, Épidaure. — Dans les années suivantes, Aratus répara l'échec que venait d'éprouver la cause pour laquelle il combattait, par d'im-

(1) La période qui s'étend de la délivrance de Sicyone à la guerre de Cléomène a été un peu moins mal traitée que les précédentes par les historiens modernes. Cependant nous y insérons douze faits importants, entièrement omis jusqu'ici, et dont résultent des conséquences nouvelles.

(2) Polybe, l. II, c. 43, de Virt. et Vitiis, n. 43, Plutarc., in Arato.

Digitized by Google

portants avantages obtenus dans le Péloponèse. Élu stratége pour la seconde fois, en 243, il s'introduisit, avec quatre cents hommes, dans la ville et le château de Corinthe, en chassa la garnison macédonienne, mit une garnison d'Achéens dans la citadelle, rendit aux habitants leur liberté et les clefs de leur ville qu'ils n'avaient pas possédées depuis le temps de Philippe, et les incorpora à la ligue achéenne. Peu après, il accrut encore la république des villes de Mégare, de Trézène, d'Épidaure, après les avoir détachées du parti du roi. Il repassa incontinent dans la Grèce centrale, pilla Salamine, renvoya sans rançon les prisonniers des Athéniens, et jeta les premières semences de leur révolte contre Antigone. Cherchant contre ce roi un autre roi pour défenseur de la ligue et de l'indépendance hellénique, il engagea les Achéens à nommer Ptolémée leur généralissime sur terre et sur mer : l'éloignement de Ptolémée rendait sans inconvénients son intervention et ses secours (1).

Diverses tentatives d'Aratus pour délivrer Argos. – 243. Après s'être assuré ce point d'appui, il poursuit son combat à mort contre la domination macédonienne et les tyrannies particulières. Au milieu des autres cités de l'Argolide, redevenues libres, il s'indigne de voir Argos encore dans les fers. Dans l'espace de quelques mois, il trame une conspiration contre les jours d'Aristomaque Ier. Il essaye trois fois de surprendre son successeur Aristippe et de lui enlever Argos : il lui livre deux batailles, l'une près de la rivière de Charès, l'autre sous les murs de Cléone, dans laquelle périssent et quinze cents satellites du tyran et le tyran lui-même. Ces efforts multipliés échouent : les Macédoniens fournissent à Aristomaque II les troupes nécessaires pour établir son autorité à Argos. Là ne se borne pas la défense d'Antigone. Il complote avec les despotes argiens de faire assassiner Aratus : le trouvant gardé par l'amour de ses concitoyens, il résout de les écraser tous ensemble par l'union des forces macédoniennes et ætoliennes. Il renouvelle son alliance avec les Ætoliens, et convient avec eux de ne mettre bas les armes que quand ils auront détruit la ligue achéenne et partagé ses villes ensemble. Les Achéens sont menacés par deux ennemis, dont un seul suffit pour compromettre leur existence.

Mort d'Antigone de Goni, règne de Démétrius. Mégalopolis délivrée, les Ætoliens secourus et unis à la ligue achéenne. — Mais Antigone de Goni meurt en 243. Aratus persuade à Lysiade, tyran de Mégalopolis,

(1) Polybe, l. II, c. 43. Plutarc., in Arato. Pausanias, Corinth.

Digitized by Google

de déposer la tyrannie, et d'unir à la ligue achéenne sa ville, capitale de l'Arcadie. Si les Ætoliens envahissent le Péloponèse et s'emparent de Pallène, ils se laissent surprendre et chasser avec perte par Aratus, 238 (1). Enfin si les dissensions de Sparte et la mort d'Agis privent les Achéens d'un roi devenu leur utile allié, l'opposition des intérêts, la contrariété des ambitions macédoniennes et ætoliennes changent subitement tous les rapports, arment les ennemis de la ligue les uns contre les autres, et lui offrent des secours inattendus.

Les Ætoliens veulent enlever au jeune roi d'Épire, Pyrrhus, la moitié de l'Acarnanie, la joindre à celle qu'ils possèdent déjà, et à la Béotie, qu'ils ont contrainte naguère d'entrer dans leur république. Olympias, mère du jeune Pyrrhus, implore l'assistance de Démétrius, fils et successeur d'Antigone, et lui offre en mariage sa fille Phtia (2). Démétrius saisit cette occasion de renouer les relations intimes établies entre la Macédoine et l'Épire au temps de Philippe, père d'Alexandre, et de dépouiller les Ætoliens, qui lui inspirent des craintes et le gênent. En effet, en envahissant la Béotie, ils ont élevé une barrière incommode entre deux pays de son obédience, l'Attique et la Phocide. Il les attaque, et leur enlève la Béotie, qui se livre à lui sans résistance; il étend alors ses lois du cap Sunium aux Thermopyles, 237. Il menace ensuite les Ætoliens jusqu'en Ætolie. Depuis qu'ils sont aux prises avec lui, ils ont cessé d'être redoutables à la ligue achéenne et peuvent lui devenir utiles. Aratus soumet ses justes ressentiments à la politique, conclut avec eux une ligue offensive et défensive, et les défend contre Démétrius : dès lors les anciennes animosités des deux nations se dissipent et font place à l'amitié et à l'alliance. Assuré de ce côté, Aratus se prépare aussitôt à battre de nouveaux coups la puissance macédonienne. Il dirige une seconde attaque contre Athènes : cette entreprise lui réussit mal : il est vaincu par Bithis, lieutenant du roi; et pendant le reste du règne de Démétrius, il ne fait aucun progrès (3).

---

(1) Plutarc., in Arato. Polybe, l. II, c. 43, 45.

(2) Les Acarnaniens, soumis à l'Épire, ne trouvant pas une défense suffisante dans les Épirotes, s'adressèrent aux Romains, pendant qu'Olympias s'adressait à Démétrius. Les Romains ordonnèrent aux Ætoliens de respecter l'Acarnanie; les Ætoliens méprisèrent les injonctions de Rome et ravagèrent l'Acarnanie et l'Épire. (Justin, l. XXVIII, c. 1, 2.)

(3) Polyb., l. II, c. 44. De Virt. et Vitiis, n. 43; Plutarc., in Arato. Justin, l. XXVIII, c. 1, 2. Plutarque place trop tard la mort d'Antigone de Goni après la démission volontaire de Lysiade. Cette démission eut lieu sous le règne de Démétrius et non pas d'Antigone, comme le prouve le passage de Polybe, l. II, c. 44 : « Lysiade de Mégalopolis

Digitized by Google

Antigone Doson s'affermit en Macédoine et établit fortement la domination macédonienne en Thessalie, Béotie, Phocide. — Mais la mort de ce prince, 233, devient le signal de la délivrance de l'Attique, de la chute de toutes les tyrannies dans le Péloponèse, d'acquisitions de la plus haute importance pour la ligue achéenne. Antigone Doson, déclaré roi pendant la tutelle de son neveu Philippe, eut à combattre les alliés qui s'étaient détachés de la Macédoine; les Thessaliens, qui affectaient l'indépendance; les Dardaniens, qui se préparaient à ravager le royaume; les Macédoniens eux-mêmes, qui se révoltaient et refusaient de reconnaître son autorité. Il réprima les Dardaniens et punit les alliés; tout en maintenant aux Thessaliens leurs lois intérieures, il ne leur permit plus de rien faire sans les ordres des officiers royaux; il maintint sa suprématie sur la Phocide et la Béotie; il soutint et releva la gloire de la Macédoine; il ramena enfin les Macédoniens à l'obéissance par le souvenir des services qu'il avait rendus au pays (1).

Pendant ce temps, Aratus unit à la ligue achéenne Athènes et toutes les villes de l'Argolide, de l'Arcadie, de la Messénie, encore asservies aux Macédoniens ou à des tyrans. — Mais tandis qu'il était retenu par ces soins nombreux, d'un côté, les Athéniens appelèrent Aratus à leur aide, et le Sicyonien contraignit les troupes macédoniennes à évacuer Athènes, Sunium, Salamine. D'un autre côté, les despotes du Péloponèse, privés, par la mort de Démétrius, de leur chef et de leur support, pressés par les menaces et les promesses d'Aratus, déposèrent leur illégale autorité : Aristomaque II à Argos, Xénon à Hermione, Cléonyme à Phlius, entrèrent avec leurs villes dans la ligue achéenne. l'île d'Égine, les principales villes de l'Arcadie, après Mégalopolis, telles que Mantinée, Tégée, Orchomène, non-seulement s'unirent d'intérêts avec les Achéens, mais prirent même leurs lois. Enfin les Ætoliens, 229, resserrèrent l'alliance qu'ils avaient précédemment contractée avec eux; soit qu'ils ne portassent pas encore envie à leur fortune, soit que la pudeur leur commandât cette démarche envers un peuple qui les avait secourus si récemment dans leur lutte contre Démétrius (2).

» s'était dépouillé de bon gré de la puissance royale, *du vivant de Démétrius*, et était » entré dans le gouvernement des Achéens. » Nous n'ajoutons pas ici une prétendue expédition de Démétrius dans la Cyrénaïque et la Libye. Cette conquête n'est fondée que sur la confusion du nom de ce prince avec celui de son oncle Démétrius, que Plutarque appelle roi de Cyrène.

(1) Justin, XXVIII, 3. Polybe, IV, 66.

(2) Polybe, II, 44, 46. Plutarque, in Arato, c. 31-36, éd. Reiske.

Digitized by Google

Étendue de la ligue achéenne, l'an 229. — Ainsi, l'an 229, la ligue achéenne embrassait dans la Grèce centrale l'Ætolie, l'Attique, Mégare, Salamine; dans le Péloponèse, la Corinthie, la Sicyonie, l'Achaïe, l'Argolide, la plus grande partie de l'Arcadie. Sparte et la Laconie restaient seules à gagner pour unir tout le Péloponèse dans une grande confédération, car l'Élide etait si faible, qu'elle eût été naturellement entraînée par le mouvement général; et les efforts combinés des Péloponésiens amenaient invinciblement à leur tour la délivrance de la Béotie et de la Locride, leur accession à la ligue.

Constitution des Achéens. — La constitution des Achéens était démocratique à l'égard de chacune des villes en particulier, fédérative à l'égard des villes en général.

Chaque ville achéenne était régie par la démocratie : tous les habitants, peu nombreux, étaient appelés à décider par leurs suffrages des affaires qui intéressaient spécialement et exclusivement la communauté dont ils étaient membres, à choisir leurs magistrats, à nommer des députés à l'assemblée générale.

Les dix villes achéennes, restant de douze, et subsistant au temps où nous sommes parvenus, formaient entre elles une ligue. Dès qu'il s'agissait d'actes qui intéressaient le sort de toutes les villes de la ligue, de toute la nation achéenne, ce n'était plus le peuple de chaque ville qui connaissait et décidait, c'étaient les députés qu'il nommait, réunis en assemblée générale. Les députés comptables de leurs décisions à leurs mandataires, prononçaient sur la paix, la guerre, les alliances; recevaient les ambassadeurs étrangers; faisaient les règlements réclamés par les circonstances; nommaient les magistrats suprêmes de la ligue, le *stratége*, les dix *demiourgoi*, le *grammateus* ou secrétaire. Les villes achéennes obéissaient toutes indistinctement aux décisions prises par leurs représentants et aux magistrats suprêmes de la ligue, choisis eux-mêmes indistinctement dans toutes les villes de la confédération.

Aratus, à mesure qu'il délivra une ville de ses tyrans ou de la domination macédonienne, l'agrégea à la ligue achéenne, lui donna pour gouvernement intérieur la démocratie des Achéens, la fit entrer dans l'union sur le pied d'une parfaite égalité avec les Achéens, lui imposa les mêmes obligations, en même temps qu'il lui communiqua les mêmes droits qu'aux Achéens. Ceux qui après lui dirigèrent les affaires, Philopœmen et Lycortas, se conduisirent par les mêmes principes. D'où il résulta que l'Achaïe jouit du gouvernement fédératif le plus parfait qui ait été établi chez les Anciens.

Digitized by Google

Nécessité de s'unir imposée aux Grecs et aux Macédoniens. — En présence des Romains, dont les accroissements continuels, et notamment la guerre commencée en Illyrie cette année même, 229, menaçaient l'indépendance de la Grèce comme de la Macédoine, il fallait songer autant aux moyens de défense contre l'étranger qu'à une bonne organisation intérieure. Il fallait donc que les nations agrégées à la ligue achéenne n'élevassent aucune prétention sur la Thessalie et l'Épire, et les abandonnassent à la Macédoine, pour éviter toute discussion, toute guerre avec cette puissance. En prenant les Thermopyles pour barrière, la Grèce se fût séparée en deux systèmes, l'un septentrional et monarchique, comprenant la Macédoine, l'Épire et la Thessalie; l'autre méridional et fédératif, embrassant la Grèce centrale et le Péloponèse. Entièrement distincts par leurs intérêts, leur gouvernement et leur régime intérieur pendant la paix, ils se seraient réunis durant la guerre contre l'étranger, et eussent été invincibles, même aux Romains (1).

L'humeur jalouse et ambitieuse des Ætoliens; les forces nouvelles que Sparte acquit tout à coup, et les prétentions de son chef Cléomène au commandement du Péloponèse; la rivalité qui naquit entre les Spartiates et les Achéens; et, par-dessus tout, la jalousie d'Aratus, détruisirent les chances de force, d'ordre, de prospérité, de liberté, que l'extension de la ligue achéenne à tous les peuples de la Grèce centrale et du Péloponèse semblait promettre à ces deux pays.

§ V. — *Retour sur l'histoire de Sparte. Règnes d'Agis, de Léonidas et de Cléomène*, 244-225.

État de Sparte, l'an 244. — Défaits cinq fois depuis Épaminondas par Antipater, Démétrius Poliorcètes et le tyran Aristomède; assiégés dans Sparte, qu'ils avaient entourée de murailles, par Démétrius et par Pyrrhus, les Spartiates étaient réduits à la seule Laconie, dont les Ætoliens avaient emmené en une seule fois trente mille esclaves.

Cet état d'abaissement provenait de l'effrayante diminution de la population et de l'affaiblissement des courages : ces deux causes de décadence provenaient à leur tour du complet abandon de la législation de Lycurgue, que les citoyens n'avaient remplacée par aucune autre plus appropriée à leurs mœurs. Depuis que la guerre du Pélopo-

(1) *Voyez* les preuves et les développements de ces assertions, p. 58-61 du Précis, deuxième partie, deuxième édition.

Digitized by Google

nèse eut introduit les richesses au sein de Sparte, et que la loi de l'éphore Épitadès eut permis de disposer, à son gré, de son héritage, une effroyable inégalité régna parmi les citoyens, qui ne trouvaient aucune ressource dans l'industrie et le commerce. « Il ne resta dans la » ville, dit Plutarque, qu'environ sept cents Spartiates, et de ces sept » cents, il y en avait à peine cent qui eussent conservé leur héritage. » Tous les autres étaient une population accablée de pauvreté qui de- » meurait dans la ville sans y jouir du moindre degré d'honneur; sou- » tenant à contre-cœur et mollement les guerres contre les ennemis du » dehors, épiant sans cesse l'occasion de changer la situation présente » des affaires et de sortir d'un état si violent. »

L'affaiblissement progressif de Sparte n'avait éteint ni l'esprit guerrier ni l'esprit dominateur chez les principaux Spartiates. Ainsi Cléomène va secourir les Tarentins dans la Grande-Grèce; Aréus fait des expéditions dans la Crète, l'Ætolie et la Macédoine; Xantippe en dirige une autre dans l'Afrique, avec les Laconiens, les étrangers, les esclaves, les mercenaires, que Sparte refuse obstinément d'agréger à ses citoyens, tandis que cette ville est assiégée par les rois de Macédoine et d'Épire. En mêlant quelques restes d'héroïsme antique à une extrême faiblesse, Sparte serait tombée au pouvoir de ses ennemis sans de fortuites et heureuses circonstances (1).

Tentative de réforme d'Agis. — Agis, monté sur le trône en 244, entreprend, en 239, de réformer Sparte, et de lui rendre son ancienne puissance, en opérant une révolution générale dans les propriétés, les mœurs et les coutumes de Sparte; il fait entrer dans ses vues les jeunes Spartiates qui préfèrent la gloire aux voluptés, sa mère, Mandroclidas, Agésilas et Lysandre, qui sont bientôt revêtus de la dignité d'éphores. Ses ennemis sont l'autre roi, Léonidas, tous les Spartiates détenteurs des richesses et parvenus à un âge mûr, enfin les femmes de Sparte. Il propose au sénat un décret portant : 1° que toutes les dettes seraient abolies; 2° que toutes les terres du territoire de Lacédémone seraient partagées en dix-neuf mille cinq cents lots, dont quinze mille destinés aux Laconiens en état de porter les armes, et quatre mille cinq cents aux Spartiates : les naturels de Sparte étaient alors réduits à sept cents; mais dans leur nombre on devait admettre les voisins et les étrangers qui auraient reçu une éducation libérale, et qui joindraient la jeunesse

(1) Plutarc., in Pelop., Alex., Pyrrh., Demet., Agide. — Justin, l. XIV, c. 5 ; l. XXIV, c. 1 : l. XXVIII, c. 4. — Diodore de Sicile, XX, 104.

Digitized by Google

à une heureuse conformation; 3° le décret portait enfin qu'à l'avenir, les Spartiates seraient soumis à un régime uniforme de vie et à la discipline de Lycurgue (1).

Agis gagne pour quelque temps le peuple en mettant en commun ses biens et ceux de sa famille. Il fait déposer les éphores contraires à ses desseins, et son collègue Léonidas, coupable de diverses infractions aux lois nationales. Il commence sa révolution en abolissant les dettes et toutes les obligations, et se dispose à procéder au partage des terres. Mais son oncle Agésilas, qui a favorisé l'abolition des dettes parce qu'il en est chargé, empêche le partage des terres parce qu'il en possède, et exerce, en l'absence d'Agis, une révoltante tyrannie (2). Agis, devenu odieux par les excès d'Agésilas, abandonné du peuple, qui a perdu l'espoir de recouvrer des héritages, est mis à mort avec toute sa famille par Léonidas et par la faction des riches.

Règne de Léonidas. — Léonidas se constitue seul roi, n'use de sa prérogative que pour augmenter ses richesses et se livrer aux plaisirs: comme la plupart de ses prédécesseurs, il abandonne aux éphores, devenus despotiques, la puissance que lui assigne la constitution. Depuis le retour des Héraclides, les lois naturelles et politiques n'ont pas été si impudemment violées (3).

Projets de Cléomène. — Léonidas laisse, en mourant, le trône à son fils Cléomène, 235. Dans la cour, et sous les yeux de son père, Cléomène a secrètement appris de son épouse et d'un disciple de Zénon à admirer Agis et à régler sa conduite d'après les principes des stoïciens. Parvenu à la royauté dans un âge très-jeune encore, il songe à exécuter les réformes projetées par Agis; mais les usurpations des éphores ne lui laissent aucune autorité, et la disposition générale des esprits est contraire à de nouveaux changements. Dans cette situation, il pense à gagner les soldats, surtout les mercenaires, pour s'appuyer sur la force armée, et il saisit avidement l'occasion que lui fournissent les circonstances pour commencer la guerre (4).

---

(1) Plutarc., in Agide.

(2) Agis s'était rendu au camp des Achéens pour reprendre Pallène sur les Ætoliens. Plutarque, Vie d'Agis.

(3) Plutarc., in Agide.

(4) Plutarc., in Cleom.

Digitized by Google

§ VI. — *Guerre de Cléomène, ou rivalité de Sparte et des Achéens. La domination macédonienne rétablie dans le Péloponèse et dans la Grèce centrale,* 225-222.

Rupture entre les Achéens et les Spartiates. — 225. Tous les peuples du Péloponèse avaient accédé à la ligue achéenne, excepté les Spartiates, les Éléens et ceux des Arcadiens qui marchaient sous la bannière de Sparte (1). Aratus se flatta de contraindre ces trois nations à y entrer, tandis que Sparte n'avait pour roi qu'un jeune homme, et il attaqua l'Arcadie spartiate à la tête de vingt et un mille hommes (2). Mais son manque de talents militaires et de valeur sur le champ de bataille le trahit dans son projet, et rendit nulle la supériorité des forces. Cléomène, envoyé par les éphores avec cinq mille soldats, le vainquit près du mont Lycée, puis près de Mégalopolis, et enleva aux Achéens quelques villes arcadiennes. Bientôt Aratus vit sa république menacée d'une formidable attaque. L'ambition étouffant dans l'âme des Ætoliens la reconnaissance qu'ils devaient aux Achéens, ils complotèrent, pour la seconde fois, avec le roi de Sparte, d'une part, et, de l'autre, avec le roi de Macédoine, Antigone Doson, de détruire la ligue et de partager ses villes (3).

Réforme de Cléomène. — Désormais libre et tranquille du côté des Achéens, Cléomène laissa les troupes lacédémoniennes campées en Arcadie, et, à la tête des soldats étrangers, marcha sur Sparte. Il tua quatre éphores, et bannit le cinquième avec quatre-vingts de leurs partisans. Il mit tous les biens en commun, en commençant par les siens. Il partagea tout le pays à quatre mille hommes spartiates ou étrangers, nombre auquel il porta les nouveaux citoyens, réservant des portions même pour les bannis, qu'il promit de rappeler aussitôt que les circonstances le permettraient. Il remit en vigueur, d'après les lois de Lycurgue, la discipline, l'éducation, les repas publics, les exercices et les autres usages, s'astreignant le premier aux austères pratiques qu'il imposait aux autres. Il rendit aux rois l'autorité que leur assignait la constitution primitive : pour rassurer les partisans de la liberté, il donna un second roi à Sparte; seulement il choisit son frère, à défaut du fils d'Agis, nommé Archidamus, qu'on avait assassiné peu auparavant, au moment même où il se disposait à lui rendre

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 411-412.
(2) Plutarc., in Cleom.
(3) Plutarc., in Cleom.; Polybe, l. II, c. 45, 46.

Digitized by Google

le trône; Sparte eut alors pour la première fois deux rois de la même maison (1).

Effets de la réforme de Cléomène dans le Péloponèse et à Sparte. — La révolution opérée par Cléomène produisit deux effets principaux : 1° le peuple, non-seulement des villes soumises aux Achéens, mais même de l'Achaïe, se flatta de l'espérance de voir bientôt les dettes abolies et les terres partagées, comme à Lacédémone, et il inclina partout vers Cléomène (2); 2° la révolution augmenta le nombre des citoyens et des guerriers de Sparte, retrempa leur courage, les mit en état de réparer les défaites qu'ils avaient longtemps éprouvées par de nombreux et brillants succès. « Dès que les Spartiates, dit Plutarque, » eurent repris les anciens usages de leur patrie, ils la remirent en pos- » session du commandement de la Grèce et recouvrèrent le Pélopo- » nèse (3). » Mais cette force était relative et non absolue : elle suffisait contre les Achéens; elle ne suffisait pas contre un grand état, comme le prouve le désastre de Sellasie. Cette défaite rappelle l'indispensable nécessité où étaient les Grecs de s'unir ensemble, s'ils voulaient devenir invulnérables aux coups de l'étranger, et placer leur indépendance à l'abri de ses atteintes.

Cléomène réduit les Achéens aux dernières extrémités. Aratus appelle Antigone Doson et les Macédoniens dans le Péloponèse. — 224. La révolution faite, le pouvoir des éphores détruit, Cléomène demeure maître absolu dans Sparte, et reprend aussitôt les armes contre les Achéens. Il leur arrache Mantinée, Tégée, Orchomène dans l'Arcadie, Losion dans l'Élide; il chasse les garnisons achéennes de ces villes et leur rend leur ancien gouvernement. Il va chercher ensuite les ennemis à Dymé, près d'Hécatombæon, et les défait en bataille rangée. Dès qu'ils implorent la paix, il leur rend leurs prisonniers sans rançon, et offre de restituer toutes les places qu'il leur a prises, à condition qu'ils le nommeront généralissime de la ligue et céderont le commandement du Péloponèse aux Spartiates. « En échange de cet honneur et d'un si » glorieux titre, il offre de plus de faire de grands biens aux villes. » Les Achéens, considérant l'importance de ses succès, les dangers attachés pour eux et pour la Grèce entière à la continuation des hostilités,

(1) Plutarc., in Cleom.

(2) Plutarc., in Cleom. : « Aristote n'avait pas eu beaucoup de peine à détacher les Argiens de Cléomène : le peuple était déjà irrité de ce que ce prince *n'avait pas exécuté l'abolition des dettes, qu'il leur avait fait espérer.* »

(3) Plutarc., in Cleom.

Digitized by Google

trouvent ses demandes modérées et avantageuses, et se disposent à y souscrire (1).

La basse jalousie d'Aratus parvient à rompre les propositions d'accommodement. Après avoir exercé le commandement pendant trente-trois années, il ne peut souffrir l'idée de le voir passer entre les mains d'un jeune homme. Pour échapper à cette nécessité, il fait une action qui, comme parle Plutarque, n'eût été honnête pour aucun, et qui était très-infâme pour lui. Au secours de la ligue et contre Cléomène, il appelle Antigone Doson et les Macédoniens, au risque de les rétablir seigneurs et maîtres dans ce Péloponèse dont il avait employé sa vie entière à les chasser (2).

Cléomène, indigné, déclare de nouveau la guerre aux Achéens, leur enlève Pellène, Phénée, Pentelée, Argos, Phlius, Cléone, Épidaure, Trézène, Hermione, Corinthe, et pratique des intelligences jusque dans Sicyone. Les Ætoliens, demeurés ses alliés, et devenus les ennemis d'Antigone depuis que le roi de Macédoine s'est rapproché des Achéens, se prononcent ouvertement contre la ligue, et dénoncent à Antigone, en Thessalie, qu'ils prendront les armes contre lui dès qu'il marchera vers le Péloponèse. Athènes sépare sa cause de celle des Achéens et leur refuse des secours.

Pressé ou abandonné de toutes parts, Aratus fait passer un décret aux termes duquel les Achéens déclarent Antigone généralissime sur terre et sur mer, et s'engagent à lui livrer Corinthe avec la citadelle (3).

Antigone défait Cléomène à Sellasie. Mort de Cléomène. — Antigone se présente avec vingt-deux mille soldats à l'isthme de Corinthe. Cléomène lui dispute d'abord le passage; mais bientôt, craignant pour Sparte, il est contraint de se replier avec son armée sur la Laconie. Antigone s'empare de Corinthe, où il met une garnison, puis d'Argos : il attire à lui presque tous les alliés de Cléomène, et lui enlève successi-

---

(1) Plutarc., in Cleom. et Arato. Polybe, l. II, c. 46-51. — Polybe, en sa qualité d'Achéen, est moins impartial que Plutarque dans l'exposé de ces faits.

(2) Plutarc., in Cleom. et Arato : « S'il désespérait des forces et des affaires des » Achéens, il devait plutôt céder à Cléomène que de rendre une seconde fois tout le » Péloponèse barbare, par tant de garnisons de Macédoniens ; que de remplir le château » de Corinthe d'armes gauloises et illyriennes ; que de se joindre à des gens qu'il avait » si souvent battus dans les combats, dont il avait plusieurs fois surpris la politiq » dans ses traités, et qu'il accablait d'injures dans ses mémoires ; et que de les établir » dans toutes les villes en les appelant alliés, pour cacher par ce beau nom la honte » d'une action si lâche. »

(3) Plutarc., in Cleom. et Arato. Polybe, l. II, c. 47-53.

Digitized by Google

vement Tégée, Orchomène, Mantinée. Pendant l'hiver, Cléomène livre sa famille en otage à Ptolémée, pour en obtenir des renforts qu'il ne reçoit pas : il affranchit les hilotes, se saisit de Mégalopolis qu'il ruine, et brave ses ennemis jusque dans Argos.

Mais au printemps de l'année suivante, 223, Antigone réunit jusqu'à trente mille hommes. Cléomène ne peut lui en opposer que vingt mille : il est défait, près de Sellasie, dans une bataille décisive. Parmi ceux qui ont reçu nouvellement le titre de citoyens de Sparte ou qui habitent la Laconie, six mille périssent; les mercenaires sont exterminés ou se dispersent. Cléomène se sauve à Sparte, et de là en Égypte auprès de Ptolémée Évergète qui avait été son allié, 223. Philopator succède bientôt à Évergète son père. Cléomène sollicite vainement des secours du nouveau roi, se voit privé de sa liberté par la jalousie ombrageuse de l'Égyptien, et périt en cherchant à la recouvrer, 221 (1).

Revenons au Péloponèse et à la Grèce, dont ces événements changeront entièrement le sort.

§ VII. — *Suites de la bataille de Sellasie. La domination macédonienne rétablie dans la plus grande partie de la Grèce* (2).

Sparte prise et soumise à l'influence macédonienne. — Après la fuite de Cléomène, Antigone, le premier des rois ou chefs étrangers, entra vainqueur dans Sparte. Il s'abstint de la détruire et d'y placer une garnison; mais, « après avoir chassé le tyran et ABOLI SES LOIS, il rétablit » les Spartiates dans la forme de gouvernement qu'ils avaient reçue de » leurs pères : » ce qui veut dire qu'il abolit toutes les réformes, détruisit tout le nouveau système politique de Cléomène, et ôta aux habitants les principes de leur énergie et de leur force nouvelles. Il suspendit la royauté et confia l'autorité à quelques éphores ses partisans. Enfin il donna à la ville un gouverneur béotien nommé Brachiles (3).

Aratus avait abandonné Corinthe à Antigone pour obtenir son appui. Ce prince s'appropria encore Orchomène d'Arcadie. Corinthe ouvrait l'entrée du Péloponèse : Orchomène, placée au centre, permettait de surveiller les démarches de tous les peuples qui l'habitaient. Antigone

(1) Plutarc., in Cleom. et Arato. Polybe, l. II, c. 53-70, et l. V, c. 36-39.

(2) De tous les faits contenus dans ce paragraphe et le suivant, les historiens modernes ne font connaître que la prise de Sparte, le testament et la mort d'Antigone; encore ne font-ils pas connaître dans quel état ce prince laissa Sparte.

(3) Polybe, l. II, c. 70; l. IV, c. 22, 23; l. VII, c. 9; Discours de Lyciscus; Exempl. de Vertus et de Vices, n. 43. Plutarque, Vie de Cléomène.

Digitized by Google

mit des garnisons dans ces villes, et peut-être dans d'autres encore (1). Les Achéens « le nommèrent leur généralissime sur terre et sur mer, » passèrent un décret pour n'ouvrir de correspondance, n'envoyer » d'ambassadeur à aucune puissance, sans l'expresse permission de ce » prince : entraînés par l'exemple d'Aratus, ils lui offrirent des sacri- » fices comme à un dieu : s'affranchissant de toute discipline pour se » jeter dans la mollesse, abandonnant leurs armes pour se tapir sous » celles des Macédoniens, ils se mirent entièrement à leur discré- » tion (2). »

Il résulte de ces détails que Sparte et la Laconie, l'Achaïe et les provinces dépendantes de la ligue achéenne, c'est-à-dire l'Argolide et l'Arcadie, tombèrent alors de nouveau dans la dépendance des Macédoniens. En dernier lieu, les Ætoliens avaient conduit des vaisseaux, débarqué des troupes sur les côtes occidentales du Péloponèse : ils s'étaient emparés de Phigalée, vers les confins de la Messénie, et avaient contraint, par la crainte de continuels ravages, les Messéniens et l'Élide à subir leur alliance; ils avaient joint ces deux pays à une portion de l'Acarnanie, qu'ils avaient conquise précédemment (3). Rappelé en Macédoine, trois jours après la prise de Sparte, par une invasion des Illyriens, Antigone n'eut pas le temps d'arracher l'Élide et la Messénie à la suprématie des Ætoliens, et de les soumettre à la sienne : ce furent les seules provinces qui n'y furent pas soumises dans tout le Péloponèse. En s'éloignant de la péninsule, Antigone marcha contre les Illyriens, les vainquit, rendit à la Macédoine l'intégrité et la sûreté de ses frontières. Avant de mourir, 221, il désigna pour son successeur le fils de Démétrius, Philippe III, alors âgé de seize ans, lui donnant Apellas pour tuteur, et pour ministres Léontius, Mégaléas, Alexandre Taurion.

Si l'on veut joindre les progrès faits successivement en Grèce par Antigone de Goni et Antigone Doson, on trouvera que ce dernier, à la fin de son règne, commandait : 1° dans la Grèce septentrionale, à la Macédoine, à la Thessalie, à l'Épire; 2° dans la Grèce centrale, à la

(1) Polybe, l. IV, c. 6. Plutarque, Vie d'Aratus, c. 51, et précédemment : « Aratus » devait plutôt céder à Cléomène que de rendre une seconde fois *tout* le Péloponèse » barbare par tant de garnisons de Macédoniens.... que de les établir dans *toutes* les » villes. »

(2) Plutarque, Vie d'Aratus.

(3) Polybe, l. II, c. 45 : « Les Ætoliens avaient partagé les villes d'Acarnanie avec » Alexandre, fils de Pyrrhus. » *Voyez* l. IV, c. 3, pour Phigalée et la Messénie.

Digitized by Google

Phocide, à la Locride, à la Béotie, à l'Eubée; 3° dans le Péloponèse, à la Corinthie, à la Sicyonie, à l'Achaïe, à l'Argolide, à l'Arcadie, à la Laconie. La Messénie, l'Élide, l'Attique, l'Ætolie, l'Acarnanie, avaient seules échappé à la domination d'Antigone. Cette suprématie embrassait vingt-trois des vingt-huit états helléniques, ou, en d'autres termes, les cinq sixièmes de la Grèce (1).

§ VIII. — *Ambition des Ætoliens. Guerre des deux ligues. Accroissement de la puissance macédonienne* (2).

La mort d'Antigone remit en question ce que ses succès avaient décidé. Il devint incertain si la suprématie macédonienne, rétablie par ce prince sur toute la Grèce centrale et le Péloponèse, à l'exception de cinq pays, subsisterait ou serait anéantie; si le commandement passerait à un autre peuple; si la ligue achéenne reprendrait l'ascendant et l'étendue qu'elle possédait avant les victoires de Cléomène.

***Projets d'agrandissement des Ætoliens dans le Péloponèse*, 221.** — Les Ætoliens voyant Antigone mort, Philippe à peine sorti de l'enfance, les Achéens plongés dans l'inaction, projettent de s'unir aux Lacédémoniens, de détruire la ligue achéenne, et d'ajouter une partie des provinces dont elle se compose aux provinces d'Élide et de Messénie, où ils dominent déjà. Cette idée ambitieuse est contrariée par la démarche des Messéniens : ceux-ci, irrités des rapines et du despotisme des Ætoliens, renoncent à leur alliance et demandent à entrer dans la grande confédération formée par Doson. Les Achéens renvoient les Messéniens à Philippe. Les Macédoniens et les Épirotes sont dès lors intimement unis d'intérêt et ne forment plus, en quelque sorte, qu'un seul peuple : ils admettent la Messénie dans l'alliance (3). Les Ætoliens, de leur côté, détachent Lacédémone de l'union, l'entraînent dans leur parti et concluent avec elle un traité; mais ce pacte demeure secret pendant plus d'un an.

Bataille de Caphyes. — Les Ætoliens, commandés par Scopas, se jettent sur le Péloponèse, pillent le territoire de Patræ et de Dyme, et exercent d'horribles ravages dans la Messénie, satisfaisant à la fois leur

(1) Voyez la preuve de cela dans Polybe, l. IV, c. 9, 15, 16, 22, 23; l. IX, c. 7. Disc. de Lyciscus; et p. 71 du Précis, deuxième partie, deuxième édition.

(2) Pour ce paragraphe, Polybe, l. IV, c. 3-38, 57-87; l. V, c. 1-31, 93-107. Plutarc., in Arato.

(3) Polybe, l. IV, c. 16 : « Les Épirotes et Philippe ayant entendu les députés des Messéniens, les admettent dans l'alliance. »

Digitized by Google

avidité et leur vengeance. Aratus lève une armée dans l'Achaïe, et marche contre eux : mais ses fautes et la lâcheté des Achéens livrent aux Ætoliens, près de Caphyes, une pleine victoire, dont ils abusent pour dévaster tout le Péloponèse. Aratus appelle alors Philippe et les Macédoniens à son secours contre Scopas, comme il a appelé Antigone Doson contre Cléomène.

Philippe dans le Péloponèse. — 220. Sur l'invitation des Achéens, Philippe passe dans le Péloponèse. Les Spartiates viennent de massacrer l'éphore Adimante et plusieurs citoyens dévoués au parti macédonien. Mais comme ils jurent, d'un autre côté, de demeurer fidèles à Philippe, comme ils ont fourni quelques troupes aux Achéens à la bataille de Caphyes, comme ils ne se sont séparés de la confédération par aucun acte ostensible, Philippe suit les conseils d'Aratus, résiste à ceux qui ouvrent l'avis de détruire Sparte, et affecte de ne voir dans ce qui vient de se passer que le combat de deux factions aux prises l'une contre l'autre. Il assemble ensuite à Corinthe les députés des divers états, et reçoit leurs plaintes contre les Ætoliens. La guerre leur est déclarée tout d'une voix : on l'appela la guerre des deux ligues.

Guerre des deux ligues. — 220. Les Macédoniens, les Thessaliens, les Épirotes, les Phocidiens, les Béotiens, les Acarnaniens, les Eubéens, les Achéens et tous les peuples agrégés dans le Péloponèse à la ligue achéenne, les Messéniens enfin, se rangent sous les drapeaux de Philippe (1). Les Ætoliens ont pour eux les Éléens, les Ambraciens et les Spartiates, qui se séparent de l'union à la suite des révolutions suivantes. Depuis la fuite de Cléomène, Lacédémone n'avait pas de rois. L'an 220, la faction contraire aux Macédoniens nomme deux rois, Agésipolis, encore enfant et de la famille des Agides, et Lycurgue, étranger à la maison d'Hercules, auquel cette faction destine tout le pouvoir. Lycurgue se déclare pour les Ætoliens contre Philippe, et ne tarde pas à chasser son collègue.

La guerre des deux ligues dure trois ans, 220-217. Philippe est traversé dans toutes ses opérations par les invasions des Dardaniens en Macédoine, et par la trahison de ses ministres Appellas, Léontius, Ptolémée, Mégaléas, qui prétendent perdre Aratus dans son esprit, et qui, n'ayant pu y parvenir, complotent contre l'autorité et contre la vie du roi. Cependant ce prince enlève successivement aux Ætoliens Ambracie, sur les frontières de l'Épire; Psophis, Aliphéra et la Triphylie,

(1) Polybe, l. IV, c. 15, sqq. 25.

Digitized by Google

dans l'Élide; Thermus, capitale des Ætoliens, qui renferme leurs trésors, dans l'Ætolie même; enfin Thèbes de Phthie, dans la Thessalie, ville importante d'où ils partaient pour ravager toute la province et en disputer la domination aux Macédoniens. De plus, dans le cours de ces expéditions, Philippe pénètre en Laconie, la dévaste, et y remporte deux victoires sur Lycurgue.

Les Ætoliens, les Spartiates, les Éléens, implorent la paix. Philippe, de l'avis et du consentement de ses alliés, la leur accorde, à condition que chacun gardera ce qu'il possède maintenant, c'est-à-dire que le roi conservera toutes ses conquêtes, et que ses ennemis, de leur côté, seront maintenus dans l'indépendance.

§ IX. — *État de la Grèce après la guerre des deux ligues.*

Avant la guerre de Cléomène, la Grèce et la Macédoine étaient divisées en deux systèmes, l'un monarchique, l'autre fédératif libre : dans ce dernier, les droits politiques étaient égaux pour tous les peuples, le commandement exercé par tous, dans la personne des magistrats qui les représentaient. Antigone Doson et Philippe ont fondé une nouvelle ligue dans laquelle sont entrés les Macédoniens et tous les Grecs, excepté les Spartiates, les Ætoliens et les Athéniens (1). Il y a moins de liberté, puisque le commandement est réservé exclusivement et pour toujours à un seul peuple, aux Macédoniens. Mais cette liberté sera grande encore si les rois de Macédoine, à l'exemple de Philippe et d'Alexandre, se contentent d'exécuter les volontés et les décisions de tous, au lieu de vouloir et de décider pour tous.

Animés par l'ambition et la vengeance, les Spartiates et les Ætoliens, jadis ennemis, maintenant alliés de Sparte, épient l'occasion de renverser le nouvel ordre de choses établi par les derniers événements. Pour reconquérir des dominations partielles ou le suprême commandement, ils sont disposés à appeler l'étranger à leur aide, à provoquer son intervention dans les affaires de la Grèce. Or, cette intervention amènera la ruine et l'esclavage de tous, même de ceux qui la désirent. En effet, les Romains disposent maintenant de sept cent soixante-huit mille soldats (2); ils n'ont jamais pénétré, sous un prétexte quelconque, dans un pays sans l'asservir; enfin ils se sont emparés, à la suite de leur guerre contre l'Illyrie, 228-219, des portes mêmes de la Grèce en

(1) *Voyez* l'ancien Précis, p. 74.
(2) Polybe, l. II, c. 24.

Digitized by Google

prenant Pharos, Dimale, Apollonie, Épidamne ou Dyrrachium, le pays des Atintans et des Parthiniens (1).

Dans cette situation, l'indépendance, le salut du pays, demandaient impérieusement qu'on empêchât les Spartiates et les Ætoliens d'appeler les Romains en Grèce, de s'unir à eux, de travailler à l'asservissement de tous, en même temps qu'à leur propre esclavage; et pour les réduire à l'impuissance, il fallait achever la conquête de leur pays, les contraindre à entrer dans le corps hellénique, et assurer leur union par toutes les précautions que prescrivait une juste défiance. Leurs dernières défaites rendaient facile l'exécution de ce plan.

Mais Aratus, voyant Philippe entouré de courtisans qui le poussaient dans la voie du pouvoir absolu, et de traîtres qui lui offraient de lui livrer la ligue achéenne et les autres républiques grecques (2); craignant que ce prince, ballotté entre des idées de modération et de despotisme, ne s'arrêtât aux dernières et ne changeât tout à coup à l'égard des Grecs son commandement en tyrannie, Aratus ne voulut pas qu'il s'accoutumât à opprimer les Grecs, et il usa de l'ascendant qu'il avait sur son esprit pour l'empêcher d'accabler les Ætoliens et les Spartiates (3). Philippe, de son côté, rêvait l'empire universel, se croyait destiné à renouveler les exploits d'Alexandre, et employait avec peine, contre deux petits peuples de la Grèce, des armes qu'il croyait destinées à subjuguer le monde : il lui tardait d'accorder la paix aux Ætoliens et aux Spartiates, pour commencer cette série de grands exploits (4). Enfin le stratége des Ætoliens promit au nom de sa nation, dans l'assemblée générale de Naupacte, que les Ætoliens s'uniraient sincèrement au reste des Grecs pour défendre la commune patrie contre les attaques de l'étranger (5).

Telles furent les causes qui empêchèrent qu'on ne réduisît à l'impuissance les trois peuples ennemis de la chose publique, et qu'on ne les chargeât de chaînes qu'ils ne pussent rompre. Cette faute était bien grave; cependant elle n'était pas irréparable, mais elle imposait aux Grecs et à Philippe une plus grande nécessité de conduire leurs affaires avec union, persévérance et dévouement.

L'an 215, ils conclurent avec Annibal et les Carthaginois un traité

(1) Polybe, l. II, c. 8, 13; l. III, c. 16-19; l. V, c. 104-105. Appian., de Rebus Illyric., c. 7.
(2) Polyb., l. IV, c. 76, 82, 84.
(3) Polyb., l. IV, c. 24, 25. Plutarc., in Arato.
(4) Polyb., l. V, 102, 105.
(5) Polyb., l. V, 104, 105.

Digitized by Google

d'alliance offensive et défensive, dont le but, complétement méconnu, était d'écraser les Romains comme des ennemis menaçants pour l'indépendance de la Grèce ; et si l'on ne pouvait consommer leur ruine, de les chasser au moins des pays qui leur donnaient entrée en Grèce, de Corcyre, d'Apollonie, d'Épidamne, de Phare, de Dimale, du pays des Parthiniens et des Atintans (1). A. P.

CHAPITRE XXXVII.

I. Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la première guerre des Romains contre Philippe III jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, 216-146. — II. Suite de l'histoire des colonies grecques jusqu'à la conquête des Romains.

§ I. — *Données générales sur l'histoire de la Grèce, depuis la première guerre de Philippe contre les Romains.*

Rome pouvait lever sept cent soixante-huit mille hommes en Italie pour se défendre (2), et, dans l'intervalle des deux guerres puniques, elle en avait employé trois cent mille contre les Gaulois Cisalpins, qu'elle voulait subjuguer (3).

Pour venger les injures de la Grèce et renverser le trône de Cyrus, Philippe, père d'Alexandre, « avait fait décréter, après la bataille de Chéronée, une levée » de deux cent quinze mille soldats en Grèce ; en outre, il avait une armée dans » la Macédoine, et une autre sur les frontières, composée des barbares qu'il avait » vaincus (4). » On voit, au règne d'Alexandre, que l'armée de Macédoine s'élevait à cinquante-six mille cinq cents hommes (5). Par le mot de Grèce il faut entendre la Thessalie, la Grèce centrale et le Péloponèse ; mais parmi les peuples de ces trois contrées, les Ætoliens, les Arcadiens et les Spartiates, qui avaient refusé de reconnaître Philippe pour chef (6), ne fournissaient nécessairement rien au contingent de deux cent quinze mille hommes, et ils pouvaient en réunir au moins cinquante mille (7). L'Épire, de son côté, ne faisait pas alors partie de la

(1) Polybe, VII, 9. *Voyez* les preuves et les citations à l'appui de cet exposé dans le Précis, p. 74-81, deuxième partie, deuxième édition.

(2) Polybe, l. II, c. 24.

(3) Tite-Live, Épit., l. XX.

(4) Justin, l. IX, c. 5.

(5) Diodore, l. XVII, c. 17; Arrien, p. 12; Alexandre laissa à Antipater 21,500 hommes, et emmena avec lui en Perse 35,000 soldats.

(6) Diodore, l. XVII, c. 3. Justin, l. IX, c. 5, et l. XXVIII, c. 2.

(7) Diodore, l. XX, c. 20 : « Les Ætoliens et d'autres peuples de ces cantons, qui s'in-

Digitized by Google

Grèce et des pays qui devaient lever pour Philippe le nombre d'auxiliaires précité; le roi de ce pays, Alexandre le Molosse, réservait ses forces pour les conquêtes qu'il projetait en Italie; et nous voyons dans Plutarque (1) que l'armée d'Épire se composait ordinairement de vingt mille soldats.

En réunissant ces divers nombres (2), on voit qu'au temps de Philippe, père d'Alexandre, la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, la Grèce centrale et le Péloponèse pouvaient mettre sur pied trois cent quarante et un mille cinq cents hommes dans une guerre offensive. Dans une guerre où il se fût agi de défendre le sol et l'indépendance, où la population entière aurait pris les armes, ce nombre aurait été facilement porté au double.

L'expédition d'Alexandre, les guerres de ses successeurs, l'invasion des Gaulois, la guerre de Cléomène et la guerre des deux ligues, n'avaient pas été plus meurtrières pour la Grèce, ne l'avaient pas plus affaiblie que la guerre du Péloponèse, la guerre Thébaine, la guerre Sociale, et les guerres contre Philippe, père d'Alexandre. En effet, nous voyons Démétrius Poliorcètes, à peine affermi sur le trône, lever en Macédoine et en Grèce jusqu'à cent douze mille soldats pour aller reconquérir l'Asie-Mineure et la Syrie (3).

D'après ces données, il est évident que si la Macédoine et la Grèce unies prenaient la ferme résolution d'*accabler* Rome, elles pouvaient exécuter ce projet, pourvu qu'elles saisissent le moment où cette république venait d'éprouver les quatre défaites du Tésin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes, et où Annibal n'avait besoin que d'un renfort pour ruiner la puissance romaine.

Si la Grèce et la Macédoine laissaient échapper cette occasion, mais qu'elles restassent confédérées, elles pouvaient encore, en tout temps, *résister* à Rome et braver ses attaques. Les conditions indispensables pour que l'union subsistât étaient : 1° que Philippe III et les Grecs déployassent assez d'énergie pour contraindre les Ætoliens, les Éléens, les Spartiates, à ne pas se séparer du corps hellénique, à ne pas trahir la cause commune; 2° que Philippe respectât religieusement la liberté grecque, se contentât du commandement, s'abstint de la domination et du despotisme, de telle sorte que les Grecs ne songeassent jamais à s'armer contre lui, ni à l'abandonner.

Enfin, si les Grecs et Philippe manquaient à ces deux points, s'ils brisaient le

---

» téressaient au prétendant (Hercules), lui fournirent une armée qui s'éleva à 20,000 » hommes de pied et 1000 cavaliers au moins. » Polybe, l. II, c. 65, nous dit que Cléomène avait 20,000 hommes à Sellasie; Nabis en rassembla jusqu'à 30,000. Je porte, par approximation et au-dessous de la réalité, les forces des Arcadiens à 10,000.

(1) Plutarc., in Pyrrho.

(2) Récapitulation :

Macédoine.	56,500
Contingent des Grecs.	215,000
Ætoliens, Spartiates, Arcadiens.	50,000
Épirotes.	20,000
Total..	341,500

(3) Plutarc., in Demetr.

Digitized by Google

pacte qui les unissait, ou permettaient à quelques ambitieux un dangereux commerce avec l'étranger, la Macédoine et la Grèce devaient tôt ou tard se voir vaincues et asservies par Rome.

Toute l'histoire de la Grèce, à partir de la première guerre de Philippe contre les Romains, est dominée par ces intérêts et ces nécessités.

§ II. — *Première guerre de Philippe contre les Romains.*

216. Philippe construit une flotte de cent galères, et trouve l'occasion de transporter sans obstacle son armée de Macédoine en Italie, au moment même, dit Polybe, où les forces et l'attention des Romains étaient entièrement tournées vers Annibal et vers la bataille de Cannes (1), et où des renforts, amenés à propos au général carthaginois, l'eussent mis en état de détruire la puissance et le nom romains.

Résumé de la guerre. — L'an **215**, il conclut en son nom et au nom des Grecs, ses alliés, un traité d'alliance offensive et défensive avec Annibal et les Carthaginois (2). Peu après, il s'empare de la ville maritime d'Orique et assiége Apollonie. Mais il donne aux Romains le temps d'équiper une flotte de cent vingt galères, supérieure à la sienne, et capable de lui disputer le passage de l'Adriatique (3). L'année suivante, **214**, il livre, par sa négligence, à l'embouchure de l'Aoüs, une victoire complète au préteur Valérius Lévinus, et se trouve réduit à la nécessité de brûler sa flotte (4).

L'incendie de ses vaisseaux lui ôte déjà un des moyens les plus puissants de communiquer avec Annibal, et ne lui laisse de route, pour pénétrer en Italie, que l'Illyrie et la Cisalpine. Bientôt la politique de Rome lui suscite en Grèce des ennemis qui doivent l'y enchaîner, les Ætoliens, les Spartiates, les Éléens, les Messéniens, le roi d'Illyrie Pleuratus, les Athéniens, **211**. En se déclarant contre le roi, Pleuratus et les Athéniens sont entraînés par leur inquiétude et leur inconstance; les Messéniens, par le ressentiment des attentats de Philippe contre leur indépendance; les Éléens, les Spartiates, les Ætoliens, par leur ambition et par les avantages dont le sénat se montre prodigue à leur égard. Il promet aux Éléens de les détacher de la ligue achéenne et du parti de Philippe, dont une invincible répugnance les éloigne (5);

(1) Polybe, l. V, c. 109 et 110, à la fin.
(2) Polybe, l. VII, c. 22, et Tite-Live, l. XXIII, c. 33 et suiv.
(3) Tite-Live, l. XXIV, c. 11.
(4) Tite-Live, l. XXIV, c. 40.
(5) Tite-Live, l. XXVII, c. 31.

Digitized by Google

il flatte Machanidas, successeur de Lycurgue et restaurateur de la puissance lacédémonienne, de détruire la ligue achéenne et de lui abandonner ses dépouilles; il s'engage avec les Ætoliens à ne prendre pour Rome que le butin, à leur céder toutes les villes, tout le territoire conquis pendant la guerre, nommément l'Acarnanie, qu'il défendait jadis contre eux, et le pays situé entre l'Ætolie et Corcyre, c'est-à-dire la moitié de l'Épire (1).

Philippe maintint dans son parti la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie, la Phocide, la Béotie, l'Eubée, la ligue achéenne et tous les peuples qui en dépendaient dans le Péloponèse (2). La guerre se prolongea de 211 à 205, et eut pour théâtre la Thessalie, la Grèce centrale, l'île d'Eubée, le Péloponèse. Le roi ne sut profiter ni de ses propres victoires sur les Ætoliens, et sur Sulpicius près de Corinthe; ni de celles de Philopœmen sur Machanidas, les Spartiates et les Éléens, près de Messène; ni de l'accroissement que Philopœmen donna, par ses réformes, à la ligue achéenne; ni de l'abandon dans lequel les Romains laissèrent leurs alliés en Grèce, de 207 à 205 (3). Philippe conclut la paix avec la république, 205, quand la guerre lui offrait le plus de chances de succès.

Traité de 205. — Le traité portait que Partinium, Dimale, Bargyle, Eugenium, seraient remis aux Romains, et que l'Atintanie serait cédée à Philippe. Apollonie, Dyrrachium, Orique, etc., demeuraient dans le même état qu'auparavant, c'est-à-dire continuaient à jouir d'une apparente liberté sous la dépendance réelle des Romains. Philippe fit comprendre dans le traité les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Épirotes; les Romains, de leur côté, y firent admettre les Ætoliens, Pleuratus et les Illyriens; les Lacédémoniens avec leur tyran Nabis, successeur de Machanidas; les Éléens, les Messéniens, les Athéniens (4).

Crimes de Philippe pendant la guerre. — Durant le cours de cette première guerre contre les Romains, Philippe se souilla de quatre crimes qui le perdirent dans l'esprit de ses alliés. Il déshonora le jeune Aratus, en séduisant sa femme. Peu avant le siége d'Orique et d'Apollonie, il

(1) Tite-Live, l. XXVI, c. 24. Polybe, l. IX, c. 7. Discours de l'Acarnanien Lyciscus.

(2) Tite-Live, l. XXIX, c. 12, indique quels furent les alliés de la république et de Philippe pendant la guerre, en indiquant ceux que chacun d'eux fit comprendre dans son traité de paix.

(3) Tite-Live, l. XXVII, c. 30-33. Plutarque, Vie de Philopœmen.

(4) Tite-Live, l. XXIX, c. 12.

Digitized by Google

commença à traiter les républiques grecques plus durement : déjà maître de Corinthe et d'Orchomène d'Arcadie, à l'entrée et au centre du Péloponèse, il tenta de s'emparer de la forteresse d'Ithôme en Messénie, au sud de la péninsule, pour la tenir tout entière sous sa dépendance. Les Messéniens l'ayant deviné et prévenu, il les punit de ne s'être pas laissé surprendre, en ravageant leur territoire. Il fit empoisonner Aratus le père par l'un de ses courtisans : il envoya dans Argos des assassins pour tuer Philopœmen, espérant, après la mort de ces deux chefs, dominer à son gré la ligue achéenne (1).

§ III. — *État de la Grèce en* 205.

Par suite du traité de 205, 1° la Grèce demeura ouverte aux Romains, puisqu'ils se maintinrent dans la possession des villes et des pays Illyriens en contestation ; 2° cinq peuples de la Grèce, les Spartiates, les Ætoliens, les Éléens, les Messéniens, les Athéniens, conservèrent ou recouvrèrent leur indépendance, ne firent plus cause commune avec le reste des Grecs, et furent même dans la disposition habituelle de se joindre aux Romains en toute occasion ; 3° Philippe avait perdu par ses crimes la confiance et l'affection des autres Grecs (2) : ils ne renoncèrent pas encore à son alliance, et prêtèrent même chaque année serment de fidélité à ses commissaires (3) ; mais ils refusèrent de lui confier désormais leur force militaire, dans la crainte de demeurer sans défense à la merci de son despotisme (4) ; 4° les moyens de résistance des Grecs furent encore diminués par les complots de la corruption et de la vénalité, par les trahisons que chaque nation eut à redouter chez elle. Les Romains achetèrent toutes les consciences à vendre : celle d'un Charops en Épire, d'un Dicéarque et d'un Antiphile en Béotie, d'un Aristhène et de cinq *demiourgoi* en Achaïe (5). Les Grecs avaient besoin, pour tenir tête à la puissance romaine, d'un concours parfait de vues, d'efforts, de sacrifices ; et d'un côté ils avaient déjà à se défendre contre une partie de leurs compatriotes, d'un autre côté ils en étaient, à l'é-

(1) Polybe, l. VII, c. 3 ; l. VIII, c. 4. Plutarque, Vies d'Aratus et de Philopœmen.
(2) Polybe, Exemples de Vertus et de Vices, n° 4.
(3) Tite-Live, l. XXXII, c. 5.
(4) Tite-Live, l. XXXI, c. 25 : « Les Achéens virent bien que Philippe ne cherchait » qu'à tirer du Péloponèse toute leur jeunesse, *afin qu'elle pût servir d'otage*.... Le » stratége Cicliade éluda sa demande.... Philippe, déchu d'un si grand espoir, ne réussit » qu'à enrôler quelques soldats qui voulurent bien le suivre. »
(5) Tite-Live, l. XXXII, c. 11, 19-23, 40 ; l. XXXIII, c. 1, 2.

Digitized by Google

gard de la Macédoine, aux défiances, aux réserves, qui devaient ôter toute énergie à leurs démarches et paralyser leurs forces.

§ IV. — *Philippe provoque une nouvelle lutte entre la Macédoine et Rome.*

205-204. Attale, roi de Pergame, avait fourni des secours aux Romains durant leur première guerre contre Philippe. De plus les états de ce prince étaient assez rapprochés de la Thrace pour qu'il pût aider plus tard les Romains à pénétrer en Macédoine par les frontières orientales de ce royaume. Dès que Philippe n'eut plus à combattre les Ætoliens et les autres alliés de Rome en Grèce, il attaqua Attale. Il attaqua en même temps les Rhodiens, dont les vaisseaux pouvaient aussi conduire et déposer les ennemis sur ses côtes.

Il fut contraint de lever le siége de Pergame, qu'il avait entrepris. Avec la nouvelle flotte qu'il avait équipée, il livra deux batailles navales à Attale et aux Rhodiens, la première à la hauteur de Milet, et dont l'issue fut indécise ; la seconde près de Chio, et dans laquelle il perdit une partie considérable de ses vaisseaux. Mais il pourvut à la défense de ses frontières orientales en s'emparant, sur les côtes de la Thrace, de Maronée, d'Ænus, de Cypsèle, de Doriscus, de Serrhée, d'Élœunte, d'Alopéconèse, de Gallipolis, de Madyros. En envahissant, sur les rivages de la Mysie, six villes grecques, parmi lesquelles était Abydos, il s'assura l'entrée des états d'Attale (1).

D'une autre part, il ravagea en Grèce le territoire des républiques alliées des Romains. En Afrique, il envoya Sopater, avec quatre mille Macédoniens, renforcer l'armée d'Annibal et lui porter des sommes considérables d'argent, au moment où ce général débarquait à Leptis, à la fin de l'année 205 (2). Mais ce secours, pour être vraiment utile, aurait dû être fourni au commencement de l'année précédente, 204, lorsque Annibal et son frère Magon étaient encore en Italie (3).

§ V. — *Seconde guerre de Philippe contre les Romains.*

Les passages qui conduisaient en Macédoine étaient difficiles, mais non pas impraticables, comme on l'a prétendu. Dans leur guerre

(1) Tite-Live, l. XXXI, 1, 2, 14, 16, 17; XXXIII, 30. Polyb., legat., 9.
(2) Liv., XXX, 26.
(3) Liv., XXIX, 36 « Le consul M. Cornélius contenait dans le devoir, moins par la » force des armes que par la terreur des jugements, l'Étrurie, qui presque tout entière » inclinait vers Magon, dans l'espérance d'une révolution favorisée par sa présence. »

Digitized by Google

contre Démétrius, Pyrrhus et Lysimaque avaient envahi à la fois la Macédoine à l'occident et à l'orient, et Sulpicius, dès la première campagne, pénétra jusqu'au cœur de ce pays (1). On ne pouvait le défendre comme une forteresse avec ses montagnes au lieu de murailles, et avec un petit nombre de troupes. Il fallait des armées nombreuses, de l'argent, des provisions de guerre, des vivres, toutes choses dont plus de la moitié devait être fournie à Philippe par la Grèce (2). L'issue de la guerre dépendait donc en grande partie du parti que prendraient les Grecs. Philippe ne conservait presque aucune chance de succès si, indépendamment des peuples déclarés pour Rome durant la première guerre, les autres nations helléniques se laissaient détacher de son parti par l'horreur que leur avaient inspirée ses crimes et son despotisme, et par la politique ou la force que les Romains appelleraient à leur secours.

Résumé de la guerre (3). — Le sénat ne commence les hostilités contre Philippe qu'après s'être assuré, hors de la Grèce, l'alliance du roi de Pergame et des Rhodiens, ainsi que les secours de Massinissa et des Carthaginois, 201. Dès la première campagne, il gagne cinq peuples de la Grèce ou de l'Illyrie, 200.

Les Athéniens, qui attendent un protecteur contre Philippe qu'ils ont provoqué; les Athamanes et les Illyriens, aventuriers qui vendent leurs services au premier venu; les Ætoliens, qui se flattent que Rome leur livrera les pays qu'ils convoitent, et ôtera la domination de la Grèce à Philippe, pour la livrer ensuite complaisamment à eux-mêmes; Nabis, tyran de Lacédémone, qui espère établir son empire dans le Péloponèse sur les débris de la ligue achéenne, se déclarent successivement pour les Romains. Le sénat, soit avec le secours de ces peuples, soit avec ses propres armées, attaque Philippe et ses alliés sur quatre points: en Eubée, où il lui enlève Chalcis; dans le Péloponèse, dans la Thessalie, dans la Macédoine. Le consul Sulpicius, après avoir parcouru les provinces illyriennes soumises à Philippe, combat ce prince au Lycus, à Athacus, à Octolophe, pénètre jusqu'au cœur de la Macédoine, dont il n'est chassé que par le défaut de troupes suffisantes et de vivres. Flaminius, 198, met en œuvre à la fois les mécontentements et les défiances

(1) Plutarc., in Demetr. Liv., XXXI, 39, 40. *Voyez* aussi notre Histoire romaine, t. II, p. 100-102.

(2) Plutarc., in Flamin.

(3) *Voyez* les détails et les preuves à l'appui de ce résumé dans notre Histoire romaine, t. II, c. 14.

Digitized by Google

que Philippe a inspirés à ses alliés, les négociations, la surprise, la force des armes, l'active intervention des traîtres vendus aux Romains dans chaque république, pour détacher l'un après l'autre de l'alliance du roi l'Épire, la Thessalie, la Phocide, la ligue achéenne, la Béotie. Il défait ensuite, avec l'aide des Ætoliens, l'armée macédonienne à Cynoscéphales, 197.

Traité. — Par le traité, Philippe renonce à toutes ses possessions et à toutes ses alliances en Grèce : il retire ses garnisons des villes grecques qu'il occupait encore. Il brûle sa flotte et promet de payer mille talents en dix ans. Il s'engage à ne pas tenir armés plus de cinq cents soldats, et à ne pas faire la guerre hors de la Macédoine sans l'aveu du sénat. Il livre son fils Démétrius comme otage et comme garant de ses promesses.

Proclamation de la liberté des Grecs. — Lorsque la célébration des jeux isthmiques eut rassemblé à Corinthe les Grecs, encore incertains de l'usage que feraient les Romains de leurs conquêtes, Flamininus proclama que les Romains rétablissaient dans la jouissance de leur liberté et de leurs lois, délivraient de tout tribut les Corinthiens, les Phocidiens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens Phthiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhæbes. Ces peuples étaient ceux qui depuis longtemps subissaient, non pas seulement l'alliance, mais la domination, les impôts, les garnisons des Macédoniens. A plus forte raison les alliés des Romains et de Philippe en Grèce recouvrèrent ou conservèrent la pleine jouissance de leur liberté et de leurs droits (1). La Grèce fut ivre d'une joie stupide : elle ne sentit pas qu'une nation que l'étranger avait le pouvoir de déclarer libre devait nécessairement perdre bientôt la liberté avec l'indépendance.

Conséquences du traité et de la proclamation de la liberté des Grecs. — La Macédoine, sans y comprendre la Thessalie ni l'Épire, pouvait lever jusqu'à soixante mille hommes, c'est-à-dire le cinquième des forces que la Macédoine et la Grèce, dans une guerre nationale, étaient capables d'opposer à l'étranger. Le traité, en réduisant la Macédoine à une complète nullité politique, ôtait donc à la Grèce la cinquième partie de ses moyens de résistance.

Avant l'arrivée des Romains en Grèce, cinq peuples réglaient à leur gré leur conduite. Tous les autres, unis à la Macédoine, avaient mêmes amis et mêmes ennemis qu'elle, formaient avec elle la plus grande puissance qui fût dans le

(1) Tite-Live, l. XXXI, XXXII, XXXIII. Polybe, l. XVII, et Ambassad., 6-9. Plutarc., in Flamin. Florus, l. II.

Digitized by Google

monde après les Romains. Par la déclaration des jeux isthmiques, cette puissance fédérative fut détruite; les divers membres furent tous détachés du corps hellénique : on compta en Grèce jusqu'à seize peuples tous indépendants les uns des autres. C'étaient les Macédoniens et les Épirotes; les Achéens Phthiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhæbes, les Athamanes, dans la Thessalie; les Acarnaniens, les Ætoliens unis aux Phocidiens et aux Locriens, les Béotiens, les Athéniens, les Eubéens, dans la Grèce centrale; enfin, dans le Péloponèse, les Spartiates, les Messéniens, les Éléens, les Achéens, qui recouvrèrent Argos et Corinthe.

En rendant à ces républiques la faculté de se régir par leurs lois, les Romains leur donnèrent la faculté de disposer, selon leur caprice, de leurs ressources, de prendre dans chaque occasion telle détermination que leur suggéraient leurs intérêts ou leurs passions du moment, d'abandonner leurs voisins ou d'en être abandonnés à leur tour. Ces faibles états ne pouvaient se défendre avec avantage contre l'étranger qu'en dépendant d'une volonté et d'une impulsion uniformes : avoir jeté la divergence dans leurs forces, c'était en avoir produit l'anéantissement.

Ce n'est pas tout. Pour mettre la division dans la division, le sénat fit naître partout deux factions qui avaient éclaté chez les Achéens pendant la dernière guerre : l'une défendait les lois et la liberté du pays, l'autre soutenait qu'il n'y avait de loi que la volonté des Romains. Il était impossible à ces deux partis de tomber jamais d'accord, et de prendre aucune résolution réclamée par les circonstances.

§ VI. — *Dans la guerre contre Nabis, la désunion du Péloponèse maintenue.*

Après avoir détruit la grande union du corps hellénique, Flamininus travailla à empêcher qu'il ne se formât aucune union partielle et locale. Les Achéens, auxquels il avait fallu restituer Corinthe et Argos, les Lacédémoniens, dont le tyran Nabis avait rassemblé jusqu'à trente mille soldats, tendaient chacun de leur côté à ranger tous les peuples du Péloponèse sous une même loi. Dans la guerre que Flamininus fit à Nabis, il lui enleva Gythium, mais il s'abstint soigneusement de prendre Sparte et de détruire ses ressources, afin de laisser des rivaux aux Achéens, et de tenir le Péloponèse partagé entre les deux peuples. Nabis ne tarda pas à faire aux Achéens une nouvelle guerre, où Philopœmen, avec tous ses talents, ne put écraser Sparte et le tyran; où le Péloponèse, armé contre lui-même, s'affaiblit; où éclata la coupable justesse des vues de Flamininus (1).

(1) Tite-Live, l. XXXIV, c. 22-48, et l. XXXV, c. 25. Plutarque, Vies de Flamininus et de Philopœmen.

Digitized by Google

§ VII. — *Les Ætoliens, mécontentés à dessein, appellent Antiochus en Grèce.*

Sa conduite avec les Ætoliens offrit les mêmes caractères. Il leur permit de joindre à leur république la Phocide et la Locride, afin de pouvoir invoquer ce fait au besoin, et prouver à d'autres alliés, dans d'autres circonstances, que Rome reconnaissante savait récompenser les traîtres qui se déclaraient pour elle contre leur compatriotes. Mais la Phocide et la Locride n'ajoutaient presque rien à la force militaire des Ætoliens. Mais il leur refusa opiniâtrément les villes de la Thessalie qu'ils réclamaient : il leur ôta tout espoir de conquérir cette contrée riche, populeuse, guerrière ; d'établir une domination redoutable dans la Grèce centrale ; d'hériter du commandement de la Grèce, dont on venait de dépouiller Philippe, et auquel ils aspiraient. Par ses refus, par les injures qu'il leur prodigua (1), Flamininus espérait les jeter dans le dépit et dans quelque démarche téméraire, qui amenât de nouvelles révolutions fatales à la Grèce : il n'y compta pas en vain.

§ VIII. — *Guerre d'Antiochus en Grèce. Les Ætoliens, l'un des trois peuples les plus puissants de la Grèce, sont assujettis par les Romains.*

Les Ætoliens rêvaient toujours la domination de la Grèce. Ils essayèrent d'abord de s'en saisir par eux-mêmes et formèrent trois tentatives à la fois contre la Thessalie, l'île d'Eubée et le Péloponèse. N'ayant réussi qu'à se saisir de Démétriade, ils appelèrent Antiochus en Grèce pour les mettre en possession du commandement dont Rome les avait frustrés.

192. Antiochus attira dans son alliance, outre les Ætoliens, les Athamanes, les Éléens, les Béotiens, conquit l'île d'Eubée et la Thessalie. Les Romains lui opposèrent les Achéens, et Philippe qu'ils relevèrent momentanément : ils combattaient leurs ennemis avec leurs ennemis.

191. Un de leurs préteurs chassa Antiochus de la Thessalie ; Acilius Glabrion et Caton le vainquirent aux Thermopyles, et le contraignirent à se sauver en Asie (2).

---

(1) Polybe, Ambassad., 6. Tite-Live, l. XXXIII, c. 11, 12, 19. Dans l'assemblée des Grecs, Flamininus dit aux Ætoliens : « Vous ne connaissez rien, Ætoliens, ni aux vues » des Romains, ni à mes desseins, ni aux intérêts de la Grèce.... Cessez, Ætoliens, de » nous fatiguer les oreilles de vos impertinentes clameurs. » Et ils avaient vaincu pour les Romains à Cynoscéphales !

(2) Tite-Live, l. XXXV, à partir du chap. 33 ; l. XXXVI. Plutarque, Vies de Philopœmen, de Flamininus, de Caton. Appien, Guerre de Syrie, p. 151 et suiv.

Digitized by Google

Les Ætoliens, attaqués immédiatement par Acilius et ensuite par Fulvius, 191-190; privés des villes dont ils s'étaient saisis en Épire et en Thessalie avec l'aide d'Antiochus; poursuivis au cœur même de l'Ætolie, s'engagèrent, pour se sauver d'une ruine entière, à reconnaître la suprématie romaine, à n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux de Rome, à livrer leurs armes et leurs chevaux, et à payer une contribution de mille talents euboïques (2,750,000 fr.). Ce traité reçut son exécution l'an 189. Par la soumission des Ætoliens, l'un des trois peuples les plus puissants de la Grèce, commencèrent l'asservissement de la Grèce et la domination des Romains dans ce pays (1).

Fulvius et Flamininus avaient ménagé de telle sorte les trêves et les reprises d'hostilités avec les Ætoliens, qu'avant d'être accablés eux-mêmes, ils enlevèrent à Philippe la moitié des conquêtes que les Romains lui avaient permis de faire dans la Thessalie et les pays voisins, comme prix des secours qu'il avait fournis aux Romains contre Antiochus (2).

§ IX. — *La ligue achéenne, la plus grande puissance de la Grèce depuis l'abaissement de Philippe, devient l'objet de toutes les attaques de Rome.*

Dans le cours de la guerre des Romains contre Antiochus, Philopœmen avait annexé Sparte, la Messénie, l'île de Zacinthe à la ligue achéenne, 192-191. La ligue achéenne comprenait donc toutes les contrées du Péloponèse. Tous les peuples de la péninsule avaient les mêmes lois, les mêmes magistrats, les mêmes poids, les mêmes mesures. Si cette parfaite union se consolidait, et que les événements préparassent d'utiles alliés aux Péloponésiens, ils pouvaient défendre leur indépendance contre toutes les attaques.

La ligue devint dès lors l'objet de toutes les violences et de toutes les perfidies des Romains. Le sénat lui enleva l'île de Zacinthe; il acheta dès cette époque les stratéges ou principaux magistrats, Diophane et Aristène, pour prendre en toute occasion contre leur patrie des mesures contraires à ses intérêts; enfin il se déclara le patron des Messéniens, jaloux de Philopœmen, et des esclaves bannis de Sparte, pour faire révolter Messène et Sparte contre la ligue, 188-183. Les efforts de Philo-

(1) Tite-Live, l. XXXVI, c. 22-35; l. XXXVII, c. 6, 7, 48, 49, 50; l. XXXVIII, c. 1-12. Polyb., Ambassad., 16, 17, 26, 27, 28.

(2) Tite-Live, l. XXXVI, c. 13, 14, 25, 29, 33, 34, 35, et l. XXXVIII, c. 2, 3. Plutarque, Vie de Flamininus.

Digitized by Google

pœmen et de son digne ami Lycortas déjouèrent ces trames odieuses; mais les Romains assassinèrent Philopœmen par la main des traîtres à gages qu'ils avaient à Messène, pendant que Flamininus traversait la Grèce pour aller demander à Prusias la tête d'Annibal.

Après la mort du grand Philopœmen, dont les talents politiques et guerriers pouvaient seuls donner assez de force à la ligue pour résister aux sourdes attaques de Rome, les Achéens résolurent d'éviter à tout prix une rupture avec la république. Leur réserve se changea en épouvante quand ils entendirent la déclaration de Callicrate, l'un de leurs députés, au sénat assemblé, et la réponse plus infâme, s'il est possible, du sénat. « Pères conscrits, dit Callicrate, l'Achaïe, comme toutes les » républiques de la Grèce, est partagée en deux factions, l'une dé- » vouée, l'autre contraire à vos intérêts. Vos partisans sont en horreur. » Mais si vous voulez vous déclarer ouvertement pour eux, la crainte » d'encourir votre colère contraindra le peuple à les élever aux hon- » neurs; devenus magistrats, ils livreront à leur tour le peuple à votre » discrétion. » Le sénat dit « qu'il serait à souhaiter que dans chaque » ville les magistrats ressemblassent à Callicrate. » En même temps il écrivit aux Ætoliens, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Épirotes, aux Acarnaniens, dans des termes propres à armer la Grèce contre la ligue achéenne; éleva Callicrate à la stratégie, et réintégra les bannis de Sparte dans leur patrie. Cette ville, et toutes celles qui, dans leur folie, souhaitaient se séparer de la ligue achéenne, n'attendaient plus qu'un signe de Rome pour se porter à un soulèvement. Attentif jusqu'au bout à ne combattre autant que possible qu'un ennemi à la fois, le sénat remit la perte des Achéens après la ruine de Persée, qu'il méditait alors (1).

§ X. — *A la suite de la guerre contre Persée, les Romains anéantissent la puissance de la Macédoine et de l'Épire, qui cessent d'exister en corps de nation. L'asservissement de ces deux pays, après celui de l'Ætolie, ôte aux Grecs la moitié de leurs moyens de résistance en cas d'attaque ultérieure de la part de Rome.*

Philippe avait jugé avec raison qu'une lutte nouvelle contre Rome était inévitable, puisque la Macédoine n'était pas encore esclave. Il

(1) Polybe, Ambassad., 41, 42, 43, 46, 47, 51, 52, 58. Tite-Live, l. XXXV, c. 33-39; l. XXXVI, c. 31-36; l. XXXVIII, c. 30-35; l. XXXIX, c. 33, 35, 36, 37, 48-51. Plutarque, Vies de Philopœmen et de Flamininus.

Digitized by Google

avait utilement employé, dans le silence et le secret, ses dernières années à repeupler ses états, aguerrir vingt mille soldats, faire un amas considérable d'argent et d'armes pour la formation d'une nombreuse armée, se ménager enfin au besoin les services mercenaires de cent mille Thraces et Bastarnes. Persée lui succéda en 178. Pendant les six premières années de son règne, il travailla, avec beaucoup d'adresse, à préparer le rétablissement des rapports entre la Macédoine et la Grèce, jadis rompus par Flamininus. La majeure partie des Grecs avait ouvert les yeux sur la politique romaine, et était disposée à aider le roi de Macédoine, au moment de sa rupture avec Rome. Elle eut lieu en 171. Mais, frappé de lâches terreurs en présence du danger, il n'osa achever la victoire commencée aux bords du Penée. Son avarice le priva du secours intéressé des Bastarnes et des Thraces, et le manque de forces suffisantes lui ravit à son tour quatre fois l'occasion de soulever la Grèce. Il prétendit défendre la Macédoine comme une forteresse, avec ses montagnes et ses fleuves, au lieu de la défendre avec deux cent mille bras; il y réussit trois ans. Mais les défilés de la Macédoine, pour être difficiles, n'étaient pas impraticables : Marcius, puis Paul Émile au sud, Anicius à l'ouest, les franchirent enfin. Persée fut vaincu à Pydna; Gentius, son allié, à Scodra. On les détacha des chars des triomphateurs pour les plonger dans les cachots, où ils subirent une mort lente et cruelle (1).

La Macédoine et l'Illyrie cessèrent d'exister en corps de nation et furent partagées, la première en quatre, la seconde en trois districts indépendants les uns des autres; défense fut faite, sous peine de mort, aux habitants de chaque district de communiquer avec ceux du district voisin et avec l'étranger. Tous les grands furent exilés en Italie, pour ôter les chefs aux soulèvements nationaux, possibles et à venir.

§ XI. — *Le sénat, après la guerre de Persée, enlève aux républiques grecques, par les plus odieuses mesures, la disposition de l'autre moitié des forces de la Grèce.*

Ces deux royaumes dissous, le sénat épuisa par les plus violentes mesures la force des républiques grecques, avant de leur porter le coup

(1) Tite-Live, l. XXXVI, c. 33; l. XXXVIII, c. 2, 3; l. XXXIX, c. 23, 24, 25, et les notes des commentateurs, c. 28-29, 33, 34, 47, 48, 53; l. XL, c. 3-16, 28, 24, 54-58; l. XLI XLIV. Polybe, Ambassad., 40, 42, 44, 46, 48, 50, 60, 61, 62, 68, 69, 74, 85, 86, 87. Fragm. dans Vallois, Exemples de Vertus et de Vices. Plutarque, Vie de Paul Émile. Florus, l. II. Velleius Paterc., l. I, c. 10.

Digitized by Google

mortel. Dans l'Épire, il détruisit en un seul jour soixante-dix villes, et réduisit cent cinquante mille hommes en esclavage; il ruina également de fond en comble plusieurs cités de la Thessalie. Il permit et favorisa l'assassinat du sénat ætolien. Il arracha à leur patrie, à leurs familles, à leurs biens, les principaux citoyens de l'Ætolie, de l'Acarnanie, de la Béotie, de l'Achaïe enfin, au nombre de mille; il les envoya subir en Italie un jugement : l'accusation portait qu'ils avaient été, soit ouvertement, *soit dans le cœur*, partisans de Persée. Jusqu'alors les premières charges des diverses républiques avaient été remplies tantôt par ses partisans, tantôt par des patriotes. Après la défaite de Persée, ses agents restèrent seuls maîtres de toute l'administration, soumirent leurs pays respectifs aux mesures propres à établir dans le présent l'obéissance passive aux ordres de Rome, et à préparer dans l'avenir la réduction de la Grèce en province romaine. Le sénat avait remplacé les ruses et les perfidies de la politique par la brutalité du despotisme : toutefois on aperçoit le reste d'une vieille habitude de dissimulation dans le sénatusconsulte qui déclarait libres la Macédoine et l'Illyrie, à moins qu'on ne veuille voir dans cet acte une sanglante ironie.

§ XII. — *Le sénat profite de l'usurpation d'Andriscus et de la guerre qu'entreprennent les Achéens désespérés, pour réduire la Macédoine et la Grèce en provinces romaines.*

S'il prit un masque, il se lassa bientôt de le porter : l'imposteur Andriscus s'étant fait proclamer roi de Macédoine, il envoya le préteur Métellus le vaincre à Pydna, et réduire la Macédoine en province romaine, 148. Il fit repasser en Grèce le petit nombre des bannis qui avaient survécu à dix-sept ans d'exil, de misère et de chagrin : c'étaient des messagers chargés d'annoncer par leur présence les mesures dont il allait frapper le pays. Ses commissaires détachèrent de la ligue achéenne Sparte, Corinthe, Argos, Orchomène d'Arcadie, Héraclée de Thessalie : c'était préluder à la destruction totale de la ligue. Les bannis Damocritus, Diæus, Critolaüs, élevés successivement à la stratégie, égarés par le désespoir et le patriotisme, mirent les armes aux mains des Achéens, et se firent vaincre à Scarphée en Locride par Métellus, et à Leucopetra près de Corinthe par Mummius. Mummius détruisit Corinthe de fond en comble, et sur ses débris fumants annonça à la Grèce qu'elle était réduite en province romaine, 146 (1).

(1) Tite-Live, l. XLV, c. 26-45; Epitome des liv. 49, 50, 52. Polybe, Ambassades, 105,

Digitized by Google

§ XIII. — *Retour sur l'histoire des colonies grecques dans l'Italie centrale et méridionale, la Sicile, la Gaule, l'Afrique. Elles tombent toutes successivement dans la dépendance de Rome.*

Pour compléter l'histoire de la Grèce, il reste à examiner quel fut le sort de ses colonies dans la Grande-Grèce, la Sicile, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique.

Nous reprendrons l'histoire des colonies au point où nous l'avons laissée dans les chap. XVII, XVIII, XIX.

Histoire des villes grecques de l'Italie centrale et méridionale, depuis la fin du règne de Denys l'Ancien. — Les deux villes grecques principales de l'Italie centrale étaient Cumes et Naples. Cumes, tombée au pouvoir des Campaniens, passa avec eux sous la loi des Romains l'an 345, deux ans avant la guerre du Samnium; Naples, la dix-septième année de cette guerre, 326. La décadence des villes de la Grande-Grèce ou de l'Italie méridionale avait eu pour premier principe l'abus de leurs richesses, la corruption de leurs mœurs, les vices de leur gouvernement. Les deux Denys avaient à la fois hâté cette décadence par leurs armes et par leurs funestes exemples. Ils dominèrent quelque temps dans Locres, Hipponium, Caulonia, Crotone et Rhégium. Ces villes, rendues à la liberté depuis les troubles de Syracuse et l'expulsion de Denys le Jeune, furent attaquées tour à tour par les tyrans de Syracuse, Héraclide, Sosistrate et Agathocles. Agathocles prit deux fois Crotone: il égorgea les habitants, et pilla leurs biens en 299; en 293, il se saisit d'Hipponium. Les Grecs, affaiblis par ces attaques, subirent successivement l'alliance de Rome: 1° Thurium, quatre ans avant la guerre contre Pyrrhus, 286; 2° les autres villes de la Messapie, de la Lucanie, du Brutium, à la fin de cette même guerre; Crotone, en 277; Locres, en 275; Tarente, en 273; Rhégium, en 271, après avoir été délivrée de la garnison romaine, qui dix ans auparavant avait massacré sa population. L'alliance de Rome laissa aux cités grecques leurs lois, leurs magistrats, leur religion, leurs coutumes; mais elle les priva de leur puissance militaire, et les astreignit à n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux des Romains. Thurium seule devint colonie romaine, l'an 190.

Histoire de la Sicile, depuis l'usurpation d'Agathocles jusqu'à la réduction de l'île en province romaine, 317-211. — Agathocles, fils

---

122, 126, 137, 143, 144. Exemples de Vertus et de Vices, n. 85, 86. Pausan., Achaïc Florus, l. II, c. 14, 16. Velleius, l. I, c. 14. Orose, l. IV, c. 22; l. V, c. 3. Justin, l. XXXIX, c. 1, 2.

Digitized by Google

d'un potier, décrié dans sa jeunesse par la licence de ses mœurs, s'illustra plus tard par ses exploits dans les armées de Syracuse. Banni deux fois de la ville par les factions, il fut investi du généralat par l'aveugle confiance du peuple, en 317. A peine revêtu de cette dignité, il établit son despotisme par le massacre de dix mille Syracusains. Les mêmes moyens le rendent maître absolu dans Messane, Tauroménium, Gela, 315-311, villes qui composaient à cette époque le domaine de Syracuse, avec Agrigente, Léontium, Catane, Égeste, Camarine. Agathocles reprend le projet favori de tous les tyrans et généraux de Syracuse, il veut chasser les Carthaginois de la Sicile. Il y est battu par eux, et assiégé dans Syracuse, 310. Dans cette situation difficile, il prend la résolution de les arracher des murs de Syracuse, en allant les attaquer sous les murs de Carthage. Il débarque en Afrique avec une partie de sa flotte et de son armée; il prend la Grande-Ville, Tunis, Utique, range sous sa domination deux cents villes ou bourgades sujettes de Carthage, défait les armées de cette république dans deux batailles, et la réduit aux dernières extrémités. Il s'allie avec Ophellas, roi de Cyrène, l'assassine, joint les Cyrénéens à ses troupes, et augmente ainsi ses forces de toutes les leurs, 311-307. Pendant ce temps, ses lieutenants repoussent les Carthaginois des murs de Syracuse, et tuent leur général Amilcar. Mais la révolte d'Agrigente et de quelques autres villes siciliennes contraint Agathocles à repasser en Sicile : il accable les rebelles, les assujettit de nouveau et retourne en Afrique, où ses affaires ont décliné en son absence. Il est vaincu dans une bataille décisive, abandonne lâchement son armée, et s'enfuit à Syracuse, 307. Il conclut la paix avec les Carthaginois, 306; détruit ensuite le parti de Dinocrate, qui a rassemblé jusqu'à 25,000 hommes contre lui, 305; dirige ses efforts contre les villes de la Grande-Grèce, ruine Crotone, 299, et prend Hipponium, 293. Son petit-fils Archagate et Ménon l'empoisonnent en 289, et mettent fin à une vie toute pleine de crimes, d'entreprises aventureuses et d'exploits.

Aucun de ces deux ambitieux ne parvient à lui succéder. Icétas rétablit la démocratie, obtient du peuple la charge de général, et l'exerce pendant neuf ans, 289-280. Il est dépouillé par Tynion ; celui-ci trouve un rival dans Sosistrate : Syracuse, déchirée par la guerre civile qu'ils allument, assiégée par les Carthaginois, appelle Pyrrhus à son secours, 278. Pyrrhus reçoit les clefs des principales villes siciliennes, 277, chasse les Carthaginois de presque toutes leurs possessions, délivre les Siciliens du brigandage des Mamertins, mercenaires de la Campanie à la solde d'Agathocles, qui se sont récemment emparés de

Digitized by Google

Messane par une odieuse violence. Mais Pyrrhus tyrannise à son tour les Siciliens et se voit contraint à quitter leur île, 276.

275. — Après sa retraite, Hiéron, descendant de Gélon, est élu chef de l'armée de Syracuse : il marche contre les Mamertins, se défait des soldats étrangers, auteurs de la plupart des troubles, et taille en pièces les Mamertins. Rentré vainqueur à Syracuse, il est déclaré roi et reconnu pour tel par les alliés, 269. Son règne n'est troublé que par la défaite qu'il éprouve l'an 264, en combattant les Romains conjointement avec les Carthaginois, alors ses alliés : il conclut avec les Romains une alliance prolongée dans un espace de cinquante années : pendant tout ce temps, il assure à ses sujets un bonheur et une prospérité que leurs démagogues n'avaient jamais pu leur donner. L'an 241, à la fin de la première guerre Punique, il voit la moitié de la Sicile passer de la domination de Carthage sous celle de Rome et devenir province romaine : dans cette province se trouvaient enclavées plusieurs villes grecques, Agrigente entre autres. Hiéron conserve Syracuse et toutes les villes dépendantes de Syracuse, jusqu'à sa mort, arrivée en 215.

Hiéronime, son petit-fils, lui succède : le faste et la tyrannie de ce prince soulèvent l'indignation générale ; il est assassiné après un an de règne, 214. Ses beaux-frères, Andranodore et Thémistius, songent à hériter de son pouvoir : ils sont massacrés par la faction démocratique, qui enveloppe dans leur perte leurs femmes, derniers restes du sang d'Hiéron. Épicyde et Hippocrate, nommés premiers magistrats, se déclarent pour Annibal contre les Romains : soixante-six villes siciliennes, parmi lesquelles Agrigente, abandonnent également le parti de la république. Marcellus met le siége devant Syracuse : longtemps défendue par le génie d'Archimède, elle succombe en 212. Les autres villes siciliennes tombent en la puissance de Marcellus et de Lævinus, ou se rendent volontairement. Toute la Sicile est réduite en province romaine, 210. Lævinus désarme les Siciliens et tourne tous leurs travaux, toutes leurs pensées, vers la culture de leur fertile territoire. La Sicile, devenue province, conserve ses magistrats particuliers et ses lois dans chaque ville ; mais Rome y envoie un préteur pour surveiller son obéissance, pour exiger le tribut en argent et en blé qu'elle paye annuellement, et auquel les Italiens ne sont pas assujettis.

Histoire de la colonie de Cyrène depuis la mort d'Alexandre. — Après la mort d'Alexandre, Cyrène devient une province des Lagides ; sous Ptolémée Physcon, elle est érigée en royaume particulier. Appion, fils naturel de ce prince, la lègue par testament aux Romains, 97. Cy-

Digitized by Google

rène conserve une sorte d'indépendance, probablement en s'engageant à payer un tribut.

Histoire des colonies de la Gaule depuis la mort d'Alexandre. — Dès l'année 218, la première de la seconde guerre Punique, Marseille contracte avec Rome une alliance véritable, une alliance dont le nom ne cache pas une véritable servitude. Le sénat maintient leur liberté aux Marseillais, après qu'il a réduit la partie méridionale de la Gaule Transalpine en province romaine, sous le nom de province des Gaules, 118. Marseille, protégée par les Romains, continua à fleurir, conserva son importance, son gouvernement, ses mœurs depuis 218 jusqu'en 49. A cette époque, s'étant déclarée pour le parti de Pompée et de la république, elle fut prise par César, et d'alliée elle devint sujette de Rome : sa puissance finit ; elle perdit ses anciennes mœurs et sa frugalité avec sa liberté. Dès lors ses habitants songèrent exclusivement à amasser des richesses, et s'abandonnèrent tellement aux plaisirs que, si l'on en croit Athénée, leur mollesse, comme celle des anciens Sybarites, passa en proverbe. Au milieu de ce débordement, l'éloquence, la littérature, la philosophie, continuèrent à être enseignées publiquement, comme à Athènes. Dans le premier siècle après J.-C., elle donna naissance aux orateurs Oscus et Agrotas, aux médecins Démosthènes, Crinas et Charmès, au satirique Pétrone, qui tous portèrent leurs talents à Rome. Dans le second siècle, elle produisit encore plusieurs hommes qui professèrent avec éclat l'éloquence à Marseille. A. P.

NOTES.

Note I.

Sur l'époque à laquelle remonte, en Grèce, l'usage de la monnaie, des poids et des mesures.

Hérodote, l. I, c. 94, dit que, de tous les peuples, les Lydiens frappèrent les premiers des monnaies d'or et d'argent. Pélops, parti des confins de la Lydie et de la Phrygie, en venant s'établir en Grèce au commencement du XIVe siècle (Thucyd., l. I, c. 9), y introduisit l'usage de la monnaie, si déjà il n'y était pas connu. En effet, vers la fin du même siècle, Thésée, au rapport de Plutarque, « fit frapper une *monnaie* avec la marque d'un bœuf, soit à cause du taureau de » Marathon, soit à cause du général Taurus, qu'il avait défait, soit pour exhorter

Digitized by Google

» les citoyens au labourage; et l'on dit que c'est de cette monnaie qu'ont été tirées » ces expressions : Cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs. » (Plutarch., *in Theseo.*) Dans les années qui suivent le siége de Troie, Alcinoüs dit aux chefs des Phæaciens : « Que chacun de nous donne à l'étranger un manteau superbe, une » tunique et un talent d'or précieux. » (Homère, *Odyssée*, l. VIII, v. 392, 393.) Gellius, dans Pline, l. VII, c. 56, témoigne que Palamède, l'un des héros de la guerre de Troie, inventa les poids et les mesures. De sorte que l'usage des poids et des mesures dans le Péloponèse, au temps de Phidon d'Argos, et celui de la monnaie à Athènes, au temps d'Hippias, n'étaient que des renouvellements ou des perfectionnements, et non pas des inventions.

Note II.

On va trouver dans ces notes II et III la preuve que, l'an 308, les droits, l'autorité de la famille d'Alexandre, résultant de leur légitimité, subsistaient encore en Macédoine et en Asie quinze ans après la mort du conquérant. Ces notes se rapportent au chapitre XXXIV. Antigone essaye de gagner Eumène, le presse de se déclarer pour lui, lui envoie une formule de serment portant qu'il servira, en tout et partout, Antigone seul; que les amis et les ennemis d'Antigone seront les siens. Eumène corrige ainsi la formule : « Je servirai Olympias et les rois ses enfants; » j'aurai mêmes amis et mêmes ennemis qu'eux. » Ce serment paraît le plus équitable aux Macédoniens. Ils le lui font jurer tel qu'il l'a dressé, lèvent le siége de Nora, et envoient vers Antigone pour le porter à prêter le même serment. Et ces Macédoniens étaient les soldats mêmes d'Antigone ! (Plutarch., *in Eumene.*)

Peu après cet événement, le roi Arrhidée écrit à Antigène et à Teutanus, chefs des Argyraspides, de remettre le commandement des troupes à Eumène. Ce message remplit les deux chefs de jalousie et de dépit. Cependant ils n'osent désobéir; et, pendant toute la guerre qui suit, non-seulement les Argyraspides obéissent à Eumène, mais ne veulent même recevoir d'ordres que de lui (Plutarch., *ibid.*) Eumène va trouver Cléopâtre, sœur d'Alexandre, à Sardes, et se sert de son ascendant pour gagner les chefs et les officiers, persuadé que l'obéissance, commandée par la bouche de cette princesse, ne trouverait pas d'opposants. (Justin, l. XIV, ch. 1 : « Ut ejus voce centuriones principesque confirmaret, existimaturos » ibi majestatem regiam verti, undè soror Alexandri staret. Tanta veneratio ma- » gnitudinis Alexandri erat, ut etiam per vestigia mulierum favor sacrati ejus » nominis quæreretur. ») Arrivé dans la Haute-Asie, Eumène, voulant doubler le nombre de ses soldats, « fait tenir à tous les chefs des satrapies supérieures » des lettres signées de la main des rois (Arrhidée, Eurydice, Olympias), par » lesquelles il leur était enjoint d'obéir en tout à Eumène, » et chacun des satrapes lui amène sur-le-champ un renfort. En vertu des injonctions de la famille d'Alexandre, éloignée de plus de quatre cents lieues, Eumène dispose encore de toutes les richesses de l'Orient. « Eumène tira du trésor royal les sommes » dont il avait besoin, parce que les gardes de ce trésor avaient reçu un ordre

Digitized by Google

» exprès, de la part des rois, de ne délivrer l'argent qu'à lui seul. » (Diodore, l. XIX, p. 662 et 664.)

Olympias tombe plus tard au pouvoir de Cassandre; elle a provoqué la haine des Macédoniens, en mettant à mort cent de leurs officiers. Cependant tel est l'ascendant que conserve sur eux la mère d'Alexandre, que Cassandre n'ose lui laisser plaider sa cause dans leur assemblée, et que le fer tombe des mains des soldats qu'il a envoyés pour la mettre à mort. Il est obligé de recourir aux parents des victimes d'Olympias pour trouver des bourreaux. Ainsi Diodore, Plutarque, Justin, tous les historiens qui ont présenté l'histoire de cette époque, s'accordent pour nous montrer l'influence exercée sur les événements par les idées de la légitimité. Les détails que nous venons de rapporter, et que les historiens modernes n'ont pas même aperçus, prouvent que les successeurs d'Alexandre auraient trouvé des difficultés, peut-être insurmontables, à dépouiller les héritiers légitimes, si trois circonstances n'avaient favorisé leurs projets : 1° Les chefs conspirèrent constamment contre l'autorité d'Eumène, qu'ils méprisaient en qualité d'étranger et d'homme d'une naissance obscure; 2° La lâcheté ou la trahison de Peucestas livra à Antigone le bagage des Argyraspides, et mit aux prises leur intérêt personnel avec leur fidélité à la cause des rois, et leur obéissance à la personne d'Eumène; 3° Les dissensions de la famille royale lui ôtèrent la plus grande partie de ses ressources, et les fureurs d'Olympias apprirent à verser le sang d'Alexandre.

Note III.

(Diodore de Sicile, l. XIX, c. 62.) « Antigone convoqua l'assemblée des soldats » et des Macédoniens, qui se trouvaient réunis alors en ce lieu, accusa d'abord » Cassandre du double crime d'avoir mis à mort Olympias, et de retenir mainte- » nant en captivité Roxane et le *roi lui-même* (Alexandre Aigus). Il lui reprocha » ensuite d'avoir épousé par force Thessalonice (sœur d'Alexandre le Grand), pour » *acquérir par là un titre au royaume de Macédoine, et pour le réclamer* » *comme sa propriété.* Toute l'assemblée étant entrée dans son ressentiment, il » fit passer un décret par lequel on déclarait Cassandre ennemi public, s'il ne » retirait de ses prisons le roi et Roxane, sa mère, *pour les rendre aux Macé-* » *doniens*, et s'il ne se soumettait à Antigone, nommé généralissime et gardien » de la couronne de Macédoine..... Quand ce décret publié eut été *approuvé par* » *toute l'armée*, on fit partir des courriers pour le distribuer de toutes parts..... » Les capitaines qui avaient servi sous Alexandre, et qui étaient satrapes de diffé- » rentes provinces de l'Asie, soupçonnaient beaucoup Antigone de vouloir *inter-* » *rompre la succession naturelle de la couronne d'Alexandre. Il espérait* » *beaucoup de les ramener à son parti par cette idée de guerre entreprise* » *pour le service de la maison royale : ce qui les engagerait tous à se réunir* » *sous ses enseignes et à favoriser ses démarches, couvertes d'une apparence* » *si avantageuse.* »

(Justin, l. XVI, c. 1.) Démétrius Poliorcètes, se justifiant auprès de l'armée du

Digitized by Google

meurtre d'Alexandre, fils de Cassandre, dit « qu'Alexandre l'avait attaqué le pre-
» mier; qu'au reste, il était roi à plus juste titre, soit que l'on considérât l'expé-
» rience que donnaient les années, soit que l'on s'attachât aux règles du droit;
» que son père avait toujours suivi le roi Philippe et Alexandre le Grand dans
» toutes leurs expéditions militaires; que depuis *il avait été fidèle ministre des*
» *enfants d'Alexandre et toujours le premier à poursuivre ceux qui s'étaient*
» *révoltés contre eux;* qu'au contraire, c'était Cassandre, père des deux jeunes
» princes, qui avait exterminé la maison royale; qu'il n'avait épargné ni les prin-
» cesses ni leurs enfants, et qu'il n'avait point eu de repos qu'il n'eût fait
» périr jusqu'au dernier rejeton de la tige royale; que, comme il n'avait pu
» venger ce crime sur Cassandre lui-même, il l'avait vengé sur ses enfants;
» qu'en conséquence de cette action, si les mânes étaient capables de quelque
» sentiment, Philippe et Alexandre le Grand aimaient mieux voir sur le trône de
» Macédoine ceux qui avaient vengé leur mort et celle de leur race, que ceux qui
» en avaient été les auteurs. » AYANT GAGNÉ LES ESPRITS PAR CE DISCOURS, ON LUI DÉFÉRA LE TITRE DE ROI.

NOTE IV.

(Polybe, liv. IX, c. 7. Discours de l'Acarnanien Lyciscus en faveur de Philippe.)
» Les Ætoliens n'avaient en vue que de se mettre au-dessus de Philippe et d'hu-
» milier les Macédoniens; mais, sans y penser, ils ont attiré d'Occident une nuée,
» qui peut-être à présent ne couvrira d'abord que la Macédoine, mais qui dans la
» suite s'étendra sur toute la Grèce, et lui causera de grands maux. C'est à tous
» les Grecs à prévoir la tempête qui les menace..... Après cela, qui ne s'attendrait
» pas à une irruption de la part des Romains? qui n'aurait horreur de l'impru-
» dence des Ætoliens, qui ont conclu de pareils traités? »

(Polybe, liv. XI, c. 2. Harangue aux Ætoliens sur leur guerre avec Philippe.)
» Quand les Romains auront mis fin à leur guerre d'Italie, il est hors de doute
» qu'ils viendront avec toutes leurs forces se jeter sur la Grèce, en apparence
» pour vous porter des secours, Ætoliens, mais au fond pour en grossir le nombre
» de leurs conquêtes..... Vous prendrez alors les dieux à témoin; mais ni dieu ne
» voudra, ni homme ne pourra vous secourir. » A. P.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

Histoire d'Égypte, depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la réduction de cette contrée en province romaine, 301-29 ans avant J.-C.

L'histoire des premiers temps de l'Égypte n'est guère plus obscure que celle des trois derniers siècles qui précèdent l'ère chrétienne. Ce n'est qu'avec peine qu'on est parvenu à composer l'ordre chronologique des rois qui ont régné sur les Égyptiens depuis le premier Ptolémée jusqu'à la mort de Cléopâtre. Les écrits des historiens (1) n'ont pas suffi pour préciser la date de leur avénement au trône et celle de leur mort : il a fallu interroger les monuments encore subsistants en Égypte, les inscriptions dont ils sont couverts, et les médailles qui nous sont parvenues en assez grand nombre sur les Lagides (2). On sent qu'avec des secours de cette nature on peut atteindre à la certitude des faits principaux, mais non parvenir à présenter l'histoire d'un peuple dans son ensemble et dans ses détails. Cependant, malgré l'insuffisance des renseignements que nous possédons, quelques vérités ressortiront de leur uniformité, en quelque sorte invariable : nous pourrons caractériser cette époque par des traits qui lui appartiennent, et lui donner la physionomie qui lui est propre.

La dynastie des *Lagides* se divise en quatre branches différentes : elle présente seize souverains, qui fournissent vingt et un règnes successifs. Le principe de l'hérédité était établi en Égypte. Le trône ne sort pas de la famille de Ptolémée *Lagus*. Pour l'affermir davantage dans ses descendants, il y eut quelquefois partage de l'autorité entre deux princes, ou bien un mariage confondait les droits du frère et de la sœur. Mais les empoisonnements et les meurtres sont fréquents dans la famille royale. L'ambition, les débauches, une mollesse orientale, dégradent ces princes ; ils n'ont d'audace que pour le crime. Le palais d'Alexandrie est tour à tour souillé de leurs attentats et arrosé de leur sang. Nourris au milieu des

(1) Des *fragments* de Tite-Live, de Polybe, de Diodore de Sicile, les *Syriaques* d'Appien, l'*Histoire* de Justin, de Josèphe, et les *Livres des Machabées*, sont les principales sources où nous avons puisé pour les annales de l'Égypte. Parmi les écrivains modernes, nous avons surtout consulté M. Champollion-Figeac, dont les travaux ont été couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*Annales des Lagides*, 2 vol. in-8°, 1819) ; les articles de M. Saint-Martin sur les Ptolémées, qui jettent un grand jour sur quelques parties de l'Histoire d'Égypte, et le *Manuel de l'Histoire ancienne*, par Heeren.

(2) *Recherches pour servir à l'histoire d'Égypte, tirées des Inscriptions grecques et latines*, par M. Letronne, membre de l'Institut. *Historia Ptolemæorum Ægypti regum, ad fidem numismatum accommodata.* Amsterdam, 1701, fol.

Digitized by Google

intrigues, sans cesse menacés par des conspirations, ils sont plus occupés de défendre leur vie que d'ajouter à la splendeur de la couronne. Ils donnent cependant aux Égyptiens une littérature qui avait manqué à leurs premiers temps. Mais, transportée en Afrique par la conquête, elle reste comme étrangère aux mœurs et à la langue du peuple vaincu. Les efforts des princes, mal secondés par leurs sujets, font naître peu d'ouvrages dignes de la protection généreuse qu'ils accordent à la culture des lettres et des arts. Cette stérilité de productions du premier ordre, au milieu d'une moisson si abondante de travaux littéraires, historiques et philosophiques, nous semble prouver que les mœurs, que les institutions, que l'état de la société en Égypte s'opposaient au succès des lettres, et que la volonté de monarques absolus fut impuissante pour leur donner la vie et l'éclat qu'elles avaient trouvés sur le sol libre de la Grèce. Le muséum d'Alexandrie, le cortége nombreux de savants qu'il renfermait, servaient plutôt à la pompe de la cour des Ptolémées qu'ils n'excitaient l'émulation des Égyptiens, ou qu'ils ne répondaient à leurs besoins. Leurs mœurs, comme leurs croyances religieuses, résistèrent à l'influence de leurs maîtres, et l'école d'Alexandrie ne fut jamais que la faible image de l'académie.

§ I. — *Fondation du royaume d'Égypte ; règne de Ptolémée Soter.*

Pendant les querelles des successeurs d'Alexandre, *Ptolémée*, fils de Lagus, surnommé *Soter* par les Rhodiens, s'était affermi dans l'Égypte, qui lui était tombée en partage : il y avait joint la partie de l'Arabie voisine de l'Égypte, les côtes de la Libye, la Cyrénaïque, dont il était resté maître, après des alternatives de revers et de succès, 323-301. Il profita de la victoire d'Ipsus, 301, pour reprendre la Cœlé-Syrie et la Phénicie, à l'exception de Tyr et de Sidon, ainsi qu'une partie de l'île de Chypre, pays qu'il avait déjà envahis et perdus une fois. En 294, il acheva la conquête de l'île de Chypre, et peu après celle de la Phénicie par la prise de Tyr et de Sidon, qu'il enleva à Démétrius, vaincu et devenu prisonnier de Séleucus, 286.

Ptolémée, possesseur paisible, mais redouté, d'un vaste royaume, jouit, jusqu'à la fin de ses jours, d'une paix qui ne fut plus interrompue. Il embellit Alexandrie de monuments et de temples, et commence la tour de Pharos, qui n'est terminée, par les soins de Sostrate de Gnide, que sous le règne de son successeur. Averti par un songe, il demande au roi de Sinope les images du dieu *Sérapis*, qui entre de lui-même dans Alexandrie, 286. Il fonde une bibliothèque, qui fut constamment agrandie par les soins de ses successeurs, et qui devint le plus vaste dépôt des connaissances de l'antiquité. Il protége les sciences et les lettres, attire à sa cour les hommes qui les cultivent, et

Digitized by Google

les y fixe par les récompenses qu'il leur accorde. Il s'occupe à consolider dans sa famille le sceptre qu'il porte depuis trente-huit ans; dans la crainte des rivalités si communes entre frères d'un lit différent, il désigne lui-même pour son héritier Ptolémée, surnommé *Philadelphe*, qu'il avait eu de Bérénice. Un autre fils plus âgé, Ptolémée, surnommé *Céraunus*, à cause de l'impétuosité de son courage, et né d'Eurydice, l'une des deux femmes du roi, semblait avoir, à cause de son âge, plus de droits à la couronne; mais le vieux roi, sacrifiant à son affection l'intérêt de sa dynastie et la stabilité du trône, proclame pour son successeur le fils de Bérénice, et abdique en sa faveur, 285 ans avant Jésus-Christ, afin de consolider par sa présence le choix qu'il impose à ses sujets, au mépris des lois établies dans tout l'Orient et des conseils de ses amis. Ptolémée Soter survit pendant deux ans à son abdication; il assiste en quelque sorte à son apothéose, et voit les honneurs divins que la reconnaissance des Égyptiens doit décerner à sa mémoire comme à celle d'Alexandre. Il meurt dans un âge fort avancé, l'an 283 avant J.-C.

§ II. — *Histoire d'Égypte, depuis la fin du règne de Ptolémée Soter jusqu'à celui de Ptolémée Épiphane*, 285-181 *avant J.-C.*

Ptolémée II Philadelphe, 285-247. — Ce prince est surnommé ironiquement *Philadelphe* par les Égyptiens, empressés de flétrir ses persécutions sanglantes contre les princes de sa famille. Son avénement au trône détermine l'éloignement de Céraunus, qui occupe quelques années le royaume de Macédoine, et qui périt en repoussant une invasion de Gaulois. Argène, le plus jeune de ses frères, accusé de conspiration, est mis à mort par son ordre; Méléagre subit le même châtiment, pour avoir favorisé l'insurrection des habitants de l'île de Chypre. Sa femme Arsinoé est chassée de son lit, exilée à Coptos et remplacée par une autre Arsinoé, veuve de Lysimaque et sœur du roi, 278. Trois ans après, Ptolémée fait recueillir et traduire en grec les livres hébreux: c'est la version des *Septante*, que quelques critiques ont aussi attribuée, d'après divers passages d'auteurs de l'antiquité, à Ptolémée Soter ou à Démétrius de Phalère (1). Il favorise les progrès de l'astronomie, l'étude des sciences et des arts, augmente les richesses de la Bibliothèque fondée par son père, et s'efforce de donner aux Égyptiens l'amour des

(1) *Voyez* ce qui a été décrit par M. Champollion-Figeac, dans le deuxième volume des *Annales des Lagides*, p. 20 et suiv.

Digitized by Google

lettres qui forment la plus belle gloire de la Grèce. Il porte cependant ses regards au dehors et conclut un traité d'alliance avec les Romains, vainqueurs de Pyrrhus, défend la liberté de la Grèce contre Antigone Gonatas, contient, par la terreur de ses armes, Cyrène, que Magas son frère veut pousser à la révolte, et prévient l'attaque d'Antiochus Théos, roi de Syrie, en envoyant des troupes dans ses propres provinces. Ptolémée Philadelphe meurt après un règne de trente-huit ans, et laisse la couronne à son fils Ptolémée Évergète, 247.

Ptolémée III Évergète (le Bienfaisant). 247-222. Ptolémée Évergète avait à venger la mort tragique de sa sœur Bérénice, victime de la jalousie de Laodice, veuve d'Antiochus Théos. Il envahit la Syrie, fait des conquêtes sur les provinces voisines de l'Euphrate, franchit le fleuve, s'empare de la Babylonie, de la Susiane et de la Perse, pousse sa marche victorieuse jusque dans la Bactriane, et rend à l'Égypte les images des dieux que lui avait enlevées Cambyse, 241. Il seconde ensuite les premiers efforts d'Aratus, qui vient de rendre la liberté à Sicyone, et se déclare le protecteur de la ligue achéenne. Les quinze dernières années de ce prince sont presque stériles d'événements dont le souvenir nous ait été conservé par les historiens. Il donne asile à Cléomène, qui, battu par les Macédoniens à Sellasie, abandonne Sparte, sa patrie, et se réfugie à la cour d'Égypte. Ptolémée Évergète meurt en 222, après un règne de vingt-cinq ans.

Ptolémée Philopator, 222-205. — Le surnom de *Philopator* ne met pas Ptolémée à l'abri des soupçons les plus odieux : on l'accuse d'avoir abrégé les jours de son père par le poison. Sa cruauté envers les autres membres de sa famille nous le montre capable des crimes les plus hardis. Sa mère Bérénice, Magas, son frère, furent mis à mort par ses ordres. Cléomène, que son infortune aurait fait respecter de tout autre prince, s'attira le ressentiment de Philopator. Le roi de Sparte, cherchant son salut dans son désespoir, voulut exciter une sédition dans Alexandrie. Les habitants l'abandonnèrent, sourds aux accents qui, déjà, ne faisaient plus d'impression sur les Grecs eux-mêmes. Cléomène prévint par une mort volontaire le supplice qui lui était réservé. Ptolémée fit enfermer dans un sac de cuir et mettre en croix le corps de Cléomène. Sa mère et ses enfants, et les femmes des compagnons de son exil, furent impitoyablement égorgés.

Les excès et la faiblesse de Ptolémée Philopator, qui abandonnait toute l'autorité à de vils ministres, Agathoclès et Sosibius, déterminèrent Antiochus le Grand à prendre les armes pour délivrer une partie

Digitized by Google

de ses États du joug des Égyptiens. De grands succès signalent ses premiers efforts : il s'empare de Séleucie (sur la mer), défendue par une garnison égyptienne; il force les défilés du Liban et de l'Anti-Liban, et entre en vainqueur dans Tyr et dans Ptolémaïs. Après une trève de quelques mois, il donne suite à son expédition, bat Nicolaos, lieutenant de Ptolémée, et soumet les villes voisines de l'Arabie. Mais Ptolémée, craignant pour son trône, avait fortifié Péluse et réuni soixante-dix mille hommes d'infanterie, cinq mille cavaliers et soixante-treize éléphants. Les deux princes en viennent aux mains près de Raphia, avec des forces à peu près égales, 216; Antiochus y est vaincu et rentre à Antioche, laissant à Ptolémée la possession de la Syrie et de la Phénicie. Cette victoire, qui termine la guerre, rend inutiles au roi d'Égypte les secours qui lui sont offerts par le sénat de Rome. En augmentant sa sécurité, elle le plonge dans de coupables débauches. Il met à mort Arsinoé, sa femme et sa sœur, pour épouser la sœur d'Agathoclès, et meurt après dix-sept ans de règne, chargé du mépris et de la haine de ses sujets, 205.

Ptolémée V Épiphane, 205-181. — Ptolémée Épiphane n'avait que cinq ans et demi à la mort de son père. Sa tutelle et l'administration des affaires sont disputées par Agathoclès, le jeune Sosibius et Tlépolème, au milieu des guerres civiles, de la dilapidation des finances et de l'affaiblissement de l'Égypte. De leurs mains l'autorité passe entre celles d'Aristomène, Acarnanien de naissance, qui conserve la régence jusqu'à la majorité de Ptolémée Épiphane, 196. Antiochus, enhardi par l'enfance de ce prince et par la faiblesse de l'autorité qui régit l'Égypte, renouvelle la guerre et reprend les villes de Syrie et de Phénicie qui lui avaient été enlevées. Tlépolème lui oppose en vain l'Ætolien Scopas, qui se fait battre sur les bords du Jourdain et capitule dans Sidon. L'Égypte n'est sauvée que par l'ambition d'Antiochus, qui, occupé d'autres projets, traite avec les tuteurs du jeune roi, et lui promet en mariage sa fille Cléopâtre, à laquelle il assigne pour dot les provinces qui avaient été le sujet de la guerre, 198.

L'Égypte, menacée au dehors, était agitée au dedans par la rébellion. Lycopolis arborait l'étendard de la révolte; les chefs des mécontents soutiennent le siége pendant six mois et sont condamnés à un supplice cruel, au mépris de la parole du roi, qui leur avait promis la vie sauve. Les projets ambitieux de Scopas, de Dicœarque, appuyés par les Ætoliens, engagent Aristomène à faire couronner Ptolémée. La milice étrangère est licenciée, et ses chefs sont condamnés à périr, 196. Quel-

Digitized by Google

ques années après, Ptolémée épouse la fille d'Antiochus, et offre cependant au sénat de Rome ses secours contre ce prince, 191-190. La fin du règne de Ptolémée n'est marquée que par des troubles qui éclatent dans plusieurs parties de l'Égypte. Il est obligé de se rendre à Saïs, à Naucratis, où s'étaient manifestés d'affreux désordres. Ptolémée, à l'aide de Grecs mercenaires, réduit les rebelles et meurt empoisonné par ses courtisans, que menaçaient à la fois son avarice et sa cruauté, 181.

§ III. — *Histoire d'Égypte, depuis le règne de Ptolémée Épiphane jusqu'à la mort de Cléopâtre et la réduction de cette contrée en province romaine*, 181-30 *avant J.-C.*

Ptolémée VI Philométor, 181-146. — Le commencement du règne de ce prince fut une régence moins agitée que celle du règne précédent. Philométor, âgé seulement de cinq ans, eut pour régente sa mère Cléopâtre, qui, par sa sagesse et sa fermeté, sut maintenir la tranquillité dans l'intérieur de l'Égypte et défendre l'intégrité du royaume contre les efforts ambitieux du roi de Syrie, Séleucus. Son successeur, Antiochus Épiphane, attaqué dans la Syrie par Eulæus et Lenæus, qui avaient pris la tutelle de Philométor, après la mort de Cléopâtre, remporta une victoire entre le mont Casius et Péluse, s'empara de Memphis et d'un grand nombre de places de l'Égypte, et fit le jeune roi prisonnier, 170. Pendant sa captivité, qui dura quatre ans, son frère Évergète II administra le royaume; les deux princes régnèrent ensuite ensemble pendant deux ans. Antiochus n'avait rendu la liberté à Philométor que dans l'espoir que les querelles des deux rois lui faciliteraient la conquête de l'Égypte. Trompé dans son attente, il reprit les armes, et il marchait sur Alexandrie, lorsque Popilius, ambassadeur de Rome, lui signifia, avec une hauteur si célèbre, l'ordre de respecter l'allié du peuple romain, 168. Le même Popilius termina les différends survenus entre Philométor et Évergète, et assigna au premier l'Égypte et Chypre, au second la Libye et la Cyrénaïque. Évergète, mécontent de son lot, se rendit à Rome pour réclamer auprès du sénat. On y ajouta l'île de Chypre, dont Philométor défendit avec succès la possession par les armes. Ce prince permet au Juif Onias de consacrer le temple de Bubaste au culte des Juifs, et fait aussi plusieurs dédicaces de temples égyptiens à des divinités grecques.

Ni les liens de famille, ni les traités, ni la volonté de Rome, ne pouvaient éteindre l'éternelle rivalité des rois d'Égypte et de Syrie. Philométor, tout en promettant sa fille Cléopâtre à Démétrius, formait une

Digitized by Google

alliance secrète avec Alexandre, ennemi de ce prince. Mais l'infidélité d'Alexandre rendit Ptolémée à ses premières promesses, et lui fit tourner les armes contre un perfide allié. Blessé dans une bataille gagnée sur l'Oronte, il mourut peu de jours après des suites de sa blessure, après un règne de trente-cinq ans, 146.

Ptolémée Eupator et *Ptolémée VII Évergète II*, 146-117. — Un contrat grec, publié pour la première fois depuis quelques années (1), nous a fait connaître le nom de *Ptolémée Eupator*, comme le successeur immédiat de Ptolémée Philométor, son père. Ce prince était jusqu'ici inconnu dans l'histoire. Au reste, aucun événement qui puisse lui être attribué ne signale son règne éphémère. Ptolémée Évergète II ne laissa figurer son nom dans les actes publics que dans le dessein de mieux tromper sa mère, et d'usurper plus sûrement la couronne d'Égypte. A la mort de Philométor, Évergète abandonne la Cyrénaïque, où il régnait comme dans un exil. Près d'attaquer l'Égypte par les armes, il s'engage à épouser Cléopâtre, veuve du dernier roi, et à se déclarer le tuteur de son fils. Mais aussi cruel que perfide, en devenant l'époux de Cléopâtre, il fait égorger dans ses bras le jeune Eupator. Dans la suite de son règne, sa conduite répondit à ce crime atroce. Il fit périr un grand nombre de Cyrénéens qui l'avaient accompagné en Égypte, parce qu'ils s'étaient permis de le railler sur ses passions extravagantes. Aussi les Égyptiens substituèrent-ils le surnom de *Kakergète* (malfaisant) à celui d'*Évergète* (bienfaisant), qu'il s'était donné. Flétri par eux du surnom de *Physcon* (ventricosus), il se rendit tellement odieux à ses sujets, qu'il fut forcé d'abandonner Alexandrie pour aller mendier les secours étrangers qui devaient le replacer sur le trône, 131. Soutenu par les talents d'Hégélochus, et favorisé par des embarras qu'il suscita au roi de Syrie, il rentra en Égypte, qui lui obéit jusqu'à sa mort, 117. Cependant à tous les vices qui le dégradaient Évergète alliait le goût des sciences et des lettres, qui l'a fait aussi surnommer *Philologue*. Il avait eu pour précepteur le célèbre Aristarque.

Ptolémée VIII, Soter II, Alexandre et Cléopâtre, 117-81. — Le trône d'Égypte, pendant les trente-six années qui suivirent, est tour à tour occupé par les deux fils d'Évergète II, que Cléopâtre, sa veuve, élève et précipite au gré de son ambition. Soter II, appelé au trône par

(1) Cette publication a été faite par M. Bockh en 1821. Voir l'article Ptolémée Eupator, dans la Biographie universelle, par M. Saint-Martin, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Digitized by Google

les vœux des Égyptiens et par le droit de primogéniture, subit cependant la nécessité de répudier son épouse Cléopâtre, pour s'unir à Sélène, sa seconde sœur. Cléopâtre, restée souveraine de Chypre, offrit ses secours et sa main à Antiochus Cyzicenus, l'un des prétendants au royaume de Syrie; mais, peu de temps après, elle périt victime de la haine de sa sœur Tryphène, épouse d'Antiochus Gryphus, rival de Cyzicenus. Ptolémée Soter, déjà odieux à sa mère, eut le malheur de se montrer favorable à ce dernier prince, tandis qu'elle soutenait Antiochus Grypus. Elle prêta à son fils le dessein de la perdre, et, à l'aide de ce crime supposé, elle fit soulever contre lui le peuple d'Alexandrie, le chassa de l'Égypte et le sépara de sa femme Sélène et des deux fils qu'elle lui avait données, 107.

Alexandre Ier et Cléopâtre, 107-88. — Cléopâtre, implacable dans sa haine, poursuit Ptolémée Soter en Chypre et en Syrie, où il s'était rendu pour secourir Antiochus Cyzicenus. Ce prince dépouillé, qui se trouve encore à la tête d'une armée de trente mille hommes, prend une faible part à la guerre civile qui désole la Syrie, combat pour son propre compte, fait des conquêtes en Judée et en Phénicie, et rentre en Chypre, après avoir en vain menacé l'Égypte. Cléopâtre et Alexandre, délivrés de la guerre étrangère, furent aussitôt divisés par l'ambition. Le prince prévint sa mère dans l'exécution du projet qu'elle formait de lui donner la mort. Ce parricide, suivi de la violation du tombeau d'Alexandre le Grand, excita contre lui une indignation générale. Contraint de fuir pour échapper à la fureur populaire, il céda le trône à Ptolémée Soter II, qui le ressaisit dix-huit ans et demi après l'avoir perdu, 88.

Ptolémée Soter II, pour la deuxième fois, 88-81. — Alexandre, dans la prévoyance de sa catastrophe, avait envoyé d'avance dans l'île de Cos sa famille et ses trésors. Il fit une tentative sur l'Égypte, et fut repoussé sur terre et sur mer. Il trouva même la mort dans un dernier combat; sa famille eut le même sort, à l'exception d'un fils qu'il avait laissé à Cos. Thèbes, ayant refusé de reconnaître l'autorité de Soter, est attaquée par ses armes et subjuguée, 86. Ce prince reçoit à sa cour Lucullus, chargé par Sylla de soumettre Cyrène révoltée, dont les Romains étaient en possession depuis l'an 93 avant J.-C., en vertu du testament d'Appion, fils naturel d'Évergète II. Soter II, surnommé aussi *Lathyrus*, meurt, ne laissant qu'une fille pour héritière de son trône, 81.

Bérénice, Alexandre II, 81. — Plusieurs médailles, conservées jusqu'à nos jours, font connaître le règne de Bérénice, qui gouverna seule

Digitized by Google

pendant six mois. Un fils d'Alexandre, d'abord prisonnier de Mithridate dans l'île de Cos, protégé ensuite par Sylla dans les mains duquel la guerre le fit tomber, éleva des prétentions au trône d'Égypte, lorsqu'il eut appris la mort de Soter II. Pour prévenir les embarras et les dangers d'une guerre civile, un mariage confondit les droits de ce prince, nommé Alexandre, et de Bérénice. Mais Alexandre, impatient de régner seul, égorgea Bérénice dix-neuf jours après une union qui n'avait été pour lui que le chemin du trône, 80. Il espérait que l'alliance de Rome et le crédit de Sylla le maintiendraient dans le pouvoir qu'il avait usurpé. Cependant, du vivant même du dictateur, les habitants d'Alexandrie, que la terreur de son nom avait préparés à l'obéissance, ne craignirent pas de se soustraire au joug d'un prince détesté. Le soin qu'il mit à célébrer, avec une pompe solennelle, les cérémonies du culte égyptien, ne put ni affaiblir l'indignation de ses sujets, ni le sauver de leurs fureurs. L'armée révoltée le massacra dans le gymnase, après un règne de quelques jours. Le peuple romain, ou plutôt les ambitieux qui le dirigeaient, se portèrent pour héritiers de la fortune et des États d'un prince auquel le sénat avait donné le titre d'ami et d'allié. On fit valoir un prétendu testament qu'Alexandre aurait fait en faveur de Rome, par haine de ses sujets. Mais l'existence de ce testament, souvent mentionnée dans les discussions du sénat et du Forum, est restée un fait problématique dans l'histoire. L'Égypte, comme tous les autres royaumes d'Alexandre, devait se perdre dans la domination romaine, et les Romains, pour l'asservir, n'avaient pas besoin d'un titre contesté pour en entreprendre la conquête (1).

Ptolémée XI Aulétès, 80-52. — La famille légitime des Lagides en Égypte étant éteinte à la mort d'Alexandre II, les Égyptiens mirent sur le trône un fils naturel de Ptolémée Soter II, Ptolémée, qui, de tous ses surnoms, a conservé plus généralement celui d'*Aulétès*, joueur de flûte. Son frère, plus jeune que lui, reçut en même temps l'île de Chypre, qui était comme l'apanage des frères ou des fils du roi d'Égypte. Aulétès, pendant tout son règne, eut à lutter contre la haine de ses sujets, aux

(1) L'historien des Lagides, M. Champollion-Figeac, donne huit ans de règne à Alexandre, qu'il fait mourir à Tyr, après avoir été chassé de son royaume par les soldats. Les autorités dont il appuie son opinion, quoique discutées avec beaucoup de sagacité, ne nous ont pas semblé détruire le témoignage positif de Porphyre et d'Appien. Nous avons mieux aimé suivre leur chronologie, qui a été adoptée par M. Saint-Martin à l'article *Ptolémée*, dans la Biographie universelle. Les deux princes, appelés ici *Alexandre*, portent aussi le nom de *Ptolémée IX* et de *Ptolémée X*.

Digitized by Google

yeux desquels il se rendit méprisable par ses vices et sa passion désordonnée pour la flûte, contre la défaveur constante dont il fut l'objet à Rome, et contre les prétentions des Lagides de Syrie qui réclamaient une couronne de leur famille. En 74, les deux fils de Sélène, Antiochus et Séleucus, firent cependant auprès du sénat des réclamations que l'or d'Aulétès et les embarras de la république empêchèrent d'accueillir favorablement. Ce prince, qui n'était pas reconnu roi par le peuple romain, fut menacé, l'an 65, de voir Crassus, alors censeur avec Catulus, obtenir du sénat la commission de rendre l'Égypte tributaire. L'année suivante, Rullus, en proposant la loi agraire, comprenait ce royaume dans le nombre de ceux qui devaient être réunis aux possessions de la république. Les événements de l'Asie, auxquels il ne s'intéressa que par des vœux et quelques négociations secrètes, lui donnèrent pour protecteur Pompée, dont il pouvait avoir tout à craindre. Ce général romain, fatigué de poursuivre Mithridate à travers des contrées inaccessibles, s'était dirigé vers la Syrie, et s'était même approché des frontières de l'Égypte. Il se montra sensible aux prières et aux riches présents d'Aulétès, et il fut son protecteur à Rome contre le parti qui voulait le dépouiller de la couronne; il le fit même reconnaître pour roi, l'an 59 avant Jésus-Christ. Mais, peu de temps après, son frère, qui régnait en Chypre, fut privé de son trône par un décret du peuple. Le roi de Chypre rendit facile l'expédition de Caton, en lui abandonnant, par une mort volontaire, ses trésors et son royaume. Cet événement fut cause de la chute d'Aulétès, qui, ne partageant pas l'indignation de ses sujets pour une spoliation injuste, fut chassé de l'Égypte et contraint d'aller mendier les secours de ces mêmes Romains qui lui avaient été si longtemps hostiles. L'Égypte, pendant la fuite d'Aulétès, fut successivement gouvernée par ses deux filles, Cléopâtre-Tryphène et Bérénice, par Séleucus, qui épousa la dernière de ces princesses, et par Archélaüs, son second époux, grand-prêtre de Bellone à Comane. Enfin Aulétès, après trois ans d'exil marqués par de nouveaux crimes, obtint, sous le consulat de Pompée, 55, les secours de Gabinius, gouverneur de Syrie, qui, au mépris d'un sénatus-consulte, entreprit une expédition en Égypte, vainquit Archélaüs, et rétablit sur le trône le prince protégé par Pompée. Aulétès, soutenu par des soldats gaulois que Gabinius lui avait laissés pour sa garde, régna encore trois ans. Il exerça une vengeance sanguinaire sur Bérénice, sa fille, et sur les habitants les plus riches de l'Égypte, dont les dépouilles l'aidèrent à s'acquitter envers Gabinius. Il mourut en 52.

Digitized by Google

Cléopâtre, Ptolémée XII et Ptolémée XIII, ses frères, 52-30. — Pendant ces vingt-deux ans, l'histoire d'Égypte se confond entièrement avec l'histoire de Rome. Une princesse également célèbre par sa beauté, par son ambition et par l'éclatante singularité de sa mort, exerce la plus funeste influence sur les événements qui remplissent le monde dans les dernières années de la république romaine. Après avoir été associée à la destinée de deux rois enfants, elle subjugue par la puissance de ses charmes le vainqueur de Pompée et celui de Brutus et de Cassius. En succombant enfin avec Antoine, elle entraîne dans sa ruine celle de l'Égypte, qui doit être esclave sous les Romains, comme elle l'a été sous les rois perses et sous les successeurs d'Alexandre.

La volonté de Ptolémée Aulétès avait assigné le trône d'Égypte à Cléopâtre, sa fille, et à Ptolémée, l'aîné de ses fils, et leur avait prescrit de s'unir par un mariage. Cléopâtre, plus âgée de quatre ans que son frère, qui n'en avait que treize, s'arrogea la plus grande autorité, et s'aliéna, par cette usurpation, les tuteurs du jeune prince. Une révolte, préparée par leurs intrigues dans Alexandrie, la fit sortir du royaume : elle se réfugia en Syrie. Dans le même temps, de plus grands intérêts se décidaient à Pharsale, et Pompée, vaincu par César, demandait un asile à Ptolémée, auquel son crédit avait vraisemblablement valu le trône qu'il occupait. Cet illustre fugitif, au lieu des secours qu'il avait droit d'attendre, trouva la mort en Égypte. César, attaché à sa poursuite, fut indigné d'un assassinat qui lui ravissait l'honneur d'une seconde victoire, ou la gloire plus belle encore de pardonner à un ennemi abattu. Vainqueur de Rome et de tant de peuples, il prétendit régler en maître les différends qui étaient survenus entre Cléopâtre et Ptolémée. Séduit par les charmes de cette princesse, il révolta, par une insolente partialité, et le fils d'Aulétès, et les nombreux partisans de ce prince. Avec trois mille hommes, il osa affronter toute la population d'Alexandrie et l'armée d'Achillas qui comptait vingt-deux mille soldats. Ptolémée périt dans les eaux du Nil; plusieurs monuments et la bibliothèque immense d'Alexandrie devinrent, pendant la guerre, la proie des flammes. Mais César, fortifié par quelques légions accourues à son secours, réduisit les ennemis de Cléopâtre, 48, et proclama pour roi et pour son époux son second frère Ptolémée XIII. Ce prince ne gouverna l'Égypte que quatre ans, après lesquels il mourut de maladie ou par le poison, 44. Cléopâtre fut alors la seule souveraine de l'Égypte. Accusée, quelques années plus tard, par Antoine d'avoir fourni des secours aux meurtriers de César, elle parvint à gagner son juge. Antoine,

Digitized by Google

captivé par cette princesse, sacrifia à un amour insensé sa gloire, l'intérêt de son ambition, et l'empire même du monde. Vaincu à Actium, sans avoir combattu, il se retira en Égypte, où il espérait soutenir encore une cause déjà perdue sans retour. Cléopâtre, qui n'avait cessé de le trahir depuis qu'il était tombé dans l'infortune, sut imiter l'exemple du triumvir, et se donna la mort pour échapper à la honte d'orner le triomphe d'Octave. Avec cette princesse finit la dynastie des Lagides, trente ans avant J.-C. L'Égypte, qu'ils avaient gouvernée près de trois siècles (294 ans), fut alors réduite en province romaine (1). C.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire de Syrie, depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la conquête de ce royaume par les Romains, 301-64 avant J.-C.

L'histoire des rois Séleucides est plus connue et moins obscure que celle des Ptolémées, quoique les sources en soient à peu près les mêmes (2). Il serait difficile de rechercher les éléments qui composent l'histoire de l'Égypte dans les trois derniers siècles avant J.-C., sans retrouver en même temps ceux qui appartiennent aux annales de la Syrie. On a cependant moins de certitude sur la chronologie des Lagides que sur celle des descendants de Séleucus. Cette différence résulte de la situation géographique et politique des deux royaumes. L'Égypte, située en Afrique, avait moins de contact avec les peuples civilisés de l'Occident: un seul de ses princes, occupé de conquêtes, franchit les limites de son royaume pour les étendre jusque sur des États voisins. Tous les autres régnèrent sans éclat, enfermés dans Alexandrie ou dans leurs palais; ils n'en sortirent que par la violence des usurpateurs ou la révolte de leurs peuples. Les rois de Syrie, au contraire, campés au milieu de l'Asie, portèrent leurs vues ambitieuses à l'orient et au couchant de leur royaume; ils s'intéressèrent de bonne heure aux affaires de la Grèce, et s'attirèrent à la fois les armes du peuple romain et l'attention de ses

(1) Almageste, traduction de M. Halma, l. III, c. 6.

(2) Voir la note du chapitre précédent, où nous indiquons les auteurs originaux de l'histoire d'Égypte. Vaillant a fait sur les rois de Syrie le même travail que sur les Lagides (*Seleucidarum imperium, sive Historia regum Syriæ, ad fidem numismatum accommodata.* Hagæ Comitum, 1732, in-fol.) Nous regrettons que les inexactitudes de cet ouvrage, d'ailleurs fort utile, n'aient pas été corrigées par les savants qui, de nos jours, ont abordé plusieurs problèmes historiques de l'antiquité.

Digitized by Google

historiens. Leurs relations fréquentes avec les Juifs jettent aussi quelque jour sur cette partie de l'histoire. Cependant nous devons faire observer qu'aucun grand écrivain de l'antiquité n'a présenté dans leur ensemble tous les faits historiques de la Syrie (1). Ce n'est que par des rapprochements de passages isolés que l'on arrive à une connaissance générale de l'empire des Séleucides. Des lacunes inévitables doivent se trouver dans une histoire ainsi rassemblée ; il est impossible que des lambeaux épars forment un tableau complet des événements politiques, des mœurs et du caractère d'un grand peuple pendant trois siècles.

§ I. — *Fondation du royaume de Syrie par Séleucus. Règne de ce prince*, 311-281.

Nous avons vu, au chapitre XXXIV, Séleucus s'emparer, de l'année 312 à l'année 308, de toutes les provinces de la Haute-Asie situées entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus, et contracter en 305, avec le roi des Indes Sandrocottus, qu'il ne put vaincre, un traité utile au commerce du nouvel empire qu'il fondait. Après la bataille d'Ipsus, 301, il obtint une partie des pays qui avaient appartenu à Antigone, la Cappadoce, l'Arménie et la Syrie.

Il crut qu'il lui importait de se rapprocher de l'Occident; et, abandonnant Babylone, il fonda, sur l'Oronte, Antioche, qui devint la capitale de son royaume. Cette ville, peuplée de Grecs, de Macédoniens, de Cypriotes, de Crétois et de Juifs, s'éleva rapidement à un si haut degré de prospérité et de grandeur, qu'elle devint la plus riche de l'Asie et la capitale de l'Orient sous les Romains. Séleucus divisa ses vastes états en soixante-douze satrapies. Il fonda ou agrandit un grand nombre de villes, auxquelles il donna, entre autres noms grecs, ceux d'*Apamée*, sa femme, et de *Laodicée*, sa mère, de *Séleucie*, de *Stratonicée*. Au milieu des soins de la guerre, à laquelle il ne prenait qu'une faible part, il s'occupait de faire fleurir son royaume par le commerce, et d'établir, par le Cyrus et l'Iaxartes, une communication plus facile avec la mer Caspienne. Il céda à son fils Antiochus son épouse Stratonice, avec le gouvernement de toute la Haute-Asie.

Séleucus s'était allié avec Démétrius et avait épousé sa fille pour contre-balancer l'union de Ptolémée et de Lysimaque. Le beau-père et le gendre en vinrent à une rupture, lorsque Démétrius prétendit reprendre en Asie les provinces qui avaient obéi autrefois à son père Antigone. Séleucus vainquit Démétrius en Syrie, le fit prisonnier dans les défilés

(1) Le livre qu'Appien a consacré aux Syriens est incomplet et ne fait bien connaître que leurs guerres contre les Romains.

Digitized by Google

du mont Amanus, 285, et l'enferma dans une maison royale, où il mourut trois ans plus tard.

Une ancienne jalousie, une querelle de famille et l'ambition du roi de Syrie, qui convoitait les provinces de l'Asie, armèrent, à la fin de leur carrière, l'un contre l'autre Séleucus et Lysimaque. Ce dernier, soutenu par l'alliance de Ptolémée Philadelphe, et maître de la Thrace et d'une grande partie de l'Asie Mineure, fit des levées considérables pour défendre les riches contrées qu'ambitionnait Séleucus. Deux princes, possesseurs l'un et l'autre de puissants royaumes, longtemps unis par l'intérêt et par une longue communauté de dangers et de succès, combattirent en Phrygie, près de Cyropédion, avec la vigueur d'une ambition déçue et l'acharnement d'une vieille inimitié. Lysimaque y perdit le trône et la vie; Séleucus fut salué du nom de *vainqueur des vainqueurs*, 282. Cette victoire mit sous ses lois tous les états de Lysimaque et la Macédoine; mais il ne conserva que sept mois une domination aussi étendue. Ptolémée Céraunus, indigné de n'avoir pu le déterminer à porter la guerre en Égypte, lui donna la mort à Lysimachie, pendant qu'il faisait un pompeux sacrifice aux dieux, 281. L'assassin, couvert du sang du dernier et du plus grand capitaine d'Alexandre, se fit aussitôt proclamer roi de Thrace par son armée.

§ II. — *De la Syrie, depuis la mort de Séleucus Ier jusqu'à la mort d'Antiochus le Grand. Première période de la décadence des Séleucides*, 281-186.

Antiochus Ier, surnommé Soter, 281-260. — La décadence de l'empire des Séleucides se fit sentir après la mort de son fondateur. Son fils Antiochus, associé dès son vivant à ses victoires et à son gouvernement, soutint faiblement le fardeau d'un si vaste héritage. Ce ne fut qu'avec peine qu'il conserva l'intégrité du royaume qu'il avait reçu de son père. Il eut la faiblesse de ne pas venger sa mort, et perdit, par cette condescendance à la fois impolitique et criminelle, la suzeraineté d'un grand nombre de villes qui, s'étant placées sous la protection de Séleucus, repoussèrent avec indignation celle de son fils. Un des généraux d'Antiochus, Patrocle, ayant franchi le mont Taurus, se jeta sur les terres de Zipœtes, roi de Bithynie, et fut exterminé par ce prince avec toute son armée. Antiochus voulut tirer vengeance de ce revers; mais Nicomède, successeur de Zipœtes, s'étant fortifié des secours d'Héraclée, força le roi de Syrie à renoncer à la guerre après de vaines démonstrations, 275. Ce prince conclut en même temps un traité d'al-

Digitized by Google

liance avec Antigone Gonatas, auquel il céda la Macédoine, en lui donnant en mariage sa sœur Phila.

Un ennemi redoutable allait se répandre en Asie et menacer les états d'Antiochus. Les Gaulois, attirés ou du moins secondés par Nicomède, portèrent leurs ravages sur les terres d'Antiochus. Vaincu d'abord par eux dans le voisinage du mont Taurus, il ne parvint à réparer sa défaite qu'en donnant à ses soldats un mot de ralliement qu'il prétendait avoir reçu d'Alexandre lui-même dans une vision. Encouragé par d'autres succès qui le délivrèrent des Gaulois, et dont il fut redevable à ses éléphants, il se montra favorable aux prétentions de Magas, qui ambitionnait le trône d'Égypte, et il fit les préparatifs d'une expédition contre Ptolémée Philadelphe. Mais elle n'eut aucun succès; il ne put pénétrer en Égypte, et son propre royaume fut ravagé par les troupes ennemies, tandis qu'il essayait de s'emparer de Péluse. Antiochus Soter mourut à Éphèse après un règne de plus de vingt ans, 260. Les habitants de Lemnos lui consacrèrent un temple, et ceux de Smyrne adorèrent la reine, son épouse, sous le nom de *Vénus Stratonice*.

***Antiochus II, Théos ou Dieu*, 260-247.**—Ce prince reçut le surnom de *dieu* de la reconnaissance des Milésiens, qu'il délivra de la tyrannie de Timarque, leur oppresseur. Jaloux de se rendre maître de Byzance, il déclara la guerre à ses habitants. Ceux d'Héraclée, dès longtemps ennemis des Séleucides, mirent en mer une flotte de quarante galères pour soutenir Byzance, et, par cet appareil redoutable, ils contraignirent Antiochus à renoncer à son expédition. Il reprit les hostilités commencées par son père contre l'Égypte. Ses efforts, dirigés avec faiblesse et interrompus par les révoltes qui, de toutes parts, éclataient dans son royaume, n'eurent aucun résultat important. Cette guerre sanglante, sans être décisive, se termina par une alliance entre les deux princes, cimentée par le mariage d'Antiochus avec Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, 250. Mais Laodice, qui avait été sacrifiée à la politique, reprit bientôt après son empire sur le cœur d'Antiochus et à la cour de Syrie. Pour prévenir le retour de son inconstance, elle le fit empoisonner, et elle employa l'artifice pour faire déclarer roi Séleucus, l'aîné des fils qu'elle avait eus de son mariage, 247. Avec le règne d'Antiochus II commença le démembrement de l'empire des Séleucides. Deux princes, Arsace et Tiridate, descendants des anciens rois des Parthes, massacrèrent le gouverneur macédonien qu'Antiochus avait donné à la Perse, et fondèrent le royaume des Parthes, ou des Arsacides, 255, tandis que Théodote de Macédoine faisait révolter toutes les villes de la

Digitized by Google

Bactriane, et était proclamé roi des provinces de l'Orient, que Séleucus Nicator avait réunies au gouvernement de Babylone.

Séleucus II, surnommé Callinicus ou le Victorieux, 246-225. — Il ne faudrait pas conclure du surnom de *Callinicus* que Séleucus ait relevé l'empire par l'éclat de ses armes; s'il est vrai qu'il remporta un grand nombre de victoires, ses défaites furent peut-être encore plus nombreuses, et firent plus pour la décadence de la dynastie des Séleucides que ses succès pour sa durée. L'empoisonnement d'Antiochus II avait fait pressentir à Bérénice le sort que lui réservait, ainsi qu'à ses fils, la jalousie de Laodice. Le meurtre de la veuve du dernier roi et de ses deux fils fut précédé et suivi de la guerre civile, et souleva contre Séleucus Ptolémée III Évergète, qui porta ses armes au delà de l'Euphrate. L'empire des Séleucides fut sauvé de sa ruine par les troubles domestiques qui rappelèrent le roi d'Égypte dans ses états. Le vainqueur ne retira de ses conquêtes qu'un immense butin et la possession de la Cœlésyrie. L'expédition de Ptolémée en Asie favorisa la défection des villes indignées d'obéir à un prince parricide; mais les désastres de Séleucus les ramenèrent à l'obéissance, comme si elles eussent pensé que ce prince eût été assez puni de son crime par le double fléau de la guerre étrangère et de la guerre civile, dont il fut à la fois accablé. Dans le même temps, l'empire des Parthes se consolidait par de nouvelles victoires de Tiridate. *Antiochus Hiérax, l'Épervier*, frère de Séleucus, se déclarait roi des provinces de l'Asie-Mineure, dont il avait obtenu le gouvernement. Son oncle Alexandre et les Gaulois lui fournirent des secours, à l'aide desquels il vainquit Séleucus près d'Ancyre. Arsace, Théodote et les peuples de l'Orient assurèrent leur indépendance à la faveur de la discorde des deux frères. Eumène, dynaste de Pergame, ajouta aux embarras de Séleucus par ses mouvements hostiles. Vainqueur d'Antiochus et des Gaulois, il fit trembler le roi de Syrie pour son trône. Ptolémée Évergète rompit la paix qu'il avait accordée à ce dernier, et exerça de continuels ravages sur ses terres. Séleucus se maintint sur le trône au milieu des embarras de la révolte et de la guerre. Cependant quelques auteurs ont prétendu (1) qu'il fut vaincu et fait prisonnier par les Parthes, et même qu'il mourut dans leurs fers, 225.

Séleucus III, surnommé Céraunus ou le Foudre, 225-222, n'oc-

(1) Athénée et Justin attestent également l'infortune de ce prince, mais ils diffèrent sur les circonstances de sa mort. Vaillant ne discute pas les récits contradictoires de ces deux écrivains; il penche plutôt en faveur de Justin.

Digitized by Google

cupa le trône que quelques années ; il fut empoisonné par deux Gaulois, au moment où il conduisait une expédition au delà du mont Taurus, contre les peuples qui avaient fatigué son père et affaibli l'empire de leurs révoltes, 222.

Antiochus III, surnommé le Grand, 222-186. — C'est le règne le plus long et le plus éclatant de la dynastie des Séleucides, si l'on excepte celui de Séleucus Nicator. Ni les actions, ni le caractère d'Antiochus III, ne justifient le surnom de Grand qui lui a été conservé par les historiens. Dans les premières années de son règne, il eut assez de vigueur pour punir des gouverneurs rebelles ; mais ses efforts échouèrent à l'orient de son empire, et ne servirent qu'à affermir la puissance naissante des Arsacides. Il ne put triompher de la faiblesse de l'Égypte et de la minorité de ses rois. C'est surtout dans sa lutte contre les Romains que se dévoilent son imprévoyance et sa faiblesse ; il se montre inférieur aux rois de la Macédoine et de l'Afrique, qui balancèrent quelque temps la supériorité de leurs armes : et cependant il avait à sa cour et dans ses conseils un des plus grands capitaines de l'antiquité, l'ennemi le plus redoutable de Rome. Mais il ne sut tirer avantage ni du génie d'Annibal, ni des ressources immenses que lui présentaient l'étendue et la richesse de son royaume. Son ambition était au-dessous de son caractère et de son génie. Si nous n'avions connu ce prince que par l'impression que ses actions ont laissée sur l'esprit des Romains, il est vraisemblable que leurs historiens n'auraient rappelé le surnom de Grand qu'en témoignant leur mépris pour un titre usurpé par l'orgueil, ou accordé par la flatterie (1).

Le commencement du règne d'Antiochus fut rempli de troubles. Le perfide Hermias était son premier ministre ; deux frères, Molon et Alexandre, étaient gouverneurs, l'un de la Médie, l'autre de la Perse ; Achœus, vainqueur d'Attale, administrait les provinces en deçà du mont Taurus, et jouissait d'une autorité en quelque sorte monarchique. Molon et Alexandre, pendant qu'Antiochus célèbre son mariage avec Laodice, et qu'il tente de s'emparer de la Cœlésyrie, battent ses généraux Xénon, Théodote et Xénète, et se rendent maîtres de Séleucie, de Suze, et de toute la Babylonie. Antiochus, renonçant alors à des conquêtes inutiles, tourne ses efforts contre Molon, qu'il met en fuite sur les bords du Tigre, et qui échappe à sa vengeance en se donnant la

(1) Voir les paroles qu'Appien met dans la bouche des soldats romains, après la bataille de Magnésie.

Digitized by Google

mort. Hermias, qui de loin dirigeait et favorisait les complots des rebelles, est assassiné par les ordres du prince, auquel sa trahison avait été dévoilée par son médecin Apollophane. Le roi de Syrie, reprenant ses projets contre l'Égypte, 216, perd, par la défaite de Raphia, toutes ses conquêtes, et à son retour dans la Syrie il se voit contraint de porter les armes contre Achœus, poussé à la révolte par l'orgueil d'Hermias. Antiochus, secouru par le roi de Pergame, son allié, défait Achœus, qui est livré entre ses mains, et qui expie son crime par le dernier supplice, 214.

Son expédition dans les provinces orientales de l'empire est marquée par quelques succès auxquels il doit le surnom de Grand; mais il ne peut enlever à Arsace la Parthie et l'Hyrcanie. Il le reconnaît pour souverain de ces deux contrées, et se contente de quelques secours pour réduire Euthydème, qui, de gouverneur, s'est proclamé roi des Bactriens. Après une victoire éclatante, mais non décisive, Antiochus traite avec le rebelle, et finit par lui accorder le titre de roi. Il porte ensuite les armes contre les peuples de l'Inde, s'arrête à l'Indus, et rétablit dans ces provinces éloignées l'autorité des Séleucides. Avide de conquêtes, à peine est-il rentré dans ses états après huit ans d'absence, qu'il tente pour la troisième fois de ravir le trône d'Égypte aux descendants de Ptolémée Lagus, et qu'après la défaite de Philippe, roi de Macédoine, son allié, il se tourne du côté de la Grèce, où il doit trouver des ennemis plus redoutables. Excité par les conseils d'Annibal, forcé de répondre aux réclamations des Romains qui lui demandaient la liberté des villes grecques de l'Asie, et appelé par les vœux imprudents des Ætoliens, il passe la mer, débarque à Eubée, s'obstine à mépriser les sages avis de l'*exilé de Carthage*, et éprouve aux Thermopyles une défaite sanglante qui lui fait abandonner en fugitif un pays qu'il avait promis de rendre à l'indépendance, 190. Battu, l'année suivante, près de Magnésie, par L. C. Scipion, il obtient la paix aux conditions les plus onéreuses : il renonce à toute prétention sur les cités de l'Europe, retire les garnisons de toutes les villes de l'Asie en deçà du mont Taurus, et voit ses états démembrés augmenter la puissance d'Eumène, roi de Pergame, et celle des Rhodiens ses ennemis. Succombant sous le poids des tributs qui lui sont imposés, il pille le temple de Bélus à Élymaïs, et est assassiné par ses sujets indignés de ce sacrilége, dans la trente-septième année de son règne, 186.

Digitized by Google

§ III. — *De la Syrie depuis la mort d'Antiochus le Grand jusqu'à la réduction de cette contrée en province romaine*, 186-64.

Séleucus IV, surnommé Philopator, 186-174. — Le royaume de Syrie était trop affaibli pour que Séleucus IV pût songer à accomplir les vastes projets conçus par son père. Il essaya de faire une expédition au delà du mont Taurus pour soutenir Pharnace, roi de Pont, contre Eumène, roi de Pergame. Les Romains intervinrent dans cette querelle pour protéger leur allié, et interdirent tout acte d'hostilité au roi de Syrie. Trop docile aux conseils d'Héliodore, il persécuta les Juifs que ses prédécesseurs avaient établis dans plusieurs cités de l'Ionie, et fut assassiné, après douze ans de règne, par cet audacieux ministre, 174.

Antiochus IV, surnommé Épiphane, 174-164. — Antiochus IV, frère de Séleucus, fut surnommé *Épiphane* (illustre) au commencement de son règne, parce qu'il sut conserver dans sa famille la couronne que voulaient lui ravir le traître Héliodore et les partisans du roi d'Égypte. Dans la suite, il fut surnommé *Épimanes* ou *insensé*, à cause de l'extravagance de ses débauches, et du fanatisme avec lequel il persécuta les Juifs et ses sujets qui suivaient la religion de Zoroastre, pour leur faire embrasser celle des Grecs.

Voulant enlever l'Égypte à Ptolémée Philométor, il fait des préparatifs de guerre, et remporte une victoire près du mont Cassius. Ce succès lui ouvre l'entrée du royaume; il inonde la Basse-Égypte de ses ravages, fait le jeune roi prisonnier, et assiége Memphis. Dans une seconde expédition, il se porte du côté d'Alexandrie, dans l'espérance de s'en rendre maître; mais les ordres de Rome le forcent à renoncer à ses conquêtes, et remettent sur le trône Philométor à la place de Physcon. Il se venge sur les Juifs de l'humiliation qu'il éprouve, et les condamne à des supplices cruels pour les contraindre à oublier la loi de Moïse. Les Machabées repoussent avec énergie les tentatives cruelles du roi de Syrie, et Judas remporte plusieurs victoires sur ses généraux. La révolte de l'Arménie et de la Perse opère une diversion dans ses forces et l'accable de nouveaux revers. Antiochus meurt misérablement à Tabès, sur les frontières de la Perse et de la Babylonie, 164.

Antiochus V, surnommé Eupator, 164-162. — Le fils aîné d'Antiochus IV était en otage à Rome à la mort de son père: Antiochus V, le second de ses fils, lui succéda pendant l'absence de son frère; il n'était âgé que de neuf ans. L'empire des Séleucides s'affaiblit encore dans ce règne éphémère d'un roi enfant, livré aux intrigues des cours et à la

Digitized by Google

jalousie de Lysias et de Philippe, qui prétendaient l'un et l'autre à la principale autorité, 162.

Démétrius Ier, surnommé Soter, 162-149. — Ce prince, parvenu au trône par le meurtre de Lysias et d'Antiochus Eupator, ne dément pas dans la suite l'opinion qu'il donne de sa cruauté et de son ambition. Enflé du titre de *Soter* (sauveur), que lui avaient mérité quelques succès et le juste châtiment de deux gouverneurs de Babylone qui s'étaient érigés en vrais tyrans, il se plonge dans la débauche et abandonne à d'indignes ministres les soins les plus importants du gouvernement. Des conspirations, favorisées par les rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce, éclatent dans son royaume. Héraclide, entrant dans les vues de ces princes, fait jouer à un jeune Rhodien, nommé Bala, le rôle de fils d'Antiochus Épiphane, le fait reconnaître par le sénat romain en cette qualité, et le proclame roi de Syrie. Bala, soutenu par les forces des rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce, et guidé par les conseils d'Héraclide, triomphe de Démétrius dans une bataille générale; et lui ravit le trône et la vie, 149.

Alexandre Bala, 149-146. — Cet imposteur se consolide dans le rang suprême par l'alliance du même Ptolémée Philométor qui l'a fait roi. Il épouse Cléopâtre, fille de ce prince, et, par ce mariage, il dérobe à ses sujets le secret de sa naissance et de l'artifice qui lui a donné la couronne; mais il ne tarde pas à la compromettre par sa nonchalance et ses excès. Ammonius, son favori, contribue à rendre son autorité méprisable et odieuse aux Syriens. Barbare persécuteur des Séleucides, Bala fait périr tous ceux qui appartiennent à la famille royale. Démétrius, fils aîné de Soter, ayant rassemblé un corps de troupes, aborde en Syrie, réclamant le sceptre de ses ancêtres. Le roi d'Égypte offrait d'abord ses secours à Alexandre; mais instruit d'une conspiration formée contre ses jours par Ammonius, il tourne ses forces contre le prince qui protége ce perfide ministre, et reconnaît pour roi Démétrius II. Alexandre, abandonné par ses sujets, les traite avec tyrannie et va recevoir chez les Arabes le châtiment qu'il a mérité par ses crimes et sa lâcheté, 146.

Démétrius II, surnommé Nicator, règne d'abord dix-huit ans, est détrôné par Antiochus VI, et remonte sur le trône jusqu'en 125. — La destinée de la Syrie fut d'être gouvernée par de mauvais rois, qui eurent des ministres plus méchants encore. Démétrius II, redevable de son trône à Lasthène, fait massacrer, par ses conseils, la plus grande partie des troupes égyptiennes avec lesquelles il avait triomphé de l'usurpateur

Digitized by Google

Alexandre. Cette ingratitude, aussi cruelle qu'impolitique, le prive de son seul appui, et soulève contre lui un grand nombre de mécontents et les partisans du dernier roi. Diodote, surnommé Tryphon, ancien gouverneur d'Antioche, se met à leur tête, et fait reconnaître par le peuple le jeune fils d'Alexandre Bala, qui était resté chez les Arabes. Ce dernier prend le nom d'*Antiochus VI*, et est surnommé *Théos*. Cette élévation inespérée devient pour lui la source des plus cruelles infortunes. Tryphon ne s'était servi de son nom que pour arriver plus sûrement au pouvoir suprême; sa perfidie prive le jeune roi, qu'il tient comme en tutelle, de la protection qu'il aurait pu trouver chez les Juifs, et il se défait de ce prince par la plus atroce trahison.

La Syrie se divise aussitôt en deux partis, celui de Tryphon et celui de Démétrius II Nicator. Ce dernier, cédant au vœu des colonies grecques établies dans l'Asie-Supérieure, sort de son repos léthargique, et reprend les armes pour les défendre contre les entreprises du roi des Parthes. Le succès ne répond pas à son attente; il est battu par Mithridate, et reste dix ans prisonnier chez les Parthes, 130. La reine Cléopâtre, pendant la captivité de son époux, croit trouver un appui contre Tryphon en épousant son beau-frère Antiochus Sidètes. Mais ce prince est vaincu par l'usurpateur et se précipite dans un bûcher pour échapper à sa vengeance. Peu de temps après, le vainqueur trouve une fin non moins déplorable dans une guerre qu'il entreprend contre les Parthes; il triomphe de Phraate, et périt par la lâcheté des siens, qui l'abandonnent après la victoire. Démétrius, étant parvenu à briser ses fers, ressaisit pour la troisième fois le trône de Syrie. Aussi téméraire, malgré ses malheurs, il se mêle des affaires d'Égypte, et est battu par Alexandre Zébina, que Ptolémée Physcon a soulevé contre lui, 125.

« La suite de l'histoire des Séleucides n'offre plus qu'un enchaînement de guerres civiles, de querelles de famille, de cruautés révoltantes. Le royaume ne s'étendit plus alors que jusqu'à l'Euphrate, parce que toute l'Asie-Supérieure appartenait aux Parthes; et comme les Juifs finirent aussi par se rendre indépendants, il ne consistait plus que dans la Syrie proprement dite et la Phénicie. Sa décadence était telle, que les Romains eux-mêmes paraissent s'être peu souciés pendant longtemps de s'en emparer, soit parce qu'il n'y avait plus rien à prendre, soit parce qu'ils jugèrent plus sûr pour eux de laisser les Séleucides se déchirer les uns les autres jusqu'au moment où, après la fin de la dernière guerre contre Mithridate le Grand, ils se décidèrent à le réunir aux contrées qu'ils possédaient en Asie. » (Heeren.)

Digitized by Google

Pendant cette période on voit régner Alexandre Zébina, fils d'un tripier d'Alexandrie, qui usurpa la qualité de fils adoptif d'Alexandre Bala. Le fils aîné de Démétrius Nicator, Séleucus, tombe sous les coups de sa mère, déjà soupçonnée d'être l'auteur du meurtre de son époux. Mais Cléopâtre, qui a appelé au trône son second fils, Antiochus Grypus, est forcée, peu de temps après, de prendre le poison qu'elle a préparé pour donner la mort à ce prince. Antiochus Grypus, pour faire cesser une guerre qui ensanglante le royaume, partage la couronne avec son frère, Antiochus le Gyzicénien, 112. Plusieurs villes, profitant des guerres qui divisent les Séleucides, s'affranchissent de leur joug : Tyr, Sidon, Ptolémaïs et Gaza deviennent indépendantes. Antiochus Grypus périt de la main d'Héracléon de Bérée, et son rival se donne la mort après avoir été vaincu par son neveu, Séleucus Nicator, 94. Les guerres qui éclatent par l'ambition et la faiblesse des Séleucides font tomber pour quelque temps la Syrie sous une domination étrangère. Tigrane, roi d'Arménie, reçoit la soumission des Syriens, qui l'appellent de tous leurs vœux pour mettre fin à la guerre civile. Ce prince, pour être entré dans les projets de Mithridate, est attaqué et vaincu dans son royaume par Lucullus. Après sa défaite et celle du roi de Pont, la Syrie devient une province romaine, 64. C.

CHAPITRE XL.

Des divers royaumes de l'Asie formés du démembrement de l'empire des Séleucides. — République de Rhodes.

En retraçant, dans le chapitre précédent, les principaux faits de l'histoire des Séleucides, nous avons indiqué l'origine de quelques états secondaires qui se sont successivement formés des débris du royaume de Syrie. L'Asie, depuis la mer Égée jusqu'à l'Indus, fut, pendant un demi-siècle, soumise à la domination de Séleucus Nicator et à celle de son fils Antiochus. Ce vaste royaume était divisé en soixante-douze satrapies. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de l'Asie et de considérer le génie et le caractère des Séleucides, pour être convaincu que leurs débiles mains ne pouvaient pas contenir tant de gouvernements séparés, et imprimer la nécessité de l'obéissance à tant de chefs, placés à des distances considérables du centre de l'empire. Plusieurs gouverneurs, témoins de la faiblesse de leurs maîtres, rom-

Digitized by Google

pirent les liens qui les unissaient aux souverains d'Antioche, et, arrivant à l'indépendance politique par la révolte, ils se firent reconnaître pour rois par les princes dont ils avaient rejeté la suprématie. Il est digne de remarque que presque tous les royaumes secondaires de l'Asie survécurent à la ruine de la dynastie des Séleucides. Les Arméniens et les Parthes surtout, peu de temps après s'être soustraits à leur tutelle, furent assez puissants pour se défendre avec avantage contre les forces de Rome. Le royaume de Pont, si faible dès sa naissance, s'éleva à un haut degré de puissance sous le règne de Mithridate Eupator. Ce prince, doué d'un vaste génie et d'une ambition plus grande encore, aurait fait passer et aurait contenu sous son joug la plupart des peuples de l'Asie, s'il n'avait eu les Romains pour adversaires. Il aurait rétabli dans cette partie du monde l'unité de pouvoir qui avait d'abord appartenu aux Assyriens, qui leur fut ensuite disputée par les Lydiens, et qui fut ravie aux uns et aux autres par Cyrus, pour passer successivement aux rois de Macédoine et au sénat de Rome.

Il nous serait impossible, avec le peu de documents qui nous ont été transmis, d'établir quelques époques dans les deux siècles dont nous allons présenter le résumé rapide. Les notions sur ces peuples sont si incomplètes, que nous nous contenterons de marquer avec précision leur origine, les événements importants auxquels ils ont été mêlés, et par quelles révolutions successives ils sont tombés, pour la plupart, sous la domination romaine.

§ I. — *Royaume des Parthes*, 255-22 *avant J.-C.*

Il est difficile de déterminer avec précision les limites de l'empire des Parthes. Elles ont suivi les variations très-fréquentes de leur fortune. Ce peuple guerrier cherchait à les étendre tantôt à l'orient, tantôt à l'occident; ses succès ou ses revers à la guerre étendaient ou resserraient les contrées qui étaient soumises à sa domination. Né de la révolte contre les Séleucides, il ne légitimait ses conquêtes que par la victoire. On sait cependant que le siége du gouvernement était ou à Ctésiphon sur le Tigre, ou à Ecbatane dans l'Hyrcanie. La Parthie, conquise par Alexandre et échue, dans le partage des provinces, à Séleucus Nicator, se détacha de l'empire des Séleucides sous le règne d'Antiochus Théos, 255. *Arsace* et *Tiridate*, issus des anciens rois de Perse, ayant mis à mort Agathoclès, gouverneur des provinces orientales pour Antiochus Ier, se déclarèrent indépendants, et fondèrent un faible royaume, dont la capitale était Hécatompyle (ou la ville aux cent portes). Arsace Ier, qui paraît avoir eu la principale part dans cette entreprise hardie, soutint la guerre contre les généraux d'Antiochus, fut blessé dans une action, et mourut après trois ans de règne environ. Tiridate, qui prit le nom d'Arsace II, ne dut la conservation de sa puissance qu'aux querelles intestines de la

Digitized by Google

cour d'Antioche, et qu'à l'ambition imprudente de Séleucus Callinicus, qui, ne pouvant réduire son frère Hiérax, s'occupait de conquêtes du côté de l'Égypte. Tiridate, d'abord fugitif chez les Scythes, recouvra la Parthie et y joignit l'Hyrcanie, qu'il enleva au roi de Syrie; il battit ce prince et le fit prisonnier. Cette victoire eut des résultats si importants pour les Parthes, qu'elle fut regardée par eux comme le véritable commencement de leur monarchie (1).

A Tiridate succéda son fils *Artaban*, 217, ou Arsace III, dont l'autorité, menacée par Antiochus le Grand, fut, après une lutte de cinq ans, reconnue par ce prince. Artaban devint même l'auxiliaire du roi de Syrie dans une guerre que ce dernier entreprit contre le roi de la Bactriane, 197. *Phriapatius* ou *Arsace IV* occupa pendant quinze ans le trône sans troubles, 197-182, et le transmit à l'aîné de ses fils, Phraate Ier ou Arsace V. Ce prince vainquit les Mardes et désigna pour son successeur son frère Mithridate, au détriment de ses propres fils, qu'il laissait en bas âge. Le long règne de Mithridate Ier, 174-138, fut marqué par des événements heureux pour les Parthes. Il rendit la Médie et la Bactriane tributaires, réprima la révolte des Hyrcaniens, subjugua les Élyméens, poussa ses conquêtes jusqu'au golfe Persique, établit la suprématie des Parthes sur les Syriens, vainquit et fit prisonnier Démétrius Nicator, auquel il s'unit ensuite par une alliance en lui donnant sa fille en mariage. Phraate II, plus ambitieux que son père, 138-128, n'eut pas le même bonheur. Il voulut profiter de la captivité de Démétrius pour s'emparer de la Syrie; mais Antiochus Sidétès le vainquit dans plusieurs actions, et le dépouilla de la plus grande partie de ses États. Le roi des Parthes appela à son secours les Scythes, qui le massacrèrent parce qu'il refusa d'exécuter les conditions auxquelles ils lui avaient promis de le défendre. Sa mort ne fut pas vengée par Artaban II, son frère, qui périt aussi de la main des Scythes, après un règne de quelques années, 128-124. A partir de la fin du règne de *Mithridate II*, surnommé *le Grand*, 124-90, l'empire des Parthes s'affaiblit par la rivalité de leurs princes, et par les guerres malheureuses qu'ils eurent à soutenir contre les peuples nomades de l'Orient, les Scythes, les Daces et les Tochares. Ils eurent aussi des ennemis redoutables dans les rois d'Arménie, surtout dans Tigrane Ier, qui, après la mort de Mithridate, recouvra une grande étendue de pays qu'il avait cédée à ce prince. Phraate III, le douzième des Arsacides, pressé d'abord par les armes de

(1) Histoire de Justin, l. XLI, c. 4.

Digitized by Google

Mithridate, roi de Pont, fut, après sa défaite, à la veille d'avoir à combattre l'armée victorieuse de Lucullus. Il eut la prudence de conserver la neutralité au milieu des sanglants débats qui bouleversaient les principaux trônes de l'Asie. La mort du roi de Pont, et la destruction de son empire et de celui des Séleucides, firent disparaître les ennemis naturels des Parthes. Mais ce peuple se trouva alors rapproché des possessions de Rome. Son caractère belliqueux ne fut pas contenu par le voisinage de cette république, dominatrice du monde. Les Parthes, menacés par Gabinius, qui s'était porté sur l'Euphrate et qui abandonna cette expédition pour aller rétablir Ptolémée Aulétès sur le trône d'Égypte, furent quelques années après, 53, attaqués par le triumvir Crassus; ils ruinèrent ses forces. Le général romain, son fils, et l'élite de son armée périrent dans les plaines de la Mésopotamie. Les vainqueurs, ayant franchi les limites de leur domination, se seraient emparés de la Syrie, sans le courage de Cassius, qui les battit trois fois et les rejeta au delà de l'Euphrate. César fut assassiné dans le sénat, au moment où il se disposait à sortir de Rome pour aller venger sur les Parthes la mort et la défaite de Crassus. Antoine, qui succéda à ses projets, ne les vainquit que par son lieutenant Ventidius. Réduit à fuir devant la cavalerie des Parthes, il mit le comble à leur gloire par une retraite qui attestait leur supériorité et son impuissance. Lorsque la victoire d'Actium eut rendu Octave seul maître de l'empire, il fit les préparatifs d'une expédition contre les Parthes : leur roi, effrayé d'avoir à lutter contre la puissance de Rome, prévint la guerre en implorant son alliance, et désarma l'empereur en promettant de lui rendre les aigles romaines enlevées à Crassus et à Antoine, 22.

§ II. — *Arménie*, 328-20 *avant J.-C.*

A toutes les époques, les Arméniens n'ont joué qu'un rôle secondaire dans les affaires de l'Asie, et ont suivi les révolutions des puissants empires qui se sont succédé dans cette partie du monde. Dès les temps les plus reculés, ils furent tributaires des Assyriens. Conquis par les Mèdes, ils passèrent ensuite sous la domination de Cyrus, aux victoires duquel ils contribuèrent par leur secours. Sous le règne de *Vahé*, le dernier prince de la dynastie des Haïganiens, l'Arménie fut soumise par Alexandre ou ses généraux, 328. Le Perse Mithrinès, qui avait livré au monarque macédonien la citadelle de Sardes, obtint, en récompense de sa trahison, le gouvernement de l'Arménie. Son successeur fut Néo-

Digitized by Google

ptolème, qui périt en combattant contre Eumène, maître de la Cappadoce. Les guerres sanglantes des généraux d'Alexandre laisèrent respirer l'Arménie, qui fut pendant quelque temps gouvernée par Ardoatès, prince du pays : après sa mort, 284, Séleucus Ier imposa un satrape aux Arméniens, qui restèrent soumis aux Syriens jusqu'au règne d'Antiochus le Grand. *Artaxias* profita de la défaite de ce prince par les Romains, 189, pour se rendre indépendant. Il donna même asile à Annibal, dont les conseils le déterminèrent à fonder la ville d'Artaxate. Dans le même temps, Zadriadès, imitant l'exemple d'Artaxias, affranchit la Petite Arménie du joug des Séleucides, qui essayèrent en vain de rétablir leur autorité sur ces deux provinces. Artaxias conserva le trône jusqu'à sa mort, et le transmit à ses descendants. Mais, dans le même siècle, son royaume fut conquis par un prince arsacide, *Valarsace*, roi des Parthes. Les héritiers du conquérant régnèrent après lui : l'un d'eux, *Tigrane*, fier de quelques conquêtes faciles, et enrichi des dépouilles des Séleucides, entra comme auxiliaire dans les guerres que le roi de Pont suscita en Asie. Lucullus alla chercher Mithridate jusque dans l'Arménie, battit Tigrane et reçut dans son camp le *roi des rois* comme suppliant. Le fils de Tigrane, *Artavasde*, éprouva un sort encore plus cruel : forcé de prendre les armes contre les Arsacides de Parthie, il fut chargé de chaînes par Antoine et conduit à Alexandrie, où Cléopâtre le fit mettre à mort pour placer son propre fils sur le trône, 34. Depuis cette époque, l'Arménie cessa d'être une nation indépendante : exposée tour à tour aux ravages des Romains et des Parthes, elle ne put se soustraire à leur influence. Les querelles intestines ajoutèrent encore à son impuissance, et ses princes, divisés par l'ambition, consentirent à devoir leur couronne au jugement d'Auguste (1).

§ III. — *Royaume de Pont*, 521-65 *avant J.-C.*

Onze rois, si l'on suit la liste donnée par Vaillant (2), régnèrent dans le royaume de Pont, depuis son origine jusqu'à sa conquête par les Romains. Le premier, *Artabaze*, de la race des Achœménides, était fils de Darius Hystaspes. Il céda le trône de Perse à son frère Xerxès,

---

(1) Les faits conservés sur l'Arménie par les historiens de l'antiquité ont été très-bien rassemblés dans un savant ouvrage de M. Saint-Martin (*Mémoires sur l'Arménie*, 2 vol. in-8., 1818), qui nous a servi de guide pour une partie de ce chapitre.

(2) *Achæmenidarum Imperium, sive regum Ponti, Bosphori et Bithyniæ Historia, ad fidem numismatum accommodata.* Parisiis, 1725; in-4.

Digitized by Google

né depuis que la couronne de Perse était échue à sa famille, et il obtint, en récompense de sa générosité, le titre de roi de Pont. Il seconda l'expédition de Xerxès en Grèce, et trouva, selon Hérodote, la mort à la journée de Salamine, 480. *Rhodobates*, *Mithridate Ier*, *Ariobarzane* (1) et *Mithridate II*, régnèrent depuis cette époque jusqu'à l'an 302 avant Jésus-Christ, un an avant la bataille d'Ipsus, qui décida du partage de l'empire d'Alexandre. Le dernier de ces princes embrassa le parti d'Antigone, qui le fit assassiner, soupçonnant sa fidélité. *Mithridate III* agrandit son royaume d'une partie de la Cappadoce et de la Paphlagonie. *Mithridate IV* monta fort jeune sur le trône. Les Galates essayèrent de s'emparer d'une partie de ses états; ils renoncèrent à leur entreprise, découragés par les difficultés qu'ils éprouvèrent au siége d'Héraclée. Son successeur, *Mithridate V*, fit en vain la guerre contre Sinope, qui fut prise par *Pharnace II*, et qui devint la capitale du royaume. Pharnace s'attira, par cette conquête et par une tentative faite sur les États d'Eumène, le ressentiment des Romains; mais il en prévint les effets en respectant le territoire des alliés de la république. *Mithridate VI*, 157-123, porta, le premier des rois de Pont, le titre d'ami et d'allié de Rome. Il fournit au sénat des secours dans la troisième guerre Punique, et mérita, par ses services, d'être mis en possession de la grande Phrygie. *Mithridate VII*, surnommé *Eupator Dionysius*, né l'an 135 avant Jésus-Christ, succéda à son père Mithridate Évergète, vers l'an 123. Pour se soustraire aux embûches de ses courtisans, il vécut quelque temps dans les forêts et se livra aux exercices qui pouvaient le plus fortifier son tempérament. Il acquit ainsi une vigueur extraordinaire. La fermeté de son âme répondait aux forces physiques dont il était doué; mais son ambition insatiable et son caractère jaloux lui firent commettre les plus grands crimes. Sa mère fut sa première victime; dans la suite, il se montra toujours prodigue du sang de sa famille : ses femmes, ses sœurs, ses propres enfants furent immolés au moindre soupçon. Sa cruauté se déploya surtout dans les revers. Sa haine contre Rome l'a fait regarder comme un second Annibal, avec lequel on peut le comparer pour l'étendue du génie, la fermeté du caractère et la persévérance invincible avec laquelle il s'attacha à l'exécution de ses vastes entreprises. Ses guerres contre les Scythes, le roi du Bosphore Cimmérien, la Paphlagonie et la Cappadoce, et contre plusieurs autres nations voisines, suffiraient pour donner une haute idée

(1) Hérodote, l. VIII. Cet historien lui donne le nom d'*Artabazane*.

Digitized by Google

de son génie, quand même toutes ses entreprises n'auraient pas été le prélude du plan qu'il forma de chasser les Romains de l'Asie, et de se substituer à leur empire. Après avoir vaincu les généraux qui protégeaient les rois alliés de Rome, il ordonna de massacrer tous les Romains qui se trouvaient répandus en Asie. Quatre-vingt mille citoyens (1) périrent ainsi par l'ordre du roi de Pont; la promptitude avec laquelle un ordre aussi barbare fut exécuté prouve combien ce peuple était détesté par les nations soumises à sa protection despotique. Mithridate soutint ensuite quatre guerres contre Rome, 87-65. Sylla, Muréna, Lucullus et Pompée s'illustrèrent par leurs exploits contre ce grand monarque. Sylla lui enleva la Grèce, qu'il avait soulevée, et rejeta en Asie le théâtre de la guerre, que Mithridate avait cherché à porter en Europe et à rapprocher ainsi de l'Italie. Muréna ne remporta que de faibles succès en Asie, et peut-être seraient-ils entièrement ignorés ou inaperçus sans les éloges de Cicéron (2). De tous les généraux romains, ce fut Lucullus qui fit essuyer les plus grands revers à Mithridate; il le chassa de son royaume, lui prit ses places fortes et ses villes royales, et le contraignit à se réfugier en Arménie où l'attendaient d'autres infortunes. Pompée ne passa en Asie que pour accabler un ennemi presque abattu, et recueillir ainsi le fruit des travaux pénibles de Lucullus. Mithridate, chassé de ses États, et sans espoir du côté de l'Arménie, sur laquelle il avait déjà attiré les armes des Romains, échappa à leur poursuite en s'enfonçant dans les contrées inaccessibles du Caucase. Il fut trahi par son fils Pharnace, au moment où il méditait l'entreprise la plus hardie, et se donna la mort, à Panticapée, pour ne pas tomber au pouvoir de ses ennemis, après cinquante-sept ans de règne, 65 ans avant Jésus-Christ. Le Pont fut réduit en province romaine. Pharnace, son fils, fut reconnu par le sénat roi du Bosphore Cimmérien.

§ IV. — *La Cappadoce*, 324 *avant J.-C.* — 17 *de l'ère chrétienne.*

La Cappadoce avait formé un royaume à l'époque du démembrement du second empire d'Assyrie. Les rois mèdes d'abord et ensuite Cyrus s'en emparèrent, et elle fut une satrapie de leur empire. Lorsque Alexandre fit la conquête de l'Asie, la Cappadoce reconnut ses lois. Le prince macédonien, satisfait de la soumission d'Ariarathe II, qui la gouvernait, lui laissa le titre de roi dont il était revêtu. A sa mort,

(1) Plutarque, *Vie de Sylla.*
(2) Cicero, *Oratio pro Murena.*

Digitized by Google

Ariarathe, voulant défendre son indépendance, eut à soutenir une guerre contre Perdiccas; il essuya une défaite sanglante et souffrit un supplice cruel, ainsi que les principaux officiers de son armée, 321. La mort de Perdiccas et celle d'Eumène favorisèrent l'ambition d'Ariarathe III, qui reconquit la Cappadoce avec les troupes d'Ardoatès, roi d'Arménie. Ses descendants occupèrent le trône après lui et le conservèrent pendant un siècle sans aucun événement remarquable. Lorsque les Romains, vainqueurs d'Antiochus le Grand, commencèrent à diriger les affaires de l'Asie, ils formèrent des traités d'alliance avec les princes et le peuple de Cappadoce. Sous le règne d'Ariarathe VII, cette contrée fut à la fois envahie par Nicomède, roi de Bithynie, et par Mithridate, roi de Pont, qui semblait vouloir la défendre, mais qui fit assassiner Ariarathe par un Cappadocien dévoué à ses intérêts. Cependant Laodice, veuve du dernier roi, donna sa main à Nicomède pour procurer un protecteur à son fils, qui monta sur le trône sous le nom d'Ariarathe VIII. Mithridate voulut lui imposer la nécessité de rappeler à la cour l'assassin de son père. Le refus d'Ariarathe fit aussitôt éclater la guerre. Pendant une action sanglante dont il redoutait l'issue, Mithridate demanda une entrevue pour terminer la querelle. Ariarathe eut l'imprudence de l'accepter; il fut poignardé par Mithridate lui-même en présence des deux armées, 107. Cet attentat inouï frappa de terreur l'armée de Cappadoce; elle se dispersa aussitôt et le roi de Pont acheva sa conquête sans livrer de nouveaux combats. Les Cappadociens brisèrent peu de temps après le joug auquel ils ne s'étaient soumis que par surprise, et Laodice se rendit à Rome pour obtenir du sénat la reconnaissance d'un prétendu fils qu'elle voulait opposer à son perfide ennemi. Les sénateurs, ayant découvert les intrigues des deux partis, déclarèrent les Cappadociens libres et leur permirent de se gouverner d'après leurs propres lois. Ceux-ci députèrent à Rome pour déclarer que la liberté leur était insupportable (1), et, avec l'autorisation du sénat, ils choisirent pour roi *Ariobarzane*, 99. Mithridate suspendit quelque temps l'exécution de ses projets ambitieux. Il fit attaquer Ariobarzane par le roi d'Arménie, lui enleva son trône et le donna à son fils Ariarathe. Ariobarzane, obligé d'aller à Rome pour obtenir vengeance des fréquentes usurpations dont il était la victime, ne fut définitivement remis en possession de son royaume que lorsque Pompée eut rejeté Mithridate dans les contrées scythiques du Caucase et du

(1) Géographie de Strabon, l. XII, c. 1, § 13.

Digitized by Google

Bosphore Cimmérien, 67. *Ariobarzane II* lui succéda et régna pendant dix ans. Forcé de prendre un parti dans les guerres civiles qui désolèrent la république romaine, il s'attacha à la fortune de César, dont il obtint un agrandissement de territoire. Mais, après la mort du dictateur, on le punit de sa fidélité, et Brutus et Cassius ordonnèrent sa mort. On trouve encore les noms d'*Ariobarzane III*, d'*Ariarathe X* et d'*Archélaüs*, sous le règne duquel la Cappadoce fut réduite en province romaine, l'an 17 de l'ère chrétienne.

§ V. — *Bactriane*, 255-141.

La Bactriane était célèbre dans une haute antiquité. Les poëtes grecs ont chanté la gloire du dieu Bacchus, vainqueur des Bactriens. On compte leur soumission au nombre des exploits les plus éclatants de Ninus et de Sémiramis. Lorsque le royaume de Lydie eut été anéanti par les armes de Cyrus, ce prince, dédaignant une conquête facile, laissa à son lieutenant Harpagus le soin de subjuguer les Ioniens, et se dirigea vers l'Orient pour s'emparer de Babylone et de la Bactriane. Les Bactriens défendirent avec courage leur indépendance contre ce conquérant redouté. Une bataille indécise, livrée entre les deux partis, fut suivie cependant de la soumission volontaire de ce peuple; mais loin de le traiter comme les autres nations tributaires de l'Asie, Cyrus lui donna pour roi de l'un ses fils, Tanaoxare, qui ne reconnaissait pas la supériorité de Cambyse. Les Bactriens, dans la suite, payèrent un tribut aux successeurs de Darius Hystaspes. La conquête de leur contrée coûta des travaux infinis à Alexandre. Nulle part il ne trouva une résistance aussi opiniâtre que celle de Spitamène, qui commandait leurs invincibles soldats.

Après la mort d'Alexandre, 323, et le partage des provinces qui la suivit, la Bactriane fut confiée à Stasanor. On ignore les noms des satrapes qui, depuis cette époque jusqu'à la révolte de Théodote, l'administrèrent pour les Séleucides (1). *Théodote* fut le premier qui porta le titre de roi de la Bactriane et qui fonda cet empire vers l'an 255 avant J.-C. Il eut des guerres à soutenir contre Arsace, qui, dans le même temps, venait de donner naissance au royaume des Parthes. Son fils

(1) Bayer, dans un ouvrage savant et curieux, où il a réuni tous les détails que peuvent fournir les auteurs grecs et latins sur le royaume de Bactriane, se contente de nommer Stasanor comme le premier gouverneur de cette contrée pour les Séleucides, et passe ensuite à Théodote. *Voyez* dans l'auteur, p. 32-38, *Historia regni Græcorum Bactriani*. Petropoli, 1738, in-4.

Digitized by Google

Théodote II, 243, s'empressa de conclure un traité d'alliance avec Arsace. Il fut tué, après vingt-trois ans de règne, par *Euthydème* le Magnésien, qui usurpa son trône, 220. Antiochus le Grand, encouragé par le succès qu'il venait d'obtenir sur les Parthes, attaqua Euthydème et remporta sur lui une victoire sanglante, mais stérile. Effrayé des dangers sans nombre auxquels il serait exposé en continuant les hostilités, il accorda la paix à Euthydème et le reconnut pour roi de la Bactriane. Ce dernier, débarrassé de ce redoutable adversaire, tourna ses armes contre les tribus nomades voisines de ses États, et poussa ses conquêtes jusque dans l'Inde. Cette expédition eut un résultat assez funeste. Son fils Démétrius supporta la peine des revers de son père; le trône lui fut ravi par Ménandre, un des rois de l'Inde (1), 196. Le successeur de Ménandre fut Eucratide, dont il est impossible de faire connaître l'origine, 181. On sait qu'il fit la guerre avec succès, qu'il battit Démétrius, fils d'Euthydème, qui essaya de reconquérir le trône de son père. Mais lorsqu'il rentrait dans la Bactriane pour jouir du repos et de la gloire de son triomphe, il périt de la main de son fils, qu'il avait associé à la royauté, et qui, fier de ce parricide, foula aux pieds des chevaux le corps ensanglanté de son père et défendit qu'on lui rendît les honneurs funèbres (2). Eucratide II, 146, fut le dernier roi des Bactriens. Allié de Démétrius II dans la guerre contre les Parthes, il fut entraîné dans la ruine de ce prince. La Bactriane fut conquise et réunie à l'empire des Arsacides, 141.

§ VI. — *Royaume de Pergame*, 283-129.

La ville de Pergame, une des plus considérables de l'Asie-Mineure par le nombre de ses habitants et par la magnificence des ouvrages publics qui la décoraient, fut en partie redevable de sa grandeur à Lysimaque, qui s'en rendit maître après la bataille d'Ipsus. Il en confia le gouvernement à *Philétère*, qui, quoique d'une obscure naissance, occupait un rang distingué à la cour. Devenu suspect à Lysimaque, pour avoir déploré la mort d'Agathocles, fils de ce prince, Philétère se révolta. Il fut aidé par Séleucus, alors ennemi de Lysimaque, et demeura maître de

(1) De Guignes a commis une erreur en disant que Ménandre, quatrième roi de la Bactriane, était fils d'Euthydème. (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXV.) Bayer nous a semblé prouver que le fils d'Euthydème, nommé *Démétrius*, n'a jamais régné sur les Bactriens.

(2) Justin, l. XXI, c. 6.

Digitized by Google

Pergame, des pays environnants et des richesses du roi de Thrace, qui s'élevaient, dit-on, à 90,000 talents. Il s'attira la bienveillance d'Antiochus Soter en lui envoyant les cendres de son père, se fortifia en même temps de l'alliance des princes voisins, et, à l'aide de ses trésors, il se maintint pendant vingt ans dans la possession de Pergame et de son territoire.

Il eut pour successeur *Eumène Ier*, son neveu, 263. Le roi de Syrie, alarmé des progrès de cette domination naissante, qui menaçait de lui enlever toutes les provinces situées en deçà du mont Taurus, voulut la détruire par la guerre, et s'avança jusqu'à Sardes avec une armée. Eumène triompha de ses efforts, et, par ce succès, il consolida et agrandit la puissance qu'il tenait de Philétère. A Eumène succéda, 241, son cousin *Attale Ier*, qui, après une grande victoire remportée sur les Galates, prit le premier le titre de roi (1). Il fut l'allié des Romains et les aida dans la guerre contre Philippe en combattant avec les Rhodiens. Attale a mérité les éloges des historiens les plus graves de l'antiquité par l'usage noble et généreux qu'il fit de ses richesses, par la dignité de toute sa vie et par l'éclat de ses exploits guerriers. Il mourut, après quarante-trois ans de règne, dans le temps qu'il était tout occupé du projet le plus glorieux, de rendre à la Grèce son ancienne liberté, 198. L'aîné de ses fils, *Eumène II*, prit à sa mort les rênes du gouvernement: il suivit l'exemple de son père, en restant fidèle à l'alliance des Romains. Il aida Flamininus dans la guerre contre Nabis, rejeta les offres d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, avertit le sénat de ses vues, et contribua au succès de la première expédition que les troupes de la république tentèrent en Asie. Il fit un voyage à Rome, où le sénat lui témoigna sa reconnaissance par l'accueil le plus honorable et par la cession de tous les pays qu'Antiochus avait possédés en deçà du mont Taurus, ainsi que des provinces situées entre le mont Taurus et le Méandre. Son attachement pour les Romains et l'agrandissement de son territoire excitèrent la jalousie de Prusias, roi de Bithynie, auprès duquel s'était réfugié Annibal. Dans le cours de la guerre qui s'éleva entre ces deux princes, l'habileté du général carthaginois fit presque toujours pencher la victoire en faveur des Bithyniens. Mais les craintes de Rome et la lâcheté de Prusias réduisirent Annibal à terminer sa vie par le poison. Débarrassé de cette guerre, vainqueur de Pharnace, roi de Pont, Eumène s'allia avec Antiochus Épiphane, qu'il replaça sur le

(1) Polybe, l. XVIII, c. 24. Tite Live, l. XXXIII, c. 21.

Digitized by Google

trône de Syrie, et fit un second voyage à Rome pour dévoiler au sénat les intrigues secrètes et les préparatifs de Persée, 172. L'attentat du roi de Macédoine contre Eumène détermina les Romains à prendre les armes pour châtier la violence exercée envers l'un de leurs plus fidèles alliés. Avant la fin de cette nouvelle guerre, le roi de Pergame, qui voyait avec inquiétude tomber toutes les puissances qui pouvaient garantir son indépendance, se rapprocha de Persée et devint suspect aux Romains, qui encouragèrent l'ambition de son frère Attale. Eumène fit pour son compte des conquêtes en Galatie et en Bithynie, et mourut après quarante ans de règne, 157. avait fait planter le bois célèbre de Nicephorium, et enrichi Pergame de monuments et de bibliothèques.

Le testament d'Eumène et les vœux du peuple élevèrent *Attale II*, son frère, sur le trône de Pergame, 157. Eumène n'avait laissé qu'un fils à peine sorti de l'enfance, incapable de défendre l'État contre les attaques de Démétrius Ier et de Prusias. Attale signala le commencement de son règne par la conquête de la Cappadoce, dont il dépouilla Oropherne pour la rendre à Ariarathe VII. Ce succès hâta les hostilités de Prusias, qui envahit le territoire de Pergame, battit et extermina les troupes qui lui furent opposées, et entreprit le siége de Pergame malgré l'intervention des commissaires romains venus pour connaître des différends élevés entre les deux rois. Mais Prusias fut bientôt obligé de lever le siége et d'accepter une paix onéreuse. Fort de l'appui de Rome, Attale se vengea de son ennemi, en excitant son fils Nicomède à la révolte et en lui donnant les moyens de s'emparer de la Bithynie. Après la catastrophe de Prusias, il repoussa Diégulis, chef d'un des cantons de la Thrace, et aida le consul Mummius à se rendre maître de Corinthe et à renverser ainsi ce dernier boulevard de la liberté des Grecs. Il passa les dernières années de sa vie dans la mollesse et l'oisiveté, et fut empoisonné, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, par son neveu Attale III, impatient de parvenir au trône, 137.

Le crime d'*Attale III* donna lieu à une guerre entre les royaumes de Pergame et de Bithynie. Nicomède voulut venger sur un prince parricide la mort d'Attale II, qui avait été son bienfaiteur. Le succès ne répondit pas à la justice de sa cause. Battu dans plusieurs actions par le roi de Pergame, il aurait été dépouillé de ses États sans la médiation toute-puissante des Romains, qui modéra le ressentiment et l'ambition du vainqueur. Attale poursuivit le cours de ses cruautés sur les princes de la famille royale et sur ses amis. Livré à l'étude et à la culture des plantes

Digitized by Google

vénéneuses (1), il se faisait un jeu cruel d'empoisonner les personnes les plus distinguées de son royaume. Dans les derniers jours de sa vie, se voyant sans postérité, il déclara, par son testament, le peuple romain héritier de ses richesses et de sa couronne, 132. Mais *Aristonic*, fils naturel d'Eumène, la réclama, se rendit maître de Pergame par les armes, et attira facilement dans son parti un grand nombre de villes accoutumées à obéir à un gouvernement monarchique. D'abord vainqueur des Romains commandés par le consul Licinius Crassus, il fut complétement défait par Perpenna et Manius Aquilius, fait prisonnier et conduit à Rome, où il fut étranglé après avoir servi d'ornement au char du triomphateur, 129. Aristonic fut le dernier des Attalides qui occupèrent le trône de Pergame pendant l'espace de cent cinquante-quatre ans, de l'an 283 à l'an 129 avant Jésus-Christ.

§ VII. — *Royaume de Bithynie*, 324-75.

Le géographe Strabon, qui nous a fourni la plupart des détails que nous avons présentés sur les rois de Pergame, est moins riche de notions sur ceux de Bithynie (2). Il est impossible de remonter jusqu'à l'origine de cette monarchie. Les auteurs de l'antiquité sont remplis de tant de contradictions, que ce serait s'exposer à commettre des erreurs inévitables, si l'on adoptait quelques-unes des traditions fabuleuses racontées par les poëtes et les mythologues. Le seul fait incontestable, c'est que les *Bibryces* et les *Bithyniens* ont occupé la contrée à laquelle ils ont donné successivement leur nom. Quarante-neuf rois ont régné en Bithynie depuis l'origine de ce royaume jusqu'à sa réduction par les Romains. On ne connaît les noms que de quelques-uns de ces princes. Pendant le règne de *Prusias*, la Bithynie fut conquise par Crésus, qui la perdit peu de temps après, avec son royaume et sa liberté, par la victoire que Cyrus remporta dans les plaines de Thymbrée. Les successeurs de Cyrus laissèrent leur titre aux rois de Bithynie, tout en leur imposant la même soumission qu'à des esclaves. Cette contrée était gouvernée par *Bas* lorsque Alexandre passa en Asie pour détruire la monarchie des Perses. Pendant que le conquérant macédonien parcourait l'Asie en triomphateur, son général Calas se faisait battre par le roi de Bithynie,

(1) Justin, l. XXXVI, § 4. Géogr. de Strabon, l. XIII, c. 14, § 1 et suiv. L'abbé Sévin a écrit sur les rois de Pergame trois mémoires, insérés dans le t. XII de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

(2) Géogr. de Strabon, l. XII, c. 3, § 8.

Digitized by Google

qui conserva le trône jusqu'à sa mort, 320. Zipætès, fils de Bas, s'affermit dans la possession de son royaume à la faveur des guerres des généraux d'Alexandre. Il entreprit même le siége d'Astacus et de Chalcédoine, qu'il abandonna peu de temps après, dans la crainte qu'Antigone, pour les secourir, ne fît une invasion dans ses propres États. Zipætès avait aussi un ennemi redoutable dans Lysimaque, qui attaqua la Bithynie par ses généraux : ils échouèrent dans leur expédition. Cependant les ravages auxquels son royaume fut souvent en proie affaiblirent la puissance de Zipætès, qui ne fît aucune conquête durable, quoiqu'il ait remporté un grand nombre de victoires. Il eut pour successeur l'aîné de ses fils, *Nicomède Ier*, qui fit massacrer tous ses frères, à l'exception de Zibœas, qui, s'étant soustrait à sa fureur, chercha son salut dans la révolte et fut reconnu par une partie de la Bithynie, 280. Les mouvements de Zibœas et les préparatifs d'Antiochus Soter, qui annonçaient des prétentions sur son royaume, décidèrent Nicomède à appeler les Gaulois en Asie. Ils abandonnèrent les contrées de la Thrace où ils étaient établis, 278, et vinrent offrir au roi de Bithynie les secours avec lesquels il déjoua les efforts d'Antiochus. Le vainqueur reconnaissant partagea avec eux les fruits de sa victoire, et leur abandonna la contrée à laquelle ils donnèrent le nom de Galatie. Nicomède mourut vers l'an 250 avant J.-C. Il avait fondé Nicomédie, qui fut la capitale du royaume. La Bithynie fut, après sa mort, en proie à la guerre civile. Deux de ses fils, d'un lit différent, et son frère Zibœas, se disputèrent la couronne. *Ziélas*, vainqueur de ses rivaux, voulut faire massacrer les chefs des Gaulois qui lui avaient donné la victoire ; mais il fut lui-même victime de sa trahison et périt de la main des Gaulois, instruits de son crime, 237.

Les Bithyniens, après la catastrophe de Ziélas, déférèrent la couronne à *Prusias*, son fils. Il signala le commencement de son règne en dépouillant Zibœas des cantons qui lui étaient échus en partage, et en réunissant ainsi sous ses lois toute la Bithynie. Ce prince eut de sanglants démêlés avec Eumène, roi de Pergame, et il le vainquit, grâce aux stratagèmes d'Annibal, qu'il avait reçu à sa cour; mais il ne put pas profiter de sa victoire, arrêté par la volonté des Romains, dont il ne rougit pas de se déclarer l'esclave. Il vécut jusqu'à un âge très-avancé, et régna près de soixante ans. *Nicomède II* monta sur le trône, souillé par le meurtre de son père, 148. Attaqué par Mithridate, roi de Pont, il fut redevable de la conservation de ses États à la protection de Rome. Son fils, *Nicomède III*, fut tour à tour l'allié et l'ennemi de Mithridate,

Digitized by Google

qui le chassa de son trône et le condamna pendant quelque temps à une vie privée. Il mourut l'an 75, instituant le peuple romain pour héritier de ses États (1).

§ VIII. — *République de Rhodes*, 480-31.

Il paraît certain que la royauté fut abolie à Rhodes l'an 480 avant J.-C. : un gouvernement, formé d'éléments de démocratie et d'aristocratie (2), fut substitué à la monarchie. Les richesses des habitants s'étant accrues par le commerce, les Rhodiens mirent un grand soin à contenir les pauvres, soit en les établissant dans les colonies, soit en leur faisant des distributions périodiques de blé. Il y avait même un usage ancien, qui était passé en loi, en vertu duquel les citoyens riches devaient soutenir ceux qui ne l'étaient pas. Les pauvres étaient astreints, moyennant un salaire fixe et assuré, à rendre certains services à l'État, de sorte qu'ils avaient toujours de quoi subsister, et que la cité ne manquait ni de bras pour ses besoins, ni d'ouvriers ni de matelots pour la marine (3). L'entrée de quelques arsenaux, qui étaient la richesse et la force de la ville, était défendue à la multitude sous peine de la vie. A Rhodes, tout ce qui concernait la marine, la construction des vaisseaux, était ordonné et administré avec un soin extrême. Aussi les Rhodiens, quoiqu'ils ne possédassent primitivement qu'un territoire peu étendu, accrurent-ils considérablement leur puissance : ils établirent des colonies en Espagne, dans les îles Baléares, dominèrent dans la Carie, balancèrent la puissance des Séleucides, et furent les auxiliaires les plus utiles des Romains dans les guerres qui leur soumirent l'Asie depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate.

La fortune des Rhodiens fut pleine de vicissitudes. Pendant la guerre du Péloponèse, Rhodes embrassa d'abord le parti d'Athènes; après le désastre de Syracuse, elle se déclara pour les Lacédémoniens. Les victoires de l'Athénien Conon la rendirent à l'alliance de sa patrie, 391. Le despotisme d'Athènes, qui avait recouvré une partie de sa puissance, força les Rhodiens à la révolte, et quatre ans de combats et les talents d'Iphicrate et de Timothée ne suffirent pas pour réduire cette cité, dont

(1) *Voyez*, pour l'histoire des rois de Bithynie, les excellents mémoires de l'abbé Sévin, insérés dans les t. XII, XV et XVI de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et la compilation de Vaillant, déjà citée.

(2) Géogr. de Strabon, l. XIV, c. 2, §5 et suiv.

(3) Plutarque, Vie de Démétrius, § 12.

Digitized by Google

la résistance fut rendue plus opiniâtre par les secours de Chio, de Cos et de Byzance, 355 (1). Les villes alliées recouvrèrent leur indépendance. Mais, peu de temps après, Rhodes fut asservie par Mausole, roi de Carie, qui détruisit les principes du gouvernement populaire pour établir une oligarchie. Le peuple, tyrannisé par les grands, se révolta, chassa les garnisons de Mausole, et prit les armes contre Artémise, sa veuve, pour défendre sa liberté menacée; mais les ruses de cette princesse firent tomber entre ses mains la capitale et les principaux habitants, qu'elle fit égorger. Les Rhodiens, gémissant sous le joug d'Artémise, eurent un défenseur éloquent dans Démosthène, et furent rendus à la liberté par les armes des Athéniens. Philippe trouva souvent les Rhodiens opposés à ses entreprises contre Byzance et les villes de la Chersonèse de Thrace; mais ils se placèrent volontairement sous la domination d'Alexandre, quoique son plus redoutable ennemi, Memnon, eût vu le jour dans leurs murs. A la mort du héros macédonien, ils massacrèrent la garnison qu'ils avaient reçue dans leur ville, espérant de se maintenir libres au milieu des guerres sanglantes par lesquelles les généraux d'Alexandre épuisaient leurs forces pour satisfaire une insatiable ambition. Mais il leur fut impossible de conserver la neutralité. Sur leur refus de fournir des secours à Antigone contre l'île de Chypre, Démétrius, son fils, entreprit le siége de leur capitale, et ce siége mémorable lui valut le titre de *Poliorcète*. Les Rhodiens résistèrent pendant un an aux efforts de leur redoutable ennemi : quinze cents machines dressées sur leurs remparts en défendaient l'approche et lançaient la mort dans les rangs macédoniens. Les rois et les peuples intercédèrent en faveur de Rhodes, que son ennemi déclara invincible, et à laquelle il accorda une paix honorable, 304.

Les Rhodiens, livrés ensuite au commerce, réparèrent rapidement les pertes essuyées dans la guerre. En 224, un tremblement de terre, qui renversa un grand nombre de villes, abattit le fameux colosse qu'ils avaient consacré au soleil. Les dons des peuples, sollicités par des ambassades pour remédier à ce désastre, enrichissent les Rhodiens, qui invoquent l'autorité des oracles pour ne pas relever le colosse. Ils embrassent successivement la cause de Rome contre Philippe et Antiochus, et en obtiennent la Carie et la Lycie, qu'ils font gémir sous un joug de fer. Leur conduite incertaine dans la guerre de Persée les rend suspects à Rome, où ils sont vainement défendus par le censeur Caton. Ils perdent

(1) Diodore de Sicile, l. XVI, c. 10.

Digitized by Google

les provinces qui leur ont été données par le senat. Quelque temps après, ils les recouvrent en partie, ainsi que les bonnes grâces du peuple, en forçant les Cauniens à abandonner le siége de Calynde, ville de Carie. Pendant la guerre de Mithridate, Rhodes signale sa fidélité pour Rome en donnant asile à tous les citoyens qui fuyaient la haine implacable du roi de Pont; elle se défend avec succès contre ses armes, 88. Dans la guerre des pirates, ses flottes ont une grande part aux victoires de Pompée. Cassius la punit cruellement d'avoir suivi le parti de César, et lui impose un tribut de cinq cents talents. Depuis cette époque, les Rhodiens ne jouissent que d'une faible liberté sous la domination de Rome. Leur ville fut regardée comme la capitale de *la province des îles* sous les empereurs (1). C.

CHAPITRE XLI.

Histoire des Juifs, depuis la fin de la captivité de Babylone jusqu'au règne d'Hérode, 536-40 avant J.-C.

Nous avons raconté ailleurs (2) l'histoire du peuple de Dieu, depuis la création du monde jusqu'à la captivité des Juifs à Babylone. Nous allons reprendre ici les faits au point où nous les avons laissés, et les conduire jusqu'au règne d'Hérode. L'histoire de ce prince est intimement liée avec celle d'Auguste et celle des premiers temps du christianisme, qui auront ailleurs les développements nécessaires. Nous ne nous occuperons, dans ce chapitre, que de l'histoire politique du peuple juif pendant une période de cinq siècles.

Les Juifs, constitués en corps de nation par l'édit de Cyrus, restent tributaires des Perses jusqu'à la destruction de leur empire par Alexandre. La construction de leur ville et de leur temple, les progrès de leur prospérité, réveillent autour d'eux d'anciennes rivalités. Le souvenir récent de leur infortune les maintient dans

---

(1) Tite-Live, Diodore de Sicile, Plutarque et Appien sont les principaux auteurs anciens qui nous font connaître Rhodes dans la période que nous venons de parcourir. L'ouvrage de Meursius (*Rhodus, sive de illius insulæ atque urbis rebus memoratu dignis.* Amst., 1675, in-4) est malheureusement une compilation où l'on désirerait plus d'ordre et de méthode; l'on regrette que l'auteur ait écrit confusément tout ce qu'il a trouvé de détails dans les écrivains de l'antiquité. *Promiscuè, prout quæque se offerent, enarremus*, dit-il, l. II, c. 1.

(2) Dans le Ier, le VIe et le VIIe chapitre de cet ouvrage.

Digitized by Google

l'obéissance jusqu'au règne d'Ochus, sous lequel le mouvement général des peuples de l'Asie les entraîne dans la révolte et les précipite dans de nouveaux malheurs. Les Juifs doivent nécessairement subir le joug des Macédoniens, vainqueurs de l'Asie. Placés entre l'Égypte et la Syrie, ils sont tour à tour sous la domination des Séleucides et des Lagides; ils suivent toutes les révolutions de ces puissances rivales, et éprouvent des maux infinis, ou par les hostilités continuelles auxquelles elles se livrent, ou par les affreuses persécutions que leur fait souffrir le fanatisme sanguinaire du successeur de Séleucus. Sous les Machabées, la Judée répare ses malheurs et recouvre son indépendance. Le génie et le patriotisme de ces grands hommes font des Juifs un peuple nouveau. Mais, à leur mort, ils retombent dans leur antique faiblesse, et l'institution de la royauté ne les sauve pas de l'anarchie. La soumission de la Syrie par les Romains place les Juifs sous leur influence toute-puissante. La volonté du sénat ou des généraux de la république dispose du trône de Jérusalem. Ils respectent leur religion, mais ils pillent les richesses de leur temple. Hérode, fameux par son génie, ses guerres et sa barbarie, conserve la royauté avec quelque indépendance, et voit se préparer, sans le comprendre, le grand mystère de la régénération du monde par la naissance du Christ, qu'il veut en vain livrer à la mort.

§ I. — *État des Juifs, depuis la fin de la captivité de Babylone jusqu'à la destruction de l'empire des Perses par Alexandre le Grand*, 536-330.

536. La mort de Cyaxare II (Darius le Mède) laisse Cyrus maître d'un vaste empire, qui s'étend depuis la mer Égée jusqu'à l'Indus. Ce prince, touché de l'état des Juifs, rend, dans la première année de son règne, un édit qui leur permet de retourner à Jérusalem, et qui met fin aux soixante-dix ans de leur captivité prédits par Jérémie. Daniel, aussi distingué par sa piété que par la sagesse de ses conseils, exerce une salutaire influence sur l'esprit des rois de Perse, et obtient que les débris du peuple de Dieu soient rendus au sol où il avait si longtemps prospéré. Quarante-deux mille trois cent soixante Juifs abandonnent seulement Babylone, et se transportent à Jérusalem, sous la conduite du grand Jésus ou Josué, fils de Josedec, et de Zorobabel, fils de Salathiel. La seconde année de leur retour dans leur patrie, ils jettent les fondements du temple, dont la construction demeure suspendue pendant seize ans, par l'effet de la jalousie et des intrigues des Samaritains. Soutenus par les conseils des prophètes Aggée et Zacharie, ils reprennent leur ouvrage, et Darius, fils d'Hystaspes, les encourage dans leur entreprise, en cassant l'édit du mage Smerdis qui s'y était opposé.

Cependant les Juifs, séparés par leur religion des autres peuples de l'empire des Perses, avaient de puissants ennemis à la cour de Darius.

Digitized by Google

Dieu fait servir les charmes d'Esther au salut de son peuple (1). Cette jeune Juive, nièce de Mardochée, devient l'épouse de Darius, et obtient de ce prince le châtiment du perfide Aman, qui avait résolu d'exterminer toute sa nation. Les persécuteurs des Juifs subissent dans tout l'empire les supplices qu'ils leur ont préparés, et Mardochée succède à Aman dans les fonctions de premier ministre. Une fête solennelle consacre à jamais le souvenir de leur triomphe. L'an 516 avant J.-C., la construction du temple est achevée, et les prêtres en célèbrent la dédicace par de grandes réjouissances. Pendant les règnes de Darius et de Xerxès, les Juifs jouissent de la même protection ; ils ne prennent aucune part aux révoltes des peuples tributaires contre les Perses, et échappent à leurs désastres. Soumis à l'autorité d'un gouverneur et à l'influence de leurs grands prêtres, ils réparent leurs pertes, et, à la faveur d'une longue paix, ils recouvrent une partie de leur antique prospérité. En 454, ils reconstruisent les murs de Jérusalem. Néhémie, l'un des officiers d'Artaxerxès Longuemain, dirige cet ouvrage, tandis qu'Esdras remet en ordre les livres sacrés, règle ce qui regarde l'État et la religion, et oblige les prêtres et les lévites de se conformer à la loi ancienne, qui leur défend d'épouser des femmes étrangères. Mais la vigilance de Néhémie et d'Esdras est impuissante pour détruire tous les abus. Le peuple est accablé, même sous leur administration, par l'avarice des riches, qui réduisent en esclavage les enfants de ceux dont ils dévoré la fortune par l'usure. Les prophéties de Malachie reproduisent avec vérité le tableau de la misère du peuple et la corruption des grands. La sévérité de Néhémie amène, 437, une scission dans le peuple juif. Manassé, chassé de Jérusalem, se retire à Samarie auprès de Sanabastat, gouverneur des Cuthéens. Ce dernier, ennemi implacable des Juifs, fait élever à Garizim un temple en tout semblable à celui de Jérusalem, et ouvre un asile à tous les mécontents. L'établissement de ce temple achève de rendre irréconciliables les deux peuples, qui, dès ce moment, oubliant leur origine commune, ne sont occupés que des moyens de s'entre-détruire.

L'an 397, Jonathan et Jésus se disputent la charge de grand prêtre, la première de l'État depuis l'abolition de la royauté. Jonathan en reste maître par le meurtre de son frère, dont il souille le temple. Le gouverneur de Syrie impose à Jonathan et aux Juifs un tribut auquel ils restent condamnés jusqu'à la fin du règne d'Artaxerxès Mnémon. Ochus

(1) Voir le livre d'Esther, composé par Mardochée et par Esther elle-même.

Digitized by Google

punit les Juifs de s'être rendus complices de la révolte de la Phénicie, en ravageant la Judée, en envoyant une portion des habitants combattre les Égyptiens rebelles, et en transportant une partie de la population dans l'Hyrcanie, 351.

C'est pendant la grande sacrificature de Jaddus, successeur de Jonathan, qu'Alexandre, maître des côtes maritimes de l'empire des Perses et de la Phénicie, pénètre dans Jérusalem. Josèphe est le seul historien qui raconte le voyage d'Alexandre dans la Judée, et ses entretiens miraculeux avec Jaddus (1). Le conquérant, après avoir parcouru les prophéties qui annoncent ses victoires et la fin de l'empire des Perses, aurait fait des sacrifices au vrai Dieu, et accordé aux Juifs l'exemption de tout impôt pendant l'année sabbatique. Les Samaritains, mécontents de ne pas avoir obtenu la même faveur, massacrent, dans son palais, leur gouverneur Andromaque. Alexandre, à son retour d'Égypte, tire une vengeance éclatante du meurtre d'Andromaque, chasse de Samarie tous les habitants, et les remplace par une colonie de Macédoniens. Sichem, située sur le mont Garizim, reçoit les Samaritains fugitifs, et devient la métropole de leur secte, 332. La Judée partage le sort des provinces du royaume de Perse conquises par Alexandre; devenue tributaire des Macédoniens, elle est administrée par le gouverneur de l'Égypte et de la Phénicie, 330.

§ II. — *État des Juifs, depuis la destruction de l'empire des Perses par Alexandre, jusqu'au moment où la Judée recouvre son indépendance sous les Machabées*, 330-167.

La Judée, tributaire des Macédoniens, tombe en partage, après la mort d'Alexandre, à Laomédon, un de ses lieutenants. Ce dernier n'en conserve le gouvernement que quelques années. Il est battu par Ptolémée Soter, qui réunit la Judée à l'Égypte, 320. Jérusalem se défend longtemps contre les efforts de Ptolémée, qui en triomphe en ordonnant l'assaut le jour du sabbat, où la religion enchaîne les bras des habitants. D'abord il se montre sévère envers les Juifs, et en emmène plus de cent mille captifs en Égypte; mais bientôt il les traite avec la même douceur que le reste de ses sujets. Cette générosité tourne à son profit et détermine un grand nombre de Juifs à se retirer dans son royaume, lorsque leur pays passe, par la conquête, sous la puissance d'Antigone. Pendant ces révolutions, l'État est administré par le grand prêtre Simon,

(1) Histoire des Juifs, par Josèphe, l. II, c. 8.

Digitized by Google

292-284, qui embellit Jérusalem de monuments admirables, l'entoure de hautes murailles, et insère dans le canon des livres sacrés ceux d'Esdras, de Néhémie et des Chroniques ou Paralipomènes. Depuis la bataille d'Ipsus, presque tous les États qui avaient appartenu à Antigone restent soumis à Séleucus Nicator. La Judée suit leur destinée; mais, à la mort de ce prince, elle est de nouveau ressaisie par les Lagides, sous la domination desquels elle reste jusqu'au règne d'Antiochus le Grand, 203. Un de ces princes, Ptolémée Philadelphe, jaloux d'acquérir et de répandre la connaissance des livres de Moïse, fait venir en Égypte soixante-douze Juifs, pour les traduire dans la langue grecque. C'est la version des Septante, qui a été déclarée canonique par l'Église. Malachie, mort vers le milieu du ve siècle, avait été le dernier prophète. Les Juifs, privés de ces hommes auxquels la sainteté de leur vie et leurs inspirations divines donnaient une grande autorité sur toute la nation, se séparent en différentes sectes, 219. On voit paraître les *Pharisiens*, les *Sadducéens*, les *Esséens* ou *Esséniens*, qui, s'éloignant de la pureté du dogme, adoptent quelques opinions erronées des philosophes de l'antiquité, et offrent aux justes le même paradis que Mahomet promit, huit siècles après, à ses fougueux disciples.

Antiochus le Grand, voulant rendre tout son éclat à la couronne des Séleucides, tenta la conquête de la Palestine, de la Célésyrie et de la Galilée. Mais, ayant été vaincu à Raphia au moment où il portait ses vues sur l'Égypte, il abandonne à Ptolémée Philopator toutes ces contrées. Le vainqueur se rend à Jérusalem, et s'attire les imprécations des habitants et des prêtres en pénétrant dans le sanctuaire, qui n'était ouvert qu'une fois l'année au grand pontife. Philopator, indigné de la résistance religieuse qu'il a soulevée, exhale sa fureur par les plus horribles persécutions contre les Juifs. Il prive ceux qui habitent Alexandrie des priviléges dont ils étaient en jouissance depuis Alexandre, les marque du sceau de la servitude, et fait périr dans d'affreux tourments ceux que leur religion empêche de sacrifier à l'idolâtrie. Les Juifs, après la mort de ce prince, changent de domination, et sont subjugués dans deux campagnes par Antiochus le Grand, 203.

Ce prince, pour s'assurer cette nouvelle conquête, s'applique à faire aimer son administration; il récompense le zèle des habitants qui l'ont aidé à chasser de la citadelle de Jérusalem Scopas, général de Ptolémée Épiphane; il accorde à tout le peuple la permission de vivre selon ses lois et sa religion, répare les derniers désastres dont il a été victime, et exempte de tout tribut, pendant trois ans, tous ceux qui s'établissent

Digitized by Google

à Jérusalem, dépeuplée par la guerre et l'intolérance de Ptolémée Philopator. L'ambition d'un Juif, nommé Simon, trouble le calme et le bonheur dont jouit la ville sainte. Jaloux de l'ascendant qu'avait obtenu le grand prêtre Onias par sa piété et par sa fermeté, il excite l'avarice du roi de Syrie, et lui apprend que le sanctuaire renferme des trésors considérables, inutiles aux Juifs eux-mêmes. Séleucus Philopator, 175, charmé d'avoir une occasion aussi favorable d'accroître ses richesses, charge son premier ministre Héliodore de ravir le riche dépôt consacré aux veuves et aux orphelins, et au service du temple. Les remontrances du grand prêtre, les pleurs des habitants, ne peuvent arrêter l'avide ministre. Il se précipite dans le temple; lorsqu'il va porter la main sur le trésor sacré, une apparition miraculeuse l'étonne; il tombe, frappé par une main divine, et retourne en Égypte proclamer la puissance du dieu des Juifs. Les intrigues de Simon ne sont pas ralenties par cette protection éclatante que le Seigneur accorde aux vertus et au patriotisme d'Onias; mais elles ne sont plus écoutées par Séleucus, qui envoie le traître en exil (1).

Antiochus Épiphane est le dernier Séleucide qui règne sur la Judée. Sous son empire, la grande sacrificature devient vénale, et les Juifs se corrompent par leur commerce avec les Grecs. Joshua ou Jésus prend le nom de Jason pour plaire aux Grecs, calomnie son frère Onias auprès d'Antiochus, et offre à ce dernier quatre cent quarante talents pour obtenir l'emploi de grand prêtre. Jason, ayant ainsi succédé à son frère en achetant le suffrage du roi de Syrie, introduit les mœurs grecques dans la Judée, et encourage par son exemple la plus criminelle dépravation. Mais bientôt un rival s'élève parmi ses propres ministres. Ménélaüs, envoyé à Antioche pour acquitter le tribut annue auquel la Judée était condamnée, profite de son séjour à la cour pour gagner les bonnes grâces du roi, et il obtient la grande sacrificature. Jérusalem se partage entre les deux concurrents; après une lutte de peu de durée, Jason fuit chez les Ammonites, et laisse Ménélaüs jouir d'une victoire achetée par le plus lâche des sacrifices. Il ne se maintient qu'en promettant de renoncer à la foi de Moïse, et il fait mettre à mort, par le ministère d'Andronic, le vertueux Onias, qui lui reproche son indigne conduite. Ce dernier crime révolte les Grecs et Antiochus lui-même. Il le fait expier à Andronic, en ordonnant que son supplice ait lieu dans le lieu même où le grand prêtre a été sacrifié. Quant à

(1) Liv. II des Machabées, c. 3.

Digitized by Google

Ménélaüs, il obtient sa grâce en prodiguant au roi ses trésors. Les habitants de Jérusalem, contre lesquels il prétend exercer de cruelles exactions, repoussent sa tyrannie, et font tomber sous leurs coups trois mille de ses satellites et Lysimaque, son propre frère.

Mais Jérusalem allait subir des épreuves plus terribles encore. Le bruit de la mort d'Antiochus, 170, occupé d'une expédition contre l'Égypte s'étant répandu, Jason abandonne le pays des Ammonites, et rentre dans Jérusalem, dont les portes lui sont ouvertes par les nombreux ennemis du roi de Syrie et de Ménélaüs. Antiochus, informé de la joie qu'avait occasionnée la fausse nouvelle de sa mort, marche en furieux sur Jérusalem, en chasse Jason qui termine à Lacédémone une vie remplie de crimes et d'infortunes, égorge quarante mille Juifs, en réduit un pareil nombre en esclavage, profane le sanctuaire, et enlève du temple tous les objets consacrés au culte du Seigneur. Deux ans après, 168, contraint de renoncer à la conquête de l'Égypte par un mot de Popilius Lœnas, ambassadeur de Rome, il se venge de cet affront sur la Judée, dont il semble vouloir consommer la ruine. Son lieutenant Apollonius la livre aux plus affreux ravages. Plusieurs quartiers de la capitale sont la proie des flammes. Cent mille Juifs sont emmenés en captivité. Des ruines de la ville, Apollonius fait construire une citadelle, qui sert à la fois à contenir la nation dans l'esclavage, et à lui interdire l'entrée du temple. Le culte de l'idolâtrie est en même temps prescrit dans toute la Judée, et les supplices les plus cruels sont réservés aux habitants qui ont le courage d'observer la loi de Moïse. Antiochus se rend lui-même en Judée, afin de consommer la ruine d'un peuple que tant de malheurs ne peuvent mettre à l'abri de nouvelles persécutions. Il ordonne le meurtre du pieux Éléazar, et celui de sept frères et de leur mère, qui bravent sa cruauté plutôt que de se montrer infidèles à leur religion. La tyrannie sanguinaire d'Antiochus allume dans quelques âmes magnanimes et guerrières le désir de la vengeance. Mathatias, prêtre de la famille de Joarib, abandonne Jérusalem, pour n'être pas témoin des scènes horribles auxquelles donnent lieu et la barbarie des Syriens, et l'apostasie d'un grand nombre de Juifs. Il se retire à Modin, où, loin d'obéir aux ordres du lieutenant d'Antiochus, il donne le signal de la guerre. Ses cinq fils, tous animés du même courage, parcourent les montagnes et les déserts, rallient leurs compatriotes fugitifs, et parviennent à composer une petite armée, avec laquelle Mathatias commence à délivrer sa patrie du double despotisme qui l'accable. Les Assidéens, qui forment la secte la plus rigide des Juifs, le

Digitized by Google

secondent de leur zèle. Il fait approuver par les prêtres la résolution de combattre le jour du sabbat, et, par cette infraction à la loi de Moïse, commandée par la nécessité de la défense, il trompe la cruauté de ses ennemis, qui, jusqu'ici, ont choisi pour leurs exécutions le jour consacré au repos par la religion. Mathatias, qui a la gloire d'avoir entrepris la délivrance de la Judée, meurt sans avoir le bonheur de la terminer; il laisse ce soin difficile à ses fils, dignes héritiers de ses vertus et de son patriotisme, 166.

§ III. — *Histoire des Juifs, depuis le moment où ils sont affranchis du joug des Syriens par Judas Machabée, jusqu'au règne d'Hérode*, 166-40.

Judas, surnommé *Machabée*, troisième fils de Mathatias, succède à toute l'autorité de son père, 166. Il forme une petite armée des Juifs qui brûlent de combattre sous ses ordres. Il parcourt la Judée, répare les villes, élève des fortifications, bat successivement, dans une première campagne, Apollonius et Seron, lieutenants d'Antiochus Épiphane, et dissipe les troupes plus considérables commandées par Nicanor et Gorgias. L'année suivante, 165, d'autres succès signalent ses armes; Timothée et Bacchide sont défaits et perdent vingt mille hommes dans une seule action. Une victoire plus importante, obtenue sur Lysias, rend les Machabées maîtres de la montagne de Sion. Ils font une dédicace solennelle du temple, le purifient des souillures de l'idolâtrie et rétablissent le culte du Seigneur. Quelques nations voisines, jalouses de ces succès, massacrent inhumainement les Juifs qui se sont réfugiés sur leurs terres. Pendant que Machabée s'éloigne de la Judée pour tirer vengeance de cette perfidie, ses frères Joseph et Azarias se portent imprudemment contre la place de Jamnia, et perdent deux mille hommes dans une sortie que font les assiégés. Cette perte est compensée par la mort déplorable du cruel persécuteur des Juifs, Antiochus Épiphane, et par plusieurs avantages considérables qui sont le fruit du courage infatigable de Judas Machabée, 164.

Le successeur d'Épiphane, Antiochus Eupator, monté fort jeune sur le trône, est livré, ainsi que son royaume, aux conseils et à l'influence de Lysias. Ce dernier, témoin de tant de victoires remportées par les Juifs, penchait pour le parti de la paix; mais les gouverneurs des provinces continuent la guerre et éprouvent de nouvelles pertes. Le roi lui-même est ainsi entraîné à combattre malgré lui, et entreprend en personne des hostilités qu'il est obligé de suspendre pour s'opposer aux

Digitized by Google

prétentions d'un rival de son trône, Démétrius Soter, qui le lui ravit avec la vie. Une nouvelle guerre commence, et le défenseur de la Judée triomphe à la fois des embûches du traître Alcime et des derniers efforts de Nicanor, qu'il défait et qu'il tue à Béthoron, non loin de Samarie, 161. Une alliance conclue avec Rome semble assurer la tranquillité et l'indépendance des Juifs, quand Démétrius, pour effacer la honte de ses revers, charge Bacchide et Alcime du soin de sa vengeance. Judas, trop confiant dans son courage, marche à leur rencontre avec une poignée de soldats, et reçoit le coup mortel au milieu de son triomphe.

La mort de ce grand homme porte en tous lieux la douleur et la consternation, et favorise les succès des Syriens. *Jonathas*, un de ses frères, lui succède. Il éprouve des revers qu'il eût difficilement réparés par son courage et par sa constance, si Démétrius, menacé par Alexandre Bala, ne lui eût accordé la paix et la permission de rentrer dans Jérusalem, dont Alcime s'était rendu maître, 153. Il est recherché par Alexandre Bala, qui le reconnaît comme grand-prêtre et comme généralissime de la Judée. Revêtu de ce double titre, il consolide son autorité à la faveur des troubles de la Syrie, reprend la forteresse d'Acra, construite en 168 par Apollonius; mais il ne sait pas éviter les piéges de Tryphon, gouverneur d'Antioche, et périt, à Ptolémaïs, avec ses enfants et mille hommes de sa suite, 144. Aussitôt un autre frère de Judas Machabée prend en main les rênes de l'État, et, autant par ses alliances que par ses propres forces, il soutient la gloire de sa famille, et est proclamé, 143, par un assentiment unanime, prince et chef de la nation juive. *Simon* agrandit et fortifie Joppé sur la mer, et réduit par la famine la garnison syrienne qui était restée maîtresse de la citadelle de Jérusalem. Les Juifs, reconnaissants de tant de bienfaits, rendent héréditaire dans sa famille la double autorité qu'il exerce. Un décret solennel, déposé dans les archives du temple, consacre le souvenir de cette révolution politique et de la délivrance de la Judée, qui semble définitive, 141 (1).

La république romaine se montre favorable à l'élévation de Simon; le roi de Syrie, Antiochus Sidétès, recherche son amitié. Cependant de grandes infortunes lui sont réservées, ainsi qu'au peuple qui lui doit sa

(1) *Voyez*, pour l'histoire des Machabées, outre les livres de l'Ancien Testament qui portent leur nom, l'*Histoire des Juifs*, par Prideaux (XIIe liv.), ouvrage plein de recherches, d'après lequel les auteurs de l'Art de vérifier les dates ont composé l'article des Juifs, depuis la décadence des royaumes de Juda et d'Israël jusqu'à la naissance du Christ.

Digitized by Google

prospérité et une partie de sa gloire. Trompé par les perfides protestations de Ptolémée, son gendre et gouverneur de Jéricho, il est égorgé, dans un festin, avec deux de ses fils, Mathatias et Judas; *Jean Hyrcan* n'échappe à ce piége affreux que pour voir périr aussi misérablement sa mère et deux autres de ses frères. Jérusalem est bientôt après assiégée, et les habitants redeviennent tributaires des Syriens. Mais, après la mort d'Antiochus Sidétès, 130, ils recouvrent leur indépendance et subjuguent les Samaritains et les Iduméens. Les guerres intestines de l'Égypte et de la Syrie laissent respirer Jean Hyrcan, qui, pendant un règne de vingt-neuf ans, accroît considérablement ses richesses et sa puissance. Tout réussit au dehors à ce prince, et, au dedans, son autorité n'est troublée que par la préférence qu'il accorde aux Sadducéens sur les Pharisiens. Le peuple partage le ressentiment de cette dernière secte, et cette inimitié devient dans la suite la cause de troubles funestes. Il meurt l'an 107 avant J.-C.

Aristobule Ier, l'aîné de ses fils, lui succède dans la grande sacrificature et dans le gouvernement de l'État. Dès qu'il voit son pouvoir bien affermi, il prend le diadème et le titre de roi, que n'avait osé porter aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone. Il fait mourir dans une dure captivité sa mère, pour avoir réclamé l'administration suprême, en vertu du testament de Jean Hyrcan. Il charge de fers trois de ses frères, partage l'autorité avec le quatrième, Antigone, qui périt victime de la jalousie de la reine Salomé. Aristobule meurt de désespoir en apprenant l'erreur funeste qui lui a fait ordonner le meurtre d'un frère chéri, 106.

Alexandre Jannée, 106-79. — Ce prince est à peine monté sur le trône, qu'il fait périr un de ses frères, qu'il regarde comme un rival dangereux. Il attaque ensuite Ptolémaïs, qui a secoué le joug des Syriens. Ptolémée Lathyre, roi de Chypre, marche au secours de cette place; Alexandre, pour contre-balancer ses forces, s'allie avec la reine d'Égypte, Cléopâtre. Il se donne entre les deux rois une bataille sanglante sur le Jourdain : le roi des Juifs y perd trente mille hommes; Lathyre souille cette victoire par une cruauté horrible dont l'histoire offre peu d'exemples. La Judée aurait été conquise sans les secours que Cléopâtre fournit à Alexandre, dans la vue d'empêcher le vainqueur de se rendre redoutable même à l'Égypte. Alexandre, enhardi par la retraite de Lathyre, reprend l'offensive et se rend maître de Gadara, d'Amathus, de Raphia, d'Anthedon et de Gaza, qu'il réduit en cendres, 97, après le siége le plus opiniâtre. De retour à Jérusalem, les Pharisiens, au lieu

Digitized by Google

d'applaudir, insultent à ses triomphes. Le prince irrité fait mettre à mort par ses troupes six mille de ses sujets, et compose sa garde de soldats mercenaires, levés en Pisidie et en Cilicie. Il attaque ensuite sans succès Obodas, roi des Arabes, et est obligé de renoncer à cette guerre pour tourner ses forces contre ses sujets révoltés. Il les soumet après plusieurs victoires sanglantes, quoiqu'ils soient soutenus par Démétrius, roi de Syrie. Huit cents d'entre eux sont mis en croix à Jérusalem, et leurs femmes et leurs enfants sont égorgés sous les yeux d'Alexandre, qui, dans le même moment, célèbre sa victoire par un festin somptueux. Ce prince cruel meurt, quelques années après, des suites de son intempérance et de sa débauche, 79. Alexandra, sa veuve, demeure maîtresse du gouvernement. Sa main trop faible laisse reprendre la supériorité aux Pharisiens. Ils exercent de terribles représailles sur les Sadducéens, leurs ennemis; Jérusalem est inondée de sang; Alexandra n'oppose à ces calamités qu'une volonté impuissante, et laisse en mourant la couronne à son fils aîné, Hyrcan, 70.

Hyrcan II, 70; *Aristobule II, roi trois mois après.* — Hyrcan, l'aîné des fils d'Alexandre Jannée, est reconnu roi par les Pharisiens. Ayant été battu à Jéricho par Aristobule, il lui cède le trône et le sacerdoce après un règne de trois mois; mais les partisans du prince fugitif se préparent à lui rendre les droits qu'il a si lâchement abandonnés. Antipater se met à leur tête, et force Hyrcan à reprendre les armes. Aristobule, vaincu à son tour, fuit de Jérusalem et demande des secours à Pompée, qui est devenu l'arbitre de l'Asie depuis la défaite de Mithridate, 65. Le général romain se décide pour le parti d'Hyrcan, jette Aristobule dans les fers, se rend maître de Jérusalem et assiége les ennemis dans le temple, où ils se défendent pendant plusieurs mois avec opiniâtreté. Hyrcan triomphe ainsi par le secours de Rome; cependant une partie de la Judée lui est enlevée, et il ne gouverne le reste qu'avec le titre de grand-prêtre. Aristobule et sa famille sont envoyés captifs à Rome. Un de ses enfants, Alexandre, échappé à l'esclavage, revendique les droits de son père après le départ de Pompée. Gabinius combat et triomphe pour Hyrcan, auquel il rend la couronne. Le gouvernement de la Judée éprouve d'importantes modifications et devient monarchique, avec quelques formes de l'aristocratie, 57. D'autres efforts, tentés par Alexandre et par Aristobule lui-même, ne sont pas plus heureux et ne font qu'affermir dans son autorité Hyrcan, qui prend le titre d'*ethnarque*, 55. L'avarice de Gabinius et celle de Crassus, qui va combattre les Parthes, dépouillent le temple de ses richesses. La Judée

Digitized by Google

est agitée par la guerre civile de César et de Pompée; Hyrcan, malgré la protection dont il avait été l'objet de la part de Pompée, obtient la bienveillance de César, qui accorde aux Juifs tous leurs priviléges et la permission de reconstruire les murs de Jérusalem. De nouveaux troubles éclatent en Judée par l'ambition d'Antigone, qui ravit le trône à Hyrcan, et qui en est lui-même dépouillé par Hérode. Quoique étranger par sa naissance à la nation des Juifs, ce dernier est proclamé leur roi par la protection d'Antoine et d'Octave, et par la volonté du sénat, 40. Depuis l'avénement d'*Hérode*, l'histoire politique des Juifs se confond avec celle de Rome. C.

CHAPITRE XLII (1).

Religion, gouvernement, mœurs et coutumes des divers États de la Grèce, depuis la législation de Lycurgue à Sparte et la législation de Solon à Athènes, jusqu'à l'établissement de la domination des Macédoniens.

Nous venons de présenter l'histoire générale de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort d'Alexandre. Les événements si nombreux et si variés dont elle est remplie, dans un espace de près de deux mille ans, ont fait voir toute l'influence qui a été exercée par les Grecs sur une vaste étendue du globe. Des royaumes conquis, d'autres fondés, deux expéditions mémorables entreprises sur trois continents, d'innombrables colonies établies sur des rivages lointains; l'Afrique, l'Asie, l'Espagne, la Gaule, l'Italie, les îles de la Méditerranée, peuplées des mêmes habitants; les bienfaits de la civilisation répandus chez des nations barbares; de faibles cités victorieuses d'un grand empire, se déchirant ensuite par la guerre civile, jusqu'à ce qu'elles soient asservies par les Macédoniens: tel est le tableau dont se compose l'histoire politique de la Grèce, surtout dans les quatre derniers siècles.

Maintenant que la Grèce se survit à elle-même depuis les victoires de Philippe et d'Alexandre, et qu'elle a perdu, par la décadence de Sparte et la corruption d'Athènes, un centre commun sans lequel elle ne peut plus défendre son indépendance, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les croyances religieuses de

(1) Il semble que ce chapitre et le suivant devraient être placés immédiatement après l'histoire d'Alexandre le Grand. Dans l'enseignement on peut sans inconvénient les développer aux élèves avant d'exposer l'histoire des successeurs du conquérant macédonien.

Digitized by Google

ses peuples, sur leurs institutions politiques, sur leurs mœurs et leurs usages les plus remarquables. Nous parlerons dans un second chapitre des arts et des sciences que les Grecs ont cultivés avec tant de succès, des chefs-d'œuvre dans tous les genres qu'ils ont laissés pour modèles aux peuples civilisés des temps anciens et des temps modernes, et nous indiquerons ainsi les sources d'une autre gloire, plus durable, que de grands génies ont assurée à leur patrie.

I. *Religion.* — Il est incontestable que les premières notions de la Divinité ont pris naissance en Orient, qui a été le berceau de l'homme, et que de là elles se sont répandues dans les autres contrées du globe (1). On trouve l'idée d'un Dieu chez tous les peuples primitifs; elle précède la société ou du moins elle naît avec elle. L'histoire de l'antiquité ne fait pas connaître une seule nation, une seule tribu qui ait existé, sans la crainte d'un être supérieur, créateur et conservateur des choses humaines. Cette croyance, universellement admise, aussi ancienne que le monde, a été en quelque sorte une émanation de la Divinité elle-même qui, en se manifestant à l'homme dès l'origine, a voulu laisser dans son esprit une impression à jamais ineffaçable. Les premiers habitants de la Grèce paraissent avoir connu des dieux : comme tous les peuples sauvages, ils divinisaient les êtres inanimés qui les entouraient, et desquels dépendait leur existence. Après l'arrivée des colonies de l'Orient, la Grèce donna à ses anciens dieux fétiches les noms des dieux étrangers. On continua à diviniser tout ce qui excitait l'admiration, tantôt la vertu, tantôt une puissance secourable, tantôt la bienfaisance des héros et des législateurs. Dans la suite, l'opinion s'établit que le monde était animé. Suivant ce système, toutes les parties de l'univers dans lesquelles les Anciens découvraient des principes de vie et d'action formaient autant de dieux différents, subordonnés les uns aux autres, mais tous soumis à l'intelligence universelle. Ils en faisaient des divinités distribuées en différentes classes et attachées, par la nécessité de leur nature, aux diverses parties de l'univers matériel. La distinction de la nature en deux parties, l'une active, l'autre passive, est un des plus anciens dogmes et un des plus répandus. Il se trouve au fond de tous les systèmes religieux de l'antiquité : il faisait partie de la théologie secrète des mystères.

(1) Nous devons les développements de ce chapitre à l'étude de Plutarque, de Pausanias, et des historiens de la Grèce, au Voyage d'Anacharsis, à la Philosophie de l'histoire de Vico, traduite par M. Michelet, et surtout aux recherches faites par M. Rolle sur le culte de Bacchus, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Voyez* aussi les chapitres XII, XIII et XIV de ce Précis.

Digitized by Google

D'après cette opinion, qui faisait régir l'univers par l'intelligence, et qui soumettait chaque partie à des divinités particulières et honorées dans un ordre hiérarchique, on conçoit combien les détails et les développements de ce système enfantèrent d'allégories et de quelles fictions le langage figuré de la poésie et les paroles énigmatiques des philosophes durent embarrasser les religions. Aussi un auteur ancien ne craint pas d'avancer que ce qu'on dit sur Saturne n'est qu'une allégorie, et qu'on doit penser de même de tout ce qu'on débite sur les dieux (1). Quoi qu'il en soit, nous dirons que les Grecs attribuèrent une essence divine aux éléments, aux différentes saisons de l'année; que tous les actes, que tous les âges de la vie furent placés sous la protection de quelque divinité. Les besoins infinis, les passions innombrables des hommes multiplièrent les dieux au point que le savant Varron a recueilli trente mille noms de divinités reconnues par les Grecs. Leurs principaux dieux étaient au nombre de douze : c'étaient *Jupiter*, *Junon*, *Vesta*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, *Vénus*, *Mars*, *Mercure*, *Neptune*, *Vulcain*, *Apollon*. Jupiter était l'emblème du pouvoir générateur; il était le roi et le père des hommes et des dieux; sa main lançait la foudre. Junon était honorée comme la déesse de la pudeur et du mariage, comme la déesse génératrice des êtres; Minerve, comme inventrice des arts et des métiers; Cérès, comme la déesse de la terre fertile et de l'agriculture. Diane, qui était la même que la lune, présidait aux accouchements; c'était la même divinité que l'Isis des Égyptiens. Les Argiens lui donnaient le nom mystique d'Io. Vénus était née de l'Océan par la combinaison du feu et de l'eau; sous cet emblème, les Grecs représentaient l'union des deux éléments, du feu et de l'eau, qui, selon plusieurs philosophes, a tout produit. Mars était le dieu de la guerre : il était surtout honoré dans la Laconie. Tous les ans, les Spartiates célébraient en son honneur, dans un bois, une fête à laquelle il était défendu aux femmes d'assister. Mercure était le symbole de la raison et de l'intelligence active du monde; il dispensait les richesses et conduisait les âmes des morts aux enfers. Cette mythologie était fondée en Grèce sur les anciens usages observés par les Égyptiens dans les funérailles. Neptune était le souverain du principe humide et générateur. Chez les Grecs, l'élément de l'eau fournit un grand nombre de dieux; ils regardaient l'Océan comme une source de génération pour tous les êtres : ils lui donnaient le titre de père de toutes choses. Vulcain était le dieu du feu;

(1) Pausanias, *Description de la Grèce*, *Arcadie*, c. 7.

Digitized by Google

son culte était principalement en grande vénération dans l'île de Lemnos, où l'on célébrait des mystères. On prétendait que les Cabires, fils de Vulcain, avaient introduit les arts dans l'île de Samothrace, et surtout celui de travailler les métaux. Apollon, dieu du jour, représentant la force reproductive de la nature, était la même divinité que Bacchus; on ne les distinguait que par les attributs et les caractères différents que l'on prêtait à chaque divinité. Bacchus, quoiqu'il n'ait pas été placé au rang des douze grands dieux par les mythologues, avait un culte fort répandu dans la Grèce.

On assignait diverses demeures aux dieux : les uns furent placés dans le ciel, d'autres habitaient dans la mer, ceux-ci sous la terre, ceux-là aux enfers, lieux où les méchants étaient condamnés à divers supplices après leur mort. On fit monter certains dieux dans les planètes; les héros furent attachés aux constellations. Comme le grand nombre des dieux qu'admettait le polythéisme ne représentaient que les divers attributs de la Divinité suprême, ils avaient tous pour symbole le serpent, sous la forme duquel les peuples anciens paraissent l'avoir adorée. Pour honorer les dieux, les Grecs instituèrent des sacrifices, des fêtes religieuses, élevèrent des temples qui leur furent consacrés, créèrent des prêtres chargés de les invoquer, de dévoiler leurs volontés, d'expliquer les événements singuliers, les phénomènes de la nature. Dans une haute antiquité, on ne présentait aux dieux que les fruits de la terre; il y eut des autels sur lesquels il ne fut jamais permis d'immoler des victimes; mais les sacrifices sanglants s'introduisirent sans doute avec l'habitude que prirent les hommes de se nourrir de la chair des animaux. C'étaient comme des repas que les hommes destinaient aux dieux, et auxquels participaient les assistants et les prêtres. On n'immolait pas indistinctement toute espèce d'animaux à une divinité. On offrait des chevaux au soleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. La superstition, qui remplit l'âme de terreur, rendit les hommes cruels et barbares. Les sacrifices humains devinrent fréquents dans les diverses contrées de la Grèce; ils commencèrent en Arcadie, et ils n'y furent abolis que dans le ve siècle avant l'ère chrétienne. Au temps de la guerre Médique, on voit encore Thémistocle immoler, avant la bataille de Salamine, trois jeunes Perses, faits prisonniers, à Bacchus Omestes (1).

On célébrait dans la Grèce plusieurs fêtes religieuses sur lesquelles les Anciens nous ont transmis des détails précieux. On honorait Jupiter

(1) Plutarque, *Vie de Thémistocle*, c. 17; *Vie de Pélopidas*, c, 22.

Digitized by Google

sous une foule de surnoms qui exprimaient les divers attributs de sa puissance. Dans le temple d'Olympie était sa statue, ouvrage admirable de Phidias. Junon, protectrice d'Argos, avait dans cette ville un temple, un des plus célèbres de la Grèce; chaque année, les habitants d'Argos se rendaient en grande pompe dans le temple de la déesse, et lui offraient des sacrifices qui attiraient un concours considérable de spectateurs. Les *Dionysiaques*, les *Apaturies*, les *Panathénées*, les *mystères d'Éleusis*, avaient lieu, à Athènes, en l'honneur de Bacchus, de Minerve et de Cérès. Outre les fêtes générales, chaque bourg de l'Attique avait ses fêtes particulières. Vénus était la principale divinité des Corinthiens; ils lui consacraient un grand nombre de prêtresses, auxquelles la superstition attribua l'honneur d'avoir sauvé les Grecs dans la guerre médique. Aucun temple dans le paganisme n'a eu plus de célébrité que celui d'Apollon à Delphes. Les nombreuses traditions mythologiques, accréditées sur son origine, prouvent sa haute antiquité. Il y avait une pythie qui rendait des oracles, et que l'on allait consulter de tous les points de la terre; un trésor, formé surtout des riches offrandes des Grecs, et qui tenta souvent l'avarice de divers peuples.

La divination était un des principaux fondements de la religion des Anciens. Les dieux, s'étant trouvés dès l'origine en communication avec les hommes, avaient dû, par certains signes, faire connaître leurs volontés. Il exista de nombreux interprètes de leurs pensées : ce furent les devins, les sages, les héros, auxquels on donna quelquefois le caractère de la divinité. Les oracles ont été inconnus ou avaient peu de créance dans les temps héroïques. Les inspirations, les songes, les présages, les paroles échappées aux enfants, furent la première divination accréditée par l'ignorance superstitieuse de l'homme. Dans des temps postérieurs, il s'en établit une seconde, qui consistait dans l'interprétation des prodiges, des entrailles des animaux et des augures. L'autorité des devins et des oracles, au temps de Lycurgue et dans les siècles qui suivirent, était tellement respectée, qu'il était impossible de commencer aucune entreprise sans les consulter. On la voit s'affaiblir dans le siècle d'Hérodote. Les philosophes attaquèrent une superstition que l'intérêt des prêtres et des prêtresses et la politique ambitieuse de quelques hommes voulaient perpétuer dans l'esprit des peuples (1). Épaminondas

(1) Platon fait ainsi parler le devin Eutyphron dans le dialogue qui porte son nom : *Que ne m'arrive-t-il pas à moi-même*, dit Eutyphron à Socrate, *lorsque, dans les assemblées, je parle des choses divines, et que je prédis ce qui doit arriver ; ils se moquent tous de moi comme d'un fou, etc.*

Digitized by Google

et Démosthène nous montrent dans quel discrédit, de leur temps, était tombé l'oracle de Delphes (1).

II. *Gouvernement, mœurs et usages de la Grèce.* — Il serait superflu de donner des détails étendus sur le gouvernement des divers états de la Grèce. L'établissement de la démocratie, la législation de Lycurgue et celle de Solon, les changements introduits à Sparte et à Athènes par l'amour des richesses et par l'ambition de Périclès, ont été suffisamment développés dans les chapitres qui précèdent. La royauté abolie avait été remplacée par une aristocratie partout trop faible. Le principe de la démocratie dominait dans la plupart des cités; ce ne fut que pendant de courts intervalles que le pouvoir fut concentré dans les mains des grands. Ils gouvernèrent presque toujours avec despotisme. Les excès, auxquels ils se laissèrent trop souvent emporter, s'opposaient à ce qu'il s'établît une aristocratie salutaire dans des États si divisés. Le peuple envahit toute l'autorité du gouvernement, et se laissa dominer par ses passions brutales, par la turbulence d'orateurs factieux ou vendus aux étrangers. La Grèce n'avait apprécié qu'au temps de Thémistocle les avantages incalculables qu'elle aurait trouvés dans un système de confédération fortement conçu et observé avec constance; elle périt par sa force même et par la faiblesse de chaque État en particulier, qui, ambitionnant une suprématie chimérique, appelait tour à tour les Perses et les Macédoniens dans ses démêlés pour obtenir un triomphe éphémère et funeste.

Deux institutions remarquables subsistèrent après l'abaissement de la Grèce, les *jeux Olympiques* et le *Conseil amphictyonique*. Les jeux Olympiques avaient été fondés par Hercule Idœen dans une haute antiquité; ils se célébraient de quatre en quatre ans. Jupiter, Apollon, Mercure et Mars n'avaient pas dédaigné, dans l'opinion des Grecs, l'éclat des triomphes d'Olympie. Dans des temps postérieurs, Clyménus, Pélops, d'autres héros, et enfin Hercule, fils d'Amphitryon, firent célébrer les mêmes jeux, interrompus depuis Oxilus jusqu'à Iphitus, contemporain de Lycurgue. Des divisions intestines, une maladie contagieuse, désolaient la Grèce. La pythie, consultée par Iphitus, déclara que le seul remède à tant de maux était le rétablissement des jeux Olympiques. On y donnait des prix pour la *course*, le *pentathle*, la *lutte*, le *pugilat*, la *course des chars*, la *course à cheval*, le *pancrace*, la *course des gens armés*. Les enfants eux-mêmes furent admis à prendre part à

(1) *Apophthegmes de Plutarque*, *Épaminondas*. *Vie de Démosthène*, c. 23.

Digitized by Google

quelques-uns de ces combats, si propres à faire naître l'émulation, à accroître l'adresse et les forces de ceux qui s'y livraient. La présidence de ces jeux, qui se célébrèrent tous les quatre ans et qui donnèrent lieu aux *Olympiades*, appartenait aux Éléens. Le nombre des juges varia depuis deux jusqu'à douze, et fut enfin réduit à dix, à cause des dix tribus dont l'Élide était composée. Les couronnes des vainqueurs n'étaient que des branches d'olivier sauvage; mais leurs noms étaient inscrits sur des registres; on élevait des statues à ceux qui se faisaient le plus remarquer dans les plaines d'Olympie. Les guerres de la Grèce étaient suspendues pendant ces fêtes nationales : ce fut un des plus grands bienfaits que produisit cette institution à la fois religieuse et politique.

Le Conseil amphictyonique, qui se réunissait à Delphes, fut institué par Amphictyon, fils de Deucalion, 1510; c'est de lui que les membres de ce conseil furent appelés *amphictyons*. Dans l'origine, il n'était formé que des peuples qui habitaient dans le voisinage de Delphes. Les peuples de race hellénique qui furent admis plus tard dans cette assemblée, étaient les *Ioniens*, les *Dolopes*, les *Thessaliens*, les *Ænianes*, les *Magnètes*, les *Maliens*, les *Phthiotes*, les *Doriens*, les *Phocidiens* et les *Locriens*. Après la guerre sacrée, les Macédoniens prirent les deux voix des Phocidiens et chassèrent du conseil les Lacédémoniens, qui avaient donné des secours à ces sacriléges. Les amphictyons, qui furent jusqu'au nombre de trente, étaient les juges des différends élevés entre les peuples de la confédération hellénique. Quelquefois ils prévinrent des hostilités; le plus souvent ce ne fut qu'un tribunal impuissant ou tyrannique. C.

CHAPITRE XLIII.

Des lettres, de la philosophie, des sciences et des arts chez les Grecs, depuis les siècles héroïques jusqu'à la réduction en provinces romaines des principaux États de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique.

L'histoire de la littérature grecque, depuis les temps héroïques jusqu'à l'établissement de la domination romaine en Orient, embrasse un espace d'environ quinze siècles. La littérature d'un peuple, dont la for-

Digitized by Google

tune politique a éprouvé tant de vicissitudes, doit présenter des caractères bien différents dans un espace de temps aussi étendu. Aussi, pour rendre plus facile l'intelligence d'un sujet si vaste et si compliqué, diviserons-nous en quatre périodes bien distinctes l'histoire de la littérature grecque, dont nous n'exposerons d'ailleurs ici qu'un tableau sommaire.

La première période, toute fabuleuse, commence aux temps les plus reculés et se termine à la prise de Troie, 1270; la seconde prend naissance après cette guerre célèbre, et s'étend jusqu'à l'archontat de Solon, 1270-594 : c'est le règne de la poésie héroïque et sacrée. La troisième embrasse les temps les plus brillants de la Grèce; le règne d'Alexandre en est le terme, 594-323. La quatrième période comprend les temps qui se sont écoulés depuis la mort d'Alexandre jusqu'à l'établissement de la domination romaine dans les contrées diverses qui avaient été soumises aux lois du conquérant macédonien.

I. *Première période : temps héroïques jusqu'à la guerre de Troie.* — Les temps héroïques virent naître la poésie, par laquelle commence toujours la littérature d'un peuple. Les poëtes composaient les hymnes et les prières qu'on chantait en l'honneur des dieux et des héros. Leur ministère s'ennoblit aux yeux des peuples, qui les regardèrent comme les confidents de la Divinité. Ils réunissaient le triple caractère de *chantres*, de *pontifes* et de *devins*. *Linus* de Chalcis est un des premiers poëtes grecs dont le nom ait été conservé dans l'antiquité; il était fils d'Apollon et d'une muse. Il eut un disciple nommé *Pamphus*, d'Athènes, qui composa des hymnes en l'honneur des prêtres d'Éleusis. *Olen*, *Olympus*, *Eumolpus*, *Mélampus*, *Philammon*, *Tamyris* et *Paléphate* furent en même temps poëtes et musiciens. Ils passent pour avoir adouci, par leurs chants, les mœurs sauvages des Grecs, et institué quelques cérémonies du culte religieux. *Orphée* et *Musée* sont les plus célèbres de ces poëtes; leur histoire est enveloppée de ténèbres. Du temps de Pausanias, il existait des fragments authentiques des poésies d'Orphée (1). Orphée prit part à l'expédition des Argonautes. Il mourut dans les montagnes de la Thrace, victime de la fureur jalouse des femmes de cette contrée. Plutarque assure que de son temps encore les Thraces, pour venger sa mort, stigmatisaient leurs femmes au visage. Musée, originaire de Thrace, mais né à Athènes, avait reçu des Muses la lyre d'Orphée. A l'exemple de son maître, il prédisait l'avenir,

(1) *Voyez* le passage de Pausanias cité par M. Poirson, page 172.

Digitized by Google

apprenait dans des initiations la manière d'expier les crimes et les sacrilèges, et chantait la généalogie des dieux, la guerre des Titans. Ces poëtes ont fait usage de l'hexamètre, dont l'invention est attribuée par les Grecs à *Phémonoé*, prêtresse de Delphes.

II. *Seconde période, depuis la guerre de Troie jusqu'à Solon*, 1270-594. — La Thessalie avait été le berceau de la poésie primitive et fabuleuse des Grecs; l'Ionie le fut de leur poésie héroïque. Il se forma dans cette contrée une école de poëtes, nommée *Rhapsodes*, chargés de composer ou d'arranger tous les hymnes que l'on chantait dans les solennités nationales et religieuses. Ils faisaient usage de tous les trésors de la mythologie, remontaient jusqu'à l'origine des dieux et du monde, célébraient les exploits des demi-dieux, dont descendaient les plus illustres familles de la Grèce. Le caractère qui distingue la poésie héroïque consiste dans l'emploi qu'elle fait de la mythologie pour orner des sujets purement imaginaires. Le plus ancien et le premier des poëtes de cette période est *Homère*, qui florissait dans le xe siècle avant J.-C. Dans l'antiquité, la critique, inépuisable en conjectures, rechercha si l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient du même auteur, si ces poëmes avaient été écrits, ou seulement s'ils avaient été conservés pendant plusieurs siècles dans la mémoire des hommes; la critique moderne a émis des doutes sur l'existence d'Homère, quoique sept villes se soient disputé l'honneur de lui avoir donné naissance. Quoi qu'il en soit de ces questions, qui prouvent l'intérêt qui s'attache depuis trois mille ans aux productions étonnantes de ce grand génie, nous rappellerons que les morceaux les plus remarquables de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* furent longtemps chantés par des Rhapsodes, et qu'ils ne commencèrent à former un ensemble que sous la domination et par les soins des Pisistratides. Il se forma dans l'Ionie une école de Rhapsodes, appelés les *homérides*, qui chantaient, en s'accompagnant de la cithare, les poésies d'Homère et des poëtes cycliques, et ce qu'ils avaient composé eux-mêmes sur les louanges des dieux. Les homérides d'Asie eurent des imitateurs dans la Grèce. A leur tête on place *Hésiode*, né à Cumes, dont les poésies eurent le même sort que celles d'Homère; il a composé *les Travaux et les Journées*, une *Théogonie*, et une *Héroogonie*, dont il ne reste aucun fragment (1).

Les révolutions politiques qu'éprouvèrent dans cette période presque tous les états de la Grèce, ouvrirent un nouveau champ à la poésie. La

(1) *Voyez* le chapitre XVII de cet ouvrage.

Digitized by Google

poésie lyrique sortit du tumulte des républiques; le génie de la liberté inspira les poëtes. *Callinus*, en Ionie, *Tyrtée*, dans la Grèce, excitaient, par leurs chants guerriers, leurs concitoyens à combattre avec courage: ils rappelaient la honte qui est le partage du lâche, et la gloire dont se couvre celui qui sait défendre sa patrie. D'autres poëtes lyriques fleurirent dans la même époque : mais ils appartiennent presque tous aux colonies grecques établies dans l'Asie-Mineure.

III. *Troisième période, depuis la législation de Solon jusqu'au règne d'Alexandre le Grand*, 594-336. — Pendant cette période, Athènes est le siége des lettres et des arts. On y admire, on y récompense les productions du génie, tandis que dans les autres États on ne se passionne encore que pour les victoires olympiques, que pour les lauriers cueillis en combattant pour la patrie. C'est aussi l'époque des grands triomphes remportés par la Grèce sur les barbares d'Asie, et celle des guerres civiles entre les cités victorieuses. Ces temps, marqués par des événements politiques du plus haut intérêt, donnent l'essor au génie, impriment un caractère particulier à la poésie dramatique, et font naître l'éloquence politique, qui paraît ne pas avoir été cultivée avant le siècle de Solon. L'histoire prend une forme plus régulière, recueille les inscriptions et les traditions fabuleuses des temps antérieurs, et exerce, avec les études philosophiques, les esprits les plus élevés. Les arts, tels que la peinture, la sculpture et l'architecture, sont cultivés avec plus de succès encore, et s'élèvent à une perfection qui ne produit que de faibles imitations chez les Romains, et à laquelle les modernes ne peuvent pas atteindre.

Poésie lyrique. — *Phocylide* de Milet, le législateur *Solon*, né à Salamine, *Théognis* de Mégare, se livrent à la *poésie gnomique*, ou sententieuse, et donnent à leurs concitoyens des préceptes de morale. Ils ont pour imitateurs *Xénophane* de Colophon et *Pythagore* de Samos, fondateur d'une école célèbre de philosophie, qui, de l'Asie, s'étend sur la plus grande partie de l'Italie et de la Sicile. Les poëtes gnomiques cessent bientôt, mais le genre qu'ils ont inventé se conserve. La *poésie didactique*, l'*apologue* reproduisent avec des formes différentes la gravité du langage ou de la pensée qui distingue la poésie gnomique. La poésie lyrique rehausse l'éclat des victoires remportées par les Grecs sur les barbares, orne leurs fêtes nationales ou religieuses, et célèbre les athlètes qui triomphent dans les jeux de la Grèce. *Stésichore* d'Himère, *Ibycus* de Rhégium, *Anacréon* de Téos, que les fils de Pisistrate appellent à la cour, et qui devient le modèle du genre de poésie le plus gra-

Digitized by Google

cieux; *Archiloque* de Paros, *Hipponax* d'Éphèse, *Lasus* d'Hermione en Achaïe, *Pindare*, né à Thèbes, et son rival, *Bacchylide* de Céos, s'illustrent dans l'épigramme, dans l'ode et l'élégie. A peu près vers la même époque, neuf femmes grecques, que l'on surnomme les neuf muses, et dont les plus célèbres sont *Sapho* et *Corinne*, se montrent les émules de ces poëtes.

Poésie dramatique. — La poésie dramatique a sa source dans la religion des Grecs. *Thespis* et *Amphion*, dans deux différentes parties de la Grèce, inventent, pendant la saison des vendanges, la satire ou tragédie antique, jouée par des satyres. Dans cet âge de grossièreté, le premier déguisement consiste à se couvrir de peaux de chèvres, à se rougir de lie de vin le visage et la poitrine, et à s'armer le front de cornes. La tragédie commence par un chœur des satyres; la satire conserve pour caractère originaire la licence des insultes, parce que les villageois grossièrement déguisés, qui figuraient sur les tombereaux remplis de vendange, avaient la liberté de dire de là toutes sortes d'injures aux spectateurs. Il paraît que, dans l'origine, les chants de ces chœurs qui apparaissent aux fêtes de Bacchus n'étaient accompagnés d'aucune action. Plus tard, les chefs des solennités dionysiaques interrompirent le chant des chœurs par la représentation grotesque d'une scène ou d'une action qu'on appelait *drame*. Il est vraisemblable qu'un événement de la vie mythologique de Bacchus fut le sujet le plus ordinaire de ces drames. On est partagé sur l'étymologie du mot *tragédie*, que quelques critiques tirent de τράγος, bouc, qui était le prix du vainqueur. Le génie d'*Eschyle* remplace la tragédie *antique* par la tragédie *moyenne*, les chœurs de satyres par les chœurs d'hommes. Après Eschyle viennent Sophocle et Euripide, qui donnent à la tragédie *nouvelle* la forme qu'elle conserve chez les Grecs. *Susarion* de Mégare passe pour être l'inventeur de la comédie, qui, perfectionnée par Cratès en 484, est associée à la représentation théâtrale donnée aux fêtes de Bacchus. Dans la comédie *ancienne*, les grands personnages, le peuple même, sont traduits sur la scène. On compte six poëtes de l'ancienne comédie, *Épicharme*, *Cratinus*, *Eupolis*, *Phérécrate*, *Platon* et *Aristophane*, le seul dont nous ayons des pièces entières. Ménandre est le père de la comédie *nouvelle*, dont les personnages sont de simples particuliers et en même temps imaginaires.

Histoire. — Avant le genre historique, les Grecs cultivent les *logographies*, qui n'étaient que le récit en prose des traditions anciennes. Aucune logographie ne nous est parvenue en entier, mais on conserve

Digitized by Google

des fragments de *Cadmus* de Milet, de *Denys* de Samos, d'*Acusilaüs* d'Argos, de *Denys* de Chalcis, d'*Hécatée* de Milet, d'*Hellanicus* de Mitylène, et de plusieurs autres qui sont souvent cités par les critiques et les historiens de l'antiquité. *Hérodote*, né à Halicarnasse, 484, est le père de l'histoire. Treize ans après naît à Athènes *Thucydide*, le plus parfait des historiens grecs. Le récit de la guerre du Péloponèse, dont il est l'auteur, est un des ouvrages les plus précieux qui nous soient parvenus à travers la barbarie du moyen âge. Xénophon, disciple de Socrate, est célèbre comme guerrier, comme philosophe et comme historien. L'*Histoire grecque*, l'*Expédition du jeune Cyrus* et la *Cyropédie*, qu'il a composées, le placent à côté d'Hérodote et de Thucydide, quoiqu'il soit peut-être moins intéressant que le premier, et qu'il ait moins de concision et de force que le second. Les autres historiens grecs de cette époque ne nous sont connus que par des fragments de leurs ouvrages, ou par les jugements qu'en portent les critiques de la Grèce et de Rome.

Éloquence. — Les discussions publiques auxquelles les citoyens d'un état populaire pouvaient prendre part firent naître l'*éloquence*. Le talent de bien dire conduisait au pouvoir; il fut bientôt cultivé avec le zèle que devait inspirer l'ambition surtout exaltée dans les cités démocratiques de la Grèce. Nul doute que Pisistrate, Thémistocle, Cimon, Alcibiade, n'aient été les premiers orateurs de leur siècle. Ce fut par le talent de bien dire que Périclès fit exiler Cimon, Thucydide, ses illustres rivaux, et qu'il exerça pendant quarante ans, à Athènes, un pouvoir en quelque sorte monarchique. Pour ces grands hommes, l'éloquence ne fut qu'un moyen de parvenir aux honneurs, ou de gouverner leur patrie; mais les grammairiens les ont distingués des orateurs pour lesquels l'éloquence fut leur principale étude, leur profession favorite. Ces orateurs sont : *Antiphon* de Rhamnus en Attique, *Andocyde*, *Lysias*, *Isocrate*, *Isée*, *Eschine*, *Hypéride* d'Athènes, *Dinarque* de Corinthe, et enfin *Démosthène*, né dans l'Attique, dont l'éloquence a été rarement égalée, mais n'a été surpassée par aucun orateur.

Philosophie, mathématiques, médecine. — Les *sept sages*, par lesquels on ouvre ordinairement l'histoire de la philosophie grecque, n'étaient ni des philosophes dans le sens qu'on attache à ce mot, ni des écrivains. Ils professaient quelques vérités morales, qui étaient la règle de leur conduite et qu'ils proposaient à leurs concitoyens. Après eux viennent les fondateurs des *sectes* ou des *écoles* : *Anaximandre* fonda celle d'Ionie, *Pythagore* celle d'Italie, *Xénophane* l'école éléatique. Ces

Digitized by Google

différentes écoles se réunirent à Athènes, vers la fin du ve et au commencement du vi^e siècle avant Jésus-Christ. *Socrate* jugea qu'il était plus utile d'établir les principes de la morale que ceux de la physique et de la dialectique. *Platon*, son disciple, composa un système entier de philosophie, et fonda l'école académique. *Aristote* précepteur d'Alexandre, embrassa toutes les connaissances des Anciens, donna les préceptes de la politique, et, interprète fidèle du goût, il consacra le premier les théories littéraires.

L'école de Socrate est une des plus célèbres de la philosophie ancienne. La vie politique de ce philosophe, le rôle glorieux et salutaire qu'il remplit dans plusieurs événements importants de l'histoire d'Athènes, les ennemis qu'il suscita contre lui, l'accusation portée contre sa morale, son jugement et sa mort, méritent que nous exposions avec quelque étendue ce qui peut faire connaître et apprécier ce personnage illustre.

Socrate, né en 469 d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme, exerce quelque temps la profession de son père. Plus tard il l'abandonne pour se livrer exclusivement à l'étude des devoirs, et pour en instruire ses compatriotes. Il donne l'exemple de tout ce qu'il prescrit. Il sauve les jours d'Alcibiade à Potidée, ceux de Xénophon à Délium, et se fait encore remarquer par sa valeur et par son zèle pour le service de sa patrie à la bataille d'Amphipolis : seul des juges, il ose défendre, malgré les menaces du peuple, les généraux vainqueurs aux Arginuses; seul des Athéniens, il résiste à la tyrannie des Trente. Dans sa vie privée, il est un modèle de tempérance, de patience, de désintéressement, de frugalité, de pureté de mœurs.

Principes religieux. — Il reconnaît un Dieu suprême, auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, revêtus d'une partie de son autorité, mais exempts des faiblesses de la nature humaine; présents partout, ils voient tout, ils dirigent tout; ils exigent le culte établi dans chaque contrée, des sacrifices simples, un cœur pur. On doit se prosterner devant eux et implorer leur assistance.

Principes de morale. — La sagesse ou la raison éclairée persuade et amène toutes les vertus. Les hommes sont frères; il ne faut pas leur rendre le mal pour le mal. Le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen. Le plus bel hommage rendu à la Divinité est d'être utile à la société. L'oisiveté avilit, et non le travail. Moins on a de besoins, plus on approche des dieux. Il faut se tenir dans un état de guerre continuelle contre ses passions, et de paix avec les passions des autres.

Digitized by Google

La véritable gloire consiste dans la vertu. La plus grande des impostures est de prétendre gouverner les hommes sans en avoir le talent.

Principes politiques. — Socrate veut que la république soit gouvernée par une aristocratie modérée, et blâme la coutume de choisir les magistrats par la voie du sort.

Disciples et ennemis de Socrate. — Il compte parmi ses disciples Alcibiade, Xénophon, Platon, et presque tous les jeunes Athéniens. Ses ennemis sont les citoyens attachés au culte grossier d'Athènes qu'il respecte cependant, les sophistes, les hommes vicieux, les partisans de la démocratie pure, les envieux.

Attaques et accusations dirigées contre lui, son jugement, sa condamnation, sa mort. — Aristophane, dans la comédie des *Nuées*, 423, le représente comme un sophiste dangereux et comme un impie. Vingt-quatre ans plus tard, 399, Mélitus, mauvais poëte tragique, l'accuse de ne pas reconnaître les divinités nationales, d'en introduire de nouvelles, et de corrompre la jeunesse; il conclut à la peine de mort. L'accusation est portée devant le tribunal des héliastes, presque tous choisis dans la classe du peuple. Socrate, dans sa défense, repousse d'une manière victorieuse les imputations de ses ennemis. Le tribunal est composé de 556 juges : 281 opinent contre Socrate, 275 en sa faveur. Il ne lui manque que trois voix pour obtenir l'égalité des suffrages et pour être absous. L'influence d'Anytus, citoyen puissant, qui s'est réuni à Mélitus, fait triompher l'accusation. Socrate peut encore sauver ses jours; la loi lui laisse le droit d'indiquer la peine à laquelle il se condamne : il peut choisir l'amende, l'exil ou le bannissement; mais il répond que, pour s'être fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute sa vie, pour avoir négligé les richesses et les dignités que les hommes recherchent avec tant d'empressement, et que pour s'être consacré tout entier à instruire la jeunesse et à rendre les Athéniens meilleurs, il lui semble plus juste de lui donner une récompense que de lui appliquer une peine : il demande à être nourri dans le Prytanée, et il déclare en être plus digne que certains vainqueurs dans les jeux Olympiques. Les juges, irrités de la fermeté de Socrate, le condamnent à mort. Pour ne pas violer les lois de sa patrie, il refuse de profiter des moyens d'évasion que lui ont préparés ses amis : il boit la ciguë (1).

---

(1) M. Cousin, membre de l'Académie française et du conseil royal de l'Université, s'exprime ainsi sur Socrate dans l'argument philosophique qui précède sa traduction de l'Apologie de Socrate par Platon : « On voit que Socrate a reconnu la nécessité de sa

Digitized by Google

Sciences. — Les premières notions en mathématiques et en astronomie furent apportées d'Égypte en Grèce par *Thalès* de Milet; il prédit l'éclipse de soleil qui eut lieu en 601. *Anaximandre* trouva l'art de construire des cadrans solaires, connut, le premier parmi les Grecs, les tropiques et les équinoxes. *Pythagore* apprit en Égypte l'usage des chiffres et le fameux théorème qui porte son nom, et fit regarder les mathématiques comme une partie intégrante de la philosophie. Les mathématiciens les plus célèbres qui paraissent ensuite sont *Architas* de Tarente, *Théodore* de Cyrène, *Philolaüs* de Crotone, *Eudoxe* de Cnide, *Philippe* d'Oponte, *Hélicon* de Cyzique et *Antolicus* de Pitane. Les Grecs attribuent à Esculape, prince thessalien qui vivait dans le XIVe siècle avant Jésus-Christ, les premières notions en médecine : il fut mis au rang des dieux. Ses descendants, les *Asclépiades*, les conservèrent longtemps comme un dépôt sacré. Ils se partagèrent en deux écoles rivales, celle de Cnide et celle de Cos. De cette dernière est sorti *Hippocrate*, le père de la médecine, dont les observations et les aphorismes sont étudiés encore avec tant de fruit, malgré le progrès des sciences.

Architecture, *sculpture*, *peinture* et *musique.* — Les trois ordres d'architecture, *dorique*, *ionique* et *corinthien*, attestent que l'architecture a été spécialement cultivée parmi les Grecs. Leurs monuments les plus célèbres étaient le temple de Diane à Éphèse, et celui de Jupiter à Olympie, où s'élevait, sur un trône d'or, d'ivoire et d'ébène, la statue du dieu, ouvrage admirable de Phidias. La sculpture devait être en honneur dans une contrée qui était fertile en carrières de marbre, et où l'on consacrait des statues aux dieux, aux héros, aux grands hommes et aux athlètes vainqueurs à Olympie. Les sculpteurs les plus célèbres furent *Phidias*, *Polyclète*, *Myron*, *Lysippe*, *Praxitèle* et *Scopas*. Les Grecs n'ont pas donné naissance à la peinture, qui était connue des

---

» mort. Il dit expressément qu'il ne servirait à rien de l'absoudre, parce qu'il est décidé » à mériter de nouveau l'accusation maintenant portée contre lui ; que l'exil même ne » peut le sauver; ses principes, qu'il n'abandonnera jamais, et sa mission, qu'il pour- » suivra partout, devant le mettre toujours et partout dans la situation où il est; qu'en- » fin il est inutile de reculer devant la nécessité, qu'il faut que sa destinée s'accomplisse, » et que sa mort est venue.

» Socrate avait raison : sa mort était forcée, et le résultat inévitable de la lutte qu'il » avait engagée contre le dogmatisme religieux et la fausse sagesse de son temps. C'est » l'esprit de son temps, et non pas Anytus ni l'Aréopage, qui a mis en cause et con- » damné Socrate. Anytus, il faut le dire, était un citoyen recommandable; l'Aréopage, » un tribunal équitable et modéré; et, s'il fallait s'étonner de quelque chose, ce serait » que Socrate ait été accusé si tard, et qu'il n'ait pas été condamné à une plus forte » majorité. » *Œuvres complètes de Platon, traduites par M. Cousin*, t. Ier.

Digitized by Google

Égyptiens avant que la Grèce fût sortie de la barbarie; mais *Phidias*, *Polygnote*, *Apollodore*, *Zeuxis*, *Parrhasius* et *Apelle*, ont poussé cet art à une perfection à laquelle n'avaient pas atteint les inventeurs. Nous avons dit que, dans le principe, les poëtes étaient aussi musiciens : aussi faut-il placer parmi les inventeurs de cet art la plupart des devins, tels que *Linus*, *Orphée*, *Amphion*, etc. *Phrynis* de Mitylène, *Timothée* de Milet, le poëte *Archiloque* et *Aristoxène* sont les musiciens les plus illustres que cite Plutarque, dans un ouvrage consacré à leur art et à leur gloire.

IV. *Quatrième période : depuis le règne d'Alexandre le Grand jusqu'à la domination définitive des Romains en Orient*, 336-30.— L'invasion des Macédoniens en Orient, la chute de la monarchie des Perses et l'établissement des royaumes grecs en Asie et en Égypte, eurent la plus grande influence sur l'état de la littérature grecque pendant cette période. La langue, la civilisation et les mœurs de la Grèce s'introduisirent en Afrique et en Asie sur les pas du héros macédonien : de nouveaux États se formèrent des débris de la monarchie des Perses, et, en même temps, les centres de civilisation se multiplièrent. Alexandrie, Pergame, Tarse et Rhodes, eurent des écoles célèbres où de nombreux élèves étudiaient l'art oratoire, les sciences et la philosophie. Athènes, tributaire des rois de Macédoine, après avoir été déchirée par la guerre étrangère et les dissensions intestines, cessa d'être la métropole souveraine du bon goût, de la poésie et de l'éloquence. Mais la philosophie s'attacha encore à la cité où le sage Socrate, victime de la haine des sophistes et de l'ignorance du peuple, avait subi une condamnation capitale; où Platon, dans un admirable langage, avait exposé et développé les doctrines de son maître et préparé le monde à mieux comprendre l'humanité, dont la révélation devait, plus tard, lui être apportée par le christianisme.

Durant cette période, la pureté du dialecte attique, qui était devenu la langue universelle du monde savant, commença à s'altérer par son mélange avec les divers idiomes des peuples soumis à la domination macédonienne. Il se forma ce que les philologues ont appelé depuis le *dialecte macédonien ou d'Alexandrie*, qui prévalut dans tous les pays où la langue grecque était en usage. Cependant beaucoup d'écrivains, les poëtes surtout, conservèrent les dialectes que le goût avait dès longtemps affectés à certains genres de littérature. Mais, en Égypte et en Phénicie, le dialecte dorien, qui était propre aux Macédoniens, se fondit dans la langue des habitants : de ce mélange naquit le *dialecte hellé-*

Digitized by Google

nistique. La traduction de l'Ancien Testament par les Septante, ou les soixante-dix interprètes de Ptolémée Philadelphe, est un des monuments les plus importants de ce dialecte.

L'altération de la langue devait nécessairement amener la décadence dans presque tous les genres de littérature. Dès lors la littérature grecque perdit le double caractère de nationalité et d'originalité qui lui était propre, et qui lui assure encore la supériorité sur les productions littéraires des peuples auxquels elle a servi de modèle. A la poésie, à l'éloquence, à l'histoire nationale, succédèrent la critique, la philologie, la grammaire, les compilations historiques. On s'appliqua à analyser, à commenter les grands écrivains des siècles qui avaient précédé; on chercha quelles inspirations instinctives les avaient dirigés dans la composition de leurs ouvrages, on les réduisit en préceptes qui devinrent des lois pour toutes les nations chez lesquelles les lettres étaient en honneur. La critique surtout s'occupa des poésies d'Homère; elle expliqua, elle commenta l'Iliade et l'Odyssée. On a recueilli les noms de deux cent cinquante scoliastes qui, pendant cette période, ont porté leurs illustrations sur les œuvres de ce grand poëte.

Les siècles qui suivirent la mort d'Alexandre ne furent pas moins féconds en œuvres littéraires de tout genre que ne l'avaient été les plus beaux temps de la Grèce; ce ne sont pas les auteurs qui manquent à cette période, mais la perfection à leurs ouvrages. Privés d'inspiration, égarés par leur mauvais goût, la plupart de ces écrivains ont été aussi malheureux par le choix des sujets que par la manière dont ils les ont traités. On les voit tout occupés à surprendre l'admiration de leurs lecteurs par des inventions bizarres, par des singularités puériles : les uns composer des pièces anagrammatiques (1); les autres, des poésies qui avaient la forme d'un œuf, d'une hache ou d'une aile d'oiseau (2).

Poésie lyrique. — Tous les siècles littéraires de la Grèce présentent des femmes poëtes qui rivalisaient de talent avec les écrivains les plus distingués : c'est surtout dans la poésie lyrique qu'elles ont acquis de l'illustration. Dans cette période, *Anyté* de Tégée, *Nossis* de Locres et *Mæro* de Byzance, ferment le cycle des neuf poétesses qui est mentionné dans les critiques de l'antiquité. La Grèce est presque stérile en poëtes lyriques; on ne cite guère que *Chœrilus* d'Iasus, qui chanta les exploits d'Alexandre et qui est auteur d'un poëme sur la guerre Lamiaque. Les

(1) Lycophron.
(2) Simmias de Rhodes, et Dosiade, son imitateur.

Digitized by Google

hommes qui avaient quelque talent trouvaient plus de profit à le produire auprès de princes, avides de louanges et prodigues de récompenses, que chez des peuples pauvres et opprimés, qui n'excitaient plus l'enthousiasme poétique depuis qu'il ne leur restait que le souvenir de leur gloire, de leur liberté et de leur puissance. *Alexandre* l'Ætolien, *Philétas* de Cos, qui florissaient sous les premiers Ptolémées, ont joui, chez les Grecs et chez les Latins, d'une grande estime que justifient les fragments de leurs poésies, où règnent en effet de la grâce et de la facilité. *Lycophron* de Chalcis est célèbre par l'obscurité de son style et de ses pensées; cependant sa *Cassandre*, qui a exercé la sagacité de tant d'érudits, et qui tient à la fois de l'épopée et du genre lyrique, est un ouvrage précieux pour tous les documents qu'il fournit à l'histoire et à la mythologie. *Callimaque* de Cyrène (1) est le plus célèbre de la pléiade poétique qui, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, brilla d'un grand éclat à la cour d'Alexandrie. Disciple du grammairien Hermocrate, il fonda lui-même, dans la capitale de l'Égypte, une école où il eut pour auditeurs *Ératosthène*, *Apollonius* de Rhodes, *Aristophane* de Byzance, *Philostéphanus*, et un de ses propres esclaves nommé *Ister*, auteur de divers ouvrages que saint Jérôme n'avait point dédaigné de traduire. Il ne nous est parvenu que des fragments des nombreuses productions de Callimaque : quelques hymnes, des épigrammes, les meilleurs de l'antiquité; le poëme d'Hécale, consacré à un épisode de la vie héroïque de Thésée; la traduction ou l'imitation que Catulle a faite sur la chevelure de Bérénice, et l'Ibis, satire sanglante contre Apollonius de Rhodes, où l'auteur compare son rival à cet oiseau d'Égypte, qui se nourrit de serpents et de scorpions.

Cette période abonde en poëtes épigrammatistes. La plupart des poëtes qui occupent une place honorable, soit dans la pléiade poétique, soit dans la pléiade tragique, se sont aussi exercés avec succès dans l'épigramme : nous citerons *Callimaque*, *Alexandre* l'Ætolien, les deux *Théocrite*, *Simmias*, *Antogoras* de Rhodes, etc. Les épigrammes de ces poëtes, et de beaucoup d'autres dont il est inutile de rappeler ici les noms moins éclatants, ont été recueillies dans les anthologies grecques.

Poésie dramatique. — Nous avons dit (2) que la tragédie ancienne

(1) Elegiam vacabit in manus sumere, cujus princeps habetur Callimachus, Quintilianus, l. X, chap. 1.

(2) Page 509.

Digitized by Google

était née des fêtes instituées en l'honneur de Bacchus, et que les chœurs, qui faisaient entendre des chants lyriques et qui exécutaient des danses sacrées, avaient, pendant longtemps, formé la plus grande partie des représentations théâtrales. La tragédie, ébauchée par les essais informes de *Thespis*, agrandie et ennoblie par le mâle génie d'*Eschyle*, atteignit au plus haut degré de perfection dans les œuvres admirables de *Sophocle* et d'*Euripide*. Leurs productions furent regardées par les Athéniens comme des monuments de leur gloire nationale; elles furent transcrites et conservées avec le même soin que les archives de la république. Après ces grands poëtes, qui eurent quelques imitateurs distingués jusqu'au siècle d'Alexandre le Grand, la tragédie fut dépouillée de son caractère primitif et déchut de son antique majesté. Cependant les rois d'Égypte instituèrent, dans leur capitale, des concours poétiques en imitation de ceux qui avaient eu tant d'éclat à Athènes; mais ces combats furent renfermés dans l'enceinte de leur palais; ils n'eurent pour témoins et pour juges que des courtisans dont les éloges ne pouvaient point enflammer l'émulation des poëtes, comme l'avait fait la présence d'un peuple libre qui décerne les couronnes, aux applaudissements de toute la Grèce assemblée. Les grammairiens d'Alexandrie, obéissant au même esprit d'émulation qui avait inspiré les princes, voulurent former une pléiade tragique de leurs poëtes, et ils l'opposèrent à celle des grands maîtres qui avaient illustré la scène tragique chez les Grecs. Ces poëtes, que nous ne connaissons guère que par quelques fragments épars, sont *Alexandre* l'Ætolien, *Philiscus* de Corcyre, *Sosithée*, *Homère le jeune*, *Anantiade*, *Sosiphane* et *Lycophron*.

Les entraves imposées à la liberté politique chez les Grecs devaient embrasser les diverses parties de la littérature, et elles comprimèrent surtout le génie du poëte comique qui, dans ses œuvres, s'adressait à la multitude assemblée. Lorsque Athènes, après la désastreuse expédition de Sicile, fut tombée sous le joug des Lacédémoniens, les trente tyrans qui furent institués par Lysandre pour contenir la ville et détruire la démocratie s'empressèrent de ravir au théâtre sa liberté; ils défendirent, par une loi, de produire qui que ce fût sur la scène et de livrer les citoyens à la risée publique en les désignant par leurs noms. Le *Plutus* d'Aristophane fut le premier exemple de la moyenne comédie, moins libre et moins hardie dans ses peintures et dans ses attaques contre les personnes que l'ancienne comédie. Bientôt après il fallut que les magistrats intervinssent une seconde fois pour arrêter l'audace et la malice des poëtes. La comédie nouvelle cessa d'être une satire personnelle, pour

Digitized by Google

devenir une peinture fidèle, mais réservée, de la vie privée, de ses écarts et de ses vices. Le chœur fut entièrement banni de cette dernière forme du drame comique. Les poëtes, se voyant ainsi renfermés dans des limites plus étroites, suppléèrent, par une morale plus pure, par une observation plus fine, par une étude plus approfondie du cœur humain, à cet intérêt de malignité, à cette exposition plus hardie qu'ils furent obligés de s'interdire, et qui avaient été la conséquence d'une plus grande licence dans le gouvernement et dans les mœurs. On doit regarder *Euripide* comme le précurseur de la comédie nouvelle. *Ménandre* (né à Athènes l'an 342 av. J.-C., mort l'an 292), disciple du philosophe Théophraste, en est le plus parfait modèle. Il avait composé quatre-vingts pièces de théâtre, que nous ne connaissons que par quelques fragments et par les imitations de Térence et de Plaute. Les plus habiles critiques de l'antiquité lui assignent le premier rang parmi les poëtes comiques de la Grèce. Après Ménandre viennent *Philippe* d'Athènes, *Diphile* de Sinope, *Philémon* de Soli en Cilicie, et *Apollodore* d'Athènes. La comédie, qui n'avait pu conserver son ancienne forme et la liberté de ses allures sous le gouvernement oligarchique des Grecs, devait se produire encore avec plus de peine sous la royauté absolue des rois de l'Orient. Aussi ne connaissons-nous que deux poëtes, *Machon* de Sinope et *Aristonyme*, qui, dans la dernière moitié du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, aient transporté ce genre de littérature à la cour d'Alexandrie. On cultiva de préférence le drame satirique, qui, originairement, présentait beaucoup d'analogie avec le genre comique. Mais les auteurs, en abandonnant le champ de la mythologie et en choisissant dans la vie commune les sujets du drame satirique, lui imprimèrent le caractère et même la licence de l'ancienne comédie.

Poésie épique. — Les poëtes épiques qui ont fleuri après Alexandre ne doivent être considérés que comme des imitateurs des grands poëtes qui avaient illustré l'ancienne poésie nationale de la Grèce. Quoiqu'ils soient inférieurs à leurs modèles par le choix du sujet, par la composition et par le style, ils méritent cependant des éloges pour avoir perpétué le génie et la pureté de la langue grecque, et pour avoir conservé beaucoup de traditions fabuleuses ou historiques que nous aurions ignorées sans leurs ouvrages. *Apollonius* de Rhodes, auteur de l'*Expédition des Argonautes*, tient le premier rang parmi ces poëtes. Né à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Philadelphe, il excita la jalousie de Callimaque, dont il avait été l'élève, par la gloire que lui attira la publication de son poëme. Forcé de s'exiler d'Alexandrie, il se retira à

Digitized by Google

Rhodes, où il ouvrit une école de littérature, et où il se vit bientôt entouré de nombreux disciples. Comblé d'honneurs et adopté par les Rhodiens, il regarda leur cité comme sa patrie, et il prit, en souvenir d'une aussi généreuse hospitalité, le surnom qui le distingue encore aujourd'hui. Après la mort de Callimaque, il revint à Alexandrie, où il succéda à Ératosthène dans l'intendance de la bibliothèque des Ptolémées. Il mourut dans un âge avancé, sous le règne de Ptolémée V Épiphane (186 avant J.-C.). Ce prince, voulant éteindre le souvenir de l'inimitié de deux poëtes qui avaient honoré l'Égypte par leur talent, ordonna que les cendres de Callimaque et d'Apollonius fussent confondues dans le même tombeau.

Le mérite du poëme d'Apollonius consiste plutôt dans la pureté du style et l'harmonieuse beauté des vers que dans la hardiesse et l'originalité du plan. L'exposition du poëte ne s'éloigne guère de la simplicité d'un récit historique. Nous devons remarquer, à la gloire d'Apollonius, que le plus grand poëte de Rome a emprunté plusieurs traits heureux au poëme des Argonautes. Les amours de Médée et de Jason, les craintes jalouses et les remords de la fille du roi Aëtès, ont servi de modèle à Virgile dans l'admirable épisode du quatrième livre de l'Énéide. Les grammairiens mentionnent, mais à un rang inférieur, d'autres poëtes qui, vers la même époque, avaient composé des épopées, *Euphorion* de Chalcis, *Rhianus* de Biné en Crète, et *Musée* d'Éphèse. Ce dernier était auteur d'une *Perséide* et de quelques poëmes en l'honneur d'Eumène et d'Attale, rois de Pergame.

Poésie didactique. — Lorsque la littérature d'un peuple est en décadence, la poésie, comme on l'a fort judicieusement observé (1), s'individualise, et choisit des sujets qui lui sont entièrement étrangers. L'astronomie, la médecine, l'histoire naturelle et d'autres sciences d'observation se revêtent des formes de la poésie. On supplée, par des efforts qui étonnent l'esprit, à l'absence de l'imagination; on ne cherche ni à émouvoir ni à intéresser; on veut plutôt satisfaire la curiosité en lui offrant le tableau des phénomènes de la nature, ou des faits singuliers rassemblés par une érudition ambitieuse. Aussi, la poésie didactique devait-elle être et fut-elle en effet fort cultivée par les Alexandrins. *Archestrate* de Géla et *Dicéarque* de Messane, en Sicile, composèrent, l'un un poëme sur la nourriture de l'homme, le second une description en vers des différentes contrées de la Grèce. Le poëme d'*Aratus* de

(1) Schlegel, *Histoire de la littérature ancienne et moderne.*

Digitized by Google

Soli, en Cilicie, sur les *phénomènes* et les *pronostics*, eut une grande célébrité dans l'antiquité; il fut traduit en vers latins par Cicéron et d'autres écrivains. Quintilien et surtout Ovide en font grand éloge, et notre savant astronôme Delambre a dit d'Aratus qu'il nous avait transmis tout ce qu'on savait de son temps sur l'astronomie, ou, du moins, tout ce qui pouvait se mettre en vers. *Nicandre* de Colophon publia sur les *remèdes contre les morsures des bêtes venimeuses et contre les poisons en général*, deux poëmes qui nous sont parvenus dans leur entier, et qui, malgré le jugement sévère de Plutarque (1), ne sont pas dénués d'intérêt; ils sont au moins fort curieux par tous les commentaires auxquels ils ont donné lieu sur la médecine des Anciens. Le temps n'a pas laissé parvenir jusqu'à nous deux autres ouvrages du même auteur, les *Géorgiques* et les *Métamorphoses*, auxquels Virgile et Ovide ont fait de nombreux emprunts.

Poésie bucolique. — La poésie bucolique a pris naissance dans cette période. On explique diversement son origine. Un des éditeurs de Théocrite, *Thomas Warton*, a déployé, dans l'examen de cette question, beaucoup d'érudition et de critique. Il ne se dissimule pas toutes les difficultés qu'il y a à la résoudre, dans l'absence de monuments qui nous soient parvenus de l'antiquité. Les études profondes auxquelles il s'est livré sur les poëtes anciens l'ont amené à croire que la poésie bucolique doit son origine à l'ancienne comédie, qu'elle en fut un des éléments, qu'elle fut une espèce de drame. A l'appui de son opinion, il présente la forme et le caractère, parfois naïf et grossier, de la poésie pastorale, et leur analogie avec le dialogue et l'action de la comédie. L'opinion de Warton (2), malgré les faits et les raisons spécieuses sur lesquels il cherche à l'établir, n'est pas cependant généralement admise. Au reste, quoi qu'on pense du système de Warton, qu'on l'adopte ou qu'on le rejette, on doit remarquer que la Sicile a été véritablement le berceau de la poésie pastorale, et que les poëtes, d'accord avec Diodore, en attribuent l'invention à *Daphnis*, célèbre permi les bergers siciliens, et que l'on disait avoir reçu le jour de Mercure et d'une nymphe, au pied du mont Etna.

Le premier et presque le seul poëte bucolique de la Grèce est *Théocrite*, né à Syracuse vers le commencement du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Disciple d'Asclépiade de Samos et de Philétas de Cos, il se par-

(1) Plutarque, *sur la manière de lire les poëtes.*

(2) Le critique Geoffroy, qui, de nos jours, a joui d'une grande célébrité, a adopté l'opinion du critique anglais, mais il ne lui fait pas l'honneur de le nommer dans *la préface de sa traduction des Idylles de Théocrite.*

Digitized by Google

tagea entre la cour de Ptolémée II Philadelphe et celle d'Hiéron II, roi de Syracuse. Nous avons de lui trente idylles ou petits tableaux, dont quelques-unes sont les chefs-d'œuvre du genre et des modèles de naïveté, de grâce et de naturel. Ces trente idylles n'appartiennent pas toutes à la poésie bucolique; peut-être ne sont-elles pas toutes non plus l'ouvrage de Théocrite. Il est probable qu'elles sont un fragment considérable d'un recueil de poésies, fait par un grammairien d'Alexandrie, vraisemblablement par Artémidore. Comme les morceaux les plus saillants de ce recueil étaient de Théocrite, il n'est pas étonnant que son nom soit le seul qui ait survécu, et qu'on lui ait attribué divers poëmes qui passent pour être l'œuvre d'autres poëtes. Outre les trente idylles, on a du même poëte trois fragments de pièces diverses et vingt-trois épigrammes.

Byon, né à Smyrne, contemporain de Théocrite, et *Moschus* de Syracuse, disciple de Bion, s'exercèrent avec succès dans la poésie bucolique où leur maître avait excellé. On ne trouve point, dans ce qui reste de leurs œuvres, ces mœurs naïves qui font le charme des idylles de Théocrite. Par le choix des détails, par la recherche aimable du style, elles se rapprochent plus du genre anacréontique que de la poésie pastorale.

Écrivains en prose : critiques et grammairiens d'Alexandrie. — Les siècles qui suivirent la mort d'Alexandre furent surtout féconds en critiques, en grammairiens, en historiens, en géographes et en philosophes. L'érudition grammaticale avait été comme ignorée dans la période précédente. Chez tous les peuples, le génie de l'homme s'est exercé dans les créations littéraires longtemps avant que la critique cherchât à marquer la route qu'il avait suivie, et que ses propres inspirations lui avaient révélée. Aussi, en Grèce, les investigations de la critique ne commencèrent qu'après l'époque la plus brillante de la littérature. L'étude des grands auteurs donna naissance à une science nouvelle, à une science née de la culture des lettres, mais inconnue dans les temps où les productions de l'esprit avaient brillé du plus vif éclat. L'érudition et la critique formèrent une branche importante de la littérature. Là, comme dans les autres parties des lettres, les Grecs ont été les maîtres des Romains et des peuples modernes. Leurs travaux n'ont pas eu seulement pour résultat de conserver aux textes des grands écrivains toute leur pureté ; ils ont aussi contribué à éclaircir beaucoup de points obscurs, et à nous faire mieux connaître l'antiquité. Malheureusement le temps n'a pas plus épargné les œuvres des critiques que celles des au-

Digitized by Google

teurs originaux; il ne nous est parvenu qu'une faible partie des innombrables productions de l'érudition ancienne. Nous ne mentionnerons, dans ce résumé, que les principaux critiques, et nous n'indiquerons que ceux de leurs ouvrages qui nous semblent les plus propres à faire apprécier, dans ce genre, les travaux de l'école d'Alexandrie.

Zénodote d'Éphèse, à qui Ptolémée Lagus confia l'inspection de la bibliothèque qu'il avait fondée à Alexandrie, établit la première école de grammaire qui ait été ouverte dans la capitale de l'Égypte. Il donna une édition d'Homère qui ne jouit pas d'une grande estime parmi les critiques. *Aristophane* de Byzance, son disciple, s'occupa avec plus de succès des mêmes études. Les textes d'Homère, d'Hésiode, d'Alcée, de Pindare et du poëte comique Aristophane, furent revus par lui et purgés des altérations qui les déparaient. On lui attribue l'invention des accents et de la ponctuation, et la première rédaction du canon des auteurs déclarés classiques dans chaque branche de la littérature. *Aristarque* de Samothrace est le plus célèbre des critiques anciens. Il fut le précepteur des enfants de Ptolémée VI Philométor. A l'avénement au trône d'Égypte de Ptolémée VII, qui avait été son élève, il fut contraint de se réfugier dans l'île de Chypre pour échapper à ses persécutions tyranniques. Les commentaires d'Aristarque sur Homère, Archiloque, Eschyle, Sophocle, Aristophane, et sur plusieurs autres poëtes, furent universellement estimés. Il est à regretter qu'il ne nous reste que des fragments des nombreux ouvrages de ce grand critique. Son école de grammaire, un instant proscrite, puis rétablie par Ptolémée VII, se maintint pendant deux siècles, d'abord par les disciples qu'il avait formés, ensuite par les savants qui professaient les mêmes principes et qui s'honoraient du nom d'*Aristarchéens*. Aristarque eut un antagoniste dans *Cratès* de Malles, auquel ses travaux firent donner le surnom d'*Homérique*, et qui fonda une école à Pergame. Cratès, envoyé à Rome par Attale (167 avant J.-C.), eut la gloire de faire connaître le premier la littérature grecque aux Romains.

Tous les grammairiens que nous venons de mentionner étaient les admirateurs d'Homère. Un seul, *Zoïle* de Macédoine, s'attacha à affaiblir la gloire du plus grand poëte de l'antiquité. Il se rendit à Alexandrie pour y professer des doctrines littéraires qui furent peu goûtées de Ptolémée Philadelphe et des savants du musée. Dégoûté par ce froid accueil, il retourna en Grèce, et alla réciter ses diatribes à Olympie. Mais, selon Suidas, les Grecs, indignés des violentes déclamations du critique insensé, le précipitèrent des roches Scyroniennes. *Artémidore*, *Sosibius*

Digitized by Google

de Sparte, *Callimaque*, *Paléphate* d'Alexandrie et *Héraclite*, occupèrent un rang distingué dans l'école d'Alexandrie, soit comme grammairiens, soit comme antiquaires.

Histoire et historiens d'Alexandre.—Les temps où ont paru de grands conquérants ne sont pas toujours ceux où ont fleuri de grands historiens. On croirait que les exploits d'Alexandre, que la conquête de l'Asie par ces mêmes Grecs que les peuples de l'Orient avaient si souvent désolés de leurs invasions, auraient dû exciter l'enthousiasme d'écrivains dignes d'une époque aussi mémorable. Cependant ni le siècle d'Alexandre, ni les temps qui l'ont suivi, n'ont produit aucun historien, à l'exception de Polybe, que l'on puisse comparer à Hérodote et à Thucydide. A une époque aussi féconde en grands événements, en personnages célèbres, l'histoire dégénéra en une érudition stérile. Au lieu d'être la représentation animée de tout ce qui s'accomplissait de grand et d'extraordinaire dans les trois parties du monde, elle ne fut qu'une compilation minutieuse de faits obscurs, qui ne pouvait intéresser que les érudits et les critiques (1).

Les écrivains qui, dans cette période, se sont acquis le plus de réputation, sont *Bérose* (2), prêtre de Bélus à Babylone, *Manéthon*, sacrificateur et garde des archives sacrées dans le temple d'Héliopolis en Égypte, *Timée* de Tauroménium, *Duris* de Samos, *Philochore*, *Phylarque* et *Polybe* de Mégalopolis. Les qualités de Timée comme historien étaient ternies par un caractère envieux et inexorable, qui le portait à se déchaîner avec violence contre ses rivaux, et le rendait insensible aux persécutions et aux catastrophes des personnages historiques. Duris avait plus de savoir que de génie; Philochore fut plus antiquaire qu'historien. Phylarque avait raconté l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse avec des détails et une partialité qui lui attirèrent la désapprobation de Polybe. Ce dernier fut un penseur profond, un homme d'état habile, un historien exact et consciencieux. Au reste, dans ce qui nous est parvenu de son ouvrage, il est plus remarquable par l'exactitude de ses recherches et par la justesse de ses observations que par la forme du récit, la pureté et la vigueur du style.

Un défaut qui fut propre aux historiens d'Alexandre et de ses succes-

(1) Nous ne prétendons pas appliquer ce jugement sévère aux écrivains grecs qui, dans les derniers temps de la république romaine et dans les temps postérieurs, ont écrit, soit l'histoire de Rome, soit celle de la Grèce ou de l'Asie.

(2) Jos Scaliger a recueilli et publié à la suite de son ouvrage, *De emendatione temporum*, les fragments de Bérose et de Manéthon.

Digitized by Google

seurs, c'est le ton déclamatoire qu'ils introduisirent dans le genre historique. L'histoire, dans cette période, ne fut point écrite avec cette simplicité attachante, avec cette mâle vigueur que l'on admire dans Hérodote, dans Xénophon et dans Thucydide. La recherche du merveilleux, un style emphatique se remarquaient dans *Anaximène* de Lampsaque, dans le philosophe *Callisthène*, dans *Onésicrite* d'Égine, un des compagnons de la navigation de Néarque, dans *Hiéronyme* de Cardie, le témoin et l'historien des sanglants démêlés des capitaines d'Alexandre, dans *Clitarque* d'Éolie, philosophe de l'école cyrénaïque, et dans plusieurs autres historiens de la même époque.

Ptolémée, qui fonda en Égypte la dynastie des Lagides, *Marsyas* de Pella, frère d'Antigone, et le savant *Ératosthène*, avaient composé, sur la vie, l'éducation et les conquêtes d'Alexandre, divers ouvrages qui ont été perdus comme tous ceux des auteurs que nous avons mentionnés. Il ne nous est non plus rien parvenu de l'histoire que *Strabon* avait faite de ce prince, et dans laquelle il soumettait à une critique sévère tous ceux qui, avant lui, avaient raconté les actions du conquérant macédonien. Il est digne de remarque que nous n'avons conservé aucune histoire originale ou contemporaine d'Alexandre, et qu'aucun des monuments consacrés de son vivant à sa gloire n'a été respecté par le temps. *Diodore* de Sicile, *Plutarque*, *Arrien*, *Quinte-Curce* et *Justin*, qui jouissent comme historiens d'une gloire méritée, mais qui ont écrit longtemps après le siècle d'Alexandre, sont aujourd'hui les principales sources pour son histoire. Ces écrivains, que *Sainte-Croix* apprécie avec beaucoup de savoir et de raison dans son *Examen critique des historiens d'Alexandre*, avaient pu consulter les mémoires du temps pour la composition de leurs ouvrages.

Science géographique et géographes. — L'expédition d'Alexandre, les guerres de ses successeurs, l'établissement de royaumes grecs en Asie et en Afrique, contribuèrent puissamment aux progrès de la science géographique. Ces événements eurent pour la géographie, chez les Grecs, le même résultat que les croisades pour les découvertes géographiques en Europe au XIIe et au XIIIe siècle de l'ère chrétienne. Nous avons perdu beaucoup de travaux précieux des géographes de l'école d'Alexandrie; mais ces pertes sont moins irréparables que les lacunes que le temps et les Barbares ont faites dans l'histoire de l'antiquité.

Arrien nous a conservé la relation du voyage fait par *Néarque* des bouches de l'Indus à celles de l'Euphrate. *Dicéarque* de Sicile avait composé une *vie de la Grèce*, dont il reste deux fragments assez inté-

Digitized by Google

ressants. Les travaux de *Timosthène*, amiral de la flotte de Ptolémée II Philadelphe, les *Indiques de Mégasthène*, celles de *Damaïcus* et de *Denys*, la relation du voyage de *Patroclès* dans l'océan Indien, ne nous sont pas parvenus. Mais ces mémoires ont été utilement consultés par *Ératosthène*, *Strabon*, *Josèphe*, *Arrien* et *Élien*, et ils n'ont pas été tout à fait sans fruit pour l'étude de la géographie ancienne. Ératosthène lui-même, qui avait fait tant de travaux, ne nous est bien connu que par l'examen que Strabon a fait de ses ouvrages et de son système.

Philosophie. Écoles diverses pendant cette période. — Il n'y a peut-être aucun philosophe, si l'on excepte Platon et Aristote, qui ait exercé sur son siècle et sur l'esprit humain en général autant d'influence que Socrate : aucun n'a formé un aussi grand nombre de disciples illustres qui aient été à leur tour fondateurs d'écoles célèbres. Cependant Socrate n'a point fondé d'école proprement dite : en enseignant à ses élèves à penser d'après eux-mêmes, il provoqua un mouvement philosophique nouveau, qui s'étendit à toutes les sciences; mais il ne professa aucun système, soit de morale, soit de physique ou de cosmogonie, qui soit devenu le principe d'une école particulière. Les hommes qui se groupèrent en foule autour de ce philosophe différaient par leur âge, leur tempérament et leur caractère, et par le but qu'ils se proposaient. Ce n'étaient point des adeptes qui s'enthousiasmaient pour sa doctrine, car il n'en avait point qui lui fût propre, et il défendait qu'on lui donnât le titre de maître; c'étaient des auditeurs qui aimaient son commerce, qui s'attachaient à sa parole éloquente et persuasive, ceux-ci pour devenir des citoyens utiles, ceux-là pour apprendre de lui l'art de captiver l'attention du peuple dans les assemblées, d'autres par amour pour la philosophie. Ainsi, ce qui distingue l'école socratique de toutes celles qui furent fondées dans la suite, c'est qu'on n'y professa aucun système que les élèves eussent mission d'étendre et de propager. Cependant, les temps qui suivirent la mort de ce philosophe virent naître plusieurs écoles philosophiques qui se maintinrent avec éclat pendant plus de trois siècles. Comme elles furent toutes fondées par ses disciples, moins celle des péripatéticiens, dont le fondateur était disciple de Platon, c'est à Socrate qu'on doit en attribuer l'origine. Nous allons exposer en peu de mots la fondation de ces écoles et les principes divers qui y étaient professés par les maîtres.

École de l'ancienne Académie. — *Platon* est le plus illustre disciple de Socrate; c'est aussi un des plus grands écrivains de la Grèce. La richesse de son imagination, la puissance de son génie, la rectitude de sa

Digitized by Google

raison et la sagacité de son esprit lui ont permis de traiter d'une manière supérieure les questions les plus variées. Il eût été grand poëte, grand orateur, homme d'état profond aussi bien que grand philosophe. On peut le comparer aux écrivains qui, à différentes époques, ont le plus honoré les nations civilisées dans les temps anciens et modernes. Aucun ne posséda un génie plus élevé, plus universel que Platon.

Le fondateur de l'ancienne Académie naquit à Athènes l'an 430 avant J.-C. Sa famille était riche et puissante; elle tenait aux races de Codrus et de Solon. Platon cultiva avec beaucoup de soin les merveilleux talents qu'il avait reçus de la nature. A la mort de Socrate, il sortit d'Athènes et alla passer quelque temps à Mégare. Les divers voyages qu'il entreprit servirent à accroître ses connaissances, à agrandir son imagination, à enrichir son génie d'une foule d'observations curieuses et variées. Il visita l'école de Cyrène, passa plusieurs années en Égypte, parcourut la Phénicie et la Grande-Grèce, et fit trois voyages en Sicile sous les règnes de Denys l'Ancien et de Denys le Jeune, qu'il s'efforça de gagner et de former à la vertu par l'ascendant de la philosophie.

Platon fonda son école philosophique dans l'*Académie*, jardin situé dans les faubourgs d'Athènes, après son retour du premier voyage qu'il fit en Sicile. Là, étranger aux affaires publiques de sa patrie, seulement quelquefois distrait de ses études favorites par les tristes démêlés de la cour de Syracuse, il se livra tout entier à l'exposition de ses doctrines philosophiques, à l'enseignement de ses nombreux disciples et à la composition de ses ouvrages. Il se servit habilement de tous les systèmes antérieurs; mais, fidèle aux leçons de son maître, la morale fut pour lui le principe et le but unique de la philosophie. Considérant sa doctrine du point de vue le plus élevé, ce n'est point l'homme isolé, mais l'humanité tout entière qu'il veut réformer et contenir par la constitution politique, par la religion, par les lettres et les arts, par la puissance de l'éducation publique et privée. Tous les ouvrages de Platon ont été conçus dans ce vaste et admirable système. Les sentiments de l'âme la plus tendre, les richesses d'un style à la fois sublime et gracieux prêtent constamment un charme invincible aux productions de ce philosophe.

Speusippe, neveu et disciple de Platon, enseigna après sa mort (347 ans av. J.-C) la philosophie académique. *Xénocrate* de Chalcédoine, *Polémon* d'Athènes, *Cratès* et *Crantor* continuèrent à expliquer, sans l'étendre ou le modifier, le système de leur maître : avec eux se termine l'école de l'ancienne Académie (314 av. J.-C.).

Digitized by Google

École de Cyrène. — *Aristippe*, qu'Aristote appelle un sophiste à cause de la mollesse de sa doctrine et du salaire qu'il recevait de ses élèves, était issu d'une famille riche de Cyrène, colonie des Myniens en Afrique. La réputation de Socrate l'attira à Athènes, où il suivit les leçons du philosophe jusqu'à sa mort. Malgré cette constante assiduité qui témoigne de son admiration et de son attachement pour Socrate, il ne paraît pas qu'Aristippe lui ait fait le sacrifice de son amour pour les plaisirs et les jouissances du luxe : il conserva les mêmes relations et la même manière de vivre qu'il avait déjà adoptées en Afrique, et qui étaient sévèrement interdites par les leçons et l'exemple de son maître. Parvenu à un âge avancé, il retourna à Cyrène, où il fonda une école. Ses adversaires lui ont contesté l'honneur d'avoir été le chef d'une secte philosophique, et ils s'autorisent, pour le lui refuser, de cette circonstance qu'il n'est resté de lui aucun écrit, et qu'il n'a jamais disserté en public sur la destinée de la vie humaine. Au reste, il y a quelque incertitude et sur l'époque où la philosophie cyrénaïque a été réduite en système, et sur l'ordre chronologique dans lequel elle a été enseignée par les successeurs d'Aristippe. *Arété*, sa fille, *Aristippe* le Jeune, surnommé *Métrodidacte*, parce qu'il fut élevé par sa mère, *Théodore* l'Athée, *Antipater*, *Hégésias*, *Évhémère* le Messénien et *Annicéris* adoptèrent cette philosophie, et lui firent subir quelques modifications, dans le cours de leurs leçons et de leurs études. Ces philosophes ne reconnaissaient que la morale pour objet de la philosophie; ils dédaignaient l'étude de la physique, comme étant au-dessus de la portée de l'homme, et celle des mathématiques, comme étrangère aux notions du bien et du mal. Pour eux le bien était le plaisir, et le mal, la peine; mais ni l'un ni l'autre ne devaient dominer l'âme. Les plaisirs de l'esprit et de l'âme étaient préférables aux plaisirs corporels, qu'ils considéraient cependant comme un bien. On voit, par ces principes généraux, que la philosophie cyrénaïque avait des rapports intimes avec celle de Socrate : en se modifiant, ou plutôt en dégénérant, elle se rapprocha de celle d'Épicure.

École de Mégare. — Après la mort de Socrate, ses disciples, craignant la persécution, abandonnèrent précipitamment Athènes, et se retirèrent dans les villes voisines. *Euclide*, qui habitait Mégare, y donna asile à un grand nombre de ces fugitifs. Il continua à s'occuper avec eux de l'étude de la philosophie, et il fut ainsi le fondateur de l'*école de Mégare*. Quoique Euclide eût été un disciple passionné de Socrate, il avait néanmoins beaucoup étudié la philosophie éléatique, et il y

Digitized by Google

avait puisé quelques opinions et une méthode que son maître lui reprocha, comme dignes plutôt d'un sophiste que d'un philosophe. Les anciens ont confondu les deux écoles d'Élée et de Mégare, à cause de l'analogie de leurs doctrines. Cependant Euclide ajouta aux opinions éléatiques la conscience socratique du bien et du mal et des lois de la pensée scientifique. Il faisait servir les doctrines logiques à la négation. Ses successeurs en abusèrent pour attaquer, par des arguments souvent captieux, les systèmes contraires à leurs opinions. Les philosophes les plus connus de l'école de Mégare sont *Eubulide* de Milet, l'antagoniste d'Aristote; *Alexinus* d'Élide, qui combattit le stoïcien Zénon; *Diodore*, surnommé *Cronus*, qui s'est rendu célèbre dans l'histoire de la philosophie, en cherchant à prouver qu'il n'y a de possible que ce qui est nécessaire; *Stilpon*, qui eut pour disciple *Zénon*, fondateur de l'école stoïcienne. *Phédon*, d'Élée, et *Ménédème* ont fondé les deux écoles d'*Élée* et d'*Érythrée*, qui doivent être considérées comme deux branches de l'école de Mégare.

École des péripatéticiens. — *Aristote* est le fondateur de l'*école des péripatéticiens* ou du *lycée*, 335 avant J.-C. Il était né à Stagire, ville de Macédoine, 384 avant J.-C. Après avoir été disciple de Platon, il fut précepteur d'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine. A la mort de Platon, Aristote se rendit avec Xénocrate auprès du philosophe Hermias, qui était en même temps tyran des villes d'Assos et d'Atarnée. Il commença à enseigner la philosophie à Athènes, vers l'époque où son royal élève préludait, par la réduction de la Grèce, à la conquête de l'Asie. Dans la suite, accusé d'athéisme par les Athéniens, il se retira à Chalcis en Eubée, où il mourut l'an 322 avant J.-C.

Le nom d'Aristote n'est pas moins universellement célèbre que celui de Platon. Ces deux philosophes, si différents l'un de l'autre, ont exercé une influence immense sur la marche de l'esprit humain. « Platon, dit Schlegel (1), nous offre la plus riche et la plus admirable variété, ainsi que des modèles et des exemples de toute espèce dans les diverses parties de la philosophie qu'il traite comme un art. Aristote, par sa méthode essentiellement critique, doit être considéré comme le fondateur de l'enseignement systématique; il traite la philosophie comme une science dans le sens le plus étendu du mot, embrassant en outre dans ses écrits les sciences naturelles, l'histoire et la politique, et coordonnant en un vaste système toutes les connaissances des Grecs. » La méthode de Pla-

(1) *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, par Schlegel, chap. II.

Digitized by Google

ton est ordinairement la synthèse; Aristote, essentiellement observateur de la nature, procède toujours par voie analytique. Le style du premier réunit toutes les qualités qui font l'écrivain accompli; celui d'Aristote est sec, rude, presque barbare et souvent obscur à force de brièveté et de précision. Mais aucun philosophe n'a été aussi savant qu'Aristote; aucun n'a été doué d'une sagacité aussi perçante, d'une raison aussi sûre.

Les ouvrages d'Aristote ne sont pas seulement purement philosophiques : ils embrassent toutes les sciences que cultivaient les anciens. Il a tracé d'une main ferme les règles imposées au génie dans les ouvrages d'imagination et de goût. Le premier des philosophes grecs, il a traité de la métaphysique, de la physiologie et de l'histoire naturelle. Il fut sans cesse occupé de l'observation des phénomènes de la nature et de l'examen de toutes les opinions philosophiques qui avaient été émises avant lui. Sa critique était sévère, et elle s'exerça souvent contre la doctrine de son maître Platon.

Avant de mourir, Aristote, sur les instances de ses disciples, leur désigna celui qu'il croyait le plus digne de tenir l'école après lui; il fit choix de *Tyrtame* d'Érésos, surnommé *Théophraste*, à cause de la beauté de son langage. L'école des péripatéticiens, sous ce nouveau maître et sous ses successeurs, se rapprocha de plus en plus, par la forme, de l'école des rhéteurs. Les connaissances de Théophraste étaient très-variées; il étendit encore le domaine philosophique que lui avait légué Aristote, en écrivant une histoire des pierres et des métaux et un traité sur les lois. Son livre des Caractères, résultat de son expérience, nous montre comment il comprenait et enseignait la morale, au reste moins élevée et moins dégagée d'intérêts extérieurs chez Théophraste que chez Platon. *Aristoxène*, qui comparait l'âme à l'harmonie dans la musique, et qui voulait qu'elle ne fût que le rapport qui existe dans la forme des différentes parties du corps, de même que l'harmonie musicale est produite par le rapport différent des tons entre eux; *Dicéarque*, qui professa la même doctrine, et *Straton* de Lampsaque, surnommé le physicien, s'éloignèrent de l'opinion d'Aristote, en niant l'immortalité de l'âme, en confondant Dieu avec la nature, et en refusant à celle-ci le sentiment et la sensation. Sous les successeurs de Straton, *Lycon*, *Ariston* de Céos et *Critolaüs*, la philosophie péripatéticienne dégénéra encore; ils s'attachèrent uniquement à l'enseignement de la morale, mais plutôt en rhéteurs qu'en philosophes.

École du scepticisme. — A côté des grandes écoles socratiques qui

Digitized by Google

avaient pour but la recherche de la vérité et la perfection morale de l'homme, il se forma d'autres écoles, que l'on pourrait dire antiphilosophiques, qui s'efforçaient de le plonger dans l'abîme d'un doute infini, et qui lui prêchaient qu'il n'existait de bonheur que dans la jouissance exclusive des biens corporels. *Pyrrhon* fut le chef de la première de ces écoles, *Épicure* de la seconde.

Pyrrhon, Éléen de naissance, étudia d'abord la peinture : s'étant ensuite attaché au philosophe Anaxarque, il l'accompagna dans l'Inde, où il eut occasion de s'entretenir avec les gymnosophistes et les mages. Après avoir été témoin des conquêtes et des hauts faits d'Alexandre, il revint en Grèce, se livra tout entier à la vie philosophique et s'établit à Élis. Diogène Laërce raconte que les Athéniens lui accordèrent le droit de cité, pour avoir donné la mort à Cotys, roi de Thrace. Mais Bayle et Ménage ont réfuté le biographe grec, qui paraît avoir attribué au chef de l'école du scepticisme une action coupable que l'on doit mettre sur le compte de Python, disciple de l'académie. Pyrrhon vécut modestement avec sa sœur, qui exerçait le métier de sage-femme, et partagea avec elle les soins les plus bas et les plus minutieux de la vie domestique.

Pyrrhon enseignait qu'on ne pouvait rien affirmer d'une chose; il employait une dialectique serrée et puissante à démontrer l'incertitude de toutes les connaissances de l'homme; il soutenait que rien n'est en soi honnête ou honteux, juste ou injuste; qu'aucune chose n'est ce qu'elle paraît; que les hommes, dans leurs actions, n'obéissent point à un sentiment intérieur de justice ou de moralité, qu'ils sont esclaves des institutions et des coutumes. Il niait l'existence des passions, et, en même temps, il prescrivait de les satisfaire dans la pratique de la vie. Pour lui le bonheur et la vertu étaient une même chose. Sa manière de vivre était, sur tous les points, d'accord avec ses opinions : comme il ne donnait aucune créance aux sens, il ne se détournait devant aucun obstacle, il ne cherchait à éviter quoi que ce fût, et il s'exposait à tout ce qui se rencontrait sur son chemin. Ses disciples étaient obligés de le suivre pour le préserver de toutes sortes d'accidents. Il y a, vraisemblablement, beaucoup d'exagération dans ce que raconte Diogène Laërce sur l'incroyable indifférence de Pyrrhon; le même auteur cite le témoignage d'un adepte du scepticisme, qui assurait que Pyrrhon, malgré son système de doute universel, ne laissait pas que d'agir avec prudence dans les actes ordinaires de la vie (1).

(1) Diogène Laërce, *vie de Pyrrhon*, § 5.

Digitized by Google

L'école sceptique de Pyrrhon ne fit faire aucun pas à la philosophie; elle eut peu de durée, et elle ne fut suivie que par un petit nombre de disciples. Elle trouva quelques partisans à Alexandrie, où elle fut de nouveau professée par *Ænésidème* de Crète, dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne.

École d'Épicure. — *Épicure* vit probablement le jour à Gargette, bourg de l'Attique, 341 ans avant J.-C. Son père, Néoclès, enseignait la grammaire. Épicure se livra de bonne heure aux études philosophiques, et s'attacha souvent aux ouvrages de Démocrite. Il enseigna la philosophie d'abord à Mitylène, ensuite à Lampsaque; mais ce ne fut qu'à Athènes qu'il fonda son école. Il réunissait ses amis dans une maison et un jardin agréables, pour discourir avec eux sur des sujets de philosophie. Il inspira tant de vénération à ses disciples, qu'après sa mort ils lui érigèrent une statue et lui rendirent les honneurs divins. Quoiqu'il fût peu instruit, il composa un grand nombre d'ouvrages, trois cents livres, dit-on, plus que n'en avait mis au jour le savant et l'infatigable Aristote. Il ne nous est parvenu que des extraits, qu'Épicure faisait lui-même pour ses disciples, et qui nous ont été conservés, par fragments, dans l'ouvrage de Diogène Laërce.

Épicure définissait la philosophie, une activité qui procure, par des idées et des preuves, une vie heureuse. Il dédaignait la science, parce qu'elle ne pouvait contribuer en rien au bonheur. Dans la philosophie, il ne s'occupait que de la morale, qui seule conduit l'homme au bonheur; il n'étudiait la physique que pour s'affranchir des vaines terreurs de la superstition et de l'ignorance. La volupté était donc le souverain bien pour Épicure. Il conseillait cependant à ses disciples de la fuir, lorsqu'elle devait, dans la suite, leur causer des peines, et qu'il fallait quelquefois passer par la douleur pour arriver à un plaisir durable. La mort étant l'affranchissement de toute peine, le sage ne doit pas la craindre; il ne doit pas non plus la désirer, puisque la vie est un bien. Épicure emprunta à Démocrite le fameux système des atomes que Lucrèce reproduisit, pour les Romains, dans son poëme de la Nature des choses.

Les dieux d'Épicure, s'il est vrai qu'il en ait admis dans un système dont les parties étaient si incohérentes, avaient la forme humaine, mais sans corps solide. Étrangers aux affaires des hommes, ils goûtaient, dans un éternel repos, une félicité qui ne pouvait ni s'amoindrir ni s'accroître. L'âme humaine était toute matérielle et mourait avec le corps; elle n'en était distincte que parce qu'elle était composée d'une substance plus subtile et plus délicate.

Digitized by Google

La doctrine d'Épicure ne reçut pas après sa mort un plus grand développement scientifique qu'elle n'en avait eu du vivant de son fondateur ; mais elle eut beaucoup de partisans en Grèce et en Italie. Si l'on comparait les différentes écoles de philosophie sous le rapport de leur application, on trouverait qu'il n'y en eut point de plus généralement répandue que celle d'Épicure.

École de Zénon ou des stoïciens. — *Zénon*, né à Citium, en Chypre, d'une famille grecque, est le fondateur de l'école des stoïciens. La date de sa naissance et celle de sa mort sont incertaines; on sait qu'il a été contemporain d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, et qu'il vécut ainsi dans le troisième siècle avant J.-C. D'abord destiné au commerce par son père, la perte de sa fortune le rejeta dans l'étude de la philosophie. Il fréquenta les écoles de Cratès et de Stilpon, mais il ne fut satisfait ni des principes de l'école cynique, ni de ceux de l'école mégarique. La philosophie des académiciens répondit mieux aux besoins de son esprit et de son âme. Après avoir longtemps hésité entre divers systèmes philosophiques, il fut amené à fonder lui-même une nouvelle école, qui, par la doctrine, avait au fond beaucoup de ressemblance avec les autres écoles, mais qui en différait par la forme, et surtout par les mœurs et le caractère qu'elle imprimait à ses adeptes.

Zénon tint son école dans la galerie peinte (Ποικίλη στοὰ) qui était autrefois le rendez-vous des poëtes, et où était représentée la victoire que les Athéniens avaient remportée sur les Perses dans les plaines de Marathon. Ses disciples reçurent, du lieu où le philosophe faisait ses leçons, le nom de stoïciens ou d'élèves du portique. Leur nombre paraît avoir été d'abord peu considérable. Les citoyens pauvres aimaient surtout une philosophie qui ne séparait pas le bonheur de la pratique de la vertu, et qui raffermissait le cœur de l'homme contre les rigueurs de la fortune. Cependant Zénon compta aussi des disciples illustres; le roi de Macédoine, Antigone Gonatas, qui régnait en outre sur la plus grande partie de la Grèce, suivit ses leçons et s'attacha à sa doctrine. Zénon dirigea pendant près de cinquante ans l'école des stoïciens. L'austérité de ses mœurs et l'aménité de son caractère lui concilièrent l'estime et l'attachement des citoyens d'Athènes. Il mérita qu'après sa mort on inscrivît sur son tombeau que sa vie avait en tout ressemblé à sa philosophie.

L'école des stoïciens se divisa peu de temps après son origine. *Athénodore*, *Ariston* de Chios et *Hérillus* de Carthage condamnèrent quel-

Digitized by Google

ques principes de leur maître, et entrèrent dans des voies différentes. Le véritable successeur de Zénon fut *Cléanthe* d'Assos en Troade, qui vécut à Athènes dans une extrême pauvreté; occupé, pendant le jour, de ses méditations philosophiques, il employait une partie des nuits à arroser les jardins publics. Ses ouvrages, comme ceux de Zénon, ont été perdus; mais Cicéron les cite avec de grands éloges. *Chrysippe* de Soli, en Cilicie, fut le plus fécond et le plus spirituel des stoïciens. Aussi disait-on généralement dans l'antiquité que sans Chrysippe il n'y aurait pas eu de portique.

La philosophie stoïcienne, bien différente de la philosophie contemplative de quelques chefs de secte, interdisait au sage la vie silencieuse et solitaire qui lui était recommandée par Aristote et d'autres philosophes; elle lui prescrivait de se vouer à une constante activité. Dans le système de Zénon, la science était intimement unie à la vertu. Leur identité apparaissait dans la division que les stoïciens faisaient de la vertu en vertu physique, morale et logique. Cette division comprenait les trois parties de la philosophie : la physique, l'éthique et la logique. La logique n'était en quelque sorte qu'un instrument pour les autres parties de la philosophie, quoiqu'elle embrassât les questions les plus graves et les plus difficiles de la métaphysique. La physique était regardée par quelques stoïciens comme la science philosophique la plus sublime : la morale lui était subordonnée de même que la chair obéit à l'âme. Mais Chrysippe s'éloigna de cette doctrine; il donna le premier rang à la morale, en prétendant que la physique devait avoir pour but d'aider à la recherche du bien et du mal, et il fit prévaloir cette opinion dans le portique. On y étudia les devoirs de l'homme sous un point de vue purement pratique, et la philosophie fut réduite en une série de conseils pour la conduite de l'homme en particulier, au lieu de s'élever, par la méditation, jusqu'à la cause première de nos devoirs et de les rattacher aux lois générales qui régissent l'humanité.

La vertu morale des stoïciens comprenait : 1° la rationalité ou la connaissance du bien et du mal, ainsi que des choses indifférentes; 2° la tempérance qui règle les appétits sensibles de l'homme; 3° la force qui lui apprend à savoir souffrir et à supporter ce qui est inévitable; 4° la justice qui l'éclaire sur ses rapports avec les autres hommes et avec les dieux. Les stoïciens soutenaient, contre l'opinion de Platon, que nous ne pouvons nous rendre coupables d'aucun tort envers nous-mêmes. Ils laissaient au sage la faculté de prendre le parti qu'il jugeait le plus convenable, et, par conséquent, la liberté d'agir trop à son gré,

Digitized by Google

dans un grand nombre de circonstances. Les stoïciens ont fait l'apologie du suicide. Cette opinion, favorablement accueillie à Rome dans les derniers temps de la république, devint en quelque sorte la seule religion des Romains de l'empire. Les chefs de l'école stoïcienne, tels que Zénon et Cléanthe, avaient mis les premiers en pratique cette doctrine fatale, que l'on ne manque jamais d'invoquer dans les siècles d'impiété, de corruption et de décadence.

Des sciences; Mathématiques et Astronomie. — Les mathématiques, pendant cette période, devaient faire de grands progrès, puisqu'elles commencèrent à prendre rang parmi les sciences, et à être étudiées dans presque toutes les écoles de philosophie. Platon avait fait en quelque sorte des mathématiques, et surtout de la géométrie, la base de son enseignement : on connaît l'inscription célèbre par laquelle il défendait l'entrée de son auditoire à ceux qui ignoraient la géométrie. L'invention de l'analyse, la découverte des sections coniques et l'application des nouvelles méthodes furent les résultats importants des études de Platon et de ses disciples. Cependant les mathématiques mixtes ne firent pas, dans la Grèce, les mêmes progrès que la géométrie. Les véritables principes des sciences physico-mathématiques échappèrent aux philosophes de l'académie, plus occupés d'abstractions que de l'observation de la nature. Ce ne fut qu'en Égypte, sous les Ptolémées, que les sciences mathématiques et astronomiques prirent un grand essor, et que le génie de quelques hommes leur fit franchir les étroites limites où elles avaient été jusqu'alors comme enchaînées.

La révolution opérée dans l'étude des mathématiques fut surtout l'œuvre d'*Euclide*, disciple de l'académie, que Ptolémée Lagus appela à Alexandrie et à sa cour. On connaît si peu l'origine d'Euclide et l'histoire de sa vie, que les scolastiques du moyen âge l'ont souvent confondu avec le philosophe du même nom qui a fondé la secte de Mégare. On ne cite de lui qu'une réponse qu'il fit à Ptolémée, et qui prouve à la fois la finesse de son esprit et l'indépendance de son caractère. Ce prince, au reste grand admirateur du savoir d'Euclide et son disciple, lui demanda s'il n'y avait pas de voie plus facile et plus courte que l'ordinaire pour apprendre la géométrie : « *Non*, répondit Euclide, *il n'y a pas de chemin royal pour les mathématiques.* »

L'ouvrage d'Euclide intitulé *les Éléments* (Στοιχεῖα) a fait surtout sa célébrité. Un savant distingué du dernier siècle, à qui la science doit une histoire des mathématiques fort estimée, Montucla, a fait ressortir la profonde conception qui a présidé à l'enchaînement de toutes les

Digitized by Google

parties, à la rigueur des démonstrations renfermées dans les Éléments d'Euclide. Il a même émis l'opinion qu'ils pouvaient être encore, malgré les travaux des géomètres modernes, un excellent ouvrage d'étude. Le livre d'Euclide, à qui on attribue aussi des *données* et des *phénomènes*, a été commenté dans l'antiquité par Proclus et Thion, deux mathématiciens renommés de la période suivante. Dans les temps modernes, il a été l'objet des méditations de tous les savants qui ont laissé un nom illustre dans l'histoire des mathématiques.

Le nom d'*Archimède* de Syracuse n'est pas moins célèbre que celui d'Euclide; parent du roi Hiéron, Archimède sacrifia à son amour pour la science tous les avantages qu'une telle alliance auraient offerts à son ambition. Il s'occupa surtout de la *géométrie* et de la *mécanique*, où il fit d'importantes découvertes, et de la *statique*, dont il est le créateur. Archimède, qui, pendant la guerre des Romains en Sicile, opposa à leurs efforts une résistance longtemps invincible, et qui retarda ainsi la chute de sa patrie, n'estimait cependant que la théorie; il faisait si peu de cas des applications, qu'il a dédaigné de décrire, et qu'il a ainsi laissé perdre une foule de procédés ingénieux, qui, s'ils nous étaient parvenus, feraient mieux comprendre toute la puissance de son génie. Archimède avait composé un assez grand nombre d'ouvrages; nous possédons les plus importants. Il a fait divers traités sur la *mesure du cercle*, sur la *sphère* et le *cylindre*, dont il voulut que les figures fussent gravées sur son tombeau; on lui doit d'autres ouvrages de *mécanique*, de *statique* et d'*hydrostatique*, et plusieurs inventions merveilleuses, si toutefois les effets n'en ont pas été exagérés par l'ignorance et l'aveugle admiration de ses contemporains. Archimède, pendant le sac de Syracuse, tomba sous les coups d'un soldat romain qui ne le connaissait pas, et à qui, dans ses préoccupations habituelles, il avait refusé de répondre. Marcellus donna des larmes à sa mort, et lui fit élever un tombeau qui fut bientôt oublié des Siciliens, pendant la tyrannique administration de Rome, et que Cicéron, cent trente-neuf ans après, retrouva au milieu des ronces et des épines qui le dérobaient à tous les regards.

Ératosthène, que Ptolémée III Évergète préposa à la garde de la bibliothèque d'Alexandrie, se recommandait par l'universalité de ses connaissances. Ses travaux en géométrie et en astronomie eurent une grande célébrité. Il n'en reste que quelques fragments, qui ont été publiés à la suite du poëme d'Aratus. Ce fut par ses conseils que Ptolémée III fit construire et placer dans le portique d'Alexandrie des ar-

Digitized by Google

milles (1) pour l'observation des astres. Frappé des graves erreurs où étaient tombés les mathématiciens dans la mesure de la terre, il essaya de déterminer sa circonférence. Quoiqu'il ne soit pas arrivé à un résultat exact, il s'acquit une gloire méritée par la profondeur et la sagacité de ses observations. Les anciens ont donné le surnom de *grand géomètre* à *Apollonius* de Perge en Pamphylie. Formé à l'école des successeurs d'Euclide, il se livra tout entier à l'étude de la géométrie. Il publia un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ont été perdus. Son traité des *Sections coniques* est celui qui donne la plus haute idée de son esprit. Les 5e, 6e et 7e livres de ce traité, qui sont les plus importants, sont restés inconnus pendant plusieurs siècles. Ils ont été retrouvés en Orient par le savant Golius, traduits en latin et commentés par Borelli en 1661. Le 8e livre manquait à l'édition arabe, et il est probable qu'il est perdu pour jamais. Plusieurs géomètres des derniers siècles et de divers pays se sont appliqués à recomposer ceux des ouvrages d'Apollonius qui ne nous sont parvenus que par fragments. Leurs essais, plus ou moins heureux, sont un éclatant hommage rendu au génie du *grand géomètre*.

Les travaux de ces mathématiciens avaient laissé fort incomplète la science de l'astronomie. Ils avaient adopté les faux systèmes qui étaient accrédités avant eux; leurs calculs étaient erronés, et leurs observations manquaient d'une base solide. Malgré tout ce qu'on a dit des observations astronomiques des Chaldéens et des autres peuples de l'Orient, on doit reconnaître avec le savant Delambre (2) que la véritable astronomie n'exista point avant *Hipparque*, et qu'il en est réellement le fondateur. Ses observations sont en plus grand nombre et approchent plus de la vérité que celles de ses prédécesseurs. C'est Hipparque qui a fondé la théorie du soleil; c'est lui qui, parmi les Anciens, a le mieux compris le système lunaire, et quoique dans ses évaluations il ait commis quelques erreurs, on ne peut que le louer de ses découvertes et qu'être étonné des immenses résultats qu'il a obtenus avec des instruments aussi imparfaits que ceux qui étaient à sa disposition. Le planisphère, qui consiste à représenter sur un plan la surface étoilée, est une de ses inventions les plus ingénieuses. Le premier il eut l'heureuse idée de déterminer la position des divers lieux du globe par des cercles menés perpendiculairement du pôle sur l'équateur, c'est-à-dire de faire

(1) Assemblage de divers cercles qui représentaient la sphère céleste.
(2) *Histoire de l'astronomie ancienne*. Paris, 1817, 2 vol. in-4.

Digitized by Google

usage des longitudes et des latitudes. Hipparque avait reçu le jour à Nicée, ville de Bithynie. Il séjourna successivement à Nicée, à Rhodes, et surtout à Alexandrie. Nous savons par l'énoncé de ses observations qu'il fleurit de l'an 160 à l'an 125 avant Jésus-Christ.

Après les savants qui, dans cette période, ont brillé au premier rang chez les Grecs et les Alexandrins, il en est d'autres qui suivirent avec honneur la même carrière, et dont les travaux méritent d'être appréciés, même à côté de ceux des grands maîtres des sciences mathématiques et astronomiques. Nous citerons *Conon* de Samos, qui fit une nouvelle constellation de la chevelure de Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe; *Dosithée* de Colone, ami d'Archimède; *Géminus* de Rhodes; *Étésibius* d'Alexandrie, astronome et mécanicien, qui inventa les pompes; *Héron*, son disciple, renommé par l'invention de ses *clepsydres*, de ses *automates* et de ses *machines à vent; Philon* de Byzance, tacticien distingué, auteur d'un *traité des balistes et des catapultes; Possidonius* de Rhodes, dont Cicéron fait de grands éloges dans ses ouvrages philosophiques; *Sosigène*, qui réforma le calendrier romain sous Jules César, et *Dionysodore*, qui passait, au rapport de Pline (1), pour être descendu jusqu'au centre de la terre.

Histoire naturelle; Médecine. — *Aristote* est le premier écrivain grec qui ait considéré l'histoire naturelle comme une science. Les libéralités vraiment royales d'Alexandre lui permirent de rassembler un grand nombre de matériaux précieux avec lesquels il composa son *Histoire naturelle des animaux*, dont il ne nous reste que dix livres. Un de ses disciples les plus illustres, *Théophraste*, s'occupa de minéralogie et de botanique. Il composa un grand nombre d'ouvrages sur *l'histoire des plantes*, sur *les pierres*, *les odeurs*, *les vents*, *les phénomènes météorologiques*, etc. Nous avons la plus grande partie de ces traités et des fragments plus ou moins considérables d'autres ouvrages qui avaient aussi pour objet diverses parties de l'histoire naturelle. Les Ptolémées ne furent pas moins empressés qu'Alexandre à encourager les progrès de la science; mais leurs libéralités n'obtinrent pas des résultats aussi heureux. Les collections qu'ils réunirent à grands frais dans les trois règnes, ne servirent pas à produire un seul ouvrage remarquable en histoire naturelle; car on ne peut regarder comme des

(1) Plin., *Hist. natur.*, lib. II, cap. 112.

Digitized by Google

livres d'une érudition sérieuse ni les traités où un *Mélampus* cherche à expliquer *l'art de la divination d'après le battement du pouls ou les taches du corps humain*, ni cette autre compilation indigeste où un *Antigone* de Caryste avait entassé *les choses merveilleuses de l'univers*.

On sait qu'il y avait en Grèce trois établissements de nature inverse où la médecine s'enseignait et se pratiquait à la fois : c'étaient les *Asclépions ou Temples d'Esculape*, les *Écoles de philosophie* et les *Gymnases*. Les asclépions se multiplièrent dans la Grèce et en Asie Mineure. Il n'en est point de plus célèbre que celui de Cos, qui a produit Hippocrate. L'histoire médicale présente une grande lacune depuis le prince de la médecine jusqu'à l'école d'Alexandrie. Il parut dans cet intervalle un médecin d'un grand mérite, que les anciens nomment un second Hippocrate, *Dioclès* de Caryste; mais on ne sait pas d'une manière précise le temps où il a fleuri. Il écrivit sur l'anatomie, dont on ne s'était guère occupé avant lui que dans les écoles de Crotone et d'Agrigente : encore les observations que l'on y avait faites n'étaient-elles appuyées que sur la dissection des animaux. *Proxagoras*, *Apollonius* et *Dioxippe* de Cos apparaissent ensuite; ce dernier avait composé un livre *sur la médecine*, et deux livres *sur les pronostics*. Nous ne connaissons ces ouvrages que par leurs titres, qui nous été conservés par Suidas. Ce ne fut que sous les premiers Ptolémées que la médecine hippocratique reçut une impulsion nouvelle par les travaux d'*Hérophile* de Cos, et d'*Érasistrate* d'Iulis, ville de l'île de Céos. Après avoir agrandi leurs connaissances dans la riche bibliothèque d'Alexandrie, ils furent forcés d'abandonner l'Égypte et de se réfugier dans l'Asie Mineure, où ils fondèrent deux écoles de médecine rivales, mais également célèbres. Les nombreux écrits qu'ils avaient composés, et qui sont mentionnés dans Galien, ont été perdus. On peut juger, par quelques fragments, qu'Hérophile s'était attaché à suivre et à développer la doctrine d'Hippocrate, et qu'Érasistrate n'y était pas seulement opposé dans la pratique, mais qu'il la combattait encore dans ses écrits. Hérophile fit faire un pas immense à l'anatomie, en s'éclairant des lumières que des dissections fréquentes de corps humains devaient fournir à l'observateur; Érasistrate ne mérite pas de moins grands éloges par les découvertes importantes qu'on lui attribue relativement aux fonctions du cerveau. Les deux écoles eurent des adhérents nombreux et renommés. Les premiers disciples d'Hérophile, qui maintinrent sa doctrine sans altération, furent *Mantias*, *Bacchius* de Tanagre, *Callimaque* et *André* de

Digitized by Google

Caryste. Ceux d'Érasistrate furent *Straton* de Béryte et *Apollodore* de Séleucie. Un hérophilien, *Philinus* de Cos, et son élève *Sérapion* d'Alexandrie, fondèrent l'*École empirique*, dont *Héraclide* de Tarente a été la plus grande célébrité.

De l'architecture, de la sculpture et de la peinture. — Nous avons eu à signaler, dans cette période, la décadence de la poésie, de l'histoire et de l'éloquence. Le génie et le goût des Grecs n'avaient pu conserver, dans l'affaiblissement des mœurs et des institutions, l'éclat et la pureté dont ils avaient brillé aux siècles des Miltiade et des Périclès. Mais, dans les arts qui sont plus indépendants de l'état politique et moral d'une nation, les Grecs se maintinrent encore à une grande hauteur. Les *Phidias*, les *Alcaméne* et les *Polyclète* eurent de dignes successeurs dans les *Praxitèle*, les *Lysippe* et les *Zeuxis*, qui fleurirent vers le siècle d'Alexandre, et même dans plusieurs autres artistes qui illustrèrent des rayons de leur génie les derniers jours de l'indépendance nationale des Grecs.

Les trois ordres qui constituent l'architecture avaient atteint, dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, toute leur perfection; grâce au concours des autres arts, l'architecture, qui, pendant si longtemps, avait été restreinte aux formes commandées par le besoin, avait rencontré, dans l'imitation de la nature, les vrais types qui devaient lui donner toute sa beauté. Comme art, elle se maintint longtemps après le siècle d'Alexandre dans le monde civilisé. Comme il lui avait fallu plus de temps pour atteindre au point de perfection où elle s'était élevée chez les Grecs, elle dégénéra aussi plus lentement. On la retrouve savante et hardie à une époque où les arts, à l'aide desquels elle s'était formée et avait grandi, étaient tombés dans une complète et honteuse décadence.

Cependant, quelques années avant que la bataille d'Ipsus eût décidé du sort de l'empire macédonien, on vit les Athéniens élever à un seul homme autant de statues de bronze qu'il y avait alors de jours dans l'année. Ces trois cent soixante statues, consacrées à Démétrius de Phalère par un peuple déchu de sa puissance politique, sont un témoignage éclatant et irrécusable de son génie artistique et des richesses qui étaient encore restées à cette métropole de la Grèce. Mais sa pauvreté fut bientôt aussi complète que sa honte. Asservie et ruinée par Démétrius Poliorcète, Athènes n'eut ni le pouvoir de seconder les efforts des Grecs pour ressaisir la liberté, ni les moyens d'entretenir les

Digitized by Google

artistes dans tous les genres qui avaient fait pendant si longtemps sa gloire. Les architectes, les peintres et les sculpteurs se hâtèrent d'abandonner une contrée qui n'offrait plus de ressources et d'aliment à leur génie et à leur activité, et ils allèrent demander un asile aux rois d'Égypte, de Syrie et de Pergame, jaloux de donner, dans leurs États, une nouvelle vie aux arts que les révolutions politiques forçaient à s'exiler de leur mère patrie. Dans l'intervalle qui sépare les querelles des lieutenants d'Alexandre de la prise de Corinthe, la Grèce eut à souffrir de nouvelles dévastations qui détruisirent une foule de monuments restés encore debout au milieu de tant de ruines. Dans la guerre des Ætoliens contre la ligue achéenne, dans celle de Philippe contre les cités de la Grèce, on se rendit coupable de part et d'autres des violences les plus barbares. Ce furent les féroces Ætoliens qui en donnèrent l'exemple. En Macédoine, en Épire, en Élide, ils saccagèrent les villes, mutilèrent les statues et détruisirent les temples. Les Macédoniens et les Achéens, usant de représailles, commirent les mêmes excès en Ætolie et à Athènes. Philippe II, roi de Macédoine, brûla l'Académie, viola les tombeaux, fit mettre les statues en pièces et briser les pierres des monuments qu'il avait renversés, afin qu'elles ne pussent point servir à leur reconstruction. Les Athéniens, ne pouvant tirer vengeance par les armes des violences de Philippe, portèrent un décret qui ordonnait de détruire toutes ses statues et celles des personnes de sa maison. Avec la paix que rétablit dans la Grèce l'adroite intervention des Romains, l'art, qui semblait éteint, jeta encore quelques lueurs. Pline (1) nous donne les noms des artistes qui se sont distingués dans ce dernier âge de l'art; ce sont : *Antée*, *Callistrate*, *Policlès*, *Athénée*, *Callixène*, *Pythoclès*, *Pythias* et *Timoclès* : il les met fort au-dessous des artistes qui les avaient précédés. La prise de Corinthe par les Romains ruina tout ensemble l'indépendance des Grecs et leur génie merveilleux pour les plus belles et les plus nobles conceptions de l'esprit humain.

Les artistes, comme les poëtes et les philosophes de la Grèce, trouvèrent, dès l'origine, une généreuse hospitalité à la cour d'Alexandrie. Ce fut par le fondateur de la dynastie des Lagides que furent accueillis *Apelle*, le chef des artistes grecs, et ce *Démétrius de Phalère* auquel les Athéniens avaient prodigué les hommages les plus serviles. Sous le

(1) Pline, *Histoire naturelle*, liv. XXXIV, chap. 19.

Digitized by Google

règne de Ptolémée Philadelphe, Alexandrie devint une seconde Athènes. Tout ce que la Grèce possédait d'hommes distingués dans tous les genres semblait avoir reflué dans la capitale de l'Égypte. Il s'exécuta des statues en basalte et en porphyre que l'empereur Claude fit transporter à Rome comme des merveilles uniques de l'art. Des relations plus étroites s'étant établies entre la Grèce et l'Égypte, les athlètes d'Alexandrie furent admis à concourir aux jeux Olympiques. A l'exemple des cités grecques, Alexandrie adopta l'usage d'ériger des statues aux lutteurs égyptiens, vainqueurs dans les grandes solennités de la Grèce. Rien ne nous donne autant l'idée de la quantité et de l'habileté des artistes grecs qui devaient être alors à Alexandrie, que la pompe dionysiaque que fit exécuter Ptolémée Philadelphe, et dont Athénée nous a conservé la description (1). On y promena des centaines de statues et de colosses dont plusieurs étaient en or et en ivoire, et, dans un pavillon élevé pour cette solennité religieuse, on voyait un nombre considérable d'animaux exécutés par les plus fameux maîtres. L'ivoire était devenu si commun à cette époque, que, parmi les incroyables prodigalités de cette fête, on remarquait six cents défenses d'éléphants que portaient des esclaves éthiopiens. De tous les artistes qui contribuèrent à la conception et à l'ornement de la pompe dionysiaque, nous ne connaissons que le seul *Satyrius*, qui grava en cristal le portrait d'Arsinoé, femme de Ptolémée Philadelphe. De savants antiquaires (2) ont jugé, d'après l'examen de quelques monuments égyptiens de cette époque, que l'art grec transplanté en Égypte, fut exempt du mauvais goût qui avait infecté la littérature de l'école d'Alexandrie.

Les artistes grecs furent accueillis en Syrie aussi généreusement qu'ils l'avaient été en Égypte. La protection des Séleucides fut même si heureusement appliquée que les artistes établis dans leur royaume surpassèrent en habileté et en réputation ceux qui continuèrent à exercer leur art dans la Grèce; mais ils restèrent inférieurs à ceux que les Ptolémées avaient attirés à Alexandrie. Hermoclès se rendit célèbre, à la cour des Séleucides, par sa statue du beau Combabus. Aucun de ces princes ne se montra un protecteur aussi généreux des arts et des artistes qu'Antiochus IV, surnommé *Épiphane*. Il fit couvrir d'un toit doré le temple qui avait été consacré à Jupiter dans la ville d'Antioche, et il

(1) Athénée, *Banquet des Savants*, liv. V.
(2) Winkelmann, *Histoire de l'art chez les Anciens*, liv. VI, chap. 4.

Digitized by Google

plaça dans l'intérieur une statue de ce dieu de la grandeur de celle qui a immortalisé le nom de Phidias; il fit achever le temple de Jupiter Olympien d'Athènes, et la magnificence qu'il déploya fut digne de la grandeur de ce monument, le plus majestueux qui ait été élevé au maître des dieux du paganisme. Il orna aussi Délos et Tégée d'autels et de statues et d'un superbe théâtre de marbre. A la mort de ce prince (164 ans avant J.-C.), l'art grec s'éteignit en Syrie. La cupidité des Romains enleva aux Séleucides les divers modèles dont le génie des artistes grecs avait enrichi leur cour et les principales villes de leur royaume.

Les rois de Pergame Attale Ier et Eumène II suivirent l'exemple qui leur avait été donné par les Lagides et les Séleucides. Ces princes, jaloux de se concilier l'attachement des Grecs, comblèrent de libéralités leurs philosophes et leurs artistes, et ils méritèrent qu'on leur élevât des statues colossales dans plusieurs villes de la Grèce et du Péloponèse. On remarquait à Pergame le groupe des deux lutteurs, ouvrage célèbre du sculpteur *Céphissodore*, fils de Praxitèle, et le tableau d'*Apollodore* représentant Ajax frappé de la foudre. Les combats d'Attale et d'Eumène contre les Gaulois avaient été célébrés par les ouvrages de plusieurs artistes, tels que *Isigone*, *Pyromaque*, *Stratonique* et *Antigone*, qui laissa des écrits estimés sur la sculpture. *Sossus* excellait dans la mosaïque : *Sa maison non balayée* jouit d'une grande renommée chez les Anciens, autant par le fini des détails, que par une imitation parfaite de la nature (1).

Rhodes, pour la culture des arts, fut la rivale des cités les plus civilisées de la Grèce. Elle donna le jour à plusieurs artistes illustres. Le groupe célèbre de Laocoon est l'œuvre de trois artistes rhodiens, *Agésandre*, *Polydore* et *Athénodore*. Le fameux colosse de Rhodes, consacré au soleil, était une des sept merveilles du monde. Ce colosse, commencé par *Charès*, disciple de Lysippe, et terminé par *Lachès* de Linde, avait soixante-dix coudées de haut; il avait coûté douze ans de travail et trois cents talents, produit de la vente des machines de guerre que Démétrius Poliorcète avait laissées devant Rhodes, après avoir fait de vains efforts pour s'en rendre maître. Cinquante-six ans après il fut renversé par un tremblement de terre. Rhodes possédait en outre cent colosses qui tous auraient fait la gloire du lieu où ils auraient été élevés,

(1) Pline, *Histoire naturelle*, liv. XXXIV, chap. 19.

Digitized by Google

et cinq autres statues de dieux colossales, qui étaient l'œuvre de *Bryaxis*. Le goût du gigantesque dont les artistes rhodiens offrent des exemples si remarquables s'était surtout développé après le siècle d'Alexandre. Les artistes qui travaillèrent pour les rois d'Égypte et de Syrie, adoptèrent les idées qu'ils trouvèrent généralement répandues. Au temps des empereurs romains, lorsque l'art était en pleine décadence, la statuaire produisit des monuments de dimensions encore plus gigantesques. Néron fit exécuter en son honneur, par le sculpteur Zénodore, une statue colossale de cent dix pieds; mais l'empereur Vespasien ne voulut point que ce monument honorât la mémoire d'un tyran qui avait été justement flétri par le sénat : il changea la tête du colosse et le consacra au soleil (1).

Nous terminerons ce résumé, déjà trop étendu, en exposant en peu de mots quel fut l'état des arts, pendant la même période, dans une contrée qui avait des rapports si intimes avec la Grèce par sa langue, ses mœurs et sa civilisation. La Sicile, pendant que la Grèce était en proie aux fureurs des guerres civiles, fut, comme les royaumes d'Égypte, de Syrie et de Pergame, l'asile des artistes que les malheurs des temps exilaient de leur patrie. Les médailles frappées à cette époque en Sicile se distinguaient par leur beauté et le disputaient en élégance avec celles qui sont le plus estimées des archéologues. Dans des temps plus reculés, l'art avait été déjà florissant à Syracuse. Sous les rois Gélon, Hiéron, les deux Denys et Agathocles, les guerres sanglantes qu'elle soutint contre les cités voisines et les Carthaginois, ne suspendirent pas les travaux de ses artistes. Le tyran Agathocles montra beaucoup de goût pour les arts. Il fit peindre dans une suite de tableaux un combat de cavalerie qu'il avait donné, et il en orna les murs intérieurs d'un temple de Minerve. Cicéron, que l'on peut à la vérité soupçonner d'une admiration exagérée, quand il vante des tableaux qui avaient été la proie de Verrès, prétend que l'art n'avait rien produit de plus beau, et que l'opulente Syracuse ne pouvait rien offrir de plus parfait à la curiosité des étrangers. Les portes de ce même temple, ornées de reliefs historiques, décorées en or et en ivoire, sont aussi fort vantées par l'orateur romain. Les édifices sacrés étaient remplis de statues des dieux dont la beauté ajoutait au respect religieux du peuple. Marcellus,

(1) Pline, *Histoire naturelle*, liv. XXXIV, chap. 18.

Digitized by Google

vainqueur des Syracusains, voulant se faire pardonner son triomphe, leur laissa la plupart des chefs-d'œuvre que la religion avaient consacrés (1). Mais sa victoire, qu'il honora par sa modération, n'en fut pas moins funeste à la prospérité de la Sicile, qu'elle plaça sous la tyrannique domination des préteurs romains. Dès lors l'art disparut de cette contrée; les ouvrages dont avaient été enrichies les villes de la Sicile, furent bientôt transportés à Rome, où devaient s'accumuler et se perdre tant d'admirables monuments du génie des Grecs. C.

(1) Cicéron, *seconde action contre Verrès*, liv. IV, chap. 54-56.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES.

Pag.

Préface de la première édition. 1

Préface de la quatrième édition. 3

Introduction à l'Histoire de la Grèce. 5

Chapitre I. Temps écoulés depuis la création jusqu'à la formation des empires. 25

Chap. II. Histoire des Égyptiens, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de leur empire par les Perses, sous Cambyse. 39

Chap. III. Description de l'Égypte, mœurs, coutumes, arts, sciences, gouvernement, législation, justice, police des Égyptiens. 48

Chap. IV. Histoire des Assyriens et des Babyloniens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la conquête de leur empire par Cyrus. 58

Chap. V. Gouvernement, religion, sciences, arts, industrie et commerce des Babyloniens et des Assyriens. 70

Chap. VI. Première partie. Histoire des Hébreux depuis la dispersion des fils de Noé jusqu'au schisme des dix tribus. 73

—— Seconde partie. Idée générale du gouvernement des Hébreux et de la législation de Moïse. 96

Chap. VII. Histoire des Hébreux, depuis le schisme des dix tribus jusqu'à la fin de la captivité de Babylone. 105

Chap. VIII. Histoire des royaumes de Syrie, de Troye, de Lydie, depuis leur formation jusqu'à leur destruction par les Assyriens, les Grecs et les Perses. 110

Chap. IX. Histoire des Mèdes et des Perses, depuis Arbacès jusqu'à la mort de Cyrus. 120

Digitized by Google

Pag.

CHAP. X. Histoire des Mèdes et des Perses depuis la mort de Cyrus jusqu'à la révolte de l'Ionie contre Darius. 127

—— Coutumes, mœurs, gouvernement, religion des Perses. 127

CHAP. XI. Des principaux États maritimes de l'Asie et de l'Afrique, depuis leur origine jusqu'à la lutte entre les Grecs et les Perses. 134

CHAP. XII. Première partie. Exposé des divers systèmes sur les origines grecques. 141

—— Seconde partie. Histoire de la Grèce, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux temps héroïques. 144

CHAP. XIII. Première partie. Éclaircissements sur la certitude historique de quelques faits des temps héroïques. 174

—— Seconde partie. Principaux faits des temps héroïques. 178

CHAP. XIV. Première partie. État social et politique de la Grèce vers le temps de la guerre de Troie. 195

—— Seconde partie. Résultat de la conquête des Thessaliens, des Arnéens, des Doriens, des Æoliens, etc., sous le rapport de la religion et de la civilisation. 203

—— Troisième partie. Influence des conquérants sur l'état politique et social des vaincus, constitutions des vainqueurs. 212

CHAP. XV. Histoire de Sparte, depuis la conquête des Doriens jusqu'à la guerre Médique. 227

CHAP. XVI. Histoire d'Athènes, depuis l'arrivée des Æoliens et des Ioniens jusqu'à la guerre Médique. État général de la Grèce à cette dernière époque. 234

CHAP. XVII. Colonies grecques dans l'Asie Mineure et le nord du Pont-Euxin. 244

CHAP. XVIII. Colonies grecques dans les îles de Chypre et de Crète, dans les Cyclades et l'Eubée, dans la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, la Sicile et l'Italie méridionale. 250

CHAP. XIX. Histoire des Perses et des Grecs, depuis les troubles de l'Ionie jusqu'à la mort de Darius. 258

CHAP. XX. Histoire des Perses et des Grecs, depuis la mort de Darius jusqu'à la mort de Cimon. 264

CHAP. XXI. Histoire intérieure de la Grèce, depuis le combat de Mycale jusqu'à la guerre entre Corcyre et Corinthe. 272

CHAP. XXII. Histoire de la Grèce depuis le commencement de la guerre du Péloponèse jusqu'à la paix de Nicias. 277

CHAP. XXIII. Histoire de la Grèce, depuis la paix de Nicias jusqu'à la fin de l'expédition de Sicile. Histoire de la Sicile, depuis le règne de Gélon jus-

Digitized by Google

Pag.
qu'à l'expédition des Athéniens. 282
Chap. XXIV. Histoire de la Grèce, depuis la fin de l'expédition de Sicile jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. — État de la Grèce et de l'Asie après la prise d'Athènes. 287
Chap. XXV. Histoire des Perses, depuis le combat de Mycale jusqu'à l'avénement d'Artaxerxès-Mnémon. — Expédition du jeune Cyrus. — Retraite des Dix mille. 293
Chap. XXVI. Histoire des Grecs et des Perses, depuis la fin de l'expédition des Dix mille jusqu'au traité d'Antalcidas. 309
Chap. XXVII. Histoire de la Grèce, depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la bataille de Leuctres. 318
Chap. XXVIII. Histoire de la Grèce, depuis la bataille de Leuctres jusqu'à la mort d'Épaminondas. 322
Chap. XXIX. Histoire de la Perse, depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à l'avénement de Darius Codoman. — Histoire de la Sicile, depuis l'expédition des Athéniens jusqu'à l'usurpation d'Agathocles. 330
Chap. XXX. Histoire du royaume de Macédoine, depuis Caranus jusqu'à la première attaque de Philippe contre la Grèce. — État de la Thrace et de la Grèce. 340
Chap. XXXI. Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la première attaque de Philippe contre la Grèce jusqu'à sa mort. 351
Chap. XXXII. Histoire des Macédoniens, des Grecs et des Perses, depuis l'avénement d'Alexandre et de Darius jusqu'à la destruction de la monarchie persane. 356
Chap. XXXIII. Histoire des Macédoniens, des Grecs et des Perses, depuis la mort de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre. 370
Chap. XXXIV. Histoire des successeurs d'Alexandre, depuis la mort du conquérant jusqu'à la bataille d'Ipsus. 375
Chap. XXXV. Histoire des successeurs d'Alexandre, depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la mort de Pyrrhus. — Résumé de l'histoire d'Épire. 394
Chap. XXXVI. Rapports de la Macédoine et de la Grèce, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à l'année 287. — Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la renaissance de la liberté jusqu'à l'intervention continue des Romains dans les affaires de la Grèce. 404
Chap. XXXVII. Histoire de la Macédoine et de la Grèce, depuis la première guerre des Romains contre Philippe III jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine. — Suite de l'histoire des colonies grecques jusqu'à la conquête des Romains. 430

Digitized by Google

Pag.

CHAP. XXXVIII. Histoire de l'Égypte, depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la réduction de cette contrée en province romaine. 451

CHAP. XXXIX. Histoire du royaume de Syrie, depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la conquête romaine. 462

CHAP. XL. Des divers royaumes de l'Asie, formés du démembrement de l'empire des Séleucides. — République de Rhodes. 472

CHAP. XLI. Histoire des Juifs, depuis la fin de la captivité de Babylone jusqu'au règne d'Hérode. 488

CHAP. XLII. Religion, gouvernement, mœurs et coutumes des divers États de la Grèce, depuis la législation de Lycurgue et de Solon jusqu'à l'établissement de la domination des Macédoniens. 499

CHAP. XLIII. Lettres, philosophie, sciences et arts chez les Grecs. . . . 505

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

474505

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google